

ŒUVRES SACERDOTALES

DU

CARDINAL PIE

CHOIX

DE SERMONS ET D'INSTRUCTIONS

DE 1839 A 1849



TOME II



PARIS

9, rue Soufflot, 9

LIBRAIRIE H. OUDIN, ÉDITEUR

9, rue du Chaudron-d'Or, 9

POITIERS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

OEUVRES SACERDOTALES

DU

CARDINAL PIE

I

PREMIER PRÔNE

SUR LE SAINT SACRIFICE, POUR LE XI^e DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE : NATURE DU SACRIFICE.

(31 juillet 1842)

Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata ; ideo ingrediens mundum dixit : hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi ; holocaustata non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio.

Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs efface les péchés ; c'est pourquoi le Fils de Dieu, entrant dans ce monde, dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices, alors j'ai dit : Me voici.

(S. Paul aux Hébr., ch. x, v. 4-7.)

Il faut sur la terre un culte extérieur et solennel ; le temple est le lieu du culte ; le dimanche est le jour du culte : voilà, M. F., comment s'enchaînent l'une à l'autre les différentes questions que nous avons traitées jusqu'ici. Le sacrifice est la grande et essentielle action du culte : voilà ce qui va nous occuper aujourd'hui. Matière relevée, à la sublimité de laquelle le grand Paul lui-même désespérait d'égaliser la hauteur de ses paroles ; car quel vocabulaire humain pourrait fournir ici des termes qui répondissent aux

choses ? *De quo nobis grandis sermo, et ininterpretabilis ad dicendum.*

Le sacrifice des autels, M. T. C. F., c'est le centre de tout le culte catholique. Faites cesser le sacrifice : le temple devient triste et solitaire comme un tombeau ; c'est une maison vide et inhabitée, car le sacrifice qui se célèbre sur l'autel est toute la vie du temple. Faites cesser le sacrifice : le dimanche devient muet et insignifiant ; c'est une *fériation* ennuyeuse et sans but, car le sacrifice qui se célèbre le matin est toute l'âme du dimanche. Faites cesser le sacrifice : et la pompe solennelle des cérémonies, la poésie mélodieuse du chant, et la grave et pieuse lenteur des offices s'effacent et disparaissent ; la liturgie, refroidie et glacée, se réduit à une psalmodie sèche, courte et monotone, car le sacrifice est tout le motif et toute l'inspiration de la liturgie. Mais que dis-je ? Le sacrifice des autels est comme le soleil de la religion tout entière ; c'est le foyer d'où partent les rayons étincelants de la vérité et les chaleureuses influences de la grâce ; c'est la source d'où jaillissent et découlent toutes les inspirations de la tendre piété. Et comme, dans nos corps, la fonction du cœur est d'épurer sans cesse et de renouveler le sang que par un double mouvement il attire d'abord et repousse ensuite dans nos veines ; ainsi l'auguste sacrifice, condensant en quelque sorte tous les jours sur l'autel le sang de Jésus, entretient et rafraîchit sa vertu et le fait rentrer ensuite dans nos âmes plus vivifiant et plus salutaire.

Mais je n'ai pas dit assez encore. Le sacrifice des autels est le seul hommage digne de Dieu : sans lui, la terre n'aurait rien à offrir au ciel ; le Très-Haut n'abaisserait jamais les yeux sur cet univers impuissant à l'honorer, et la création, œuvre désormais inutile à la gloire de Dieu, retomberait dans les abîmes du néant. De là ces magnifiques mais justes expressions des Pères de l'Eglise et des saints

Docteurs. La messe, dit saint Odon de Cluny, est l'œuvre à laquelle est attaché le salut du monde. C'est par la messe, ajoute saint Timothée de Jérusalem, que l'univers subsiste ; sans elle il y a longtemps qu'il serait anéanti : *Per quam terrarum orbis consistit*. Mais n'anticipons pas sur des considérations qui devront être développées plus tard.

Le saint concile de Trente, après avoir défini, avec une netteté et une précision admirables, les points de la foi catholique concernant le sacrifice auguste des autels, exhorte les pasteurs des âmes à prendre souvent et de préférence cet adorable mystère pour matière de leurs instructions de la messe paroissiale : *Ut frequenter inter missarum celebrationem... inter cœtera sanctissimi hujus sacrificii mysterium aliquod declarent*. Ministre obéissant de cette sainte Eglise notre Mère, dont toutes les lois sont si sages, dont toutes les volontés nous sont si chères, dont nous avons appris à prévenir tous les désirs, nous essaierons, M. F., de remplir ses intentions et de vous exposer dans plusieurs instructions consécutives les richesses inestimables et les ineffables grandeurs de notre sacrifice chrétien.

Prélaudons aujourd'hui par quelques notions élémentaires sur la nature et l'existence du saint sacrifice ; ces paroles simples et familières seront plutôt un exposé qu'un développement de la question.

Le sacrifice est l'acte essentiel et indispensable de la religion. Depuis les premiers jours du monde, partout où il y a eu un culte, il y a eu un autel, un prêtre, un sacrifice. Et dans les idées reçues de toute l'humanité, la religion ne peut pas plus se concevoir sans le sacrifice qu'une chose ne peut être conçue sans son attribut déterminant et constitutif.

La loi du sacrifice est universelle, dirons-nous ici

encore ; donc elle est primitive, donc elle est divine. Mais cette loi résulte-t-elle de la nature même des choses ou bien de la volonté positive de Dieu ? Est-elle écrite dans le fond des cœurs parmi les premiers principes de la raison, ou bien a-t-elle eu besoin d'être révélée par le Créateur ? La loi du sacrifice, qui est la loi de notre condition actuelle, était-elle aussi la loi de l'homme innocent ? Est-elle la loi de l'Ange, la loi de l'homme béatifié dans les cieux ? Autant de questions qui vont s'éclaircir par une définition exacte du sacrifice et par la distinction de ses diverses parties. Prêtez-moi, mes Frères, toute votre attention : ces abstractions, qui semblent du domaine de la haute théologie, finiront par se résoudre en des conclusions pratiques pour votre foi. La piété dépend plus qu'on ne le croit de la science, sa sœur. C'est dans la méditation que le feu de la dévotion s'anime, et le rayon de lumière enfante la chaleur.

Le sacrifice, c'est l'offrande qu'on fait à Dieu d'une chose qu'on immole en son honneur. Deux choses donc constituent principalement le sacrifice : oblation, immolation ; et, comme au sacrifice extérieur doit se joindre la disposition intérieure, à cette double condition du sacrifice visible doit correspondre le double sentiment de l'offrande et de l'anéantissement de soi-même qui constitue le sacrifice invisible. Mais ces deux choses et ces deux sentiments, oblation et immolation, peuvent se rapporter, dans le sacrifice, à quatre fins différentes. Le sacrifice tend à honorer Dieu, à reconnaître son souverain domaine, et sous ce rapport l'ancienne loi le nommait holocauste et la théologie le nomme latreutique, parce qu'il constitue le culte suprême d'adoration ou de latrie qui n'appartient qu'à Dieu seul. Le sacrifice tend à rendre grâces à Dieu de tous les bienfaits qu'il a répandus sur nous, et à ce titre l'ancienne loi le nommait sacrifice pacifique et la théologie le nomme

eucharistique ou sacrifice de reconnaissance. Le sacrifice tend à apaiser le ciel irrité et à obtenir le pardon, et sous ce rapport l'ancienne loi le nommait sacrifice pour le péché et la théologie le nomme expiatoire ou propitiatoire. Enfin le sacrifice tend à demander au Seigneur de nouvelles grâces, de nouvelles faveurs, et pour cela le langage de l'ancienne loi comme de la nouvelle le nomme impétra-toire.

Or, ces notions étant bien comprises, le sacrifice envisagé dans cette dernière fin d'impétration ou de prière ne peut convenir ni à l'ange, ni à l'homme dans l'état bienheureux de la gloire où tous leurs vœux sont satisfaits, tous leurs désirs remplis, où, par conséquent, ils n'ont plus rien à demander. Le sacrifice d'expiation, qui suppose le péché, ne pouvait être offert par Adam, quand il jouissait encore de la pureté et de l'innocence où il avait été créé. Mais le sacrifice, envisagé dans ses deux premières fins d'adoration et d'action de grâces, convient à toute créature intelligente et raisonnable, soit innocente ou déchue, soit dans la voie du mérite, soit dans le terme de la jouissance, parce que, dans tout état, la créature doit adorer son principe et lui rapporter la gloire de tout ce qu'elle a reçu de lui. Voilà comment la loi du sacrifice est la loi du ciel aussi bien que de la terre, la loi de l'Eden aussi bien que de notre exil. Voilà comment nous pourrons parler avec l'Eglise, avec Pierre le prince des Apôtres et avec Jean le bien-aimé, de ce sublime autel qui est dans les cieux et sur lequel les vieillards sacrifient, en même temps que les Anges offrent à Dieu des victimes spirituelles qui lui sont agréables, par Jésus-Christ, par lequel, comme chante l'Eglise, les Anges louent la majesté de Dieu, les Dominations l'adorent et les Puissances célestes tremblent en sa présence. Voilà comment nous pourrons croire, avec saint Jean Chrysostome et avec un grand nombre de docteurs, que

les troupes angéliques descendent des cieux pour assister et participer au sacrifice de nos autels.

Mais qui donc a révélé à l'homme la mystérieuse puissance du sacrifice ? Oblation, immolation, est-ce dans son propre fonds que l'esprit humain a trouvé l'idée de ces deux choses constitutives du sacrifice ? Offrir à Dieu les prémices de ses dons, prélever sur ses bienfaits des présents et les lui consacrer par un acte d'hommage et de reconnaissance, je conçois que cette première idée eût pu sortir de la raison naturelle de l'homme ; mais ce n'est là que le prélude du sacrifice ; le cœur même du sacrifice, c'est l'immolation. Reconnaître et honorer le souverain domaine de Dieu sur l'être créé par la destruction de cet être ; témoigner de sa dépendance envers celui qui est le principe de l'être et de la vie, en déposant en quelque sorte cet être et cette vie entre ses mains ; s'immoler en esprit et par représentation, et, si j'ose ainsi parler, s'anéantir en effigie devant celui qui a tiré toutes choses du néant : voilà, encore une fois, l'essence du sacrifice, tel que tous les temps et tous les lieux l'ont vu pratiquer.

Or je dis que cette idée, fondée sans doute sur la nature et sur la raison, n'a pu éclore néanmoins que par suite d'une révélation primitive, révélation incontestable qui apprit au premier homme et par lui à tous ses descendants, sans distinction de temps ni de lieux, à faire acte de vasselage envers la souveraineté divine en détruisant sous ses yeux, autant que la puissance humaine peut permettre de la détruire, une des créatures sorties de ses mains. Car si dans le sacrifice tout n'est pas détruit et consumé, cela vient de la faiblesse humaine, aussi impuissante à détruire qu'à créer. La mort, étant ce qui approche le plus d'une destruction absolue, est une loi ordinaire du sacrifice, mais elle n'en est pas une loi essentielle ; tout sacrifice demande bien la destruction, mais non pas nécessairement

la mort de la victime. Ainsi dans la loi de Moïse les victimes et les hosties des sacrifices étaient détruites les unes par le feu, les autres par la mort, les autres par la manducation et par le feu naturel de l'estomac. Dans l'état de pureté originelle, il y aurait eu des sacrifices, puisqu'il y aurait eu une religion, mais non pas des sacrifices sanglants. La mort n'y pouvait intervenir, puisque la mort n'est entrée dans le monde que par le péché.

L'homme, devenu prévaricateur, commença d'offrir au Seigneur des sacrifices sanglants, et il en dut être ainsi, car l'effusion du sang était devenue nécessaire sur la terre. Il ne lui suffisait plus d'emprunter à la destruction telle quelle d'un être créé un symbole représentatif de sa dépendance envers Dieu, son bienfaiteur miséricordieux ; adorateur coupable, il avait un autre devoir que celui de dépendance ou de reconnaissance à remplir, le devoir de l'expiation. Écoutons un grand philosophe chrétien de ces temps modernes : « Les Dieux sont bons et nous tenons d'eux les biens dont nous jouissons ; nous leur devons la louange et l'action de grâces. Mais les Dieux sont justes, et nous sommes coupables ; il faut les apaiser, il faut expier nos crimes, et pour y parvenir, le moyen le plus puissant, c'est le sacrifice et l'effusion du sang. » Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, la croyance de l'univers.

C'était une opinion aussi ancienne que le monde, que le ciel, irrité contre la chair et le sang, ne pouvait être apaisé que par le sang, et aucun peuple n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire. Et comme ni la raison ni la folie n'ont pu inventer et propager cette idée, elle a sa racine dans les dernières profondeurs de l'histoire de la nature humaine. Dieu lui-même a enseigné aux hommes coupables le mérite des sacrifices sanglants, et il leur a dit : Par votre crime vous avez mérité de mou-

rir, je veux que vous le reconnaissiez. Vous immolerez donc des victimes, et vous avouerez que c'est vous qui deviez être immolés ; à la place de votre sang, j'accepterai le leur, car dans le cri de leur sang j'entendrai la voix d'un autre sang qui sera répandu un jour et qui lavera tous les péchés du monde.

C'est ainsi, mes Frères, que dans la pratique universelle et constante des sacrifices résidait le dogme de la rédemption future des hommes par le sang de Jésus-Christ : dogme de substitution et de réversibilité, d'après lequel la chair innocente devait souffrir et expier à la place de la chair coupable. Mais hélas ! combien ne fut-il pas altéré et corrompu ce dogme, par les erreurs et les passions des hommes ! Ferai-je passer sous vos yeux toutes les atrocités des mystères païens ? Vous dirai-je que l'horrible superstition des sacrifices humains a fait le tour du globe et déshonoré les deux hémisphères ? abominables attentats qui, au lieu d'apaiser le ciel, provoquaient sa juste colère.

Je vous épargnerai ces descriptions hideuses ; après tout, mes Frères, c'étaient là des abus ; et quelle institution louable en elle-même n'a pas enfanté d'abus ? Le sacrifice n'en était pas moins une loi religieuse de l'humanité, une loi qui ne cessa un seul instant de s'accomplir sur la terre au sein de la religion du Dieu véritable. Quand ce fut par des mains pures comme celles d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Melchisédech parmi les chefs des familles patriarcales, ou comme celles d'Aaron, de Samuel, et de tant d'autres saints prêtres parmi les enfants de Lévi, le Seigneur se plaisait à odorier la suave odeur des victimes ; cette fumée était un encens qu'il aimait à respirer : *Odoratus est Dominus odorem suavitatis. Holocaustum in odorem suavissimum Domino.*

Cependant, il faut le dire, combien tous ces sacrifices

étaient imparfaits, ou plutôt comme ils étaient inefficaces en eux-mêmes ! Et quand la foi du sacrificateur cessait de donner à ces immolations figuratives une vertu empruntée de la grande immolation à venir, comme le Seigneur les prenait à dégoût ! Je suis las, leur dit-il par son prophète, de tous vos holocaustes, de vos hosties et de vos sacrifices. Le sang des animaux n'a-t-il pas assez rougi le parvis de mes temples, et mes autels n'ont-ils pas assez longtemps été encombrés de chairs et de graisses ? J'ai pris en horreur tous ces apprêts qui font de mon sanctuaire une sorte de boucherie.... Je ne veux plus de vous, ajoute le Seigneur par la bouche de Malachie, et je ne recevrai plus d'offrande de votre main. Voici que depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations ; en tous lieux une victime pure est offerte et sacrifiée à la gloire de mon nom, parce que mon nom est grand parmi les nations.

Et le Seigneur pourtant attendit encore cinq cents ans après la prophétie de Malachie. Puis, quand il eut dissimulé pendant quarante siècles, enfin l'heure de la grande expiation sonna pour l'humanité. Et voici que dans la plénitude des temps, l'Agneau de Dieu, l'auguste et sainte Victime attendue par le ciel et la terre avec tant d'impatience, descendit parmi nous. Immolations, hosties pacifiques, holocaustes, sacrifices de tout genre, ombres vaines, disparaissent : voici la réalité qui vient. Le genre humain n'a pas besoin de vous : un sacrifice unique va vous remplacer ; seul il satisfera à toutes les exigences du Créateur, à tous les besoins de la création. Entendez le Fils de Dieu, le Prêtre catholique du Père, comme parle Tertullien, qui, en entrant dans ce monde, annonce la fin de votre règne. O mon Père, dit-il, vous n'avez point voulu des hosties ni des oblations, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices

pour le péché ; alors j'ai dit : voici que je viens (1).

Et la sainte Victime a été immolée, et nous connaissons le lieu, le jour, l'heure et l'efficacité de son sacrifice. L'autel fut à Jérusalem, dit Origène ; mais le sang de la victime baigna l'univers. Victime infinie, car c'était un Dieu, la voix de son sang poussa vers le ciel un hommage infini d'adoration, un hymne d'infinie reconnaissance, un soupir d'expiation infinie, un cri infini de prière. A cette voix, Dieu et l'homme, le ciel et la terre, les esprits célestes et toutes les créatures tressaillirent à la fois de douleur et de joie. Ce sang fut utile à tous. A Dieu il rendit sa gloire, à l'homme l'innocence ; car il a plu à Dieu, dit saint Paul, de réconcilier toutes choses par celui qui est le principe de la vie et le premier-né d'entre les morts, ayant pacifié par son sang et ce qui est en la terre et ce qui est au ciel.

Mais où me laissé-je entraîner, mes Frères ? Est-ce du sacrifice de la croix ou du sacrifice des autels que je viens vous entretenir ? Ah ! vous le comprenez, mes Frères, l'un s'enchaîne tellement à l'autre que, si le sacrifice des autels est nul sans celui de la croix, le sacrifice de la croix est incomplet sans celui des autels.

Le sacrifice de la croix est incomplet sans celui des autels ! A ces mots, l'hérétique crie au blasphème et il m'accuse de restreindre la vertu du sang de Jésus répandu sur le Calvaire. Je n'en persiste pas moins, et je dis, avec l'Écriture, avec la tradition, avec l'Église, que l'autel est le complément nécessaire de la croix, et j'en donne deux raisons : 1° c'est le sacrifice des autels qui applique ; 2° c'est lui qui continue le sacrifice de la croix.

Et ici, mes Frères, sans cesser de considérer l'Eucharistie

(1) Gaume : *Catéchisme de Persévérance*, t. VII, p. 184. (Note de M. l'abbé Pie.)

comme sacrifice, mon sujet me force à prononcer le mot de communion, car la communion n'est pas seulement un sacrement, mais elle est aussi une partie intégrante du sacrifice. Dans tous les sacrifices anciens, le prêtre et le peuple devaient participer, communier à la victime en en mangeant une partie. Cette communion, comme l'a remarqué un célèbre protestant qui a fait abjuration dans cette église, Pélisson, dans son beau Traité de l'Eucharistie ; cette communion ou manducation était tellement essentielle que s'il y avait certains sacrifices, comme les holocaustes, où la victime était entièrement brûlée, on les accompagnait de quelque autre offrande, afin qu'en ces sacrifices même il y eût quelque chose à manger pour l'homme, et que par là la vertu du sacrifice lui fût appliquée.

Or, mes Frères, au sacrifice de la croix, il n'y a pas eu, il n'y avait pas de communion et de manducation possible. Car quel homme, mes Frères, ne sentirait sa nature se soulever et ne se récrierait comme les Apôtres à l'idée de manger la chair naturelle de Jésus ? Au Calvaire donc il y eut oblation, il y eut immolation ; il n'y eut pas communion. Le sacrifice par conséquent fut incomplet ; je me trompe, il ne le fut pas, car à l'instant où le sacrifice de la croix se consommait, déjà le sacrifice de l'autel, son complément nécessaire, existait. Jésus-Christ, dit saint Grégoire de Nazianze, avait prévenu la veille par son amour la cruauté des Juifs, et la manducation de la victime, loin de manquer et d'être différée au Calvaire, existait déjà au contraire par anticipation, dit saint Jean Chrysostome ; en sorte que ces deux choses jointes l'une à l'autre, la Cène et le Calvaire, formèrent un seul et très parfait sacrifice. Voilà déjà, mes Frères, comment l'autel complète la croix. A la croix, dit saint Augustin, la victime n'est qu'offerte, mais à l'autel elle est offerte et distribuée. Au Calvaire Jésus paya le prix de notre rançon, à l'autel il nous appli-

que le fruit de ce paiement. L'oblation, l'immolation à la croix; la communion à l'autel : c'est là tout le sacrifice de Jésus. Et voilà comment le sacrifice de la messe est vraiment nécessaire, c'est que nous devons nécessairement participer à l'oblation que Jésus-Christ a faite de lui-même, et communier à la victime immolée pour nous.

En s'offrant et en s'immolant au Calvaire, Jésus-Christ a expié le péché et mérité le salut du monde ; mais cette offrande, cette mort n'a point appliqué l'expiation et la grâce à nos âmes ; il faut pour cela les sacrements, et surtout l'Eucharistie qui est la vertu et la perfection de tous les autres. Le sacrifice de la croix est donc le sacrifice de rédemption et de mérite, mais il ne donne et n'applique rien ; et le sacrifice de la messe est le sacrifice d'application et de sanctification, car il donne et applique tout. Le sacrifice de la croix est la source générale et universelle de la grâce ; le sacrifice de l'autel est le canal par lequel la grâce arrive et, si j'ose ainsi parler, s'individualise au cœur de chacun de nous en particulier. Le sacrifice de l'autel complète celui de la croix en l'appliquant ; il le complète encore en le continuant.

Le sacrifice de la croix n'a été et ne pouvait être offert qu'une fois, et pourtant il fallait dans la religion autre chose qu'un sacrifice transitoire. Car, nous l'avons dit, le sacrifice est l'acte essentiel et indispensable de la religion ; et d'ailleurs le sacrifice de la croix a été offert pour nous, mais non pas par nous ; les hommes qui y ont pris part ne furent pas des sacrificateurs, mais des bourreaux. Voilà donc que ce sacrifice de la croix, si parfait qu'il soit en lui-même, devient insuffisant encore par ce côté, c'est qu'il n'est pas à notre disposition de l'offrir, et il nous faut cependant un sacrifice de tous les jours à offrir au Seigneur. Seigneur, vous êtes mort une fois sur la croix. Votre sacrifice a été immense, infini, parfait, mais pourtant il a

été transitoire. Je voudrais n'en demander pas d'autre que le vôtre, mais enfin il m'en faut un à offrir tous les jours. Reviendrons-nous au sang des boucs et des taureaux ? ah ! nous n'en aurons plus le courage, après que votre sang pur et immaculé a été répandu. Votre sacrifice donc je voudrais qu'en demeurant unique il durât, il se continuât toujours.

Les prophètes, parlant du sacrifice et du sacerdoce de Jésus-Christ, en avaient désigné trois qualités : l'ordre, l'étendue, la durée. Ils ont dit qu'il serait prêtre selon l'ordre de Melchisédech : *Sacerdos secundum ordinem Melchisedech* ; que son sacrifice serait perpétuel : *In æternum iuge sacrificium* ; universel : *Ab ortu solis usque ad occasum in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda*. Or, je ne vois au Calvaire aucune de ces trois choses. Jésus-Christ, victime sanglante, y est plutôt prêtre selon l'ordre d'Aaron que selon l'ordre de Melchisédech ; son sacrifice n'y dure que quelques heures, et il n'est offert qu'une fois, que sur un seul point du monde. Seigneur Jésus, où est donc votre sacerdoce ? où est donc votre sacrifice ? Vos prophètes se sont-ils trompés ? Je voudrais le Calvaire en permanence sur la terre, le Calvaire moins son appareil sanglant et tragique. Je cherche le sacrifice non sanglant, le sacrifice perpétuel, le sacrifice universel... Je le cherche, et du haut de la croix vous me montrez l'autel ; du Calvaire, vous me rappelez la Cène. Là je trouve le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech, car je vois du pain et du vin ; là je trouve le sacrifice perpétuel, car depuis dix-huit cents ans il ne cesse d'être offert ; là je trouve le sacrifice universel, car de l'aurore au couchant il se renouvelle à chaque instant sur la terre. Seigneur Jésus, oui, Dieu l'a juré et il ne s'en repentira pas, vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ; et, depuis l'aurore jusqu'au couchant, par toute la terre on sacrifie et l'on offre à votre nom une victime pure.

Je m'arrête ici, mes Frères. Nous parlerons prochainement des grands fruits du sacrifice chrétien ; c'est assez que nous en ayons aujourd'hui établi la nécessité et l'existence. Comprenez-vous, maintenant, comment saint Jean a pu dire que l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde : *Agni occisi ab origine mundi?*

Oui, mes Frères, Jésus-Christ est la victime éternelle. C'était lui qui déjà était offert et immolé en figure par les mains d'Abel, de Melchisédech et d'Abraham ; c'était lui qui était offert et immolé par les fils de Lévi et d'Aaron ; c'est lui, mais défiguré et méconnaissable, qui était offert et immolé sur les autels idolâtres et jusque sous le couteau homicide ; c'est lui qui a été offert et immolé plus par son amour que par la cruauté des hommes sur la croix ; c'est lui qui s'est offert et immolé au Cénacle ; c'est lui que nous offrons et que nous immolons tous les jours, que nous offrirons et que nous immolerons jusqu'à la fin des siècles sur les autels ; c'est lui qui s'offre et s'immole, qui s'offrira et s'immolera éternellement sur le sublime autel des cieux, où le bien-aimé l'a vu dans l'attitude de sacrificateur et de victime : *Agni stantis tanquam occisi*. En sorte qu'il n'y a eu, qu'il n'y a, qu'il n'y aura jamais, au ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, qu'un seul autel, qu'un seul prêtre, qu'une seule victime, qu'un seul sacrifice, Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soit honneur, gloire et amour dans tous les siècles des siècles. Amen (1)!

(1) Cf. *Appendice I*, A, 58 ; AB, 43, 49 bis ; p. 20, n. 6 bis, 6 ter ; p. 23, n. 22 quater ; p. 24, n. 24, 8° ; p. 31, n. 62, 3°. — *Avertissement*, p. XXIV.

II

ALLOCUTION

POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX CHEZ M. BROU (1).

(13 août 1842)

MES CHERS AMIS,

D'autres mains que les miennes devaient vous couronner, et vos couronnes eussent été plus précieuses, embellies par les suaves et encourageantes paroles de celui qui aime tant à s'associer aux joies de vos triomphes (2). Cette année surtout, il eût été heureux de vous féliciter de toutes les espérances que vous nous avez données. Oui, mes chers amis, l'année scolaire qui s'achève aujourd'hui a été remarquable ; et si, comme je n'en puis douter, votre travail et votre conduite dans l'intérieur de la maison ont répondu au sentiment de piété que vous avez manifesté dans des circonstances solennelles, la plupart de vous remporteront en ce jour, avec leurs lauriers, l'applaudissement de la bonne conscience.

Soyez toujours, mes chers amis, ce que vous avez été. Soyez, dans la famille où vous allez rentrer pour quelque

(1) Voir *Histoire du Cardinal Pie*, t. 1, p. 17.

(2) M. l'abbé Lecomte, curé de la cathédrale de Chartres, était alors malade.

temps, ce que vous avez été sous les yeux de vos maîtres. Ne rougissez point de porter dans le sanctuaire du foyer domestique des vertus qui, pour n'être pas pratiquées de tous dans les jours malheureux où nous vivons, n'en sont pas moins admirées en secret, et souvent préconisées par ceux mêmes qui n'ont pas le courage de les imiter.

Mes chers amis, Dieu et les hommes, la religion et la patrie attendent beaucoup de la génération qui s'élève. Les jours qui nous ont précédés ont été bien mauvais. La terre n'est pas encore remise de ses longues secousses. La société vivra-t-elle ? périra-t-elle ? Toute la réponse à cette question dépend d'une autre question : la jeunesse rentrera-t-elle dans le noble sentier de la piété et de la vertu ? Une autre génération surgira-t-elle, façonnée de bonne heure par les mains de la religion, de l'Évangile et de l'Église ?

Oui, chers amis, nous aimons à concevoir cette espérance, nous saluons avec bonheur ces jours meilleurs. Mais ce que nous attendrons longtemps encore peut-être, il nous est bien doux de le voir déjà se réaliser parmi vous.

Mes chers amis, je retarde votre bonheur. Venez, jeunes vainqueurs, présenter vos fronts aux couronnes que vous avez conquises. La religion aime à distribuer les palmes de la science et de la vertu.

III

DEUXIÈME PRÔNE

SUR LE SAINT SACRIFICE, POUR LE XXII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE: GRANDEURS DU SAINT SACRIFICE (1).

(16 octobre 1842).

Altaria tua Domine !
Vos autels, Seigneur !

Exorde. — Cri de David: *Introibo ad altare. Circumdabo altare tuum, Domine.* J'admire cet élan du cœur de David, mais je ne lui envie pas l'autel objet de son culte et de son amour, autel rougi du sang des boucs et des taureaux, autel où Dieu ne résidait que par une présence vague et incertaine comme le nuage dont il s'enveloppait, etc. Car nous aussi, enfants de la nouvelle alliance, nous avons un autel. Saint Paul le dit avec un noble orgueil, avec une sainte emphase: *Habemus altare*, nous avons un autel. Nous avons un autel, et sur cet autel se consomme chaque jour le plus grand des sacrifices ; nous avons un autel, et, en songeant aux merveilles qui s'y opèrent, notre âme,

(1) En tête du manuscrit, nous lisons cette note de M. l'abbé Pie : « Croquis du deuxième prône sur le saint sacrifice, dont le texte est perdu. » Bien que nous ne donnions, dans les *Œuvres sacerdotales*, que les discours complètement écrits, nous avons cru utile de faire une exception pour le présent croquis. Nous aurons ainsi une idée d'ensemble des prênes sur le saint sacrifice.

blessée d'amour, languissante de désir, laisse échapper ce cri de son ardeur : *Altaria tua, Domine! Vos autels, Seigneur, vos autels! J'approcherai de votre autel, ô Seigneur, j'entourerai, j'assiégerai, j'embrasserai votre autel: Introibo, circumdabo altare.*

Grandeur du sacrifice des autels. — 1° Sacrifice réel. Si quelqu'un dit que le sacrifice de la messe, etc. (Concile de Trente) (1). Et en effet, dirai-je à l'hérétique, le sacrifice est l'acte nécessaire, essentiel de la religion. Or, si l'oblation eucharistique n'est pas un véritable sacrifice, il faut donc dire que la religion chrétienne n'a pas de sacrifice, par conséquent n'est pas une religion. Car je cherche vainement où est le sacrifice du Christ. Les sacrifices des animaux, ils sont abolis. Le sacrifice de la croix, il n'a été offert qu'une fois. Ce n'est pas là un sacrifice ordinaire, un sacrifice quotidien. Or si l'oblation de l'autel n'est qu'une ombre, qu'un souvenir, comme un souvenir, une figure ne sont pas la matière d'un sacrifice réel et véritable, il faut dire que l'Eglise de Jésus-Christ n'a pas de sacrifice. Les Juifs, par conséquent, étaient plus riches que nous, puisque nous voyons chez eux des sacrifices réels, des immolations véritables. Le culte des païens eux-mêmes obtenait à plus juste titre que nous le nom de religion, puisqu'ils avaient des sacrifices tels quels, plus ou moins défigurés. Mais le christianisme n'est pas même un culte, puisqu'il manque du caractère constitutif de tout culte. C'est ainsi que le protestantisme, en niant le sacrifice de la messe, a cessé d'être une société religieuse, et n'est plus devenu qu'une société de raisonneurs, dont il faut reléguer les doctrines parmi les utopies et les systèmes.

(1) Si quis dixerit, in missa non offerri Deo verum et proprium sacrificium, aut quod offerri non sit aliud, quam Christum nobis ad manducandum dari, anathema sit.

Comment la messe est un sacrifice... Bossuet, *Élévations* : sacrifice des autels, sacrifice réel ; seulement les réalités sont cachées, parce que nos yeux n'en pourraient soutenir l'éclat.

2° Sacrifice des autels, sacrifice infini. Ici, mes Frères, de quelque côté que je me tourne, partout je trouve l'infini. Distinguerai-je, avec saint Augustin, quatre choses dans le sacrifice : ce qui est offert, celui qui l'offre, celui à qui il est offert, ceux pour qui il est offert ? L'infini me presse de toutes parts. Ce qui est offert dans le sacrifice eucharistique, c'est une victime infinie, c'est un Dieu. Celui qui l'offre, c'est un prêtre infini, c'est un Dieu. Le prêtre secondaire n'est là qu'un instrument, qu'une espèce vivante. Dans le moment solennel, voyez comme il s'efface, comme il disparaît, comme il est absorbé dans le Prêtre souverain auquel il prête sa voix : *Hoc est corpus meum... Calix sanguinis mei...* Celui à qui le sacrifice est offert, c'est l'infini par excellence, c'est le Dieu suprême ; à lui seul appartient ce culte souverain. Il y a longtemps que saint Augustin a fait à cet égard la profession de foi catholique... Nous sacrifions sur ce tombeau des Saints, mais nous ne sacrifions pas aux Saints. Qui de nous a jamais dit : Pierre, Paul, je t'offre ce sacrifice ? Enfin si je considère le sacrifice du côté de ceux pour qui il est offert, je trouve que par là encore il touche à l'infini. Car le sacrifice eucharistique est offert avant tout pour l'Église, c'est-à-dire pour tous les membres de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, par l'effet même de ce sacrifice, sont incorporés à leur chef.

Entendez le texte de saint Augustin, il est admirable : *Et quoniam quatuor in omni sacrificio considerantur, quis offerat, quid offerat, cui offerat, pro quibus offerat, idem ipse, et qui offert et quod offert, unum esset cum eo cui offerebat, in unum faceret pro quibus offerebat.* Et comme dans tout sacrifice il faut considérer quatre choses : celui qui

offre, ce qui est offert, celui à qui il est offert, ceux pour qui il est offert, je trouve que tout cela se rencontre en Jésus-Christ, lequel, étant à la fois victime et prêtre du sacrifice, ne fait qu'un en nature avec celui auquel le sacrifice est offert, et s'incorpore, s'identifie à lui-même ceux pour qui il est offert. Ainsi tout est divin dans ce sacrifice. La victime est divine ; le prêtre est divin ; celui pour qui il est offert est Dieu ; ceux pour lesquels il est offert sont déifiés par la vertu même de ce sacrifice. Récapitulation immense, synthèse infinie, qui résume tout sur l'autel eucharistique, le ciel et la terre, Dieu et l'homme. Et si nous descendons de ces hautes considérations théologiques, si nous considérons le sacrifice des autels dans les quatre fins ordinaires du sacrifice, là partout encore nous retrouverons l'infini.

Sacrifice des autels, sacrifice d'adoration infinie. Celui qui s'abaisse est infini comme la majesté devant laquelle il s'abaisse. L'hommage rendu est égal à la dignité de celui auquel il s'adresse. Dieu grand, Dieu puissant, Roi des rois, vous, seul nécessaire, seul indépendant, seul éternel, toutes les perfections sont en vous, tous les droits vous appartiennent. Êtres imperceptibles, humbles atomes sortis de vos mains, nous ne sommes devant vous qu'un néant, mais un néant qui a une intelligence, un cœur, et qui doit incessamment s'en servir pour crier : Gloire à Dieu ! Oui, toutes les facultés, toutes les parcelles de notre être devraient prendre une voix pour crier : Gloire à Dieu ! Si humblement que nous nous prosternions, quand nous nous abaisserions jusque dans la poussière, quand nous nous immolerions tout entiers et à chaque instant, ce ne serait point encore un hommage suffisant, un tribut égal aux droits de votre gloire. Et pourtant il vous le faut, ce tribut, ô mon Dieu ; vous n'avez créé le monde que pour cela. Il le faut, eh bien ! vous l'aurez, ô mon Dieu, abondamment,

surabondamment; nous paierons notre dette tout entière. *Respice in faciem Christi tui*: Abaissez, Seigneur, abaissez vos yeux sur l'autel eucharistique, regardez le front de votre Christ. Celui qui est la splendeur de votre gloire, celui qui n'a point cru commettre une usurpation en se disant égal à vous, voyez-le, devenu le chef auguste de l'humanité pour vous rendre l'hommage infini qui vous appartient, qui s'humilie, qui s'anéantit devant vous sur l'autel où il perd jusqu'à cette apparence telle quelle de son être sacramentel. Répondez, Seigneur: par un tel hommage, la terre avoue-t-elle assez hautement votre souverain domaine, et se proclame-t-elle assez authentiquement l'humble vassale de votre majesté infinie?

Sacrifice des autels, sacrifice de reconnaissance infinie. Celui qui remercie est infini comme celui qui donne. L'action de grâces égale le bienfait. Dieu bon, Dieu libéral, nous sommes entourés, accablés de vos dons, de vos faveurs. Nous tenons tout de vous. Comment vous payer jamais le tribut de reconnaissance? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Et pourtant, il vous le faut, Seigneur, ce tribut de reconnaissance. Il le faut, eh bien! vous l'aurez équivalement, surabondamment: *Calicem salutaris accipiam*. Abaissez, Seigneur, abaissez vos yeux sur l'autel eucharistique: *Respice in faciem Christi tui*. Voyez ce calice de salut que le prêtre élève vers vous. C'est un Dieu qui nous comble de ses dons; c'est un Dieu qui est offert en retour. Répondez, Seigneur: la terre qui vous paie avec un tel froment, avec un tel vin, est-elle une terre ingrate et stérile, et par un si noble retour ne se montre-t-elle pas assez reconnaissante envers votre libéralité infinie?

Sacrifice des autels, sacrifice d'expiation infinie. La dignité de celui qui répare l'offense est infinie comme la majesté de celui qui l'a reçue. Le paiement égale la dette. Seigneur très saint, nous avons péché, nous vous avons

offensé Qui réparera jamais un tel mal? La gravité de la faute se mesure sur la dignité de la personne offensée, et la réparation n'a qu'une vertu proportionnée à l'importance de celui qui la fait. La créature a outragé un Dieu; où trouver dans la créature une réparation infinie pour effacer une faute infinie? Et pourtant, il vous la faut, cette réparation, ô mon Dieu, votre justice l'exige. Il la faut, eh bien! vous l'aurez, ô mon Dieu; nous ne demandons pas de grâce, nous vous paierons toute la dette équivalement, surabondamment. *Respice in faciem Christi tui* : Abaissez, Seigneur, abaissez vos yeux sur l'autel eucharistique. Voyez, Seigneur, voyez celui qui s'immole. Pour réparer l'outrage fait à Dieu, il fallait la réparation d'un Dieu. Le voilà, reconnaissez-le à travers les voiles du sacrifice qui cachent son visage : *Respice in faciem Christi tui*. Voyez ce sang qui coule jusqu'à la dernière goutte. Voyez ces plaies. Répondez, Seigneur : la terre, par une telle victime, expie-t-elle assez généreusement sa faute et s'acquitte-t-elle assez rigoureusement de sa dette envers votre justice infinie?

Enfin, sacrifice des autels, sacrifice d'impétration infinie. La voix qui demande les grâces est infinie comme la main qui les distribue. La valeur de la prière est égale au prix de la faveur demandée. Dieu très indulgent, très miséricordieux, nous vous avons offensé; vous avez pardonné. Mais nous sommes indignes de recevoir de vous de nouvelles faveurs, nous avons perdu tout droit à votre amour, nous ne saurions mériter votre grâce. Et pourtant il nous la faut, ô mon Dieu, votre grâce; sans elle, nous ne pouvons faire un pas. Qui donc nous l'obtiendra, nous la méritera? Il nous la faut, eh bien! vous nous la donnerez, ô mon Dieu; nous la mériterons abondamment, surabondamment. *Respice in faciem Christi tui* : Abaissez, Seigneur, abaissez les yeux sur l'autel eucharistique. Reconnaissez celui qui se fait suppliant devant vous. C'est votre Fils, égal,

coéternel à vous-même, et qui, revêtu des livrées de l'humanité, implore pour elle votre grâce. Il prie, mais sa prière a des droits, elle doit être exaucée : *Exauditus est pro sud reverentid.* Il se fait suppliant ; mais faut-il traiter avec vous d'égal à égal, de couronne à couronne ? Répondez, Seigneur : la terre, par une prière si efficace, ne mérite-t-elle pas vos faveurs, et peut-il être rien refusé à une telle cliente par votre miséricorde infinie ?

Mes Frères, et quand je songe que ce sacrifice dont le prêtre est infini, la victime infinie, infini du côté de celui auquel il est offert, infini du côté de ceux pour qui il est offert ; quand je songe que ce sacrifice d'adoration infinie, d'action de grâces infinies, d'expiation infinie, d'impétration infinie ; quand je songe, dis-je, que ce sacrifice est encore infini par l'étendue, infini par la durée, qu'il n'est pas un instant dans le jour, pas une contrée sur le globe où ce sacrifice ne soit offert, que le soleil ne porte successivement sa lumière aux diverses régions du monde que pour éclairer l'autel de ce sacrifice, oh ! alors je comprends la magnifique expression du concile de Trente qui récapitule dans le sacrifice de l'autel toute l'œuvre de Dieu, *opus Dei*, puisque lui seul explique pourquoi Dieu est sorti de son éternel repos et justifie la création en la rattachant incessamment à son auteur par le seul lien digne de lui. De là ces assertions des Pères et des docteurs, etc.

Je pourrais dire encore, sacrifice des autels, sacrifice infini en ce qu'il renferme et renouvelle tous les autres mystères religieux, l'Incarnation, la Passion, la Résurrection, l'Ascension de Notre-Seigneur.

Qui de nous, mes Frères, ne s'est pas surpris quelquefois, comme Augustin, comme Bernard, à regretter de n'avoir pas été témoin de la naissance du Sauveur, de n'avoir pas été du nombre des heureux bergers appelés à recueillir ses premières bénédictions, son premier sourire ? Or, mes

Frères, il ne tient qu'à nous de nous dédommager. Le Fils de Marie naît chaque jour parmi nous. Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous le trouverez enveloppé des langes du sacrement, et couché sur la pierre de l'autel. Mes Frères, Bethléem, la crèche sont au milieu de nous ; vous les trouverez à l'autel eucharistique.

Parfois enfin peut-être, mes Frères, vous vous repentirez de n'avoir pas été témoins du spectacle, terrible et consolant en même temps, du Calvaire, de n'avoir pu contempler ce prodige d'amour, un Dieu déposant sa vie pour ses créatures. M. F., Jésus-Christ meurt tous les jours parmi nous ; les prodiges de sa naissance et de sa Passion se renouvellent à la fois : *Et renascens perpetuò moriendo vivit* ; voyez ce sang séparé de son corps. Vous le reconnaîtrez à ce signe : il est enveloppé du linceul des saintes espèces et posé sur le tombeau de l'autel. Le Calvaire, M. F., le Calvaire, le sépulcre sont au milieu de nous ; vous les trouverez à l'autel eucharistique.

Pieuse Madeleine, il vous apparut, votre maître ressuscité ; disciples heureux, vous le vîtes de vos yeux, et vous ne le quittâtes que lorsqu'il disparut dans la nue, laissant sur la montagne la trace de ses pieds. M. F., Jésus-Christ ressuscite, Jésus-Christ triomphe tous les jours au milieu de nous : *In memoriam resurrectionis, ascensionis Domini nostri Jesu Christi*. Voyez cette parcelle sacrée que le prêtre réunit au sang du calice, emblème de la réunion de l'âme de Jésus à son corps. Voyez, entendez l'Eglise qui suit de ses yeux et de sa prière l'Agneau de l'autel remontant au sublime autel des cieux. Ame chrétienne, qui revencz du sacrifice, de quel prodige avez-vous été témoin ? *Dic nobis, quid vidisti in via ?* J'ai vu le sépulcre du Dieu vivant et la gloire du Dieu ressuscité : *Sepulcrum Christi viventis*. M. F., le monument de la résurrection, le mont des Olives avec l'empreinte des pieds de Jésus sont au milieu

de nous ; vous les trouverez à l'autel eucharistique.

Sacrifice des autels, sacrifice infini en ce qu'il contient la vertu de tous les sacrements. Je ne puis qu'effleurer cette considération. Saint Thomas a solidement établi cette vérité, savoir, que le sacrement d'Eucharistie renferme le Verbe et la perfection de tous les sacrements, qu'il en est le principe et le complément. Or le sacrement d'Eucharistie lui-même n'a d'existence que par le sacrifice eucharistique. Donc c'est du calice eucharistique que découlent, que s'échappent tous les autres canaux de la grâce. Si l'autel disparaît, fermez cette piscine désormais sans vertu et dont l'eau n'est salutaire que par l'efficacité secrète qu'elle emprunte au sang rédempteur du sacrifice ; enlevez ces tribunaux désormais inutiles et même dangereux ; pour toucher, pour traiter les plaies de mon cœur, il me faut une main purifiée, sanctifiée par le contact quotidien du Dieu de pureté.

Ministres de la Réforme, vous vous êtes rendu justice en supprimant la confession, le jour où vous avez renié le sacrifice. Il fallait descendre de l'autel, comme Moïse de la montagne, le front ceint d'une auréole divine, pour aller siéger au tribunal de la réconciliation. Abattez cette chaire, car si le sacrificateur disparaît, je récuse l'apôtre ; pour me parler avec fruit, avec onction, pour toucher mon âme, il faut des lèvres teintes du sang d'un Dieu. Enfin, si l'autel disparaît, supprimez le tabernacle et éteignez la lampe, faites cesser les chants et la psalmodie des heures de la nuit et du jour, abolissez la liturgie, faites du temple une solitude ; car si le corps du Sauveur n'y est pas, les aigles, c'est-à-dire les âmes ferventes, ne s'y assembleront plus. Apôtres de la Réforme, vous avez raison : ouvrez les monastères qui ne sont plus que des prisons vulgaires. Et quant à vous, jetez au feu le bréviaire, fardeau désormais superflu. Sentinelles inutiles, vous n'avez plus de fonction

à faire, puisque le temple est vide, la maison déserte.

Sacrifice des autels, sacrifice infini en ce qu'il est le centre de toute la religion, de tout le culte, de toute la liturgie.

Mais il est temps de nous arrêter, M. F., et de considérer quelques-uns de nos devoirs envers le saint Sacrifice : *Sedenti in throno et Agno, benedictio et honor, et claritas et sapientia, et gratiarum actio, honor et virtus, et fortitudo Deo nostro, in sæcula sæculorum. Salus Deo nostro et Agno. Amen* (1).

(1) Cf. Appendice I. A, 59, 91.

IV

TROISIÈME PRÔNE

**SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, POUR LE XXIII^e DIMANCHE
APRÈS LA PENTECOTE : ASSISTANCE AU SACRIFICE.**

(23 octobre 1842)

Voluntarie sacrificabo tibi, Domine.

Je vous offrirai, Seigneur, un sacrifice volontaire (1).

Le sacrifice de la messe, nous l'avons montré, M. T. C. F., est par lui-même un sacrifice d'une valeur infinie. Vainement on chercherait, dans les limites du possible, une adoration et une reconnaissance plus profondes, une expiation plus méritoire, une prière plus efficace. Si grande que soit la toute-puissance divine, elle ne pourrait rien ajouter à la grandeur du sacrifice eucharistique. Le sacrifice en lui-même et dans ce qui le constitue essentiellement est parfait ; du côté de la victime, du côté du prêtre, il n'y manque rien ; indépendamment de la vertu du mérite humain et de la piété des fidèles, il a toute son intégrité rigoureuse.

Mais pourtant, M. F., le sacrifice de la messe, pas plus que celui du Calvaire, ne nous est pas appliqué malgré nous

(1) *Variante* : le sacrifice que je vous offrirai, Seigneur, sera le fruit de ma volonté.

ni sans nous. Nous n'y participons qu'autant que nous le voulons et que nous en prenons les moyens. Jésus-Christ s'immole sur l'autel, et cela suffit à Dieu. Mais pour que cette immolation nous profite, il faut, par la part que nous y prenons, qu'elle se consume en même temps dans le sanctuaire de notre âme, et que l'autel vivant et intelligent de notre volonté reflète, comme un miroir fidèle, tout ce qui se passe sur la froide pierre de l'autel inanimé : *Voluntarie sacrificabo tibi* : Je vous offrirai, Seigneur, un sacrifice volontaire. En sorte, M. F., que les anges de l'autel, comme ceux de Bethléem, en chantant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! ne peuvent ajouter la paix que pour les hommes de bonne volonté : *In terra pax hominibus bonæ voluntatis*.

Donc, M. F., le saint sacrifice de la messe nous impose des devoirs ; pendant qu'un Dieu s'immole pour nous, il ne nous est pas loisible de nous endormir dans une confiance insoucieuse en la vertu de son immolation. Il n'entend pas faire tout à lui tout seul, et le sang qu'il verse à l'autel ne rejailit que sur ceux qui s'associent volontairement à son sacrifice en qualité de témoins, de ministres et de victimes. Suivez attentivement ces trois considérations. La façon très imparfaite dont je vais traiter cette matière importante, sur laquelle je ne devais pas vous parler aujourd'hui, exigera que vos méditations particulières y suppléent. Je reviendrai moi-même, dans une prochaine instruction, sur les choses que j'aurais omises aujourd'hui.

I. Quand Jésus offrit son sacrifice de la croix, saint Jean Chrysostome remarque que ce ne fut point en secret dans un temple, ni sous un toit, mais hors la ville et sur une montagne ; afin, dit-il, que l'on connût que c'était le sacrifice universel et que la nature entière pût être témoin de la mort de son Rédempteur : *Idcirco extra urbem et mœnia* Et aussi, la

veille de sa mort, quand Jésus-Christ donna ses ordres pour les préparatifs de la Pâque nouvelle, c'est-à-dire de l'institution du sacrifice eucharistique, il insista sur l'étendue et la magnificence qu'il fallait au cénacle: *Cœnaculum grande, stratum*. Et, conformément à ce type primitif et divin du cénacle eucharistique, sitôt que l'Église put respirer après la persécution, elle se plut à donner les plus vastes proportions et les formes les plus magnifiques aux temples destinés à abriter l'autel du sacrifice. M. F., ces nefs si larges et si profondes ne vous disent-elles pas assez que Jésus-Christ ne veut pas être immolé solitaire sur son autel? Et si l'Église chrétienne, par la voix qui sort de toutes les pierres de cet édifice, ne vous parle pas encore assez haut, entendez-la qui vous appelle chaque semaine, par le langage formel et obligatoire de son précepte: « Les dimanches la messe ouïras et fêtes de commandement ; » entendez-la qui vous prie, qui vous conjure, par les insinuations de ses conseils, de ne négliger aucune occasion d'assister au sacrifice: il n'y a pas, vous dit la formule du prône paroissial, d'autre fête d'obligation cette semaine; néanmoins, nous vous exhortons de venir chaque jour à l'église pour y entendre la sainte messe.

Et en effet, mes Frères, le sacrifice, nous l'avons dit, est la grande et indispensable action du culte; c'est l'acte propre et unique par lequel l'adoration suprême soit extérieurement et authentiquement rendue à Dieu au nom de toutes les créatures; c'est la seule protestation juridique et solennelle de son absolue domination et de notre humble dépendance. Donc il est rigoureusement nécessaire, à quiconque n'a pas renoncé à rendre tout devoir à Dieu, de venir, au moins à certains jours, assister au sacrifice; nulle puissance divine ni humaine ne l'en peut dispenser, car personne ne peut dispenser de religion, et le sacrifice est l'exercice essentiel du culte religieux. Donc encore le premier pas à faire pour

quiconque aspire à la perfection de la vie chrétienne, c'est d'assister chaque jour, autant que possible, au saint sacrifice ; nulle autre pratique ne peut suppléer à celle-là, car le saint sacrifice de la messe, comme dit saint François de Sales, est, entre les autres exercices de la piété, ce qu'est le soleil entre les astres.

Or, mes Frères, sur ce point où en sommes-nous par rapport au précepte ? où en sommes-nous par rapport au conseil ? L'aurore du septième jour vient de briller. Les portes du temple sont ouvertes. L'autel du sacrifice est dressé ; le sacrificateur est prêt. Mais je cherche les assistants, j'attends les témoins. La divine victime est impatiente de descendre des cieux ; elle se charge à elle seule de presque tous les frais du sacrifice ; mais elle demande au moins que la multitude ne proteste pas par son absence. Vainement l'airain sacré a retenti trois fois sur la cité et sur la contrée tout entière, annonçant partout l'heure du sacrifice : la majeure partie de la population reste sourde à cet appel. Le riche médite de nouveaux plaisirs pour faire diversion aux plaisirs de la veille ; le commerçant demeure opiniâtrément assis à son comptoir, supputant et calculant toujours ; le publiciste reste enfermé dans son cabinet, gravement occupé peut-être à écrire sur la moralisation du peuple ; et si l'ouvrier a quitté l'atelier, c'est pour aller à la taverne. Et cependant, mes Frères, le sang de Jésus coule sur l'autel, dans le temple quasi-désert !

Avez-vous remarqué quelquefois, mes Frères, dans le coin d'un tableau du crucifiement de Jésus, ces soldats romains qui, dans leur brutalité stupide, tournant le dos à la grande scène de la mort d'un Dieu, tirent au sort, en jetant le dé, un pauvre vêtement, objet de leur cupidité ? *Dividentes vero vestimenta ejus, miserunt sortes*. Mes Frères, ce contraste pénible et dégoûtant n'appartient pas au passé ; il est de tous les jours. Ces soldats représentaient

toute une portion de l'humanité. Tout à l'heure un Dieu va descendre des cieux, s'immoler sur l'autel; et presque toute la cité, étrangère à cette grande action, ne fera pas un seul instant trêve aux préoccupations des affaires ou des plaisirs. Non, mes Frères, nous ne saurions dire combien cette pensée est amère pour nous. Et quand parfois il nous arrive, le dimanche, à l'heure du sacrifice, d'être appelés auprès de quelque moribond et de traverser les rues de la ville, en voyant nos frères oublier presque tous, ne pas sembler soupçonner ce qui, à cet instant-là même, se passe dans le temple, nos yeux se remplissent de larmes, et notre cœur se serre de douleur.

Encore si tous ceux qui viennent dans le temple étaient réellement des témoins du sacrifice ! Mais, hélas ! aux messes moins solennelles surtout, combien dont le corps est présent, mais dont l'esprit et le cœur sont si loin ! Saint Luc nous dit encore que pendant que Jésus était en croix, le peuple se tenait debout et regardait : *Stabat populus spectans* ; c'était pour eux un spectacle, et voilà tout. Mes Frères, pourrait-on mieux rendre l'attitude d'un certain nombre d'hommes qu'un reste d'habitude amène encore au sacrifice ? *Stabat populus spectans* : ils sont là debout qui regardent. Ne cherchez pas en eux des témoins intelligents et attentifs, des spectateurs touchés et attendris. Non, ils sont debout, et ils regardent; c'est tout ce qu'on en peut dire : *Stabat populus spectans*. Puis saint Luc ajoute : *Et deridebant eum principes cum eis*. Le dirai-je, mes Frères ? c'est ce qui se renouvelle encore en face des autels. Si les grands et les riches du siècle, pour payer tribut aux préjugés vulgaires, accordent parfois une demi-heure au Dieu qui s'immole pour eux, ils semblent craindre que le peuple ne prenne au sérieux cet acte de religion ; et par leurs causeries légères, par leur maintien trop facile, ils enseignent à leurs inférieurs, déjà si dépourvus de foi, à

sortir des bornes de la décence et à traiter dérisoirement et sacrilègement les plus augustes mystères, au point que parfois, comme le disaient les Pères, le temple devient un lieu dangereux, où le luxe étale toutes ses pompes, où la passion tend tous ses pièges, où le vice vient invoquer le bienfait du refuge à l'ombre des autels : *Et deridebant eum principes cum eis.*

Mes Frères, l'Eglise ordonne d'assister au saint sacrifice chaque dimanche, et un grand nombre d'hommes n'y assistent pas, et beaucoup d'autres y assistent mal : c'est là un désordre qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang ; car sans la messe pas de dimanche, sans le dimanche pas de religion ; et sans la religion quel bonheur, quelle paix possibles sur la terre ?

Mais si le précepte que l'Eglise impose à tous est méconnu, le conseil qu'elle adresse à quelques-uns en particulier est-il mieux observé ? Ce serait le vœu de l'Eglise, mes Frères, que tous les chrétiens assistassent chaque jour et même communiassent au saint sacrifice ; mais si cela est impossible au grand nombre, du moins il est des personnes privilégiées à qui leur position le permet, et qui n'ont pas de prétextes ni de compensations qui les excusent. L'homme chrétien qu'un labeur pénible retient loin du temple, s'il ne s'associe pas au sacrifice comme témoin, y participe au moins comme victime, ainsi que je le dirai. Mais vous, mon frère, vous, ma sœur, dont la Providence a prévenu tous les désirs, vous dont souvent la plus grande et peut-être la seule inquiétude est de savoir à quoi vous occuperez votre journée, ah ! ne vous souviendrez-vous pas que votre Dieu s'immole pour vous à l'autel, qu'il vous attend les mains pleines de grâces et de consolations ? Vous avez encore tant de défauts ! vous êtes entourés de tant de dangers ! votre piété est si froide, si languissante ! Allez donc, allez au temple. C'est pour vous, disait saint Jean de Jérusalem,

c'est pour vous que le sacrifice est offert, c'est bien le moins que vous y assistiez quand vous le pouvez.

Mais que dis-je ? vous n'êtes passeulement les témoins du sacrifice, vous en êtes encore les ministres

II. Sans doute, mes Frères, le prêtre seul, revêtu d'un caractère sacré, a le droit de monter à l'autel pour immoler la Victime sainte, et ceux-là ont été condamnés comme hérétiques qui ont voulu étendre à tous les chrétiens ce qui est le privilège du sacerdoce. Cependant le prêtre n'étant que le député de l'Église, on peut dire, on doit dire que tous les fidèles lui sont associés pour l'importante fonction du sacrifice. Voilà pourquoi le prêtre ne parle point, à l'autel, en son nom propre et singulier, mais toujours en union avec tous les assistants qui *concélebrent* avec lui : *Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium.*

Saint Pierre, énumérant les titres de noblesse du peuple chrétien, l'appelle un sacerdoce royal, *regale sacerdotium*, un sacerdoce saint, destiné à offrir des victimes spirituelles. Or, M. F., si chacun de vous pour sa part est ici prêtre et sacrificateur, quelle haute idée ne faut-il pas concevoir de l'attention, du respect, de la piété avec lesquels vous devez participer au sacrifice ? Pendant la célébration des mystères païens, une voix répétait sans cesse au sacrificateur : *Age quod agis*, faites ce que vous faites ; c'est-à-dire, en langage commun, soyez à votre affaire, n'oubliez pas votre devoir : *Age quod agis*. M. F., le prêtre divin de l'autel, prêtre et victime, Jésus-Christ, celui-là ne s'endormira point, il ne sera point distrait, il fera son devoir, il n'oubliera rien : *Ecce non dormitabit, neque dormiet, qui custodit Israel*, etc. Mais vous, les coadjuteurs de son sacrifice, ne perdez-vous point de vue votre ministère ? Songez-vous à offrir Jésus à son Père dans les mêmes fins pour lesquelles il s'offre lui-même : adoration, action de grâces, expiation, prière ?

Hélas ! que vois-je ? Le ministre doit être attentif à ne pas omettre une syllabe des prières du sacrifice ; et vous n'avez point de livre entre les mains, et vous ne suivez pas les oraisons du prêtre qui offre en votre nom, et vous ne répondez pas même *Amen* à sa prière ! Le ministre doit observer minutieusement les cérémonies du sacrifice ; et vous savez à peine quand il faut se lever, se prosterner ou s'asseoir, et vous n'avez jamais étudié le motif de ces rites sacrés dont la mystérieuse signification est pour vous une énigme ! Est-ce donc à ce point, chrétiens, que vous dédaignez cette participation du sacerdoce de Jésus-Christ dont vous êtes investis ? Ah ! de grâce, méditez davantage les fonctions saintes que vous exercez, et sachez désormais comprendre ce que vous faites : *Agnoscite quod agitis*. Pour cela, M. F., la meilleure méthode pendant l'audition de la sainte messe, c'est de s'unir aux prières et aux cérémonies de l'Église, ainsi que je vous le dirai dans une prochaine instruction. Par là, vous entrez dans la pensée du sacrifice, vous sacrifiez réellement avec Jésus et avec le prêtre. Oui, M. F., ce sacrifice est à vous, vous en êtes les ministres. Ce sacrifice est à vous, il est vôtre : *Vestrum sacrificium*. Ne soyez donc pas étrangers à votre ouvrage et à votre propriété.

Mais il est une façon plus particulière de rendre ce sacrifice vôtre : c'est de le faire offrir quelquefois directement pour vous, pour ce qui vous intéresse, pour les membres vivants ou morts de votre famille. Et ici, M. F., je vous prie de bien comprendre la doctrine de l'Église et les enseignements de la théologie. Sur l'autel sans doute, tout autant que sur le Calvaire, le sacrifice est offert pour tous les hommes. Cependant, comme nous l'avons remarqué, le sacrifice de l'autel tend à appliquer aux individus les grâces dont le sacrifice de la croix a été la source universelle. Voilà pourquoi le sacrifice de la messe, outre le bien qu'il cause

à toute l'Église et surtout aux fidèles qui sont présents, possède encore une vertu propre, un fruit spécial, applicable à telle ou telle âme qui le fait célébrer à son intention. Le sang de Jésus sur la croix a été versé pour tous ; au sang de Jésus coulant sur l'autel il faut une âme en particulier qu'il sanctifie. Le fruit principal du sacrifice appartient à cette personne, elle peut dire : *Meum sacrificium*. Le prêtre le lui doit à titre de justice, quoique ce qu'il a reçu d'elle en échange ne puisse et ne doive être appelé qu'une offrande, une aumône, sans aucune proportion avec la chose acquise.

Et ici, M. F., quel épouvantable indice de l'affaiblissement de la foi ! Jusqu'à ces derniers temps, les sacrificeurs avaient toujours été trop peu nombreux au gré de la piété des fidèles qui se disputaient avec une sainte jalousie le sang de Jésus. Mais aujourd'hui, le sang divin qui coule à l'autel cherche une âme à qui il s'applique, et personne ne se présente. Le monde est plein de paralytiques à guérir, le purgatoire est plein de prisonniers à délivrer, et pas un malade n'est venu demander à être descendu dans la piscine, et pas un fils n'est venu demander la délivrance de son père ! Le sacrifice est terminé : Dieu en a odoré avec complaisance la suave odeur, il n'en a rien laissé perdre ; mais les hommes en ont laissé échapper une partie importante, et le but spécial du sacrifice, qui est d'individualiser la grâce, est manqué ! Seigneur Jésus, enchaînez donc l'élan trop généreux de votre amour ; resserrez vos veines trop largement ouvertes, tarissez la source déjà si diminuée des vocations ecclésiastiques. Pour le ciel il n'y aura jamais assez de sacrificeurs ; mais pour la terre il y en a trop. Car si mutilée, si amondrie que soit votre tribu sacerdotale, le sang de Jésus-Christ coule trop abondamment encore pour une génération qui n'en comprend plus la valeur, qui n'en sent plus le besoin.

III. Enfin, M. F., nous devons assister au sacrifice de l'autel comme victimes. Car, comprenez cette doctrine de saint Augustin. Jésus-Christ étant la tête de l'Église, l'Église étant le corps de Jésus-Christ, il faut qu'en même temps qu'il est offert par elle, elle soit offerte par lui. Jésus-Christ s'immole sur l'autel, mais ce n'est que la tête de la victime; les membres doivent suivre le chef. Or M. F., en nous, tant que nous sommes, la matière du sacrifice ne manque pas. Qu'est-ce que l'humanité tout entière, sinon une grande victime? Lisez ce qu'on appelle l'histoire: qu'est-ce autre chose qu'une boucherie perpétuelle, souvent une terrible succession de guerres, de pestes, de meurtres, toujours une suite de souffrances et de morts? Regardez bien l'humanité des pieds à la tête: l'empreinte de la douleur est partout, partout le couteau du sacrifice a laissé sa trace. Dans ce vaste corps, il n'y a pas une seule partie saine: *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas*. Jésus-Christ a trouvé cela sur la terre quand il y est venu: la souffrance est l'inévitable condition de notre nature coupable. Bon gré mal gré, l'humanité n'est qu'une victime.

Jésus-Christ a trouvé cela sur la terre, et il a dit: sanctifions, ennoblissons, divinisons ce grand troupeau de victimes; changeons cette boucherie en un sacrifice; de cet échafaud faisons un autel. Et lui-même, chef auguste de l'humanité, s'immola le premier sur la croix, s'immole chaque jour au cénacle eucharistique: et de là il appelle à lui tous ceux qui souffrent, il prend, il identifie leur expiation avec la sienne; d'eux et de lui, il ne fait qu'une seule et même victime, qu'une seule et même oblation; l'univers n'est plus un théâtre de carnage, c'est le temple d'un sacrifice; l'humanité n'est plus un patient vulgaire, c'est une hostie sainte; la terre n'est plus un échafaud, c'est un autel.

Mes Frères, cette considération ne vous semble-t-elle pas bien consolante? O vous à qui chaque matin apporte une douleur, recueillez-la précieusement, et allez la déposer sur l'autel comme votre offrande pour le sacrifice. Oui, c'est une loi de notre condition actuelle, loi terrible et désolante pour la nature, qu'il faut souffrir. Toustant que nous sommes, nous sommes un froment broyé sous la meule, un vin foulé sous le pressoir. Mais du moins, comme saint Ignace, M. F., soyons le froment de Jésus-Christ : *Frumentum Christi*. Ce divin Sauveur, sur l'autel, emprunta la substance du froment pour matière de son sacrifice ; allons, nous aussi, lui porter nos corps et nos cœurs broyés et pétris par la souffrance ; toute douleur est un froment recevable à l'autel eucharistique.

Que Jésus ne se plaigne pas à l'autel, comme autrefois par son prophète, de fouler tout seul le pressoir : *Torcular calcavi solus !* Au sang de la vigne, offert dans le calice, mêlons le sang de nos douleurs ; de cette sorte le sacrifice sera complet. Jésus-Christ ne l'offrira pas seulement à ses dépens, mais aussi aux nôtres. Les membres seront immolés avec le chef. Cette société de souffrance adoucira, divinisera toute douleur. Et comme l'Agneau sacré remonte chaque jour, glorieux et impassible, de l'autel de la terre au sublime autel des cieux ; un jour viendra où notre âme, longtemps associée à son sacrifice d'ici-bas, prendra son essor avec lui et ira parmi les Anges et les vieillards contempler et bénir son sacrifice éternel. C'est, M. F., la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 60.

V

PRÔNE

SUR LES OFFICES DE L'ÉGLISE, PRÊCHÉ LE III^e DIMANCHE
DE L'AVENT.

(11 décembre 1842)

*Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis
semper Deo, id est, fructum laborum confiten-
tium nomini ejus.*

Offrons donc incessamment à Dieu par Jésus-Christ un sacrifice de louange, c'est-à-dire le fruit de nos lèvres qui glorifient son nom.

(Saint Paul aux Hébr., ch. XIII, v. 15.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Nos trois instructions précédentes ont été consacrées à vous exposer les grandeurs merveilleuses du sacrifice des autels, de ce sacrifice que le précurseur de tous les théologiens, saint Denys l'Aréopagite, appelait avec tant de raison la plus divine de toutes les choses divines : *Divinorum omnium divinissimum*.

J'aurais pu, j'aurais dû peut-être, avant de quitter cette matière, méditer avec vous les prières et les cérémonies sacrées qui accompagnent cette action par excellence ; soit qu'elle se consume avec un appareil plus silencieux sur un autel éclairé de deux simples flambeaux et autour

duquel quelques rares fidèles s'associent intérieurement à la voix enfantine du néophyte qui répond *Amen* ; soit qu'on la célèbre avec toute cette pompe auguste dont Jean le bien-aimé a surpris le modèle dans la Jérusalem des cieux, alors qu'au fond d'un sanctuaire, couronné de mille feux, embaumé du plus doux encens, le sacrificateur apparaît entouré d'un clergé nombreux revêtu d'ornements où l'or et les pierreries étincellent, et que le temple retentit des mâles voix des choristes et des délicieuses harmonies de l'orgue chantant et soupirant la trois fois triple invocation du Sauveur et du Christ, la grande doxologie des Anges, le triomphant symbole de la croyance chrétienne et le Trisagion dérobé aux lyres éternelles, et qu'une multitude immense, de tout âge, de tout sexe, s'incline et se prosterne à la descente de la Victime salutaire qui ouvre la porte des cieux.

L'explication détaillée de tout ce qui se rapporte à la célébration de la sainte messe sera plus convenablement peut-être la matière de nos instructions familières du Rosaire. Aujourd'hui je passe à un autre sujet que saint Paul lui-même me représente comme un corollaire et une conséquence du précédent. Après avoir parlé du sacrifice réel qui se consomme sur l'autel, je vais vous entretenir du sacrifice des lèvres qui se consomme incessamment autour de l'autel, en union avec le sacrifice du matin : *Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo, id est, fructum labiorum confitentium nomini ejus*. Les fidèles ne savent pas assez quelle est la valeur de la prière publique de l'Église, quelle en est l'antiquité, la beauté, la variété, l'efficacité. Tâchons, mes Frères, d'aborder au moins les points principaux de cette belle théologie, et peut-être désormais ne vous contenterez-vous plus d'assister au saint sacrifice et serez-vous moins indifférents aux autres offices solennels de l'Église.

La prière publique ou liturgique, que nous nommons office divin, heures canoniales, ne doit pas être considérée comme une prière vulgaire ; elle a une valeur, une vertu toute spéciale, qui n'est inférieure qu'à celle du sacrifice, avec lequel du reste elle est étroitement unie. La prière liturgique n'est point simplement une prière individuelle, faite dans un nom individuel ; ce n'est pas même seulement cette prière commune, faite de concert, à laquelle Jésus-Christ a promis une assistance si particulière. Non ; la prière liturgique n'est pas la prière de l'individu, la prière de la famille ou de la communauté quelconque ; c'est la prière de l'Église elle-même, de l'Église tout entière, prière authentiquement et officiellement offerte à Dieu par des hommes qui ont reçu délégation juridique à cet effet. Car, dit Suarez, si Dieu a donné directement et immédiatement au prêtre, par l'effet même de son ordination, le droit et le pouvoir d'immoler le corps réel de Jésus-Christ par le sacrifice, et de sanctifier son corps mystique, qui est le peuple chrétien, par l'instruction et les sacrements, l'Église à son tour charge le prêtre d'offrir incessamment à Dieu par Jésus, pour elle et pour tous ses enfants, le sacrifice de ses louanges et de son amour.

La prière publique, mes Frères, c'est donc la prière de l'Église ; et par conséquent autant l'Église est plus sainte et plus assurée de l'amour de Dieu que ne saurait l'être aucun individu, aucune communauté particulière, autant la prière ecclésiastique est plus excellente et plus efficace que toute prière individuelle ou commune. La prière privée d'un individu, d'une famille, peut n'être que la prière d'un pécheur ou d'une réunion de pécheurs, et dans tous les cas son efficacité est en proportion du mérite fini de ceux qui prient. La prière liturgique est la prière de l'Église, qui est essentiellement sainte et toujours digne d'être exaucée. La prière de l'Église, c'est la prière de l'É-

pouse, et d'une épouse tendrement chérie qui exerce une sorte de séduction sur le cœur du monarque qui l'a couronnée. Que dis-je ? la prière de l'Église, c'est la prière de Jésus-Christ lui-même ; car l'épouse ne fait qu'un avec son époux. C'est en lui, c'est par lui qu'elle confesse, qu'elle espère qu'elle aime, par lui qu'elle loue, qu'elle soupire, qu'elle demande : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Jésus, résidant sur l'autel des cieux et dans les tabernacles de la terre, répète mot à mot à Dieu son Père toute prière que prononce l'Église ; il s'identifie à la prière de son Épouse, et un saint docteur l'appelle l'unique suppléant de l'Église.

C'est là, mes Frères, un principe qu'il ne faut pas oublier, et sans lequel on ne comprendrait rien à la valeur de l'office divin, de la prière liturgique. Et comme le saint sacrifice de la messe, lors même qu'il est célébré solitairement et sans autre témoin que le prêtre et l'enfant de chœur, n'en est pas moins le sacrifice de toute l'Église, au nom de laquelle seul le prêtre a le privilège d'immoler le corps réel de Jésus-Christ ; ainsi l'office divin, récité même en particulier par les ministres des autels, n'en est pas moins la prière de toute l'Église dont ils sont les députés auprès de Dieu, pour lui offrir sans cesse par Jésus-Christ ce second sacrifice que le psalmiste royal et le prophète Osée avec le grand Apôtre appelaient déjà le sacrifice des lèvres, une hostie de cantique : *Vitulos labiorum, hostiam vociferationis, sacrificium laudis, id est, fructum labiorum*. L'Église voudrait, autant que possible, que tous ses ministres accomplissent solennellement chaque jour l'acte liturgique de l'office divin. Cependant, comme il est un autre sacrifice non moins agréable à Dieu que celui des lèvres, je veux dire le sacrifice des œuvres, le sacrifice de la charité : *Qui facit misericordiam, offert sacrificium*. L'Église restreint aux membres des Ordres religieux et du Chapitre l'obligation de la psalmodie publique, et elle autorise les

autres prêtres à réciter en particulier leur office pour vaquer plus librement aux œuvres du zèle et de la miséricorde envers leurs frères. Toutefois, je le répète, la récitation privée de l'office n'en est pas moins un acte liturgique, c'est-à-dire, de prière sociale et non individuelle; et toute faute commise par le prêtre dans l'accomplissement de ce devoir est moins une faute personnelle qu'une faute contre l'Église.

Maintenant, mes Frères, de quand date cette prière publique et quotidienne que l'Église catholique ne cesse de redire et la nuit et le jour? ces Nocturnes sacrés de la première, de la deuxième et de la troisième veille; ces Laudes de l'aurore; ces chants mystiques de la première, de la troisième, de la sixième et de la neuvième heure du jour; ces Vêpres du crépuscule que complètent les mélancoliques soupirs d'une voix qui s'endort? Depuis quand l'Épouse de Jésus-Christ répète-t-elle tout cet ensemble de prières?

Mes Frères, une éternelle psalmodie, et, si j'ose ainsi parler, une liturgie infinie se célébrait avant les siècles dans le sein même de la divinité et dans l'adorable société des trois Personnes se contemplant, se louant, se glorifiant sans cesse. Là il n'y avait point les chants de la nuit et les chants du jour; car l'immuable éternité ne distingue point de matin, de midi ni de soir. Le soleil ne se couche point sur la Jérusalem des cieux. Puis, au jour de leur création, les chœurs des Anges, placés comme de saintes constellations autour du trône divin, commencèrent de mêler les accents de leurs lyres aux perpétuelles harmonies de la Trinité sainte. L'homme lui-même, roi du monde visible, fut admis à joindre ici-bas son culte au culte suprême des cieux, offrant le sacrifice et chantant au nom de la création entière l'hymne liturgique à la gloire du Très-Haut.

La société humaine s'augmentant, le culte public, réduit d'abord aux proportions de la famille, revêtit des formes sociales plus solennelles. Enos, dit l'Écriture, commença d'invoquer le nom du Seigneur ; et les traditions liturgiques de cette époque antédiluvienne si riche de communication divine, Noé les sauva de cet abîme où furent englouties tant d'autres sciences et tant d'autres traditions. Abraham accomplissait les lois et les cérémonies ; Moïse lui-même les observa, jusqu'à ce que, sous la dictée de Dieu, il écrivit pour le peuple choisi un nouveau rituel, code sacré de la liturgie judaïque dans laquelle, outre les sacrifices du matin et du soir, nous savons par le Psalmiste royal qu'il faut encore comprendre la psalmodie sept fois le jour et au milieu de la nuit : *Septies in die laudem dixi tibi : media nocte surgebam ad confitendum tibi.*

Ainsi priait le monde, ainsi psalmodiait la synagogue, quand le Verbe, descendu des cieux, apporta un nouveau sacrifice à la terre : sacrifice qui, en fixant au milieu des hommes le Dieu incarné, désormais corporellement présent nuit et jour dans les tabernacles, exigeait une liturgie plus solennelle encore, une psalmodie plus continue ; car impossible que le Dieu vivant et véritable demeurât solitaire et sans culte sur ses autels, pendant les longues heures qui séparent le sacrifice du jour du sacrifice du lendemain. Nous avons, dit saint Paul, un autel où Notre-Seigneur s'immole chaque matin, et réside toujours : *Habemus altare.* Donc venons à toute heure, et le jour et la nuit, saluer cette auguste Victime, et joindre à son sacrifice d'immolation le sacrifice de nos lèvres et de nos louanges : *Per ipsum ergò offeramus hostiam laudis semper Deo, id est, fructum labiorum confitentium nomini ejus.*

Et nous voyons que les premiers chrétiens, fidèles à la voix de l'Apôtre, au plus fort même de la persécution, ne négligeaient pas plus la psalmodie que le sacrifice : *Can-*

tantes et psallentes Deo in hymnis et canticis spiritualibus.

Pline, dans son rapport célèbre à Trajan, l'informait de ces réunions avant l'aurore, dans lesquelles on préludait aux mystères par des chants en l'honneur du Christ. Tertulien parle presque à chaque page du chant des psaumes, des assemblées du matin : *Cætus antelucanos*. Et le théologien de ces premiers âges de la foi, initié si profondément par la doctrine apostolique aux mystères et aux sacrements de l'Église chrétienne, Denys l'Aréopagite, ne craint pas de dire que la psalmodie est essentielle et en quelque sorte consubstantielle au sacrifice, et qu'on ne peut en aucune façon l'en séparer : sentiment qui est bien celui de l'Église, puisqu'aujourd'hui encore elle veut que tout prêtre prépare et sanctifie sa bouche par le sacrifice des lèvres avant d'immoler, par le glaive de la parole, la Victime eucharistique. Et il est à remarquer que cette union, cette connexion du sacrifice et de la psalmodie, de la pénitence réelle et du bréviaire, a été justifiée même par nos ennemis, les hérétiques, lesquels ont fait cesser les heures canoniales sitôt qu'ils ont nié l'Eucharistie dont elles étaient la glorieuse auréole. Et il en devait être ainsi.

Vous savez, mes Frères, que, chez les anciens, la nuit comme le jour se divisaient en quatre parties, de chacune trois heures. La quatrième veille de la nuit était de six heures du soir à neuf heures, la deuxième de neuf heures à minuit, la troisième de minuit à trois heures, la quatrième de trois heures à six heures du matin. Cette dernière heure était la première du jour qui se divisait aussi en quatre, de prime à tierce, de tierce à sexte, de sexte à none. Après none commençait le soir, *vespere*. Chacune des parties de la nuit s'appelait veille ou faction, d'un terme emprunté à la langue militaire, parce que les soldats veillaient ou faisaient faction chacun pendant trois heures. Or, dès le commencement du christianisme, l'Église,

cette armée rangée en bataille, a voulu placer auprès de son royal Époux une garde d'honneur. Voilà pourquoi cet office de la nuit, composé de trois Nocturnes qui répondent à la première, à la deuxième et à la troisième veille, est terminé par les Laudes qui saluent les premiers feux de l'aurore à la quatrième veille. Voilà pourquoi ces heures canoniales de Prime, de Tierce, de Sexte, de None et du Soir qui répondent à l'ancienne division des jours. Sentinelle aimante et attentive, l'Église, en la personne de ses ministres, fait ainsi cortège depuis dix huit cents ans, rend ainsi hommage au Dieu du tabernacle.

Mais toi, enfant de l'erreur, qui nies la présence continue de Jésus dans son Sacrement, tu n'as plus de garde à faire autour des autels. Pour toi, le temple est vide, le palais est inhabité, la maison est déserte. Factionnaire désormais inutile, mets bas les armes. Fils de Luther ou de Calvin, jette au feu ce bréviaire, fardeau désormais superflu, car le sacrifice des lèvres, qui s'offrait la nuit et le jour, convergeait dans toutes ses parties vers le Dieu fixé dans le tabernacle par le sacrifice du matin. Prêtre de Genève, de Berlin ou de Londres, après une journée donnée à la famille et aux affaires, va passer gaiement la nuit dans les brillantes et mondaines assemblées de la cité, et dors tranquille au retour. Nous, prêtres catholiques, qui croyons au Dieu du tabernacle, et qui pour cela avons épousé la douce obligation de la prière continue, nous sanctifierons les veilles de la nuit et les heures du jour, et nos lèvres aussi bien que notre cœur paieront incessamment tribut au Dieu de l'autel, comme Paul nous l'ordonne : *Per ipsum ergò offeramus hostiam laudis semper Deo, id est, fructum labiorum confitentium nomini ejus.*

Au reste, mes Frères, il y a d'autres raisons encore à donner de la division de l'office en diverses heures de la nuit et du jour : raisons tirées les unes de l'ordre de la création

et de la nature, les autres de l'ordre de la religion, de ses faits et de ses mystères, d'autres enfin, de l'ordre de nos besoins et de nos devoirs. Je traiterai à fond cette matière, c'est-à-dire ce qui caractérise chacune des heures mystiques de l'office divin, dans une instruction spéciale sur la journée du chrétien sanctifiée par l'Église. Avançons.

Mais qu'est-ce donc, mes Frères, que cette prière liturgique de l'Église de la nouvelle loi? Ces offices divins, ces heures canoniales, qui donc en a fourni la substance? Ici, mes Frères, nouvelle merveille. La prière de l'Église, c'est la prière de l'Épouse; mais c'est l'Époux lui-même qui s'est chargé de faire la prière de l'Épouse, de composer ces saintes requêtes, ces divines formules, ces chants de louange et d'amour qu'il veut entendre de sa bouche. L'office de l'Église, mes Frères, est bien justement appelé *bréviaire*, c'est-à-dire abrégé, résumé, *breviarium*; car c'est un composé merveilleux dont les diverses parties ramenées les unes chaque jour, les autres chaque semaine, d'autres enfin chaque année, forment entre elles un répertoire divin et varié d'histoire religieuse, d'instructions dogmatiques, de préceptes moraux, et surtout un manuel d'admirables prières. Avec ma Bible, je suis chrétien; avec mon bréviaire ou mon eucologe, je suis catholique. Là Jésus complète Moïse; Paul interprète Moïse et Jésus; les conciles définissent et les docteurs commentent la parole de Moïse, de Jésus et de Paul. Le développement successif du cycle chrétien déroule à mes yeux tous les mystères de la foi. Les exemples des Saints et la légende de leur vie m'enseignent comment tous les siècles ont compris la pratique de la perfection évangélique.

Là surtout, je le répète, l'esprit et le cœur apprennent à prier. Toute l'Église emprunte à l'ancienne loi ses chants et ses psaumes: tantôt elle demande à Zacharie, à Siméon et à Marie leurs cantiques; tantôt, se souvenant qu'elle

aussi a reçu la trompette et la harpe, elle cède à l'Esprit qui l'inspire, et la source intarissable de poésie, de prière et d'amour qui est au dedans d'elle, s'épanche en rythmes mélodieux, en hymnes, en répons, en antiennes et surtout en oraisons : formules, prières, les unes si simples, les autres si solennelles, dans lesquelles apparaît tantôt la douce confiance d'une royale épouse envers le monarque qui l'a choisie et couronnée, tantôt la sollicitude empressée d'un cœur de mère qui s'alarme pour des enfants bien-aimés, mais toujours cette science des choses d'une autre vie, si profonde et si distincte, soit qu'elle confesse la vérité, soit qu'elle désire en goûter les fruits, que nul sentiment ne saurait être comparé au sien, nul langage rapproché de son langage (1). Les protestants sont forcés de l'avouer. Personne ne prie comme l'Église catholique ; elle seule a le don, le sens et l'organe de la prière.

Mais ce qui domine dans la prière de l'Église, ce qui en fait le fonds, ce qui en est toujours, dit saint Jean Chrysostome, le commencement, le milieu et la fin, ce sont les psaumes : *Et primus, et medius, et novissimus David*. Les psaumes, M. F., je me garde d'en dire un seul mot ; car je ne saurais plus finir, et j'espère, s'il plaît à Dieu, faire encore de ce sujet la matière d'une instruction tout entière. Malheur à celui qui ne goûterait pas la lecture et surtout le chant des psaumes ! Je lui conteste tout sentiment du beau, du grand, du sublime, du gracieux ; mais surtout j'ose dire que le sens religieux n'existe pas chez lui.

Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suavè sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter. Mon Dieu, que j'ai pleuré au son de tes hymnes et de tes cantiques, et que j'étais profondément ému des suaves accents de ton Église, nous dit saint Augustin en parlant du chant ecclésiastique ! Car, M. F.,

(1) Voir dom Guéranger. (Note de M. l'abbé Pie.)

la prière de l'Église ne se parle pas, elle se chante. Le chant est à la parole ce que la poésie est à la prose, ce que la danse est à la marche ; toutes les grandes impressions de l'âme ne se parlent pas, mais se chantent ; tout sentiment fondé sur l'ordre se résout en harmonie. Le chant, c'est l'enthousiasme de la parole ; le chant, les livres sacrés nous l'apprennent, c'est la langue du ciel. La Jérusalem de la terre doit donc naturellement chanter ; et l'esprit divin, qui lui a inspiré ses formules de prière, lui a aussi inspiré ses chants, des chants dignes d'elle, des chants tels que la terre n'en connaît pas de semblables, des chants qui ne sont pas de composition humaine. Non, personne ne prie, mais aussi personne ne chante comme l'Église catholique. Que tout le reste est froid et mesquin à côté de la voix de l'Église ! Avez-vous remarqué, ce matin, par exemple, M. F., ce *Christe eleison* par lequel l'Église invoque la venue du Messie dans les dimanches de l'Avent ? C'est une des mille sublimités des harmonies grégoriennes. Ce n'est pas seulement l'oreille, mais c'est le cœur qui manquent à ceux pour qui ces chants célestes ne disent rien. Sainte Église, oh ! que j'ai pleuré au son de vos hymnes et de vos psaumes, et que vos suaves mélodies m'ont profondément ému : *Quantùm flevi in hymnis et canticis tuis, suavè sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter !* C'est le chant des offices divins qui a converti Augustin.

M. F., oh ! qu'il doit être agréable à Dieu ce concert de louanges que la sainte Église fait monter vers les cieux, fait retentir autour des tabernacles et la nuit et le jour ! Ces voix mâles et fortes des fils du cloître, ces soupirs et ces accents plus doux des vierges consacrées, ces chants mélodieux dont retentissent les basiliques, ces deux cent mille prêtres chrétiens qui se présentent sept fois le jour au nom de l'Épouse devant le trône du Roi, ces voix de l'Orient qui prient quand les voix de

l'Occident se taisent, ces voix du Midi qui chantent quand les voix de l'Aquilon se reposent ; encore une fois, qu'il doit être agréable à Dieu ce concert de louanges que l'Église fait résonner sans cesse, et combien de grâces et de bénédictions ne doit-il pas faire couler sur la terre !

Cependant, M. F., cette prière de l'Église ne profite au peuple chrétien qu'autant qu'il s'y associe, quelquefois par sa présence, toujours par le désir de son cœur. M. F., ce que je vous ai dit du sacrifice, je puis le dire aussi des offices de l'Église. L'Église offre pour vous le sacrifice tous les jours ; mais elle veut que vous veniez l'offrir avec elle une fois chaque semaine. De même, l'Église prie pour vous sans cesse, et le jour et la nuit ; mais elle vous demande que vous veniez prier avec elle, au moins le dimanche. Oh ! M. T. C. F., que nous sommes désolés de voir que les vêpres du dimanche, cette portion de l'office pour laquelle les fidèles étaient venus jusqu'ici s'associer à la prière quotidienne et perpétuelle de l'Église, sont presque complètement abandonnées, même des personnes les plus religieuses ! Vos pères dans la foi ne laissaient point ainsi l'Église prier seule. Au sixième siècle, saint Augustin exigeait encore que tous les fidèles, aux fêtes solennelles surtout, assistassent aux veilles sacrées de la nuit, et aux heures de Tierce, de Sexte et de None. Nous n'en demandons pas autant de vous, mais du moins le dimanche venez donc faire compagnie à l'Église dans l'office du soir. Ce jour doit être sanctifié tout entier ; après le sacrifice réel du matin, venez donc le soir offrir le sacrifice des lèvres : *Sacrificium vespertinum*.

M. F., cet abandon des offices divins qui nous désole, tient à ce que les fidèles de nos jours n'aiment plus assez, n'estiment pas assez l'Épouse de Jésus-Christ, la sainte Église leur mère. Il est un grand nombre de personnes à qui la prière publique de l'église ne dit rien, et qui lui préfèrent des recueils de formules plus ou moins pieuses

sans doute, mais dans lesquelles, après tout, il n'y a que la pensée de l'homme. Ah ! M. F., ne commettez donc pas ce désordre que de substituer ainsi la prière individuelle à la prière publique. Chanter avec l'Église ce que l'Église chante, c'est le plus bel hommage que vous puissiez rendre à Dieu ; il n'y a point de méditation ni de lecture qui vaille cela. Ce que vous ferez de mieux, c'est ce que vous ferez avec l'Église. Que vos Pasteurs seraient heureux s'ils voyaient ceux d'entre vous qui en ont le loisir et le goût s'appliquer aux choses saintes, s'initier aux mystères de l'office public, et assister, au moins aux fêtes solennelles, aux Matines de la veille et aux Heures du jour ! Nous ne voyons jamais une personne prier, lire ou méditer devant quelque autel pendant les saints offices, sans regretter que sa piété ne lui inspire pas plutôt de joindre sa voix à celle du chœur.

Mais enfin, du moins, je le répète, n'abandonnez pas les vêpres du dimanche ; et comme cet office touchant du soir est une sorte de mélodrame sacré qui a son unité de plan, venez-y dès le commencement. Notre moraliste, La Bruyère, signale un abus qui commençait à s'établir de son temps, et qui consistait, dit-il, à négliger les Vêpres comme une chose antique et hors de mode, et à garder sa place pour le Salut. Assurément, M. F., le salut du très Saint-Sacrement, qui termine, dans les grandes églises, l'office du soir, est un exercice pieux et touchant ; nous aimons à vous y voir en grand nombre. Les saintes lois de la discipline ne permettant pas au prêtre de faire descendre une deuxième fois le soir la divine Victime, des cieux ; l'Église, mère toujours tendre, a voulu consoler ses enfants par cette indulgente visite du Sauveur : dernier embrassement de famille, attendrissant adieu du soir, où Jésus se plaît à inonder nos cœurs de piété, de consolation, de lumière et de joie.

Cependant, M. F., si des nécessités de position vous met-

taient dans l'alternative d'assister ou aux Vêpres ou au Salut, nous hésiterions beaucoup auquel de ces deux exercices donner la préférence. La raison en est que le Salut est une prière supplémentaire, établie depuis trois siècles, par suite de fondations privées; exercice sans doute consacré et sanctionné par l'adoption de l'Église, mais qui pourtant n'appartient pas au corps de l'édifice liturgique, tandis que les Vêpres sont une partie essentielle et intégrante de l'office public et séculaire de l'Église : c'en est le couronnement et la perfection. La bénédiction du très Saint-Sacrement a quelque chose qui flatte davantage peut-être notre piété, qui parle plus au cœur; mais les Vêpres nous unissent davantage à la prière canonique et consacrée de l'Église.

M. F., les saints offices de l'Église, c'est le prélude des chants de la céleste patrie. Venez donc, venez souvent prier, chanter, soupirer avec la Jérusalem de la terre pour arriver un jour à la Jérusalem des cieux, dans laquelle ce sera une éternelle psalmodie, un *alleluia* sans fin (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 61; AB, 46.

VI

PRÔNE

SUR L'ANNÉE SANCTIFIÉE PAR L'ÉGLISE, OU SUR LE CYCLE ECCLÉSIASTIQUE, PRÊCHÉ LE IV^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

(29 janvier 1843)

*Assistit Regina a dextris tuis in vestitu
deaurato, circumdata varietate.*

La Reine s'est tenue debout à votre droite, ayant un vêtement d'or enrichi de diverses broderies.

(Ps. XLIV, v. 11.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Permettez qu'en commençant cette instruction, qui fait suite à toutes celles que je vous ai adressées précédemment, nous jetions en arrière un regard rapide sur le chemin que nous avons parcouru. C'est moins pour notre satisfaction que pour votre utilité que nous tenons à ne pas vous laisser perdre de vue l'ensemble de notre plan et l'enchaînement des divers sujets qui en forment le développement. Plus nous approchons du terme, plus il importe de ne pas oublier le point de départ.

Il faut sur la terre, avons-nous dit, et surtout il faut dans l'Église de Jésus-Christ un culte en rapport avec la nature de l'homme, c'est-à-dire un culte à la fois spirituel et sen-

sible, intérieur et public, secret et solennel. Un caractère essentiel de ce culte est d'être dramatique, c'est-à-dire de reproduire par des signes et des actions symboliques les grands faits dogmatiques et moraux qui composent toute la religion, et par lesquels Dieu l'a placée à la portée de tous les hommes et l'a rendue en quelque sorte visible et palpable. Le temple est par excellence le lieu du culte. Le dimanche est par excellence le jour du culte. Le sacrifice réel des autels est la grande et essentielle action du culte ; et le sacrifice des lèvres, c'est-à-dire la psalmodie publique et perpétuelle de l'Église, est le couronnement et le complément du sacrifice des autels. C'est ici, M. F., que nous nous sommes arrêtés. Aujourd'hui, comprenez ce qui va faire l'objet de votre attention.

Astitit Regina... in vestitu deaurato, circumdata varietate.
La Reine, l'Épouse, c'est-à-dire l'Église, s'est présentée à l'Époux avec un vêtement d'or enrichi de diverses broderies. Qu'est-ce à dire, M. F. ? et que faut-il entendre par ce vêtement d'or, et par cette broderie dont il est semé ? Écoutez, chrétiens. Le vêtement sous lequel l'Église se présente devant le trône de Dieu, c'est le sang de Jésus répandu dans le sacrifice réel des autels, et glorifié par le sacrifice des lèvres. La chair du Verbe incarné et sa parole qui est une autre sorte d'incarnation, en d'autres termes, l'Eucharistie et la sainte Écriture, la messe et le psautier, tel est le fond du vêtement de l'Église, vêtement plus précieux que l'or et les pierreries : *Astitit Regina in vestitu deaurato.*

Mais si riche et si resplendissant que soit ce royal manteau de l'Église, l'aspect en serait monolone peut-être et la teinte trop uniforme, si des ornements accessoires et variés ne venaient en faire ressortir le fond et lui donner chaque jour un air différent et une apparence de nouveauté : *In vestitu deaurato, circumdata varietate.* Et pour

parler plus clairement, M. F., il y a dans la liturgie catholique une partie fixe et invariable : ce sont les prières essentielles du sacrifice et des divins offices. L'ordinaire de la messe et le psautier, voilà un fond de formules qui reviennent les unes chaque jour, les autres chaque semaine ; et c'est cette partie fixe et immobile de l'eucologe que j'ai expliquée par mes instructions sur la sainte messe et sur les saints offices de l'Église, en général. Une prochaine instruction sur la journée chrétienne achèvera ce qui peut manquer encore à ce sujet.

Mais l'eucologe renferme en outre deux autres parties plus ou moins mobiles et variables, je veux dire : le Propre du Temps et le Propre des Saints ; c'est là cette broderie légère gracieusement jetée sur le vêtement de l'Épouse, vêtement aux franges tremblantes et aux couleurs nuancées, comme parle le prophète : *In fimbriis aureis circumamicta varietatibus*. Et voilà, M. F., ce dont je viens vous entretenir aujourd'hui, c'est de ce calendrier catholique qui sanctifie chaque saison, chaque époque, chaque jour de l'année par de nouveaux rites, de nouvelles solennités, de nouvelles paroles, de nouveaux chants. Puissiez-vous, M. F., bien comprendre toutes les richesses de foi et de piété renfermées dans ce cycle mystique ! Mes paroles seront très générales ; car il est impossible d'aborder en un discours si bref et si rapide l'explication détaillée des mystères de l'année chrétienne.

Chose admirable, M. F. ! cette religion divine, qui ne semble préoccupée que de l'éternité, c'est encore elle, elle toute seule, qui se charge d'embellir le temps. Le temps, M. F., savez-vous ce que c'est ? Le temps, c'est une grâce. Dieu ne nous le devait pas ; la punition éternelle pouvait suivre immédiatement la chute de l'homme, comme elle a suivi la chute de l'Ange. Par la

miséricorde divine il en a été autrement; le temps a été donné à l'homme pour reconquérir l'éternité. Malheur à celui qui en fait un autre usage ! celui-là est coupable d'un sacrilège, puisqu'il abuse d'une grâce. Malheur à lui après le temps, car le temps sera suivi d'une éternité de mort ! Malheur à lui dans le temps, car le temps est un don de Dieu, qui porte avec lui sa vengeance et qui se tourne contre les prévaricateurs ! Le temps est une grâce, une grâce que le sang de Jésus-Christ nous a méritée ; donc l'Église, unique dépositaire du sang de Jésus et du trésor des grâces, a juridiction sur le temps : à elle, à elle seule appartient le soin d'en diriger tous les instants vers le but de toutes les grâces qui est l'éternité. Le moyen, comme le terme, est de son ressort et de sa compétence.

Voilà pourquoi, M. F., dans tous les temps et dans tous les lieux, la division des jours a été considérée comme une œuvre plutôt religieuse que civile. Il n'est pas un seul peuple dont le calendrier ne soit empreint du caractère religieux. Et l'Église catholique en particulier a déclaré et défini dogmatiquement en plusieurs circonstances son autorité en cette matière, particulièrement lors de l'hérésie des *quatuor decimants* et dans la bulle du pape Grégoire XIII pour la réforme du calendrier ; bulle obligatoire pour la catholicité, attendu que plusieurs questions qui intéressent la discipline générale ont une connexion inséparable avec la question du cycle annuel. Mais, sans aborder ici tout ce dont le calendrier civil est redevable au comput ecclésiastique, tout ce en quoi il relève de lui, entrons dans le fond du sujet, et voyons combien est admirable la distribution que l'Église catholique a faite de l'année dans ce que l'eucologe appelle le *Propre du Temps*.

L'Église a divisé l'année en trois grandes parties principales. La première, qui renferme les quatre semaines de

l'Avent, rappelle les quatre mille ans d'attente du Sauveur. La deuxième, qui s'étend depuis Noël jusqu'à l'Ascension, comprend toute la vie cachée, publique et glorieuse de Jésus-Christ. La troisième, qui commence à la Pentecôte et se termine à l'Avent, retrace la vie de l'Église sur la terre, son développement dans les âmes, ses combats, ses triomphes et son immortelle destinée. Cette simple notion, M. F., vous donne déjà la clef du système général de l'année liturgique. Je ne connais qu'une dérogation un peu importante à cette classification, et quoi qu'elle tienne à des idées que je ne puis développer toutes ici, je ne laisserai pas de l'indiquer. Les quatre semaines de l'Avent étant insuffisantes à l'Église pour redire et célébrer toutes les vertus produites par les quarante siècles d'attente qui ont précédé le Sauveur, elle y a suppléé dans les offices qui séparent la Septuagésime du Carême. Cette transposition qui est propre à l'Église latine (car ce qui fait l'objet de nos offices dans les semaines qui précèdent le Carême ne forme chez les Grecs qu'une seule fête, la fête des Aïeux, qu'ils célèbrent pendant l'Avent), cette transposition, dis-je, étant mise à part, la division que je vous ai indiquée est exacte.

Premièrement donc, l'Église consacre l'Avent à célébrer l'attente du Messie, et cette première section de l'année ecclésiastique se termine à Noël. Pendant ce temps, toutes les parties propres de l'office divin, l'introït, les oraisons, la préface, les antiennes, les hymnes, les leçons, n'expriment qu'une pensée, qu'un désir, la venue du Sauveur ; voilà pourquoi en particulier ces antiennes des neuf derniers jours, qui ont pris leur nom de l'interjection du désir par laquelle elles commencent toutes. Et si quelques détails de l'office, principalement les épîtres et les évangiles, semblent quelquefois en dissonance avec le reste de la composition liturgique, c'est qu'outre la pensée dogmatique,

l'Église a toujours une pensée pratique, et que dans l'Avent, par exemple, elle veut exercer ses enfants aux vertus qui les rendront dignes de concevoir et d'enfanter le Nouveau-Né dans leurs cœurs. Voilà pourquoi cet évangile du dernier et terrible avènement du Sauveur, pour briser la dureté de ceux qui seraient insensibles à son premier et miséricordieux avènement : la crainte est le commencement de la sagesse. Voilà pourquoi cette couleur austère des ornements sacrés qui prêche la pénitence : le monde avait tant besoin, il a tant besoin encore de se purifier pour recevoir le Sauveur !

Secondement, depuis Noël jusqu'à l'Ascension, l'Église retrace la vie du Sauveur sur la terre, et cette deuxième section peut se subdiviser en trois périodes : la vie cachée, la vie publique, la vie glorieuse de Jésus-Christ.

La vie cachée ; et ici se succèdent les solennités. Noël nous le montre naissant à Bethléem ; la Circoncision sous le couteau du grand prêtre, qui lui confirme le nom de Jésus ; l'Épiphanie nous conduit avec les Mages auprès de son berceau ; puis, anticipant (car la multiplicité des événements et la rapidité du temps la pressent), anticipant sur le mystère de la Présentation qui ne sera célébré que quarante jours après Noël, l'Église nous fait contempler ce saint adolescent, revenu d'Égypte où la fureur d'Hérode l'a forcé de fuir, menant une vie d'obéissance et de sujétion, s'échappant une fois seulement pour faire un premier essai de son zèle en présence des docteurs, et rentrant aussitôt dans l'obscurité de la famille où il grandissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Alors sa vie publique commence. Baptisé dans l'eau du Jourdain, il débute dans la carrière de la prédication, il fait son premier miracle à Cana, il parcourt la Judée, répandant partout ses enseignements et ses bienfaits. Tout à

coup l'Église quitte la couleur blanche dont elle s'était revêtue jusqu'au dernier mystère de la sainte enfance de Jésus, jusqu'à la Présentation ; elle reprend le sombre violet, car la malice des hommes conspire contre le Sauveur. Bientôt il se retire dans le désert, et l'Église qui l'y suit, prie et jeûne quarante jours avec lui. Enfin, quand le terme fatal approche, l'Église prend la couleur du deuil, et redit par ses solennités et ses tristesses les douleurs de la Mère et les tourments cruels du Fils. Alors surtout chaque jour, chaque heure amène dans la liturgie une scène nouvelle ; pas une circonstance de la Passion et de la mort du Sauveur qui ne soit traduite par quelque cérémonie symbolique.

Pâques signale la troisième phase de la vie de Jésus-Christ sur la terre, sa vie glorieuse et ressuscitée. Les *alleluia* retentissent à chaque instant dans le temple. Les offices du temps pascal, remplis d'une sainte joie, nous redisent le triomphe du Sauveur, ses apparitions si merveilleuses, les derniers enseignements par lesquels il fonde son Église, confère un immortel sacerdoce à ses apôtres et leur promet d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles, pendant qu'il s'élève par sa propre vertu et rentre dans le sein de la gloire. L'Ascension termine la vie de Jésus sur la terre et clôt ainsi la deuxième section de l'année liturgique.

Enfin la Pentecôte ouvre une nouvelle ère ; l'Esprit-Saint, attendu pendant dix jours, est descendu sur le Collège apostolique ; l'Église va commencer son pèlerinage à travers les siècles. Sa première pensée sera de glorifier l'auguste, l'incomparable Trinité, source et principe de toutes choses. Après ce premier tribut, l'Épouse cède au plus vif attrait de son cœur, et elle s'empresse de se montrer à ses enfants appuyée sur son bien-aimé, sur son Époux, le Dieu du tabernacle, qui est assurément son plus précieux

ornement et son plus efficace moyen de sanctification : *Innixa super dilectum*. Les solennités du Corps adorable et du Cœur sacré de Jésus n'ont pas empêché l'Église de commencer cet admirable ensemble d'enseignements qui, répartis avec une sagesse divine dans les offices des vingt-quatre dimanches après la Pentecôte, forment le plus complet exposé de la perfection évangélique. Pendant ce long espace, nous voyons la céleste exilée recrutant les élus dispersés aux quatre vents, et conduisant ces légions régénérées et sanctifiées vers l'éternelle patrie du bonheur.

Et quand approche le terme de sa course annuelle, ouvrant le ciel à nos regards, elle nous fait contempler la félicité des Saints auxquels nous serons unis un jour ; et résumant en trois solennités les trois états dont se compose son auguste communion, elle nous montre au même instant les flammes expiatrices des frères que nos prières vont mettre en possession de la gloire, et nous fait célébrer, bientôt après, la Dédicace de ces temples de la terre qui sont le vestibule de la Jérusalem des cieux. Alors, tout étant consommé, quand cette mère pleine de sollicitude a épuisé toutes les industries de son zèle et de son amour, quand elle a semé sur son passage tous les enseignements de la foi, tous les préceptes de la vertu, tous les encouragements et les exemples de la perfection ; alors, dis-je, l'Église fait retentir la trompette du dernier jour, elle appelle les générations devant le trône du juste Juge, et, pour terminer comme elle a commencé, elle entonne l'hymne d'éternelle louange envers la Trinité sainte, principe et terme de toutes choses, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Là s'arrête l'Église, ou plutôt elle ne s'arrête point, car la reine des siècles, l'infatigable voyageuse, recommencera demain la même marche et la continuera jusqu'à la fin des âges.

Ainsi, pour nous résumer, M. F., Jésus-Christ attendu depuis

le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël ; Jésus-Christ vivant sur la terre depuis Noël jusqu'à l'Ascension ; l'Église enfantant les hommes à la vie de la grâce et les acheminant vers les cieux depuis la Pentecôte jusqu'à la Toussaint et la Trinité d'hiver : voilà les trois phases principales du Propre du Temps. Et, sans céder à aucune idée systématique, pendant l'Avent, où l'Église revêt la couleur violette, la vie purgative, c'est-à-dire la pénitence prêchée par le Précurseur, et cette préparation de l'âme qui consiste dans la fuite du péché et le retour à la grâce. Depuis le temps de Noël jusqu'à la fin du temps pascal, époque dans laquelle l'Église porte presque toujours la couleur blanche, la vie illuminative, c'est-à-dire la vie de la foi, éclairée par les exemples de Jésus-Christ, lumière éternelle, habitant sur la terre et enseignant aux hommes la vie humble et cachée pendant son enfance, la vie mortifiée et souffrante pendant sa carrière publique, la vie ressuscitée et surnaturelle pendant son séjour jusqu'à l'Ascension. Enfin, depuis la Pentecôte jusqu'à l'Avent, temps où l'Église porte constamment la couleur rouge, la vie unitive, c'est-à-dire la vie d'union à Dieu par l'amour, entretenue par les effusions de l'Esprit-Saint et par la chair adorable du Christ jusqu'à la parfaite consommation d'amour dans les cieux : tel est le triple progrès spirituel et l'avancement pratique de l'âme, qui correspond à la division mystique de l'année.

Quelque rapide que soit cet exposé, ne commencez-vous pas à comprendre, M. T. C. F., tout ce qui est renfermé de raison, de foi, de piété, de consolation et de joie dans cette succession des saisons mystiques de l'Église? Chaque époque de l'année ramène de nouveaux mystères à croire, de nouvelles vérités à méditer, de nouveaux exemples à suivre, de nouvelles vertus à pratiquer. Que dis-je, chaque époque de l'année? je me trompe, c'est chaque jour. Car, outre ce

systeme général et cette marche suivie de l'année liturgique, broderie déjà si variée et si élégante, une seconde broderie plus variée encore vient enrichir la première et faire diversion à ce qu'une pensée non interrompue pourrait avoir de fatigant ; le Propre des Saints vient se combiner avec le Propre du Temps.

Dans le jardin de l'homme innocent, tous les jours étaient des jours de fête ; l'Église nous a rendus pour ainsi dire à cet état primitif. Chaque jour son calendrier nous annonce une fête. Tantôt c'est une solennité en l'honneur de la Vierge des vierges, c'est le jour d'une de ses joies, de ses douleurs ou de ses gloires ; tantôt c'est la fête des Esprits célestes, et des Anges tutélaires. Plus souvent c'est l'anniversaire du triomphe des martyrs ; hier c'était le jour natal d'un apôtre, d'une vierge, demain d'un pontife, après-demain d'un solitaire. Or, M. F., quelle douce jouissance une âme sensible et recueillie ne trouve-t-elle pas dans cette apparition quotidienne de quelqu'un des habitants de la gloire ! Car la fête de chaque Saint apporte une émotion différente, une douceur qui lui est propre ; chaque jour le lieu de la scène change, les siècles se croisent.

Dans la semaine qui vient de s'écouler, par exemple, c'était d'abord la fête de saint Fulgence, illustre docteur de cette Afrique aujourd'hui si intéressante pour nous, lequel s'écriait un jour au milieu de Rome, déjà envahie par les barbares : Si la Rome terrestre est si belle et si brillante, combien plus éclatante sera la Jérusalem céleste que Dieu a promise à ses élus ! Puis c'était la fête de saint Timothée, ce jeune évêque, l'enfant chéri du grand Apôtre qui lui adressait une si gracieuse lettre, le grand Apôtre dont le jour suivant nous faisait célébrer la conversion : événement dont le récit, aussi vif, aussi frais que s'il était d'hier, emprunte un intérêt plus piquant encore au fait surnaturel arrivé de nos jours. Il peut bien dire aussi

ce jeune Paul, que Jésus n'a pas terrassé sur le chemin de Damas, mais qu'un sourire de Marie a conquis dans Rome: *Non fui incredulus caelesti visioni*: Je n'ai point été incrédule à la vision céleste. Le lendemain c'était la fête de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, vénérable vicillard qui répondait au proconsul, quand celui-ci l'excitait à renier le Christ: Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal; comment pourrais-je blasphémer mon Roi qui m'a sauvé! Avant-hier c'était la fête du premier évêque d'un pays voisin du nôtre, saint Julien, dont le nom est si connu, la mémoire si révéree. Hier le nom de Cyrille nous reportait à Éphèse, où nous entendions condamner Nestorius et retentir de toutes parts ce cri de bonheur: Marie est mère de Dieu.

Aujourd'hui c'est un Saint des derniers âges, François de Sales, le plus doux des enfants des hommes, le Saint chéri de notre cœur, qui a rendu la vertu si aimable, la piété si gracieuse. Demain la légende de la pieuse reine Bathilde nous parlera des premiers temps de notre monarchie; après-demain nous nous enfoncerons dans la Thébaïde pour y contempler ce Paul, premier ermite, à qui le ciel envoyait un pain chaque jour et en envoya deux le jour où Antoine le visita. Mercredi, ces paroles étonnantes qui sont comme un lendemain du Calvaire, sortiront de la bouche d'Ignace d'Antioche: *Utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præparatæ*: Oh! qu'il me tarde de jouir de ce supplice des bêtes qui m'est préparé! *Fruentum Christi sum; dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar*: Je suis le froment de Jésus-Christ; que je sois donc moulu par les dents des bêtes pour devenir un pain vraiment pur! Enfin jeudi ce sera la Chandeleur, cette fête si populaire, dans laquelle chacun tenant en main un cierge allumé redira ce verset de Siméon expirant: *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israel*.

Mes Frères, ah ! qu'ils sont saints, qu'ils sont doux les ans, les mois, les jours tels que les fait l'Église catholique ! Jamais cet horizon n'est monotone : et comme chaque année la même révolution s'accomplit dans les cieux et ramène les mêmes constellations, ainsi tous les mystères chrétiens apparaissent successivement dans le cycle liturgique. Et de plus encore, chaque matin, un nouvel astre vient briller au firmament pour éclairer et embellir la journée.

Oh ! que je le plains, M. F., celui qui est étranger au calendrier de l'Église, et qui ne connaît que la division civile des jours ! Le temps, ainsi sécularisé, devient d'une monotonie, d'un ennui cruel. C'est un bourreau. Oui, que je le plains cet homme dont l'existence serait soustraite aux consolantes influences de l'Église ! Inscrit en naissant sur le registre civil, informé de sa majorité par la loi du recrutement militaire, associé à une femme de par la grâce de l'officier municipal, cet homme ignore la paroisse et ne connaît que la commune. Le vingt-cinq décembre n'est pour lui que le vingt-cinq décembre et n'est pas le jour de Noël ; le quatorzième jour après la lune de mars ne lui ramène point Pâques ; le dimanche n'est pour lui que le septième jour de la semaine. Pour lui comme pour les animaux, les saisons ne diffèrent que par la sensation du chaud et du froid ; aussi le soleil et la pluie sont-ils le thème le plus ordinaire de sa conversation. Ainsi s'écoulera sa vie jusqu'à ce qu'un délégué de la police accompagne sa dépouille au cimetière communal. Quelle vie, M. F. ! n'est-ce pas plutôt une mort ?

Ou bien, pour éviter l'ennui d'une pareille existence, la société, jalouse de ne rien devoir à la religion, entreprendra-t-elle de composer, elle aussi, son calendrier et de le substituer à celui de l'Église ? Mes Frères, le souvenir en est encore récent, quelle dérision que ce calendrier républicain,

tout composé de noms de légumes et de bêtes ! Singulière consécration pour la journée, que ce patronage tutélaire d'une laitue ou d'un bœuf ! Quelles vertus, quels dévouements, quelle résignation pourront naître sous de tels auspices, qui fomentent le sensualisme le plus grossier et qui absorbent l'homme tout entier dans la brutale possession de la matière ? Oh ! à Dieu ne plaise que je dédaigne les touchantes harmonies que la division du temps est susceptible de contracter avec la nature et les occupations des champs ! Car, après la religion, la nature est le plus beau livre sorti des mains divines. Envisagée avec des yeux simples et purs, et surtout avec des yeux chrétiens, la nature est sanctifiante, et, si j'ose ainsi parler, elle est proche parente de la grâce. Un de nos écrivains célèbres a raconté dans un style plein de charme comment, dans les anciens jours, et maintenant encore dans les peuplades du nouveau monde, la floraison des plantes, la chute des feuilles, l'arrivée et le chant des oiseaux formaient le calendrier domestique et déterminaient les travaux. N'est-ce pas l'Écriture qui a donné le type de ce gracieux langage ? La voix de la tourterelle s'est fait entendre ; le temps des émondes est arrivé ; les vignes en fleur répandent leur parfum : *Vox turturis audita est in terrâ nostrâ ; tempus putationis advenit ; vineæ florentes dederunt odorem suum*. L'Église elle-même consacre ces rapports et ces harmonies.

Dans les zodiaques que le moyen âge a placés à la porte de nos cathédrales, on trouve trois représentations superposées qui figurent le calendrier chrétien, le calendrier civil, et le calendrier des travaux champêtres. Il y a là toute une philosophie : le calendrier de la nature n'est que l'humble support de celui de la grâce ; si on l'en détache, il perd toute sa beauté, tout son mérite ; ce n'est plus le culte saint et innocent de la nature, c'est l'idolâtrie abrutissante de la matière. Et du reste, M. F., comme le calendrier de l'É-

glise s'harmonise bien avec la nature des choses et avec celle de l'homme ! Comme l'étable de Noël où pleure le nouveau-né est bien en rapport avec la froide saison de décembre ! Comme Pâques s'accorde bien avec ce réveil printanier, cette résurrection de toute la nature ! Comme la Fête-Dieu se trouve bien placée dans la saison des roses ! Comme le glas funèbre de la fête des Trépassés se mêle bien avec le bruit des vents qui emportent les feuilles desséchées des arbres dépouillés !

Mes Frères, le calendrier de l'Église s'adapte si bien à notre nature, que ç'a été longtemps, que c'est l'unique calendrier des simples. Il est des intelligences qu'on ne pourra jamais initier à la division civile de l'année, et qui ne connaissent les saisons et les mois que par les solennités chrétiennes et les fêtes des Saints. La Chandeleur, Pâques, Noël, la Saint-Jean, la Notre-Dame, la Saint-Denis, la Toussaint, la Saint-Martin : voilà ce qui forme le calendrier populaire ; calendrier, je le répète, plein de philosophie, puisqu'il soumet et asservit les moindres habitudes de la vie naturelle à ce qui fournit les plus efficaces moyens de la vie surnaturelle, de cette vie sans laquelle toute autre vie n'est qu'une mort plus ou moins déguisée.

Je vous en conjure donc en finissant, chrétiens mes Frères, soyez attentifs à recueillir les dons que l'Église votre Mère vous dispense chaque année, la manne qu'elle fait pleuvoir chaque matin. Pour cela, étudiez, méditez avec soin tout l'ensemble de votre eucologe. Non contents de vous unir chaque jour ou chaque dimanche aux quatre grandes fins du sacrifice, et non contents de suivre l'ordre de la messe et le psautier, pénétrez tous les mystères particuliers du temps et du jour que vous célébrez. Que votre âme, éprise de cette divine succession des saisons qui est dans le cycle catholique, en vienne jusqu'à ressentir physi-

quement, s'il est possible, les impressions diverses de l'atmosphère surnaturelle de l'Église, comme vos poumons ressentent les impressions diverses de l'atmosphère naturelle où ils respirent. De cette sorte la vie divine absorbera en vous la vie humaine, la grâce régnera sur la nature, la foi triomphera sur les sens, et vous arriverez à ce terme heureux où vous vivrez, non plus vous, mais Jésus-Christ vivra en vous. De cette sorte enfin vos années s'écouleront, embellies, sanctifiées par l'Église, et le temps aura été pour vous ce qu'il doit être d'après les desseins de Dieu, paisible et saint, un acheminement vers l'éternité que je vous souhaite.

(1) Cf. *Appendice 1* : A, 62.

VII

PRÔNE

PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, SUR LE SAINT
CŒUR DE MARIE.

(5 février 1843)

*Suprà modum autem mater mirabilis,
bono animo ferebat.*

C'était un cœur de mère, admirable et cou-
rageux au delà de ce qui se peut dire.

(II Liv. Mach., c. VII, v. 20.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

C'est un axiome reçu de tous, et trivial à force d'être évident, que le cœur c'est tout l'homme. Dans notre organisation, même physique, tout se rapporte au cœur. Il est le siège et le principe de la vie, il en est l'organe ; sa fonction est d'épurer le sang que, par un double mouvement, il rappelle sans cesse à lui des parties les plus extrêmes du corps, et qu'il repousse ensuite, plus vivifiant et plus salubre, dans nos veines. Mais c'est surtout dans l'homme moral que tout procède du cœur : *De corde exeunt cogitationes* ; c'est par le cœur que nous sommes quelque chose. Quand Dieu veut apprécier un homme, il regarde au

cœur : *Deus intuetur cor*. Dans le langage de tous les peuples, le cœur a signifié le courage, la générosité, l'amour. Le cœur est le foyer et la source de tout noble sentiment, le point de départ de tout acte vertueux, de toute inspiration héroïque. Aussi croit-on posséder quelqu'un tout entier quand on a son cœur. Cette partie, en se détachant du reste du corps, semble ne rien perdre, parce que l'homme tout entier se résume dans son cœur.

Et voilà le fondement sur lequel est établie la dévotion au cœur de Jésus. Physiquement ce cœur a été l'organe principal d'une vie à la fois divine et humaine ; ce cœur a élaboré, l'une après l'autre, toutes les gouttes du sang répandu sur le Calvaire. Et si le cœur matériel de Jésus est déjà digne de tant d'honneur, qu'est-ce si nous considérons ce cœur comme l'organe de son amour, le principe de ses inspirations ? Quand j'adore le cœur de Jésus, j'adore ce transport d'amour qui a fait descendre un Dieu sur la terre ; j'adore cet amour qui a retenu un Dieu pendant neuf mois dans les entrailles de Marie ; j'adore cet amour qui l'a fait enfant à Bethléem, cet amour qui lui a fait opérer tant de prodiges, cet amour qui l'a attaché à la croix, cet amour qui l'a fait résider sur les autels, cet amour qui descend par torrents du haut des cieux et qui se répand dans les cœurs.

L'homme tout entier se résume dans son cœur ; à cette première proposition j'en ajoute une deuxième plus incontestable encore, s'il est possible, c'est qu'entre tous les cœurs il n'en est pas de plus admirable que celui d'une mère. Le cœur d'une mère, mes Frères, c'est assurément le chef-d'œuvre sorti des mains du créateur. Parce que ce phénomène est commun et qu'il semble tout naturel, il est moins admiré ; on n'en remarque guère que les exceptions, pour les flétrir avec une juste rigueur. Mais qu'il y a de merveilles à méditer sur le cœur d'une mère !

Saint Augustin et Bossuet ont parlé divinement de ce travail de la nature qui s'opère dans ceux à qui elle donne des enfants. Voyez ce faible oiseau, cette timide poule, qui ne sait que fuir ; eh bien ! qu'elle devienne mère, à l'instant sa nature se change, elle ne connaît plus de péril. Le cœur d'une mère, oh ! qui pourrait dire tout ce que le Seigneur y a déposé d'amour tendre, patient, courageux ? c'est un océan d'amour sans fond, sans bornes. Ayez des amis tant que vous voudrez, aussi fidèles, aussi tendres que possible ; jamais personne ne vous aimera comme votre mère.

La nature, je pourrais bien dire la grâce, car la nature ici est sur les confins du surnaturel, la nature n'a fait pour vous qu'un cœur de mère. Quand Dieu veut parler de son amour pour les hommes, il ne connaît dans le langage des hommes qu'une façon de s'exprimer : il se compare à une mère. Une mère, dit-il, peut-elle oublier son fils ? *Numquid mulier potest oblivisci infantem ?* Non ; si c'est un monstre, elle le voudra peut-être, mais elle ne le pourra pas. Dieu l'a dit : quand on a reçu un cœur de mère, on ne peut plus s'en défaire : *Numquid potest oblivisci infantem ?*

Or, mes Frères, après ces réflexions préliminaires sur le cœur en général, et en particulier sur le cœur des mères, comprenez-vous comment l'Église a pu établir la fête du Cœur de Marie ? Et ne voyez-vous pas quel riche sujet se présente à moi, en ce moment ? Quel cœur de mère que celui de la mère d'un Dieu et de la mère des hommes ! *Supra modum autem mater mirabilis, forti animo ferebat :* c'était un cœur de mère, admirable et courageux au delà de tout ce qu'on peut dire, est-il écrit de la mère des Machabées. La mère des Machabées n'était qu'une ébauche figurative, qu'une esquisse prophétique de Marie : *Supra modum autem mater mirabilis, forti animo ferebat.* Étudions d'abord en Marie son cœur de mère d'un Dieu ; étudions ensuite son cœur de mère des hommes.

I. J'ai appris de ceux qui ont écrit sur les choses de la nature, dit le grand Bossuet, que le cœur de la mère est le principe commun de sa vie et de celle de l'enfant qu'elle porte dans son sein ; c'est par les pulsations du cœur de la mère que l'enfant respire. Or, s'il en est ainsi, quelle haute idée ne concevrez-vous pas d'abord, chrétiens mes Frères, du cœur de Marie qui a été pendant neuf mois le principe et le moyen de la vie d'un Dieu ? En sorte que si saint Augustin a pu dire que la chair du Christ, c'est la chair de Marie : *Caro Christi, caro Mariæ*, à bien plus forte raison faut-il dire que le cœur de Jésus, c'est le cœur de Marie : *Cor Christi, cor Mariæ*. Par le cœur de Marie, en effet, le fils et la mère avaient une vie commune ; son souffle était à la fois divin et humain ; l'union hypostatique et la vertu théandrique, qui n'étaient pas en sa personne, s'exhalaient en quelque sorte dans sa respiration. Dans le battement de son cœur il se mêlait quelque chose d'adorable.

Aussi, M. F., les théologiens qui ont écrit sur le cœur de Marie, ont-ils insisté d'abord sur les incomparables relations de son cœur maternel avec le cœur de l'Enfant-Dieu qu'elle avait conçu. C'est ici que l'humanité de Marie semble disparaître, et que la distance, infinie pourtant, qui la sépare de la personne divine de Jésus, devient insaisissable à la méditation. Donc, quand je vénère le cœur de Marie, je vénère le principe de la vie d'un Dieu, je vénère la source première où s'est formé et d'où a coulé le sang d'un Dieu.

Mais élevons-nous plus haut ; car Marie est mère du Christ, plus encore par l'esprit que selon la chair, dit saint Augustin : *Prius corde quam carne*. C'est dans son cœur que Marie a conçu le Fils de Dieu. C'est sa foi : *Beata quæ credidisti* ; c'est son abaissement : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* ; c'est sa pureté, et par-dessus tout c'est son amour qui ont attiré le Verbe éternel dans son sein : *Prius*

corde quam carne mater. S'il n'y avait pas eu sur la terre un cœur de vierge, et un cœur aussi humble, aussi croyant, aussi chaste, aussi aimant que celui de Marie, le Fils de Dieu ne serait pas encore venu parmi nous. Donc, quand je vénère le cœur de Marie, je vénère la cause déterminante du mystère de l'Incarnation ; je vénère cet élan de désir qui a arraché le Fils au sein de son Père, ce cri d'amour qui a blessé le cœur de l'Époux.

Mais comment dire toutes les qualités dont ne cessait de s'embellir ce cœur de la mère d'un Dieu, toutes les émanations divines qui passaient de la personne du fils dans celle de la mère ? Quand je vénère le cœur de Marie, je vénère toutes ses vertus, puisque toute vertu procède du cœur : *De corde exeunt cogitationes.* J'admire, ô Vierge pudique, comme vous vous effrayez à la vue d'un Ange, comme vous repoussez l'idée même de la maternité divine si elle doit blesser votre pudeur ; mais cette rougeur de votre visage, ces paroles si pleines de modestie, c'est de votre chaste cœur qu'elles procèdent. J'admire, ô charitable parente, comme vous franchissez les montagnes de Judée pour aller prêter votre secours à Élisabeth ; mais vos pieds si prompts c'est votre tendre cœur qui les conduit. J'admire, ô sainte Mère, avec quelle sollicitude pleine d'amour vous enveloppez de langes ce nouveau-né que vous couchez dans la crèche : *Et pannis eum involvit et reclinavit in præsepio* ; mais c'est votre cœur de mère qui rend vos mains si délicates et si habiles. J'admire avec quelle tendresse vous pressez sur votre sein, vous couvrez de vos baisers ce cher enfant ; mais c'est votre cœur de mère qui incline votre front sur ce front divin, c'est votre cœur de mère qui cherche à se répandre par ce baiser de vos lèvres. Quand je vénère le cœur de Marie, je vénère un cœur de mère pour qui son Dieu et son fils étaient une même chose ; c'est-à-dire, je vénère le plus vif amour qui ait pu jamais éclore sur la

terre, un amour rival de l'éternel amour du Père pour son Fils.

Mais surtout, M. F., que de souffrances dans le cœur de Marie, dans ce cœur de la mère de Dieu ! Quand on est mère, quand on a un fils, que ce fils est Dieu (tout fils est parfait aux yeux de sa mère ; le cœur de la mère crée des perfections à son fils, quand elles lui manquent. Mais ici ce cœur de mère n'avait pas de perfections chimériques à rêver pour son fils) ; quand on est mère, dis-je, quand on a un fils, que ce fils est Dieu, comment ne pas mourir à la seule idée de perdre ce fils ? Et Marie a eu, toute sa vie, cet horrible malheur devant les yeux. Le vieillard Siméon avait porté le glaive dans ce cœur de mère par la terrible prophétie ; et ce glaive, Marie, comme un cerf blessé par une flèche, l'emporta dans son cœur, et il y resta jusqu'au jour où il fut transpercé au pied du Calvaire. Ah ! comment dire toutes les alarmes, tous les soupirs, toutes les douleurs de ce cœur de mère ? Donc quand je vénère le cœur de Marie, je vénère la plus grande douleur humaine dont la terre ait été témoin ; car la souffrance n'est pas du ciel, et le patient du Calvaire était un Dieu. Aucun simple mortel n'a donc jamais autant souffert que la mère de Dieu.

Mais, vous dirai-je ici en abordant ma deuxième idée, elle a souffert avec courage ; car son cœur n'était pas seulement le cœur de la mère d'un Dieu, c'était encore le cœur de la mère des hommes.

II. *Supramodum autem mater mirabilis, bono animo ferebat.*
Marie est la mère des hommes, et sous ce rapport encore elle a un cœur de mère, admirable et courageux au delà de tout ce qu'on peut dire. Prédestinée, dès le premier instant de son être, à devenir la mère de Dieu, déjà elle sentait dans son cœur un amour maternel pour les hommes. Humble fille d'Israël, déjà elle portait des entrailles de mère, et

c'est bien d'elle qu'on doit dire que la miséricorde est née, qu'elle a grandi avec elle : *Mecum crevit misericordia*. Témoin du triste état de l'humanité, vivement pénétrée du besoin que la terre avait du Rédempteur, chaque jour elle éprouvait plus vivement dans son âme les sollicitudes de la maternité. Le salut des hommes, la rédemption d'Israël était l'objet constant de sa prière et de son désir. Tout à coup un Ange lui apparaît, et lui propose le mystère ; elle écoute, elle médite un instant ; elle demande une assurance pour sa pureté ; puis (bien plus jalouse de procurer la félicité des hommes que d'acquérir pour elle-même la gloire de la maternité divine), nonobstant tout ce qu'il doit lui en coûter de douleurs, car l'Ange dut lui montrer tout ce qu'elle aurait à souffrir, elle prononce cette parole décisive pour le salut du monde : *Fiat mihi*, parole sortie de son cœur de mère, cœur admirable et courageux au delà de tout ce qu'on peut dire. Donc, quand je vénère le cœur de Marie, je vénère la cause décisive du salut des hommes.

Marie est au pied de la croix. Et comment, ô vous, mère si tendre, comment vous vois-je debout ? comment la douleur ne vous a-t-elle pas renversée ? Quand on perd un tel fils, comment conserver tant de courage ? Où donc est votre cœur de mère ? — Mon cœur de mère ! me répond l'auguste Marie, ah ! c'est lui qui me donne cette force. Je ne suis pas mère seulement du Crucifié ; je suis mère de tous ceux que le sang du Crucifié va régénérer et sauver. Deux amours se sont combattus en moi ; mon cœur de mère des hommes l'emporte. Mes Frères, mes Frères, le cœur de Marie a tant aimé les hommes, qu'elle a livré pour eux son Fils unique. Si les bourreaux avaient manqué, elle-même aurait pris le glaive : *Supra modum autem mirabilis mater, bono animo ferebat*. Donc, quand je vénère le cœur de Marie, je vénère le plus grand sacrifice qui ait jamais été fait en

faveur des hommes, la plus grande marque d'amour qui leur ait jamais été donnée.

Marie habite au sein de la gloire. Jésus-Christ, qui l'a placée sur un trône à sa droite, penche sa tête avec amour sur le cœur de sa mère. Le cœur de Marie a-t-il cessé pour cela d'être celui de la mère des hommes ? Non, non, M. F. Jean le bien-aimé vit un jour, de son regard d'aigle, une femme glorifiée dans les cieux ; la lune était son marche-pied, le soleil son vêtement ; douze étoiles formaient sa couronne ; et elle poussait des cris comme une femme qui enfante avec douleur. Qu'est-ce à dire, M. F., si ce n'est qu'en Marie son cœur de mère des hommes ne cesse d'endurer les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans nos cœurs : *Filioli, quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis*. Marie dans les cieux est toujours mère des hommes ; et son cœur surtout s'attendrit sur les pécheurs. Mes Frères, il y a dans les cieux un cœur de mère qui nous aime, qui sollicite pour nous, qui ne se lasse point ; un cœur admirable et courageux au delà de tout ce qu'on peut dire ; un cœur qui demande la conversion d'un Juif blasphémateur, et qui l'obtient ; qui demande le retour à la grâce d'un père négligent, d'un fils égaré, d'une jeune fille qui s'oublie, et qui obtient tout ce qu'il demande. C'est ce cœur que nous remercions en ce jour ; car quand je vénère le cœur de Marie, je célèbre tous ces prodiges, tous ces miracles de conversion, de guérison, de protection surnaturelle ; tout cela est sorti du cœur de Marie : *De corde exeunt*.

Chrétiens, M. F., venez avec un nouvel empressement vous adresser au cœur de la mère de Dieu, qui est aussi la mère des hommes. Il semble, dans ces derniers temps surtout, que ce cœur soit encore devenu plus tendre, plus miséricordieux. Implorez-le pour les pécheurs ; si votre

confiance répond à son amour, vous serez exaucés. Implorez-le pour vous-mêmes ; soyez fidèles à ces douces réunions du soir ; venez faire la cour au cœur de votre mère. Amour, mille fois amour au cœur de la mère des hommes ! Si quelqu'un n'aime pas la mère de la terre, Dieu le maudit ; si quelqu'un n'aime pas la mère des cieux, qu'il soit anathème ! Par quel côté Dieu ressaisira-t-il un cœur pour qui le cœur d'une mère ne dit rien ? M. F., je le répète, amour, mille fois amour au cœur de la mère des hommes ! Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 63 ; AB, 58 ter ; p. 21 n. 11 ter, 11 quater ; p. 28, n. 51 ; p. 32, n. 63 bis.

VIII

PRÔNE

PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE III^e DIMANCHE DE
CARÊME · SUR LA JOURNÉE SANCTIFIÉE PAR L'ÉGLISE.

(19 mars 1843)

*Dies diei eructat verbum, et nox nocte
indicat scientiam.*

Le jour qui s'achève porte la parole au
jour qui viendra, et la nuit donne ses indi-
cations à la nuit suivante.

(Ps. XVIII, v. 2.)

MES FRÈRES,

Nul homme intelligent ne contempera la marche des saisons et la révolution périodique des astres sans avouer que les cieux racontent la gloire de Dieu, et que le firmament proclame la sagesse et la puissance de ses mains créatrices. Dieu, voilà le mot que les soleils chaque année portent aux soleils, et que les constellations redisent aux constellations : *Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Il est beau, M. F., de prêter l'oreille à cet hymne divin qui résulte du concert des cieux et de l'harmonie des mondes. Mais est-il donc besoin d'attendre l'expiration du

cycle annuel et le complet développement des merveilles du firmament, pour reconnaître et saluer l'ouvrier qui a fait et qui conduit toutes choses ? Non. La révolution diurne de la terre n'est pas un moindre prodige que la révolution annuelle des cieux. Dans la nature le jour présent ne ressemble jamais exactement ni au jour qui l'a précédé ni à celui qui le suit. En sorte, comme parle le Psalmiste, que chaque jour va porter un autre mot d'ordre du Créateur au jour qui lui succédera, et que chaque nuit transmet un nouveau commandement à la nuit suivante : *Dies diei eruciat verbum, et nox nocti indicat scientiam*. Ainsi, M. F., messagère toujours fidèle et toujours inégale, l'aurore ne cesse de nous annoncer ce lui qui, ayant fabriqué l'aurore et le soleil, a le droit de leur donner des lois : *Tu fabricatus es auroram et solem* ; comme le crépuscule varié du soir nous révèle celui à qui appartient la nuit et le jour et qui leur mande ses volontés : *Tuus est dies et tua est nox*. Ainsi le nom de Dieu, écrit en caractères de feu dans la voûte éclatante du firmament, se mêle chaque matin aux clartés blanchissantes de l'aube et chaque soir aux teintes pourprées de l'horizon.

Or, M. T. C. F., nous vous avons montré, dans une précédente instruction, qu'au calendrier de l'année civile, réglé sur les révolutions et les conjonctions des corps célestes, correspond un calendrier de l'année ecclésiastique, mystérieux firmament où apparaissent périodiquement les célestes constellations du monde religieux : la Trinité, le septénaire de la création, Noël, le Vendredi Saint, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu, l'Assomption de la Vierge, la Toussaint, la fête des Trépassés, la Dédicace des églises de la terre, humbles vestibules de la Jérusalem d'en haut. Vous en êtes demeurés convaincus, je l'espère, M. F. : nulle autre voix ne proclame aussi éloquemment la gloire de Dieu, la puissance, la sagesse et l'amour qui ont présidé

à toutes ses œuvres, que cette voix du cycle chrétien et de l'année liturgique ; sphère divine où figurent les astres bien-faisants de la grâce et les zodiaques mystiques du ciel des cieux : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Il est beau, M. F., il est salutaire de prêter l'oreille à l'hymne trois fois saint qui résulte de ce concert des mystères religieux et de ces harmonies du monde surnaturel. Mais, indépendamment de cet ensemble de merveilles que renferme le calendrier complet de l'Église, chaque semaine, chaque jour, chaque heure ramène aussi des mystères. A quel instant de la nuit ou du jour qu'un chrétien se recueille et réfléchisse, l'Église lui offre quelque sujet de prière et de méditation approprié à cet instant-là même. Il y a donc, dans le système liturgique, outre le plan et le développement annuel, une liturgie hebdomadaire et quotidienne, pour consacrer chacun des jours de la semaine, chacune des heures de la journée ; en sorte que, dans la religion, non seulement chaque jour et chaque nuit, mais chaque heure du jour va porter un autre mot d'ordre et inspirer une nouvelle pensée à l'heure qui suivra : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.*

Voilà pourquoi, M. F., après vous avoir entretenus précédemment de l'année chrétienne, je vais vous entretenir aujourd'hui de la journée chrétienne, c'est-à-dire de la journée sanctifiée par la prière de l'Église. Je vous parlerai d'abord de la liturgie commune de tous les jours, puis de la liturgie spéciale de chaque jour de la semaine.

I. Et, avant de commencer, n'allez pas croire, M. F., qu'en vous initiant à la sanctification symbolique des Heures de l'Église, j'aie l'idée de vous imposer ou même de vous conseiller les divers exercices de la nuit et du jour qui ne sont prescrits qu'aux ministres des autels. A Dieu ne plaise que je méconnaisse à ce point les exigences de la vie

sociale et les obligations de la famille, sous l'empire desquelles vous vivez pour la plupart ! Seulement tout mon désir est de vous apprendre à rapprocher, autant que possible, vos exercices de piété privée de la prière publique et consacrée de l'Église. Heureux, M. F., heureux le chrétien pour qui le soleil de la grâce mesure les heures plus encore que le soleil de la nature !

N'avez-vous pas été quelquefois étonnés, chrétiens, de ce que le jour ecclésiastique, bien différent du jour civil, commence le soir et dure communément d'un coucher du soleil à l'autre ? Cet usage, qui vous a peut-être semblé bizarre, repose cependant sur le fondement historique le plus solide, en même temps qu'il est plein d'une haute philosophie. Chez les Juifs, le jour commençait le soir. Héritière des traditions de la Synagogue, qui elle-même avait hérité des traditions patriarcales, l'Église catholique compose ses jours à la façon dont ils ont été créés par le Tout-Puissant lui-même, ainsi que nous l'enseigne le livre de l'origine des choses : *Factumque est vespere et mane dies unus* : et du soir et du matin se fit le premier jour. Et cette division du jour en soir et matin, je le répète, renferme une haute philosophie, je me trompe, une haute théologie. Pour l'homme folâtre, le jour commence avec les feux brillants de l'aurore, son matin est bercé des douces illusions de la vie ; mais bientôt la lumière décline, l'horizon s'assombrit et la tristesse descend avec les ténèbres dans son cœur. La journée du mondain, c'est cette ivresse, cette allégresse extrême qui se termine par le deuil et les larmes : *Extrema gaudii luctus occupat*. Pour l'enfant de l'Église, au contraire, le jour commence avec le déclin de la lumière, bientôt il est envahi par les ombres de la tristesse et les ténèbres de la mort ; mais l'instant revient où l'astre radieux du jour dissipe cette nuit et répand à grands flots des clartés immortelles. La journée du chrétien, c'est ce deuil prolongé du soir au-

quel succèdent la sérénité et l'allégresse le matin : *Ad vesperam demorabitur fletus, et ad matutinum letitia.*

Oui, M. F., cette façon de compter les jours, qui est celle de Dieu et de son Église, implique la notion la plus exacte et la plus complète définition de l'homme et de sa destinée. Toute l'existence de l'homme c'est un soir ténébreux que doit suivre un matin couronné des feux d'un midi éternel. Notre première vie, celle de la nature, n'est que l'attente d'une deuxième vie, celle de la grâce ; et la vie de la grâce elle-même n'est que le prélude de celle de la gloire ; le temps est la vigile de l'éternité. On a quelquefois appelé l'homme un enfant d'un jour : c'est vrai, mais c'est l'enfant d'un jour qui n'aura pas de fin, d'un jour sur lequel le soleil ne s'est couché si vite que pour reparaitre plus brillant et plus pur et ne se plus coucher jamais.

Mais abordons le détail, et voyons comment l'Église enseigne à sanctifier les heures de la nuit et du jour.

La nuit sans doute, mes Frères, est destinée au repos de l'homme ; le silence de toute la nature, le besoin de réparer nos forces épuisées nous invite au sommeil. Mais pourtant l'univers sera-t-il muet pendant ces longues heures, et le Dieu qui a fait les astres de la nuit aussi bien que l'astre du jour, ne recueillera-t-il aucun hommage de ses créatures ? C'est pendant le silence et à l'ombre de la nuit que le Dieu créateur et rédempteur a opéré la plupart de ses merveilles ; c'est parmi les épaisses ténèbres d'une longue et primitive nuit, que l'Esprit de Dieu planait sur les eaux et les fécondait de sa chaleur vivifiante ; c'est dans la nuit que l'ange exterminateur traversa toute l'Égypte, frappant de mort les premiers-nés de cette race d'opresseurs et procurant ainsi la délivrance de l'ancien peuple ; c'est au milieu de la nuit que naquit le Libérateur du monde ; et c'est à l'ombre de la nuit encore que s'accomplit une partie des mystères de la douloureuse Passion du Rédempteur.

Et d'ailleurs la nuit, si féconde en prodiges dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, ne recouvre-t-elle pas bien des dangers pour l'homme, n'abrite-t-elle pas bien des crimes ? Ne se peut-il pas faire que, passant du sommeil de la nuit à celui de la mort, nous nous réveillions au pied du redoutable tribunal ? Pour toutes ces raisons, la nuit doit donc être sanctifiée, sanctifiée par tous d'une certaine façon, sanctifiée par quelques-uns au nom de tous les autres d'une façon plus spéciale. Pendant que le reste de la cité est plongé dans un sommeil profond et que les particuliers, après avoir pourvu à la sûreté de leur maison, s'endorment sur la foi des gardiens, ceux-ci font faction aux portes de la ville, et ils en parcourent les rues à plusieurs reprises. Ainsi, pendant que ses enfants se reposent, l'Église, sentinelle qui ne s'endort jamais, consacre par le chant et par la prière les heures de la nuit. Tel est l'objet des Matines, composées de trois Nocturnes et terminées par les Laudes.

Quand l'airain qui sonne les heures annonce la première veille, l'horloge de Gethsémani annonce l'agonie du Sauveur, ses tendres adieux à ses disciples, et le baiser du perfide Judas : c'est l'heure du premier Nocturne. Vers la fin de la seconde veille, l'horloge de Bethléem annonce la naissance du Sauveur, l'apparition des Anges et l'adoration des bergers, en même temps que l'horloge des tribunaux d'Anne et de Caïphe annonce les premières humiliations du Rédempteur : c'est l'heure du deuxième Nocturne. Le chant du coq, héraut de la troisième veille, rappelle le péché de Pierre, le regard débonnaire de son Maître ; et alors, hélas ! l'horloge du prétoire annonce la sentence inique de mort portée contre un Dieu, et les ignominies dont le céleste condamné est abreuvé tout le reste de cette nuit horrible qu'il passe à la merci des valets et des soldats : c'est l'heure du troisième Nocturne. Enfin quand la quatrième veille ramène les pre-

mières lueurs de l'aube, la création de l'univers dont l'apparition de la lumière est l'image, et la résurrection du Sauveur, nous font entonner le cantique de louanges à la gloire du Créateur des mondes et du Triomphateur de la mort : c'est l'heure des Laudes. C'est ainsi que de trois en trois heures, trois psaumes, trois leçons et trois antiennes ont été chantés en l'honneur d'un Dieu trois fois saint, auteur de la loi de nature, de la loi de Moïse et de la loi de grâce. L'invitatoire et l'hymne ont précédé le triple Nocturne, et il se termine par le *Te Deum*, chant tout rempli d'enthousiasme et bien digne des deux grands génies et des deux nobles cœurs auxquels la tradition l'attribue. Le cantique de la naissance du Précurseur, ce *Magnificat* de l'aurore, couronne les cinq psaumes du chant de la quatrième veille.

Encore une fois, mes Frères, je n'attends pas de vous que vous accomplissiez chacun de ces exercices de la nuit, que la plupart des prêtres eux-mêmes, par l'indulgence de l'Église, anticipent la veille au soir ou remettent au matin avant le sacrifice. Je sais que, dans des siècles de ferveur, tout le peuple allait se joindre aux pasteurs au moins pour la partie de ces chants nocturnes; et j'ai souvent écouté avec bonheur les Chrysostome, les Ambroise et les Augustin, rappeler aux fidèles ces veilles si douces et si bénies du ciel, dont le souvenir parfumait l'âme comme un souvenir des chants de la patrie céleste. Mais, si les cloîtres solitaires ont seuls conservé la pratique des veilles saintes, la dévotion privée des chrétiens peut du moins s'y associer, et les imiter jusqu'à un certain point. Par exemple, de quoi se composent les Matines et les Laudes de la nuit ? Du chant des psaumes et des hymnes, de la récitation des saintes Écritures, et de la lecture des homélies des Pères ou des actions des Saints (1).

(1) Plusieurs des citations qui suivent sont empruntées au bréviaire parisien, alors en usage dans le diocèse de Chartres.

Eh bien ! mes Frères, dites-le-moi ? Est-il impossible à la famille chrétienne de consacrer à de pieuses lectures, à de saints cantiques, à la méditation de l'Évangile ou de la Vie des Saints quelques courts instants du soir, dérobés au plaisir plutôt qu'aux affaires ? Et puis, comme tout bien est commun entre les enfants de la famille chrétienne, le fidèle ne peut-il pas, avant de s'endormir, offrir au Seigneur et le prier d'accepter, comme s'ils venaient de lui-même, tous les hommages qui lui seront présentés par les personnes consacrées à son service, à chacune des heures de la nuit ? Alors le sommeil de ce chrétien se changera en une sorte de prière. Et si le Seigneur vient frapper à sa porte à la deuxième ou à la troisième veille, il ne le prendra point à l'improviste : *Si venerit in secundâ vigiliâ et si in tertîâ vigiliâ venerit, et itâ invenerit, beati sunt servi illi.* Dans les pénibles intervalles du sommeil, le chrétien ne peut-il pas encore, sinon se lever comme David : *Media nocte surgebam ad confitendum tibi*, du moins songer aux mystères de Bethléem ou de Jérusalem, au Dieu du tabernacle qui veille sans cesse : *Memor fui nocte nominis tui, Domine ?* Et sitôt que ses yeux s'ouvrent au jour, ne peut-il pas les tourner vers la lumière incréée des cieux : *Prævenerunt oculi mei ad te diluculo* ; prier le Seigneur, en union avec l'Église, qu'il ouvre ses lèvres et sanctifie sa bouche pour la rendre digne d'entonner ses louanges : *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam* ; enfin répondre à la touchante invitation que la nature et l'Église lui adressent d'adorer le Dieu qui a fait le ciel et la terre : *Dominum qui fecit cælum et terram, venite, adoremus ?* Et ce que je dis des saintes veilles de la nuit, à plus forte raison, mes Frères, le dirai-je des heures mystiques du jour auxquelles il est plus facile encore au chrétien de s'unir.

La nuit a replié ses voiles ; l'orient se dore des rayons naissants de l'aurore. Temple auguste et solennel, l'univers

attend un sacrifice ; les arbres de la forêt et les fleurs des champs épanchent leur parfum ; les chantres des airs entonnent leurs mélodies ; pas une parcelle du monde créé qui ne puisse devenir la matière du sacrifice ; pas un être raisonnable qui n'en doive devenir l'autel vivant et le prêtre. A la voix de la nature, l'homme va mêler la sienne. Et comme chaque heure du jour rappelle de nouveaux bienfaits du Seigneur et apporte à l'homme de nouveaux devoirs, chaque heure recevra de l'Église une consécration particulière, offrira à Dieu de nouveaux hommages, appellera sur l'homme de nouvelles grâces. Tel est l'objet de l'office du jour.

Prime, par ses psaumes et son hymne, exprime les sentiments de foi qui doivent s'éveiller dans un cœur chrétien avec la naissance du Seigneur. Sans nous prosterner comme certains peuples devant le soleil levant, à la vue de cet astre, nous supplions un soleil plus resplendissant et plus pur d'éclairer nos âmes et de guider nos pas tout le jour. Je connais des chrétiens qui ont la dévotion de réciter Prime pour prière du matin, et de substituer à certains jours cette petite Heure à la prière de l'eucologe diocésain. Je les en félicite, car Prime est la prière du matin de toute l'Église ; et pour moi, je n'ai pas de plus douce consolation que de prier avec l'Église : nulle autre formule n'égale les formules de l'Église. — Tierce nous rappelle la descente de l'Esprit-Saint sur la terre. C'est l'heure où les hommes commencent de vaquer à leurs affaires et de communiquer avec leurs semblables. L'Église demande alors pour ses enfants que le sentiment de la charité divine les accompagne au milieu des soins temporels, et que la tendresse fraternelle préside à toutes leurs relations : *Et nos amoris mutui, arctis coapta nexibus*. Sexte nous montre le soleil au plus haut point de sa course, et le Sauveur, cet autre soleil, élevé sur l'arbre de la croix d'où il doit tout attirer à lui. A cette

heure Pierre reçut du ciel l'ordre de faire briller le flambeau de l'Évangile aux yeux des gentils et de l'univers. L'Église demande pour ses enfants plénitude de lumière et accroissement perpétuel d'amour : *Fac pura, nostris fulgeat lux veritatis mentibus : fac nostra plenam caritas crescendo surgat ad diem*. A l'heure de None, un grand cri se fait entendre, le soleil s'obscurcit, la terre s'agite. L'Homme-Dieu vient d'expirer, et de son côté entr'ouvert je vois sortir la nouvelle Ève, l'Église catholique. Tendre mère, sa première pensée est de prier le Dieu de la croix de faire aimer sa croix aux pauvres mortels que le déclin du jour emporte déjà vers la tombe.

C'est ainsi, mes Frères, que les quatre Petites Heures, qui renferment quatre fois trois psaumes, ont sanctifié les douze heures du jour. Le soir est consacré par un office spécial. C'est le soir que Jésus a institué l'Eucharistie, le soir qu'il a été porté du Calvaire au sépulcre. Touchante continuation de ce sacrifice du soir qui s'offrait à la nuit tombante, dans le temple de Jerusalem. Les Vêpres nous conduisent aux pieds de Dieu pour lui rendre grâces des bienfaits reçus de lui pendant la journée, que dis-je ? pour lui rendre grâces de mille autres bienfaits plus grands dont les diverses heures de la nuit et du jour ont fait passer le souvenir devant nos yeux : les bienfaits de la nature et ceux de la grâce ; les bienfaits du Père qui nous a créés et qui nous conserve la vie, du Fils qui nous a rachetés et qui nourrit notre âme de sa grâce, notre chair de sa chair ; les bienfaits de l'Esprit-Saint qui nous a sanctifiés et qui vivifie nos cœurs. Comblée de tant de faveurs, l'Église veut par un dernier élan exprimer sa reconnaissance. Elle emprunte la voix la plus pure, la plus suave, mais aussi la plus forte qui se soit jamais fait entendre du Ciel ; l'Épouse entonne le cantique de la mère, ce *Magnificat* dont la sublimité est un abîme où le cœur se confond, où l'intelligence se perd.

Puis, en attendant cet heureux jour qui n'aura plus de soir, dans les Complies qui couronnent l'office, l'Église demande au Seigneur qu'il écarte tous les dangers de la nuit, toutes les embûches du démon.

Mes Frères, ce que j'ai dit de Prime, je puis le dire de Complies : c'est la plus parfaite et la plus admirable prière du soir ; les Ordres religieux n'en connaissent pas d'autre. Qu'ils sont touchants, en effet, ces derniers accents d'une âme qui se remet entre les mains de Dieu : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* ; d'une âme qui, assurée que Dieu la garde comme la prunelle de ses yeux, qu'il l'abrite sous l'ombre de ses ailes, s'endort en redisant les paroles du vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace !*

Voilà donc, mes Frères, comment s'est écoulée la journée du chrétien. Le soleil de la grâce, plus encore que celui de la nature, en a mesuré toutes les heures. Chrétien mon frère, qui t'es associé, du moins par le désir et par quelques courtes aspirations, aux Heures sacrées de l'Église, va regagner ta couche, le cœur heureux et la conscience tranquille. Après un jour si plein, le Dieu qui donne le sommeil à ses bien-aimés, viendra lui-même clore ta paupière qui se rouvrira sous ses doigts un jour pour ne plus se fermer jamais.

Quelque court développement que j'aie donné à mon sujet, vous comprendrez maintenant, mes Frères, comment Origène a pu dire qu'un seul jour dans l'Église de Dieu résume toutes les fêtes de l'année et par conséquent toute la religion. Le chrétien qui a l'intelligence de la religion, dit ce grand docteur, est persuadé que chaque jour est pour lui un vendredi, et même un Vendredi Saint, parce qu'il dompte ses passions et reçoit en la chair les impressions de la croix de Jésus-Christ ; que chaque jour est pour lui un jour de Pâques, parce qu'il continue incessam-

ment à se séparer de ce monde de corruption et à passer au monde invisible et incorporel, en se nourrissant de la parole et de la chair du Verbe fait homme ; enfin que chaque jour est pour lui un jour d'Ascension et de Pentecôte, parce qu'il ressuscite dans l'Esprit avec Jésus-Christ, qu'il s'élève avec lui jusque dans le ciel, jusqu'au trône du Père, où il est assis avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, par lequel il reçoit la plénitude de l'Esprit-Saint.

II. Cependant, mes Frères, l'Église, afin de nous occuper de moins de choses à la fois et de fixer davantage notre esprit sur chaque chose en détail, a fait dominer l'idée de quelque mystère particulier dans chacun des jours de la semaine. Vaste et immense tableau, l'année chrétienne vient se réduire dans le cadre de la semaine chrétienne, comme celle-ci se réduit dans le cadre plus étroit de la journée chrétienne. La semaine ecclésiastique est ainsi un développement de la journée, comme l'année est un développement de l'une et de l'autre.

Hâtons-nous de le dire, M. F. : la dénomination civile des jours de la semaine est complètement étrangère au langage de l'Église. Préoccupés de cette idée, vraie en elle-même et profondément philosophique, que la religion doit se mêler à tout, imprégner, imbiber toutes les habitudes de notre vie sociale, les païens, dont les dieux étaient autant de démons, avaient donné le nom d'une de leurs divinités à chacun des jours de la semaine. L'Église catholique, chargée de restaurer et de réhabiliter toutes choses en Jésus-Christ, *instaurare omnia in Christo*, s'empressa de bannir ces noms hideux du langage de ses enfants ; et comme tous les jours, depuis l'affranchissement des siècles opéré par Jésus-Christ, devaient être désormais des jours de fête, elle ne les distingua plus que par le nom de deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième

férie, laissant au premier jour l'antique nom de sabbat et consacrant le premier jour par celui de dimanche. « Plaise à Dieu, s'écriait le grand génie d'Hippone, que les chrétiens soient chrétiens dans leur langage, et qu'on cesse de désigner les jours de la semaine par les noms païens ! Parlons la langue qui nous est propre ; ne profanons pas notre bouche par des mots qui sentent l'idolâtrie. Que par leurs noms mêmes nous soyons avertis que tous nos jours sont des jours de repos et que notre vie entière est une fête consacrée au Dieu de toute sainteté ! » Le vœu d'Augustin ne fut jamais parfaitement exaucé, hormis en ce qui concerne la désignation du dimanche.

Je n'ignore pas que les siècles catholiques perdirent de vue les appellations idolâtriques des jours ; que le nom du Saint, le chiffre de la férie, les premiers mots de l'intrôit furent longtemps les seuls termes usités parmi les enfants de Dieu, pour distinguer les jours de la semaine aussi bien que de l'année. Mais, avec la formation de notre idiome vulgaire, l'amour excessif de l'antiquité et déjà quelques sympathies pour le paganisme ont fait reparaitre parmi nous les jours de la lune, de Mars, et tout ce bagage profane dont il tardait à Augustin que les chrétiens fussent débarrassés. L'Église a toléré cet usage, mais elle ne l'a pas adopté, et, sans y attacher une importance excessive, elle n'a pu cependant n'en pas éprouver quelque regret, car elle sait toute la puissance des mots. Cependant, pour corriger les mots par les choses, et opposer les saintes pratiques de la vérité et de la vertu aux dénominations du mensonge et du vice, de pieuses et antiques traditions attachèrent à chaque férie une dévotion particulière.

Je ne parle pas du dimanche : ce jour qui est par excellence le jour du Seigneur appartient à la Trinité sainte, et spécialement au Père de qui tout procède en Dieu comme hors de Dieu. — Le lundi, ou la deuxième férie, a été succes-

sivement dédié au culte du Verbe divin, l'éternelle Sagesse, par laquelle tout a été fait, et à celui de l'Esprit-Saint, l'éternel Amour, en qui tout a été fait. Des monuments ecclésiastiques, d'une époque assez reculée, témoignent de cette double consécration du lundi. — Le mardi, ou la troisième férie, nous met en rapport avec les premiers-nés de la création, avec les esprits célestes en général et spécialement avec nos anges gardiens : touchante fraternité des habitants de la terre et des citoyens de la Jérusalem éternelle. — Dès les temps apostoliques, le mercredi a été, dans l'Église d'Orient comme dans celle d'Occident, un jour de deuil et d'abstinence. Le jeûne du mercredi des quatre-temps et la réserve qui se fait communément des mercredis de carême dans les dispenses les plus générales, sont des restes de l'ancien usage : c'est que la scène tragique de la Passion du Sauveur a eu son premier début en ce jour. — Le jeudi, ou la quatrième férie, nous fait honorer le très saint Sacrement des autels. C'est ce jour-là que le Sauveur s'est donné à nous pour compagnon de notre exil jusqu'à la consommation des siècles. — Le vendredi, ou la sixième férie, est consacré au souvenir de la Passion de Jésus-Christ : jour dans lequel Dieu avait fait l'homme, au milieu des applaudissements de la création tout entière : *Cùm jubilarent astra matutina* ; jour dans lequel Jésus-Christ a refait l'homme au milieu du deuil de la nature et des larmes amères des Anges de la paix : *Lugete, pacis Angeli*. C'est par ces mots que commence l'hymne des Vêpres du vendredi. Or j'ai oublié de vous dire que c'était surtout dans les hymnes de Matines, de Laudes et de Vêpres qu'il fallait chercher la pensée que l'Église attache à chacun des jours de la semaine. — Enfin le samedi, anniversaire de l'ancien sabbat, mais aussi anniversaire de la sépulture d'un Dieu, avait été successivement un jour de fête et un jour de jeûne dans l'Église, quand, au siècle des croisades, il fut dédié, par le pape Urbain II, à la très auguste

Vierge Marie ; précieuse dévotion qui s'est popularisée si rapidement qu'au siècle suivant nos vieux auteurs appelaient déjà le samedi le sabbat de Marie ou le dimanche de Notre-Dame ; touchante vigile du jour du Seigneur, dont l'institution est une traduction de cet enseignement de l'Église : que c'est par Marie qu'il faut aller à Dieu et chercher sa grâce : *Queramus ergo gratiam, et per Mariam quæramus*. — Commencement et fin de la semaine, le dimanche revient, et avec lui le souvenir du Sauveur ressuscité. C'est ainsi, mes Frères, que l'Église, avec une sainte adresse, a su reproduire dans le cercle étroit de la semaine chrétienne les grandes solennités de l'année et perpétuer par conséquent les hautes leçons qui résultent de chacune de ces solennités passagères. Chaque dimanche est une fête de Pâques moins solennelle, comme chaque jeudi une octave de la Fête-Dieu, chaque vendredi un demi-Vendredi Saint.

Et ne croyez pas, M. F., que ce soient là des idées mystiques, pieuse pâture exclusivement réservée aux âmes ascétiques ; il n'est pas d'homme solidement chrétien qui ne subisse l'influence de ces institutions. Et dans les siècles de foi surtout, elles ont produit des effets merveilleux. Au moyen âge, ces hommes, bardés de fer, toujours les armes à la main, dont les principes de la foi étaient insuffisants à réprimer l'humeur inquiète et l'ambition belliqueuse, savez-vous comment l'Église parvint à leur imposer un frein ? Qui ne connaît cette Trêve de Dieu, qui durait chaque semaine depuis les Vêpres du mercredi soir jusqu'au lundi matin, comprenant ainsi toute la durée des offices ecclésiastiques de la Semaine Sainte ? Admirable autorité de l'Église ! s'écrie le savant évêque Wiseman. On pouvait donc, se confiant à la sanction religieuse de cette convention sacrée, compter chaque semaine sur quatre jours de paix et de sécurité : les ravages de la guerre étaient restreints à deux jours ; la passion avait le temps de se calmer, et le dé-

goût d'une guerre languissante faisait apprécier une vie plus paisible.

M. F., n'était-ce pas une digue salutaire imposée au vice? n'était-ce pas un puissant moyen de morale que ce retour périodique du vendredi, avec les idées graves et religieuses qu'il apportait à nos pères? Le maréchal Boucicaut, en souvenir de la Passion du Sauveur, s'habillait toujours en noir, et jeûnait le vendredi. Dans un vieux poème français, Luc de Tabaric apprend à Saladin que c'est le devoir de tout loyal chevalier de jeûner le vendredi, en sainte mémoire de ce que ce jour-là Jésus-Christ fut percé d'une lance pour notre rédemption. Et, d'après un chroniqueur, aux yeux du peuple de l'époque, un des traits les plus odieux du caractère de ce Robert au surnom infernal si connu était son mépris pour le vendredi.

Ces temps sont passés, je le sais, M. F., et je sais aussi que la société a beaucoup perdu depuis qu'on ne porte plus les hommes à devenir meilleurs, moins vindicatifs, plus chrétiens. Malheur au siècle qui a dépouillé les jours de la semaine et les heures, de la pensée de foi surnaturelle et de vertu que l'Église y avait attachée! *Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt*: Ce que la religion avait si parfaitement établi, la main de l'erreur l'a détruit. L'Église avait si bien orienté l'homme sur la terre, les yeux sans cesse tournés vers l'astre de la foi, vers le soleil de l'éternité! Oh! mes frères, nous qui voulons vivre de la vie divine plus encore que de la vie humaine, ne négligeons pas ces observances vénérables. Elles feront de nos jours des jours saints, des jours heureux ici-bas, des jours que viendra clore le jour éternellement saint, éternellement heureux de l'éternité (1).

(1) Cf. *Appendice 1: A*, 65.

IX

INSTRUCTION

POUR LE MERCREDI DE LA IV^e SEMAINE DE CARÊME : RÉSUMÉ DES
INSTRUCTIONS SUR LE CULTE ET RÉPONSE A UNE OBJECTION
CONTRE LA PRIÈRE.

(29 mars 1842)

Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem.

Ce genre de démon ne se chasse que par la prière.

(Matth. c. xvii, v. 20.)

MES FRÈRES,

Un jour, Jésus-Christ s'étant approché de la multitude, un homme vint à lui, se mit à genoux et lui dit : Seigneur, ayez pitié de mon fils qui est lunatique et fort tourmenté, et qui tombe tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau. Je l'ai présenté à vos disciples, mais ils n'ont pu le guérir. Jésus répondit : O race incrédule et perverse, jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez-le-moi ici. Et menaçant le démon, il le chassa, et aussitôt l'enfant fut guéri. Les disciples vinrent alors trouver Jésus en particulier et lui demandèrent : D'où vient donc que nous autres nous n'avons pu chasser ce démon? A cause de votre incrédulité, *propter incredulitatem vestram*, leur répondit le Sauveur... Ce genre de démon ne se chasse que par la prière et le

jeûne : *Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem.*

A l'heure qu'il est, mes Frères, ne connaissez-vous pas un pauvre malade dont l'esprit est bien égaré ? Ce malade, c'est le genre humain, c'est notre siècle, travaillé de je ne sais quel symptôme pernicieux, de je ne sais quelle lassitude de la vie, et qui, dans les sombres accès de son inexplicable dégoût, demande tantôt à l'eau, tantôt au feu des moyens plus rapides de destruction. Effrayés à la vue de cette humeur inquiète, de ce quelque chose de malheureux qui semble se remuer au fond de toutes les âmes, ceux qui président aux intérêts de la société commencent à se troubler. Ils ont essayé de tout : ils avaient en main l'or et le pouvoir ; ils ont fait appel à la science, à la civilisation, à la philanthropie.

Les prétendus guérisseurs ne se sont pas fait attendre. Ceux-ci ont jugé que le mal avait son principe dans l'ignorance ; selon eux, la propagation des lumières était un spécifique infailible ; on a multiplié les écoles, et on a propagé les lumières. Ceux-là ont pensé que le malaise tenait à l'oisiveté ; l'accroissement de la production et une sévère économie furent signalés comme le vrai remède ; on a fondé des chaires publiques, créé mille institutions dont la devise consistait en ces trois mots : travail, économie, tempérance. D'autres ont cru que l'isolement, l'individualisme, comme on dit, était la plaie de notre siècle ; que l'association était l'unique planche de salut ; et mille prospectus de sociétés philanthropiques de tous les genres ont circulé en un instant par toute la France, et chaque jour les murs de nos villes ont été tapissés de mille annonces plus emphatiques que celles de la veille. A Dieu ne plaise, mes Frères, que nous blâmions de nobles efforts, de respectables tentatives ! Tout homme qui travaille à la cause publique, quand il est désintéressé, mérite notre reconnaissance et nos éloges.

Mais voilà qu'après d'immenses sacrifices qui n'ont abouti qu'à faire la fortune de quelques particuliers, la cure semble plus éloignée que jamais ; et le pauvre siècle malade se retourne péniblement d'un flanc sur l'autre, poussant tantôt un cri de révolte et de rage, tantôt un accent de désespoir et de douleur. Honteux d'avoir livré pendant si longtemps la vie des peuples aux essais et aux expériences, comme ces vies de nul prix (*animam vilem*) qu'on sacrifie au tâtonnement de l'art et aux études de la science, les chefs de la société se sont enfin souvenus que, semblable à son fondateur Jésus, qui traversait les rues de la Judée, guérissant tous les malades et délivrant les possédés, *qui pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo*, le christianisme, depuis deux mille ans bientôt, traversait les siècles, guérissant les nations, exorcisant les vices, affermissant la morale, popularisant la vertu. De gré ou de force, oubliant ses vieux préjugés, la société se détermine à employer cette dernière ressource ; et, voyant que le chrétien, toujours plein d'amour et de condescendance, fait les premiers pas vers elle, *et cum venisset Jesus ad turbam*, elle s'approche, et elle lui dit : Maître, ayez pitié de ce pauvre siècle qui est fort tourmenté et qui se précipite d'un abîme dans un autre abîme : *Miserere filio meo quia lunaticus est et male patitur : nam sæpe cadit in ignem et crebro in aquam*. J'ai recouru à tous les sages, à tous les politiques, à tous les économistes, dont quelques-uns même avaient parfois le mot de religion à la bouche, et ils n'ont pu le guérir : *Et obtuli eum discipulis tuis, et non potuerunt curare eum*. Pourquoi donc leur art a-t-il été si infructueux ?

Que va répondre l'Église ? Ce que Jésus-Christ lui-même répondit : Le mal de ce peuple a résisté jusqu'ici à tous les efforts de ceux qui ont voulu le guérir, à cause de leur incrédulité : *Quare nos non potuimus ejicere eum ? Dixit illis Jesus : propter incredulitatem vestram*. C'est par la foi et

l'abnégation, c'est par l'esprit de prière et de sacrifice que le démon auquel ce peuple est livré sera chassé loin de lui : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi per orationem et jejunium*. Non, ce n'est pas en excitant la cupidité, en courbant tous les cœurs vers la matière, en fomentant l'égoïsme qu'on formera une société morale et vertueuse. La morale qui ne repose que sur les intérêts est une triste morale. Tout acte de vertu sort d'un sacrifice et le suppose. Or je ne sache pas que le matérialisme enfante les sacrifices : c'est le fruit de la foi et de la prière. Il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses et le servir de tout son cœur, pour aimer et servir le prochain comme soi-même.

Donc, mes Frères, après toutes les théories modernes, tous les rêves de je ne sais quelles sectes *humanitaires*, comme elles s'appellent, c'est encore à la religion surnaturelle, à la religion du spiritualisme, à la religion de la foi, de la prière et de la grâce, à la religion de Jésus-Christ, en un mot, qu'il faut en revenir, si l'on veut trouver une base solide à la morale et des moyens efficaces de populariser la vertu. Et voilà pourquoi, mes Frères, nous ne cessons de faire retentir parmi vous les saines doctrines de l'Église catholique ; voilà pourquoi nous persistons depuis si longtemps à vous dire que le démon d'égoïsme, de cupidité, de matérialisme qui travaille la société, ne saurait être chassé que par la foi et la prière, source unique de l'abnégation et du sacrifice, vertus sans lesquelles la société est impossible : *Quare nos non potuimus ejicere eum ? Propter incredulitatem vestram ; hoc genus non ejicitur nisi per orationem*.

Permettez-moi, mes Frères, de résumer ici ce qui fait depuis deux ans l'objet de nos instructions, soit que nous les ayons adressées à cet exercice du soir, dans la sainte quarantaine, soit qu'elles aient été la matière du prône paroissial.

I. La foi est l'unique fondement de la morale : voilà ce que d'abord nous avons établi dans plusieurs instructions consécutives. Là nous avons montré qu'attendre de tous les cultes le même résultat pratique, prétendre que les diverses formes du dogme sont indifférentes à la morale publique, c'est ressembler au jardinier qui pour obtenir des raisins, par exemple, planterait indifféremment de la vigne ou des épines. Nous vous avons dit que la véritable religion était nécessairement une, et, par conséquent, exclusive, et qu'à ce titre l'intolérance en matière de doctrine était un de ses caractères distinctifs. L'erreur est prête à capituler avec toutes les erreurs ; elles sont filles d'un même père : *Vos ex patre diabolo estis*. Mais la vérité n'entre jamais en composition avec le mensonge, elle ne fait point de concessions. Aussi, parmi les diverses sociétés qui prétendent posséder la vérité, voulez-vous fixer votre jugement, arrêter votre conviction ? Imitiez, avons-nous dit encore, la sagesse de Salomon ; faites apporter un glaive et regardez au visage des prétendantes. Les unes consentiront au partage : celles-là ne sont pas les véritables mères ; mais il en est une qui sera inflexible, qui fondra en larmes, qui se jettera sur le glaive pour empêcher toute mutilation, tout morcellement de la vérité : celle-ci est la véritable mère. Voilà l'Église de Jésus-Christ, l'unique dépositaire de la vérité, par conséquent l'unique gardienne de la morale.

Mais si la foi est le fondement nécessaire de la morale, la grâce en est le moyen indispensable. Lors même que mon esprit est éclairé, il reste à aider ma volonté. Ce n'est pas assez de savoir, il faut pouvoir ; ou bien je dirai avec le poète : *Video meliora proboque, deteriora sequor*. Le vaisseau est dans le port, c'est quelque chose ; mais si le vent ne vient pas gonfler les voiles, il y restera éternellement immobile. Or, le seul moyen efficace pour procurer l'accomplis-

sement des lois de la morale, c'est la grâce surnaturelle. La foi est le *pourquoi* de la morale ; la grâce en est le *comment*. Or cette grâce surnaturelle, nous vous l'avons dit, l'homme la demande par la prière, et Dieu la lui confère par les sacrements. La prière et les sacrements, voilà le double élément dont se constitue le culte catholique. Nous n'avons jusqu'ici traité encore que de la prière, et nous avons établi les propositions suivantes :

Le culte extérieur et public faisait essentiellement partie de la religion de l'homme.

Un des caractères frappants du culte catholique, c'est qu'il affecte la forme dramatique, c'est-à-dire qu'il reproduit les faits religieux qui sont la base du christianisme.

Le temple est par excellence le lieu du culte ; et ici nous avons fait ressortir la puissance religieuse des temples catholiques.

Le dimanche est par excellence le jour du culte ; et ici nous avons montré longuement la sagesse, la fécondité de la loi du dimanche, ses immenses résultats au point de vue religieux, social et domestique.

Le sacrifice est la grande et essentielle action du culte ; et nous avons consacré trois discours à développer les grandeurs infinies de notre sacrifice chrétien, et les importantes leçons d'abnégation et de sacrifice qu'on peut et qu'on doit rapporter de l'autel où un Dieu s'immole.

Les saints offices de l'Église et la prière canoniale sont un complément du sacrifice ; ici nous avons essayé de vous révéler quelques-unes des richesses de la liturgie catholique, et nous avons parlé en particulier des vêpres.

Enfin, nous avons déroulé à vos yeux tous les mystères du cycle chrétien, toute la succession du calendrier ecclésiastique ; et nous vous avons dit comment la religion avait attaché à chaque époque de l'année, à chaque jour de

la semaine, à chaque heure du jour, une pensée de foi et de vertu.

Or, M. F., vous qui nous avez suivi attentivement, nous en appelons à votre jugement : y a-t-il sur la terre une puissance plus grande, un moyen plus efficace pour amener les hommes à la pratique constante de la vertu que le culte catholique ? Peut-il n'être pas un homme vertueux, un homme accomplissant tous ses devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers lui-même, celui qui offre à Dieu l'hommage public de son culte, qui fréquente assidûment le temple, qui sanctifie le dimanche et les fêtes, qui assiste dans ces jours au sacrifice de la messe, qui prend part aux autres solennités de l'Église, et qui suit avec intelligence le développement des mystères que renferme le cycle annuel de la liturgie ?

Et maintenant, m'adressant à ceux qui se plaignent si amèrement des vices de la société, qui s'enrôlent dans de saintes croisades pour la moralisation du peuple, comme ils parlent, ne serai-je pas en droit de leur dire : Ce peuple que vous voulez rendre meilleur, vous voit-il quelquefois, dans l'attitude de la prière, offrir au Créateur l'hommage qui lui appartient ? Vous rencontre-t-il souvent dans le temple ? N'est-il pas vrai que vous lui avez donné l'exemple de la désertion ? Le dimanche, ce puissant levier de moralisation, en maintenez-vous la sainteté ? En procurez-vous l'observation ? Donnez-vous l'exemple de l'assistance au saint sacrifice et aux solennités publiques de l'Église ? Tenez-vous grand compte des traditions saintes qui se rattachent à l'année chrétienne, et vous apercevez-vous même s'il y a un Avent, un Carême, un mercredi des Cendres, un Vendredi Saint, une fête de Pâques, un jour des Morts ?

Hélas ! mon frère, et vous parlez de rendre les hommes meilleurs et plus vertueux ! Et vous vous plaignez peut-être

de ce que notre sacerdoce ne s'occupe pas assez des besoins de la société ! Est-ce notre faute à nous si nos temples sont vides, nos solennités désertes, nos mystères incompris ? Est-ce notre faute à nous si, par un vertige qu'on ne peut attribuer qu'au mauvais exemple des chefs de la société, la société entière a pris en dégoût cet ensemble de pratiques, ce concert de moyens doux et puissants qui avaient naturalisé en quelque sorte la vertu dans le cœur des hommes et dans les habitudes des peuples ? Il y a encore sur la terre de vrais chrétiens, des hommes qui fréquentent l'église, qui respectent le dimanche, qui assistent scrupuleusement à la messe et aux vêpres, qui reçoivent les sacrements, qui se préoccupent pieusement des divers mystères qui se rattachent aux diverses époques de l'année. Voilà les hommes ; tels que les fait encore l'Église.

Il y a d'autres hommes aussi, un peu différents de ceux-là. Inscrits, en naissant, sur le registre civil, informés de leur majorité par la loi du recrutement militaire, associés à une femme de par l'officier municipal, pour ces hommes la paroisse n'est rien, et la commune est tout : c'est là qu'on délivre les certificats exigés par la légalité, et c'est là aussi qu'on va porter ses économies à la caisse d'épargne. Pour ces hommes, le septième jour de la semaine n'est qu'un jour vulgaire et ne s'appelle pas dimanche ; le quatorzième jour de la lune de mars ne ramène qu'un jour comme les autres, et non pas le jour de Pâques ; pour eux, comme pour les animaux, les saisons ne diffèrent que par la sensation du froid et du chaud. Ainsi se passe leur vie jusqu'à ce qu'un délégué de la police accompagne leur dépouille au cimetière communal. Voilà les hommes tels que les font nos institutions, depuis qu'un complet divorce a été prononcé entre la société et la religion.

Or, je vous le demande, M. F., lesquels de ces hommes, ou bien ceux qui vivent sous les salutaires influences de

l'Église, ou bien ceux qui s'y soustraient entièrement, lesquels rencontre-t-on dans les rues et dans les émeutes, lesquels remplissent nos prisons, lesquels font craindre à chaque instant quelque nouvelle secousse, quelque nouveau bouleversement ? La conclusion de ce résumé rapide que je viens de faire de nos précédentes instructions, n'est-elle donc pas déjà évidemment celle-ci, M. F., savoir que si nous voulons devenir meilleurs, il n'y a pas d'autre parti à prendre que redevenir chrétiens ?

Mais tâchons, M. F., de continuer nos enseignements, le temps s'avance ; et après ce coup d'œil qu'il était important de jeter derrière nous pour constater la route déjà parcourue, je crains de vous fatiguer si j'aborde, et surtout si je traite à fond un sujet.

Vous avez pu remarquer, M. F., que je n'ai parlé jusqu'ici que de ce qui compose la prière publique, la prière à l'état social, si je puis ainsi parler. C'est qu'en effet, M. F., les actes extérieurs, symboles d'un sentiment, sont très efficaces à le réveiller dans les cœurs où il se serait endormi. C'est avoir déjà fait beaucoup pour l'âme, que d'avoir réglé la conduite extérieure. Cependant, je l'avoue, la prière publique n'a de prix réel qu'autant qu'elle est l'expression de la prière privée. Aussi dois-je vous parler prochainement de la prière, de la prière du cœur. Aujourd'hui je me contenterai de répondre à une objection devenue malheureusement trop commune.

II. M. T. C. F., parce que la science a constaté dans ces derniers temps quelques merveilles de plus parmi les œuvres du Très-Haut ; parce que l'observation et l'expérience des siècles passés ont amené quelques découvertes dans l'ordre des choses naturelles, l'homme se croit dispensé désormais de recourir à Celui qui est la cause première d'où procèdent toutes les autres causes. Nous marchons comme

si nous étions sous l'empire d'une nécessité fatale, comme si nous relevions uniquement des causes secondes à qui nous supposons une direction aveugle et des lois immuables. Je vais essayer, M. F., de répondre à ces fausses idées de notre siècle, en établissant non pas successivement, mais concurremment, ces deux vérités :

1° Que les découvertes des sciences physiques ne portent aucune atteinte à la puissance ni à la providence de Dieu ; par conséquent :

2° Que ces découvertes ne diminuent en rien la nécessité et l'efficacité de la prière (1).

Reconnaissons donc, M. F., que la prière est placée bien au-dessus de toutes les misérables objections qu'on fait retentir à nos oreilles. La prière, elle a son retranchement dans le fond même de notre cœur, d'où s'échappe souvent, malgré nous, le témoignage d'une âme naturellement chrétienne, comme parle Tertullien. La prière, elle est inséparable de notre nature.

Je vous demande pardon de m'être trop arrêté peut-être à réfuter ces erreurs. Prochainement, s'il plaît à Dieu, nous méditerons ensemble sur la nécessité, sur la puissance, sur la douceur de la prière. Heureux, M. F., heureux celui qui connaît par expérience les saintes, les ineffables consolations de la prière ! Heureux moi-même si mes faibles paroles peuvent ranimer dans quelques cœurs le sentiment, éteint peut-être, de la prière ! C'est la grâce que je demande à Dieu et à sa sainte Mère (2).

(1) Voir t. I, p. 429, le développement de ces deux propositions.

(2) Cf. *Appendice I* : A, 66.



INSTRUCTION

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION : SUR LA
PRIÈRE.

(5 avril 1843)

*Benedictus Dominus qui non
amovit orationem meam... à me.*

Béni soit le Seigneur qui ne m'a
pas retiré la prière.

(Ps. LXV, v. 20.)

Un de nos rois écrivait un jour à sa mère, à la suite d'une sanglante et désastreuse affaire : *Tout est perdu, fors l'honneur*. Et l'honneur sauvé consolait ce grand cœur de la perte de tout le reste.

M. F., un autre roi, plus grand encore et plus religieux (ce roi s'appelait David), entraîné par un moment de violente passion dans les plus coupables excès, en présence des ravages causés à son âme par le péché et des calamités multipliées autour de lui par la colère du ciel, laissait échapper de ses lèvres ces derniers accents d'espérance : Béni soit le Seigneur qui, parmi tant de maux, n'a pas permis que la prière me fût enlevée : *Benedictus Dominus qui non amovit orationem meam à me!* Et la prière, conservée dans son cœur, rassurait ce roi malheureux . elle

devait rendre à son front la couronne de la vertu aussi bien que le diadème d'Israël, échappés en même temps de sa tête.

Et quinze cent ans après, un homme que je puis bien nommer à la suite des rois, car il avait, lui, la royauté de l'intelligence, le plus grand et le plus savant homme des temps chrétiens, commentant, d'après le sens que nous lui avons donné nous-même, la parole de son devancier dans la carrière du péché comme dans celle du repentir, de la sainteté et du génie, promulguait hardiment cette règle si consolante pour le pécheur : Tant que vous sentez que la prière ne s'est pas éteinte dans votre cœur, qu'elle ne vous a pas été ravie, ayez bon courage ; Dieu n'a pas retiré de vous sa miséricorde. Dès l'instant où la miséricorde de Dieu ne serait plus pour vous, son esprit de prière ne serait plus en vous : *Cùm videris non à te amotam deprecationem, securus esto, quia non est amota misericordia ejus.* Ce qui équivaut à dire, M. F., qu'aux yeux de la religion, quelques ravages que le mal ait exercés dans la vie d'un individu ou dans celle d'un peuple, quand la prière lui reste, il y a toujours lieu d'espérer. Si j'entends crier après le naufrage que tout est perdu, sauf la prière, je conclus, moi, que rien n'est perdu : *Securus esto, quia non est amota misericordia ejus.*

C'est cet important sujet que je viens traiter en ce moment parmi vous, M. F., non pas avec l'ordre et l'arrangement d'un discours préparé, je n'en ai eu ni le loisir ni la volonté ; mais avec cette simplicité de l'entretien qui pénètre doucement l'esprit et touche parfois le cœur. Les grands maîtres ont déployé dans cette matière toute leur supériorité ; nous n'aurons pas la témérité de rivaliser avec eux. Mais si nous n'avons pas leurs talents, nous pouvons nous rendre cette justice que nous les égalons par le sincère désir qui nous anime de servir la cause de Dieu et d'être quelque peu utile à vos âmes.

Nécessité inévitable et indispensable de la prière ; puissante efficacité de la prière ; douceur ineffable de la prière : voilà les trois principaux aspects de notre sujet, quoique nous ne soyons pas esclaves de notre division.

Je ne puis que bien augurer de ce Jubilé et de cette Retraite pascale pour tous ceux qui, si éloignés qu'ils soient d'ailleurs de l'accomplissement du devoir chrétien, se retireraient aujourd'hui de cette église avec la résolution de prier. Mais entrons en matière.

I. Prier, M. F., pour un homme, pour un chrétien, c'est en quelque sorte sa nature et sa respiration ; c'est surtout son devoir indispensable comme créature et comme pécheur.

L'homme est : donc il doit prier, car tout ce qui est, prie. Ici, M. F., si je ne craignais de me jeter dans des considérations abstraites qui ne seraient peut-être pas à la portée de tous les esprits, je vous dirais que, sous quelque point de vue qu'on considère la prière, ou comme hommage, ou comme demande, toute la nature prie à sa façon. En accomplissant constamment les lois que la volonté souveraine de Dieu leur a tracées, les êtres inanimés rendent hommage à la puissance et à la sagesse infinies du Créateur. Et par la dépendance qui lie et asservit toutes les parties de la création les unes aux autres, on peut dire aussi qu'il n'est pas un être dans l'univers qui ne prie, qui n'implore les éléments au milieu desquels il est placé, et par conséquent le Dieu qui les a formés.

M. F., Dieu seul subsiste en lui-même et par lui-même ; Dieu seul est indépendant et complet dans sa propre substance ; Dieu seul est celui qui est ; Dieu seul n'a besoin de rien ni de personne ; Dieu seul ne prie pas. Mais tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui n'a l'être que par communication, par épanchement de la source pre-

mière de l'être, tout ce qui est créé, en un mot, est dépendant, inachevé, n'existe que par emprunt, que par une perpétuelle aspiration vers les sources de la vie.

Il est, dans cet auditoire, des hommes éclairés qui ont étudié les lois de la nature. Ont-ils médité quelquefois sur cette loi principale, d'après laquelle toute substance conserve, entretient, renouvelle, perfectionne son être, en demandant appui et concours à toutes les substances environnantes? L'être créé, s'il est abandonné à lui-même, retombe de tout son poids dans le néant, comme le mobile tend vers son centre. La preuve qu'il n'est rien par lui-même, c'est qu'il n'est pas un seul moment semblable à lui-même; il ne cesse de s'altérer, de s'appauvrir; et il ne répare ses pertes, il ne subsiste et ne s'accroît qu'en mendiant toujours, en recevant de toute main. C'est ainsi, selon l'expression du poète, que la plante flétric incline ses feuilles suppliantes qui appellent la rosée : *Jovi supplicat imbrem*. C'est ainsi, selon l'expression plus vénérable de l'Esprit-Saint, que les petits des oiseaux reçoivent leur pâture du Dieu qu'ils invoquent dans leur langage : *Et pullis corvorum invocantibus eum*.

Créature intelligente et libre, mais créature néanmoins, l'homme n'est point mis hors la loi générale qui atteint tous les êtres créés. Comme eux, plus qu'eux, il est forcé de prier. Car, encore bien qu'il ait une vie plus parfaite et plus élevée, ce n'est néanmoins qu'une vie communiquée. Le fleuve de l'être, qui a ses sources dans les montagnes éternelles, ne fait que traverser rapidement cette humble vallée. A peine sommes-nous nés, que la vie nous échappe et qu'un travail de destruction s'opère en nous. Chaque jour, à chaque instant, nous mourons, si nous n'alimentons notre existence, si nous n'allons puiser sans cesse aux principes de la vie. Or, il y a dans l'homme deux vies : la vie de l'âme et celle du corps, la vie spirituelle et la vie ani-

male. Si l'homme, acceptant, avouant humblement sa dépendance envers Dieu, entretient un noble commerce avec cette intelligence suprême, et implore avec piété les rosées de la grâce par lesquelles son âme est vivifiée, tout le reste lui sera donné par surcroît et viendra spontanément lui payer tribut. Et tous les éléments qui composent la création inférieure, gravitant sans cesse vers un ordre plus élevé dans la hiérarchie de l'être, n'auront d'autre fin que d'arriver jusqu'aux usages de l'homme, de l'homme à la fois autel et prêtre de toute la nature. C'est ainsi qu'en cédant à la nécessité de la prière envers Dieu, l'homme acquiert l'empire sur tout le reste de l'univers. Tributaire du ciel, il est le roi du monde ; permettez-moi de citer un poète : *Diù te minorem quod geris, imperas. Te minor, totum latè reget orbem.*

Mais s'il en est autrement, si l'homme affecte l'indépendance envers le Très-Haut et rougit de s'humilier à ses pieds ; si négligeant d'alimenter en lui-même la vie de l'âme et dédaignant d'implorer la grâce divine, il ne se préoccupe que de la vie animale qui s'entretient par le pain et par la matière, croyez-vous que, dans ce désordre, l'homme puisse échapper à la loi générale de la prière ? Non, mais alors comprenez ce qui arrive. La création inférieure, docile à l'homme quand celui-ci, son interprète auprès du Dieu des cieux, était comme le Dieu de la terre ; la création, dis-je, se révolte contre le rebelle, et à son tour elle veut être priée. Bon gré mal gré, l'homme priera : c'est la condition de son être. Il a renié son Dieu ; il n'a plus qu'un Dieu, c'est la matière : il priera la matière. Il ne connaît plus la prière qui est l'élévation de l'esprit et du cœur vers le ciel ; il est condamné à cette autre prière qui est l'abaissement de l'esprit et du cœur vers la terre. *Invocabunt Ægyptum*, dit le prophète : ils n'ont pas voulu invoquer le Dieu de Juda ; ils invoqueront l'Égypte avec ses divinités ignobles.

Les voyez-vous, M. F., toutes ces générations humaines à genoux devant un dieu d'or, de bois ou de pierre ; à genoux devant un arbre, devant une plante ; à genoux devant les vices qui ont reçu les honneurs de l'apothéose ? Les voyez-vous, ces générations pour qui tout est dieu, excepté Dieu lui-même, et par conséquent pour qui tout, hormis Dieu, est un objet d'adoration, de culte, de prière ? Et ne me dites pas que ces siècles d'idolâtrie sont passés. Parce que l'esprit humain rougirait de ressusciter la vieille mythologie, il n'en est pas moins vrai que l'orgueil, l'ambition, la luxure, le vol, l'or et l'argent, la matière, sont les seuls dieux du peuple qui n'adore pas le Dieu véritable.

Vous, mon frère, qui vous glorifiez de ne jamais courber le front devant les autels, de ne jamais prier le Dieu qui vous a donné l'être, de bonne foi osez-vous prétendre que vous ne priez jamais ? Vous ne priez pas, dites-vous ; mais pourquoi donc êtes-vous si rampant aux pieds de cette idole qu'on appelle le pouvoir ou la fortune ? Comme vous tendez les mains vers cette divinité qui dispense l'argent, les places, les faveurs ! Oh ! comme je vous vois là, humble et suppliant ! Vous ne priez pas ; et moi je vous ai vu hier à genoux devant un homme que vous méprisez aujourd'hui, et je vous verrai demain dans la même position aux pieds d'un autre à qui vous n'accordez pas aujourd'hui un regard. Vous ne priez pas ; mais cette autre idole, qu'on appelle la renommée, la célébrité, oh ! comme je vous vois jaloux d'attirer sur vous ses regards ! Comme vous mendiez au premier venu un mot d'éloge, un applaudissement ! Comme vous poursuivez de porte en porte un suffrage dont vous espérez quelque relief et qui donnera quelque retentissement à votre nom ! Et puis cette autre idole encore qu'on nomme le plaisir, la volupté, cette idole de chair qui a captivé votre cœur, oh ! comme je vous vois, adorateur assidu, verser à pleines mains l'encens sur ses autels !

Vous si fier, si hautain, si dédaigneux, si indépendant, comme vous connaissez tous les secrets, toutes les bassesses de l'adulation et de la flatterie, toutes les formules de l'adoration et de la prière, toutes les souplesses et les versatilités d'un désir, d'une passion qui veulent être exaucés ! Vainement ces idoles, que vous vous êtes faites à vous-même, ne vous accordent, en retour de vos vœux, que dédain et mépris, ou du moins que faveurs imparfaites ! n'importe : vous acceptez votre humiliation ; esclave docile et soumis, vous baisez vos chaînes.

M. F., il en sera toujours ainsi. L'homme n'est pas un Dieu : il n'a pas l'être complet en lui-même ; il ne subsiste qu'en empruntant, il ne s'achève qu'en demandant. Ou bien il priera Dieu, qui, en échange de cette honorable sujétion, posera sur son front une couronne de vertu et de gloire ; ou bien il priera le monde, le vice, c'est-à-dire le démon, qui, pour prix de ses honteux hommages, déverseront sur lui l'avilissement et le mépris. Mais, d'une façon comme de l'autre, l'homme priera : c'est la condition inévitable et nécessaire de toute créature ; mais c'est surtout la condition et la nécessité de l'homme pécheur.

Vous le savez, M. F., cela est écrit aux premières pages de la Genèse. La terre produisait d'elle-même et sans culture tout ce qui était nécessaire à la vie de l'homme innocent ; il n'avait pas besoin de travailler (le travail suppose la peine). Toute sa tâche consistait dans une action, une conversation douce et facile : *Ut operaretur et custodiret*. Et le ciel était alors aussi propice à l'homme que la terre : ses vœux étaient toujours prévenus, et la rosée de la grâce tombait dans son cœur pieux et reconnaissant avant même qu'il l'eût imploré. Mais cet état de choses si heureux, si favorable, fut dérangé par le péché. En même temps que la terre, devenue ingrate et inféconde,

ne donne plus rien à l'homme qu'après avoir été arrosée de ses sueurs, le ciel aussi a resserré ses dons et ses libéralités, et il faut le tourmenter, le fatiguer par la prière, *pulsare cœlum questibus*, pour en faire descendre la grâce. Depuis les jours, non pas seulement de saint Jean-Baptiste, mais depuis les jours d'Adam pécheur, le royaume des cieux souffre violence ; dans l'ordre de la grâce, tout s'achète par des efforts. La prière donc, qui était déjà pour l'homme une condition inséparable de sa nature, est devenue depuis le péché une obligation fondée d'une part sur le précepte de Dieu, de Dieu résolu à ne plus accorder désormais sa grâce qu'à la prière, et d'autre part sur la misère de l'homme à qui la grâce est mille fois plus indispensable qu'auparavant. Les paroles de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, sont assez expresses sur ce point : il faut prier, et prier sans cesse : *Oportet semper orare et nunquam deficere* ; prier sous peine de ne rien obtenir : *Usquemodò non petistis quidquam ; petite et accipietis*.

Voulez-vous connaître, M. F., jusqu'où va la nécessité de la prière ? Entendez ce principe posé par le Docteur de la grâce et proclamé par toute l'Église catholique : Sans la grâce, il n'y a point de salut, et sans la prière, il n'y a point de grâce. Car, excepté une première grâce qui est inséparable de la prière, puisqu'elle en est le principe, nous croyons, et c'est la foi catholique, que Dieu ne donne sa grâce qu'à ceux qui le prient. Nous croyons, dit encore ce saint docteur, ou du moins un auteur ancien et très approuvé dont les écrits portent son nom, nous croyons que personne n'arrive au salut que par un attrait et une invitation de Dieu, que personne, conformément à cet attrait, n'opère son salut sans de nouvelles grâces de Dieu, et que personne, si ce n'est celui qui prie, n'obtient ces grâces nouvelles : *Nullum credimus ad salutem nisi Deo invitante venire, nullum invitatum salutem nonnisi auxiliante Deo*

operari, nullum nisi orantem auxilium promereri. (Saint Augustin ou Gennade.)

Vous l'avez entendu, M. F., hormis une première prévenance toute gratuite de Dieu qui éveille en nous le sentiment religieux et l'esprit de la prière, toutes les autres grâces ne sont accordées que moyennant la prière, *mediâ oratione*, comme parle Suarès. Dieu connaît nos besoins : tant que vous voudrez ; mais il connaît aussi notre orgueil, notre suffisance ; et d'ailleurs il est le maître de ses dons, et la condition qu'il y met n'est pas, après tout, si tyrannique, puisqu'il ne s'agit que de demander pour obtenir. Mais au moins faut-il demander. Sans la prière, pas de grâce ! Or, M. F., quel besoin n'avons-nous pas de la grâce ! Sans elle l'homme même innocent était incapable d'obtenir la vision béatifique des cieux : toutes les forces de la nature sont impuissantes pour atteindre ce terme surnaturel ; le moyen doit être proportionné à la fin : pour arriver à la gloire surnaturelle, il faut absolument la grâce surnaturelle.

Mais si la grâce était indispensable à l'homme primitif pour l'élever au-dessus de sa nature, que dire de l'homme pécheur qui a besoin avant tout d'être replacé au niveau de lui-même ? Hé quoi ! avec ce foyer de concupiscence qui est en nous, et dont l'impure fumée, s'interposant toujours entre les objets et nous, fait de tout un danger pour nous ; avec ce germe de corruption qui est dans notre cœur, et cette protestation si timide ou plutôt cette complicité si facile de notre intelligence, nous espérons, je ne dis pas faire des œuvres méritoires pour le ciel, mais seulement nous maintenir dans la ligne de la vertu et du devoir sans recourir à la grâce de Dieu ! Il n'est pas besoin des foudres de l'Église pour anathématiser ce pélagianisme : notre expérience à tous nous donne le triste droit de siéger sur les bancs du concile et de proclamer

aussi haut que les Pères et les Docteurs cette définition, malheureusement trop certaine, que nous ne pouvons pas, réduits à nos propres forces, éviter le péché.

Ah ! que dis-je ? notre siècle sur ce point est de trop bonne composition : il ne lui en coûte point de s'avouer, de s'exagérer la faiblesse de notre nature. Les bagnes sont remplis d'incendiaires, d'homicides ou de criminels de tout genre, que l'excessive clémence de la justice humaine a soustraits au dernier supplice ; quelquefois le parricide lui-même crie merci, et il est écouté. Et voulez-vous savoir au fond la raison de cette indulgence inouïe dans les fastes de l'histoire ? Je vais vous la dire. Notre siècle est conséquent avec lui-même. Ce siècle matérialiste, qui ne connaît que la nature, la chair, le sang et les humeurs, et qui ne comprend rien au mystère de Dieu, ne croit pas à la grâce, au secours surnaturel qui s'obtient par la prière. Ne croyant pas à la grâce, il croit facilement à l'entraînement et à l'impulsion nécessitante de la passion vers le crime : en cela, je le répète, notre siècle est conséquent. Je le crois, moi aussi, que quand on a longtemps nourri ses passions, quand on a contracté une habitude invétérée, le moment arrive où la volonté n'est plus maîtresse d'elle-même, où le crime est inévitable. Est-il excusable pour cela ? Entendez le concile de Trente répétant mot à mot les paroles de saint Augustin : Dieu ne commande pas l'impossible : *Deus impossibilia non jubet* ; il nous ordonne de faire ce que nous pouvons et de demander ce que nous ne pouvons pas, et alors il nous donne la grâce de pouvoir : *Et petere quod non possis, et adjuvat ut possis*.

Comprenez bien cette doctrine, M. F. ; car, en dehors de là, la distinction entre le bien et le mal risquerait de s'évanouir, et la moralité des actes humains deviendrait un problème. Oui, vient un moment où nous ne pouvons pas, où la grâce nous manque actuellement pour pouvoir ; mais

alors il nous reste toujours le pouvoir de prier, et la prière nous obtiendra la force de pouvoir : *Et petere quod non possis, et adjuvat ut possis*. Oui, vient un moment pour l'avare qui a toute sa vie caressé son trésor, vient un moment où ce serait lui arracher ses entrailles que lui arracher ses richesses ; vous lui demandez l'impossible, il ne peut pas. Non, mon fils, lui répond l'Église, je ne vous demande pas l'impossible ; je vous demande de prier, et vous serez étonné de sentir votre cœur se détacher de son idole : *Et petere quod non possis, et adjuvat ut possis*. Oui, pour le cœur faible et souvent malheureux qui s'est épris d'une affection coupable, vient un moment où le sacrifice de sa vie lui coûterait moins que celui de sa passion ; vous lui demandez l'impossible, il ne peut pas. Non, mon enfant, je ne vous demande pas l'impossible. L'Église de Jésus-Christ, qui a fait mon éducation dans l'art des arts, celui du maniement des âmes, sait trop bien de quel limon Dieu a formé les cœurs ; elle est si douce dans tous ses moyens. Mon enfant, je vous demande une chose que vous pouvez, c'est de prier, et la prière vous obtiendra la force de pouvoir : *Et petere quod non possis, et adjuvat ut possis*. Priez, et bientôt vous vous écrierez avec transport comme David : *Dirupisti vincula mea, Domine* : Mon Dieu, vous avez brisé, ah ! c'est bien vous qui avez brisé mes liens, des liens que je croyais éternels. Oui, vient un moment peut-être où la fureur aveugle ce meurtrier, où une puissance fatale arme son bras et le conduit ; mais il reste à cet homme une grâce, il peut prier. Qu'il tombe à genoux, et l'arme tombera de ses mains ! On n'a pas encore entendu dire qu'un homme qui avait fait sa prière du matin, comme l'Église le lui ordonne, ait égorgé son père ou sa mère.

Donc, mes Frères, de toutes nos passions mauvaises, de toutes nos impossibilités pour le bien, il n'y a qu'une conclusion légitime à tirer : c'est que la prière nous est abso-

lument nécessaire ; c'est qu'il est des circonstances où elle est notre unique ressource, la dernière grâce qui nous soit laissée et par laquelle nous puissions en obtenir d'autres ; en sorte que la prière venant à défaillir, nous tombons dans l'abîme. De là, cet accent de reconnaissance de David : Béni soit le Seigneur qui, au moment de tant d'égaréments qui eussent dû me perdre, a daigné ne pas m'enlever la prière : *Benedictus Deus qui non amovit orationem meam à me !* Je le répète, mes Frères, rien n'est perdu, quand tout est perdu sauf la prière. Tâchons d'en comprendre toute la puissance.

II. La puissance de la prière repose d'une part sur la nature même de Dieu et sur les engagements solennels qu'il a pris, et d'autre part elle est prouvée par l'expérience des faits et des miracles qu'elle n'a cessé de produire.

Quiconque a étudié les attributs divins dans les saintes Écritures, n'a pas tardé à reconnaître cette vérité si consolante, savoir qu'en Dieu il y a une perfection dominante qui est le fond de sa nature, et qui lui est chère par-dessus toutes les autres perfections : c'est son amour. Les autres attributs divins ne sont que des attributs secondaires, des attributs accidentels, au moins quant à leur application. Quand Dieu exerce l'amour, il cède à son attrait, car l'amour est son essence ; quand il exerce la justice, il cède à la nécessité, car la justice, la vengeance, lui viennent du dehors et sont le résultat de notre péché. Cette théologie, mes Frères, je le répète, est celle des Écritures, et Tertulien, ce dur Africain lui-même, l'a merveilleusement développée. Or, s'il en est ainsi, si Dieu, désireux d'aimer, de pardonner toujours, regrette de châtier et de sévir, comprenez-vous la puissance de la prière, qui se met d'intelligence avec la passion favorite de Dieu, et qui n'aspire qu'à dérober à sa justice au profit de son amour ?

Le sophiste de Genève a consacré toute une page à blâmer la prière comme une opposition, une contradiction aux lois divines. Oui, sans doute, la prière est une opposition, une contradiction aux lois de la justice divine ; mais le Père que nous avons dans les cieus aime à être contredit et combattu de la sorte : *Sic amat optimus vinci per lacrymas, per gemitus Pater*. Que dis-je ? Quand le feu de la colère est allumé, lui-même il demande de tous côtés l'eau de la prière pour l'éteindre. J'ai cherché, dit-il, au milieu de ce peuple un homme qui vint interposer l'obstacle de la prière, et qui se posât courageusement contre moi pour m'empêcher de ravager la terre, et je ne l'ai pas trouvé : *Quæsi vi de eis virum qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra ne disperderem eam, et non inveni*. Alors, mes Frères, réduit à punir, il se console sans doute dans la justice de la vengeance ; mais ce n'est qu'en poussant un soupir, un hélas ! qui fendrait les cœurs plus durs que la pierre : *Heu ! consolabor... et vindicabor*. Et s'il se trouve un homme de prière, vainement l'iniquité est-elle portée à son comble, vainement le Seigneur, forcé de faire prévaloir les droits imprescriptibles de sa justice, conjure-t-il son serviteur de ne pas prier et de le laisser agir : *Dimitte me... n'importe ! si la prière s'obstine, si elle persiste hardiment, non dimittam te... elle remportera la victoire, elle brisera les armes déjà tirées du fourreau : Si non Moyses electus ejus stetit in conspectu ejus in confractione*. Et le Dieu tout-puissant, ce Maître des maîtres, qui naguère dictait des ordonnances avec tant d'autorité et les scellait toutes de sa signature royale, *Ego Dominus*, moi, le Seigneur, à la voix de la prière, va devenir obéissant : *Domino obediente voci hominis, il va faire la volonté de sa créature : Voluntatem timentium se faciet et deprecationem eorum exaudiet*.

Voyez-vous ce navire majestueux, immobile dans le port ?

Une timide barque s'approche, un faible bras attache la barque au navire ; et le navire est emporté par cette frêle barque. — Jésus était assis, Jésus le Fils de Dieu, le fils de l'homme. Un homme s'approche qui le priait, et Jésus se levant suivit cet homme. Jésus entraîné, emporté sur la trace de la prière, et si j'osais le dire ainsi, Jésus remorqué par la prière. Soyez sans crainte sur la dignité de cet Homme-Dieu ; car en cela il céda à son cœur, il était esclave de sa nature, car la nature divine est charité ; mais aussi il était esclave de sa parole, car Dieu a pris des engagements formels envers la prière.

Demandez et vous recevrez : *Petite et accipietis*. Cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira : *Querite et invenietis, pulsate et aperietur vobis*. Tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous le recevrez : *Omnia quaecumque petieritis in oratione, credentes accipietis*. Moi, moi qui suis la vérité, je vous dis : *Ego dico vobis* : demandez et il vous sera donné, car tout homme qui demande, reçoit : *Omnis enim qui petit, accipit*. Voulez-vous que je m'engage par serment ? Eh bien ! en vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera : *Amen, amen, dico vobis*. Mes Frères, cette promesse de Jésus-Christ est-elle assez positive ? est-elle assez souvent répétée, assez solennellement confirmée ? Aussi voyez la confiance aveugle des Apôtres dans l'efficacité de la prière : Si quelqu'un de vous a besoin de la sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement : ce sont les paroles de saint Jacques. Saint Paul n'est pas moins convaincu : Allons, dit-il, nous présenter devant le trône de la grâce afin d'y recevoir miséricorde. Vous le voyez, mes Frères, dans la pensée du grand docteur, pour recevoir il n'y a qu'à se présenter.

Et ne me dites pas, mon très cher frère, que vous n'avez jamais expérimenté par vous-même cette efficacité si posi-

tive de la prière ; que vous priez souvent et que vous ne recevez pas. Si vous priez réellement, vous recevez. Quelquefois vous vous trompez dans votre demande. Dieu, qui sait mieux que vous ce qu'il vous faut, vous exauce encore en vous refusant, au moins pour un temps, l'objet direct de votre prière, comme un père exauce son fils en lui refusant l'instrument tranchant avec lequel il se blesserait. Vous priez quelquefois et vous ne recevez pas ; mais est-il bien vrai que vous avez prié ? Ce je ne sais quoi que vos lèvres ont murmuré, ce dont votre cœur avait à peine le sentiment, est-ce bien la prière ? Moi, je vous dis, appuyé sur l'autorité de Jésus-Christ et sur l'expérience de tous les Saints, que chaque fois qu'il est sorti de votre cœur un véritable accent de prière, vous avez été exaucé. Oui, la prière, qui est le cri du cœur, traverse les mondes, pénètre les nues, va saisir corps à corps, si j'ose ainsi parler, la miséricorde divine, et elle ne se retire pas, elle ne lâche pas prise qu'elle n'ait obtenu un regard favorable : *Et non descedet donec Altissimus aspiciat.*

Les exemples ne manquent pas. Je ne vous dirai point, mes Frères, que, dans la bouche des prophètes et des grands hommes de Dieu, la prière toute-puissante arrêtait le soleil, refoulait les fleuves vers leur source, éteignait l'ardeur du feu, tirait l'eau des rochers, fermait la gueule des lions, guérissait les malades, ressuscitait les morts. Par la prière les Saints commandaient à la nature et dirigeaient les éléments à leur gré : *Et oravit Elias ut plueret, et pluit ; et iterum oravit ut non plueret, cœlum non dedit pluviam.* Mais la prière a opéré, elle opère toujours de bien plus grands miracles. On transporte plus aisément les montagnes que l'on ne dirige les passions et qu'on ne conduit les cœurs ; et la prière a changé le monde.

Quand Jésus-Christ est venu sur la terre, les idoles et les temples n'y manquaient pas, et pourtant il n'y avait plus

de prière, de véritable prière, et à cause de cela il n'y avait plus de vertu. Mais avec le christianisme, la prière revint sur la terre; que dis-je? christianisme et prière furent longtemps synonymes dans le langage de ceux du dehors comme du dedans de l'Église. Cette transformation du monde moral, qui est le prodige de la religion chrétienne, est l'œuvre de la prière. Et maintenant encore, si nous portons la foi de Jésus-Christ chez les peuples sauvages, savez-vous comment notre religion s'appelle dans leur idiome? Pour eux aussi le christianisme c'est la prière; les prêtres chrétiens, les évêques ce sont les chefs, les grands chefs de la prière. Embrasser le christianisme, c'est être de la prière; ils sentent si bien, ces cœurs durs et féroces, que c'est la prière qui les a brisés, adoucis! Enfin, sans aller si loin, demandez à ce pécheur, revenu de ses longs égarements, sorti de l'abîme où il semblait être perdu pour toujours, quelle main l'en a retiré? il vous dira que c'est la prière. Un jour qu'il était fatigué de tout le reste et du vice même, il a prié, et la prière l'a rendu à Dieu et à la vertu.

Mes Frères, ce qu'on appelle les miracles de la grâce, c'est toujours une prière qui les a déterminés: quelqu'un s'est intéressé auprès de Dieu pour cette âme; il a été dit pour elle quelques *Ave Maria*. Le jeune israélite si promptement, si admirablement, si suavement conquis à la foi chrétienne, disait, au sortir de son ineffable extase: *On a prié pour moi*. Oui, fils d'Abraham, on a prié pour vous; un frère revêtu du sacerdoce, un ami aussi obstiné dans sa prière que dans son zèle, un moribond ont prié pour vous; l'Église des enfants du Cœur de Marie a prié pour toi; et toi-même, tu t'es agenouillé, tu as cédé à une première grâce, à un attrait de prière, et c'est ce cri sorti de ton cœur qui t'a mérité tant d'autres grâces. Dieu seul est le moteur des cœurs, oui, je l'avoue; mais le levier dont il se sert est entre nos mains, c'est la prière.

La prière, M. F., c'est elle qui est la reine du monde ; c'est d'elle que dépend le salut des nations comme celui des individus. Écoutez, à ce propos encore, quelques mots. Un jour que Josué, à la tête des Israélites, combattait contre les fils d'Amalec, tandis que la bataille se livrait dans la plaine, Moïse, à genoux sur la montagne, priait le Seigneur. Et lorsque Moïse tenait les mains en haut, Israël était victorieux ; mais s'il venait à les abaisser un peu, Amalec avait l'avantage. Les mains donc de Moïse s'étant appesanties, Aaron et Hur lui soutinrent les deux bras. Et ainsi ses mains ne cessèrent point jusqu'au coucher du soleil ; et Josué mit en fuite Amalec et triompha de tous ses ennemis. C'est là, M. F., l'histoire de chacun de nous, sans doute : n'est-il pas vrai que la prière a toujours été la règle, la mesure de notre vertu, et, si j'osais ainsi parler, le thermomètre de toute notre vie ? que, selon que nous prions davantage, nous avons plus d'énergie pour le bien ? que, quand la prière se ralentissait dans notre cœur, les passions commençaient à triompher, et que nous sommes devenus leur esclave du jour où la prière s'est éteinte en nous ? Mais si c'est là l'histoire de chacun de nous, c'est aussi l'histoire des peuples.

Tant que dans une nation la prière, rangée au nombre des institutions publiques sans lesquelles aucune agrégation ne peut subsister, aura ses maisons, ses domaines, ses ministres, ses jours consacrés, ses grandes et solennelles assemblées, cette nation marchera de prospérités en prospérités. Bien des vices inhérents à l'humanité, bien des passions criminelles s'agiteront dans le sein de cette réunion d'hommes ; mais il y a un contrepoids au mal, il y a un préservatif contre les foudres du ciel : c'est la prière. Mais si la prière vient à s'affaiblir, si la nation, la famille abjurent la prière, si les temples croulent sous les marteaux sacrilèges, si la tribu de la prière est mutilée, si les

filis du cloître sont dispersés et que la voix virginale des tourterelles soit étouffée ; dès lors, cette terre maudite, où le vice est désormais sans compensation, est agitée par de violentes secousses. Vainement des mains habiles dirigent avec calcul et précision les ressorts variés de la politique et de l'administration, pour maintenir l'équilibre au dehors comme au dedans de l'État ; il n'y a qu'une politique qui puisse désarmer le Ciel, en équilibrant la somme du mal par celle du bien : c'est la politique de la prière. Sans elle, les plus sages s'évanouiront dans leurs vains systèmes ; la machine se disloque de tous côtés ; cette société va périr.

[Est-ce de la société française que je veux parler en ce moment ? Non, M. F. La lutte dans laquelle nous sommes engagés est terrible. J'entends de tous côtés les sages du siècle qui se désespèrent ; si je ne croyais comme eux qu'à la sagesse du siècle, je trouverais qu'ils ne sont pas assez désespérés encore. La crise est plus profonde, le mal est plus étendu et plus intime que la multitude ne se le persuade. Quand l'anarchie des doctrines a été prêchée, favorisée de mille manières, il est inévitable que l'anarchie doit éclater dans les mœurs et dans les faits. Quelque forme que revête le commandement, il est condamné à mort dans une société qui ne sait plus obéir. Donc, je le répète, le mal est extrême.

Cependant, nous qui avons appris de l'Esprit-Saint que Dieu conduit et dirige les nations sur la terre, *et gentes in terrâ dirigit*, et qui savons que dans cette direction des peuples, dans ce gouvernement des sociétés, Dieu tient grand compte de la prière ; tout en présageant de cruelles et nécessaires expiations que les droits de Dieu, si longtemps méconnus, devaient enfin nous faire subir, néanmoins, loin de désespérer de l'avenir de notre patrie, nous affirmons que la France sortira victorieuse de toutes ses épreuves.

Et cela parce que nous nous souvenons de la maxime de saint Augustin : Tant que vous verrez que la prière ne s'est pas éteinte au milieu de vous, ayez bon courage, soyez en sécurité ; Dieu n'a pas retiré de vous la miséricorde : *Cum videris non a te amotam deprecationem, securus esto, quia non est amota misericordia ejus.* Or, M. F., qui ne le sait, qui ne le voit, que la prière ne s'est pas éteinte en France ? Oui, la France prie, elle prie beaucoup. De l'Église catholique tout entière, la France est peut-être le pays où la prière a le plus d'empire. La France est la patrie de la prière. Ce ne sont pas dix justes, ce sont des milliers de justes que renferment nos cités et nos campagnes. Que les hommes superficiels qui ne voient que les effets et jamais les causes, jugent à leur façon les événements d'ici-bas. Pour nous, nous ne bénissons que les coups du ciel, c'est-à-dire nous ne bénissons que les fruits de la prière.] (1)

M. F., il y eut dans les jours anciens et primitifs un peuple qui porta jusqu'aux dernières limites le développement des arts, et aussi le raffinement des vices. Ces enfants des hommes, comme les appelle l'Écriture, appliquant exclusivement à la matière cette noble intelligence qu'ils avaient reçue du Créateur, et qui, malgré le ravage du péché, se ressentait encore de sa vertu première et de sa force native, produisaient chaque jour de nouvelles conceptions, bâtissaient des villes, travaillaient les métaux, perfectionnaient les arts agréables, et chaque jour aussi ils attiraient parmi eux les enfants de Dieu, tentés par de riches alliances avec leurs filles belles et soigneusement élevées. Or, M. F., ce peuple dont la civilisation et aussi la corruption ne sera jamais égalée par la civilisation ni

(1) Les paragraphes entre parenthèses ne faisaient pas partie de la première rédaction de cette instruction sur la prière ; ils furent empruntés plus tard à un sermon sur la prière, prêché en 1848 devant Monseigneur l'Évêque de Chartres. (Cf. *Appendice I* : p. 29, n° 57 bis.)

par la corruption des siècles modernes, ce peuple que l'Esprit-Saint appelle un peuple de géants, savez-vous pourquoi il a disparu de la terre ? L'Écriture va vous le dire : *Non exoraverunt antiqui gigantes, qui destructi sunt confidentes in virtute suâ* : Les anciens géants n'ont pas prié, et ces hommes qui se fiaient à leurs forces ont été détruits.

M. F., nous voulons rendre justice à notre siècle : par certains côtés, c'est un siècle géant. Sans ressaisir peut-être toutes les traditions antiques et primordiales de la science, l'esprit humain a fait de grandes découvertes, enfanté des prodiges inouïs. Tout l'univers vient payer tribut à notre industrie ; les jours, les distances s'effacent ; les fleuves ne sont plus tranquilles dans leurs lits, ni les montagnes sur leurs bases ; jamais la facilité du transport, le luxe ni les commodités de la vie n'ont été poussés plus loin. Eh bien ! au milieu de toutes ces richesses, de ce bien-être matériel et de tous les vices qui en sont inséparables, savez-vous, M. F., ce qui pourra nous sauver du sort échu aux anciens peuples ? Une seule chose. Tandis qu'attachés, collés à la terre, nous étudions, nous perfectionnons, nous idolâtrons la matière ; tandis que nous vivons absorbés par les soins temporels et les plaisirs de la vie, ah ! veillons à ce que sur la montagne la prière élève ses mains vers les cieux. Loin de l'insulter ou même de la troubler dans ses soins pieux, allons au besoin lui soutenir les bras ; multiplions, entretenons ces fils du cloître, ces vierges consacrées ; ne regrettons pas quelques secours, quelques privilèges que la chose publique leur accorde : ils paient à l'État un impôt plus utile et plus nécessaire que celui qui leur serait remis. Car si la prière allait se taire parmi nous, si la prière allait cesser de purifier la matière, si le sacrifice et l'immolation allaient ne plus compenser la cupidité et l'égoïsme, si ce malheur que Mardochée suppliait le Seigneur d'écarter de son peuple quand il disait : « Ne fermez pas la bouche de ceux qui

chantent vos louanges, » allait fondre sur nous ; le jour ne tarderait pas à venir où, sur les ruines fumantes de notre patrie et sur les débris dispersés de notre civilisation, les générations pourraient dire : Les hommes géants n'ont pas prié, et, tandis qu'ils se fiaient en leurs forces, ils ont été détruits : *Non exoraverunt antiqui gigantes, qui destructi sunt confidentes in virtute sua*. Mais il n'en sera pas ainsi. Les pensées que le Seigneur médite sur nous sont des pensées de paix. Et quand je vois qu'autour de nous chaque jour la prière reprend son cours et retrouve ses vieux asiles, je dis : Le Seigneur fait briller son arc-en-ciel sur la nue. Béni soit le jour qui dans un tel naufrage, où tout devait être englouti, a du moins sauvé la prière : *Benedictus Dominus qui non amovit orationem meam à me !*

M. F., je m'arrête ici, il en est temps ; et la partie la plus touchante de mon sujet n'a pas été traitée : je veux dire, les douceurs de la prière. *Si quis vestrum tristatur oret* : Si quelqu'un de vous est triste, qu'il prie. J'en appelle à vous, âmes pieuses qui avez fait l'heureuse expérience des douceurs de la prière, à vous qui n'êtes pas seulement fidèles aux exercices réglés de la prière, mais qui, cédant parfois à un attrait, à une invitation de la grâce, ouvrez votre âme tout entière à votre Dieu.

Oh ! M. F., que cela est vrai, que la prière chasse et dissipe la tristesse ! Quand le cœur est douloureusement oppressé, quand l'âme semble défaillir et périr, oh ! comme Dieu alors nous prend entre ses bras, nous presse sur son cœur et nous inonde des suaves et ineffables joies de la grâce ! Oh ! que je le plains, celui qui est couvert de plaies, et qui ne sait pas recourir au baume de Galaad ! Que je le plains, celui qui souffre et ne prie pas, qui ne prie jamais ! Que je les plains, qu'elles sont sèches et arides, ces montagnes de Gelboë sur lesquelles la rosée des cieux ne pleut jamais !

M. F., vous vous lamentez tous les jours de ce que la vie est amère, de ce que le monde est perfide ; votre cœur, qui voudrait aimer, ne rencontre pas d'amis sûrs et fidèles ; parfois l'épanchement de vos peines dans un autre cœur devient pour vous la source de nouveaux chagrins plus cuisants ; le charme consolateur du confident humain se change si aisément, si imperceptiblement en un ascendant séducteur ! Mon frère, ma sœur, je vais vous indiquer un ami, un confident dans le sein duquel vous pourrez décharger votre âme, et qui ne vous donnera en retour qu'appui, encouragement, conseil, grâce et force ; cet ami, ce confident, c'est votre Dieu, ce Dieu qui écoute la prière, le Dieu du ciel, et surtout le Dieu du tabernacle. Oh ! qu'il y a de repos, de bonheur, de lumières, de délices dans ce cœur-à-cœur ! Essayez donc, essayez-en : *Gustate et videte.*

Hommes du monde, femmes du monde, je vous entends dire encore que vous regrettez d'avoir interrompu depuis de longues années les exercices de la vie chrétienne, que vous voudriez croire, que vous voudriez pratiquer, mais que vous n'en avez pas la force. Dans quelques jours la table eucharistique va être dressée, l'Église va vous y appeler. Hélas ! et un grand nombre encore n'auront pas le courage de s'en approcher. Il y a si longtemps qu'on s'en est éloigné ! les jours sont si mauvais encore ! l'empire du respect humain est si fort ! il y a tant d'habitudes à rompre, de violences à se faire ! Cela est impossible.

Mon frère, ma sœur, assurément je ne vous remets pas votre obligation pour cette année ; je gémissais avec l'Église de ce que vous n'allez pas encore l'accomplir peut-être. Mais, puisque vous me parlez d'impossibilités, ah ! je vous dirai que ce qui est impossible auprès des hommes, n'est pas impossible auprès de Dieu : *Deus impossibilia non jubet...* Je vous demande, moi, je vous demande en grâce de faire une chose qui est en votre pouvoir : c'est de prier. Et si

vous priez, Dieu fera le reste ; et ce qui vous semblait impossible deviendra possible. Et quand une autre solennité viendra, vos frères seront étonnés et consolés de vous voir en tête de ceux qui s'avanceront vers le banquet ; et vous-même admirerez comment tous vos liens ont été brisés, et vous vous écrierez avec David : Béni soit le Seigneur qui, au milieu de mes égarements, de mes froideurs, de mon indifférence, n'avait pas retiré de moi la grâce de la prière ! J'avais tout abandonné, j'avais tout perdu ; il ne me restait que la prière ; un jour j'ai prié, et la prière m'a tout rendu. C'est, M. F., la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 67 ; AB, 48 bis ; p. 25, n. 29 ; p. 27, n. 44 quarter ; p. 29, n. 57 bis ; p. 30, n. 57 ter ; p. 31, n. 62, 1^o.

XI

ALLOCUTION

POUR LE MARIAGE DE M. ARMAND S*** ET DE M^{lle} JULIA LE M***,
CÉLÉBRÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

(le jeudi 4 mai 1843)

JEUNES ÉPOUX,

L'Église catholique, votre mère, en vous appelant aujourd'hui au pied des autels, veut vous ouvrir les trésors de son amour et de ses largesses. Le mariage, qui confère des droits aux époux chrétiens, leur impose surtout des devoirs ; il était donc nécessaire qu'il leur conférât aussi des grâces, et pour sanctifier les droits et pour faciliter les devoirs. Notre-Seigneur Jésus-Christ y a pourvu divinement, en établissant le sacrement des époux, c'est-à-dire en faisant du mariage un de ces mystérieux ruisseaux qui font circuler dans les âmes le sang de Jésus-Christ, qui transmettent tous la grâce surnaturelle dans les âmes, et dont chacun communique en outre une grâce propre et une vertu particulière.

Ainsi, jeunes époux, de la même façon qu'autrefois, à votre entrée dans la vie, l'eau sainte, versée sur vos fronts, atteignit votre âme et la régénéra ; que plus tard, aux jours

de votre adolescence, la sentence du prêtre effaça vos fautes et vous rendit une seconde innocence ; que le tabernacle s'ouvrit pour vous donner le pain transsubstantiel descendu des cieux ; que la main du pontife fit descendre en vous l'Esprit de force et d'amour qui constitue le chrétien parfait : de la même façon, aujourd'hui, le consentement que vous allez exprimer devant l'Église, et la bénédiction par laquelle je vais le consacrer, opéreront en vous un prodige surnaturel, qui unira vos cœurs par des liens célestes, et qui vous donnera à vous, mon cher ami, des grâces d'époux et de père, à vous, mon enfant, des grâces d'épouse et de mère.

Tous tant que nous sommes, nous avons sur la terre une mission à remplir ; celle des époux chrétiens est auguste. Exprimer par leur affection mutuelle une vive image de l'union de Jésus-Christ et de son Église ; coopérer à la fécondité de Jésus-Christ et de l'Église en perpétuant ici-bas la famille des enfants de Dieu, destinés à consoler la Jérusalem de la terre et à peupler les parvis de la Jérusalem des cieux : n'est-ce pas là une vocation sainte, une éminente fonction ? Non, je ne m'étonne pas que saint Augustin ait appelé la paternité un sacerdoce domestique. Le premier ministre que la religion place auprès de ses enfants, ce n'est pas le prêtre, mais c'est le père, c'est la mère. Aussi, comme il y a un sacrement pour conférer le sacerdoce du temple, il y a un sacrement aussi pour conférer le sacerdoce de la famille.

C'est donc, jeunes époux, une chose grande et sainte que le mariage, aux yeux de Dieu et de l'Église. Vous le savez, et voilà pourquoi vous vous y êtes préparés, l'un et l'autre, par tous les exercices de la piété chrétienne. Je vous en félicite ; car nous sommes tellement sous la main de Dieu, que l'intéresser à une action si importante, ce serait sagesse et prudence humaine, quand ce ne serait pas

obligation religieuse. Dieu sait si bien reprendre sur nous ce que nous lui aurions refusé ! Et souvent tant de douleurs, d'angoisses, de désolations viennent punir un cœur d'époux ou d'épouse qui n'ont pas été assez chrétiens au jour de leur union, et qui n'ont pas recueilli les grâces sans lesquelles l'accomplissement du devoir est au-dessus des forces humaines ! Tandis qu'au contraire il y a tant de bénédictions pour ceux qui se sont donné leur cœur l'un à l'autre sous les yeux de Dieu ! Pour ceux-là, les peines même, car il y en a toujours dans la vie et dans le mariage surtout ; pour ceux-là les peines même s'adoucissent et deviennent des éléments de salut, ce qui veut dire des éléments de bonheur.

Vous, Monsieur, vous allez devenir le chef et l'appui de cette enfant que sa famille et l'Église, ses parents et moi, allons vous remettre tout à l'heure conformément au libre choix qu'elle a fait de vous. Tout à l'heure, son existence, abritée jusqu'ici sous l'aile maternelle, vous appartiendra. Hélas ! de nouveaux liens, si intimes qu'ils soient, ne sauraient briser des liens non moins légitimes ; c'est avec un cœur bien saignant qu'on s'arrache à des bras qui nous ont caressés depuis le berceau. Au nom de Dieu et de l'Église, je vous en prie, Monsieur, rendez à votre épouse tout ce qu'elle va quitter. Tenez-lui lieu de ce père dont elle connaissait la bonté indulgente et tendre, comme chacun connaissait son âme noble et loyale, justement appréciée par les illustres maîtres qui l'avaient investi d'une confiance intime et dont il était le serviteur héréditaire et fidèle (1) ; de cette mère, si véritablement mère par le cœur, en même temps que son esprit et son nom rappellent une des gloires de notre pays (2) : *ce bon Monsieur Collin*, comme

(1) M. A. Le Moine, ancien huissier du cabinet du roi Charles X. (Note de M. l'abbé Pie.)

(2) M^{me} Le Moine, née Collin d'Harleville. (Note de M. l'abbé Pie.)

l'appelaient naïvement nos villageois, sans savoir que cette appellation ne caractérisait pas moins son talent que sa douceur, et assurait à l'ermite de Mévoisins son titre le plus précieux à l'intérêt de la postérité, je veux dire quelques traits d'heureuse ressemblance avec la candeur ingénue de cet inimitable fabuliste en qui le génie, l'observation, la finesse et le goût ont ennobli et immortalisé la *bonhomie*.

Je le répète, Monsieur, que la maison conjugale continue pour votre épouse toutes les douceurs qu'elle a trouvées dans la maison paternelle ! Le bonheur dépend de la vertu. Or la vertu de cette âme délicate et pure est un dépôt dont vous serez désormais le gardien fidèle. Vous savez sous quels précieux auspices sa jeunesse a été placée : heureuse enfant qui croissait en grâce, en sagesse et en vertu parmi les filles chéries de cette femme dont les mains versaient autant de bienfaits que ses yeux avaient versé de larmes, quand d'autres événements vinrent rouvrir pour elle la source des pleurs et tarir celle des bienfaits.

Cette piété, cette religion qui ont présidé à son éducation, et qui ont déposé dans son cœur les précieuses qualités que vous y trouverez, vous ferez en sorte, Monsieur, de les y conserver. Vous ferez plus, et vous précéderez vous-même toujours votre compagne par vos exemples dans le sentier de la religion, de la prière et de la vertu. Le jour où l'on devient époux, où l'on devient père, la vie se présente avec un cortège d'idées plus graves, plus sérieuses ; on se rapproche davantage de Dieu, et l'on sent plus vivement le besoin qu'on a de lui.

Et vous, Mademoiselle, que vous dirai-je autre chose, sinon ce que vous dit votre cœur beaucoup mieux que je ne pourrais vous le dire ? Ah ! de grâce, concevez une juste idée des devoirs de votre position nouvelle ; ils sont grands et sérieux ces devoirs, mais la grâce de Dieu sait les adoucir et les rendre praticables. Soyez l'épouse vraiment

fidèle, vraiment épouse. Rendez-vous constamment aimable à celui qui a pris l'engagement bien sincère de vous rendre constamment heureuse. Les principes solides qui sont gravés dans son cœur, la douceur et la délicatesse de caractère que l'on admire en lui, sont pour vous des garanties assurées de bonheur. De douces relations vous ont appris déjà avec quelle tendresse une autre mère vous appellera sa fille, un frère et une sœur vous appelleront leur sœur. Votre nouvelle famille, si honorable et si digne de la vôtre, était connue à l'avance de vous ainsi que de nous tous dans plusieurs de ses membres, dont l'un, qui est encore un second père pour votre époux, a laissé parmi nous de vifs regrets et une tendre sympathie pour lui et tous les siens (1), et dont l'autre vous rend en ce jour l'alliée d'une aimable famille qui s'applaudit de l'avoir dans son sein (2). De toutes parts donc, ce qui devient parenté pour vous aujourd'hui était déjà amitié et bienveillance.

Mais parmi les joies et le bonheur que vous promettent de si doux rapports, ah ! n'oubliez pas Dieu, n'oubliez pas la prière, n'oubliez pas la maison du Seigneur, n'oubliez pas ces autels de Marie que vous avez tant aimés toujours. Cette même Vierge, pure et sans tache, qui a été le modèle et le soutien de votre jeunesse virginale, vous enseignera aussi les devoirs de l'union conjugale, de la tendresse maternelle; car elle a été la vierge-épouse, la vierge-mère. Le jour surtout où vous deviendrez mère, déposez à ses pieds et sur son cœur l'enfant qu'elle vous donnera; épanchez dans son âme tous les vœux, tous les désirs de la vôtre : les mères se comprennent si bien, surtout quand

(1) M. le baron Saillard, receveur général du Loiret, et avant d'Eure-et-Loir. (Note de M. l'abbé Pie.)

(2) M. Ferdinand Goupil, époux de dame Rouillard de Beauval (Note de M. l'abbé Pie.)

elles se parlent de leurs fils ! Oh ! jeune épouse, vous serez, n'est-ce pas ? une mère bien chrétienne. La société en a si grand besoin ! Oui, il est si grand temps que des mères solidement religieuses préparent à la terre, ébranlée jusque dans ses fondements, une génération meilleure, et plus heureuse parce qu'elle sera plus chrétienne. La tâche vous sera plus facile qu'à une autre, puisque, pour élever vos enfants, vous n'aurez qu'à vous souvenir de votre enfance et qu'à rassembler les traditions de vos deux familles.

Que ce jour soit pour elles, soit pour votre époux, soit pour vous, un jour à jamais heureux et béni ; un jour d'où datera votre bonheur de la terre, et aussi votre bonheur du ciel ! Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 68.

XII

ALLOCUTION

POUR LA CONSÉCRATION DES ENFANTS DE LA PREMIÈRE
COMMUNION A LA SAINTE VIERGE.

(31 mai 1843)

Ubi non est mulier, ingemiscit egens.

Là où ne se trouve pas une mère, il y a
souffrance et détresse.

(Ecclésiastique, ch. xxxvi, v. 27.)

MES CHERS ENFANTS,

Une si belle solennité ne pouvait pas s'achever sans Marie ; quelque chose manquerait aux joies de ce jour, si elle n'y avait sa part. Après avoir été si doucement traités, si tendrement caressés par le Fils, il était nécessaire que vous vinssiez recueillir les embrassements de la mère. Oui, Vierge sainte, pour compléter cette belle journée, nous avons besoin de quitter un instant les autels de votre Fils, pour épancher notre âme au pied de vos autels. Quand un enfant est heureux, il faut qu'il dise son bonheur à sa mère ; il n'y a pas de fête sans une mère. L'Esprit-Saint l'a si bien dit : là où ne se trouve pas une mère, il y a toujours gémissement et détresse. Là où vous n'êtes pas,

Ô Marie, le cœur a toujours quelque chose à regretter :
Ubi non est mulier, ingemiscit egens.

Vous le savez, mes chers enfants, dans la famille il faut une mère ; sans elle tout y est dans la souffrance. Le père peut être bon, bien bon ; oui, mais il est bon à sa façon de père. Mais il y a un autre genre de bonté que la main du Créateur n'a versée que dans le cœur des mères. Pauvre enfant qui n'a jamais connu sa mère. qui n'a jamais souri à sa mère, et à qui sa mère n'a jamais souri, ah ! que je le plains ! Il n'a jamais senti les plus suaves émotions de la terre. Oh ! qu'il a dû souffrir ! Qui pourrait compter dans le détail toutes les douceurs dont il a été privé, tous les soins délicats qui ont manqué autour de son berceau ? Mes enfants, dites-moi, hier soir celui, celle de vous qui n'aurait été béni que par son père, et qui aurait en vain cherché dans la famille une main de mère pour bénir aussi... Je m'arrête, car je vois couler des larmes.... Oh ! quel vide en ce moment ! quelle immense moitié de moins dans cette scène touchante ! *Ubi non est mulier, ingemiscit egens.*

Vous-même me l'avez appris, Seigneur, et cela est écrit au livre de l'origine des choses. Quand vous eûtes créé l'homme, vous dites : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Vous l'aviez senti, Ô mon Dieu : il n'était pas bon à l'enfant de l'homme, en ouvrant les yeux à la lumière, de ne trouver dans la famille qu'un père. Vous aviez démêlé dans le cœur des enfants des hommes un besoin, vous aviez aperçu une souffrance qui n'eût pas manqué de se manifester, si un sourire plus gracieux que celui de l'homme n'avait accueilli l'enfant au berceau, si un être plus faible, et par conséquent plus sensible, n'eût joint son action plus délicate à l'action de l'homme. L'homme est le pouvoir, et le pouvoir a toujours quelque chose d'austère ; à côté du pouvoir qui est fort, il fallait un ministre qui fût

doux : et Dieu a placé la mère à côté du père. L'homme est la tête de la femme, a dit saint Paul ; la femme est le cœur de l'homme. L'homme commande avec autorité ; la femme gouverne avec amour. Ce que le pouvoir aurait de dur, le ministre l'adoucit. La mère ! ce chef-d'œuvre de la bonté divine ; la mère dont le cœur est un prodige d'amour ardent, de tendresse généreuse ; la mère, cet être que rien ne peut suppléer, dont rien ne peut dédommager ! Parfois le vieillard à cheveux blancs se prend à pleurer au souvenir de sa mère : *Ubi non est mulier, ingemiscit egens.*

Il n'est pas bon que le père seul préside à la famille : *Non est bonum hominem esse solum.* J'accepte cet oracle, ô mon Dieu, il répond au plus intime sentiment de ma nature ; mais cet oracle, je vais vous l'appliquer à vous-même, et, si vous me permettez ce langage, je vous prends au mot. Le père ne suffit pas : mais alors, portant mes regards en haut, j'ose vous le dire, ô mon Dieu, ô Père qui êtes dans les cieux, il n'est pas bon que vous soyez seul ; il n'est pas bon que dans la religion je n'aie qu'un père , et point de mère. Car enfin, ô mon Dieu, nous n'avons pas deux natures ; vous ne nous avez pas donné deux cœurs, un pour les affections humaines, l'autre pour les affections célestes. Ce que notre cœur réclame si impérieusement dans la famille d'ici-bas, il le demande aussi, il l'exige dans la famille surnaturelle. Oui, et si la maison est incomplète et triste sans une mère, pour moi, enfant de l'homme, ô mon Dieu, votre ciel aussi est incomplet, votre religion est imparfaite, si je n'y trouve pas une mère : *Ubi non est mulier, ingemiscit egens.*

Mais Dieu y a pourvu, chers petits enfants, et dans la religion aussi nous avons une mère. C'est celle aux pieds de qui nous sommes prosternés en ce moment, c'est Marie. Oh ! mille fois béni le Seigneur [qui a daigné reproduire pour nous dans l'ordre surnaturel toutes les délicatesses

de la nature ! Chers enfants, ce n'est pas un mot, Marie est votre mère. Vous n'étiez pas encore, que déjà vos mères de la terre vous avaient consacrés à cette mère du ciel. Elles sont ici, j'en appelle à leur souvenir, à la mémoire de leur cœur. Elles vous diront que, il y a douze, treize ans, jeunes encore elles-mêmes alors, et effrayées des devoirs et aussi des dangers de la maternité, plus d'une fois, tandis que vous reposiez dans leur sein, elles vinrent verser des larmes et des prières au pied de cette statue de Marie.

Bientôt après, ce fut ici, sous les yeux de Marie, que vous fûtes régénérés. Dès que votre mère le put, elle vous fit essayer vos premiers pas en vous conduisant à Marie, en vous apprenant à coller vos lèvres, à imprimer vos premiers baisers sur cette pierre vénérée qui sert de trône à la Vierge honorée depuis le commencement des siècles par nos pères. Et cette mère du ciel, partageant les émotions de votre mère de la terre, se plaisait à vous contempler entre ses bras comme une fleur portée sur sa tige, fleur parée de toute la fraîcheur du matin, et dont le calice recevait toutes les gouttes, toutes les perles de la rosée baptismale. Marie depuis longtemps donc déjà était votre mère : *De ventre matris meæ... in te projectus sum ex utero.*

Mais aujourd'hui, chers petits enfants, Marie est devenue bien plus votre mère ; car aujourd'hui vous êtes devenus d'autres Jésus. Celui qu'elle appelait et qui était son fils est en vous, vit en vous. Ah ! chers enfants, tandis que ce matin votre père, dont le cœur suavement ému se sentait alors si profondément chrétien, tandis que votre mère, d'un œil humide, d'un regard attendri, vous contemplait de loin, suivait tous vos mouvements, alors que vous alliez présenter vos lèvres sous les doigts du prêtre ; Marie aussi, de son trône, vous contemplait, elle aussi, elle tressaillait d'amour, et, si j'osais dire, elle pleurait de

bonheur. Allez, disait-elle d'une voix encourageante, allez manger le pain et le vin que je vous ai préparés ; car ce Jésus, c'est moi qui vous l'ai donné, c'est le fils né de mes entrailles : *Comedite panem et bibite vinum quod miscui vobis...* Mère, mère, voilà vos fils ! Que dis-je ? voilà votre Fils : ne le reconnaissez-vous pas ? Il vit dans chacune de ces enfants, il repose dans leur cœur, il est voilé sous leurs traits.

Chers petits enfants, vous avez donc une mère dans les cieux, une mère dans la religion ; et, à l'heure qu'il est, vous venez dire à cette mère que vous voulez l'aimer toujours. Vous venez lui dire que vous êtes effrayés, que vous allez rentrer dans un monde perfide, que vous voulez persévérer, mais que vous craignez de n'en pas avoir la force. Vous venez lui demander appui pour toute votre vie, vous placer sous son égide virginale et maternelle pour demeurer toujours purs comme vous l'êtes en ce moment. Eh bien ! oui, chers enfants : Vous serez toujours purs comme vous l'êtes aujourd'hui, si toujours vous aimez Marie. Avec elle il n'y a que victoires ; sans elle il n'y a que défaites. Si le soleil se couchait sur un seul de vos jours sans que vous eussiez invoqué Marie, ce jour-là serait un jour néfaste pour votre innocence, et l'ange de votre pudicité, ramassant les lis qu'il aimait à répandre à pleines mains sur votre passage, verserait désormais des pleurs inconsolables. Mais aimez Marie tous les jours de votre vie, et tous les jours de votre vie, vous serez purs.

Parents chrétiens, ce matin vous étiez attendris et vous versiez des larmes, et nous en versions comme vous ; car nous partageons, à un degré que celui-là seul connaît qui a fait le cœur du prêtre, toutes les émotions de la paternité. Ce qui se passe en ce moment n'est pas moins attendrissant, n'est pas moins décisif. Père, père, demandez à Marie que le cœur de votre fils soit toujours entre ses

mains habiles, intelligentes à diriger les cœurs, à en maîtriser tous les mouvements ! Père, retrouvez ici, en ce moment, le sentiment de la prière. Vous l'avez senti ce matin, n'est-ce pas ? le Dieu du tabernacle est bien le Dieu vivant et véritable. Mon frère, mon frère, ô vous parents qui m'entendez, si les temps mauvais dans lesquels nous vivons vous avaient fait oublier le Dieu de vos pères, aujourd'hui convertissez-vous au Dieu de vos enfants. En descendant dans le cœur de votre fils, de votre fille, Jésus ce matin voulait autre chose que le cœur des enfants ; il voulait le cœur des pères : *Ut convertat cor patrum ad filios*. Père, aujourd'hui la religion de vos fils vous a reconquis à la religion de vos aïeux.

Approchez, jeune enfant (1) ; ne craignez pas ; c'est à une mère que vous allez parler au nom de tous ses enfants (2).

(1) Adine de la Rochejaquelein. (Note de M. l'abbé Pie.)

(2) Cf. *Appendice 1* : A, 70.

XIII

ALLOCUTION

PRONONCÉE DANS LA CHAPELLE DES ENFANTS DU CŒUR DE MARIE
AVANT DE DONNER LE SCAPULAIRE A MADEMOISELLE ADINE DE
LA ROCHEJAQUELEIN ET A SA GOUVERNANTE MISS BROWN.

(4 juin 1843)

Fortitudo et decor... indumentum ejus.

Son vêtement donne force et beauté.

(Prov. c. XXXI, v. 25.)

Que je suis heureux de vous revêtir en ce jour, ma chère enfant, et vous aussi, mademoiselle, des livrées de Marie, et de vous ranger parmi ses enfants les plus privilégiés ! La grâce que vous allez recevoir en ce jour sera pour chacune de vous le complément des innombrables grâces que vous avez déjà reçues.

Vous, mademoiselle, oh ! que vous avez à bénir le Seigneur de tout ce qu'il a fait pour vous ! Vous seule connaissez les merveilles qu'il a opérées en votre faveur, les voies providentielles, si étonnantes, si miséricordieuses, par lesquelles il vous a fait passer des ténèbres de l'erreur dans son admirable lumière. Revêtue du bouclier de la foi, je viens aujourd'hui vous revêtir d'un bouclier nou-

veau, du bouclier de Marie, du bouclier de l'innocence, de la douceur, de la charité.

Vos pères, avant les jours malheureux du schisme, étaient célèbres par leur amour pour Marie, et spécialement par leur zèle pour la dévotion au saint scapulaire. L'Angleterre, en effet, est la patrie, le lieu natal du scapulaire. Il était Anglais de naissance, ce Bienheureux Simon Stock, la gloire du Carmel, à qui Marie présenta un jour ce petit habit que je vais vous donner tout à l'heure, en faisant de si belles promesses à tous ceux qui le porteraient : « Voilà, dit-elle, le signe de ma confraternité pour mes frères ; c'est le gage de l'alliance pacifique et éternelle que je fais avec vous ; c'est une assurance de salut, une sauvegarde dans les dangers. Celui qui mourra avec cet habit ne sera pas perdu éternellement. » Ma chère fille, je vous redirai ces mots que la Vierge des cieux adressa à votre compatriote : « Voilà le gage de l'alliance pacifique et éternelle que Marie fait avec vous ; voilà une assurance de salut, une sauvegarde dans les dangers. Si vous mourez avec cet habit, vous ne serez point perdue éternellement. »

Et vous, chère petite enfant, oh ! que votre cœur doit être heureux en ce moment ! Que de grâces depuis quelques jours ont plu dans votre cœur ! Réconciliée par le sang de Jésus-Christ, nourrie de sa chair adorable, remplie de la présence et des dons de l'Esprit-Saint, que vous restait-il donc à désirer ? Chère enfant, la main de notre pontife vénéré vous a armée soldat de Jésus-Christ. Aujourd'hui, je viens vous armer soldat de Marie. Votre sexe, dont la douceur et la paix sont l'heureux partage, ne se mêle pas parmi les milieux du siècle. A part quelques êtres providentiels, comme cette brave et pieuse Jeanne que vous aimez tant, les jeunes vierges ne se trouvent pas dans les camps, ni sur le champ de bataille. Mais dans l'Église, tout le monde est soldat, et la femme aussi bien

que l'homme a droit au titre de chevalier du Christ et de sa mère. Chère petite enfant, c'est dans cette milice sainte et spirituelle que vous exercerez votre courage, et que vous déploierez cette énergie que vos illustres parents ont montrée dans la défense de leur patrie et de leur roi.

Vous connaissez bien ces paroles mémorables qui appartiennent à l'histoire et que les siècles les plus reculés aimeront à redire : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez moi ; si je meurs, vengez-moi. » Eh bien, soyez, mon enfant, le porte-enseigne de la vertu, de l'innocence, de l'affabilité, de la noblesse d'âme. Que tous vous suivent sur ce champ d'honneur où l'on se combat soi-même, où l'on s'excite à la perfection chrétienne, à l'exercice des vertus privées et publiques. Oui, chère enfant, qu'en imitant vos exemples, ceux dont vous devrez être un jour le modèle s'enrichissent de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est pudique, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint, de tout ce qui est aimable, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est honorable ; en un mot, de toutes les vertus que vous avez trouvées en naissant autour de vous et dans les traditions réunies de votre glorieuse famille : *Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate.*

Chère petite enfant, toute votre vie vous vous souviendrez, n'est-ce pas ? d'être venue vous revêlir ici du vêtement de Marie, dans une maison ouverte par votre bonne et tendre grand'mère comme un asile à la pureté, à l'innocence des jeunes vierges de Chartres. Ces enfants reconnaissantes prieront longtemps, prieront toujours pour vous. Il n'est pas un seul lieu au monde où vous ayez, vous et les vôtres, plus de droit d'invoquer la grâce de Dieu et la bonté de sa Mère, que ce sanctuaire du Cœur de la Vierge Marie. Oh ! si l'aïeul chéri et vénéré qui a représenté, dans ce tableau,

ces jeunes filles au vêtement bleu, prosternées au pied de l'autel, était témoin de ce qui va s'accomplir, comme son pinceau aimerait à rendre cette scène touchante : sa chère petite Adine, assistée de sa mère et de sa grand'mère, entourée des orphelines qui bénissent le rejeton de leur bienfaitrice, recevant la livrée du Carmel que sa piété a demandée comme complément de la plus belle et de la plus heureuse semaine de sa vie !

Courage, chère enfant ! S'il est écrit que Dieu récompense jusque dans la dixième génération, et au delà, les vertus et les bonnes œuvres de leurs pères, mille bénédictions, en ce moment, vont descendre sur votre tête. De ce lieu partiront avec vous des grâces qui suivront vos traces, qui vous accompagneront dans toutes les positions de la vie, et que vous transmettez encore à ceux qui viendront après vous. Oh ! comme Marie est disposée à vous adopter pour sa fille et pour sa sœur, au pied de cet autel, où des bras accoutumés à vous caresser si tendrement lui ont amené et lui présentent tous les jours tant d'autres enfants (1) !

(1) Cf. *Appendice I* : A, 71.

XIV

PRÔNE

POUR LE V^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE : SUR LES PRIÈRES
QUI COMPOSENT LA MESSE DU JOUR ; PARDON DES INJURES ET
AMOUR DES ENNEMIS.

(9 juillet 1843)

*Noli emulari ut maligneris : quoniam qui
malignantur, exterminabuntur ; sustinentes
autem Dominum, ipsi hereditabunt terram.*

Ne vous laissez point aller à rivaliser de malignité avec les méchants, car ceux qui machinent des malignités seront exterminés ; mais ceux qui ne comptent que sur le Seigneur, ceux-là auront la terre pour partage.

(Paroles tirées de l'Introit de la Messe.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Pendant une longue suite d'instructions, je vous ai entretenus des saints offices de l'Église, j'ai déroulé devant vos yeux le majestueux tableau de la liturgie catholique, j'ai tâché de vous donner la clef du système général de l'année chrétienne. Quelques questions de la plus haute importance pratique nous restent encore à traiter.

L'Écriture sainte et en particulier les Psaumes sont la matière principale, et forment le plus riche fonds de la liturgie ; j'ai promis de vous adresser quelques instruc-

tions sur la lecture des livres saints, et quelques commentaires sur les Psaumes les plus fréquemment employés dans les offices. Le culte des Saints, le récit de leurs actions est une autre source féconde où la liturgie va puiser souvent; et je consacrerai quelques instructions à vous parler de la confiance que nous devons avoir aux Saints, et de l'importance d'étudier leur vie. A ce propos, je traiterai des miracles et des relations surnaturelles de Dieu avec ses créatures. Enfin, la prière pour les fidèles trépassés qui attendent le lieu du rafraîchissement, se retrouve souvent dans l'office de l'Église et dans le sacrifice adorable de l'autel; et je tâcherai d'intéresser votre piété aux âmes du purgatoire, en vous montrant tout ce que vous pouvez pour elles, tout ce qu'elles pourront pour vous.

Voilà encore, vous le voyez, M. F., une ample matière d'enseignement, toujours à propos de la liturgie de l'Église : lecture des Livres sacrés; explication des Psaumes; culte des Saints; étude de leur vie; appréciation des phénomènes de l'ordre surnaturel; prière pour les trépassés. Toutes ces questions sont essentiellement pratiques, hélas! et j'oserais dire qu'elles ont le triste mérite de la nouveauté, à cause du profond oubli dans lequel sont tombées la plupart des choses qui intéressaient autrefois, au souverain degré, le sentiment de la piété chrétienne.

Aujourd'hui, M. F., je n'aborderai encore aucun de ces sujets. J'ai désiré justifier, par un exemple particulier, ce que je vous ai dit de la composition générale des saints offices de l'Église, et pour cela je vais tâcher de vous donner quelques développements familiers sur l'office de ce jour. L'Église ne célèbre aujourd'hui aucune solennité, c'est un simple dimanche après la Pentecôte; la liturgie, par conséquent, est réduite en ce jour à sa plus simple expression. Or, cependant, voyez, M. F., quelle immense matière l'Église va offrir à vos méditations! Une seule des

paroles chantées à la messe de ce jour peut occuper vos esprits et vos cœurs pendant toute cette semaine.

L'office de chacun des dimanches après la Pentecôte renferme un enseignement pratique, applicable à quelques-unes des positions de la vie. L'enseignement pratique de l'office du cinquième dimanche après la Pentecôte, c'est la conduite à tenir envers nos ennemis, envers ceux qui sont malveillants pour nous. L'Église, ayant à développer les principes catholiques sur cette matière, va emprunter successivement à David, à saint Pierre, à l'Ecclésiastique, à saint Jacques, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à saint Paul, des maximes surnaturelles de sagesse qu'elle fera passer elle-même dans ses Oraisons et ses demandes.

Mais, avant que j'aborde les paroles de l'Introït, qui forment le magnifique début du sacrifice, je vous permets, mon très cher frère, ma très chère sœur, de me révéler la plaie de votre cœur, d'épancher dans mon âme les amertumes de la vôtre. Ah ! me dites-vous, mon cœur est ulcéré ; je suis l'objet de la malveillance, de la calomnie d'un faux frère, d'un ami perfide et dangereux. Souvent j'ai la douleur d'apprendre et de voir que celui qui me caresse et me flatte en ma présence, n'a pour moi que des ménagements trompeurs, que des tendresses calculées, que d'hypocrites apparences ; à peine a-t-il tourné la tête, que son âme vaniteuse et jalouse va s'épanchant partout et à tout propos en paroles malignes, en soupçons injurieux, en imputations calomnieuses : sa vie entière et sa plus constante occupation, c'est un bavardage hostile contre moi : *Verbis malignis garriens in nos*. Enfin, je suis poussé à bout ; je veux mettre à nu toutes ses machinations perfides ; je veux révéler ses complots criminels ; je veux à mon tour faire tomber sur lui toute la haine qu'il mérite, et lui appliquer la peine du talion.

Arrêtez ici, mon très cher frère. Je comprends mieux que personne votre position fâcheuse ; j'y compatis. Mais écoutez-moi, ou plutôt écoutez l'Église. Les offices de ce jour s'adressent à vous, précisément à vous. Mon frère, mon frère, entendez ces premiers mots qui ont ouvert la grande action du sacrifice, et qui sont empruntés au Prophète royal, c'est-à-dire à l'homme du monde qui a le plus éprouvé peut-être les injustices de la haine et les rigueurs de la jalousie : *Desine ab ira et derelinque furorem* : calmez, calmez ce mouvement de colère ; renoncez à ce projet de vengeance. *Noli æmulari ut maligneris* : Ah ! n'allez pas entrer en concurrence de malignité avec celui dont vous avez à vous plaindre. N'allez pas dire : il m'a offensé, je le lui rendrai bien ; s'il s'entend à piquer, à blesser, je sais son côté faible, et je vais me venger. Non, mon fils : *Noli æmulari ut maligneris* ; cette triste émulation n'est pas digne de vous, et elle ne vous serait pas salutaire : *Quoniam qui malignantur, exterminabuntur*. Patience, patience ! ceux qui rêvent, ceux qui machinent le mal, ceux qui ourdissent une trame perfide, avec quelque industrie qu'ils cachent leur jeu, si lâchement qu'ils s'abritent sous les ténèbres, ceux-là, en définitive, seront toujours confondus ; la rigueur de Dieu, le juste mépris des hommes, tomberont sur eux.

Mon fils, croyez-en l'expérience de celui qui a tout souffert de la part d'un Saül, de la part d'un Absalon, de la part de tant d'envieux : *Quoniam qui malignantur, exterminabuntur*. Si habilement qu'on les manie, les armes de l'iniquité se tournent toujours contre ceux qui les aiguissent ; tandis qu'au contraire ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, ceux qui laissent à Dieu le soin de leur justification, ceux qui, au lieu de suivre le méchant sur le terrain de ses perfidies, au lieu de démêler les fils de ses inextricables fourberies, tiennent leurs yeux attachés vers les cieux, ceux-là finiront par recueillir l'héri-

tage de la terre : oui, de la terre. Le ciel sans doute sera un jour leur partage; mais un commencement de justice leur sera rendu ici-bas; quelques rayons détachés de l'aurole immortelle s'abaisseront sur leur front; et le moment viendra où ces prédestinés de l'éternité seront appelés et seront en effet les heureux de la terre : *Sustinentes autem Dominum, ipsi hæreditabunt terram.*

Voilà, M. F., les premières paroles que l'Église vous ait adressées ce matin; et après vous avoir fait chanter : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! pour les mieux graver dans votre esprit et dans votre cœur, elle vous les a redites une seconde fois : Mon fils, calme cette effervescence, modère ton indignation; ne rivalise point avec ceux qui machinent le mal, car les instruments de la malignité seront confondus; mais ceux qui s'appuient sur le Seigneur, ceux-là hériteront la terre. Et, rassemblant déjà dans une oraison qu'elle nomme Collecte ces premiers enseignements, l'Église dit au Seigneur : « O Dieu, aux yeux de qui la réconciliation des frères est un sacrifice agréable, faites que, par l'oubli de toutes les injures que nous avons reçues, nous obtenions de vous le pardon de nos fautes que nous venons implorer : Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

M. F., que je plains les cœurs qui ne sentent pas tout ce qu'il y a d'esprit et de vie dans ces oraisons de l'Église ! Avec la grâce de Dieu, j'abandonnerais toutes les productions de la science pour la conservation d'une seule des collectes de la messe; il n'en est pas une qui ne soit marquée à ce cachet surnaturel que l'Épouse de Jésus-Christ imprime à tout ce qu'elle fait : rien d'humain ne ressemble aux oraisons de l'Église. Mais voici une autre voix qui se fait entendre. Tout à l'heure, dans l'Introït, c'était celle de David, autorité déjà si imposante, surtout dans la question présente. Maintenant, c'est la voix de saint Pierre apôtre : *Lectio epistolæ beati Petri apostoli.*

Les lettres de saint Pierre, M. F., ont un caractère particulier, et d'autorité et de douceur. Ce sont comme les premières lettres encycliques émanées du Siège apostolique. Saint Paul disserte dans ses épîtres quand il s'agit de dogme; saint Pierre expose brièvement et définitivement. L'un est docteur, l'autre est pape. S'il s'agit des préceptes de mœurs, saint Paul cède à l'entraînement du zèle, et parfois il s'anime d'une juste indignation; saint Pierre parle toujours avec calme et condescendance. L'un est missionnaire; l'autre est pasteur. Les épîtres de saint Pierre, ce sont les lettres d'un père à ses enfants: le sentiment paternel y abonde; à chaque mot, on retrouve le pape, c'est-à-dire le père par excellence. Et ce langage de Pierre, M. F., est toujours le langage de ses successeurs. Pour quiconque a étudié la noble gravité, l'ineffable suavité du style pontifical, la ressemblance est frappante. Les lettres émanées de Grégoire XVI en 1843 sont écrites encore dans l'idiome des deux épîtres de saint Pierre. Nulle autre bouche humaine ne parle la langue des papes. La contrefaçon est impossible: on ne contrefait pas la voix d'un père.

Or, M. F., traversons en esprit dix-huit siècles; transportons-nous dans les catacombes; les fidèles viennent de recevoir une lettre secrète de leur premier pasteur, une lettre de l'apôtre Pierre, du chef de l'Église: Mes très chers, *carissimi*. Ah! n'ayez tous qu'un même esprit, *omnes unanimis*, et n'ayant qu'un même esprit, n'ayez aussi qu'un même cœur; quand les pensées sont communes, les affections doivent être réciproques, *omnes unanimes, compatientes*; qu'entre vous règne une douce fraternité; aimez à partager avec vos frères tout ce que vous avez; que la communauté d'idées, de volontés se complète par la communauté d'intérêts; ne faites, d'esprit, de cœur et de bourse, qu'une seule et même famille de frères, *fraternita-*

tis amatores. Et vous savez, M. F., que ce langage du Pontife de Rome était compris des fidèles : *Erant cor unum et anima una, et erant illis omnia communia*.

Mais, continue le Pasteur suprême, l'esprit de fraternité ne se montre que par l'indulgence; nous sommes chrétiens, et, à ce titre, appelés à la perfection : oui; mais nous sommes hommes, et à ce titre peccables et pécheurs. La fraternité ne demeurera entre nous qu'autant que nous saurons nous pardonner bien des choses. Mes très chers, soyez donc indulgents et enclins à pardonner, *misericordes*; ne soyez point entêtés de vos droits, trop pleins de vous-mêmes; la vanité, l'orgueil, l'amour du moi, sont la ruine de la fraternité; elle ne se maintient que par l'abnégation et le sacrifice; soyez donc modestes et humbles, *modesti et humiles*. Mes très chers, ne rendez point le mal pour le mal, ni la malédiction pour la malédiction; mais au contraire, bénissez ceux qui vous maudissent, parce que vous êtes appelés à cela, *quia in hoc vocati estis*.

L'entendez-vous, M. F.? l'oublies injures, c'est la vocation du chrétien, *quia in hoc vocati estis*. Je me trompe, ce n'est pas seulement le pardon, l'oubli des injures; c'est l'amour des ennemis, c'est la bénédiction envers ceux qui nous maudissent, *sed è contrario benedicentes, quia in hoc vocati estis*. C'est à ce titre que nous hériterons des bénédictions célestes, *ut benedictionem hæreditate possideatis*. M. F., n'oubliez jamais ce mot-là; quand vous avez peine à pardonner; quand vous mettez quelque restriction dans votre bon vouloir envers ceux qui vous font souffrir, rappelez-vous l'Épître du cinquième dimanche après la Pentecôte: *Sed è contrario benedicentes, quia in hoc vocati estis, ut benedictionem hæreditate possideatis*. L'oubli des injures, c'est un devoir de votre vocation chrétienne et surnaturelle; mais entendez aussi la sagesse, la philosophie de l'intérêt humain parlant par la bouche de Pierre : « Car, mes enfants,

si quelqu'un aime la vie, et veut avoir des jours heureux, qu'il interdise à sa langue toute parole amère, et que ses lèvres ignorent les détours de la ruse ; qu'il cherche la paix, et qu'il la poursuive ! » Ah ! M. F., qu'il y a de philosophie dans ces deux lignes : « Si quelqu'un aime la vie, et veut avoir ici-bas des jours heureux, qu'il retienne sa langue, et que ses lèvres ne profèrent point de paroles rusées et hypocrites ! »

M. F., voyez-vous cet homme toujours tremblant, toujours en crainte ; cet homme qui regarde chaque matin dans les yeux de son voisin s'il n'a rien contre lui ? C'est un homme qui ne sait pas retenir sur sa langue une parole haineuse et perfide, un homme inconséquent qui dissémine çà et là sur chacun des réflexions malignes que distille son humeur vaniteuse et atrabilaire. Comme il ne respecte personne, il craint que tous ne finissent par se révéler l'un à l'autre les confidences qu'il leur a faites ; il sent qu'après tout il ne doit être aimé de personne, que, dans la conscience de chacun, il est signalé comme un homme dangereux. Aussi, le voit-on s'affaisser parfois sous le poids d'un ennui accablant, dégoûté du monde, de la société, de la vie ; à sa sombre mélancolie, à son humeur misanthrope, il n'y a qu'une réponse, qu'un remède : *Qui enim vult vitam diligere, et dies videre bonos, coerceat linguam suam a malo, et labia ejus ne loquantur dolum.* Si quelqu'un veut se faire une vie agréable et couler des jours heureux, qu'il s'interdise toutes paroles amères et jalouses, qu'il cherche la paix, qu'il l'achète au prix de mille sacrifices.

Car après tout, continue saint Pierre, qui donc aura le courage de vous susciter des peines, si vous ne pensez qu'à faire du bien ? *Et quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis ?* Le monde est bien méchant, dites-vous ; il est plein d'intrigues, de cabales, de passion. Cela peut être vrai, mon frère ; mais l'intrigue et la passion ne s'agite-

raient-elles pas aussi dans votre cœur ? Le monde est bien méchant ; mais ne seriez-vous pas, vous aussi, bien inconséquent, bien irritable, et bien méchant peut-être aussi parfois ? Le monde est méchant, c'est vrai ; mais une conduite toujours douce, condescendante, indulgente, finit par dompter la malice du monde. Et ne connaissez-vous pas, au milieu de vous, de ces êtres dont la bonté angélique trouve grâce auprès des plus méchants, de ces êtres auxquels personne n'aurait le courage de causer sciemment une peine : *Et quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis.*

Et puis d'ailleurs, si vous souffrez quelque chose pour la justice, alors vous serez heureux : *Sed et si quid putimini propter justitiam, beati.* Vous saurez que vous n'avez encouru en aucune façon la colère du monde ; votre conscience vous dira que vous ne souffrez pas par votre faute, mais par l'injustice toute gratuite des autres. Et alors ne vous laissez aller à aucune crainte, à aucun trouble ; ne vous agitez pas, ne vous tourmentez pas. Repoussé par l'injustice des hommes, rentrez avec plus de recueillement dans le sanctuaire de votre cœur, et conversez-y plus familièrement, plus amoureusement avec le Seigneur Jésus-Christ : *Timorem autem eorum ne timueritis et non conturbemini. Dominum autem Christum sanctificate in cordibus vestris.* M. F., saint Pierre ne connaît pour un chrétien qu'un moyen de se venger de ses ennemis : c'est de profiter de cette injustice pour devenir meilleur et plus saint, pour converser davantage avec Jésus-Christ dans le secret de son cœur à mesure qu'il a moins de rapports avec les hommes.

Voilà, M. F., ce que renferme l'Épître du cinquième dimanche après la Pentecôte. D'excellentes personnes nous demandent souvent des sujets de méditation, et elles nous comprennent à peine quand nous leur disons : prenez

votre eucologe ; la messe du dimanche renferme des méditations pour toute la semaine.

Après l'Épître, vient le Graduel. Ici l'Église va rapprocher des enseignements de son premier chef les enseignements d'un ancien sage de la Synagogue. C'est l'Ecclésiastique qui parle : « Mon fils, ne craignez que le Seigneur, et n'ayez pas de ressentiment contre le prochain. Souvenez-vous de l'alliance que le Très-Haut a daigné faire avec vous, et pardonnez à l'ignorance du prochain. » Quelles admirables paroles encore, M. F., et qu'elles sont dignes d'être comprises du chrétien ! Puis, l'Église ajoute les mots de l'apôtre saint Jacques, qui renferment un sens si étendu : *Ira enim viri justitiam Dei non operatur*. Point de ressentiment ;... car la colère de l'homme n'opère pas la justice de Dieu. Quelle haute vue encore, quelle portée dans cette observation ! Quand vous vous fâchiez, à quoi bon ? Cet homme offense Dieu en parlant mal de vous, en vous calomniant, c'est vrai. Mais laissez à Dieu le soin de se venger ; il a dit : à moi la vengeance. Pour vous, vous êtes trop intéressé dans la cause, pour que Dieu vous emploie comme instrument de sa justice. Votre colère vous fera perdre tout le mérite de la persécution que vous endurez ; votre amour-propre, votre esprit de vengeance se seront satisfaits ; Dieu vous aimera moins, le prochain se croira, et à bon droit peut-être, moins coupable envers vous : voilà quel sera tout le fruit de votre colère ; car la justice de Dieu ne s'exerce point par la colère de l'homme : *Ira enim viri justitiam Dei non operatur*. Puis l'Église, ayant chanté deux fois l'Alleluia, redit l'exhortation de saint Paul aux Colossiens : « Que la paix de Jésus-Christ tressaille dans vos cœurs, cette paix dans laquelle vous êtes appelés à ne former qu'un seul et même corps ! Alleluia. »

Ici, ce ne sont plus les Prophètes ni les Apôtres qui vont parler, c'est Jésus-Christ. M. F., il ne me reste pas

assez de temps pour entreprendre le moindre commentaire sur l'évangile de ce jour ; mais lisez-le attentivement, et vous verrez quelle sublimité de doctrine il renferme concernant l'amour des ennemis. Vous y ferez surtout deux remarques. La première, c'est que l'amour des ennemis est présenté par Jésus-Christ comme la vertu propre du chrétien. Aimer ceux qui vous aiment, les publicains en font autant ; saluer seulement vos frères, les païens font cela. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous fatiguent de leurs vexations, priez pour ceux qui vous poursuivent de leur mauvais vouloir et de leurs calomnies. La deuxième, c'est la sévérité de Jésus-Christ contre ceux qui parlent mal de leurs frères ; il ne s'agit rien moins que d'un jugement irrévocable et de la géhenne éternelle. Enfin, la troisième remarque, et elle est essentielle, c'est que Dieu ne veut point recevoir à l'autel le présent de celui qui n'est pas réconcilié avec son frère. Observez ceci : Jésus-Christ ne dit pas : Si vous vous souvenez que vous avez quelque ressentiment contre votre frère, mais si vous vous souvenez qu'il a, lui, quelque chose contre vous, laissez là votre présent, allez, faites les premières démarches, tâchez de reconquérir son cœur, puis vous reviendrez après, et vous offrirez votre présent...

Assurément, M. F., ce n'est pas là la religion comme l'entendent certaines personnes, chrétiennes, ferventes même, en apparence, mais qui s'approchent de l'autel, qui vont s'asseoir à la Table sainte avec un cœur plein d'amertume ; qui reçoivent Jésus-Christ sur des lèvres souillées la veille par des paroles blessantes, par des insinuations criminelles : personnes qui font le déshonneur de la religion, le scandale des faibles, et qui, rentrées dans leurs maisons et rendues à leurs relations, semblent n'avoir rapporté de l'autel qu'un nouveau trésor d'amertume, et

n'avoir fait servir le pain eucharistique qu'à aiguïser leurs langues pour la calomnie.

M. F., que les âmes vindicatives méditent donc un peu l'évangile de ce jour ! elles verront si la pratique sérieuse de la piété est conciliable avec ce flux de paroles haineuses qu'elles ne cessent de vomir. Nous sommes pasteurs, et nous serions gravement coupables si nous ne tâchions de faire rentrer ces cœurs en eux-mêmes : il y va de leur éternité ; la parole de Jésus-Christ est trop claire : *Reus erit gehennæ ignis.*

M. F., je m'arrête ici : l'Offertoire, la Secrète, la Communion reproduisent, sous d'autres formes, les mêmes enseignements. Permettez-moi seulement de réciter mot à mot cette dernière oraison de l'Église, qui est toujours si touchante, la Postcommunion : « O Dieu tout-puissant, accordez-nous que, participant à un même pain et à un même calice, nous puisions dans cette nourriture et dans ce breuvage cette charité qui chérit les amis en vous, et les ennemis à cause de vous. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Je connais, M. F., quelques personnes vraiment chrétiennes et à qui l'Esprit-Saint a fait apprécier et sentir la beauté, la sublimité des oraisons de l'Église, qui ne manquent jamais de réciter, chacun des jours de la semaine, les trois oraisons de la messe du dimanche. Faites-le quelquefois, M. F., méditez souvent les saints offices de l'Église : c'est une manne cachée dont nous conjurons le Seigneur qu'il vous fasse goûter de plus en plus la douceur. Je vous le souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I : A*, 72.

XV

PRÔNE

POUR LE IX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE : FÊTE DE LA
TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

(1843)

*Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi
benè complacui, ipsum audite.*

Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis
toute ma complaisance : écoutez-le.

(Saint Matthieu, ch. xvii, v. 5.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Le mystère de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont ce jour nous ramène la solennité, que l'Église substitue à bon droit à l'office dominical, est plein d'enseignements pour l'esprit et de salutaires impressions pour le cœur. Si le Thabor est éblouissant de lumière et de gloire, il est aussi, il est surtout enivrant d'onction et de grâce ; et, au risque de céder comme Pierre au délire d'un entraînement peu réfléchi, je m'écrierai avec lui : Seigneur, il nous est bon d'être ici : *Domine, bonum est nos hic esse.*

Oui, mes Frères, il nous sera bon d'être ensemble quelques instants au pied du Thabor, et de méditer chacune des circonstances de ce mystère. Je m'y arrêterai avec d'autant

plus de joie, que j'y trouverai l'occasion de préluder en passant, par certains principes, riches et féconds, à l'instruction si grave et si importante que la suite de mon sujet m'obligera de traiter prochainement, je veux dire la lecture et l'étude des saintes Écritures. Cette fois encore, mes Frères, tenons le livre en main, et suivons mot à mot les historiens sacrés.

« En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et il les conduisit à l'écart sur une montagne élevée et solitaire. » Vous le savez, mes très chers Frères, c'était l'habitude du divin Sauveur de s'éloigner de la foule, pour prier. Si recueillie et si contemplative que fût son âme humaine, hypostatiquement unie à la divinité, et réjouie sans cesse de la béatifique vision, néanmoins il allait chercher dans le silence de la solitude, sur le bord des mers, sur le sommet des montagnes, une paix plus profonde, une impression plus vive de l'esprit de prière. Mes Frères, oh ! qu'il est touchant de voir le Verbe incarné, Celui qui comme Dieu est l'auteur de toutes les choses visibles et invisibles, se soumettre comme homme aux exigences des sens, s'inspirer du spectacle de la nature, et demander au monde visible le calme des déserts, le bruit des flots, l'élévation des dunes, pour converser plus intimement et de plus près avec le Principe incréé qui l'engendre de toute éternité !

Et n'est-ce pas là, mes Frères, pour le dire en passant, une réponse éloquente et péremptoire aux vieilles déclamations protestantes, reproduites naguère au sein de la France avec tant de retentissement et de scandale par des bouches qui ont sucé le lait éventé de l'hérésie : pâles copistes qui s'imaginent être des inventeurs ; phraséologues prétentieux qui se croient les évangélistes d'un nouveau dogme chrétien, et qui ne savent que faire bluetter les ar-

guments surannés de Luther et de Calvin réduits à l'antithèse ou à l'idylle dans leur style phosphorescent à facettes ; obscurs navigateurs, remorqués à la suite des vieux pilotes de la Réforme, et qui s'annoncent emphatiquement comme les Christophe Colomb d'un nouveau monde religieux.

Qu'ont-ils dit et qu'ont-ils écrit de nouveau, ces deux adversaires non pas de la Compagnie, mais de la religion de Jésus (1)? Parce que le grand Ignace de Loyola, dans ses conseils spirituels concernant la prière et la méditation, recommande au chrétien de s'inspirer ou réellement, ou par la pensée, du spectacle des choses créées ; parce qu'il appelle au secours de la vie intérieure de l'âme les conditions extérieures dans lesquelles habitent l'imagination et les sens ; parce qu'un Saint enseigne et que nous enseignons avec lui cette doctrine qui est bien plus philosophique encore que religieuse : ne voilà-t-il pas qu'au xix^e siècle des voix s'élèvent pour crier au scandale, pour répéter dans tous les tons et sur toutes les notes que nous faisons de la prière un appareil mécanique, que nous transformons l'effusion de l'âme en un exercice artificiel, et la vie chrétienne en un jeu à ressorts !

Vains sophistes, vous m'êtes connus : on vous appelait Carlostat ou Melanchton, il y a trois cents ans. L'afféterie de la langue déchuë que vous parlez, et cette tendance à l'effet, cette recherche d'esprit qui révèle une société de Bas-Empire, me font savoir que vous êtes leurs derniers et pâles disciples.

Mes Frères, mes Frères, quand Jésus-Christ, en qui l'humanité touchait de si près à la divinité, quand Jésus homme voulait se recueillir en Jésus Dieu, c'est-à-dire

(1) Michelet et Quinet : Leçons au Collège de France; livre *Des Jésuites*. (Note de M. l'abbé Fie.)

après tout quand il voulait se recueillir en lui-même, Jésus ne dédaignait pas de subir l'empire de la nature sur les sens, et des sens sur l'âme ; et quand moi, enfant d'Adam, moi en qui l'homme est si loin de Dieu, quand je voudrai m'unir à cette intelligence suprême, de prétendus philosophes me condamneront à déposer la moitié de mon être, à isoler mon âme de son habitation, à séparer ainsi ce que Dieu a uni ; ou bien ils appelleront mon âme une machine, mon cœur un automate, et ma prière un cadavre !

Jésus, mes Frères, voulant prier, se retira sur une montagne écartée et silencieuse : *Et ascendit in montem ut oraret.* Donc la Société, disons mieux, l'Église de Jésus enseigne comme Jésus faisait. Mais continuons.

Et transfiguratus est ante eos ; et il se transfigura devant eux, c'est-à-dire que son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. Mes très chers Frères, le grand Bossuet a remarqué ici, avec son génie ordinaire, que la Transfiguration ne fut pas un miracle, mais plutôt la suspension d'un miracle. Le vrai miracle, c'était l'état vulgaire et l'apparence d'obscurité qui déguisaient la majesté de Jésus. En se montrant plein de gloire, Jésus se montrait dans sa nature ; et l'effort de sa puissance cessait à mesure qu'il laissait échapper les rayons de sa splendeur.

Mes Frères, si tout à l'heure, quand le prêtre aura consacré le pain eucharistique, Jésus-Christ allait nous apparaître dans toute sa beauté immortelle, nous crierions au miracle. Et pourtant le prodige n'est pas que Jésus glorieux révèle sa gloire, mais bien plutôt qu'il la déguise. Quand il s'agit d'un Dieu, le mystère commence où cesse l'éclat.

Mais ce qui vous étonnera, mes Frères, c'est qu'on peut dire de la glorification des élus dans les cieux, et de l'état

extatique de quelques élus sur la terre, ce qu'on dit de la Transfiguration de Jésus au Thabor. Non, la merveille n'est pas que l'homme juste, dégagé des liens de la mortalité, soit aussitôt investi de lumière, resplendissant de clartés. La merveille plutôt, c'est qu'une âme soit le sanctuaire de la grâce, le temple de l'Esprit-Saint, c'est qu'un corps mortel soit habité par la plénitude de la divinité, nourri de la chair et abreuvé du sang d'un Dieu, et que cette âme et que ce corps ne laissent pas jaillir incessamment les divines fulgurations de la gloire ; car, le dogme catholique ne nous permet pas d'en douter : la grâce, c'est une même chose que la gloire ; un cœur juste, c'est une même chose que le ciel. Toute la différence, comme aussi tout le miracle, consistent en ce que la grâce, c'est une gloire comprimée ; le cœur juste, c'est un ciel voilé. Mais que la main de Dieu laisse tomber ce voile terrestre, et à l'instant même, par la nature des choses, l'homme juste sera transfiguré comme Jésus au Thabor, et il revêtra toutes les propriétés du corps glorieux. Ce principe, mes Frères, nous sera d'une grande utilité quand, à propos de la vie des Saints, je devrai vous parler de certains effets surnaturels que tous les siècles ont vu reproduire dans l'Église catholique et que la Providence renouvelle encore dans nos jours d'athéisme. L'état mystérieux des deux extatiques du Tyrol défie la plus sévère critique et la plus intrépide incrédulité.

Mais, nous dit-on parfois, pourquoi des choses extraordinaires font-elles si peu de bruit, sont-elles si peu connues ? M. F., pourquoi Jésus-Christ, devant se transfigurer sur le Thabor, n'a-t-il pris avec lui que trois de ses apôtres ? pourquoi n'a-t-il pas convoqué toute la multitude ? Quand Dieu fait un miracle, pourquoi ne prend-il pas mieux toutes ses mesures pour ne pas laisser lieu à l'objection ? Quand Dieu parle, pourquoi ne choisit-il pas mieux ses termes,

afin de rendre impossible toute fausse interprétation? M. F., nous aurions lieu de développer à ce sujet les desseins célestes, et de montrer comment, jusque dans ses plus éclatantes manifestations, le Dieu des hommes intelligents et libres, pour leur laisser le mérite et ne pas violenter leur action, doit encore être le Dieu caché : *Deus absconditus*. Dieu en fait assez pour que l'homme de bonne foi croie à son intervention; et il n'en fait pas trop pour que le libre arbitre garde ses droits, en sorte qu'il reste toujours place à la malignité.

Saint Luc ajoute une circonstance au récit de saint Matthieu, et il nous apprend que ce fut pendant qu'il était en prière que le visage de Jésus se transforma et devint resplendissant. M. F., n'est-ce pas en effet le propre de la prière que d'illuminer la face de celui qui prie? La peinture catholique met une auréole sur la tête des Saints; et n'est-il pas vrai qu'il y a de la lumière dans la sainteté? Voyez cette femme qui prie, ce prêtre pieux qui vient de quitter l'autel, ce saint jeune homme qui se retire de la table eucharistique; regardez si, dans la ferveur de leur oraison, leur visage ne s'allume pas d'un éclat céleste : *Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera*; glorification commencée qui transfigure les hommes en des Anges : *Et intuentes eum, viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli*.

Mais entrons avec saint Augustin dans le fond même du récit évangélique. Jésus devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements furent blancs comme la neige; et l'on vit Moïse et Élie, qui parlaient avec lui. Remarquez, dit le grand docteur: ce fut Jésus lui-même qui devint resplendissant comme le soleil : *Ipse Jesus quidem, ipse splenduit sicut sol*. C'est qu'en effet Jésus est l'éclat de la splendeur éternelle, c'est la lumière qui illumine tout homme en ce monde. Ce que le soleil est aux yeux de la chair, Jésus l'est aux yeux de l'âme; et ce que l'œil est au corps, Jésus l'est au cœur.

Ce Jésus donc, revêtu du soleil qui verse des flots de lumière, c'est Jésus éclairant la terre des rayons de l'Évangile, et l'échauffant des saintes influences de la grâce. Et ces vêtements blancs comme la neige, qui enveloppent le lumineux Jésus, c'est son Église : l'Église gardienne pure et soigneuse de l'Évangile ; l'Église vêtement impérissable qui préserve de toute altération le corps de celui qui a dit : « Je suis la vérité ; » l'Église vêtement immaculé, et dont la blancheur ne pourrait être imitée et contrefaite sur la terre par aucun artifice de l'erreur : *Candida nimis velut nix, qualia fullo non potest super terram candida facere.*

Puis voilà qu'aux deux côtés de Jésus ainsi resplendissant de lumière, ainsi vêtu de blancheur, apparurent Moïse et Élie, parlant avec lui : Moïse, le représentant de la loi ; Élie, le représentant de la prophétie. Car, dit toujours saint Augustin, la loi et les prophètes rendent témoignage à l'Évangile. Que dis-je ? le même Verbe divin qui a dicté l'Évangile était celui qui inspirait Moïse et Élie, la loi et les prophètes : aussi les évangélistes remarquent-ils que Pierre est troublé, et qu'il ne sait pas ce qu'il dit quand il demande à dresser trois tentes : une pour le Christ, une pour Moïse, et l'autre pour Élie. Qu'il aimât la solitude de la montagne, qu'il fût dégoûté du tumulte des choses du monde et surtout qu'il prît goût au spectacle de la transfiguration de son Maître, je le conçois avec saint Augustin ; mais avec lui aussi je me demande pourquoi Pierre voulait trois tentes, sinon parce qu'il ne savait pas encore l'unité de la loi, de la prophétie et de l'Évangile, parce qu'il ignorait que c'est le même soleil du Verbe qui resplendit dans les Écritures de l'ancienne alliance et dans celles de l'alliance nouvelle, et que c'est la même tunique de Jésus qui représente la Synagogue et l'Église ? Puis donc que Moïse et Élie ne font qu'un avec le Christ, que la loi et les prophètes sont fondus dans sa lumière comme dans leur foyer, à

quoi bon trois tentes où il n'en fallait qu'une ? Aussi Pierre va-t-il recevoir une leçon.

Tandis qu'il parlait ainsi, voilà qu'une nuée transparente les couvrit, et une voix sortit de la nuée qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. » Pierre, s'écrie ici saint Augustin, tu voulais trois tentes ; et voilà que la nuée, qui les enveloppe tous les trois, ne fait pour eux tous qu'une seule tente. Le Christ est le Verbe de Dieu : Verbe de Dieu dans la loi ; Verbe de Dieu dans les prophètes. Pierre, pourquoi veux-tu diviser, quand il faut plutôt réunir ? Tu veux trois demeures ; mais comprends qu'il n'y a ici qu'un seul Christ. Vois cette nuée unique, et entends cette voix : Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Il y avait là le Christ, il y avait Moïse, il y avait Élie ; mais il n'a point été dit : Voici mes fils bien-aimés ; car autre chose est le Fils unique, autre chose ceux qui lui sont associés. Là est le Seigneur comme Seigneur ; là sont Moïse et Élie comme serviteurs et ministres. Ils sont des vases, et il est la source ; Moïse et les prophètes disaient et écrivaient ; mais c'est en lui qu'ils avaient puisé tout ce qu'ils versaient.

Mes Frères, que cette interprétation de saint Augustin est donc belle, et qu'elle rend les saintes Écritures vénérables pour nous ! En tenant dans mes mains la Bible tout entière, depuis la Genèse de Moïse jusqu'à l'Apocalypse du disciple bien-aimé, j'ai le droit de vous dire, de la part du Père éternel : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. C'est mon Fils, c'est mon Verbe, c'est toujours lui, écoutez-le toujours ; soit qu'il parle par Moïse, par David, par Isaïe, par Marc ou Matthieu, par Pierre ou par Paul, c'est mon Fils, c'est mon Verbe, écoutez-le : *Ipsum audite*. Prenez, adorez ce livre, car il brille de toute la clarté du Soleil éternel qui est le Verbe ; mais prenez-le avec le vêtement blanc qui le couvre, et qui est l'Église, épouse virginale du

Verbe , confidente et interprète de sa pensée : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui, ipsum audite.*

La voix qui avait retenti dans la nuée avait effrayé les Apôtres, et les avait précipités à terre. Jésus, s'approchant d'eux, les toucha; ils se relevèrent et ne virent plus personne, si ce n'est Jésus. Le nuage lumineux s'était dissipé; Moïse et Élie avaient disparu. Et, en effet, dit encore saint Augustin, après la glorification du Christ, à quoi bon la loi? à quoi bon la prophétie? Voilà pourquoi Moïse et Élie s'effacent : il ne reste plus que le Christ, qui sera tout en toutes choses : *Remanet tibi ut sit Deus omnia in omnibus.* Pierre, descends avec ton Maître. Ah ! tu voulais te reposer, tu méditais un séjour tranquille ! Descends, descends : il faut travailler, il faut ramer pour arriver au port de l'éternité, où tu seras transfiguré dans cette gloire dont Jésus vient de te révéler quelques rayons, pour exciter davantage ton désir et encourager tes efforts.

Tu disais, et tu avais raison de le dire : Maître, il fait bon être ici. Oui, Seigneur, il fait bon avec vous ; oui, le bonheur de partager votre gloire est le seul véritable bonheur ; oui, je veux mépriser tout ce qui ne conduit pas à vous. Mais tu croyais dès ce jour pouvoir fixer ta tente sur cette montagne de la gloire, tu rêvais ici-bas ta félicité ; et en cela tu ne savais pas ce que tu disais. Moïse et Élie, qui parlaient avec ton Maître, parlaient de toutes les douleurs par lesquelles il devait passer pour entrer dans sa gloire. Pierre, Pierre, descends du Thabor ; ce n'est pas encore pour toi le temps du repos et de la jouissance. Pierre, que de travaux, que de douleurs, jusqu'au jour où, après avoir arboré la croix de ton Maître sur le Capitole, tu mourras toi-même sur une croix, qui sera le chemin de ta gloire !

Mes Frères, mes Frères, ah ! tous tant que nous sommes,

Jésus, pour activer notre zèle, enflammer notre ardeur, nous a parfois conduits avec lui sur la montagne solitaire du Thabor, où il s'est transfiguré à nos yeux. N'est-il pas vrai, mon frère, ma sœur : quelquefois ce Dieu qui se nomme le Dieu caché vous a réjouis de sa douce présence; vous étiez comme inondés de délices; rien ne vous coûtait, sa grâce vous rendait tout facile; votre âme, pendant ces heureux jours, était dans un continuel transport de joie et d'amour. Le Dieu muet du tabernacle avait pour vous une voix; s'il descendait dans votre cœur par la communion, votre cœur et votre chair tressaillaient dans le Dieu vivant. Mon frère, ma sœur, vous étiez sur le Thabor; vous disiez sans doute comme Pierre : *Domine, bonum est nos hic esse*; vous rêviez pour vous-même une vie tout entière ainsi parfumée de l'onction de la grâce : Ah ! *nesciens quid diceret* : vous ne saviez pas ce que vous disiez. Jésus ne versait ainsi une goutte de sa félicité dans votre âme que pour vous faire aspirer à l'océan de bonheur qu'il vous prépare, mais où vous n'arriverez qu'en passant par la tribulation. Descends, mon frère, descends du Thabor; retourne dans la plaine; va travailler, va souffrir. Seulement courage, courage ! ton Dieu t'a montré un faible tableau du bonheur qui t'attend ; courage ! souffrir est le chemin de la gloire. Le Golgotha n'est pas éloigné du Thabor. Le même mont des Olives que le Christ agonisant arrosa de sa sueur sanglante, conserve aussi l'empreinte qu'y ont laissée ses pieds divins quand il remonta dans les cieux.

Terminons, M. F., en adressant à Dieu cette belle prière qui est la dernière oraison de la messe de ce jour : « Nous vous prions, ô Dieu, que ces aliments célestes que nous avons pris, nous transforment en la ressemblance de celui dont vous nous avez révélé aujourd'hui la beauté par sa

glorieuse transformation, Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles Ainsi soit-il (1). »

(1) Cf. *Appendice I : A, 73.*

XVI

ALLOCUTION

POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX CHEZ M. BROU (1)

(12 août 1843)

MES CHERS AMIS,

Je regrette pour vous que, cette année encore, les effusions du cœur pastoral ne viennent pas se mêler à la joie de vos triomphes, et payer un juste tribut d'encouragement et d'amitié au zèle consciencieux et loyal qui préside à votre éducation, et qui fait de ce petit bercail la portion la plus chère et la plus intéressante de notre troupeau. Puisse ma voix vous sembler du moins un écho de cette autre voix si douce et si chère !

Les couronnes placées ici sous vos yeux, mes jeunes amis, sont à la fois la conquête et le stimulant du travail ; et le travail est la garantie et le moyen de toute vertu, comme de tout succès et de tout bonheur. Le travail sans doute suppose la peine ; et si nous remontons à la cause des choses nous voyons que l'homme, créé pour agir et conserver, ne fut condamné au travail que par châtement.

(1) Cf. *Histoire du cardinal Pie* : t, I, p. 17.

Mais il faut dire aussi que, même en punissant, la main divine fut toujours une main paternelle. Sous un mal apparent elle cacha mille biens ; l'épine du travail recouvrait une fleur, et le bonheur fut placé à côté du tourment. L'enfant de l'homme a besoin du travail ; subir son châtiement est une nécessité pour lui, nécessité de son existence matérielle, mais nécessité aussi de son existence morale. Il n'est pas un être raisonnable qui ne soit placé dans la rigoureuse alternative du travail ou du vice, de la vertu par le travail, du vice par l'inaction.

Du reste, mes chers amis, n'avez-vous pas déjà goûté les délicieuses jouissances du travail ? Si amers que soient les premières racines de la science, n'ont-elles pas déjà distillé pour vous quelque douceur ? Le jour où, tout fiers de posséder déjà trois mots de latin, vous fîtes accorder entre eux le jardin et la rose, une indicible joie pénétra dans votre âme enfantine. Bientôt après, avec quel bonheur vous voyiez passer dans votre traduction les faits merveilleux de la Bible ! Puis quel orgueil de parler la langue de Phèdre, de Virgile, d'Isocrate et d'Homère ! Chers amis, un jour peut-être, de vastes conceptions germeront dans votre intelligence, des aperçus élevés et nouveaux se révéleront à votre esprit : eh bien ! j'ose le dire, les plus nobles transports du génie n'égalent peut-être jamais la douceur et la suavité de ce premier tressaillement, de ces premières émotions que vous devez à l'étude et dont vous garderez éternellement le souvenir.

Un des plus grands hommes de notre siècle, vieillard septuagénaire déjà penché vers la tombe, Monseigneur l'évêque d'Hermopolis me disait un jour en face d'une vieille muraille tapissée de verdure : « Quand je vois ce lierre, je n'ai plus que douze ans, et je me souviens des couronnes du collège. J'ai parcouru depuis ce qu'on appelle une brillante carrière, au milieu des applaudissements universels ;

mais rien n'a pu me faire oublier la couronne de lierre. »

Courage donc, mes chers amis ! Livrez-vous avec ardeur à ce travail qui donne de si douces émotions, et qui prépare de plus éclatants succès. Nous rendrons compte à Dieu de tout ce qu'il nous a donné ; l'intelligence est un champ que nous devons cultiver ; nous n'en sommes pas les propriétaires, mais les fermiers. Un jour viendra de solennelle distribution : là tout le genre humain comparaitra, et là aussi, j'ose le dire, il n'y aura de couronnes que pour le travail. Je ne veux pas paraître vous avoir fait un sermon ; mais pourtant la vertu est si essentiellement dépendante du travail que j'ose vous dire en finissant, que la couronne de lierre n'est pas sans rapport avec la couronne de l'éternité, et que les mains accoutumées à remporter des palmes sur la terre seront plus habiles à moissonner les palmes du ciel.

Surtout, chers enfants, que la piété grandisse dans votre âme dans la même mesure que la science sa sœur ! Que les triomphes du cœur accompagnent les triomphes de l'esprit ! et vous serez toujours vainqueurs et couronnés, couronnés de la main de Dieu et de la main des hommes.

XVII

INSTRUCTION

PRÊCHÉE DANS LA CHAPELLE DU CALVAIRE, A LA CATHÉDRALE
DE CHARTRES, LE JOUR DE L'EXALTATION
DE LA SAINTE CROIX (1).

(14 septembre 1843)

*Quem vos interemistis suspendentes in ligno,
hunc principem et salvatorem Deus exaltavit
dextera sua.*

Celui que vous avez fait mourir en le suspen-
dant sur le bois, Dieu l'a exalté par son bras
comme Prince et Sauveur.

(ACT. c. 5, v. 30, 31.)

Peu de jours s'étaient écoulés depuis l'infâme supplice infligé à Jésus ; son sang ruisselait encore sur le Calvaire, et personne, ni Romain ni Barbare, ni Juif ni Gentil, ne contemplait sans effroi la cime encore fumante du Golgotha. Le souvenir de cette lugubre scène était présent à tous les esprits ; nul n'en parlait en Israël sans éprouver un frisson d'horreur et d'épouvante.

C'était en quelque sorte le lendemain du triomphe des bourreaux, le lendemain de la défaite de Jésus. Et déjà, Pierre et les Apôtres proclamaient hautement, hardiment,

(1) Cette même instruction fut prêchée plus tard, le 14 septembre 1864, dans la chapelle du Calvaire, à Poitiers.

en face des officiers de l'État et des princes des prêtres, l'exaltation du vaincu et la glorification de sa croix. Cet homme, leur disaient-ils, ce Jésus que vous avez tué en le suspendant à un bois infâme, Dieu, par son bras puissant, l'a élevé, plein de vie et de gloire, Prince de la terre et Sauveur des hommes. Vous avez cru le faire monter sur un échafaud, et vous l'installiez sur un trône ; vous avez cru le flétrir à jamais par le sceau ignominieux de la croix, et vous avez à tout jamais ennobli la croix par le sang glorieux d'un tel crucifié : *Quem vos interemistis, suspendentes in ligno, hunc principem et salvatorem Deus exaltavit dextera sud.*

M. F., si tel était le langage prophétique des Apôtres, s'ils osaient dès les premiers jours de l'Église annoncer les glorieuses destinées de la croix et ses magnifiques triomphes dans tous les âges à venir ; nous qui avons l'expérience de dix-huit siècles de gloire, avec quelle énergie ne pouvons-nous pas répéter : Celui que vous avez tué en le suspendant sur un bois, Dieu l'a élevé de son bras puissant, et il en a fait le Prince et le Sauveur : *Quem vos interemistis suspendentes in ligno, hunc principem et salvatorem Deus exaltavit dextera sud.*

Vous le comprenez donc, M. F., je ne veux point aujourd'hui tirer des larmes de vos yeux en vous attendrissant sur les douleurs de Jésus. Je vous dirai au contraire d'écarter les tristes idées que pourrait faire naître en vous la vue de la croix. Je vous invite au spectacle, non pas d'un supplice, mais d'un triomphe. La croix a changé de place ; elle n'est plus plantée sur le mont Calvaire, mais sur le Thabor ; ce n'est pas la potence d'un criminel, mais le char d'un vainqueur. C'est plus que cela, c'est le trône, c'est le sceptre d'un Dieu : *Regnavit a ligno Deus.* Trône de gloire et de miséricorde ; sceptre de grandeur et de bonté : voilà les deux idées dont je veux vous entretenir.

I. Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, disait le doux Sauveur s'acheminant vers le Calvaire. Non, ne pleurez pas sur moi, car je vais à la gloire, je marche dans la voie directe qui doit m'y conduire ; vous me voyez, à cet instant même, sur la route royale de mon triomphe : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam*. Tout à l'heure, par les mains mêmes de mes ennemis, instruments involontaires de ma gloire, je vais être élevé sur un trône ; et le soleil s'obscurcissant dans les cieux, et la terre s'ébranlant sur ses fondements, et les morts s'éveillant du fond de leurs tombeaux, et les vivants frappant leur poitrine, chacun à leur façon, proclameront ma royauté divine, et ils diront : Celui-ci, qui a été mis en croix, était véritablement le Fils de Dieu. Vous me plaignez à cet instant où je suis abandonné des uns, méprisé, maudit par les autres, mais rassurez-vous ; tout à l'heure, quand j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi : *Et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum*.

M. F., vous savez comment s'est accompli cet oracle ; et je suis heureux que vous le sachiez, car il faudrait un discours entier pour énumérer toutes les gloires de la croix de Jésus, et je ne puis, dans cet entretien familier, vous présenter que quelques aperçus rapides. Mais avant tout, M. F., il importe de bien comprendre la doctrine de saint Paul qui, en parlant du sang que Jésus a versé pour notre salut, l'appelle, non passon sang, mais le sang de sa croix : *Per sanguinem crucis ejus*. Qu'est-ce à dire, grand apôtre ? Ce sang rédempteur n'est-il pas sorti des veines de Jésus ? Pourquoi donc attribuez-vous à la croix cette liqueur, cette sève, que le bois n'a point distillée, mais qui est la pure substance du Sauveur, et dont son Cœur divin a préparé, élaboré chacune des gouttes ?

Entendez, M. F., ce mystère. Jésus et sa croix, c'est tout un. Sa croix est aussi inséparable de lui que son hu-

manité même ; que dis-je ? il n'a pris un corps que pour se livrer à la croix. « Les holocaustes et les hosties ne vous ont pas plu, ô mon Dieu ; mais vous m'avez donné un corps, et j'ai dit : Me voici. » Le sein de Marie, l'étable de Bethléem n'étaient que des points de passage : c'est au Calvaire qu'il tendait. Immolé par le désir de son cœur, dès l'origine même du monde, le Fils de Dieu, à son entrée dans la vie, contracte de solennelles fiançailles avec la croix ; déjà il scelle de son sang ce premier engagement. Plus le temps approche, plus il aime sa chère fiancée ; c'est un transport, c'est une ivresse. Un jour, le premier de ses apôtres veut combattre son affection ; et il est repoussé avec l'indignation la plus énergique : *Vade retrò Satana*. Un autre jour Moïse et Élie viennent converser avec lui sur la montagne de la gloire, et ces heureux instants sont employés à parler de l'objet de sa tendresse, dont il serait mis en possession bientôt : *Et dicebant excessum ejus quem completurus erat*. L'ardeur brûlante de l'amant le plus passionné n'égalé pas l'empressement de Jésus pour la consommation de ses noces : *Et quomodò coarctor, usque dum perficiatur*.

Enfin l'heure de la solennité nuptiale a sonné : c'est le lâche Pilate qui signe le contrat d'alliance entre le Christ et la croix, peu importe ! les paranymphees sont des bourreaux, peu importe encore ! Jésus est entre les bras de la croix, son épouse ; il y est attaché, cloué ; son sang, qui l'arrose, qui la baigne, ne fait plus qu'un avec elle. Désormais, Jésus et la croix c'est tout un : *Et erunt duo in carne uná*. Désormais qui voudra dire Jésus, devra dire l'Époux de la croix : *Jesum Christum et hunc crucifixum* ; désormais le sang de Jésus s'appellera le sang de la croix, son épouse : *Per sanguinem crucis ejus*. Désormais Jésus ne sera jamais sans la croix, ni la croix sans Jésus ; la croix toute nue renfermera encore Jésus, et Jésus, sous quelque forme qu'on le représente, portera tou-

jours le nimbe de sa croix : *Jesum Christum et hunc crucifixum*. Cette union étroite, cette identité de la croix et du Christ, étant bien comprise, concluez maintenant quelles sont les gloires ineffables de la croix.

La croix a été l'autel du plus auguste de tous les sacrifices. C'est là qu'a été immolée la victime seule capable de rendre à Dieu l'hommage d'amour et de reconnaissance qui lui appartient ; c'est là qu'a été attaché et biffé l'arrêt qui portait condamnation pour toute la postérité d'Adam ; c'est de là qu'est parti le trait vainqueur qui a émoussé l'aiguillon de la mort ; c'est au pied de la croix qu'a été écrasée la tête du serpent ; c'est là que s'est opérée la réconciliation entre le ciel et la terre, et qu'a été signé le grand traité de paix entre Dieu et les hommes : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit*. La croix, teinte du sang de Jésus, a tout attiré à elle : *Omnia traham ad me ipsum*. Elle a tiré à elle d'une part toutes les iniquités de la terre, elle s'est couverte de tous les crimes des hommes : *Omnia traham ad me ipsum*. Elle a tiré à elle d'autre part toutes les vengeances du ciel, elle a condensé sur sa surface tout le courroux du Seigneur : *Omnia traham ad me ipsum* ; et, dans un clin d'œil, le sang de Jésus, dont elle était imbibée, a absorbé toutes les iniquités de la terre et toutes les vengeances du ciel. Il a dévoré à la fois les crimes des hommes et le courroux du Seigneur, comme le feu dévore la paille. Voilà les hauts faits de la croix : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit*.

Ce n'est pas tout. Le sang de la croix, qui a lavé une fois les souillures de la terre, éteint les foudres du ciel, continue encore à couler sur la terre, à rejaillir vers les cieux. La croix est toujours dépositaire du sang de Jésus, elle en est toujours le canal, elle tire à elle tous ceux qu'elle veut enfanter à Jésus : *Omnia traham ad me ipsum*. C'est de la croix que tous les sacrements empruntent leur efficacité,

c'est par elle qu'ils opèrent. Aussi se mêle-t-elle à tout. S'agit-il, dit saint Augustin, d'imprimer un caractère ineffaçable sur le front des fidèles, de féconder l'eau dans laquelle ils sont régénérés, de consacrer l'huile et le chrême dont ils sont oints, de célébrer le sacrifice dont ils sont nourris ? nulle de ces choses n'est régulière ni parfaite si l'on n'y emploie le signe de la croix : *Quod signum nisi adhibeatur, nihil horum ritè perficitur.*

Ce dogme fondamental de l'influence universelle de la croix est tellement gravé dans les cœurs, que tout chrétien qui implore la grâce divine commence par se signer de la croix. S'agenouille-t-il pour prier, entre-t-il dans le lieu saint, veut-il sanctifier le réveil du matin et le sommeil de la nuit, éloigner les embûches du démon ? toujours il emploie le signe de la croix : *Quod signum nisi adhibeatur, nihil horum rite perficitur.* Donc, M. F., tous tant que nous sommes, enfants, soldats, prêtres de Jésus, époux chrétiens, tous nous marchons sous la bannière de la croix, avons été marqués du sceau de la croix ; c'est elle qui nous a faits ce que nous sommes ; c'est par elle que nous mangeons le pain du salut, par elle que nous nous lavons dans le bain de la pénitence, par elle que nous mourons résignés et purs : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit.*

Mais que vois-je ? *Multi sunt, quos sæpe dicebam vobis inimicos crucis Christi* : Il s'élève une foule d'ennemis de la croix ; les Grecs n'y voient qu'une folie, les Juifs un scandale. Seigneur, et vous aviez prédit que votre croix attirerait tout à elle ? M. F., qu'il serait intéressant de voir depuis dix-huit siècles Jésus-Christ, la croix en main, marchant à la conquête des âmes, attirant tout à lui, subjuguant successivement tous les peuples ! Voluptueux enfants de la Grèce et de Rome, adorateurs de dieux impudiques, sectateurs de fables dorées, harmonieux disciples des sages du

monde, enfants, vieillards, timides vierges, vaillants soldats, riches et pauvres, voici briller la croix. Si vous allez à elle, vous allez au martyre : au martyre de vos passions par un glaive intime, au martyre de vos membres par le glaive des tyrans. N'importe, n'importe ! pendant cinq cents ans des légions de chrétiens viennent se ranger sous l'étendard de la croix, au risque de la porter gravée en caractères de sang sur leurs membres dispersés : *Omnia traham ad me ipsum*. Des milliers de martyrs pendant trois siècles et la hache des bourreaux se lassant plus vite que la persévérance des confesseurs : voilà un des hauts faits de la croix : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit*.

Mais vous avez assez longtemps lutté contre la croix, cruels et impitoyables Césars ; votre tour est venu : *Omnia traham ad me ipsum*. Croix de Jésus, monte sur le sommet du Capitole, brille sur le drapeau et sur le diadème des fils de Constantin, jusqu'à ce que le Vicaire du crucifié, le successeur de celui en qui le Christ a été crucifié à Rome une deuxième fois, succède au trône des empereurs. Et vous, peuples barbares, qui accourez du fond de vos déserts, calmez, calmez vos fureurs, adoucissez votre humeur féroce, et subissez le joug de la croix : *Omnia traham ad me ipsum*. Fier Sicambre, abaissez votre front altier, afin que le pontife baptise en quelque sorte dans votre personne toute la noble nation des Francs ; heureuse nation à la naissance de laquelle la croix a présidé, et qui en retour n'a cessé depuis quinze siècles de porter la croix partout, de la faire révéler partout : *Omnia traham ad me ipsum*. Le vieil univers devenu chrétien, c'est-à-dire sorti de lui-même et sans violence de l'horrible corruption du paganisme pour passer à la pure lumière de l'Évangile ; de nouveaux peuples, enfantés à la vérité catholique en même temps qu'à la civilisation : voilà les hauts faits de la croix : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit*.

Cependant, au milieu de ces conquêtes de la croix, voilà qu'un imposteur a paru, un ennemi de la croix. Les fils de Mahomet ont envahi l'héritage du Christ. O larmes, ô désespoir, la cité sainte est leur possession ! La croix de Jésus est tombée entre leurs mains. Levez-vous, levez-vous, peuples chrétiens ! Aussi bien la longue prospérité vous avait été funeste ; la persécution manquait ; il fallait un bain pour vous purifier. Partez, partez vers le tombeau du Christ ! Mes Frères, les voyez-vous ces armées d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, qui s'arrachent à tout ce qu'ils ont de cher, à leur patrie, à tous leurs intérêts matériels ? La croix brille sur leur poitrine ; leur expédition, tous les siècles la connaîtront sous le nom de croisade. C'est l'honneur de la croix qu'ils vont venger ; c'est le Calvaire qui attire toute cette foule, composée de tous les peuples : *Omnia traham ad me ipsum*. Voilà, mes Frères, voilà les hauts faits de la croix : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit*.

Mes Frères, je pourrais continuer à vous montrer les gloires et les triomphes de la croix : la croix subjuguant un nouvel hémisphère : *Omnia traham ad me ipsum* ; la croix reprenant son ancien empire sur les peuples assez malheureux pour l'avoir un instant renversée, et ramenant bientôt à elle les cœurs qui l'avaient blasphémée : *Omnia traham ad me ipsum*. Mes Frères, j'en ai la douce confiance, un jour viendra où l'égoïsme ne sera plus l'unique loi de notre pays ; où l'esprit d'abnégation de soi, d'amour des autres se ranimera dans le sein de la société ; où le culte tyrannique du Dieu de la matière ne sera plus sa religion unique. Et alors refleuriront les vertus des jours anciens, et nos neveux, parlant de tant de maux guéris, de tant de plaies fermées, de tant de biens retrouvés, diront un jour dans cette chaire, en montrant la croix redevenue l'expression de la pensée sociale et la règle des mœurs : Voilà

les hauts faits de la croix : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit.*

Au reste, mes Frères, nous ne nous flattons pas d'une perfection chimérique, et nous savons que, jusqu'à la fin des âges, la croix aimée, honorée de quelques-uns, sera méprisée, haïe des autres. La croix est destinée à dominer sur la terre, mais au milieu de ses ennemis. Mais le jour viendra où cette croix divine apparaîtra dans les cieux : *Tunc apparebit signum filii hominis in cælo.* Alors elle sera si belle, si resplendissante, si aimable, que tous voudront aller à elle : *Omnia traham ad me ipsum.* Alors, dit l'auteur de *l'Imitation*, tous les serviteurs de la croix, tous les amants de la croix, iront se ranger autour d'elle, et par elle seront introduits dans l'éternelle demeure de la gloire, où il n'y aura plus ni larmes, ni douleur, mais une ineffable jouissance ; et ils diront : Voilà, voilà les hauts faits de la croix : *Hæc omnia, præclara facta crux nobis peperit.* Alors aussi les ennemis de la croix comprendront qu'ils se sont trompés : *Videbunt in quem transfixerunt.* La croix, qu'ils jugeaient une folie, ils voudraient maintenant se jeter dans ses bras : *Omnia traham ad me ipsum* ; mais il n'en est plus temps. A défaut de leurs hommages, elle aura du moins leurs regrets, et tandis que ces infortunés tomberont, s'engloutiront dans les abîmes éternels, la croix encore attirera à elle leurs derniers regards de désespoir : *Omnia traham ad me ipsum* ; leurs derniers cris de douleur de ne pouvoir servir à son triomphe que par leur châtiement mérité : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit.*

II. Mes Frères, j'ai parlé trop longuement des gloires de la croix ; je ne vous dirai qu'un mot de ses douceurs, et ici comprenez une admirable doctrine de la théologie.

Au milieu du paradis de délices, mes très chers Frères, Dieu avait planté l'arbre de vie, dont les fruits précieux

devaient entretenir dans l'homme innocent une éternelle jeunesse. Heureux séjour, dont un aliment mystérieux éloignait toute altération de la vie, toute souffrance du corps, toute douleur de l'âme. Mais, hélas ! vous le savez, mes Frères, l'homme pécheur fut bientôt chassé de ce paradis de la terre. Un chérubin, armé d'un glaive flamboyant, fut chargé d'en garder et d'en interdire l'entrée.

Mes Frères, soixante siècles se sont écoulés, et l'Ange placé aux portes de l'Eden n'a pas cessé d'y faire bonne garde. Non, non : le paradis de la terre ne nous appartient plus ; c'est folie aux tristes enfants de la vallée de larmes, de croire qu'ici-bas ils puissent être dans la cité du bonheur. Et cette secte, dont l'apparition est un phénomène inouï dans l'histoire même des erreurs et des folies humaines ; cette secte qui, de nos jours, se pique d'enfanter bientôt une religion dont les principes, d'établir une société dont les bases seront la parfaite félicité de l'homme ici-bas, sans nulle compensation à désirer dans l'avenir ; cette secte, dis-je, quelques talents qu'elle ait à ses ordres, n'est pas une secte d'hérétiques, mais d'insensés. Peut-on, sans mentir à l'humanité, lui promettre un état de complet bonheur ici-bas ? Eh quoi ! l'homme, né de la femme, vivant peu de jours, rempli de mille misères, l'homme qui apparaît comme une frêle plante qu'on foule aux pieds comme l'herbe, et qui ne demeure jamais dans le même état ; c'est à lui, c'est à cet être qu'un rien abat, qu'un souffle tue, c'est à lui que vous parlez de lui faire un paradis sur la terre ! Mais, dans cette société nouvelle, il n'y aura donc plus de maladie, ni de mort ! plus de souffrance physique ni morale ! et surtout, on nous arrachera donc à nous-mêmes ! car ce qui nous pèse souvent le plus, c'est nous. Paradis sur la terre ! il fallait un siècle aussi fou que le nôtre pour mettre au jour un tel charlatanisme de doctrine.

Mais que dis-je, mes Frères ? paradis sur la terre ! un autre siècle que le nôtre, le plus catholique de tous les siècles, a entendu prononcer ces mots ; je les lis en toutes lettres dans le livre le plus révérend des chrétiens après les livres inspirés, dans le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* : *Tunc invenisti paradysum in terrâ*. Mais comprenez, mes Frères, la différence de cette doctrine. Le chapitre où elle est développée est intitulé : De la voie royale de la sainte croix. Là un arbre nous est montré, arbre de vie planté sur le Calvaire. Le fruit de cet arbre n'a pas la propriété d'écarter la souffrance et la mort, mais de les adoucir. Il faut souffrir, il faut mourir, nul ne déclinera cette loi ; mais quiconque s'approchera de l'arbre de la croix, quiconque mangera de ce fruit de vie, apprendra à trouver de la joie et du repos jusque dans les angoisses de la souffrance, jusque dans les bras de la mort : *Quandò ad hoc veneris, quod tribulatio tibi dulcis est et sapit pro Christo, tunc invenisti paradysum in terrâ*. C'est là, mes Frères, le seuil du paradis possible ici-bas, le paradis de la douleur, le paradis à l'ombre des rameaux de la croix. C'est là le paradis de la terre, annoncé par Jésus-Christ parmi les béatitudes : Bienheureux ceux qui souffrent ! Bienheureux ceux qui pleurent !

Venez donc, ô mes Frères, ô vous qui souffrez, venez donc souvent au pied de la croix qui transformera vos douleurs elles-mêmes en des joies. Venez, et vous éprouverez ce qu'un Saint vous promet, une onction intérieure qui augmentera en proportion directe de vos afflictions ; venez, et quelquefois vous sentirez tant de force, tant de consolation, tant de repos dans l'adversité, à cause de votre conformité avec la croix de Jésus, que, dans ces heureux instants, vous ne voudriez pas être sans douleur et sans tribulation : *Ut sine dolore et tribulatione esse non vellet*. Ou souffrir, ou mourir, disait sainte Thérèse ; ne pas mourir, toujours souffrir, disait une autre Sainte. Souffrir pour aimer, disait encore

une âme fervente ; car sans douleur on ne peut vivre dans l'amour : *Sine dolore non vivitur in amore*. Souffrir pour jouir, car c'est dans la tribulation que vous dilatez les cœurs, ô mon Dieu : *In tribulatione dilatasti mihi*. Mes frères, ces sentiments ne sont pas dans le fond de notre nature ; mais la grâce du Crucifix est si grande, que ce qui est naturellement un objet d'horreur pour la chair, la ferveur de l'esprit le fait comprendre et chérir.

Mon frère, ma sœur, je finis par là : *Calicem Domini affectanter bibe* : Buvez avec amour, avec une sainte volupté, le calice du Seigneur. Calice amer comme les eaux de Mara, mais dont l'amertume est corrigée par le bois de la croix de Jésus : *Calicem Domini affectanter bibe*. La vie n'est qu'une suite de souffrances, qu'un calice douloureux à boire. Unissez ce calice à celui de Jésus, et buvez-le avec amour : *Calicem Domini affectanter bibe*. Ainsi la vie vous sera adoucie, ainsi la mort vous sera délectable ; ainsi vous passerez du paradis de la terre, paradis de douleur et de larmes, dans le paradis des cieux, paradis d'allégresse et de bonheur. C'est la grâce, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 75.

XVIII

PRÔNE

— SUR LA LECTURE DES LIVRES SAINTS PAR LES PERSONNES DU MONDE,
PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

(le dimanche 19 novembre 1843)

Quaecumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum, spem habeamus.

Tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction ; afin que par la patience et la consolation qui émanent des Écritures nous ayons espérance.

(Ad Rom. c. xv, v. 4.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

La suite et l'enchaînement des instructions par lesquelles nous nous sommes efforcé de vous révéler la beauté du culte catholique et de vous faire goûter la manne cachée dans les saints offices de l'Église, nous conduisent aujourd'hui à traiter une question aussi délicate qu'importante. Les divines Écritures, nous vous l'avons dit, sont proprement le fond et fournissent la matière principale de notre liturgie. Non seulement l'Église se sert du texte sacré pour composer ses prières ; mais, jusque dans ses plus pompeuses solennités et ses plus augustes mystères, elle veut que par la bouche de ses Lecteurs et de ses Diacres,

nous entendions toujours le récit de quelque passage des prophètes et des évangélistes ; et, dans le cours de l'année sainte, elle fait ainsi passer sous nos yeux presque toute la substance de l'Ancien et du Nouveau Testament.

De là, M. F., il m'a semblé utile à vos âmes de prendre occasion de vous entretenir concernant la lecture des Livres saints ; lecture qui, sagement réglée, serait une source de lumières et de grâces pour quelques-uns auxquels l'Église veut que nous reprochions leur négligence ; lecture qui, faite indiscretement, est une occasion de scandale et de ruine pour d'autres dont l'Église veut que nous censurons la témérité.

Esprit divin, qui avez inspiré toutes les Écritures et qui en connaissez tous les effets, mettez sur mes lèvres tant de sagesse et dans mes paroles tant de mesure, qu'en traçant des règles à ces pieux fidèles j'évite également ou de les laisser s'abimer contre un écueil funeste, ou de leur fermer un trésor de douceur et de joie. Vous qui avez parlé par les Prophètes et par les Apôtres, révélez en ce moment par ma bouche l'usage que nous devons faire de votre parole. C'est, M. F., l'objet de cette instruction dont vous suivrez aisément la marche et le développement, sans qu'il soit utile de vous l'indiquer.

Quand Dieu traçait dans les espaces le grand livre de la nature, à mesure qu'il avait achevé une des pages de son œuvre, il s'arrêtait pour la considérer. Et tout ce grand travail obtint successivement la sanction de son divin auteur, qui le déclara bon dans chacun de ses détails : *Et vidit Deus quod esset bonum*, et très bon, et parfait dans son ensemble : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona*. Or, M. F., ce sublime et harmonieux ouvrage de la création, cet ineffable livre de la nature, quelque achevé, quelque parfait qu'il soit, parmi les innombrables beautés

dont il étincelle, renferme pourtant des mystères et des abîmes ; et quiconque en voudrait approfondir certaines pages obscures se précipiterait dans le doute et dans le blasphème. Que conclure de là ? Qu'il faut s'abstenir de contempler la nature ? A Dieu ne plaise, M. F., que j'aie recours à ce moyen extrême ! Ce n'est qu'aux enfants et aux insensés qu'on arrache des mains l'instrument, d'ailleurs utile, avec lequel ils se blesseraient infailliblement. Je vous dirai :

Mon frère, lisez, contemplez, étudiez les merveilles sorties des mains du Créateur. Expression de la sagesse, de la puissance, de la bonté, de la beauté de son auteur, la nature est un livre plein d'enseignements pour l'esprit, plein de délices pour le cœur. Pour une âme droite, et surtout pour une âme pure, il y a infiniment à gagner dans le spectacle du monde créé. Délectez-vous et tressaillez de joie dans la contemplation de l'inimitable empreinte que la main divine a gravée sur ses œuvres : *Delectasti me, Domine, in facturâ tuâ, et in operibus manuum tuarum exultabo*. Mais n'allez pas examiner l'univers avec un esprit frondeur et critique, n'allez pas soumettre l'œuvre de l'Éternel au contrôle orgueilleux de votre pensée d'un jour ; surtout n'allez pas repousser de votre cœur l'émotion pieuse qui résulte de la beauté harmonieuse et absolue de l'ensemble, pour laisser votre intelligence raisonneuse s'heurter contre quelques détails isolés dont la perfection relative se cache sous une apparence de désordre ou de laid. Aimez, louez l'ineffable beauté, la bonté maternelle du Créateur dans la partie de ses ouvrages qui charme votre âme ; révérez, adorez sa puissance et ses impénétrables desseins dans celle qui échappe à vos conceptions. Et si parfois vous sentez votre intelligence débile se révolter, alors détournez la tête de ce qui est pour votre faiblesse un objet de scandale, et que ce mystère ina-

bordable, loin de vous exciter au blasphème, fasse encore jaillir de vos lèvres comme de celles du roi prophète un cantique d'humilité et de foi : *Confiteor tibi, Domine, quia terribiliter magnificatus es ; mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.*

M. F., en ce peu de mots, si simples, si conformes à la raison, j'ai indiqué tout ce qui me resta à dire. Il ne s'agit que d'appliquer au livre sacré de la révélation la règle que j'ai proposée concernant le livre auguste de la nature. Car, M. F., le même Dieu qui nous a parlé une première fois et qui ne cesse de se révéler à nous par le langage magnifique des merveilles de la terre et des cieux, ce même Dieu nous a parlé une seconde fois, et il ne cesse de nous parler chaque jour par la bouche de Moïse et des Prophètes, de Jésus et des Apôtres. Car, M. F., les beautés de la nature et les beautés bibliques ont une si grande conformité entre elles qu'un œil attentif reconnaît à l'instant que c'est une même main qui a tracé ce double tableau, qui a donné ces teintes et dicté ces paroles. Que dis-je ? N'ayant produit qu'une esquisse de sa nature et de ses perfections dans le miroir incertain de la création, Dieu s'est montré, s'est révélé, s'est donné en quelque sorte à nous tout entier, et à découvert dans les Livres saints, qui sont sa pensée, l'expression de son éternelle sagesse s'expliquant elle-même sur son essence infinie et ses éternels attributs. La Bible, c'est la parole de Dieu. Inutile de dire qu'elle ne trompe pas, qu'elle est bonne toujours, qu'elle est sainte toujours ; que depuis la Genèse de Moïse révélant le principe des choses, jusqu'à l'Apocalypse de Jean montrant la consommation du règne de Dieu, il n'est pas un signe, pas une syllabe du livre divin, qui ne soit digne de son auteur, lequel l'a jugé bon dans toutes ses parties, et très bon et parfait dans son ensemble : *Et vidit Deus quod esset bonum. Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.*

Mais pourtant dans l'Écriture aussi, comme dans la nature, si sainte, si admirable qu'elle soit, il y a des obscurités et des précipices. Sur cette mer, où l'on navigue à pleines voiles vers le port du salut, il y a des naufrages. En mangeant cette manne salubre, quelques-uns se sont empoisonnés et ont péri misérablement ; en contemplant cette lumière resplendissante, quelques-uns ont été éblouis, aveuglés, et ont fait de tristes écarts. Que conclure de là ? Qu'il faut, en principe, s'abstenir de lire l'Écriture, qu'il faut la retirer des mains de tous les simples fidèles ? Loin de moi cette excessive rigueur que les hérétiques de la Réforme ne cessent de nous reprocher injustement. Jamais la sainte Église catholique n'a approuvé ni conseillé cette extrémité violente ; et sous ce rapport nous tenons à ce qu'elle soit justifiée à vos yeux des calomnies du protestantisme, en même temps que nous vous offrirons ses règles si sages et si mesurées.

Il est vrai, et c'est l'enseignement de tous les saints docteurs et des plus anciens pontifes, que l'Écriture sainte est principalement le livre des prêtres : *Liber sacerdotulis*, dit saint Ambroise. Il était prêtre et même évêque, ce jeune Timothée à qui le grand Paul recommandait la lecture assidue des saints livres : *Attende lectioni*. C'était à un prophète que Dieu disait : *Comede volumen istud, et vadens loquere ad filios Israel* : mange ce volume et va parler aux fils d'Israël. Et il était prêtre aussi, cet exilé de Pathmos à qui l'ange disait : Prends ce livre et dévore-le, et il causera de vives douleurs dans tes entrailles ; mais dans ta bouche, il sera doux comme le miel : *Accipe librum, et devora illum ; et faciet amaricari ventrem tuum ; sed in ore tuo erit dulce tanquam mel*. Paroles qui expriment si bien le devoir du prêtre, lequel, selon saint Ambroise, doit prendre pour lui toutes les amertumes de l'Écriture, en sonder toutes les profondeurs, en dévorer toutes les difficultés, en aplanir

les hauteurs, en faciliter l'intelligence : *Cœlestium scripturarum eloquia diù terere ac polire debemus, toto animo et corde versantes*, afin de présenter ensuite aux fidèles une lumière douce qui s'accommode à leurs paupières, une nourriture agréable et préparée, dont le suc se répande dans toutes les veines de leur âme : *Ut succus ille in omnes se venas animæ diffundat*. Saint Denys l'Aréopagite, ce théologien des premiers âges, enseigne que le corps de Jésus et les divins oracles sont la substance de notre sacerdoce. Et en effet, la sainte Eucharistie et la sainte Écriture, c'est tout le prêtre. Après la grande action du sacrifice, rien n'est sacerdotal comme la lecture des Livres sacrés. Aussi, M. F., que je comprends bien ces effusions de l'âme si éminemment sacerdotale du grand Augustin :

O Seigneur, disait-il, que vos Écritures soient toujours mes chastes et innocentes délices ! Que je ne me trompe pas en les lisant, que je ne trompe personne en les expliquant ! O vous, Seigneur, à qui appartiennent le jour et la nuit, au milieu des nombreuses occupations de la charge pastorale que vous m'avez imposée, faites-moi trouver, dans les temps qui coulent par votre ordre, un espace pour méditer votre loi. Car ce n'est pas en vain que vous avez renfermé tant de mystères dans un si grand nombre de livres divins. Dans ces saintes forêts des Écritures, n'y aura-t-il donc pas des cerfs qui s'y retirent, qui s'y promènent, qui s'y reposent et qui y ruminent ? O mon Dieu, votre parole est toute ma joie, et elle m'est plus agréable que toutes les voluptés de la terre. Donnez-moi donc ce que j'aime, car il est vrai que j'aime votre parole, et c'est vous qui m'avez donné cet amour. Seigneur, ne laissez pas vos dons imparfaits. Je suis à vous, je vous appartiens depuis le jour où une voix d'en haut m'a dit : Prends et lis : *Tolle, lege*. Je suis une pauvre petite plante que la rosée de votre Écriture a fait naître, mais qui a soif encore de votre rosée. Oh ! que je

boive de vos eaux salutaires depuis le commencement de votre Écriture, où l'on voit la création du ciel et de la terre, jusqu'à la fin où l'on voit la consommation du règne perpétuel de votre cité sainte ! Faites-moi cette grâce, Seigneur, que les secrets de vos Écritures me soient découverts lorsque je m'efforcerai de les entendre.

Tels étaient les vœux, les ardents désirs d'Augustin. Cette soif des Écritures, vous le savez, ô divin Jésus, est encore dans le cœur de vos prêtres. Mais je reviens à vous, M. F., car la sainte Écriture n'est pas exclusivement le livre du prêtre ; elle est le livre de tous les chrétiens, c'est un héritage commun à tous les enfants de Dieu. Tous ils ont le droit de venir s'abreuver à ces sources de grâce, de lumière, d'onction et de piété ; tous ils ont le droit de venir savourer ces chastes et innocentes délices, ces suaves et ineffables voluptés qui découlent des saintes Lettres. Seulement posons ici quelques principes.

Et d'abord, M. F., je vous adresserai cette question : La Providence ferait-elle assez pour un enfant encore au berceau, si elle déposait à côté de lui un pain pour lui servir de nourriture ? Que faut-il donc en outre ? N'est-ce pas une mère, une nourrice pour rompre ce pain, pour l'humecter, pour le distribuer selon le besoin ? Or, M. F., auprès de l'homme, qui ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, ce n'est pas assez que Dieu ait placé son Écriture ; il fallait aussi une nourrice, une mère pour rompre ce pain : cette mère, c'est l'Église. Les saintes Écritures, M. F., sont la propriété de l'Église. L'Église est avant l'Écriture, car l'Église remonte aux premiers jours du monde, et elle a été définitivement fondée par le Rédempteur ; or les Livres saints de l'ancienne alliance ne datent que de Moïse, et ce ne fut que plusieurs années après la mort du Christ et l'établissement de son Église que furent écrits les livres du Testament nouveau.

Donc, c'est à l'Église qu'il appartient de mettre les Livres saints entre les mains des fidèles, quand et comment elle le juge utile et convenable. Donc les sectaires qui sèment les bibles à profusion, et qui livrent la parole sainte à l'examen privé et au jugement arbitraire de chacun, sont coupables d'iniquité envers l'Église, disposent injustement de sa propriété, et sont responsables devant Dieu des blasphèmes et des scandales que l'Écriture peut provoquer, quand elle n'est pas interprétée par une autorité certaine. Donc les catholiques indiscrets qui s'arrogent d'eux-mêmes la faculté de lire indistinctement toute l'Écriture, qui ne demandent pas à l'Église ses conseils, qui ne tiennent pas compte de ses restrictions, qui ne recourent pas à ses commentaires, n'auront pas droit d'accuser la parole de Dieu des tentations et des doutes auxquels leur foi sera souvent exposée, ni du fanatisme et de l'exagération auxquels leur esprit sera parfois livré.

M. F., je le proclame avec Bossuet : pour celui qui lit l'Écriture avec un esprit raisonneur et plein de lui-même, il y a autant d'écueils que de versets. Aussi écoutez le principe fondamental qu'établit ce grand homme, et moyennant lequel l'Église catholique n'interdit à personne d'une façon absolue l'usage des Écritures. La plus utile observation qu'il y ait à faire, dit-il, sur la lecture de l'Écriture, est de s'attacher à profiter de ce qui est clair, en le goûtant et le méditant, et de passer ce qui est obscur, en l'adorant et soumettant toutes ses pensées au jugement de l'Église. Par ce moyen, on tire autant de profit de ce qu'on n'entend pas que de ce qu'on entend, parce qu'on se nourrit de l'un, et l'on s'humilie de l'autre.

Autre principe. On trouvera dans l'Écriture certains récits, certaines expressions que l'Esprit-Saint a insérés par de secrets desseins, et qui tendent ou à inculquer quelques vérités ou à inspirer l'horreur des grands crimes. Mais

comme elles peuvent faire d'autres effets sur les âmes faibles, il faut passer par-dessus et prendre bien garde surtout de ne pas s'y arrêter par curiosité ; car Dieu frapperait terriblement ceux qui abuseraient jusqu'à cet excès de sa pensée, et qui feraient servir de matière à leurs mauvaises pensées un livre qui est fait pour les extirper. Dans les Écritures, dit saint Jean Chrysostome, celui-là est savant, qui ne sait pas seulement où l'on peut s'avancer, mais où il faut s'arrêter ; comme dans un fleuve, celui-là le connaît, qui sait où est le gué, et où les abîmes sont impénétrables.

Encore une fois, M. F., moyennant ce principe de soumission humble et religieuse, l'Église catholique, loin de défendre la lecture des Livres saints, ne cesse de la recommander à ses enfants, comme un trésor de lumière, de vertu, de patience et de consolation. L'eucologe, qu'elle met entre les mains de tous, n'est guère autre chose qu'une Bible distribuée avec prudence, avec mesure, et mise en rapport avec les diverses circonstances des temps et des solennités. Et si l'eucologe est la Bible de tous, l'Église exhorte ceux de ses enfants à qui leur condition, leur éducation, leur piété le permet, de faire une étude particulière des saints Livres.

Ce fut pour de pieuses dames que saint Jérôme entreprit ses grands travaux de traduction de l'Écriture ; c'était à une vierge chrétienne qu'il écrivait : Nourrissez-vous des oracles sacrés et la nuit et le jour ; que le soir, quand votre tête est affaissée par le sommeil, elle tombe et s'endorme sur une page du Livre saint : *Cudentem faciem pagina sancta suscipiat*. Enfin, le grand et immortel Bossuet, occupé à la fois des plus hauts intérêts de l'Église et de l'État, trouvait le temps encore de dater du palais de Versailles des lettres à d'humbles religieuses auxquelles il envoyait ses traductions et ses commentaires des Psaumes, des Prophètes, des Évangiles et de l'Apocalypse même, leur indiquant

quels fruits particuliers elles pourraient retirer des livres sapientiaux, des livres prophétiques, historiques et des écrits des Apôtres.

Soutenus par de telles autorités, nous vous le disons hardiment, M. F., ô vous qui n'avez à cœur que de vivre d'une vie toute d'union avec Dieu : lisez, lisez, méditez les saintes Écritures ; ne passez pas une journée sans lire au moins un chapitre du Nouveau Testament. Pour les livres de l'ancienne Alliance, prenez l'avis et les indications du guide de votre âme. Quant à nous, du haut de la chaire, la crainte de l'abus ne saurait faire proscrire l'usage de la chose. Seulement nous ajouterons avec saint Augustin : que si, contre notre gré, par la témérité de quelque intelligence superbe, notre conseil allait devenir perfide à un de nos frères ; si quelque infortuné, par une présomption orgueilleuse, osait sortir de ce saint berceau de l'autorité divine où il doit être nourri, hélas ! que sa chute sera grande ! Ayez-en pitié, mon Dieu, de peur que ce petit oiseau, qui n'a pas encore de plumes, ne soit foulé aux pieds des passants : et envoyez un de vos saints Anges pour le reporter dans son nid, afin qu'il vive et qu'il y demeure jusqu'à ce qu'il puisse voler.

M. F., c'était l'usage des premiers siècles, que les chrétiens portassent toujours sur eux le Nouveau Testament, et que ce divin livre les suivit jusque dans la tombe. Ayez tous dans votre maison ce précieux volume, M. T. C. F. ; traitez-le avec respect. Ne pouvant pas conserver chez vous la sainte Eucharistie qui renferme le corps de Jésus-Christ, gardez comme un précieux trésor le saint Évangile, qui renferme, sous l'écorce des lettres et des syllabes, la vérité de Jésus-Christ. Que ce soit là comme la divinité de votre sanctuaire domestique ! Voyez, à la sainte messe, avec quelle solennité, quel respect l'Église veut qu'on touche le livre sacré. Chose remarquable, le sous-diacre portant

à baiser au prêtre le saint Évangile, passe devant l'autel, et devant Jésus-Christ même exposé sur l'autel, sans saluer ni l'autel, ni le Saint-Sacrement, parce qu'aux yeux de l'Église l'Évangile c'est encore Jésus, Celui qui a dit : *Ego sum veritas*. Souvent les saints docteurs ont insisté sur ce rapport de la sainte Écriture avec l'Eucharistie. Quoique l'heure avance, je ne puis omettre à cet égard les touchantes paroles de l'auteur de *l'Imitation*.

Cependant, dit-il, je marcherai dans la foi, fortifié par les exemples des Saints. J'aurai les livres sacrés pour la consolation et le miroir de ma vie, et, par-dessus tout, le corps très saint de Jésus-Christ pour remède et pour refuge. Car je sens que deux choses me sont surtout nécessaires dans la vie, deux choses sans lesquelles cette misérable existence me deviendrait insupportable; oui, retenu dans la prison de ce corps, j'avoue que j'ai besoin de deux choses, de nourriture et de lumière. Voilà pourquoi, ô mon Dieu, vous m'avez donné votre chair pour le soutien de mon âme et de mon corps, et vous avez mis votre parole comme une lampe devant mes pieds. Sans ces deux choses, je ne pourrais pas bien vivre; car la parole de Dieu est la lumière de mon âme, et votre sacrement est le pain de vie. On peut dire que ce sont deux tables, placées d'un côté et de l'autre dans le trésor de votre sainte Eglise. L'une est la table du saint autel, où repose le pain sacré qui est le corps de Jésus-Christ; l'autre est la table de la divine loi, contenant la doctrine sainte, la foi pure, et conduisant jusqu'à l'intérieur du Saint des saints. Grâces à vous, Seigneur Jésus, lumière de la lumière éternelle, pour cette table de la doctrine sacrée que vous nous avez servie par vos ministres les prophètes, les Apôtres et les autres docteurs!

Il serait impossible de vous dire, M. F., tout ce que les Saints trouvaient de bonheur dans la lecture des saints Livres. Par la prière, nous dit saint Ambroise, nous par-

lons à Dieu ; par la lecture des divins oracles, c'est Dieu qui nous parle. Les saintes Écritures, dit le grand évêque d'Hippone, ce sont des lettres qui nous viennent de notre patrie ; et Bossuet commente et développe ainsi cette pensée : Tous tant que nous sommes de chrétiens, nous sommes de pauvres bannis, relégués bien loin de notre chère demeure, privés de la douceur et de la liberté de notre air natal. Cependant ce qui adoucit les ennuis et les incommodités de notre exil, ce sont les lettres que nous recevons de notre bienheureuse patrie ; vous entendez bien que c'est du ciel. Ces lettres, ce sont les Écritures divines que notre Père céleste nous adresse par le ministère des saints prophètes et de ses Apôtres, et même par son cher Fils, qu'il a envoyé sur la terre pour nous apporter ici-bas des nouvelles de notre pays et nous donner l'espoir d'un prompt et heureux retour. De sorte que si nous désirons ardemment de voir cette glorieuse cité où notre bon Père conserve un grand et éternel héritage, toute notre consolation doit être de lire ces lettres ; nous devons en baiser mille et mille fois les sacrés caractères, et surtout nous devons nuit et jour en ruminer le sens.

O Seigneur, disait David, je suis un pauvre étranger sur la terre ; du moins ne me refusez pas cette unique consolation de méditer votre sainte parole : *Incola ego sum in terra ; non abscondas à me mandata tua*. Saint Paul avait bien la même idée des saintes Écritures, quand il disait (et ce sont ces paroles qui m'ont servi de texte) : Tout ce qui a été écrit a été écrit pour nous, afin que par la patience et la consolation qui émanent des Écritures, nous ayons espérance.

M. F., oh ! que des cœurs chrétiens comprennent bien ces mots : *Ut per patientiam et consolationem Scripturarum, spem habeamus !* Oui, chaque syllabe des Livres saints distille la patience, la consolation, l'espérance. Quand un mal

n'est plus tolérable, il devient tolérable encore par la patience et la consolation des Écritures. Quand le cœur a perdu tout espoir, quand il est absolument découragé, il retrouve encore l'espérance et le courage par les saintes Écritures. Quand tout le reste est devenu un objet de dégoût, quand le cœur est ulcéré et que les douceurs mêmes de l'amitié sont fades et sans attrait, l'Écriture est toujours pleine de saveur et de charme.

Sans doute, comme le dit ailleurs le grand Apôtre, l'Écriture est utile pour instruire : on n'ouvre jamais le livre saint sans apprendre quelque chose ; on repasse cent fois par le même chemin, on y trouve toujours quelque chose de nouveau. Elle est utile pour corriger et reprendre : on ne lit jamais le texte divin sans devenir meilleur, sans s'éclairer sur soi-même, sur ses défauts, sur ses mœurs. Elle est utile pour exciter au bien : elle vous rend toujours plus apte à la vertu, plus zélé pour l'accomplissement des devoirs. Mais le grand fruit de l'Écriture, c'est qu'elle s'accommode toujours tellement à l'impression actuelle, à la situation présente de l'âme, qu'elle semble être toujours le baume préparé pour votre plaie d'aujourd'hui, la consolation, la patience pour votre douleur d'aujourd'hui, l'encouragement pour votre désespoir et votre abattement d'aujourd'hui : *Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum, spem habeamus.*

Mon Dieu, mon Dieu, faites-moi cette grâce d'aimer de plus en plus votre sainte Écriture, de mépriser de plus en plus toutes les productions de la terre pour ne m'attacher qu'à ce livre du ciel qui, renfermant votre pensée, renferme votre cœur même, ô mon Dieu : *Cor Dei scriptura ipsius* (1). Les

(1) S. Aug. in Ps. XXI

hommes du siècle m'ont raconté leurs fables plus ou moins dorées, plus ou moins fardées; mais ce n'était plus comme votre loi, ô mon Dieu. J'ai ouvert parfois leurs prétendues histoires, elles étaient pleines de mensonge et attristaient mon âme; j'ai feuilleté leur prétendue philosophie, elle était pleine de sophismes et elle eût dégradé mon intelligence; j'ai entrevu leur littérature, leurs poèmes et leurs romans, ils étaient creux et vides de choses, ils remplissaient l'esprit de chimères et portaient la corruption dans le cœur. J'ai prêté l'oreille à toutes les folles productions du siècle : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes* ; mais rien de tout cela, Seigneur, n'était comme votre loi, comme votre Écriture toujours vraie, toujours sainte et sanctifiante, toujours pure et purifiante : *Sed non ut lex tua*. Et, ne voulant plus désormais entendre que vous, Seigneur, je vous ai fait cette demande de ne plus trouver de goût désormais que dans vos livres saints, jusqu'à ce que vous m'accordiez de lire dans le livre de vie qui est votre Verbe éternel.

C'est, M. F., la grâce, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 78.

XIX

DISCOURS

POUR L'ENTRÉE EN FONCTION D'UN JEUNE PRÊTRE (1).

(1844)

Ingrede... et imple manum tuam prunis ignis quæ sunt inter Cherubim, et effunde super civitatem.

Montez à l'autel, et remplissez votre main des charbons ardents qui sont entre les Cherubins, et répandez-les sur la cité.

(ÉZÉCH. c. X, v. 2.)

MON JEUNE AMI,

Il me semble qu'elles retentissent encore à mes oreilles ces paroles qu'une voix paternelle et révéree m'adressait avec un accent si plein d'amour, alors que, descendu de l'autel où j'avais préludé au sacrifice, avant d'y remonter pour consommer ces sacrés mystères, je recueillais d'une oreille avide les encouragements et les enseignements qui tombaient pour moi de cette chaire où je devais m'asseoir

(1) M. l'abbé Houlle, vicaire de Saint-Pierre de Chartres. — Discours non prêché pour cause de souffrance. (Note de M. l'abbé Pie.) — Nous reproduisons ce discours encore plein d'à-propos, dont l'en semble est vraiment saisissant, bien que la pensée, en plusieurs endroits, ne soit qu'indiquée sans aucun développement.

désormais moi-même pour enseigner, encourager mes frères. Je les trouvai si douces, si savoureuses, ces paroles divines, qu'aujourd'hui, je viens à mon tour vous les répéter, vous les appliquer, mon jeune ami, destiné, vous aussi, à consacrer les prémices mêmes de votre ministère à la culture des âmes dans cette ville qui nous est si chère, dans cette ville de Marie, qui fut votre berceau, qui sera, je l'espère, notre tombe : Montez, vous dirai-je, prêtre du Seigneur, montez à l'autel ; remplissez votre main des charbons ardents qui sont entre les Chérubins, et répandez-les sur la cité.

Ah ! celui qui est puissant a fait en vous aujourd'hui de grandes choses. La main de notre pontife vénérable et vénéré s'est posée sur votre tête, et votre âme a revêtu un caractère nouveau. Une effusion plus riche de la grâce, de cette création surnaturelle et mystérieuse, une participation plus abondante, plus spéciale, plus intime de l'être divin, vous a élevé à un état plus sublime. De la famille des enfants du Christ, de la milice de ses soldats, vous avez été transféré dans l'ordre de ses prêtres. D'aujourd'hui, votre parole a contracté la vertu qui consacre, la vertu qui absout ; vos mains ont acquis la vertu qui bénit.

Vous direz, et le ciel, obéissant à votre voix, s'ouvrira, et les aliments obscurs se transformeront au corps et au sang d'un Dieu. Vous délierez, et à l'instant ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans les cieux. Vous étendrez votre droite, et elle remplira de bénédiction tous les membres de la famille chrétienne. Le famélique s'approchera de vous, et vous le nourrirez du pain substantiel de la grâce, du froment des élus. Le pécheur viendra se jeter entre vos bras, et il se retirera justifié. L'enfant qui vient de naître vous sera offert, et vous le marquerez du sceau de Jésus-Christ, à son entrée dans la

vie. Le jeune homme, la jeune vierge que le monde poursuit de ses séductions, viendront chercher votre appui ; soutenus par votre bras, ils ne heurteront pas contre la pierre du chemin, et la terre se peuplera d'anges encore, et le désert produira des fleurs. Le vicillard mourant vous appellera ; vous verserez sur sa douleur le baume du salut avec l'onction sacrée, et vous enseignerez à cette âme qui s'enfuit la route du ciel. Vous enseignerez, et Dieu lui-même s'exprimera par vos lèvres, d'où s'écoulera la vérité qui éclaire et la grâce qui touche. Et parmi tant d'augustes fonctions, Dieu vous assistera toujours de son Esprit, vous instruira de sa doctrine, vous échauffera de sa charité, vous prémunira de sa grâce.

Oui, certes, il est beau, mon jeune frère, l'héritage qui vous est échu. Prêtre, roi, docteur, juge, pasteur, surtout père, tous les titres les plus révéérés vous appartiennent ; ambassadeur du Très-Haut, vous avez droit à tous nos respects ; je m'incline avec foi, avec amour, sous votre main sacrée, humide encore de l'huile sainte qui contient la vertu du sacerdoce. Mais avec mes hommages, ô mon jeune ami, me permettez-vous d'autres épanchements ? Oui, vous dirai-je, votre partage est magnifique, mais vous avez hérité du sacerdoce dans des jours mauvais et difficiles. Prêtres de l'Éternité, que l'époque qui nous a été réservée dans la succession des siècles est mauvaise et affligeante ! Agriculteurs des âmes, que le sol arrosé de nos sueurs est ingrat ! que d'obstacles, que d'endurcissement !

Votre sacerdoce est un sacerdoce de vérité, et le monde ne vit plus que d'erreurs. Votre sacerdoce est un sacerdoce de pureté, et le monde ne respire plus que le vice. Heureusement votre sacerdoce est aussi un sacerdoce de charité, et le monde ne cessera jamais d'être sensible à l'amour. Le développement de ces trois pensées vous révélera les conditions présentes de notre sacerdoce, ses crain-

tes, ses espérances, ses tristesses, ses consolations. Parcourons rapidement ces diverses considérations.

I. Votre sacerdoce est un sacerdoce de vérité. Le monde était livré à l'erreur... *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis; et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis... Ite, docete... Docentes eos servare quæcumque mandavi vobis...* Réduisant toute intelligence sous la servitude de Jésus-Christ... Quand même un ange du ciel viendrait vous enseigner autre chose, ne le croyez pas... Enseignement d'un Dieu, parole sacrée, inaltérable, incorruptible ; vérité une, immuable ; affirmation exclusive ; en Jésus-Christ, il n'y a pas le oui et le non, mais le oui seulement : *Sed est in illo fuit...* Foi chrétienne, lien de l'intelligence, comme la morale chrétienne, lien de la volonté ; libertinage d'esprit interdit comme celui du cœur... Nous sommes les hommes du dogme, les hommes du oui ; nous tenons un symbole...

Or ce siècle est celui de la liberté ; il a été inauguré par la Déclaration des droits de l'homme, et, en tête de ces droits, a été proclamé le droit du libre examen, de la pensée individuelle, indépendante ; tout est soumis à la raison ou à la déraison de chacun. La loi, le lien de l'intelligence est dans l'intelligence même : c'est-à-dire, tout lien, toute loi ont disparu. Plus de symbole, par conséquent, plus de dogme, plus de *oui* absolu. Les croyances diverses sont des formes indifférentes d'une certaine vague religion, qui les embrasse toutes ; immense péle-mêle du vrai et du faux, du oui et du non. La philosophie se réduit à la négation du dogme exclusif ; celui-là est philosophe, qui en rappelle de l'Évangile et de la décision catholique.

Quelle difficulté de ramener dans la voie l'esprit humain ainsi égaré ? Notre langage est clair, notre raisonnement facile à comprendre : *Numquid Christus divisus est ?* La

parole divine peut-elle s'accommoder au *pour* et au *contre*? La vérité n'est-elle pas une? L'affirmation n'est-elle pas exclusive de la négation? N'y a-t-il pas une loi pour l'esprit comme pour le cœur? N'est-ce pas un sacrilège de donner un démenti au Verbe incarné?... N'importe! ce siècle, qui a goûté de l'indépendance, continue à croire ce qu'il veut, et maintient, contre l'autorité de Jésus-Christ, son prétendu droit du libre examen.

Vous parlerez incarnation, et l'on vous répondra : impossibilité ; enfer, et l'on vous répondra : injustice ; péché, et l'on vous répondra : chimère ; éternité, et l'on vous répondra : déception... Vous parlerez certitude, et l'on vous répondra : peut-être ; évangile, et l'on vous répondra : examen... Aux yeux des sages du siècle, vous serez le prêtre d'un dogme qui s'éteint, le prêtre du passé ; vous ne serez pas le prêtre d'un culte plus vaste qui commence, le prêtre de l'avenir.

Cependant votre ministère d'enseignement ne sera pas sans fruit... Ames fatiguées du doute qui ont tâtonné dans la nuit ; cœurs droits, pour qui la lumière poindra parmi les ténèbres, qui viendront se jeter sur votre sein, recueillir enfin la vérité de votre bouche, que vous engendrez par la vertu de la vérité... Et le monde lui-même, en ces jours de doute, quand il trouve un homme de foi, de conviction, un apôtre, demeure étonné ; toujours dans les ténèbres, il admire que quelques-uns s'attachent encore à suivre un si resplendissant flambeau ; toujours sur le sol incertain du peut-être, il relève la tête quand il voit un homme assis sur le roc inébranlable de l'affirmation...

II. Votre sacerdoce est un sacerdoce de pureté. Les religions antiques établissaient des dogmes plus ou moins vrais, qui devenaient comme une partie intégrante du code national, et qu'à ce titre chacun devait respecter au moins

intérieurement, sous peine de mort. Mais la religion chez les païens n'avait à peu près rien à démêler avec la morale ; le dogme n'était pas lié à la pratique de la vertu. Les prêtres développaient leur symbole plus ou moins poétique, leurs fictions plus ou moins riches ; mais les philosophes seuls ou les législateurs parlaient vertu. La vertu ne se montrait pas appuyée sur la religion, et la religion, n'ayant à peu près aucune conséquence pratique, pouvait être plus ou moins méprisée, mais n'était pas haïe ; elle était si commode, si peu gênante ! On ne manquerait pas encore de gens prêts à croire tout ce qu'on voudra, pourvu qu'ils demeurent libres de faire tout ce qu'ils voudront ; disposés à se rendre à certains jours dans un temple quelconque, pourvu qu'en dehors de ces rares manifestations du culte social, on les laisse vivre comme ils l'entendront.

Ah ! il n'en est pas ainsi de la religion dont vous êtes devenu ministre aujourd'hui ; cette religion va droit au cœur pour en combattre les passions, elle s'empare tout d'abord de la vie pour la réformer. Et, avant tout, elle prêche la pureté : *Illa quæ desursùm est sapientia, primùm quidem pudica est*. Elle commande par ses règles une extrême pureté ; elle insinue par ses conseils une pureté plus sublime encore.

Or ce siècle est celui du vice, du raffinement du vice, de l'apothéose du vice. Dans tous les temps, le cœur humain a été un foyer de corruption ; nulle part il ne s'est trouvé une société, une assemblée d'hommes qui fût exempte de vices. Mais au moins le vice se cachait par honte ; il s'excusait en prétextant la faiblesse. Nous sommes témoins d'un autre spectacle, d'un spectacle nouveau. Le vice se produit au grand jour, il fait étalage de ses turpitudes. Trente, quarante mille lecteurs se nourrissent chaque jour de la mise en scène des plus ignobles passions de l'humanité. Ces mystères de corruption, d'ignominie, cet horrible lan-

gage, cet idiome infâme des repaires de lubricité, passent chaque jour sous les yeux du monde le plus poli, le plus élégant. Les mains les plus délicates saisissent, avec un intérêt qui tient de la fureur, des feuilles trempées dans la fange la plus immonde du ruisseau. La littérature du bague et de la prostitution est devenue la littérature à la mode. Là figurent l'inceste, l'adultère, l'empoisonneur. Là les plus coupables passions, les écarts les plus lamentables deviennent de nobles sentiments, que dis-je ? sont transformés en une sorte de religion transcendante.

Le vice autrefois se cachait ; mais aussi il cherchait à s'excuser : aujourd'hui le vice s'appelle héroïsme, grandeur, vertu, piété. Toutes les idées d'ordre, sacrées ou profanes, sont traitées comme des préjugés, comme des lois en conspiration contre la nature. Deux cœurs sont plus saintement, plus religieusement unis, précisément parce que ni l'étole du prêtre ni l'écharpe du municipal n'ont intervenu dans cette rencontre de deux âmes. Au fond d'un cœur où tous les siècles ont supposé la faiblesse et le remords, on place, je suis textuel, un sentiment profondément religieux qui est au dogme ce qu'est l'immensité du firmament au plafond d'une église ! Le vice est devenu vertu, le libertinage est saint, la fornication est piété ; et dans cet étrange ascétisme, les âmes les plus corrompues passent pour les plus mystiques.

O héritier d'un sacerdoce qui est avant tout l'apôtre de la pureté : *Primum quidem pudica*, quels obstacles vous rencontrerez, mon jeune ami ! Ah ! quelles pénibles impressions vous attendent ! Vous aviez préparé ce jeune cœur au plus grand acte de la vie ; vos leçons avaient fructifié. Cette enfant s'était approchée, pure et virginale, de la table sacrée ; elle avait, plusieurs années, gardé, au milieu du monde, sa piété, sa ferveur. Un jour, son front, au lieu de l'innocence fut paré avec un luxe inaccoutumé ; ses yeux

n'osèrent plus se lever vers vous ; puis le lendemain, devenue plus coupable, elle passa auprès de vous avec un regard de dédain, avec un sourire moqueur. Pauvre enfant ! le vice avait passé par là, et l'avait ainsi changée, perdue peut-être pour toujours.

Voilà, mon cher ami, quelques-unes des peines du prêtre : *Filios educavi, et ipsi spreverunt me*. Car, sachez-le, cette commode religion du vice a juré haine à la religion de la pureté. Il est une passion qui se développe dans le cœur vicieux avec la même énergie que le vice lui-même : c'est la haine du prêtre catholique. L'éternelle matière de conversation des enfants du siècle, de la faction des lascifs, c'est à la fois la malignité envers les prêtres et le langage de la lubricité. Nos efforts pour arracher quelques victimes à la corruption, on les dénonce à la nation tout entière comme des procédés d'espionnage, comme des machinations d'infamie. Les prêtres, parce qu'ils sont encore un obstacle au vice, sont désignés hardiment, publiquement, au mépris, à la haine, au poignard des multitudes : en face des magistrats qui se taisent, sous les yeux de la loi qui s'arme de textes pour défendre toute autre classe de citoyens, mais aux yeux de laquelle apparemment les prêtres ne sont pas une classe d'hommes.

III. Ah ! heureusement votre sacerdoce est un sacerdoce de charité, de charité surhumaine, transcendante, divine. On aura beau travestir la charité du prêtre : elle est si vraie, si sincère, si grande, si héroïque, qu'elle triomphera de toutes les calomnies. Impossible de contrefaire à ce point le désintéressement et l'amour. Toute la ressource donc du prêtre en ces jours mauvais, c'est la charité qui repose au fond de ses entrailles, qui se produit dans tous ses actes, qui est mêlée à toutes ses pensées, à toutes ses œuvres. Sacerdoce de vérité, nous sommes haïs de l'erreur ; sacer-

doce de pureté, nous sommes haïs du vice ; sacerdoce de charité, de désintéressement, d'amour, nous étonnons ce siècle d'égoïsme et d'indifférence : à cette vue, il se prend à réfléchir.

Donc, mon jeune ami, comprenez votre mission. Vous êtes prêtre du Dieu qui est charité, ministre de l'Église qui ne respire qu'amour. Ce matin vous avez été comme revêtu de la charité : *Vestem sacerdotalem, per quam caritas intelligitur. Induite vos, sicut electi Dei, viscera misericordiae...* Le prêtre charitable à tous : à ceux qui errent courant au-devant, attendant patiemment ; à ceux qui reviennent... père du prodigue... Au tribunal de la pénitence, charité sans borne... Si votre charité ne va pas jusqu'à scandaliser les faibles, elle n'ira pas assez loin... Je veux que l'on murmure de votre charité... ; car la charité divine va si loin, et il faut en effet qu'elle aille si loin, pour que nous ayons quelque espoir de salut.

Courage, mon jeune ami ! C'est sous les yeux de Marie que vous débutez en ce moment dans vos fonctions sacrées. Vous venez en ce moment poser votre cœur de prêtre sur ce cœur miséricordieux, si tendre aux pécheurs. Sauver les pécheurs, c'est tout notre ministère. Vous travaillerez dans la vigne sainte avec de courageux ouvriers du Seigneur ; vous aurez auprès de vous de beaux exemples de dévouement, de sages conseils. Vous serez au milieu d'amis. Permettez-moi de me placer à la suite de tous les autres. Jeune encore moi-même, je fus votre premier maître dans les sciences profanes, et, plus tard, vous ouvrites plusieurs fois votre cœur de lévite à mon cœur de prêtre. Je puis vous rendre ce témoignage que dès votre enfance vous avez été initié aux saintes études qui peuvent rendre apte à procurer votre salut et celui des autres. J'ai été témoin de cette foi, de cette piété non feinte que vous

aviez reçue de votre chère famille, et qui n'a cessé de grandir dans votre âme.

Courage donc, prêtre du Seigneur ! sa grâce est avec vous, et vous ferez de grandes choses. Montez donc, montez à l'autel : *Ingretere* ; prenez en vos mains celui qui est appelé un feu dévorant, celui qui est venu sur la terre pour y apporter le feu, et qui ne désire rien moins qu'un incendie universel. Prenez en vos mains ces charbons ardents qui sont entre les chérubins ; et que cette première bénédiction que vont donner vos mains sacerdotales embrase toute la cité, toute cette cité de Chartres, cette cité de Marie, cette cité jadis la cité des vertus : *Et effunde super civitatem*. Que cette première bénédiction surtout se répande sur toute votre vie sacerdotale, qu'elle en féconde toutes les œuvres ! *Et videas filios filiorum tuorum*, que vous voyiez grandir les enfants de vos enfants ; c'est-à-dire, que le fruit de votre sacerdoce s'étende d'une génération à une génération ! que vous soyez témoin de la prospérité de Jérusalem tous les jours de votre vie ! que vous voyiez régner la paix sur Israël : *Pacem super Israel* !

XX

PREMIÈRE CONFÉRENCE

SUR LA GRACE, PRÊCHÉE LE II^e VENDREDI DE CARÊME : LA VIE
SURNATURELLE DE L'HOMME.

(1845)

*Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed
in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de
pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de
Dieu.

(MATTH. c. IV, v. 4.)

MONSEIGNEUR (1),

La sainte quarantaine, en vous appelant plus fréquemment autour de la chaire évangélique, nous impose le devoir d'étudier plus attentivement l'état de vos âmes, mes très chers Frères, afin de vous distribuer une nourriture mieux appropriée à vos besoins et d'appliquer à vos blessures des remèdes plus efficaces. Une mère, intelligente de cette intelligence du cœur qui dépasse toute autre intelligence, ne donne pas indistinctement à son jeune enfant toute sorte d'aliments ; elle ne se décide pas au

(1) Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres.

hasard et sans examen entre les mets entassés devant elle. Non, elle observe, elle compare, et sa main, guidée par un discernement infailible, adopte de préférence ce qui convient à la disposition de l'heure présente, écartant ce qui est moins opportun, peu contente de son choix s'il n'est que bon sans être le meilleur, s'il ne joint à son mérite absolu la convenance du parfait à-propos.

Le prêtre de Jésus-Christ, mes Frères, a pour vos âmes des préoccupations maternelles. L'impiété a beau dénigrer, travestir, calomnier notre ministère sacerdotal ; nous qui ne trouvons au dedans de nous que les inspirations de l'amour, que les sollicitudes, les alarmes de la tendresse, que les désirs, les projets, les vœux de la plus ardente charité, nous demeurons en paix, forts de notre conscience qui ne nous reproche d'autre ambition que la noble ambition de procurer le salut de nos frères, d'autre calcul que celui du zèle, d'autre astuce que celle de nos secrètes prières pour qu'il plaise à Dieu de toucher les cœurs d'où s'échappe le blasphème.

Au milieu des attaques violentes et frénétiques dont notre sacerdoce est l'objet, sa réponse, c'est de continuer son œuvre, priant pour ceux qui le calomnient, toujours prêt à bénir ceux qui le maudissent. L'œuvre du sacerdoce, c'est d'éclairer les esprits et de toucher les cœurs, de combattre les erreurs et les vices, les fausses idées et les passions mauvaises. Or, mes Frères, quand je regarde autour de moi, ce que j'aperçois partout, c'est l'oubli des doctrines élevées et pures de l'ordre surnaturel, la prédominance des doctrines sensuelles, terrestres ; et si l'esprit humain fait parfois effort pour s'élever au-dessus de la matière, c'est pour s'attacher à de fausses lueurs, à une philosophie creuse, vide, selon les traditions des hommes et selon les éléments du monde, mais non pas selon Jésus-Christ. Pour notre siècle, le monde de la raison est à peine quelque

chose ; le monde de la matière est tout ; le monde de la grâce n'est rien.

Et quand je dis pour notre siècle, je ne parle pas seulement de ceux qui vivent en dehors des pratiques religieuses ; j'y comprends le plus grand nombre de nos chrétiens, chrétiens selon la forme, mais non pas selon l'esprit ; chrétiens par leurs œuvres extérieures, mais étrangers au mystère intime de la grâce.

Or pourtant, mes Frères, c'est sur ce pivot de la grâce que roule toute l'économie de la religion chrétienne. Ignorer ce dogme, c'est ignorer l'Évangile, c'est se fermer le ciel, puisque l'unique avenue de la gloire, c'est le chemin de la grâce, puisque pour parvenir au terme surnaturel le moyen surnaturel est indispensable.

Nous traiterons donc, mes Frères, pendant cette sainte quarantaine, les questions importantes, difficiles, élémentaires néanmoins, de la grâce ; nous essaierons de rendre cet enseignement intelligible pour tous. Notre langage sera simple et familier ; ce ne seront pas des discours, mais des entretiens. Vous nous apporterez, mes Frères, votre bienveillance accoutumée ; et tous, je l'espère, vous recueillerez quelques fruits de ces doctrines si solides, si substantielles, en présence desquelles tout le reste est si peu digne d'attention et d'intérêt. Et pour jeter aujourd'hui les fondements de notre sujet, nous établirons ces deux propositions : 1^o Existence et réalité d'une vie surnaturelle ; 2^o Nécessité pour l'homme de vivre de cette vie.

I. Jésus-Christ avait passé quarante jours dans le désert, s'abstenant de toute nourriture corporelle, et ne se nourrissant que du commerce avec Dieu son Père. Le tentateur s'approche de lui, et lui demande un miracle : « Si tu es le Fils de Dieu, commande à ces pierres de se changer en pain. Jésus lui répond : Il est écrit que l'homme ne vit pas seu-

lement de pain, mais de toute doctrine qui sort de la bouche de Dieu. »

Ce tentateur, mes Frères, l'avez-vous reconnu ? ce tentateur pour qui toute autre vie que la vie grossière des sens est une chimère ; ce tentateur qui ne consent à proclamer Fils de Dieu que celui qui saura tirer du pain de la pierre, et qui demande comme signe de la divinité la transformation d'une substance plus productive. A ces traits n'avez-vous pas reconnu notre siècle ? siècle entièrement, exclusivement livré aux soins de la vie, à l'exploitation de la matière ; siècle industriel à faire du pain et de l'argent de tout, à extraire les aliments par de mystérieuses combinaisons des substances les plus hideuses et des poisons même les plus actifs ; siècle qui s'est fait une religion des intérêts, et qui a dit à l'Eglise de Jésus-Christ : Si tu es l'Eglise de Dieu, cesse de nous prêcher ces doctrines de renoncement et d'abnégation, et laisse-nous utiliser les maximes et tes préceptes au profit de la prospérité temporelle ; livre-nous les secrets de la puissance divine pour changer les pierres en pains : *Dic ut lapides isti panes fiant.*

Mes Frères, ces singuliers novateurs de notre siècle, ces économistes, ces fouriéristes, ces phalanstériens, si vous voulez, dont le symbole, le décalogue et la liturgie se réduisent aux moyens d'activer la production et d'exciter la consommation ; ces apôtres de la matière, dont la science chimique fait tout le sacerdoce, et qui montrent leur creuset pour preuve de leur mission ; ces hommes qui ne sont que l'expression outrée, le portrait tant soit peu chargé de la pensée et des tendances de leur siècle, n'ont-ils pas quelques traits de ressemblance avec ce tentateur qui, soupçonnant la vertu divine de Jésus, s'approche de sa personne et lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, donnez-en la preuve ; dites à ces pierres de se changer en pain : *Si tu es Filius Dei, dic ut lapides isti panes fiant.*

L'Eglise de Jésus-Christ, mes Frères, a sa réponse toute prête ; c'est celle de son divin Maître : L'homme, l'humanité ne vit pas seulement de pain. Est-ce qu'il était besoin qu'un Dieu descendit sur la terre pour enseigner aux hommes à faire du pain ? Est-ce que le soin de la conservation, et surtout la cupidité n'apprendra pas toujours assez cette science aux hommes ? Le Fils de Dieu est venu poser quelque autre chose. L'homme, l'humanité ne vit pas seulement de pain, mais de toute doctrine qui sort de la bouche de Dieu. Remarquez, mes Frères : si l'homme ne vit pas seulement de pain, il ne vit pas non plus seulement de doctrine, de doctrine quelconque ; mais sa vie n'est entière, n'est parfaite qu'au moyen de la doctrine *qui sort de la bouche de Dieu*.

Et ici, mes Frères, Jésus-Christ lui-même nous enseigne à distinguer trois sortes de vie : la vie du corps, qui se nourrit de pain ; la vie de l'esprit, qui se nourrit de raison ; la vie de l'âme, qui se nourrit de la grâce. La première est la vie sensuelle et animale, la vie de la bête ; la deuxième est la vie intellectuelle et raisonnable, la vie de l'homme ; la troisième est la vie surnaturelle et divine, la vie du chrétien. Or, quoique ces trois vies soient conciliables, et que le savant et le chrétien, par exemple, ne cessent pas de vivre de la vie corporelle, prenant de cette partie inférieure de leur nature un soin raisonnable, et que le chrétien ne cesse pas de vivre non plus de la vie intellectuelle qui est plutôt excitée qu'amortie en lui par le concours de la vie surnaturelle ; néanmoins on peut dire en un sens très véritable que chaque homme ne vit que d'une seule de ces vies, parce qu'une seule peut dominer en lui. La vie d'un homme, dit saint Thomas, c'est ce qui lui plaît davantage, ce qui est l'objet le plus habituel de ses pensées et de ses affections.

Il y a donc pour l'homme trois sortes de vie : et d'abord

une vie animale, une vie des sens. M. F., ai-je besoin de vous dire que cette vie infime et grossière, qui est la vie de la bête, n'est pas, par elle-même, une vie digne de l'homme ; qu'un être raisonnable ne peut sans désordre y mettre sa fin dernière, y trouver tout son bonheur ? Certes, Dieu n'a pas inspiré à sa créature une âme vivante, il ne l'a pas éclairée des rayons du génie, il ne lui a pas donné un front sublime, élevé vers les cieux, pour qu'elle vive incessamment courbée vers la terre, concentrée dans la recherche des jouissances brutales.

Quand Dieu, après avoir formé ce bel univers, y a introduit l'homme, roi de la création, tenant le sceptre de l'intelligence, assurément il a voulu faire quelque autre chose que de placer au milieu d'une vaste métairie un gardien d'animaux immondes, partageant leurs instincts et leurs goûts, enviant leurs voluptés grossières et se nourrissant de leur dégoûtante pâture. Non, la destinée de l'homme, sa fin, sa vie, ce ne sont pas ses passions ; son Dieu, ce n'est ni la matière, ni la chair, ni l'or et l'argent. Industrie, commerce, fortune, acquisitions, progrès des arts, rapidité du transport, accroissement du bien-être, perfectionnement du confortable, tout cela n'est pas la fin dernière de l'individu ni des nations ; le dernier mot des destinées de l'humanité ne se trouve pas là. Un siècle de délire a pu sans doute ravalier l'espèce humaine jusqu'à parler de l'homme-plante, de l'homme-machine ; mais l'humanité ne prendra jamais son parti d'accepter un rang ni parmi les rouages qui se meuvent, ni parmi les arbrisseaux qui végètent, ni parmi les huîtres qui digèrent.

Au-dessus donc de la vie du corps, de la vie des sens, il est une autre vie, la vie de l'esprit et du cœur, la vie des idées et des affections, la vie de la raison et du sentiment, la vie intellectuelle et morale, qui s'alimente par les doctrines : *Scriptum est : non in solo pane vivit homo, sed in omni*

verbo. Cette seconde vie, M. F., est sans doute de beaucoup supérieure à la précédente. Autant l'esprit est plus excellent que la matière, autant la vie raisonnable l'emporte sur la vie animale. Loin de moi que je cherche à déprécier l'œuvre de Dieu, à mal parler de la raison et de la nature humaine ! Car je sais que Dieu aurait pu laisser l'homme à l'état de pure nature, et que l'homme eût encore été le privilégié, l'aîné de la création : roi de la matière par l'intelligence, prêtre de l'univers par son commerce avec Dieu, cultivant à la fois la terre par son industrie, les sciences par sa raison, les vertus par son cœur, et, par ce bon usage de toutes ses facultés naturelles, méritant d'obtenir au delà de la tombe une félicité naturelle dont Dieu eût été l'objet ; Dieu tel qu'une nature créée peut le voir, Dieu se réfléchissant dans le miroir de son œuvre et surtout dans le miroir de la raison humaine, qui est son chef-d'œuvre.

Donc sciences naturelles, morale naturelle, religion naturelle, philosophie, investigations du génie, lois de la conscience, rapports du cœur avec l'auteur de la nature, ce sont autant de choses qui constituent la vie intellectuelle et morale, la vie propre et naturelle de l'homme. Et encore une fois, loin de moi que je confonde celui qui vit de la vie des intelligences avec celui qui ne sait pas s'élever au-dessus des sens ! loin de moi que je place sur un même rang le naturalisme de la raison avec le naturalisme de la matière, le philosophe avec la brute ! Et quoique trop souvent l'homme de la science et de la nature s'arrête sur le chemin qui devrait le conduire jusqu'à son auteur, quoique trop souvent le Dieu du philosophe soit sa raison, comme le Dieu de la brute c'est son ventre : *Quorum deus, venter est*, quoiqu'en celui-là trop souvent les vices de l'esprit prennent la place des vices de la chair ; néanmoins, abstraction faite de cet abus, et considérant les choses

dans leur condition propre et dans leur possibilité première, j'avoue qu'en soi il est une vie intellectuelle et morale digne d'éloges, une vie d'étude, de devoir, de dévouement, de probité, honorable, estimable aux yeux des hommes, et qui même eût suffi aux yeux de Dieu pour conduire la créature à sa fin naturelle, si une miséricorde transcendante, en l'appelant à des destinées surhumaines pour l'éternité, ne l'avait obligée ici-bas à une vie et à des vertus surhumaines.

Il est donc, M. F., une troisième vie. Au-dessus des sens, au-dessus de la raison, j'aperçois la grâce et la foi ; au delà du matérialisme apparaît le christianisme ; la vie sensuelle et animale, la vie morale et intellectuelle, ne sont que les deux échelons inférieurs que surmonte celui de la vie surnaturelle et divine. Il est écrit : *L'homme ne vit pas seulement de pain ; il ne vit pas seulement de doctrine, mais il vit de la doctrine qui sort de la bouche de Dieu : Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Qu'est-ce donc que cette vie surnaturelle et divine, qui est la vie du chrétien ? Qui nous en a révélé l'existence ? Quels en sont les éléments invisibles ? C'est ici que notre siècle devient incrédule. Plus sensé que le siècle qui l'a précédé, il se fait un mérite, et à juste titre, d'avoir répudié l'ignoble héritage d'une philosophie athée et sensualiste ; mais il n'a pas la force de s'élever au delà d'un spiritualisme qui ne connaît d'autres lois que celles de la raison et de la nature. Vertu toujours croissante de l'intelligence, progrès toujours ascendant de l'humanité, voilà toute la philosophie de notre siècle ! philosophie déiste et rationaliste, qui n'admet pas, en dehors et au-dessus des lois ordinaires et des rapports naturels de l'humanité, un épanchement gratuit, une effusion indue et inespérée de la vérité et de la charité divine ; philosophie selon la na-

ture, qui rejette entièrement les mystères de la grâce. De ce mépris, de ce dédain des philosophes, que conclure contre l'existence de la vie surnaturelle ?

Dites-moi, M. F. : Prenez un homme livré à la vie sensuelle et animale, un homme esclave de sa chair et de ses appétits ignobles, qui ne connaît que la volupté, le boire et le manger. Parlez-lui des jouissances délicates de l'intelligence, des consolations de la philosophie, des charmes de la littérature, de la poésie. Il ne vous comprend pas ; vous vous adressez à un sens qui manque en lui ; il rit de vos jouissances creuses et spéculatives. Que lui répondra le philosophe ? Jetant sur lui un regard de pitié, il se replongera dans ses investigations psychologiques. Le poète poursuivra ses compositions harmonieuses ; le rhéteur achèvera ses phrases élégantes et polies ; et tous se diront à eux-mêmes qu'après tout, pour être méconnue et blasphémée par un ignorant et un grossier, la sphère intellectuelle dans laquelle ils vivent n'en existe pas moins.

Eh bien ! M. F., ce que cet homme grossier est au philosophe, le philosophe l'est au chrétien. Parlez à ce savant selon le monde, à cet homme qui ne connaît que la grammaire, les chiffres, les couches du globe terrestre, ou les phénomènes des corps célestes, à cet homme qui ne cultive que les éléments de la science humaine : parlez-lui de la vie surnaturelle, de la science surnaturelle, de la vertu surnaturelle ; parlez-lui de l'ordre de la grâce et de la gloire, vous parlez la seule langue peut-être qu'il ne comprend pas. Circonscrit dans la sphère du naturel, il ne perçoit pas, il ne peut pas comprendre ces phénomènes d'un ordre suréminent : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* ; à ses yeux, vous donnez dans la folie : *Stultitia enim est illi, et non potest intelligere*. Que répondra le chrétien ? Il plaindra son frère qui est aveugle, mais il n'en

continuera pas moins à croire au flambeau surnaturel dont les rayons l'investissent, le pénétrant de toutes parts.

Mais qu'est-ce donc exactement que la vie surnaturelle ? Question importante, capitale. Fixez votre attention, je vous prie, M. F.

Le naturel, c'est, pour tout être, ce qui est la conséquence de sa création, c'est-à-dire, l'ensemble de ses attributs essentiels et constitutifs, et ce qui découle immédiatement de ces attributs ; par conséquent, ce qui lui est dû, ce qui lui appartient, ce sans quoi on ne peut le concevoir. Par exemple, Dieu aurait pu ne jamais créer l'homme ; mais, dès l'instant qu'il l'a créé, dès l'instant que Dieu a produit un être composé d'un corps matériel et d'une âme raisonnable, il lui devait à son corps l'instinct de la conservation, à son âme ces premiers principes qui constituent la raison ; il devait lui assigner une fin convenable à sa nature, lui fournir des moyens proportionnés à cette fin. Et le système, l'ensemble qui résulte de ces attributs, de ces principes, de cette fin, de ces moyens, de ces lois, c'est proprement ce qu'on nomme l'ordre naturel.

L'ordre surnaturel, au contraire, c'est ce qui dépasse les forces et les prétentions de tout être créé ou possible ; c'est ce qui découle de la pure bonté de Dieu, de sa générosité entièrement libre et gratuite ; ce qui n'est exigé par aucune loi, par aucune convenance, ni comme conséquence, ni comme couronnement d'aucune nature, et sans quoi l'œuvre de Dieu serait complète et ne manquerait d'aucune de ses parties constitutives. Et, pour en venir à une notion précise, à une définition spéciale, l'ordre surnaturel consiste : 1° pour l'avenir, dans la vocation de l'homme à la gloire, c'est-à-dire au bonheur de voir Dieu face à face tel qu'il se voit, et de la même façon qu'il se voit lui-même ; 2° pour le présent, dans le don de la grâce, comme

moyen d'arriver à la gloire, avenue surnaturelle de la demeure surnaturelle. Expliquons-nous.

Dieu, en faisant un être raisonnable, lui devait le bonheur et les moyens d'arriver au bonheur ; mais il ne lui devait qu'un bonheur naturel et que des moyens naturels pour l'atteindre. Concours naturel du Créateur, au moyen duquel la créature, par le bon usage de ses facultés natives, serait parvenue à une félicité conforme à ses vœux : voilà quelle était la condition naturelle de l'homme. Mais Dieu a conçu d'autres desseins ; il a médité d'autres pensées, pensées d'amour, d'amour excessif, de libéralité, je me trompe, de prodigalité sans exemple. Ce n'est pas assez d'avoir donné abondamment à l'homme tout ce que sa nature pouvait comporter de bonheur et de gloire ; c'est une surabondance incroyable, inespérée, de grandeur et de félicité que Dieu va lui départir : félicité, grandeur qui dépassent le droit et les forces de toute nature. Et quoi donc ? Le voici.

Dieu se donne lui-même à l'homme pour son terme et sa fin ; Dieu appelle l'homme jusqu'à lui, et le destine à voir éternellement l'essence divine en elle-même face à face : c'est-à-dire, il le tire de sa propre nature pour le transporter en quelque sorte dans le sein de la nature infinie et incréée, pour se l'unir par des liens aussi intimes que mystérieux, pour le rendre heureux de son propre bonheur. Et comment l'homme, pauvre atome de la création, entrera-t-il ainsi en participation de l'essence éternelle ? Qui comblera la distance infinie qui sépare l'âme de Dieu ? Sur quelles ailes nous élèverons-nous jusqu'à lui ? Nous élever jusqu'à Dieu : Impossible ! éternellement, infiniment impossible ! Mais Dieu, ce soleil du ciel des cieux, abaissera jusqu'à nous un rayon de son essence divine, lumière de gloire dans laquelle nous verrons le Roi invisible, milieu divin dans lequel nous posséderons celui qui est inacces-

sible : vision intuitive, jouissance béatifique, charité consommée, ce sont les derniers mots qu'on puisse balbutier sur notre destinée.

Mais ce glorieux terme de la félicité éternelle, qui nous donnera d'y parvenir ? Ecoutez : dès ici-bas, ce même rayon céleste qui éclaire, qui échauffe le monde de la gloire, descend jusqu'à notre intelligence pour l'éclairer des lumières de la foi, jusqu'à notre cœur pour l'échauffer du feu de l'amour ; et cette lumière, rayonnement du Verbe, et cette chaleur, émanation de l'Esprit-Saint, c'est ce qui constitue le monde de la grâce. Au ciel la gloire, et c'est le terme ; sur la terre la grâce, et c'est la voie. Au ciel la gloire qui est la consommation de la grâce ; ici-bas la grâce qui est le germe de la gloire. Grâce sanctifiante, grâces actuelles, vertus infuses et théologiques, dons de l'Esprit-Saint, prière, sacrements, ce sont ici-bas les éléments divers et comme l'appareil de la vie surnaturelle, union commencée avec Dieu, union obscure mais réelle ; état surhumain dans lequel toutes les pensées, toutes les œuvres de l'homme, inspirées, mues par un motif céleste, écloses sous l'influence d'un souffle divin, prennent une valeur transcendante et proportionnée au but surnaturel vers lequel elles sont dirigées.

Ainsi, M. F., pour nous résumer en quelques mots : la vie surnaturelle, c'est l'union suréminente de l'homme avec Dieu, union consommée dans le ciel par la gloire, commencée sur la terre par la grâce. Voilà cette troisième vie dont je vous ai parlé, et qui est la vie du chrétien, la vie de l'homme qui ne vit pas seulement de pain, qui ne vit pas seulement de doctrine, mais qui vit de la doctrine qui sort de la bouche de Dieu : *Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Cette vie, on l'appelle aussi vie divine, car celui qui la possède participe à la nature de Dieu : *Ut per hæc efficiamini divinæ*

consortes naturæ, dit saint Pierre ; la semence de Dieu est en lui, dit saint Jean : *Semen ejus in eo manet* ; et un jour il sera, et déjà même il est semblable à Dieu, car un jour il le verra, et, déjà la mort intervenant, il est capable de le voir : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum*, dit encore le disciple bien-aimé. Et cette vie on l'appelle le don, la grâce de Dieu, parce que, encore une fois, rien de ce qui la constitue n'appartient ni ne peut appartenir à notre nature ; l'être qui posséderait par droit de nature les éléments de cette vie surnaturelle, serait un Dieu. Et l'existence, ainsi que la gratuité de cette vie surnaturelle, quiconque la nie est condamné par les Livres saints qui l'établissent clairement, condamné par l'Eglise, par les conciles qui ont lancé la foudre de leurs anathèmes contre les Pélagiens de tous les temps, anciens et modernes.

Et si l'on récusait les Livres saints et la tradition, elle est écrite, cette vie surnaturelle, elle est écrite en caractères indélébiles dans toutes les pages de l'histoire chrétienne, écrite en caractères de sang sur le corps de ces milliers de martyrs, écrite dans les œuvres de ces milliers de thaumaturges, écrite sur les rochers de la solitude témoins des vertus de tant milliers d'anachorètes, écrite sur le front pudique de ces milliers de vierges ; elle émane, elle découle, cette vie surnaturelle, de tout ce que la religion de Jésus-Christ a touché et consacré ; les pierres du temple la distillent avec l'esprit de prière ; on la respire au pied du tabernacle. Nul de nous, nul chrétien baptisé n'y est entièrement étranger. Nous l'avons trouvée, nous l'avons reconnue, cette vie divine, tout autour de nous. L'époux incrédule a senti cette grâce d'en haut dans le cœur de son épouse chrétienne, le père l'a admirée dans le cœur de son enfant pieux. Que dis-je ? Il n'est personne qui n'ait été parfois sous l'impression de cette grâce, qui n'en ait éprouvé les attraits, goûté la douceur.

C'était un jour, à la suite d'un entretien sérieux, à la suite peut-être de quelque revers de fortune, on a mesuré d'un coup d'œil toute la caducité des biens de la terre, tout le vide de la philosophie, toute l'insuffisance de la raison ; la grâce de Dieu s'est comme précipitée en nous, le cœur s'est élancé vers le ciel ; on a senti le besoin de la prière, le besoin de croire et d'aimer ; on a comme touché, palpé l'existence d'un autre monde, d'une autre vie que le monde de la nature et la vie de la raison ; on a cherché à passer de la sphère de ses habitudes machinales, dans cette sphère d'idées et d'habitudes surnaturelles, heureux si l'on a cédé à cette inspiration, si l'on a suivi ce bon mouvement. Car, M. F., je vous ai montré l'existence d'une vie surnaturelle ; comprenez la nécessité pour l'homme de vivre de cette vie (1).

II (2). Voici, M. F., ce que l'homme du monde nous dit quelquefois, ce qu'il pense souvent. Vous me parlez de trois vies différentes : de la vie selon la chair, de la vie selon la raison, de la vie selon la grâce. Oh ! à Dieu ne plaise, sans doute, que je m'attache à cette vie grossière des sens qui assimile l'être intelligent à l'animal sans raison ! Cette vie ignoble est indigne d'un esprit cultivé, d'un cœur noble et élevé ; je la repousse comme une injure : je veux vivre de la vie de l'esprit, de la vie du philosophe. Mais

(1) Péroration : Je m'arrête, etc. (Note de M. l'abbé Pie.) — Nous publions les Conférences sur la grâce telles qu'elles ont été préparées dans le manuscrit ; mais le lecteur doit tenir compte des annotations de M. l'abbé Pie, qui indiquent les changements apportés pour la prédication. Ainsi, le deuxième vendredi de carême, l'orateur, sans doute pressé par le temps, se contenta de donner la première partie de la première conférence, remettant la seconde partie à l'entretien suivant. Et, en effet, dans la seconde partie de la deuxième conférence, il intercala toute cette seconde partie de la première conférence, qu'il n'avait pu donner la semaine précédente.

(2) Seconde partie remise à l'entretien suivant. (Note de M. l'abbé Pie.)

aussi, continue cet homme du monde, vous me parlez d'une vie supérieure à la raison, d'une vie surnaturelle, de la vie du chrétien. Je l'avoue, je ne cherche pas à m'élever jusque-là. Cet ordre surnaturel est un don de Dieu, surajouté par sa libéralité aux destinées primitives de notre nature. A dire vrai, ce don m'embarrasse ; je n'ai pas la prétention d'arriver après cette vie à une félicité si ineffable, si supérieure à toutes mes espérances ; et surtout, ici-bas, je n'ai pas le courage de me soumettre à un ordre de vertus surhumaines. Je serai reconnaissant envers Dieu de ses généreuses intentions ; mais je n'accepterai pas ce don, qui serait pour moi un fardeau. Et puisque tout cet ensemble de choses surnaturelles a été gratuitement surimposé aux lois et aux destinées de ma nature, je m'en tiendrai à ma condition première, je vivrai selon les lois de ma conscience, selon les règles de la raison et de la religion naturelle ; et Dieu ne me refusera pas, après une vie honnête, vertueuse, le seul bonheur auquel j'aspire, la récompense naturelle des vertus naturelles. — Vous venez d'entendre, M. F., le plus spécieux raisonnement du naturalisme.

Malheureusement ce raisonnement porte à faux, il est absolument inadmissible. Car la même autorité divine et irréfragable des Ecritures, qui nous révèle l'existence de la vie surnaturelle, nous enseigne clairement l'obligation rigoureuse d'accepter cet ordre de gloire et de grâce. En nous destinant à la gloire et en nous donnant la grâce ; c'est-à-dire, en nous appelant à monter jusqu'à lui, à pénétrer jusque dans le sanctuaire le plus intime de son essence, à vivre de sa vie ; en cela, dis-je, Dieu a fait acte d'amour, mais aussi il a fait acte d'autorité. Il a donné ; mais en donnant, il veut qu'on accepte ; son bienfait nous devient un devoir. Le souverain Maître n'entend pas être refusé. Car si l'argile n'a pas le droit de dire au potier :

« Pourquoi fais-tu de moi un vase d'ignominie ? » elle est infiniment moins admise encore à lui dire : « Pourquoi fais-tu de moi un vase d'honneur ? »

Quoi donc ? Ouvrage rebelle, vous vous plaignez de ce que celui qui vous a pétri de ses mains, qui a tout droit sur vous, use de son autorité suprême pour assigner à votre néant une place brillante par delà les astres ! Humble esclave de celui qui vous a donné l'être, vous vous plaignez de ce qu'il vous tire de la poussière pour vous ranger parmi les princes, parmi les princes des cieux ! Le souverain domaine que Dieu peut exercer sur vous à son gré, vous vous plaignez de ce qu'il l'exerce par l'amour ! Enfant dénaturé, vous luttez contre un père qui commande pour donner, vous ne vous accommodez pas d'un empire qui est l'empire de la bonté ! Criminel de lèse-majesté, vous avez brisé entre les mains de Dieu le sceptre de sa puissance qu'il tenait appuyé contre son cœur ! Phénomène monstrueux de l'ordre moral, vous êtes indocile au bienfait, révolté contre l'amour ! Eh bien ! le domaine de Dieu s'exercera sur vous par la justice. Malheureux mendiant du chemin, le roi vous avait invité aux noces de son fils, au banquet éternel de la gloire ; c'était à vous de vous acheminer et de revêtir la robe nuptiale de la grâce pour y être admis ; vous vous êtes présenté au festin sans être orné de ce vêtement prescrit ; il n'y aura point de place pour vous, même dans un coin de la salle, même à la seconde table ; vous serez jeté dehors, jeté dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des désespoirs ; et là, en proie à la souffrance, au regret de tant de bonheur perdu, vous n'aurez à accuser Dieu que de son amour, et vous de votre indifférence et de votre ingratitude !

De même que par une suite de décompositions physiques, les éléments inférieurs tendent incessamment à passer à un être supérieur, d'un règne plus infime à un règne

plus élevé ; ainsi Dieu, par le travail secret de sa grâce, a voulu vous faire passer de votre nature, basse et rampante, jusqu'à la participation, l'assimilation à sa nature substantiellement surnaturelle. Substance rebelle, vous avez résisté à ce travail de la grâce ; vous serez relégué parmi les rebuts et les déjections, loin, bien loin du monde de la gloire ! Portion vicieuse du métal placé dans le creuset, vous ne vous êtes pas laissé convertir en l'or pur de l'éternité ; vous serez jeté parmi les scories et les résidus impurs ! Voilà le dogme catholique, M. F. Noblesse oblige : quiconque y forfait est coupable. Le don de Dieu, la vocation à la gloire, par le moyen de la grâce, oblige : quiconque y manque est coupable, coupable envers le souverain domaine de la paternité divine, qui punira en esclave celui qui n'a pas voulu être traité en fils.

Nécessité pour l'homme de vivre de la vie surnaturelle, fondée sur le droit de Dieu qui commande, mais fondée aussi sur l'impossibilité actuelle où se trouve l'homme de tenir le milieu entre la vie grossière et animale et la vie surnaturelle et divine. Car, M. F., la prétention du naturalisme de vivre de la vie de la raison sans participer à la vie surnaturelle, est une prétention pratiquement chimérique, impossible. Le fait de la vocation divine de l'homme à la gloire par la grâce étant une fois établi par des preuves évidentes auxquelles la raison, ne peut rien opposer, c'est être infidèle à la raison elle-même que de ne pas obéir à la religion surnaturelle. Le péché contre la grâce devient un péché contre la religion de la nature, qui enseigne clairement ce principe : que s'il plaît à Dieu de se révéler par des lumières mystérieuses et inattendues, c'est notre devoir d'ouvrir les yeux ; que s'il lui plaît d'épancher en nous des richesses surabondantes, c'est notre devoir d'ouvrir notre cœur. Or, écoutez comment la justice de Dieu se révèle du haut des cieux sur l'impiété des

hommes qui retiennent la vérité de Dieu captive dans l'injustice. Saint Paul écrit au peuple le plus policé du monde, aux Romains, et il leur parle de leurs anciens philosophes : Ayant connu Dieu, dit-il, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ne lui ont pas rendu grâces ; et à cause de cela, Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs, il les a abandonnés aux passions d'ignominie, au sens reprouvé.

Si telle est, M. F., la vengeance exercée contre les anciens philosophes, qui ne connaissaient Dieu cependant que selon la nature et par le spectacle des choses visibles, comment sera punie l'infidélité de ceux qui vivent au milieu des lumières de la foi, et qui, connaissant Dieu par la grâce, ne veulent pas le glorifier en conséquence ? La justice de Dieu se révèle du haut des cieux : croyant être sages, ils deviennent insensés ; des jouissances orgueilleuses de l'intelligence, ils tombent jusqu'aux voluptés grossières de la chair ; ne voulant pas s'élancer jusqu'aux régions brillantes de la gloire, ils glissent sur le précipice des sens. Et le prétendu sage cède aux passions d'ignominie ; et celui qui en public proclame les principes les plus sévères de l'ordre moral, retombant sur lui-même, souille son âme par les mauvais désirs, son corps par le péché, ses mains par l'iniquité. Et ainsi s'accomplit la parole du Psalmiste : *Homo cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* L'homme, étant constitué en gloire, n'a pas compris sa dignité ; il est tombé, et dans sa chute, il n'a pu s'arrêter à une région moyenne, impossible à habiter : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* : il est tombé jusqu'au niveau des bêtes sans raison, et il leur est devenu semblable ; et ayant vécu de la vie des sens, il a été trouvé digne de mort, de la mort qui consiste à être éternellement privé de Dieu, et de la mort qui con-

siste aussi dans la peine éternelle du sens coupable : *Quoniam qui talia agunt, digni sunt morte.*

Je m'arrête, M. F. Il est écrit dans l'Évangile de ce jour qu'il y avait en Jérusalem une piscine probalique, auprès de laquelle gisait une foule de malades, aveugles, boiteux, paralytiques, qui attendaient que l'eau fût agitée. Car un ange du Seigneur descendait de temps en temps dans la piscine, agitait l'eau, et le premier qui entra dans la piscine après l'agitation de l'eau, était guéri.

M. F., cette piscine précieuse n'est pas loin de vous, elle est en vous : le baptême, comme je vous le dirai, a creusé dans votre cœur pour toujours ce puits, cette fontaine de la grâce divine. Mais hélas ! cette eau a croupi depuis longtemps peut-être, il est besoin que la vertu en soit rafraîchie. Ah ! je conjure l'ange du Seigneur de descendre et d'agiter cette eau par ses salutaires inspirations. J'en suis mille fois indigne, mais si, par ma parole, pendant cette sainte quarantaine, je pouvais être cet ange ! Et d'ailleurs, il ne suffit pas de l'ange qui agite l'eau ; il faut un homme pour vous descendre dans la piscine après qu'elle est agitée. Ah ! si ma faible parole, si ces enseignements sur la grâce pouvaient vous aider à descendre au dedans de vous-même, à pénétrer dans le mystère d'amour que votre cœur recèle, que je bénirais le Seigneur et sa sainte Mère, qui, en vous accordant ce bien inestimable, me procureraient cette consolation ! Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 20, n. 1. — *Avertissement* : p. xxiv

XXI

SECONDE CONFÉRENCE

SUR LA GRACE, PRÊCHÉE LE III^e VENDREDI DE CARÊME : INSUFFISANCE DES VERTUS HUMAINES ET NÉCESSITÉ DE LA VIE SUPERNATURELLE.

(1845)

Ut scirent filii tui quos dilexisti, Domine, quoniam non nativitatis fructus pascunt homines, sed sermo tuus hos qui in te crediderint conservat.

Afin que vos enfants que vous aimez reconnaissent, ô Seigneur, que ce ne sont point les fruits naturels de la terre qui nourrissent les hommes, mais que c'est votre parole qui conserve ceux qui croient en vous.

(SAP. c. XVI, v. 26.)

Qu'elles sont belles, mes Frères, qu'elles renferment de lumière, d'onction, de douceur, ces paroles de l'Esprit-Saint, proférées par la bouche d'un sage de l'ancienne alliance, et si conformes au dogme théologique de la grâce, dont nous cherchons à vous entretenir. *Ut scirent filii tui quos dilexisti, Domine*, afin que vos enfants que vous aimez, Seigneur, reconnaissent que l'homme ne se suffit pas à lui-même, que toute sa nourriture ne consiste pas dans les fruits que produit la nature, qu'il faut à son esprit,

à son cœur d'autres aliments que les lumières naturelles de la raison, que les affections naturelles du cœur : *Quoniam non fructus nativitatis pascunt homines* ; mais que c'est votre parole, ô mon Dieu, que c'est votre doctrine, votre grâce qui nourrit, qui soutient, qui conserve ceux qui croient en vous par la foi, qui aspirent à vous par l'amour : *Sed sermo tuus hos qui in te crediderint conservat.*

Mes Frères, voyez comme l'enseignement sacré est invincible, comme les Ecritures sont d'accord avec elles-mêmes, comme les doctrines de la loi nouvelle sont en harmonie avec celles des temps anciens ! Voyez surtout comme la vie de la grâce, la vie de la foi, la vie surnaturelle a toujours été nécessaire, indispensable ! « Il est écrit, dit Jésus-Christ, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Moïse avait dit la même chose au Deutéronome ; et voilà que le Sage, placé à égale distance à peu près entre Moïse et Jésus, le redit plus expressément encore : « Afin que vos enfants que vous aimez reconnaissent, ô Seigneur, que ce ne sont point les fruits naturels de la terre qui nourrissent les hommes, mais que c'est votre parole qui conserve ceux qui croient en vous. »

Continuons, mes Frères, à pénétrer dans notre sujet. Sans doute, il nous oblige à nous élever à des considérations qui étonnent l'intelligence, qui la surpassent quelquefois ; cependant le fond de cette doctrine est simple, intelligible pour tous. Dans notre précédent entretien, nous avons établi qu'au-dessus de la vie des sens qui est commune à l'homme et à la brute, au-dessus de la vie de la raison qui est celle du sage, du philosophe, de l'honnête païen, il est une vie plus excellente : la vie de la grâce et de la foi, la vie sainte du chrétien.

Mes Frères, la nécessité de vivre de cette vie de sainteté chrétienne, de cette vie selon la grâce, voilà précisément

le sujet que je viens traiter aujourd'hui. Insuffisance des vertus humaines et naturelles; nécessité par conséquent des vertus chrétiennes et surnaturelles : 1° pour obtenir la félicité éternelle, 2° pour échapper au malheur éternel. Deux idées auxquelles nous allons nous arrêter.

I. Je vous ai dit, mes Frères, dans notre précédent entretien, quelle est la destination sublime de l'homme : voir Dieu, le voir éternellement, le voir face à face, le voir et l'aimer comme il se voit et s'aime lui-même. Tel est proprement le don de Dieu ; ce don auquel le Prophète-roi ne pouvait penser sans étonnement : *Hæc recordatus sum et effudi in me animam meam ; quoniam transibo in locum tabernaculi, usque ad domum Dei, in voce exultationis, sonûs epulantis* ; ce don que les hommes négligent et perdent de vue si aisément : *Si scires donum Dei !* Or, de quelle façon l'homme doit-il vivre ici-bas pour arriver au terme de sa magnifique vocation ? Comment faut-il employer le temps pour acquérir l'éternité ? De quelle nature doivent être nos œuvres pour devenir méritoires du ciel ?

Considérez, mes Frères, ce qui se passe dans le monde physique. Quelles sont, dites-moi, ces eaux qui montent et jaillissent d'elles-mêmes jusqu'à des hauteurs prodigieuses ? Sont-ce celles qui ont leur source dans la plaine, dans la vallée ? Non, ces eaux peuvent être plus ou moins limpides ; mais elles séjournent, et souvent elles croupissent dans le lieu qui les a vu naître. Les eaux ascendantes, jaillissantes, ce sont celles qui, ayant pris naissance au sommet des montagnes, et descendues dans la vallée ou dans les entrailles mêmes de la terre, remontent comme d'elles-mêmes au niveau de leur source.

Mes Frères, cette loi de la nature est l'image d'une loi surnaturelle. Quelles sont, dans l'homme, les pensées, les affections, les œuvres qui peuvent s'élever, élever l'âme

jusqu'à la hauteur des cieux, jusqu'à la demeure de Dieu? Sont-ce les œuvres, les vertus humaines, naturelles? Non, filles de la terre, elles sont et demeureront à jamais terrestres; elles n'ont point en elles l'énergie de s'élever au-dessus de la terre; la terre est leur principe, elle sera leur terme; la raison, la nature est leur berceau, elle sera leur tombe : *De terrâ, terrenus*. Les œuvres, les vertus qui peuvent élever l'âme jusqu'à la hauteur du ciel, ce sont celles qui viennent du ciel et qui retournent comme d'elles-mêmes vers leur source : *De cœlo, cœlestis*. L'eau que moi je donnerai, dit le Fils de Dieu, le Roi du ciel, l'eau que moi je donnerai, dans le cœur où je l'aurai versée, deviendra une fontaine jaillissante jusqu'à la vie éternelle : *Aqua quam ego dabo, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam*. Venues de Dieu, elles conduisent à lui; descendues des montagnes éternelles, elles y remonteront par leur propre vertu. De là ce cri de David qui, soupirant après la montagne du Seigneur, levait les yeux vers cette montagne d'où devait lui venir le secours pour y arriver : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi*.

Que l'homme, abandonné à lui-même et à ses propres forces, que l'homme, par les œuvres et les vertus que lui inspirent la raison et la nature, soit impuissant à obtenir la félicité éternelle que Dieu prépare à ses élus ; en d'autres termes, que la vie et les vertus du sage, du philosophe, de l'honnête homme, du bon citoyen, soient sans aucune proportion avec la gloire divine qui nous est promise, c'est là, mes Frères, une vérité de foi qu'on trouve à chaque page des Ecritures : Sans moi, dit le Seigneur, vous ne pouvez rien faire : *Sine me nihil potestis facere*. Nous sommes incapables, dit saint Paul, de former de nous-mêmes comme de nous-mêmes une seule bonne pensée, et si nous en sommes capables, c'est par l'assistance divine. Dans l'ordre du salut, dit saint Augustin, ni peu, ni beau-

coup, nous ne le pouvons faire qu'avec la grâce de celui sans lequel on ne fait rien.

M. F., en ce siècle de fausse philosophie, où l'on répète sans cesse qu'avec sa nature et sa raison l'homme se suffit à lui-même, et peut atteindre toute la perfection et tout le bonheur désirables, il est important de proclamer les doctrines de l'Église. Le moderne naturalisme y trouvera son jugement comme les erreurs plus anciennes dont il est la reproduction. Entendez le concile de Trente : « Si quelqu'un dit que l'homme, par les œuvres faites selon la doctrine de la nature ou de la loi humaine et sans la grâce divine, puisse être justifié : qu'il soit anathème ! Si quelqu'un dit que la grâce divine est donnée à l'homme pour qu'il puisse plus facilement mériter la vie éternelle, comme s'il le pouvait par lui-même quoique avec plus de peine : qu'il soit anathème ! Si quelqu'un dit que, sans l'inspiration de l'Esprit-Saint et son secours, l'homme puisse croire, espérer, aimer ou se repentir, de façon à obtenir la justification et à mériter la gloire du ciel : qu'il soit anathème ! » Et ici, M. F., la raison est d'accord avec la foi, comme le remarque le grave Bourdaloue ; car la raison nous dicte assez d'une part que le moyen doit être proportionné à la fin, par conséquent que des actions purement naturelles ne peuvent nous conduire à la félicité surnaturelle ; et d'autre part que des actions surnaturelles et dignes du royaume de Dieu ne peuvent partir d'une nature aussi faible que la nôtre, si Dieu ne prend soin de la secourir et s'il ne l'élève au-dessus d'elle-même.

Au contraire, M. F., que l'homme constitué en grâce, l'homme qui a recouru aux moyens établis de Dieu pour la justification ; que cet homme, avec le secours de la grâce, puisse faire des actions, pratiquer des vertus qui lui confèrent un droit rigoureux à la gloire : c'est là un autre dogme de foi, également fondé sur l'Écriture et sur l'en-

seignement de l'Église. Le juste qui vit de la grâce reçoit l'esprit d'adoption des enfants de Dieu ; en devenant fils, il devient héritier, il a droit à recueillir sa portion d'enfant, d'enfant de Dieu, d'héritier du royaume. C'est saint Paul qui parle, et il dit ailleurs : C'est pourquoi, M. F., abondez en toutes sortes de bonnes œuvres, sachant que votre travail n'est pas stérile dans le Seigneur. Car Dieu n'est pas injuste, pour oublier vos œuvres et l'amour que vous lui avez témoigné.

Puis, M. F., entendez encore le même Apôtre, parlant de lui-même. Il reconnaît que ce qu'il est, il l'est par la grâce de Dieu : *Gratiâ Dei sum id quod sum* ; mais ayant fidèlement usé de cette grâce, il attend avec confiance la couronne de justice qui lui est réservée après le combat, à la fin de sa course, couronne que le juste Juge ne peut lui refuser. Si quelqu'un dit que le juste en état de grâce n'a pas véritablement et rigoureusement droit à la gloire, et que, par les bonnes œuvres faites avec la grâce, il ne mérite pas une augmentation de la gloire : qu'il soit anathème !

De cette doctrine, si clairement établie, quelles conséquences pratiques tirerons-nous, M. F. ? Il s'en présente plusieurs à mon esprit. Je pourrais vous parler d'abord à vous, âmes chrétiennes, qui, vivant de la vie de la grâce, n'en connaissez pas assez le prix, et par vos négligences, n'utilisant pas assez le riche fond que vous possédez en vous-mêmes, perdez pour ici-bas une quantité de mérites, et pour le ciel un poids immense de gloire qui eût été surajoutée à votre couronne. Mais, en ces jours de pénitence, c'est moins à vous, âmes chrétiennes, que s'adressent ces paroles, qu'à ceux de nos frères qui ont oublié le don de Dieu.

O vous donc qui m'entendez ! vous, M. F., qui appartenez au monde de la grâce par le baptême, mais qui, depuis

longtemps, depuis l'âge de raison peut-être, spéculativement et pratiquement, par vos idées comme par vos œuvres, ne vivez plus que de la vie de la nature; hommes terrestres, qui ne pensez, qui n'agissez que dans le cercle étroit de la nature, qui n'avez pas d'autre horizon que l'étroit horizon de la nature, qui ne connaissez pas les cieux nouveaux et la terre nouvelle, les cieux de la gloire et la terre de la grâce; vous pour qui la plus noble et la plus excellente moitié de la création, celle des choses invisibles et surnaturelles, est comme si elle n'était pas : mon frère, que je vous plains, et que je voudrais que vous sentiez enfin aujourd'hui l'insuffisance des vertus humaines et naturelles, la nécessité de vivre d'une vie plus parfaite et plus élevée !

Voyez donc, mon frère : le temps vous échappe, les années s'écoulent, et vous n'aurez rien fait pour mériter les années éternelles ! Je vois bien que vous êtes bon père, bon époux, ami fidèle, citoyen dévoué; je vois que vous êtes homme d'étude, de devoir, de conscience; je vois tout cela, et c'est parce que je le vois, que je verse des larmes inconsolables. Si je croyais aux Champs-Élysées de Virgile au lieu de croire au ciel de saint Paul; si mon paradis pouvait être la demeure des Sages au lieu d'être la demeure des Saints, j'aurais espoir pour vous peut-être. Mais je ne puis m'abuser : si vous demeurez là où vous en êtes maintenant, n'ayant pas en vous la grâce qui est la racine et le germe de la gloire, vos œuvres auront été entièrement improductives pour l'éternité. *Scribe virum istum sterilem*, lit le Seigneur. Ecrivez sur le front de cet homme : *Stérile*. Car, encore une fois, tout fruit qui n'aura pas puisé dans la tige qui le nourrit le suc de la grâce, qui n'aura pas été mûri par les influences du ciel, ne sera jamais servi sur la table du Père céleste. Et si les Anges, trompés par une apparence de fraîcheur et de maturité, s'approchaient pour

le cueillir et le porter dans la gloire, à l'instant ce fruit s'évanouirait, se dissoudrait entre leurs doigts, comme ces raisins de Gomorrhe, beaux et séduisants à l'œil, et qui tombent en poudre dès qu'on veut les porter à sa bouche.

M. F., vous qui êtes justes selon le monde, devenez donc justes selon Dieu, afin que votre justice soit couronnée. Peut-être, mon frère, êtes-vous cet homme dont la cité, dont la contrée tout entière célèbre la bienfaisance ; peut-être poussez-vous jusqu'au degré héroïque la perfection des vertus humaines. Je vous loue, j'espère que la grâce de Dieu vous touchera un jour ; mais, en attendant, je vous dirai avec saint Augustin : *Magni passus, sed extra viam* : vous faites là de grands pas, mais c'est hors la voie. Si aucun principe céleste ne vient vivifier vos œuvres héroïques, filles de la terre, elles auront toute leur récompense sur la terre. Vous entendez retentir autour de vous des accents de reconnaissance, des pleurs peut-être mouilleront votre cercueil, votre mémoire demeurera en bénédiction parmi les hommes ; mais qu'est-ce que tout cela ? *Receperunt mercedem suam, vani vanam*. Qu'est-ce que cela, si, tandis qu'on vous loue là où vous n'êtes plus, vous ne trouvez pas le bonheur là où vous êtes ? Que dis-je ? Entendez le mot terrible de saint Augustin parlant des sages et des héros : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt*. Ce qui me conduit à ma seconde réflexion : insuffisance des vertus humaines, et, par conséquent, nécessité de la vie surnaturelle pour éviter l'enfer.

II. Si l'absence des vertus surnaturelles n'entraînait pour les hommes que la perte de la gloire, il est malheureusement un grand nombre d'entre eux qui seraient tout prêts à renoncer à la portion de l'héritage céleste qui doit leur revenir. Vous ne les ferez point sortir de leur torpeur,

et ils sont tout disposés à ne point espérer de félicité extraordinaire après une vie décente, convenable, pourvu qu'ils n'aient point à redouter non plus de tourments.

Voici, M. F., ce que l'homme du monde, etc. (1).

M. F., j'en appelle à vous-mêmes, à votre conscience, à votre expérience. Vous qui vivez en dehors des pratiques religieuses, n'est-il pas vrai qu'avec la seule raison, avec la seule morale humaine, quelques beaux principes que l'on professe, quelque éducation savante et polie qu'on ait reçue ; n'est-il pas vrai que l'homme est impuissant à réprimer tous ses penchants coupables, à étouffer tous ses instincts mauvais ?

Quand vous avez senti ces deux hommes dont parle saint Paul, ne vous a-t-il pas été facile de reconnaître que l'homme selon la chair ne peut être entièrement régi et gouverné que par l'homme selon la grâce, et que l'homme selon la raison est un maître dont l'empire est bien fragile, l'autorité bien incertaine ? Ah ! que de fois le maître s'est mis d'accord avec l'esclave ! que de fois l'esprit s'est fait complice de la chair ! Homme grave et sérieux, homme d'études ou d'affaires le matin, le soir je ne trouve plus qu'un homme léger et folâtre, un homme de plaisir. Philosophe drapé dans le manteau héréditaire de Socrate et de Platon quand vous étiez en public, parfois dans le secret il ne restait qu'un disciple d'Epicure.

Oui, mon frère, avouez-le, non pas à moi, mais avouez-le à vous-même : votre vertu humaine, votre sainteté humaine, s'est au moins quelquefois démentie ; juste devant les hommes, vous ne l'êtes pas à vos propres yeux ; vous connaissez dans votre vie plus d'une page ignominieuse ; vous avez mis le pied dans la fange ; vous n'êtes pas pur

(1) Voir la seconde partie de la conférence précédente (Note de M. l'abbé Pie.)

de cœur ; et si tôt ou tard vous ne recourez pas à la grâce, s'il ne descend pas pour vous un pardon du ciel, vous avez mérité le châtiment des coupables : *Quoniam qui talia agunt digni sunt morte.*

Oh ! mes Frères, si la voix de la grâce se fait entendre aujourd'hui à l'oreille de votre âme, *nolite obdurare corda vestra*, n'allez pas endurcir votre cœur. Prenez garde que, pour prix de votre longue infidélité, la grâce ne vous soit retirée et donnée à d'autres qui en profiteront davantage. Méditez la parabole de Jésus dans l'évangile de ce jour

« Il était un père de famille qui planta une vigne, l'entoura d'une haie, lui prodigua tous ses soins, et la loua à des vigneron. Et quand vint le temps de la vendange, il envoya ses serviteurs pour toucher le prix de la vigne. Et les vigneron, se jetant sur les serviteurs, frappèrent les uns, lapidèrent les autres, et en tuèrent plusieurs. Le maître envoya de nouveaux serviteurs, en plus grand nombre que les premiers, et ils furent traités pareillement. Enfin, il envoya son fils, disant : sans doute ils respecteront mon fils. Mais eux, voyant l'héritier, le jetèrent hors la vigne et le tuèrent. Que fera donc le maître de la vigne ? Il exterminera ces méchants, et il donnera sa vigne à d'autres qui lui en rendront les fruits dans leur saison. »

Cette parabole, je le sais, s'applique aux Juifs : peuple privilégié, pour qui le Seigneur avait planté une vigne choisie ; peuple ingrat et criminel, qui a tué les envoyés de Dieu, les prophètes, qui a mis à mort le Fils de Dieu lui-même ; peuple sur qui pèse la vengeance du Seigneur dont la justice a exterminé ces méchants, et transféré son héritage à d'autres nations, selon la parole du Seigneur : *Auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus.*

Mais cette parabole vous regarde aussi, vous, mon frère. Il est ici question de votre âme. Car pour vous aussi le

Seigneur a planté une vigne choisie ; il a implanté sa grâce dans votre cœur par le baptême. Cette vigne, il l'a environnée de soins, protégée par une haie ; il vous a ménagé des parents chrétiens, une éducation pieuse. Puis, quand le temps est venu de recevoir les fruits, le Seigneur a envoyé vers vous ses serviteurs, ses Anges avec leurs bonnes inspirations, ses prêtres avec leurs paroles de salut. Infortuné, qu'avez-vous fait ? Vous avez résisté aux envoyés du Seigneur, vous les avez repoussés, haïs, méconnus. Le Seigneur vous a envoyé son Fils : son Fils dont la parole retentit à vos oreilles par l'Évangile ; son Fils représenté sur la terre par son Epouse, qui est l'Eglise : que dis-je ? son Fils demeurant en personne au milieu de vous sur les autels et dans le tabernacle par l'Eucharistie ; son Fils qui est venu quelquefois, une fois au moins, jusque dans votre cœur par la communion.

Hélas ! vous vous êtes armé contre le fils de votre Maître, vous avez déchiré son Évangile, maltraité son Église, dédaigné sa propre personne ; vous l'avez couvert de plaies, vous l'avez tué dans votre cœur. Que fera le Seigneur ? Ah ! si vous continuez à mépriser plus longtemps sa bonté, à résister à sa voix qui vous appelle, prenez garde ! un jour, sa miséricorde se lassera peut-être ; un jour, sa justice prévaudra ; le royaume de Dieu vous sera retiré, et il sera donné à d'autres qui en feront meilleur usage : *Auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus.*

Mes Frères, prévenons ce malheur, ce malheur irréparable. Et puisque Dieu nous appelle, nous invite encore par les suaves attraits de sa grâce, allons nous jeter à ses pieds, nous jeter entre ses bras, aux pieds d'un juge qui pardonne, entre les bras d'un père qui embrasse. C'est la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* p. 20, n° 2.

XXII

TROISIÈME CONFÉRENCE

SUR LA GRACE. PRÊCHÉE LE IV^e VENDREDI DE CARÊME :
JÉSUS-CHRIST, AUTEUR DE LA GRACE.

(1845)

*Respondit Jesus, et dixit ei : Si scires
donum Dei !*

Jesus lui répondit : Si vous connaissiez
le don de Dieu !

(JOANN. c. VII, v. 10)

Qu'il est touchant, mes Frères, le récit que nous trouvons ce matin dans l'Évangile ! Jésus, fatigué de la route, par la plus grande chaleur du jour, s'assied sur le bord du puits de Jacob, et demande à la Samaritaine une eau rafraîchissante pour étancher sa soif. Celle-ci s'étonne et lui dit : Comment donc, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ? car les Juifs n'ont pas de commerce avec les Samaritains. Jésus lui répond : Si vous connaissiez le don de Dieu, et si vous saviez quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être la première lui auriez-vous fait cette demande, et il vous eût donné une eau vive !... Car, quiconque boit de cette eau du puits de Jacob, aura soif encore ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif, et ce

breuvage qu'il recevra de ma main deviendra en lui une fontaine qui rejaira jusqu'à la vie éternelle. Seigneur, reprend alors cette femme, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici.

La suite de ce dialogue n'est pas moins admirable, mes Frères ; et comme il s'approprie bien à notre sujet ! *Si scires donum Dei !* Si vous connaissiez le don Dieu ! Que de fois cette parole s'échappe de notre cœur, s'échappe de nos lèvres, à la vue de tant d'hommes, nos frères, nos amis, complètement étrangers aux mystères de la grâce et de la miséricorde de Dieu, aux merveilles de leur vocation divine et ineffable ! *Si scires donum Dei !* Si vous saviez le don de Dieu !

Chrétien négligent qui m'entendez, cette contrée de Samarie par laquelle passe Jésus, c'est votre âme, livrée depuis longtemps aux doctrines et aux passions mauvaises. Fatigué d'une longue route, car il vient de loin, il a fait un grand chemin à travers les espaces et les siècles, du ciel sur la terre, de l'éternité à Bethléem, de Bethléem au Calvaire, du Calvaire sur l'autel, tout haletant d'une soif que vous seul pouvez satisfaire, voilà que ce divin Sauveur vient s'asseoir auprès de votre cœur, et qu'il vous demande à boire : *Da mihi bibere*. Puisez, vous dit-il, puisez à cette fontaine de votre cœur, et donnez-moi un peu de cet amour qu'elle contient, de cet amour dont je suis altéré : *Da mihi bibere*. Et tandis que vous hésitez, que vous balbutiez vos excuses et votre étonnement : Ah ! reprend Jésus, si vous saviez le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui se fait suppliant, peut-être les rôles changeraient-ils, et vous-même le premier vous lui demanderiez à boire ! Car quiconque boira de cette eau des joies du monde et des plaisirs de la terre, aura soif encore, plus soif peut-être à mesure qu'il boira davantage. Mais le breuvage que je lui

donnerai, moi, l'eau de la grâce que je verserai en lui, rassasiera sa soif pour l'éternité.

Dans nos précédents entretiens sur la grâce, mes Frères, nous nous en sommes tenus à une doctrine plus générale ; nous descendrons désormais de plus en plus aux considérations particulières. Jésus-Christ, principe et source de cette vie surnaturelle , tel sera aujourd'hui l'objet de notre entretien. Je vous ai dit : il existe pour l'homme une vie surnaturelle ; pour arriver au ciel, l'homme doit vivre de cette vie. Aujourd'hui je viens vous dire : cette vie surnaturelle n'est autre que la vie chrétienne. Tout le secret, pour parvenir à la gloire, tout le secret de la grâce, c'est de vivre en chrétien, c'est d'avoir les yeux et le cœur attachés sur Jésus, auteur et consommateur de la grâce dans le monde par la rédemption générale, consommateur de la grâce dans les cœurs par la sanctification particulière de chacun.

I. Au commencement, et quand il venait de sortir des mains du Créateur, l'homme, selon la sainte Ecriture et selon la doctrine du concile de Trente, avait été établi, constitué dans ce que la théologie appelle la justice et la sainteté originelle. Dans ce corps de boue que les doigts tout-puissants venaient de pétrir, le souffle divin n'avait pas seulement inspiré une âme vivante et raisonnable ; d'autres dons que ceux de l'intelligence et du sentiment étaient éclos sous l'action de cette chaleur féconde.

Aux richesses de la nature étaient venues se joindre les richesses de la grâce ; noble et puissante par les droits de sa naissance, l'âme humaine avait vu tout à coup ses avantages grossir par une dotation merveilleuse, et sa beauté accrue de tous les charmes d'une beauté céleste. Orné de ce vêtement intérieur de justice et d'amour qui se nomme, dans le langage sacré, grâce sanctifiante, charité habi-

tuelle, déjà l'homme n'était plus la simple créature ; c'était l'enfant, l'ami, l'héritier de son Dieu. Appelé à la possession de l'éternelle gloire, déjà on en voyait reluire sur son front un rayon anticipé. Intelligence bornée et par nature sujette à l'erreur, un flambeau divin avait dissipé autour d'elle toutes les ténèbres de l'ignorance ; volonté mobile et par nature exposée aux égarements, un secours d'en haut la maintenait dans un précieux équilibre et l'inclinait même vers le bien véritable ; corps formé de la terre et par nature soumis aux lois communes de la dissolution qui atteint tôt ou tard la matière, une sauvegarde surnaturelle le protégeait, une providence maternelle avait tracé autour de lui comme un cercle d'amour. Les Anges avaient reçu ordre de le garder dans toutes ses voies, de le porter dans leurs mains, de peur que son pied ne heurtât contre la pierre du chemin ; il marchait impunément sur l'aspic et le basilic, et toute la nature inférieure lui obéissait, comme en lui la chair obéissait à l'esprit, et comme l'esprit obéissait à Dieu.

Tel était le premier Adam, heureux ici-bas du bonheur qu'apportent à l'esprit la vérité, au cœur la charité, au corps l'immortalité ; il eût fait retentir l'Eden du cantique de son innocence, jusqu'à ce qu'un jour, avec la même facilité qu'il cultivait les plantes du jardin de délices, la main du Très-Haut l'eût transplanté lui-même dans le jardin de la gloire, où la foi eût fait place à la claire vue, la possession moins parfaite à la jouissance béatifique, l'impassibilité aux torrents de délices ! Riantes destinées qui ornent la première page de notre histoire ! Age d'or qui ne dura qu'un jour ! Commerce facile avec Dieu, empire sur soi-même et sur toute la nature !... Sujet d'éternels regrets et de soupirs éternels !

Mais qu'ai-je dit, mes Frères, quel mensonge est sorti de ma bouche ? Je sens qu'autour de moi les pierres du tem-

ple se sont émues ; une voix part du Saint des saints et proteste contre ma parole erronée. J'ai parlé de regrets et de soupirs éternels ; et depuis dix-huit siècles, les voûtes du sanctuaire retentissent de cette exclamation de tous les cœurs chrétiens : *O felix culpa !* O heureuse faute ! heureuse faute qui nous valut d'avoir un tel et un si grand Rédempteur !

Mes Frères, ici j'ai à proférer un nom devant lequel ce serait bien le lieu de se prosterner jusqu'à terre, dans le silence de l'amour, dans l'extase de la reconnaissance ; ce nom divin, ce nom sauveur, c'est le nom de Jésus-Christ : arc-en-ciel après l'orage, planche de salut après la tourmente, remède à tous les maux, dédommagement de toutes les pertes ; disons mieux, Jésus-Christ, chant de victoire, cri de conquête. Entendez, mes Frères, ce que saint Paul appelle le grand sacrement, le profond mystère de la charité divine : *Magnum pietatis sacramentum*. Apprenez les ressources d'en haut pour faire servir le mal au triomphe du bien, le crime au développement de l'amour.

L'homme est tombé ; il a perdu la grâce, il a perdu tout droit à la gloire. Privé de tous les dons surnaturels, le voilà réduit à sa nature, nature affaiblie, dépouillée. Le ciel est fermé pour tous ; l'enfer, avec ses flammes, sera le partage du grand nombre. Le démon semble avoir vaincu ; sa malice cruelle a renversé le plan de la miséricorde divine. Toute l'économie surnaturelle est détruite ; un cri de joie horrible part des demeures infernales. Dieu ne sera sorti de son repos que pour faire des malheureux ; son amour méprisé n'aura abouti qu'à une éternelle vengeance ; et le don de sa grâce n'aura traversé l'âme de l'homme que pour laisser des traces brûlantes après en être sortie, don funeste qui n'aura fait espérer un instant de si grands biens que pour enfanter d'épouvantables maux. Telles sont

les féroces clameurs de l'enfer, et c'est ainsi qu'il bat des mains sur la ruine de son rival.

Cependant au ciel les Anges aussi battent des mains et applaudissent. Adam est tombé, et toute sa race avec lui; mais un autre Adam apparaît, par qui le premier Adam est relevé et l'humanité entière avec lui. La grâce vient d'être perdue en Adam; elle est rendue en Jésus-Christ. Satan triomphe, et son triomphe est pour lui la plus sanglante défaite. Il s'applaudit du succès de ses mensonges, et ses mensonges vont devenir des réalités. Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux, avait-il dit. Et voilà que parce qu'ils ont mangé de ce fruit, un homme sera Dieu; et en lui, et par lui, tous les hommes, ses frères, seront comme des Dieux : *Eritis sicut Dii*. Il n'y a pas jusqu'à l'ironie divine qui poursuit nos parents coupables, dont le sarcasme ne retourne sa pointe acérée contre Satan : Voilà, dit le Seigneur, qu'Adam est devenu comme un de nous. Oui, vous l'avez dit, Seigneur : Adam est devenu comme un de vous; car je vois dans le lointain des âges un fils d'Adam, que vous appelez et qui est votre Fils, égal et consubstantiel au Père et à l'Esprit : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis*.

O merveille de l'amour ! ô bonté ineffable du Verbe de Dieu ! Tout rapport avait cessé entre le ciel et la terre ; le fil qui unissait l'homme au Créateur était rompu. L'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ne descendait plus des montagnes éternelles. Le fleuve de la grâce que son cours entraîne vers l'océan de la gloire ne coulait plus dans les cœurs. Tout était perdu, perdu par notre faute. En proie au malheur, éternellement nous n'eussions eu à reprocher à Dieu que son amour, à nous notre infidélité et notre ingratitude. Le Verbe de Dieu, celui par qui toutes choses ont été faites, a vu notre infortune. Ce spectacle a touché son cœur ; et, considérant que la justice allait prévaloir, il

s'est jeté de tout son poids dans la balance divine, il s'est offert pour notre rançon. La médiation est acceptée; la grâce nous sera rendue, et déjà les effets anticipés s'en font sentir dans le cœur même des premiers coupables. Et déjà les Anges et les hommes se sont dit : O heureuse faute qui va être ainsi réparée : *O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*

Mais poursuivons, M. F., et, afin de bien comprendre tout ce que nous devons d'amour et de reconnaissance à celui qui sera désormais l'unique auteur de la grâce, voyons ce qu'il lui en coûtera pour nous la rendre, et voyons aussi avec quelle surabondance il nous la rendra.

Quand Dieu versa la grâce au cœur du premier homme, il la tira du trésor de sa providence surnaturelle avec la même aisance qu'il tirait la créature du néant. Dieu dit, et la grâce fut faite dans le cœur d'Adam, et le droit à la gloire lui fut acquis : *Dixit et facta sunt*. La première infusion de la vie surnaturelle fut l'œuvre facile d'une pure miséricorde. Mille actions de grâces à Dieu sans doute pour son don inénarrable; mais ce don, quelque transcendant qu'il fût, lui avait peu coûté. Il n'en sera pas ainsi de la seconde création de la grâce. La justice aura ses droits à concilier avec les inventions de la miséricorde. Le Christ rédempteur devra mériter, acheter la grâce, la chercher, la poursuivre, la prendre d'assaut, pour ainsi dire, la payer au prix de tout son sang.

Voyez-vous quel chemin fatigant il va parcourir, ce nouveau conquérant de la grâce : *Fatigatus ex itinere?* Il s'est élancé comme un géant pour fournir sa course; son point de départ est le sommet des cieux. Citoyen de l'éternité, le voilà pèlerin du temps; il voyage sur la terre, supportant le poids du jour et de la chaleur. Enfin, vers la sixième heure, *erat quasi hora sexta*, fatigué de la route, *fatigatus ex itinere*, haletant de soif, il va s'asseoir. Sur

quel lit de repos, ou bien au bord de quelle fontaine ? Il s'assied sur le lit douloureux de la croix, il y goûte le vinaigre amer de la souffrance et de la mort. Et quand tout est consommé, tandis que le ciel s'obscurcit, que les pierres se fendent, une plus grande merveille s'opère. Le côté de Jésus s'entr'ouvre, et de là jaillit une source d'eau vive : fleuve d'eau et de sang, dans lequel sont lavés à la fois la terre, la mer, les astres et le monde entier ; fontaine ouverte pour tous les habitants de Jérusalem, c'est-à-dire pour tous les enfants de l'Eglise ; fontaine de grâce où les pécheurs viennent laver leurs fautes et les justes puiser leurs mérites ; puits des eaux vivantes qui coulent avec impétuosité du Liban, c'est-à-dire, du Calvaire, creusant au cœur de tous ceux qui en boivent une source jaillissante jusqu'à la vie éternelle.

Ah ! c'est ici le lieu de redire, avec un accent nouveau et un sentiment plus vif encore : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus !* Grâces, mille fois grâces au Dieu rédempteur pour ce don inénarrable !

M. F., voilà comment Jésus nous a rendu la grâce ! Vous voyez ce qu'elle lui a coûté, et vous comprendrez aussi bientôt avec quel surcroît d'avantages il nous l'a rendue. Car, en Jésus-Christ, la divinité, c'est-à-dire, comme parle la théologie, l'essence substantiellement surnaturelle, a été unie hypostatiquement à l'humanité. Et par Jésus-Christ tous les hommes ses frères et ses cohéritiers participent surabondamment aux trésors de la grâce et de la gloire. Les hommes étaient morts à la vie de la grâce. Jésus est venu pour leur rendre la vie surnaturelle, mais pour la faire rendre plus abondante qu'ils ne l'avaient jamais eue : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.*

La miséricorde divine, excitée et comme défiée par l'audace et le succès du tentateur, a fait surabonder la grâce là où avait abondé l'iniquité, substitué aux premiers dons

perdus des dons plus éminents encore que nous n'eussions jamais pu convoiter ni même imaginer : *Superabundanter quam petimus aut intelligimus*. « Certes, dit saint François de Sales, en l'arrosement du sang de Notre-Seigneur fait par l'hysope de la croix, nous avons été remis en une blancheur incomparablement plus excellente que celle de la neige de l'innocence, sortant, comme Naaman, du fleuve du salut, plus purs et plus nets que si jamais nous n'eussions été lépreux ; au que la divine Majesté, ainsi qu'elle a ordonné de le faire, ne fût pas vaincue par le mal, mais vainquit par le bien, et que ses miséricordes, comme huiles sucrées, se tinsent au-dessus de toutes les œuvres. » Mais cette vérité deviendra plus intelligible, si, après vous avoir montré comment Jésus-Christ est l'auteur de la grâce par la rédemption générale, je vous montre comment il en est le consommateur par l'application particulière que nous devons nous faire des fruits de la rédemption.

II. Jésus-Christ, M. F., est l'auteur de la grâce, vous venez de le voir, puisque la grâce, c'est lui qui l'a conquise, qui nous l'a rendue. Depuis le péché, il n'y a de salut pour les hommes qu'en Jésus-Christ ; parce que nul ne peut arriver à la gloire que par la grâce qui en est l'avenue nécessaire : *Gratiam et gloriam dabit Dominus*, et que la grâce comme la gloire ne se trouvent qu'en Jésus-Christ : *Gratia, vita æterna in Christo Jesu*. Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom par lequel les hommes puissent être sauvés que le nom de Jésus. Tout bienfait excellent et tout don parfait qui vient d'en haut et qui descend du Père de lumière, émane de Jésus-Christ ; le ciel n'a plus d'autre rosée à verser sur la terre que celle du sang de Jésus : *Per quem maxima nobis et pretiosa promissa donavit*.

La grâce, M. F., Jésus-Christ sans doute l'a méritée pour tous les hommes ; il nous l'offre à tous, et en cela con-

siste ce que j'ai appelé la rédemption générale. Mais les fruits de cette rédemption ne nous sont pas appliqués sans nous, ni malgré nous. La grâce de Jésus ne consomme son œuvre que dans les cœurs fidèles et dociles, qui se prêtent à son opération. Que faut-il donc, M. F., dans l'état présent, pour vivre de la vie de la grâce et pour arriver ainsi au ciel ? La réponse est facile : il faut vivre de la vie de Jésus ; en d'autres termes, il faut être chrétien et vivre en chrétien. Cette vie surnaturelle que nous vous prêchons, c'est la vie chrétienne, pas autre chose.

L'admirable théologie de saint Paul ne voit en ce monde que deux hommes dans lesquels il personnifie les deux ordres distincts de la nature et de la grâce : le premier Adam, l'Adam coupable, et le second Adam, l'Adam rédempteur, Jésus-Christ. Or, de même que c'est l'union de toute la race humaine avec sa tige primitive qui la rend coupable et malheureuse, c'est son union avec sa seconde tige qui la rendra juste et heureuse. Il faut donc, continue le grand Apôtre, que nous portions en nous-mêmes la ressemblance de l'homme céleste, comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre ; il faut que nous renaissions spirituellement dans le nouvel Adam, comme nous sommes nés charnellement de l'ancien Adam.

Voyez, M. F., ce qui se passe. Un enfant vient de naître ; c'est un fils d'Adam, héritier de la nature de son père, de sa nature viciée, coupable. Cet enfant, on le présente à l'Église ; celle-ci le prend entre ses bras, le plonge dans la piscine fécondée par le sang rédempteur : l'Épouse vient de donner un nouvel enfant à Jésus-Christ, héritier de la grâce et du royaume des cieux. Quand l'enfant a grandi, on le conduit encore à l'Église, qui est sa mère, la seconde Eve, mère de tous les vivants. Elle l'interroge : Qu'est-ce qu'un chrétien ? L'enfant répond : C'est celui qui,

étant baptisé, croit et professe la doctrine chrétienne. Oui, mon fils, reprend l'Eglise : le chrétien, c'est toi, car tu venais à peine de naître, que déjà, par le baptême, j'avais inoculé en toi la vie de Jésus-Christ. Maintenant ton devoir, si tu veux hériter un jour des richesses préparées aux enfants de Jésus-Christ, c'est de vivre conformément à ton baptême, c'est de croire ce qu'a enseigné, c'est de pratiquer ce qu'a ordonné celui dont tu as reçu la grâce et dont tu as pris le nom en devenant chrétien.

Et si l'enfant, pour mieux comprendre ce langage, a besoin qu'une comparaison vienne l'éclaircir, la bouche qui l'instruit trouvera cette similitude. Vois, lui dira-t-elle, cet arbuste que la terre a produit sans culture, ce rejeton naturel qui a crû de lui-même ; ses fruits étaient amers et sauvages. Qu'a fait l'art industriel du jardinier ? Il a enté sur ce sauvageon les rameaux d'une espèce plus noble, plus excellente ; et désormais la sève naturelle de l'arbuste, arrivant au point de jonction, se corrige et s'épure, et les fruits qu'elle produit sont succulents et délicieux. A l'avenir toute l'industrie consiste à supprimer les branches mauvaises et paresseuses qui pourraient naître au-dessous de la greffe, et qui, épuisant inutilement la sève, feraient périr les rameaux supérieurs ou les rendraient à peu près stériles.

Enfant, cet arbuste sauvage, c'est ta nature, nature dont les fruits sont amers ; ce rameau inséré sur la tige, qui en change l'espèce, la renouvelle, la perfectionne, c'est la grâce de Jésus, entée sur ton cœur : *In Christo complantati* ; précieuse greffe, à travers laquelle les sucs naturels se convertissent en des sucs exquis et délicats. Il ne te reste qu'un soin : c'est de veiller à retrancher toutes les branches parasites qui croitraient au-dessous de la grâce, à couper sans pitié tous les sauvages rejetons de la nature. Autrement la partie inférieure de toi-même absor-

bera toute la sève ; les rameaux de la grâce se dessècheront, deviendront stériles ; tu ne produiras plus rien que de terrestre ; tes pensées, tes œuvres seront de l'homme et ne seront plus de Jésus ; elles seront de la nature et ne tendront plus à la gloire. Incorporé à Jésus-Christ, planté, enraciné en Jésus-Christ, tu ne dois plus vivre que de Jésus-Christ. Ton esprit, au lieu de se nourrir des vains rêves de la fausse sagesse, doit faire son aliment des vérités révélées par Jésus-Christ. Ton cœur, au lieu de céder à ses penchants mauvais, doit se soumettre aux préceptes évangéliques tracés par Jésus-Christ. Et pour croire, et pour pratiquer ainsi les vérités et les commandements de Jésus-Christ, sa grâce ne te manquera pas. Aspire vers elle par la prière ; va puiser aux sources des sacrements qui la renferment. Ainsi tu vivras de la vie de Jésus, de la vie chrétienne, qui est la vie surnaturelle, la vie de la grâce, le commencement de la vie de la gloire. Ainsi tu produiras des fruits qui seront un jour servis sur la table du Père céleste.

Vous le voyez, M. F., toute la doctrine de la grâce se réduit à dire qu'il faut vivre en chrétien, c'est-à-dire, qu'il faut prendre Jésus-Christ pour chef et pour modèle. Rachetés par Jésus, rendus par lui à notre destination glorieuse, nous n'obtiendrons les joies de l'éternité que si nous vivons ici-bas d'une vie conforme à celle de notre Rédempteur. Membres de Jésus-Christ, il faut que la vie de notre chef devienne notre vie ; rameaux de Jésus-Christ, il faut que la sève de notre tige devienne notre sève.

Et maintenant je comprends pourquoi le nombre des élus, des justes qui vivent de la grâce et qui sont appelés à vivre de la gloire, est si restreint, puisque le nombre de ceux qui suivent Jésus, qui connaissent Jésus, qui aiment Jésus, est si petit. Nul homme ne peut se sauver que par

Jésus-Christ, et je vois des multitudes d'hommes pour qui Jésus-Christ est un étranger. Mon frère, répondez-moi : dans une année, pensez-vous une fois seulement à Jésus-Christ ? Vous croyez être mauvais fils le jour où vous n'avez pas songé à votre père. Et Jésus, ce père qui vous a donné l'être de la nature mais aussi l'être de la grâce, la vie du temps mais aussi la vie de l'éternité ; Jésus, ce père qui a dû mourir pour vous enfanter à la vie, encore une fois, dans une année entière, avez-vous un souvenir pour lui ?

Le monde est plein de chrétiens, chrétiens de nom, qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Oh ! M. F., quel malheur ! Je suis la vigne, disait ce doux Sauveur, vous êtes le sarment ; le sarment ne peut porter de fruits qu'autant qu'il est uni à la vigne. Rameau détaché de votre tige, faites cesser cet état violent. Chrétien, sans Jésus vous ne portez aucun fruit ; vous semblez vivre et vous êtes mort. Oh ! mon très cher frère, membre de Jésus, rapprochez-vous de votre chef, afin que ses divines influences raniment votre cœur, que sa vie redevienne votre vie. C'est la grâce que je vous souhaite (1).

1) Cf. *Appendice I* : p. 20, n° 3.

XXIII

QUATRIÈME CONFÉRENCE

SUR LA GRACE, PRÊCHÉE LE VI^e VENDREDI DE CARÊME : OPPOSITIONS ET CONVENANCES QUI EXISTENT ENTRE LA NATURE ET LA GRACE (1).

(1845)

Condelector enim legi Dei secundum interiorem hominem, video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.

Je me complais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je sens une autre loi dans mes membres, qui répugne à la loi de mon esprit.

(Ad Rom. c. VII. v. 22, 23.)

MES TRES CHERS FRÈRES,

Il est une vie surnaturelle ; pour arriver au ciel, l'homme doit vivre de cette vie ; cette vie surnaturelle n'est autre que la vie chrétienne : telles sont les trois propositions que nous avons établies dans nos trois précédents entretiens. Par là vous connaissez l'existence de la grâce, la nécessité de la grâce, le principe et la source de la grâce.

(1) La fin de cette conférence est écourtée, et la péroraison n'est qu'indiquée. Nous la reproduisons cependant, afin d'avoir l'enseignement complet de M. l'abbé Pie sur la grâce.

Gloire et félicité infinies préparées à l'homme dans les cieux ; secours de la grâce donné à l'homme sur la terre pour le conduire à la gloire ; le Dieu incarné, Jésus-Christ, médiateur et rédempteur, qui a mérité et qui procure ici-bas la grâce aux hommes, en attendant qu'il les couronne du diadème de la gloire : voilà toute l'économie de l'ordre surnaturel, tous les secrets de la tendresse et de la charité divine : *Magnum pietatis sacramentum*.

Maintenant un grand mystère se présente, mystère plus étonnant encore que le mystère de l'amour ; je veux dire le mystère, l'étrange mystère de l'indifférence, de l'ingratitude, de la rébellion de l'homme à l'égard d'une loi toute d'amour. L'homme, insatiable dans ses désirs, aspire vers le bonheur et la gloire : une gloire, un bonheur infinis lui sont proposés. L'homme, faible et chancelant par lui-même, a besoin d'un appui : un secours tout-puissant lui est offert ; que dis-je ? L'héritier éternel de la gloire descend lui-même jusqu'à l'homme, et lui tend la main pour le conduire et l'élever jusqu'à la patrie de la gloire. Oh ! sans doute, l'homme va entrer avec empressement dans cette voie ; il va se jeter entre les bras d'une religion qui n'est qu'un grand bienfait, d'une religion qui ne commande que de recevoir, et qui, offrant à la fois le moyen et la fin, en promettant le don de la gloire, verse déjà le don de la grâce ; il va accueillir par des transports de reconnaissance ce grand mystère d'amour : *Magnum pietatis sacramentum*.
Erreur !

Voici un autre mystère. Cet homme, insatiable de bonheur et de gloire, envisage froidement un avenir de gloire éternelle et de bonheur infini. Cet homme, prêt à recevoir de toute main, rejette dédaigneusement l'aumône céleste de la grâce. Cet homme, si empressé à poursuivre la faveur des puissants de la terre, écarte et repousse le frère qui lui est venu du ciel pour le conduire au ciel. Encore un

coup : indifférence, ingratitude, rébellion inexplicables, opposées à toutes les lois qui régissent le cœur humain : *Magnum impietatis sacramentum* : mystère profond d'insensibilité, de dureté, d'impiété.

Qui nous dira, mes Frères, qui nous révélera le mot de cette énigme ? Qui nous expliquera cette inconséquence, cette contradiction qui se trouve dans l'homme ? J'essaierai de le faire, en vous montrant aujourd'hui, mes Frères, quels obstacles la grâce rencontre dans notre nature mauvaise, et quelles intelligences elle a conservées dans les restes de notre bonne nature. Les oppositions et les convenances qui existent entre la nature et la grâce, voilà tout l'objet de cet entretien.

I. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas formé de telle sorte le cœur humain, qu'il se portât de lui-même et toujours à la vertu ? Voilà ce que se demandent quelquefois les hommes. Ce qui équivaut à peu près à cette autre question : Pourquoi Dieu, au lieu de faire des créatures intelligentes et libres, capables de mériter, ne s'est-il pas contenté de faire des automates mus par des ressorts ? Pourquoi l'âme humaine ne produit-elle pas exclusivement, machinalement, par un effet de son organisation, des actes de vertu, comme le rosier donne des roses ?

Mes Frères, il était de l'essence de l'homme qu'il fût libre ; c'est-à-dire, qu'ayant devant les yeux la loi qui lui prescrit le bien et qui lui interdit le mal, il trouvât en lui-même la faculté de se déterminer, par un libre choix, dans un sens ou dans un autre. Sans cette faculté, la notion du bien et du mal, de la vertu et du crime disparaît ; il ne reste que la nécessité, la fatalité ; la conscience, le remords deviennent des mots vides de sens. L'homme de bien n'a pas plus droit aux louanges de ses semblables et aux récompenses divines, que la vigne n'est louée et ne sera récompensée

pour avoir produit du vin et non pas des poisons. La liberté est une condition-essentielle du mérite. La gloire éternelle, dit l'Esprit-Saint, sera le partage de celui qui a pu faire le mal et qui ne l'a pas fait : *Gloria æterna erit illi qui potuit facere mala, et non fecit.*

Mais du moins, me direz-vous, l'équilibre devrait être parfait. Placé entre le bien et le mal, l'homme devrait avoir reçu du Créateur un attrait, une inclination au moins égale, si ce n'est une préférence naturelle pour le bien; et même la main divine, dont l'action est si douce, l'opération si délicate, aurait pu, sans anéantir la liberté, guider sa créature par une pente facile, et l'attirer par une chaîne souple, et, tout en lui conservant le mérite de la coopération, exciter, déterminer son mouvement dans le sens de la vertu.

Ce que vous demandez, mon très cher frère, c'est précisément ce que Dieu avait fait. L'homme, au sortir des mains du Créateur, était à la fois libre et incliné vers le bien. Dieu, dit l'Ecclésiastique, leur fit voir les biens et les maux : *Et bona et mala ostendit illis*; mais en même temps il éclaira leur intelligence, créant en eux la science de l'esprit, et il imprima une sage direction à leur volonté, remplissant leur cœur de sens et de sagesse : *Creavit illis scientiam spiritus, sensu implevit cor illorum.* Exempt de l'ignorance et de la concupiscence, le cœur d'Adam se tournait vers Dieu comme l'aiguille vers le pôle. Adam pécha, et l'harmonie de ses facultés fut troublée; l'axe de son cœur fut incliné comme celui du globe. Les ténèbres que Dieu avait dissipées autour de lui enveloppèrent son esprit, et les nuages plus épais encore des passions obscurcirent son cœur. L'homme s'était révolté contre Dieu; par une juste punition, la chair se révolta contre l'esprit, les sens conspirèrent contre la raison. Ainsi naquirent dans un même homme ces deux hommes dont parle

l'Apôtre ; ainsi commença ce grand duel qui devait durer jusqu'à la fin des siècles. Car si Jésus-Christ par la rédemption répara les pertes essentielles causées par le péché, c'est-à-dire, rouvrit pour l'homme les portes de la gloire et lui rendit le secours de la grâce ; il est de foi catholique, hélas ! et notre propre expérience nous fait assez connaître ce dogme , que les autres conséquences du péché ne furent pas détruites. En devenant chrétien, on ne cesse pas d'être soumis à la loi de la souffrance et de la mort, et le foyer de la concupiscence n'est pas éteint non plus dans l'eau qui nous régénère. C'est une peine sans doute ; mais c'est surtout une épreuve, un sujet de combat : *Ad agonem relicta*, dit le concile de Trente.

Certes, Paul avait été régénéré en Jésus-Christ. Cependant entendez-le dans son épître aux Romains : « Je sais, dit-il, que la loi est conforme à l'esprit ; mais je suis charnel vendu sous une loi de péché. Aussi je n'approuve pas ce que je fais, parce que je ne fais pas le bien que j'aime, mais je fais le mal que je hais. Que si je fais le mal sans le vouloir, je consens à la loi et je reconnais intérieurement qu'elle est bonne ; de sorte que ce n'est plus moi qui agis, mais le péché qui habite en moi. Car je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire, dans ma chair, parce que je n'y trouve pas le moyen de le faire, encore bien que je le désire. Je me plais dans la loi selon l'homme intérieur ; mais je sens dans mes membres une autre loi qui résiste à la loi de mon esprit, et qui me tient en servitude sous la loi du péché qui est dans mes membres : malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Mes Frères, qui de nous ne les connaît pas, ces deux hommes dont parle l'Apôtre ? Qui de nous ne l'a pas sentie au dedans de soi, cette loi de péché qui est dans nos membres ? Triple concupiscence, nous dit saint Jean : concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et or-

gueil de la vie. Or, combien les mouvements désordonnés de cette nature corrompue ne sont-ils pas opposés à l'action de la grâce divine ? Avant tout, la grâce prêche la pureté, la continence : *Quæ desursum est sapientia, primum quidem pudica est* ; et la nature charnelle incline vers la volupté.

Considérez ce qui se passe, mes Frères. Combien d'hommes semblent n'avoir d'esprit que pour le corps ; en qui la raison est éteinte et opprimée ; qui sont noyés et comme ensevelis dans la chair, dans les plaisirs de la chair ; dont toutes les pensées sont tellement conjointes à la matière qu'à peine on peut les en distinguer ! en sorte que ce qu'il y a de plus pur en eux, c'est de respirer, comme dit Bossuet. Combien qui ne sont jamais sortis de cette masse de chair, ou qui n'en sont sortis un instant que pour s'y replonger aussitôt après ! Je vous le demande, mes Frères, de quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse à cet âge où l'on rougit de la vertu, où l'on se fait un opprobre de la pudeur ? Et que regrettent les vieillards, continue le grand Bossuet, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés, et que souhaitent-ils continuellement de rappeler avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens ? Et cet être qui n'est que chair et que sang ; cet être en qui un corps de péché appesantit l'âme, la grâce vient lui parler de chasteté, d'innocence ! Ah ! je comprends toute la répugnance que doit lui causer ce langage. Encore si la grâce n'attaquait que les vices grossiers, mais elle ne s'arrête pas là. La grâce prêche aux hommes le renoncement, l'abnégation ; et l'homme veut posséder, amasser. Il convoite tout ce qui se présente à ses yeux : *Concupiscentia oculorum*.

Ici, mes Frères, considérez encore la société humaine. Quelle pensée commune, quelle préoccupation universelle agite, mène et ramène toute cette foule que vous rencontrez, passant et repassant dans tous les sens, par-

courant les rues de la ville ou les sentiers les plus écartés de la campagne ? acquérir, posséder ; sortir de sa condition, obtenir les honneurs, les places ; bâtir des maisons commodes, se distinguer par le luxe de ses habits, par le choix de ses ameublements. Quel siècle plus que le nôtre, mes Frères, est possédé de cette concupiscence des yeux ? En ces temps où tous se croient aptes à tout, où rien n'est si élevé que l'exemple de quelque parvenu heureux ne puisse nous faire espérer d'y parvenir nous-mêmes avec des intrigues, des protections, de la persévérance, du bonheur ! Et à ces hommes, dont l'œil est plus vaste que le cœur, la grâce vient parler de modération dans les désirs, de réserve, d'abnégation, de renoncement ! Comprenez-vous encore toute l'opposition que la grâce doit rencontrer ?

Mais elle va plus loin et pénètre jusqu'au point le plus délicat du cœur ; elle demande l'humilité, le mépris de soi-même. Et l'homme est enflé de son mérite, idolâtre de la gloire. Il se fait centre de toutes choses ; il n'apprécie rien que par rapport à lui-même ; il s'élève un petit trône ; il se proclame roi ; il prétend exceller sur ses semblables, éclipser ses rivaux. Qui verrait à découvert jouer tous les ressorts du cœur humain, reconnaîtrait que l'orgueil est le mobile universel ; que presque toujours c'est l'amour-propre qui pense, qui parle, qui agit : l'amour-propre qui déprécie celui-ci dont la supériorité nous blesse et nous effraie, et qui vante celui-là dont la médiocrité nous accommode et nous rassure ; l'amour-propre qui pousse au mal pour obtenir l'applaudissement des hommes corrompus, et qui conduit quelquefois au bien pour obtenir l'estime des hommes vertueux. Et à ce mortel ainsi pétri d'orgueil, ainsi satisfait de lui-même, la grâce vient parler d'humilité, d'abaissement, d'oubli, de mépris de soi-même ! Ici encore, quelle résistance, quelle opposition rencontrera la grâce ?

En d'autres termes, mes Frères, la grâce montre à l'homme les biens futurs, biens éternels, infinis, immenses ; et la nature ne veut rien sacrifier du présent à l'avenir, toujours prête au contraire comme Esaü à immoler ses droits à l'héritage éternel pour la plus légère jouissance du moment. La grâce propose à l'homme des biens invisibles, les biens d'un autre monde ; et la nature se précipite aveuglément sur le bien sensible, palpable, sur les biens de ce monde. La grâce dit, comme le Psalmiste : Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu ; la nature dit : Bienheureux le peuple dont les greniers sont toujours pleins et regorgent de froment, dont les troupeaux sont féconds et productifs, dont les habitations sont commodes, les villes paisibles et sans émeutes, dont les fils ressemblent à de jeunes plantations et dont les filles sont parées avec la même richesse qu'un temple. La grâce dit : Un seul Dieu tu adoreras ; a nature orgueilleuse dit : Oui, tu n'adoreras qu'un Dieu, mais ce Dieu, c'est toi-même. La grâce dit : Tu ne convoiteras point l'héritage du prochain, ni son champ, ni son honneur, ni sa femme ; la nature, ambitieuse, insatiable, dit : Tu aspireras à posséder tout ce que tu verras. La grâce dit : Impudique point ne seras ; la nature charnelle dit : Toutes tes passions satisfieras. La grâce dit : Bienheureux les pauvres, car ils auront le royaume des cieux ; la nature dit : Bienheureux les riches, car ils possèdent les jouissances de la terre. La grâce dit : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ; la nature dit : Bienheureux ceux qui peuvent satisfaire leurs passions, car le Dieu de l'homme, c'est le plaisir. La grâce dit : Bienheureux ceux qui sont doux ; la nature dit : Bienheureux ceux qui sont forts. La grâce dit : Bienheureux ceux qui sont miséricordieux ; la nature dit : Bienheureux ceux qui sont durs et insensibles, ils évitent les peines de la vie.

C'est ainsi, mes Frères, que la nature a son symbole, son

décatalogue, ses béatitudes, entièrement opposés au symbole, au décalogue, aux béatitudes de la grâce. De là, dans ceux qui ne font rien pour s'élever au-dessus des instincts de la nature, cette aversion, cette haine pour la religion de la grâce. De là, dans la société humaine, au sein des peuples, cette lutte incessante, cette guerre interminable du parti de la nature toujours armé contre le parti de la grâce, duel terrible dont le dénouement n'arrivera qu'à la fin des siècles.

Mes Frères, vous ai-je assez montré l'opposition qui règne entre la nature et la grâce ? Comment donc amener la première à se jeter entre les bras de la deuxième ? Malheureux homme que je suis, s'écrie saint Paul, qui me délivrera de ce corps de mort ? Et il répond : La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Oui, mes Frères, quelque répugnance qu'ait la nature à se laisser régir par la grâce, la grâce néanmoins est un besoin indispensable pour la nature. Le cœur de l'homme a deux pôles, dont l'un repousse la grâce, et dont l'autre l'attire. Dans cette place ennemie qu'on nomme la nature, la grâce a conservé de précieuses intelligences au moyen desquelles elle peut reconquérir l'empire qu'elle a possédé autrefois. Voyons donc les points de rapprochement entre la nature et la grâce.

II. Quand nous parlons de la nature et de la grâce, comme de deux ennemies, il ne faut pas oublier toutefois que ces deux ennemies sont sœurs ; ces deux rivales, ce sont deux jumelles. Or, quelque incompatibilité qu'on suppose, il ne se peut faire qu'il ne demeure dans une parenté si étroite un certain fond de sympathie toujours prête à se réveiller. L'histoire d'Esau et de Jacob se reproduit au dedans de chacun de nous. Permettez-moi de rappeler ici ce fait biblique, qui s'approprie d'autant mieux à notre sujet, que

la tradition a toujours vu dans ces deux personnages figuratifs la personnification de la nature et de la grâce.

« Rebecca étant devenue féconde, nous dit l'Écriture, ses deux enfants s'entre-choquaient dans son sein ; et le Seigneur lui dit : Deux nations sont dans vos entrailles, et deux peuples, sortant de votre sein, se diviseront ; l'un surmontera l'autre, et l'aîné sera assujéti au plus jeune. Peu de temps après, Rebecca mit au monde deux fils : le premier, qui était velu et hérissé, fut nommé Esaü ; et le second, qui naquit tenant de sa main le pied de son frère, fut nommé Jacob. » Inutile de vous redire, M. F., comment le premier vendit au second son droit d'aînesse, comment celui-ci hérita des bénédictions du premier-né, quelle haine furieuse Esaü conçut à ce sujet contre son frère, qui fut forcé de s'éloigner. Au bout de vingt ans, Jacob se hasarde à revenir ; il n'avance qu'en tremblant, se fait précéder de présents pour apaiser Esaü, son frère. Esaü, à cette nouvelle, se met en marche avec une troupe de quatre cents hommes ; sa haine, loin d'être éteinte, semble se ranimer et se rajeunir. Enfin voilà les deux frères en regard l'un de l'autre : que va-t-il arriver ? Jacob, que ses présents ont devancé, se prosterne sept fois, attendant qu'Esaü s'approche de lui ; Esaü court au-devant de son frère, le presse dans ses bras, et, tenant son cou embrassé, le baise en versant des larmes.

Telle est, M. F., toute l'histoire des rapports entre la nature et la grâce ; c'est ainsi que leur opposition finit par céder à une secrète convenance que rien ne peut détruire. Filles d'une même mère, qui est la main libérale de Dieu, la nature et la grâce naquirent le même jour ; le même sein recéla deux nations, deux peuples, dont l'aîné devait obéir au plus jeune. La nature venait d'éclorre, quand parut la grâce, sa sœur puinée, qui la tenait par le pied. Celle-ci hérita des bénédictions et du droit de primogéniture. De là, guerre entre la nature et la grâce, guerre prolongée, pas-

sionnée, mais enfin guerre entre sœurs : c'est-à-dire, guerre contre nature, dissension d'où résulte un état violent, un état de souffrance. D'une part, la nature sent sa haine mêlée d'amour ; ce qu'elle repousse lui manque, est un besoin pour elle. La grâce, d'autre part, toujours prête à se réconcilier, envoie à la nature des présents, des hommages, lui fait des avances, des concessions pour la conquérir. L'heure du rapprochement sonnera : un jour que les deux rivales se trouveront en présence, tout à coup la voix du sang se fera entendre, les nœuds de la naissance se resserreront ; au lieu de deux ennemies, il ne restera que deux sœurs, unies dans un embrassement réciproque.

Que la nature conserve toujours une secrète inclination vers la grâce ; que la grâce, de son côté, cherche par mille moyens à se glisser, à s'insinuer dans la nature : c'est là, M. F., ce qu'il vous sera facile de comprendre ; il vous suffira pour cela d'ouvrir le livre de votre cœur.

La nature, ainsi que je vous l'ai dit, M. F., aurait pu avoir son existence complète et toute son intégrité indépendamment de la grâce, don purement gratuit, privilège de surérogation, dû à la grande et immense bonté de Dieu. Mais enfin et par le fait, la nature ayant été dès le principe enrichie des trésors de la grâce, désormais le souvenir de ces dons qu'elle a possédés ou pu posséder autrefois, s'offre à elle, non pas seulement comme une absence de biens, mais comme une perte, une privation, l'objet de ses regrets, l'objet de ses soupirs. Par exemple, cet enfant aurait pu naître au fond d'un bois dans la chaumière obscure du bûcheron, et peut-être y eût-il vécu satisfait de son sort, peu envieux de biens qu'il eût toujours ignorés. Mais il est né sur le trône, et c'est une tempête qui l'a jeté dans la misère ; sous ses haillons, il se souvient de la pourpre dont il fut vêtu, des lambris dorés qui couvraient son berceau. Ce passé glorieux qui n'est plus, rend sa condition présente

insupportable ; il aspire à remonter au rang d'où il est tombé.

M. F., voilà l'homme ! Pour parler avec un poète, c'est un ange tombé qui se souvient des cieux. Depuis que nous avons goûté le don de la grâce, notre nature, réduite à ses seuls attributs, ne nous suffit plus ; nous gémissons, dit saint Paul, aspirant sans cesse à recouvrer ce manteau du ciel que nous avons porté autrefois : *Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram quæ de cælo est superindui cupientes* : nous voulons être vêtus, et non pas nus. Car les lois qui régissent le cœur de l'homme ne lui permettent pas d'aimer à être dépouillé, lui qui, dans son désir insatiable du bonheur, accepte avec tant d'empressement toute faveur, toute élévation, tout ornement qui lui arrive par surcroît : *Eo quod nolumus expoliari, sed supervestiri*. Dans cette sphère étroite de la nature, nous sentons que nous sommes exilés d'une autre sphère plus divine : *Dum sumus in corpore, peregrinamur à Domino* ; et nous tendons sans cesse à y rentrer.

Voilà, M. F., ce que j'appelle la secrète inclination de la nature vers la grâce. Nonobstant les convoitises mauvaises de la chair, dit le saint évêque de Genève, l'homme ne songe jamais un peu attentivement à Dieu sans éprouver une certaine douce émotion qui témoigne que Dieu est Dieu du cœur humain. L'intelligence qui a toujours faim de connaître, la volonté qui a un appétit insatiable d'aimer, ne trouvant pas dans le monde un aliment qui les satisfasse, se tournent d'elles-mêmes vers la lumière et la grâce divine. Ainsi que l'oiseau, s'il en faut croire les naturalistes, éclos et nourri sous des ailes étrangères, au premier cri qu'il entend de la véritable mère, abandonne sa nourrice pour s'attacher à celle dont il tient sa première origine, par l'effet d'une secrète correspondance qui était comme endormie au fond de la nature jusqu'à ce qu'elle fût excitée

et comme réveillée à la rencontre de son objet ; ainsi, dit saint François de Sales dans son style inimitable, ainsi le cœur, quoique couvé, nourri, élevé parmi les choses corporelles, basses et transitoires, et par manière de dire, sous les ailes de la nature, néanmoins au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première impression de sa grâce, la première inclination qui était comme assoupie et imperceptible, se réveille en un instant et paraît à l'improviste, comme l'étincelle jaillit de la cendre.

Or, M. F., tandis que la nature conserve ainsi une précieuse affinité avec la grâce, la grâce de son côté s'adapte, se proportionne, s'approprie merveilleusement à la nature, vient au devant d'elle, lui tend la main. La nature, laissée à elle-même et à son inclination, n'irait guère au delà d'une velléité stérile ; inclinée vers la grâce, elle n'y arriverait jamais. Mais la grâce la prévient, elle se hâte de s'insinuer parmi les précieux débris de la droiture primitive. Dieu, disait le grand Fénelon, suivant en cela la pensée de saint Augustin, Dieu mêle le commencement du don surnaturel avec les restes de la bonne nature ; en sorte que l'homme qui les tient réunis ensemble dans son propre fond, ne les démêle point, et porte au dedans de soi un mystère de grâce qu'il ignore profondément. C'est ce que saint Augustin appelle : *Inchoationes quædam fidei, conceptionibus similes*. Ce premier don confus et enveloppé, ce germe secret et informe est le commencement imperceptible de l'homme nouveau ; ce n'est point la raison seule ni la nature laissée à elle-même, c'est la grâce naissante qui se cache sous la nature pour la corriger, l'élever peu à peu.

Les mouvements de la nature mauvaise et ceux de la grâce sont très opposés ; cela est vrai, M. F. Qui de nous ne connaît l'admirable chapitre de l'*Imitation* : *De diversis motibus naturæ et gratiæ* ? Cependant, M. F., ce serait une erreur de croire que la grâce ne sait pas se fondre, s'harmo-

niser avec la bonne nature. Dans les œuvres de Dieu, rien n'est brusque, heurté, abrupt ; au contraire tout est préparé, amené par une sorte de transition insensible. Dans l'œuvre de Dieu par excellence, pouvait-il en être autrement ? De même que c'est le propre d'une main habile dans son art de savoir greffer si bien les rameaux d'une espèce plus noble et plus excellente sur une tige moins parfaite, que le nœud et le point de jonction deviennent imperceptibles, et que la première sève, s'alliant avec la seconde, soit corrigée par elle, sans que l'œil puisse démêler par quelle cause cachée ce renouvellement est produit ; ainsi la main divine, ayant voulu enter la grâce sur la nature, a su si bien mêler, combiner le don surnaturel avec les inclinations de la nature, que le cœur le plus entièrement asservi à la grâce, quand il vient à se replier sur lui-même, distingue à peine par quel chemin il a passé de ses premières dispositions, si imparfaites, si éloignées, jusqu'à la piété la plus vive, la plus épurée, la plus intime.

La grâce de Dieu, M. F., ne livre presque jamais assaut à la nature ; le miracle de Damas est un miracle, c'est-à-dire une exception. Mais la grâce prend son temps, elle épie, elle observe les heures et les moments, elle saisit les occasions ; et cette science d'opportunité est une des grandes ressources de la grâce, au point que les plus éclatantes conversions ne semblent le plus souvent qu'une affaire de hasard et de rencontres : oui, mais hasard, rencontres, préparés, amenés par la Providence, prévus, habilement saisis par la grâce. La grâce, si je puis ainsi parler, dresse à la nature de saintes embûches ; elle observe, elle étudie nos goûts, nos talents, parfois même nos faiblesses, nos défauts, et elle sait se plier, prendre toutes les formes pour s'insinuer en nous. Je les attirerai, dit le Seigneur, dans les liens d'Adam, dans les filets de leur propre nature : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis.*

Cet homme, par exemple, était un homme d'étude, de science ; il avait pâli toute sa vie sur les livres. Un jour il ouvre un volume : la beauté, la majesté des Écritures l'étonne ; de l'admiration de la forme il est conduit à goûter, à savourer la divine onction cachée sous l'écorce des saintes lettres. Le voilà conquis à la grâce, et la grâce n'a fait appel qu'à ses goûts ; c'est sa passion ordinaire pour l'étude, qui cette fois obéissant au Dieu qui a fait l'intelligence, et se transformant à sa voix, s'est mise au service de la grâce : *Creatura enim tibi factori deserviens et tunc in omnia transformata, omnium nutriri gratiæ tuæ deserviebat.*

Cet autre semblait avoir une âme toute desséchée par les affaires, toute livrée aux soins, aux intérêts matériels de la vie ; cependant il lui restait une qualité, il était sensible à l'amitié. Or voilà qu'un jour il réfléchit qu'après tout, cet ami, ce confident si sûr, dans le sein duquel il aime tant à s'épancher, c'est un homme dont toutes les qualités ont leur principe dans la religion, dans la piété. Bientôt la foi de son ami devient sa foi, les habitudes religieuses de son ami deviennent ses habitudes. Il est conquis à la grâce, et la grâce n'a mis en jeu que les ressorts naturels ; c'est la vertu humaine de l'amitié qui, obéissant au Dieu qui a fait les cœurs, et se transformant à sa voix, s'est mise au service de la grâce : *Creatura enim tibi factori deserviens et tunc in omnia transformata, omnium nutriri gratiæ tuæ deserviebat.*

Cet autre avait été élevé au milieu des plus affligeants préjugés ; il avait une profonde antipathie pour la religion, pour ses pratiques, ses ministres. Une qualité lui demeurait : c'était un parfait époux, un excellent père. Or voilà qu'après plusieurs années écoulées, il réfléchit qu'après tout cette épouse qu'il chérit lui revient plus tendre, plus parfaite, plus délicate, à mesure qu'elle est plus fidèle à ses devoirs religieux ; il constate que son jeune fils, que sa jeune fille

s'embellissent chaque jour de nouvelles qualités plus solides à la fois et plus aimables, que toutes les grâces re-luisent sur leur front avec la piété. Le Dieu de son épouse, le Dieu de ses enfants devient son Dieu. Le voilà conquis à la grâce, et la grâce n'a pas, pour arriver à lui, d'autre avenue que celle de la nature ; c'est le sentiment conjugal, le sentiment paternel qui, obéissant au Dieu de qui émane toute affection, toute paternité, et se transformant à sa voix, s'est mis au service de la grâce : *Creatura enim tibi factori deserviens et tunc in omnia transformata, omnium nutriri gratiæ tuæ deserviebat.*

Cet autre avait mené longtemps une vie légère, dissolue peut-être ; mais il avait une âme sensible, et surtout il goûtait vivement les beautés de la nature, il ne se lassait pas d'admirer le spectacle du monde créé. Or un jour les astres du ciel et les fleurs des champs semblèrent d'intelligence pour parler à son cœur le langage de la pureté ; il sentit dans la nature je ne sais quoi d'exquis, de pur, de saint et de sanctifiant. Le voilà conquis, et la grâce a touché la seule corde qui vibrait encore dans cette âme ; c'est la beauté du monde créé qui, obéissant à son auteur et se transformant à sa voix, s'est mise au service de la grâce : *Creatura enim tibi factori deserviens et tunc in omnia transformata, omnium nutriri gratiæ tuæ deserviebat.*

Cet autre était possédé par l'orgueil, par l'ambition. Une voix se fait entendre : Tu veux de la gloire, regarde le ciel ; tu es ambitieux, le monde est ouvert devant toi. Xavier devient un apôtre. Il est conquis à la grâce, et la grâce n'a invoqué que les passions, ce semble, mauvaises, de sa nature. C'est l'orgueil, l'ambition qui, subissant le joug du Tout-Puissant et se transformant à sa voix, se sont mises au service de la grâce : *Creatura enim tibi factori deserviens et tunc in omnia transformata, omnium nutriri gratiæ tuæ deserviebat.*

Enfin cet autre avait résisté à tous les efforts de la grâce ; ce cœur semblait intraitable, insurmontable. La douleur a appesanti sa main sur lui, sa main terrible. Il n'a invoqué que la nature, il n'a voulu que la nature, et voilà que la nature, marâtre cruelle, l'accable de mille maux : adversité, maladie, mécomptes. Un jour ses regards rencontrent la croix, et le langage consolant de la croix arrive à son cœur. Le voilà conquis à la grâce, et la grâce n'a été secondée que par les souffrances qui sont la triste suite du péché. La douleur, obéissant au Dieu qui l'a sanctifiée sur le Calvaire, et se transformant à sa voix, s'est mise au service de la grâce : *Creatura enim tibi factori deserviens et tunc in omnia transformata, omnium nutriri gratiæ tuæ deserviebat.*

C'est ainsi, M. F., que la grâce vient à nous par les voies que lui ouvre la nature. Je pourrais ajouter qu'elle ne nous sanctifie que conformément à notre nature, n'anéantissant jamais nos inclinations, mais les perfectionnant, les dirigeant ; en sorte que la grâce ne nous demande point, dit saint Jean Chrysostome, d'autre naturel que le nôtre, d'autre complexion que la nôtre, d'autres talents que les nôtres, et que, dans un sens facile à comprendre, en ne cessant point d'être ce que nous sommes, nous pouvons devenir par elle tout ce que nous ne sommes pas.

Il est vrai, etc. (Voir Bourdaloue.)

Péroraison. — Aider à la grâce... c'est le plus doux soutien de la nature pendant tout le trajet de la vie : *Suaviter equitat, quem gratia Dei portat* (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 20, n° 4.

XXIV

CONFÉRENCE ECCLÉSIASTIQUE

SUR L'ÉCRITURE SAINTE, LUE A LA RÉUNION DU PREMIER
DISTRICT ; VILLE DE CHARTRES (1).

(Juin 1845)

Programme. — « Montrer l'excellence de l'Écriture sainte sous le rapport littéraire ; faire remarquer ses beautés dans le genre historique, dans le genre descriptif, dans le genre didactique, dans le genre oratoire et dans le genre poétique ; et citer quelques-uns des passages les plus frappants dans ces différents genres. »

MONSEIGNEUR,

Pour traiter dans toute son étendue la question proposée, ce ne serait rien moins qu'un cours complet de littérature sacrée que j'aurais à vous présenter. Mais *les longs ouvrages nous font peur* ; fussent-ils bons, excellents, ils ne seraient pas ici à leur place. Je me suis donc imposé une tâche difficile : c'est de ne point démériter d'une part aux yeux de ceux qui apprécient particulièrement le laconisme, et, d'autre part, de remplir néanmoins le programme tel qu'il vient d'être énoncé.

(1) Cette conférence, non inscrite dans la *Note exacte des sermons et instructions*, se trouvait parmi les manuscrits, portant le n° 5 bis.

Si j'ai bien compris l'esprit qui a dicté les questions d'Écriture sainte pour cette année, elles se rapportent toutes aux Prolégomènes généraux, et doivent être considérées par conséquent à un point de vue étendu, où l'ensemble soit mis principalement en relief, et où les détails ne figurent qu'accessoirement, par forme d'exemple et d'éclaircissement. Je divise donc en deux parties le texte du programme. Montrer l'excellence de l'Écriture sous le rapport littéraire : c'est ce que je ferai d'abord par quelques considérations générales qui formeront le fond de mon sujet. Développer en détail les beautés des différents genres, citer les passages les plus frappants : ici j'effleurerai à peine la matière, laissant à ceux qui seront appelés plus tard à traiter successivement ce qui concerne les différents livres de l'Écriture, le soin de faire ressortir, de commenter, de paraphraser les beautés particulières des morceaux littéraires que chacun de ces livres renferme.

I. Mais d'abord est-il convenable, est-il respectueux de considérer l'Écriture comme une œuvre littéraire ? Les esprits austères ne m'ont-ils pas objecté déjà qu'après tout le dessein de Dieu, en parlant aux hommes dans ses Écritures, n'est pas de plaire mais d'instruire, d'offrir non des chefs-d'œuvre de style et de langage à admirer, mais des leçons de conduite et des exemples de vertu à pratiquer et à suivre. A quoi bon s'attacher à la forme là où le fond est si riche ? A quoi bon chercher des fleurs dans un livre qui n'a été fait que pour porter des fruits ?

Telle est la difficulté que Rollin se propose à lui-même, et j'avouerai volontiers avec lui que ce serait faire injure à la Sagesse éternelle que d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne que les traits d'éloquence qui lui échappent, de négliger les choses mêmes qu'elle nous dit, et de n'être attentif qu'à la manière dont elle le dit.

Mais si c'est un abus de ne chercher dans les oracles de l'Esprit-Saint que les qualités du rhéteur ou du poète, est-il défendu de goûter, de savourer les innombrables beautés répandues dans les Livres saints? Dieu, qui les y a prodiguées à dessein, ne veut-il pas qu'elles soient senties, aperçues? Et d'ailleurs, l'agréable, ici, ne conduit-il pas à l'utile? Le beau et le vrai sont-ils sans affinité? Abordons quelques idées générales.

Quel est le but de la poésie et de la littérature, en général? On l'a dit mille fois, c'est de plaire pour instruire. L'austère moraliste pose des axiomes, et les prouve avec une rigueur en quelque sorte mathématique; il parle le langage de la raison, il ouvre devant vous le chemin le plus direct et le plus abrégé qui conduise à la vérité et à la vertu. Le littérateur, le poète, au contraire, place les tableaux brillants, les descriptions gracieuses à côté des principes; il livre assaut à l'imagination, aux sens, aux passions pour les ranger au parti de la raison; il vous fait suivre une route fleurie, quelquefois détournée, mais dont les aspects variés vous réjouissent, vous étonnent, en sorte que, mû par un charme secret, vous poursuivez votre marche jusqu'à ce que, sans y penser, de merveilles en merveilles, de jouissances en jouissances, vous arrivez au but où l'on voulait vous conduire. Pour assurer les droits de la vérité et de la vertu, le philosophe, le moraliste affirment, ils énoncent le devoir; pour conquérir plus sûrement les cœurs, le rhéteur, le poète s'arment de la palette et des pinceaux, ils emploient la légitime séduction du plaisir.

De là l'avantage qu'Horace attribue aux poètes sur les moralistes : Homère, dit-il, nous fait connaître ce qui est beau et ce qui est honteux, ce qui est utile et ce qui ne l'est pas, bien plus amplement et plus efficacement que Chrysippe et que Crantor : *Quidquid sit pulchrum, quid turpe,*

quid utile, quid non, plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit. Plus amplement, dit ici le docteur Lowth, car Chrysippe et Crantor ne fournissent que des maximes générales, que de vagues préceptes; tandis qu'Homère, par ses peintures si fidèles, si saisissantes, des mœurs et des passions, par ses tableaux si admirablement calqués sur la nature, descend jusque dans les plus menus détails de la vie. Plus efficacement, parce qu'au lieu d'arides formules et des démonstrations algébriques, par le charme des vers, la beauté des images, l'intérêt de l'action, la vérité de l'imitation, le poète attire, frappe, séduit, étonne l'âme du lecteur, le dispose aux affections honnêtes et le pénètre, pour ainsi dire, de l'esprit même de la vertu.

En toute matière, il importe, nous dit Lucrèce, de frotter l'extrémité du vase avec le doux miel des Muses : *Et quasi Musæo dulci contingere melle.* Lucrèce justifia lui-même cette sentence, car son brillant poème fut bientôt le seul manuel des sectateurs d'Epicure; et Columelle nous apprend que, dans le grand siècle d'Auguste, les harmonieuses Géorgiques de Virgile opérèrent, à la suite des longues guerres, la plus heureuse révolution en tout ce qui concerne l'agriculture. C'est que, comme l'a dit notre Chateaubriand, le son d'une lyre n'a jamais rien gâté.

Ces principes une fois posés, je les applique à mon sujet. Quand, pour nous instruire, le Verbe éternel, ainsi que le chante l'Eglise, s'est revêtu des sons de la voix humaine : *Nos ut doceret induit vocis sonus Verbum Patris*, voulant s'insinuer plus efficacement dans nos cœurs, il s'est approprié le langage des hommes dans sa plus haute expression de noblesse et de grâce, que dis-je ? il l'a élevé à un degré de perfection qu'il n'avait jamais atteint. Ce n'est point une sèche doctrine que la Sagesse divine nous a léguée, elle a orné son enseignement de la plus riche de toutes les parures. Dieu a procédé dans la révélation comme dans

la nature, tendant à son but fortement, mais disposant toutes choses suavement.

Dans la création du monde naturel, c'est une loi générale que le fond et le but c'est l'utile, mais que la forme et le moyen c'est le gracieux et l'aimable. Par exemple, le but du Créateur c'est le fruit, le chemin c'est la fleur ; c'est une loi constante que la fleur produit le fruit, que l'utile naît de l'agréable. Esprit chagrin, ne dites pas de mal des fleurs, ne fauchez pas impitoyablement les fleurs : ne voyez-vous pas, dit saint Ambroise, que ce sont elles qui donnent les fruits ? Ainsi dans l'Écriture : le but c'est d'instruire, c'est de persuader ; mais les voies pour arriver à ce but sont des voies belles, les sentiers sont des sentiers aimables : *Vicæ ejus vicæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ*. Rien n'est plus beau que l'Écriture, rien n'est plus doux, plus reposant : *Pulchræ, pacificæ*.

Deux livres sont sortis des mains du Créateur, et ils ont entre eux un grand cachet de ressemblance ; je viens de le dire, c'est le livre de la nature et celui des saintes Écritures. Dans l'un et dans l'autre je retrouve les mêmes qualités avec les mêmes contrastes, la même majesté avec la même simplicité, la même élévation avec la même candeur, la même énergie avec la même suavité. David disait en parlant du livre de la nature : *Delectasti me, Deus, in facturâ tuâ, et in operibus manuum tuarum exultabo* : Oh ! Seigneur, que j'ai trouvé de charmes dans la façon, dans la touche divine de vos mains !

Oui, MM., les œuvres des hommes, si parfaites qu'elles soient, portent toujours l'empreinte de la médiocrité qui les a produites ; les plus célèbres merveilles de l'art, de la civilisation, deviennent fastidieuses ; à l'admiration première succède bientôt l'ennui. La nature seule est toujours neuve, toujours belle, toujours intéressante : l'ouvrier éternel a donné à son œuvre un cachet si particulier, quel-

que chose de tellement achevé, que l'œil découvre toujours un nouveau mérite, un charme nouveau : *Delectastime, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exultabo*. Ces réflexions s'appliquent parfaitement aux Écritures. Sur chacune des pages du texte sacré on reconnaît l'empreinte de la même main, la même façon, la même touche que dans le grand livre du monde. Et, pour me servir d'une traduction textuelle, le style de l'Écriture est d'une facture particulière, qui délecte et qui fait tressaillir.

Quel autre livre pourrait porter l'épreuve d'une lecture quotidienne ? Lisez la page la plus sublime de Bossuet et de saint Augustin ; bientôt vous serez assez familiarisé avec les pensées de ces grands hommes pour ne plus avoir besoin de revenir sur cette lecture. L'Écriture seule est une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Là, on repasse cent fois par le même chemin, et l'on y retrouve toujours quelque chose de nouveau : c'est une prairie émaillée où se révèle à chaque saison une fleur jusque-là inaperçue, un ciel où apparaît chaque jour un astre jusqu'alors inconnu. Que vos Écritures sont douces à mon palais, ô Seigneur ! disait David : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua, Domine!* Et qu'il est vrai, comme le dit saint Paul, qu'elles distillent la patience, la consolation et l'espérance : *Et per patientiam et consolationem scripturarum spem habemus*. Quand tout le reste est devenu un objet de dégoût, quand le cœur est blasé et que toutes les autres douceurs sont fades et sans attrait, l'Écriture est encore pleine de saveur et de charme ; et, par là, quand l'oreille est fermée à toute autre leçon, l'Écriture est toujours utile pour instruire : *Utilis ad docendum* ; utile pour corriger et pour reprendre : on ne lit jamais le texte divin sans devenir meilleur, sans s'éclairer sur soi-même, sur ses défauts. Et, ce qui lui est surtout particulier, c'est

qu'elle s'accommode tellement à l'impression actuelle, à la disposition présente de l'âme, qu'elle semble être toujours le baume préparé pour votre plaie d'aujourd'hui, la consolation pour votre douleur d'aujourd'hui, l'encouragement pour votre abattement d'aujourd'hui (1).

Et d'après ces considérations, je dis que l'Écriture est la plus excellente de toutes les œuvres littéraires. Car le but de toute littérature raisonnable, c'est de plaire pour instruire, d'émouvoir pour rendre meilleur; et la Bible qui renferme la plus sublime de toutes les doctrines, la plus pure de toutes les morales, est aussi, sous le rapport de la forme, le plus enchanteur et le plus touchant de tous les livres. Jamais homme n'a parlé comme cet homme, disaient les Juifs en entendant le divin Sauveur; il en faut dire autant de tous les écrivains inspirés : Jamais homme, de quelque nom qu'on l'appelle, n'a parlé comme ces hommes. Jamais Homère n'a parlé comme Job et Moïse, jamais Pindare n'a parlé comme David, jamais Theophraste n'a parlé comme Salomon, jamais nulle bouche n'a parlé comme Isaïe, jamais aucun sage, qu'on l'appelle Socrate ou Platon, n'a parlé le langage des paraboles ou des béatitudes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jamais Tacite ni Tite-Live n'ont parlé comme saint Luc et saint Jean, jamais Démosthène ni Cicéron n'ont parlé comme saint Paul.

Il y a quelque chose en moi, disait Laharpe, qui me crie si fortement que l'homme n'a pas trouvé cela, que s'il était possible que ce sentiment me trompât, je ne craindrais pas d'être repris de mon erreur au jugement de Dieu. Je lui dirais, comme Abraham : « Vous êtes juste, et avec les idées que vous-même avez données à mon intelligence ai-je pu croire que ce n'était pas vous qui parliez ainsi ? » Mais heureusement il n'y a pas de risque, ajoute le même cri-

(1) Voir plus haut, p. 191, une répétition de la même pensée.

tique ; et je suis sûr que cela est de Dieu comme je le suis qu'il y a un Dieu.

Avant de descendre à un examen plus particulier du style de l'Écriture, je ne veux pas omettre une dernière considération très forte en faveur de sa prééminence littéraire.

On sait, observe judicieusement Rollin, que les auteurs les plus excellents, soit grecs, soit latins, perdent presque toutes leurs grâces lorsqu'ils sont traduits littéralement ; chaque langue a son genre qui lui est particulier et d'où elle emprunte son mérite, sa beauté. Or il est un livre au monde, un livre unique, qui ne subit pas cette loi, et dont la beauté est tellement absolue, tellement indépendante de la forme mobile et des nuances diverses des idiomes, qu'elle subsiste presque en son entier et qu'elle se fait jour, dit Bossuet, à travers les phrases incorrectes et demi-barbares des plus sèches versions : *Illa suavitas, cujus tanta vis est, ut etiam perrumpat ad nos ac penetret inter versionum nostrarum phrases inconditas et semi-barbaras*. C'est ici la note certaine, la marque infailible de l'excellence surhumaine des livres sacrés. Qu'on me permette à ce propos une comparaison entre la beauté du caractère moral de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la beauté des Écritures.

Ainsi qu'on l'a remarqué, chaque peuple, chaque nation, chaque tribu, ont adopté un type idéal de perfection en harmonie avec leurs usages, leurs mœurs, leurs maximes. La sainteté du bramine hindou n'est pas celle du prêtre égyptien ; l'excellence morale du Grec n'est pas celle du Juif ; il y a loin du type philosophique au type pharisien, de Socrate et de Platon à Hittel ou à Gamaliel. Cependant, au milieu de toutes ces préventions nationales de toutes ces idées de perfection convenue et imaginaire, il est un caractère, un caractère unique, qui n'emprunte rien du grec, de l'indien, de l'égyptien, ni du romain, qui est en

opposition directe avec le caractère de sa propre nation, et qui, placé au-dessus de tous ces genres de mérites si incertains et variables, obtient néanmoins l'assentiment de tous les hommes et se présente tout d'abord à chacun comme le type de l'excellence. Tous se prosternent et disent : Voilà le vrai ! voilà le beau ! Ce caractère unique, c'est celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la beauté morale, planant au-dessus de toutes les distinctions de couleur, de figure, de maximes et d'écoles, forme le type absolu d'unité auquel se rallient tous les fils d'Adam.

De même tous les peuples ont leur littérature à eux, leur idiome, leur grammaire, leur rhétorique, leur poésie nationale ; chaque langue a ses beautés de convention, qui disparaissent totalement dans une langue étrangère. Il n'est au monde qu'un livre qui sache, comme la manne, prendre tous les goûts, et dont les beautés rayonnent à tous les yeux. Ce livre, c'est la Bible, le livre par excellence, le livre universel, catholique, lequel étant sorti des mains de celui qui n'avait donné primitivement à la terre qu'une lèvre et qu'un langage : *Terra autem erat labii unius et sermonum eorumdem*, reproduit, par une merveille permanente, le prodige dont s'étonnait Jérusalem au jour où tous les peuples du monde entendaient également, chacun dans leur langue, les Apôtres raconter les grandeurs de Dieu.

Après ces observations générales, passons en revue quelques-unes des ressources particulières du style de l'Écriture.

Le style de l'Écriture sainte est essentiellement figuré, les images y abondent. On dit communément que ce fréquent usage de figures et d'images qu'on remarque dans l'Écriture tient à la pauvreté de la langue hébraïque, laquelle, manquant entièrement de mots abstraits, se rejette par nécessité sur les objets sensibles, et convertit la difficulté en moyen, l'obstacle en succès, puisant dans sa disette même

une source féconde de richesses littéraires. Cette observation est sans doute fondée ; mais n'est-il pas vrai de dire qu'indépendamment de la nature de la langue hébraïque, l'Écriture a recours fréquemment aux images, aux figures, parce qu'il a plu à la Sagesse suprême de se révéler aux hommes de cette manière ? Ceux de nos Livres saints qui ont été écrits dans la langue grecque, si différente de la langue hébraïque, fourniraient un grand nombre de preuves de cette assertion. Mais quel choix dans les images ! quelle hardiesse dans les figures des Livres saints ! quelle supériorité sur toutes les compositions humaines ! Voyons-en quelques exemples.

Horace veut complimenter Auguste, décrire les douceurs de son règne ; entendez ce que le genre poétique des Latins lui inspire de plus flatteur :

Lucem redde tuæ, Dux bone, patriæ :
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior et dies
Et soles melius nitent.

Le visage d'Auguste pareil au printemps, le jour s'écoulant avec plus de charme, le soleil brillant avec plus d'éclat, voilà de magnifiques images sans doute. Mais écoutez d'autres accents ; comparez le poète au prophète, le chantre d'Auguste au chantre du Tout-Puissant. Isaïe veut peindre les merveilles du règne de Dieu : Là aussi, il est question de lumière, de soleil ; mais quelle différence, quelles autres proportions de style !

« La lune sera couverte de honte et le soleil à son midi rougira, lorsque le Dieu des armées viendra régner sur la montagne de Sion et sur Jérusalem, et qu'il se montrera dans toute sa gloire au milieu de ses vieillards. — Tu n'auras plus de soleil pour l'éclairer, et la lune ne brillera plus sur toi pendant la nuit. Le Seigneur sera pour toi une

lumière éternelle, et ton Dieu deviendra ta gloire. Ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne disparaîtra plus à tes yeux. »

N'est-il pas vrai que Horace est à Isaïe ce que sont les chalumeaux de berger aux éclats du tonnerre ?

Remplaçons Horace par Homère, et voyons encore comment le génie humain pâlit à côté de l'inspiration divine.

« Ainsi, quand le laboureur a joint ensemble des taureaux au large front pour fouler l'orge blanchissante sur l'aire aplaniée, les tiges se brisent avec facilité sous les pieds des bœufs mugissant. Ainsi, poussés par le magnanime Achille, ses coursiers au pied solide écrasent les corps sans vie et les boucliers des braves. » Voilà une des plus belles comparaisons d'Homère. Comparons la métaphore de l'Écriture : « J'ai fait de toi un traîneau, une herse neuve hérissée de dents ; tu fouleras les montagnes et tu les écraseras ; tu réduiras ces collines en poudre comme la paille ; tu les vanneras, et le vent les emportera, et l'ouragan les dissipera. »

Une des figures les plus usitées de l'Écriture, c'est la répétition : elle tient sans doute à la loi du parallélisme et au caractère sentencieux qui est une des principales formes de la grammaire et de la langue hébraïque ; mais elle tient aussi à une loi plus élevée, puisqu'on la retrouve souvent sous la plume de saint Luc et de saint Paul. L'Écriture, dit Bossuet, en même temps qu'elle est pleine de mouvements rapides et pressés, *rapidi, concitatique motus*, revient souvent sur elle-même, pour inculquer davantage, faire aimer et goûter la vérité. Et dans cette redondance et cette synonymie, si l'on considère de près les expressions, si on les médite avec l'esprit du cœur, *mente cordis*, on trouve, ce que dit encore Bossuet, qu'entre ces expressions semblables et pour ainsi dire jumelles, il se rencontre néanmoins quelque diversité, et que l'une ajoute à l'autre.

Et de là résulte souvent, continue l'Aigle de Meaux, cette inimitable tristesse, cette sainte mélancolie de la phrase biblique qui fait que l'âme s'épanche, se fond, s'écoule tout entière en Dieu, mouvement le plus doux, effusion la plus ineffable du cœur humain : *Animi in Deum paulatim defluentis ac veluti liquescentis, quo nihil est dulcius*. Bossuet apporte comme exemple le commencement du Psaume : « Mon âme, bénis le Seigneur, qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui rachète ta vie de la mort, qui te couronne de sa miséricorde et de sa compassion, qui remplit de biens tous tes désirs. » Quelle teinte de *tristesse évangélique* dans ces paroles de saint Paul : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentis, angustiati, afflicti, in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis, et in cavernis terræ*.

Le parallélisme hébraïque se change parfois en opposition, en antithèse. Je n'en produirai qu'une seule, qui me semble pleine de sentiment. « Mon âme, s'écrie David, loue le Seigneur.... le Seigneur qui compte la multitude des étoiles et qui a un nom pour chacune d'elles : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat* ; et qui compte aussi toutes les blessures du cœur, et qui a un baume pour chacune d'elles : *Qui sanat contritos corde et alligat contritiones eorum*. » Qu'on me dise s'il existe nulle part un rapprochement plus imprévu, et à la fois plus touchant : l'œil du Seigneur démêlant une à une dans les replis secrets de notre cœur chacune de nos innombrables peines, comme il connaît une à une toutes les étoiles les plus reculées du firmament ; le Seigneur aussi fécond, aussi riche pour bander nos plaies que pour nommer les soleils ! Voilà ce qui n'est pas d'invention humaine.

Je pourrais parcourir avec le même avantage toute la suite des figures de rhétorique, et montrer avec quelle supériorité elles sont employées dans nos Livres saints. Un

dernier mot seulement sur une des plus brillantes figures du langage qui est la prosopopée, laquelle consiste, comme chacun sait, à personnifier des êtres abstraits ou inanimés, et quelquefois à attribuer à un personnage réel un discours vraisemblable. Je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de comparable à ce qui suit.

Sisara vient d'être immolé par Jahel. Debora chante le cantique de cette délivrance, cantique dont tous les versets, dont tous les mots étincellent de beauté, de magnificence. On croit assister à cet affreux supplice ; on frissonne à la manière dont Jahel enfonce le clou dans la tempe de Sisara ; on voit tout son corps se soulever d'abord en se repliant sur lui-même par le sentiment de la douleur, comme le ver que l'on pique, retomber ensuite par son propre poids, étendu et immobile, aux pieds de l'héroïne. A cet instant éclate la prosopopée la plus imprévue. C'est la mère de Sisara, rêvant des triomphes pour celui qui gît dans son sang. Ecoutez :

« La mère de Sisara a regardé de la fenêtre ; elle s'est écriée à travers les barreaux : Pourquoi son char a-t-il honte de paraître ? Pourquoi la marche de ses coursiers est-elle si lente ? » — Mais bientôt l'inquiétude fait place à la jactance. « Les plus distinguées, les plus sages de ses suivantes lui répondent à l'envi : C'est que déjà ils ont atteint leur proie, déjà ils se partagent le butin. Oui ! déjà une captive, que dis-je ? deux captives pour chacun d'eux ! Le butin de Sisara brille de mille couleurs... (c'est bien ici, comme le remarque le docteur Lowth, le langage d'une femme : elle ne parle point du carnage, du sang, de la victoire, mais de ce qui peut séduire le cœur léger d'une femme vaine ; elle parle des esclaves, de l'or, des riches étoffes. Non contente de rappeler ces objets, elle les dénombre, elle en amplifie, elle en répète l'énumération). Le butin de Sisara brille de mille couleurs, il est enrichi

de broderies éclatantes, de broderies des deux côtés, il servira de parure à nos têtes. »

Puis l'écrivain sacré, interrompant cette prosopopée, faisant taire, pour ainsi dire, cette jactance de femmes, proclame brusquement la ruine cruelle de tant de brillantes espérances par cette apostrophe subite : « Ainsi, Seigneur, puissent périr tous vos ennemis ; mais que tous ceux qui vous aiment brillent comme le soleil à son lever ! »

Voyez ensuite comme l'écrivain passe du style le plus chaleureux, le plus figuré, au style le plus simple : *Qui evitque terra per quadraginta annos* : Et la terre se reposa pendant quarante années.

Si le sublime, dans l'Écriture, résulte parfois de l'emploi des figures, il résulte plus souvent encore de la simplicité et de la concision. Tel est à la première page de la Genèse le mot si vanté de Longin : *Fiat lux : et facta est lux* ; et cet autre : *Fecit... et stellas*. La simplicité ne va-t-elle pas aussi jusqu'au sublime dans cette parole de saint Luc racontant la mort de celui qu'il considère comme un Dieu : *Ibi crucifixerunt eum*. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi parler, sans compassion, sans étonnement, sans phrases, du supplice d'un Dieu.

II. Résumons-nous. J'ai montré par quelques considérations générales, choisies entre mille autres, quelle est l'excellence littéraire de l'Écriture ; j'ai indiqué le caractère de son style, sa supériorité dans l'emploi des figures qui forment le fond de son langage. Ce que j'ai dit s'applique à tous les Livres saints. J'aimerais maintenant à rechercher l'application de ces idées dans les soixante-douze livres de l'Écriture, et dans les morceaux de différents genres qu'ils renferment. Un seul mot sur chacun des genres indiqués par le programme.

Beautés de l'Écriture dans le genre historique. Je ne

m'arrête qu'à un des caractères de la narration sacrée, tantôt si élevée, tantôt si familière, quelquefois si brillante, plus souvent si naïve.

Il y a pour tout peuple deux histoires : l'histoire publique des grands événements, et l'histoire secrète des causes qui les ont amenés. L'histoire des faits extérieurs, avec quelque talent qu'elle soit racontée, laisse toujours une profonde impression de tristesse ; elle n'est guère que le registre des malheurs et des égarements de l'humanité, et, par un certain côté, il est trop vrai qu'elle ressemble à un martyrologe. Mais l'histoire secrète qui met à nu le gouvernement de la Providence, la conduite miséricordieuse de Dieu, les plans de sa bonté, de sa justice, le résultat définitif de toutes choses, qui est le bien des élus et la punition des méchants : voilà ce qui repose le cœur, ce qui le console. Or, telle est surtout l'excellence de l'histoire sacrée et tandis que l'histoire profane nous scandalise souvent, que le succès des coupables, l'oppression des justes provoque le blasphème sur nos lèvres ; l'Écriture, par un trait, par un mot, nous apprend comment Dieu s'absout lui-même, et comment toutes ses voies sont justes et équitables.

Le chef-d'œuvre parmi les travaux historiques faits de main d'homme, je veux dire l'Histoire universelle de Bossuet, n'a atteint ce degré de perfection que parce qu'il est tout empreint de l'histoire sacrée. Quel historien, en effet, que cet Esprit de Dieu qui sonde les reins et les cœurs de tous les personnages mis en scène ! On se pique aujourd'hui d'écrire la vie intime des grands hommes ; rien, à cet égard, ne saurait ressembler à l'Écriture. La fin d'Antiochus, racontée par un historien profane, serait de nature à partager les esprits et les sentiments ; cette lettre aux juifs où il leur rappelle avec tant de candeur et de confiance tout le bien qu'il leur a toujours fait, l'amour particulier

qu'il a toujours eu pour eux ; ces témoignages de repentir, cette prière fervente : voilà autant de pièces historiques en faveur de sa conversion. La critique produirait des avis pour et contre ; le jugement de la postérité serait au moins incertain, embarrassé. L'Esprit-Saint a levé l'équivoque ; c'était un hypocrite, qui ne devait pas obtenir miséricorde : *Orabat scelestus iste Dominum à quo non erat misericordiam consecuturus.*

C'est ainsi que, quand Judas plaide la cause des pauvres et qu'il s'indigne sur la perte d'une somme qu'on eût pu employer en bonnes œuvres, on serait tenté de rendre justice à sa compassion louable pour les malheureux ; mais l'histoire sacrée, plaçant à côté de ses paroles spécieuses le véritable motif qui les inspirait, nous apprend que c'était lui qui tenait la bourse et qu'il était voleur, et que les pauvres mis en avant n'étaient qu'un faux-fuyant de sa cupidité : *Hoc dixit, non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat et oculos habens.*

Qu'on me permette de faire remarquer encore ici de ces coups de pinceaux qui n'appartiennent qu'à l'Esprit-Saint ; assurément le trait que je signale est supérieur à tout ce qu'a écrit La Bruyère : « Pourquoi donc, dit Judas, n'a-t-on pas vendu ce parfum dont on eût tiré trois cents deniers ? » Ce coup d'œil exercé de l'homme cupide qui évalue sur-le-champ et à coup sûr l'objet qu'il convoite et, si j'osais ainsi parler, cette érudition de commissaire-priseur, n'est-ce pas là ce qui s'appelle saisir la nature sur le fait ? L'histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament renferme mille traits semblables.

Beautés de l'Écriture dans le genre descriptif. Qui pourrait énumérer tous les tableaux que nous offrent les Livres saints, depuis le tableau si admirable de la création que nous trouvons en tête de la Genèse, jusqu'au tableau plus admirable encore du ciel et de l'éternelle félicité, qui res-

plendit aux dernières pages de l'Apocalypse ? Tableaux dans tous les genres. Quel naturaliste oserait lutter avec Job pour la description du cheval. En mille occasions, on sent que l'objet ne peut être décrit de la sorte que par celui qui l'a fait, et que le peintre, c'est le Créateur lui-même.

Beautés de l'Écriture dans le genre didactique. Quels livres, en effet, que les livres Sapientiaux ! Quel sens divin dans chacun de ces axiomes ! Quelle expérience surnaturelle des choses de la vie et du cœur des hommes dans ces vénérables paraboles des vieillards ! J'en cite quelques-unes à cause de leur extrême élégance :

« Nuage et vent, et point de pluie, c'est l'homme qui se vante et qui ne remplit point ses promesses : *Nubes et ventus, et pluvie non sequentes, vir gloriosus et promissa non complens.*

« *Lingua eucharis in bono homine abundat.*

« *Meliora sunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oscula odientis.* »

Horace, dans son Art poétique, établit que le genre didactique et sentencieux demande une grande brièveté.

*Quidquid præcipies, esto brevis : ut cito dicta,
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.*

Je le demande, où cette loi est-elle mieux observée que dans les livres didactiques de l'Écriture ?

Verba sapientum quasi clavi in altum defixi.

Beautés de l'Écriture dans le genre oratoire. Je ne ferai point parler Moïse, ni les prophètes, ni saint Paul, ni saint Etienne. Le temps ne le permet pas. Un seul mot, il est de Dieu lui-même :

« Ce n'est pas d'hier, ni d'avant-d'hier, que je suis éloquent ? dit le Seigneur. Qui a fait et fabriqué la bouche de l'homme ? n'est-ce pas moi ? *Non sum eloquens ab heri et nudius tertius ?... quis fecit et fabricatus est os hominis ? Nonne ego ? »*

Enfin beautés de l'Écriture dans le genre poétique. Ici viendraient se ranger les cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, les Psaumes surtout. Mais j'imiterai saint Jean Chrysostome, et je dirai avec lui qu'il vaut mieux se taire sur la matière des Psaumes, quand on ne peut lui consacrer tout son discours : *Nam si de Davide loquar, et primus et medius et novissimus sit David.*

Je n'emprunterai à ce poète-roi qu'une parole, qui me servira de conclusion. C'est celle-ci : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Oui, les hommes du siècle m'ont raconté leurs fables plus ou moins dorées, mais ce n'était pas comme votre loi, ô mon Dieu. J'ai ouvert parfois leurs prétendues histoires : elles étaient pleines de mensonges et attristaient mon âme. J'ai feuilleté leur prétendue philosophie : elle était pleine de sophismes et elle eût dégradé mon intelligence. J'ai entrevu leur littérature, leurs poèmes et leurs romans : ils étaient creux et vides de choses, ils nourrissaient l'esprit de chimères, et portaient la corruption dans le cœur. J'ai prêté l'oreille un instant à toutes les folles productions du siècle : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes* ; mais rien de tout cela n'était comme votre loi, comme votre Écriture, toujours vraie, toujours sainte et sanctifiante, toujours pure et purifiante : *Sed non ut lex tua.*

Et, ne voulant plus désormais entendre que vous, Seigneur, je vous ai demandé, avec saint Augustin, de mépriser tous les jours davantage les productions de la terre pour ne m'attacher qu'à ce livre du ciel, qui, renfermant

votre pensée, renferme votre cœur même, ô mon Dieu : *Cor Dei, scriptura ipsius*, jusqu'à ce que vous m'accordiez de lire à découvert dans le livre de vie qui est votre Verbe éternel (1).

(1) Voir plus haut, pp. 191 et 192, l'expression des mêmes pensées,

XXV

DISCOURS

POUR LA PRISE D'HABIT DE M^{lle} NATALIE LE CHAPELIER DE LA
VARENNE, PRÉCHÉ AUX CARMÉLITES DE CHARTRES (1).

(Le vendredi 10 octobre 1845)

Amen dico vobis, nemo est qui reliquit domum, aut parentes, aut fratres... propter regnum Dei, et non recipiat multo plura in hoc tempore et in sæculo venturo vitam æternam.

En vérité, je vous le dis, personne ne quitte pour le royaume de Dieu sa maison, son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, sans recevoir beaucoup plus dès cette vie et dans le siècle à venir la vie éternelle.

(SAINT LUC. ch. XVIII, v. 29.)

En venant aujourd'hui vous dépouiller des vaines parures du siècle et vous revêtir des livrées de la pénitence et de la pauvreté, j'ai senti, ma très chère Sœur, que, pour justifier aux yeux de cette assemblée le ministère qui va s'accomplir par mes mains, ma bouche devait avant tout préférer cet oracle solennel, tombé des lèvres de Jésus, notre souverain Maître, et reproduit par trois de ses évangélistes : En vérité, je vous le dis, personne ne quitte à cause de moi sa maison, son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, sa

(1) Il existe deux manuscrits de ce discours : l'un plein de ratures, et où les citations de l'Écriture et des Pères ne sont pas plus indiquées que dans les discours précédents ; l'autre copié au net, avec quelques corrections marquées au crayon et l'indication précise des citations. C'est ce dernier manuscrit que nous reproduisons exactement.

fortune et son patrimoine, sans recevoir dès cette vie beaucoup plus qu'il n'a quitté, et dans le siècle à venir la vie éternelle (1).

Paroles décisives, qui n'ôtent pas sans doute à la nature le droit de s'attendrir, mais qui enlèvent à la raison le droit de protester : car qui donc osera lutter en sagesse contre un Dieu? Paroles qui établissent clairement la doctrine et la pratique de ces renoncements sublimes au monde : doctrine qui ne s'adresse pas à tous, pratique qui n'est que de conseil ; mais néanmoins doctrine, pratique qui deviennent une loi impérieuse pour toute âme à qui la voix de Dieu s'est fait entendre, au point que, selon le même Jésus, quiconque se laisse arrêter alors par les affections même les plus légitimes et les plus sacrées, n'est pas digne de lui (2). Paroles enfin dont la suite nous offre une conclusion consolante, puisqu'elles placent les compensations à côté des sacrifices, et qu'elles promettent au généreux transfuge du monde le centuple de ce qu'il a quitté, dès le siècle présent, et la vie éternelle dans le siècle à venir : *Amen dico vobis, nemo est qui relinquit domum, aut parentes, aut fratres... propter regnum Dei, et non recipiat multo plura in hoc tempore et in sæculo venturo vitam æternam.*

Donc, vous dirai-je dès en commençant, vous tous, mes Frères, qui êtes venus assister à ce religieux spectacle, laissez, laissez aux portes de ce temple vos jugements précipités et téméraires. Si vous êtes chrétiens, si vous révèrez l'Évangile, attention et respect ! Car c'est une parole de Jésus que cette âme a comprise, et c'est une page de l'Évangile qui va s'accomplir.

A l'autorité de l'enseignement évangélique derrière lequel mon ministère se retranche avec assurance, vient se join-

(1) Matth. c. XIX, v. 89 Marc. c. X, v. 29.

(2) Matth. c. X, v. 37.

dre aujourd'hui l'autorité d'un des plus éclatants exemples qui aient été donnés à la terre, l'exemple de l'incomparable vierge d'Avila, qui, douée de toutes les qualités du corps et de l'esprit, de tous les avantages de la nature et de la grâce, s'arracha à tous les attraits du monde pour se vouer aux humiliations du cloître (1). Après cela, mes Frères, ne vous étonnez pas, comme d'un événement inouï, du sacrifice dont vous allez être témoins ; cet héroïsme n'est pas nouveau parmi nous. Ce n'est pas ici une de ces entreprises aventureuses et incertaines sur lesquelles les avis peuvent être partagés ; la pratique des Saints et la sanction de l'Église a tranché depuis longtemps la question.

Donc, chrétiens mes Frères, si vous êtes familiarisés avec les annales de la foi et de la perfection chrétienne, attention et respect ! Car c'est un exemple souvent admiré qui va se renouveler, c'est une page de la vie des Saints qui va se reproduire.

Et vous, courage, ma Sœur, puisque vous avez en votre faveur de telles autorités et de tels exemples. Mais qu'ai-je besoin de vous encourager, vous qui avez plus de force pour offrir à Dieu votre sacrifice, que nous n'en avons nous-mêmes pour le contempler ?

Si je jette les yeux sur cet auditoire nombreux et distingué qui m'entoure ; si je cherche à lire sur les fronts et dans les cœurs, je ne tarde pas, ma chère Sœur, à démêler trois sentiments divers tout prêts à se produire. Parmi

(1) *Variante.* — A l'autorité de l'enseignement évangélique derrière lequel mon ministère se retranche avec assurance, vient se joindre aujourd'hui l'autorité d'un des plus éclatants exemples de renoncement qui aient été donnés à la terre, l'exemple de l'illustre François de Borgia dont nous célébrons la fête, et sous les auspices duquel je sais, ma très chère Sœur, que vous avez voulu placer votre première initiation aux exercices et aux vertus de la vie monastique. La faveur d'un des plus grands monarques du monde, un nom royal et presque un trône, une fortune et des habitudes de prince, toute une famille d'enfants tendrement aimés, voilà ce que quitta François de Borgia pour se vouer aux humiliations du cloître.

ceux qui m'écoutent, les uns considèrent votre démarche en elle-même, et ne la trouvent pas conforme à la raison. Les autres se préoccupent de vous, et s'affligent du parti malheureux dans lequel vous vous engagez. D'autres se replient sur eux-mêmes, et se désolent de tout ce qu'ils vont perdre. Or, je suis en ce moment débiteur envers tous, et je dois répondre à la pensée de chacun.

Souffrez, ma Sœur, que je semble vous oublier pour ne m'occuper que des autres. Les uns vous blâment, je vais les éclairer ; les autres vous plaignent, je vais les rassurer ; les autres vous regrettent, je vais les consoler.

Reine des Vierges, vous à la suite de laquelle le Psalmiste avait prédit qu'une troupe de vierges marcherait dans le sentier royal que vous avez tracé (1), demandez à votre Fils qu'il m'inspire de sa grâce et de sa sagesse, et qu'il dispose tous les cœurs à recueillir le fruit de mes paroles.
Ave, Maria.

I. Que le monde est tranchant, mes Frères, et que ses jugements sont passionnés ! Il a toujours le blâme sur les lèvres ; mais sa critique amère s'exerce avec prédilection contre tout ce qui porte l'empreinte de la sainteté et de la vertu. Le monde est parfois indulgent pour les égarements les plus extrêmes de la passion, il est inaccessible au sentiment de l'indulgence pour les nobles efforts de l'âme qui aspire à une perfection trop relevée ; et la vertu assez audacieuse pour franchir les limites qu'il lui a marquées, le trouve, dans ses glorieux écarts, plus sévère et plus inexorable que le vice insolent qui a jeté le masque et qui foule aux pieds toutes les convenances. Mes Frères, je ne viens point réfuter et confondre ce monde hostile : il ne se trouve pas parmi vous. Mais je veux éclairer ce monde

(1) Ps. XLIV, v. 15.

imbu de préjugés, qui accueille et qui répète avec trop de facilité les paroles injustes qu'il a entendues. Je veux lui montrer que la vocation religieuse est conforme à la sagesse et à la raison, et l'amener, sinon à comprendre, du moins à respecter l'héroïsme qui inspire un tel sacrifice. Suivez-moi avec attention.

La sagesse, la raison, mes Frères, n'est-ce pas d'étudier, et d'observer dans toutes ses déterminations la volonté de Dieu? Oui, sans doute. Entendez donc deux propositions certaines.

Tous les chrétiens ont une même vocation qui est le ciel. Pour tous l'affaire du salut commence par la grâce du baptême, et se consomme par celle de la persévérance finale. Mais entre ces deux grâces communes à tous les prédestinés, Dieu ouvre une infinité de voies différentes par lesquelles sa suprême sagesse opère le salut des hommes en mille manières mystérieuses. De là cette grande diversité d'états et de conditions qui partagent la société. Or voici le principe que j'établis, ou plutôt que je suppose en commençant : c'est que, si toutes ces voies conduisent au salut, chacune n'y conduit pas indifféremment tout le monde, mais seulement ceux pour qui elle a été tracée par le doigt du souverain ordonnateur de nos existences. Dieu de toute éternité nous a destinés à un état spécial, et c'est cette destination divine que nous appelons vocation. En nous assignant une vocation, Dieu nous a préparé de toute éternité des grâces conformes à cette vocation ; il nous a créés avec un genre d'esprit, de caractère, de tempérament, en un mot avec des facultés physiques et morales coordonnées à cette fin. Manquer à sa vocation, c'est attenter au souverain domaine de Dieu, déconcerter l'ordre de sa Providence, se ravir à soi-même presque toutes chances de salut, de succès et de bonheur. Et voilà, pour le dire en passant, une des plaies les plus lamentables de notre siècle.

Voulez-vous savoir pourquoi tant d'existences manquées et comme avortées, pourquoi tant d'âmes inquiètes et malades, pourquoi cette jeunesse déjà blasée et dégoûtée de la vie, pourquoi ces alliances fatales, pourquoi ces sourds murmures d'une multitude toujours rugissante? Mes Frères, la raison de toutes ces choses, c'est que personne n'est à sa place ; c'est que chacun s'est donné à soi-même ou a donné à ses enfants une vocation de fantaisie, d'intérêt ou d'ambition ; c'est que nul n'a pris conseil de Dieu ; c'est que nul n'a la grâce propre de sa condition. Et alors que peut faire le soldat, par exemple, avec des grâces de sacerdoce, l'homme public avec des grâces de retraite, le politique avec des grâces de littérateur, le savant avec des grâces d'artisan, l'époux ou l'épouse avec des grâces de célibat et de virginité? Et la société humaine ne ressemble-t-elle pas à un corps monstrueux dans lequel l'oreille aurait pris la place de l'œil, et les pieds la place de la tête? Ah! que le monde ne nous provoque pas sur ce terrain, et qu'il soit sobre de ses blâmes envers les vocations que la religion protège ; car nous aurions de cruelles vérités à lui répliquer, et nous pourrions exercer de sanglantes représailles!

Au premier principe que je viens d'établir, j'en ajoute un second qui appartient à la foi catholique : c'est que, si d'une part nous avons tous une vocation, au nombre de ces vocations diverses qui se partagent la société humaine il faut placer la vocation à la vie religieuse. Sans doute, cette voie n'est pas la voie commune ; le plus grand nombre est appelé à demeurer dans le monde, à opérer son salut dans les liens du mariage, dans les soins de la famille, dans l'accomplissement des devoirs de la société. Mais parce qu'elle appartient à l'ordre des exceptions, la vocation religieuse n'en est pas moins une vocation véritable de Dieu, vocation fondée sur la parole même de Jésus-Christ et sur les conseils évangéliques. La prééminence de l'état

virginal, la sainteté de la vie monastique, chrétiens, n'allez pas révoquer en doute ces vérités que l'Esprit-Saint a placées au-dessus de nos controverses. S'abstenir de tout lien conjugal et prendre Jésus-Christ pour époux de son âme, vouer pour toujours son cœur à la pureté et ses lèvres à la prière, se consacrer à une vie d'obéissance et de pauvreté, encore une fois, chrétiens du monde qui m'entendez, n'allez pas hasarder ici vos critiques : c'est la parole même de Dieu que vous combattiez.

Ah! mes Frères, je ne vous demande pas de comprendre, de goûter un état de vie qui n'est pas celui auquel le ciel vous a destinés. Je sais que Jésus a dit, en parlant de ces vertus sublimes, qu'elles n'étaient pas le partage de tous (1): *Qui potest capere capiat* : que celui qui peut comprendre, comprenne (2). Et je sais encore que, même dans les cieux, il est un chant, il est un cantique qui n'appartient qu'à ceux qui ne se sont pas souillés par le contact du monde, et que les autres élus eux-mêmes ne peuvent redire parce qu'il ne leur a pas été accordé d'en comprendre le sens, d'en goûter la signification (3). Encore une fois, chrétiens mes Frères, je ne vous demande pas de concevoir une vocation qui n'est pas la vôtre, que je serais effrayé même que vous puissiez entièrement vous expliquer à vous-mêmes, car je craindrais alors que vous n'eussiez pas répondu aux desseins de Dieu sur vous ; mais ce que je vous demande, c'est de vous interdire un blâme téméraire et sacrilège, c'est de respecter devant Dieu ce qu'il ne vous a pas donné de goûter et d'accomplir.

J'entends ici cette réponse du monde, d'un monde même chrétien : « Ce n'est pas, dites-vous, la vocation religieuse en elle-même que nous nous permettons de critiquer ; ce

(1) Matth. c. XIX, v. 11.

(2) *Ibid.* v. 10.

(3) Apoc. c. XIV.

sont certaines déterminations particulières, appuyées sur des motifs évidemment trop faibles, trop incertains. » Mes Frères, le monde ne condamne pas la vocation religieuse en général, à la bonne heure ; mais il n'épargne aucune vocation en particulier, et il est résolu à n'en trouver aucune qui soit légitime et raisonnable : n'est-ce pas revenir au même point ? Car si le monde ne demande que les épreuves, les précautions ordinaires de la prudence qui doit présider à toutes les grandes déterminations de la vie, oh ! qu'il me sera facile de lui donner ici satisfaction et d'obtenir son assentiment !

Ce qui peut rendre une vocation suspecte, ce qui peut en faire révoquer en doute la sagesse, c'est, par exemple, la précipitation, ou bien un certain enthousiasme trop ardent, ou bien encore un mouvement de désespoir et ce qu'on appelle un coup de tête.

La précipitation : oui, mes Frères, elle est l'ennemie de la sagesse. Et quand ; vous demandez que la personne qui veut se vouer à Dieu ne soit pas trop jeune, qu'elle ait entrevu le monde afin de connaître ce qu'elle quitte, qu'elle ait étudié le parti qu'elle embrasse afin de ne pas se préparer des regrets, je suis d'accord avec vous, et je m'accommode de vos maximes. Elles sont susceptibles de quelques exceptions peut-être, et j'avoue que je vous vois y déroger vous-mêmes quelquefois pour des déterminations de la plus haute importance. Car enfin, elle est jeune, cette enfant de seize, de dix-huit ou même de vingt ans ; il est inconnu pour elle, et aussi à peu près pour vous, cet étranger auquel vous allez unir son sort ; elle n'a jamais songé à cet avenir que vous ouvrez devant elle, elle ne s'est jamais défini à elle-même ses goûts, ses penchants, son attrait. Vous lui donnez quelques jours pour y réfléchir, et vous avez employé quelques semaines de votre côté à examiner la chose. Cette chose est grave,

décisive ; le bonheur de toute la vie en dépend. La détermination est résolue. Cependant vous êtes un homme sérieux, et l'on vous rangera parmi ceux qui ont pris toutes les garanties que réclame la prudence.

Ne demandez-vous que cette mesure de sagesse pour la personne qui veut se donner à Dieu ? Vous en demandez plus, beaucoup plus ; vous avez raison. Quand il s'agit des autres partis, j'avoue qu'il est une heureuse ignorance, une inexpérience nécessaire, et je crois qu'il est de l'ordre de la Providence et de l'avantage essentiel du monde qu'il plane quelques nuages sur les inconvénients et les dangers ; je reconnais, pour tout dire, qu'il est une pointe de folie inséparable de tout établissement mondain. Mais quand il s'agit de prendre le parti de Dieu, vous ne voulez, et je ne veux moi-même que prudence, maturité, sage lenteur, réflexion profonde. Unissez-vous donc à moi, car je trouve que les plus sévères conditions sont ici satisfaites.

Cette âme généreuse qui veut se soustraire au monde, elle a rencontré au dedans d'elle-même, dès le plus bas âge, un puissant attrait vers la solitude du cloître. Cet attrait, qui se mêle pour elle aux premières réminiscences de la vie, a grandi avec elle ; il est devenu un projet, une résolution. Il y a longtemps qu'elle entendit pour la première fois dans son cœur une voix qui disait : Ecoute, ma fille, et penche l'oreille : *Audi filia, et inclina aurem tuam* ; dis adieu à la maison de ton père, *et obliviscere domum patris tui* ; le Roi du ciel veut te posséder pour lui seul, *et concupiscet Rex decorem tuum* ; et il a le droit de vouloir, il a le droit de commander, car il est père, il est maître, il est le Seigneur, il est Dieu, *quoniam ipse est Dominus Deus tuus* (1).

Bien des années se sont écoulées depuis ces pressantes sollicitations de la grâce. Le monde s'est offert à elle ; il était.

(1) Ps. XLIV, v. 12, 13.

disposé à lui sourire ; elle l'a vu plus qu'il ne faut pour le connaître. Et quoique la solidité de sa raison, plus encore que ses principes de piété, l'aient dégoûtée de bonne heure des réunions brillantes où se complait une société frivole, elle n'a cessé néanmoins de remplir, avec une bonne grâce et un naturel qui trompait les plus clairvoyants, toutes les bienséances de la vie sociale. A la veille de devenir maîtresse d'elle-même, elle a pu apprécier tous les charmes de la liberté, la douceur d'une position presque indépendante. Elle s'était fait instruire depuis longtemps des obligations de la vie du Carmel, elle en connaissait les rigueurs, elle en faisait même l'apprentissage, elle en comparait les fatigues avec la chaîne, souple en apparence, mais assez dure néanmoins, qui est imposée aux enfants du siècle. Cependant la même voix parlait toujours, et répétait à la porte de son cœur : *Ecoute, ma fille, et penche ton oreille : Audi filia, et inclina aurem tuam ;* dis adieu à la maison de ton père, *et obliviscere domum patris tui ;* le Roi du ciel veut te posséder à lui seul, *et concupiscet Rex decorem tuum ;* et il a le droit de vouloir, il a le droit de commander, car il est père, il est maître, il est le Seigneur, il est Dieu, *quoniam ipse est Dominus Deus tuus.*

Irréprochable du côté de la précipitation, qui oserait dire que sa démarche est l'effet de l'exaltation, de l'enthousiasme ? L'exaltation a-t-elle donc cette allure calme et paisible ? L'enthousiasme se concilie-t-il avec cette sagesse, cette discrétion, cette fermeté de jugement ? Enfin pourrait-on soupçonner ici un cœur ulcéré, un mécompte, une déception, un de ces partis désespérés que prend une nature ardente, quand elle reconnaît qu'elle a été trompée ? Ah ! exempte de ces passions qui traînent après elles l'agitation et le trouble, nul froissement n'est venu atteindre la sérénité de cette existence si pure. Comme elle n'a jamais approché ses lèvres de la coupe riante des plaisirs, elle n'en

a jamais bu la lie amère. Je vous le demande, mes Frères, quelle cause naturelle pourrait-on assigner à cette démarche si contraire à la nature ? Disons-le donc, cette vocation est du ciel ; elle ne peut être attribuée qu'à cette voix qui se fait entendre chaque jour encore, et qui dit à ce cœur, mais qui le dit avec cet accent fort et puissant, avec cet empire souverain et victorieux qui n'appartient qu'à la grâce divine : Ecoute, ma fille, et penche ton oreille ; dis adieu à la maison de ton père ; le Roi du ciel veut te posséder à lui seul ; et il a le droit de vouloir, il a le droit de commander, car il est père, il est maître, il est le Seigneur, il est Dieu : *Audi filia, et inclina aurem tuam, et obliviscere domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum, quoniam ipse est Dominus Deus tuus.*

Ah ! mes Frères, que d'autres blâment ; moi j'admire, et je regarde aller à Dieu cette âme que Dieu appelle. Que d'autres blâment ; moi j'admire cette âme forte et intrépide, dans un siècle où toutes les âmes sont si molles ; j'admire cette abnégation, ce dépouillement volontaire, dans un siècle si égoïste et si cupide ; j'admire cet amour de l'humiliation et de la pauvreté, dans un siècle si passionné pour l'éclat et pour la fortune ; j'admire ce parti d'obéissance, dans un siècle si effréné pour la liberté. Un si bel exemple me fait rougir de moi, de mes infidélités dans le service de Dieu, de ma négligence à correspondre à la grâce. Et vous aussi, chrétiens, ne blâmez plus ; mais priez. Priez pour qu'un si utile spectacle vous profite. Que ce courage vraiment viril vous suggère une sainte honte de votre lâcheté ; que la vue de ce cloître vous inspire de rentrer dans le monde, plus humbles, plus mortifiés, plus amis du silence et de la retraite, plus maîtres de vous-mêmes, plus véritablement chrétiens en un mot !

Ma Sœur, j'ai tâché d'éclairer ceux qui vous blâment ; je vais rassurer ceux qui vous plaignent. J'ai montré que

vous avez de votre côté la raison ; je vais montrer que vous trouverez aussi le bonheur. Objet de la seconde partie.

II. Qu'il soit raisonnable, qu'il soit même grand et glorieux de s'immoler à Dieu et de lui faire le sacrifice de tout son être, quand Dieu demande, quand il impose ce sacrifice, voilà ce qu'à toute force quelques-uns ont pu reconnaître. Mais qu'il faille estimer heureuse la victime d'un tel sacrifice, qu'on puisse voir dans cette immolation autre chose qu'une vocation fatale, qu'une sorte de nécessité tragique, c'est ce que le monde se refuse à comprendre. Aussi, ma Sœur, je ne vois ici que des yeux baignés de larmes ; je n'entends que des soupirs et des sanglots, tous vous considèrent avec un sentiment de compassion profonde.

Se soustraire aux affections d'une famille aimée, d'une parenté recommandable à tant de titres ; s'arracher aux désirs d'une mère dont toutes les volontés ont été jusque-là acceptées comme des lois ; ensevelir sous un nom nouveau, et qui sera inconnu des hommes, le nom glorieux reçu des ancêtres, nom consacré par la fidélité à l'orthodoxie poussée jusqu'à l'exil et au martyre ; quitter une position comode, heureuse, libre, et échanger tant d'avantages et de jouissances contre une vie de retraite, d'austérité et de dénûment : ma Sœur, le monde ne peut voir une telle transformation sans frémir. Et quand, tout à l'heure, j'accomplirai le ministère que vous avez réclamé de moi ; quand, ayant déposé les riches vêtements qui conviennent à votre naissance et à votre fortune, la parure brillante dans laquelle le monde aurait applaudi de vous voir agenouillée devant l'autel nuptial, vous reparaitrez dans cet habit de pénitence qui convient à l'Épouse d'un Dieu crucifié : un serrement de cœur, une émotion générale, des signes d'attendrissement et de pitié sincère, voilà ce que vous aper-

cevrez autour de vous, et ce qui contrastera d'une façon singulière avec la joie et le bonheur qui rayonnent dans vos traits.

Eh quoi ! direz-vous, vous me plaignez ! mais plutôt félicitez-moi donc, car voici que je suis au comble de mes vœux. J'étais à plaindre dans le monde, alors qu'entraînée par toutes les puissances de mon être vers la solitude, je ne pouvais encore rompre mes liens ; j'étais à plaindre alors qu'entourée de tout ce qui constitue le bonheur, je ne pouvais accoutumer mon âme à l'usage de cette félicité que tant d'autres m'eussent enviée. Mais depuis que j'ai pris mes ailes comme la colombe, depuis que je me suis envolée dans le désert, oh ! que j'y trouve de douceur et de paix ! Mes peines et mes épreuves, mais au lieu de commencer, elles finissent. Ah ! si vous m'aimez, félicitez-moi, car le Seigneur a rempli mon âme d'une joie suave et pénétrante que je n'avais jamais éprouvée. Voici ma maison et le lieu de mon repos ; c'est ici que j'habiterai, car c'est vers ce sanctuaire que mon cœur et ma chair n'ont cessé d'aspirer (1). Seigneur Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimés et chéris de mon âme ! Vos autels, Seigneur, vos autels (2) ! Saintes livrées du Carmel, mon bonheur et ma gloire sera de vous porter le reste de ma vie ! Vous êtes plus précieuses à mes yeux que toutes les parures du siècle ; je ne vous échangerais pas contre tout l'or et toutes les pierreries de la terre. Oui, encore une fois, si vous m'aimez à cause de moi, réjouissez-vous et félicitez-moi ; car tous mes désirs sont remplis, et il ne me tarde que de les voir irrévocablement satisfaits par des engagements éternels.

Mes Frères, tels sont les transports de cette âme bien-

(1) Ps. CXXXI, v. 14.

(2) Ps. LXXXIII, v. 24.

heureuse dont vous plaignez le triste sort. Que de fois, depuis qu'elle s'est cachée à l'ombre du sanctuaire, nous l'avons entendue exprimer ces sentiments ! Et vous, ses alliés, ses amis, à qui il était donné tout à l'heure de jouir une dernière fois de sa douce présence, dites-moi, l'avez-vous trouvée jamais plus sereine, plus gracieuse, plus souriante ? Avec quelle tranquillité elle vous laissait voir, comme le grand Apôtre aux prêtres d'Ephèse, ce visage que vous ne devez plus revoir jamais (1) ! Avec quel à-propos, avec quelle grâce exquise elle adressait à chacun des paroles à la fois graves et douces, saintes et aimables ! Avec quelle assurance mêlée de sensibilité elle disait ce dernier adieu à la terre ; et comme il était évident pour tous qu'elle avait la conscience intime du bonheur pour lequel elle qui était siècle !

Et n'allez pas dire, mes Frères, que ces sentiments sont le fruit de l'illusion ; car, s'il pouvait être question d'analyser le bonheur, je me retournerais vers vous, enfants du siècle, et je vous demanderais à vous-mêmes quel est donc ce fondement si solide sur lequel repose votre félicité ? Et qu'est-ce après tout que ce monde dont elle s'éloigne aujourd'hui ? Ah ! mes Frères, plus je considère le siècle, plus je reconnais que la femme qui se consacre à Dieu reçoit beaucoup plus qu'elle ne donne. Je vois peu d'heureux en ce monde, et j'y vois encore moins d'heureuses peut-être. O vous qui êtes engagées dans des liens d'un autre genre, femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur cette épouse de Jésus-Christ, mais gardez votre compassion et vos pleurs pour vous-mêmes : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete* (2).

Elles ne sont pas ici, ces femmes mondaines, qui n'ont que de l'horreur pour la vie du cloître. Je leur dirais :

(1) Act. c. xx, v. 25, 38.

(2) Luc. c. xxiii, v. 28.

Vous qui volez de plaisirs en plaisirs, qui ne vous refusez à vous-mêmes aucune des jouissances que procurent la jeunesse, la fortune, l'esprit, la santé, l'indépendance ; dites-moi, parmi cette succession de fêtes et de divertissements, au milieu de ces hommages dont vous êtes entourées, êtes-vous heureuses ? Ne reste-t-il pas au fond de votre cœur un vide immense que rien ne peut combler ? Que de mécomptes, de déceptions amères ! et peut-être aussi que de faiblesses, que de fautes, et, par contre-coup, que de remords, que de souvenirs déchirants ! Et ne vous plaignez-vous pas chaque jour de ce que le monde est perfide, de ce que le cœur qui veut aimer ne trouve pas d'amis sûrs et fidèles, de ce que l'épanchement de vos peines dans un cœur devient pour vous la source ordinaire de nouveaux chagrins plus cuisants, parce que le charme consolateur du confident humain se change toujours, et comme imperceptiblement, en un ascendant séducteur ? Femmes de Jérusalem, ou plutôt de Samarie, ne pleurez pas sur cette épouse de Jésus-Christ, mais gardez vos pleurs et votre compassion pour vous-mêmes : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*

Elle, son innocence ne trouvera point d'embûches à chaque pas dans le défilé de la vie ; à l'abri des caresses trompeuses du monde, elle ne sentira point ses cruelles blessures ; elle n'ira point perdant chaque jour quelques nouveaux débris, quelques derniers restes de sa vertu ; sa robe grossière de bure ne s'accrochera pas çà et là à toutes les ronces du chemin, comme la parure légère et flottante qui semble voltiger autour de vous, image imparfaite encore de la frivolité et de l'évaporation de vos esprits et de vos cœurs. Femmes de Samarie, ne pleurez point sur elle, mais pleurez sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*

Et vous, femmes chrétiennes, pieuses, dont la vie est

employée aux devoirs sérieux, dites-moi, l'accomplissement des obligations de votre état est-il sans difficultés, sans inquiétudes, sans tourments? Ne croit-il que des fleurs sous vos pas? Ne sommes-nous pas dans un siècle où la mère s'effraie de voir grandir ses enfants, pour la vertu desquels elle ne trouve plus d'abris assez sûrs? Mille craintes trop légitimes, mille appréhensions désolantes ne viennent-elles pas sans cesse assaillir votre cœur? La parole de l'Apôtre, qui promet à votre condition une ample moisson de tribulations (1), ne se réalise-t-elle pas littéralement pour vous, pour vous cependant que le monde proclame justement les plus heureuses des épouses? Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur cette épouse de Jésus-Christ, mais gardez votre compassion et vos pleurs pour vous-mêmes, pour vous et pour vos enfants : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros.*

Ah ! je ne forme pour vous que ce vœu : c'est que le monde ne vous soit jamais plus amer que ne le sera Jésus-Christ pour son épouse ; c'est que vous trouviez dans la carrière où vous êtes entrées, et où Dieu vous appelait, j'en ai la confiance, autant de joies pures et sans mélange qu'elle en trouvera au pied des autels ; c'est qu'à la fin de votre vie vous puissiez envisager votre existence passée avec la même confiance et la même sérénité ; c'est que vous portiez un jour devant Dieu (et cela est possible) les mêmes vertus et les mêmes mérites ; c'est que vous ne soyez jamais réduites à envier son sort et à plaindre le vôtre. Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur elle, mais pleurez sur vous-mêmes, et sur vos enfants : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros.*

(1) I. Cor. c. VII, v. 28.

Cependant, ma Sœur, je dois vous le dire, et je vous le dirai plus longuement quelque autre jour, vous trouverez dans le cloître des épreuves, vous y rencontrerez des épines. Je sais qu'en ces premiers jours de ferveur, vous expérimentez que la montagne du Carmel est voisine de celle du Thabor, que les sacrifices enfantent les récompenses, que les consolations sont en proportion des renoncements. Je sais que vous vous écriez avec Pierre : Seigneur, il fait bon ici, et qu'il est doux d'y fixer sa tente (1) ! Continuez, ma Sœur, à jouir de ces heureux tressaillements de la grâce. Mais retenez aussi que le jardin des Oliviers avec sa douloureuse agonie, le Calvaire avec son crucifiement, ne sont pas éloignés du Carmel. Aujourd'hui vous allez être unie par des premières fiançailles spirituelles à un époux que l'Écriture appelle un Epoux de sang : *Sponsus sanguinum tu mihi es* (2).

Ma Sœur, en preuve de son amour, il vous imprimera sa ressemblance ; sachez-le bien, vous épousez ses plaies, sa couronne d'épines, sa croix. Mais voilà, mes Frères, l'immense différence entre les croix du monde et les croix du Carmel, c'est que celles-ci sont légères et douces, tandis que celles-là sont lourdes et accablantes. Jésus a dit : Bienheureux ceux qui pleurent (3) ; et les épouses de Jésus, prenant à la lettre la parole de leur Époux, ne trouvent leur joie que dans les larmes. Pour elles, selon le beau mot de Tertullien commenté par Bossuet, la vie est un festin dont tous les mets sont des tourments (4). Festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a jugé digne de son goût, et qu'il a rendu agréable à ses fidèles disciples. Le monde approche malgré lui ses lèvres du calice de la douleur, et

(1) Luc. c. IX, v. 33.

(2) Exod. c. IV, v. 25.

(3) Matth. c. V, v. 5.

(4) Tertull. de Patientiâ, n° 3. — Bossuet, Panég. de sainte Thérèse.

il ne le boit qu'à regret et avec répugnance. L'épouse de Jésus saisit ce calice avec transport, elle en savoure l'amertume, et elle s'écrie avec le Psalmiste : *Calix meus inebrians quàm præclarus est* (1) !

Ce qui rend l'homme malheureux sur la terre, c'est la souffrance ; l'épouse de Jésus-Christ implore la souffrance : *Aut pati, aut mori !* Ou souffrir, ou mourir, s'écriait l'héroïque Thérèse. Au lieu que la vie est amère aux autres si elle n'est adoucie par des voluptés, elle n'était amère à Thérèse, dit Bossuet, que lorsqu'elle y jouissait de quelque repos. Or, quand une âme en est arrivée à ce point, de quel côté peut lui venir l'infortune, puisque la souffrance même fait sa joie ? N'est-il pas vrai de dire qu'alors elle a trouvé, selon l'expression de l'auteur de l'*Imitation*, le paradis sur la terre, cette âme pour qui la tribulation elle-même est douce et savoureuse à cause de Jésus-Christ (2) ? Et n'est-ce pas le lieu d'appliquer cette parole de saint Bernard, que la douleur endurée pour Dieu est elle-même une grande consolation : *Apud Deum ipsa quoque tribulatio, magna quædam consolatio poterit inveniri* (3) ?

Chrétiens, mes Frères, vous l'entendez, cette âme que vous plaignez, elle a trouvé le paradis sur la terre, en même temps qu'elle a pris le chemin le plus assuré pour arriver au paradis des cieux. Encore une fois, ne la plaignez plus ; et s'il vous reste des larmes, que ce soit plutôt pour la regretter : regrets auxquels j'espère apporter néanmoins quelque consolation. C'est par là que je finis.

III. Ma Sœur, dois-je défendre aux âmes chrétiennes qu'un vif intérêt a conduites en ce lieu pour être témoins de votre sacrifice, dois-je leur défendre de regretter l'édi-

(1) Ps. XXII, 5.

(2) Lib. II, c. 12, n. 11.

(3) Præf. in Psal. Qui habitat, t. I, p 827.

fication que promettait au monde votre piété, les secours que votre charité eût répandus dans le sein des malheureux ? Et dois-je défendre aussi à cette famille attendrie de regretter la douceur de votre présence ; dois-je imposer silence à la voix de la nature et du sang ? Non, ma Sœur ; à Dieu ne plaise que je condamne des affections aussi louables, des regrets aussi légitimes. J'avoue qu'il se trouve ici pour nous tous un juste sujet de douleur ; je ne nie pas la blessure, je veux seulement y verser le baume de la consolation.

Oui, sans doute, mes Frères, le monde avait beaucoup à gagner en possédant au milieu de lui cet exemple vivant de piété et de vertu : exemple d'autant plus efficace, d'autant plus séduisant, que cette piété n'avait rien de singulier, cette vertu rien de farouche, qu'elle était pleine d'abnégation, d'indulgence, qu'elle savait se prêter à tout, s'accommoder de tout. Voûtes sacrées de l'auguste Basilique, vous ne serez plus témoins de cette prière ardente que vous admirâtes tant de fois ! Silencieuse chapelle du Cœur de Marie, vous ne serez plus confidente de ces épanchements d'un cœur qui semblait se coller au tabernacle ! Pieuses vierges, femmes chrétiennes, assidues à venir présenter vos hommages à la Reine de la cité, assise sur un trône d'amour d'où elle verse depuis tant de siècles des grâces si abondantes, vous ne trouverez plus à côté de vous cette ferveur qui entretenait, qui réchauffait la vôtre, vous ne sentirez plus le contact de cette sainteté qui vous rendait vous-mêmes meilleures. Et vous dont elle soulageait la misère, pauvres vieillards dans la main desquels sa droite glissait souvent une aumône furtive dont sa main gauche ignorait le secret ; et vous, jeunes vierges délaissées, dont elle protégeait l'innocence ; et vous, habitants des hameaux qui entourent le château de son père, et qui veniez avec tant de confiance lui demander le re-

mède à vos maux, et recevoir en même temps de ces paroles bonnes et pleines d'intérêt qui rafraîchissaient vos âmes : oui, votre perte est grande, et je ne puis qu'être indulgent envers vos larmes.

Cependant à côté de ces dommages que je déplore, j'aperçois un bien et des avantages infiniment plus désirables qui me consolent, qui vous consolent vous-mêmes, âmes chrétiennes, qui n'avez en vue que les intérêts de la religion. Le monde conservera toujours au milieu de lui des modèles touchants de piété, des ressources inépuisables de charité ; une même famille en offre souvent plusieurs et nous montre plus d'une de ces dames, de ces vierges illustres, qui ne renoncent aux vanités du monde, ou même aux engagements du mariage, que pour porter secours à la vertu compromise de la jeunesse abandonnée, la visiter dans ses réduits, ou la recueillir dans de pieux asiles. Non, ces secours ne nous manqueront jamais. Mais, dans le plan divin, il est d'autres nécessités de la terre, d'autres exigences du ciel. Et, avant tout, le ciel irrité demande, et la terre menacée appelle de ces dévouements profonds, de ces immolations généreuses, qui arrachent des mains de Dieu la foudre prête à s'échapper et à embraser un monde couvert de crimes.

Mes Frères, c'est une théologie que nous avons apprise des Livres saints, que ce sont quelques âmes justes et privilégiées qui sauvent les cités et les empires. Dans le gouvernement général du monde, l'équilibre ne se maintient que par des compensations. A côté de l'excès des vices qui allument la colère de Dieu, pour l'éteindre il faut l'excès des vertus ; à côté de la matière qui fait divorce avec l'esprit, il faut l'esprit dégagé, pour ainsi dire, de la matière ; à côté de l'homme abaissé jusqu'à la brute, et plus bas encore, jusqu'au démon, il faut l'homme élevé jusqu'à la pure intelligence, jusqu'à l'Ange.

Mes Frères, tandis que notre siècle s'agite, tandis que l'égoïsme dévore toutes les âmes, tandis que la cupidité et l'ambition fatiguent, pressurent en quelque sorte tous les éléments pour en extraire de l'or, l'œil de Dieu a besoin de se reposer sur ces asiles de la paix, de l'abnégation, où ne pénètre point le mal inquiet qui travaille le reste du monde. Ah ! tandis qu'attachés, collés à ce globe de boue, nous étudions, nous perfectionnons, nous idolâtrons la matière, tandis que nous vivons emportés par le tourbillon des affaires et des plaisirs, réjouissons-nous de ce que sur la montagne, comme autrefois Moïse, la prière élève ses mains vers le ciel. Loin de vouloir l'arracher à ses soins pieux, allons plutôt au besoin, comme Aaron, soutenir ses bras qui vont défaillir (1). Oh ! non, mes Frères, ne la regrettons pas, celle qui va commencer à nous devenir véritablement utile, en se joignant à ses Sœurs pour conjurer les orages qui grondent sur nos têtes. Les maisons religieuses, on l'a dit avant moi, ce sont les paratonnerres du monde. Aussi, quand je vois le nombre des vierges saintes s'accroître, quand je vois se rouvrir les vieux asiles de la vie cénobitique, c'est alors que je me rassure et que je dis : Les pensées que le Seigneur médite sur nous ne sont pas des pensées de vengeance, mais de miséricorde (2) ; voici briller son arc-en-ciel dans la nue.

N'est-ce pas, ma Sœur, que vous comprenez mes paroles, et qu'elles répondent au sentiment le plus intime de votre âme ? Non, vous n'êtes pas sortie du monde pour devenir indifférente à son salut et à son véritable bonheur. Parfois une charitable dextérité ménage des alliances, des mariages, pour rapprocher des familles divisées. Ma Sœur, c'est là ce qui se prépare en ce moment. Car vous appar-

(1) Exod. c. XVII, v. 11, 12.

(2) Jerem. c. XXIX, v. 11.

tenez aux hommes, vos frères en Jésus-Christ, à la société qui vous a nourrie, à la société qui vous a élevé. Or il ya division entre Jésus-Christ votre nouvel Époux, et les hommes vos frères ; c'est à vous d'être médiatrice, d'user de la douce et puissante influence que vous conférera votre qualité d'épouse, pour opérer le rapprochement et la réconciliation. Autrement je vous dirai comme Mardochée à Esther : N'allez pas croire que cette faveur dont vous êtes l'objet vous est départie par le ciel uniquement à cause de vous ; non, c'est surtout pour votre peuple (1). Nous devons tous gagner à votre exaltation. Intéressez sans cesse votre royal Époux à votre nation, à votre patrie, à votre famille.

Car je viens à vous, famille si tendre ; et j'avoue que j'ai prolongé mon discours par la crainte, l'appréhension, l'embarras d'aborder votre douleur, douleur que je comprends, que je partage. Mais que vous dirai-je ? Si votre douleur a été profonde, elle n'a pas été moins forte ; vous-mêmes avez présenté à Dieu celle que vous pleuriez ; la nature a versé des larmes, elle en verse encore, c'est son droit et presque son devoir ; mais la grâce a mis dans vos cœurs un fond de résignation à la volonté suprême de Dieu.

Pleurez donc, pleurez, je le permets, pourvu que vous versiez ce que saint Augustin appelle des larmes consolables (2). Pleurez, vous qui êtes son père. Mais laissez-moi le prédire en face des autels, bientôt votre douleur s'adoucira, et se convertira en une sainte joie : le Seigneur veut vous rendre au centuple, dès ce siècle, et dans le siècle à venir, ce qu'il vous enlève aujourd'hui ; et votre angélique fille appellera sur votre tête plus de grâces

(1) Esth. c. iv, v. 13.

(2) Serm. 172.

célestes que sa douce présence ne vous eût offert de ressources ici-bas.

Pleurez aussi, vous, ses frères, ses sœurs, qu'elle chérit encore, qu'elle chérira toujours d'un si tendre amour. Ah! ce n'est pas moi qui voudrais refouler vos larmes; je sais trop tout ce qu'il y avait pour vous à puiser dans l'incomparable trésor de cette âme. Pleurez; mais n'allez pas croire que cette sœur si justement aimée soit entièrement perdue pour vous, ni que l'état religieux soit pour elle le tombeau des affections qui ont fait jusqu'ici son unique bonheur. Ah! vous aussi, je vous le prédis en face des autels, un jour vous remercerez Dieu de la grâce qu'il vous fait en cet instant. Mille bienfaits, mille faveurs, dans l'ordre de la nature et de la grâce, partiront pour vous de cette enceinte. Aujourd'hui la protection divine a été confirmée sur toute votre famille; Dieu s'est permis d'établir ici lui-même une vivante fondation de prières pour vous tous. Pleurez, mais sachez qu'à l'avenir chaque fois que des angoisses quelconques vous arracheront des larmes, ce sera dans cette solitude que vous viendrez chercher la consolation. Oui, si parfois vous avez le cœur gros de douleurs (hélas! et qui ne l'a pas souvent?), à l'instant vous serez inspirées de prendre la route du Carmel; et nulle autre part ailleurs vous ne trouverez de soulagement pareil à celui de verser vos chagrins, à travers cette grille austère, dans le sein d'une sœur qui deviendra pour vous comme un ange de Dieu, et dont la voix céleste portera le calme et la confiance dans votre âme.

Et vous, ma très chère Sœur, ah! vous dirai-je aussi de pleurer? Oui, ma Sœur, pleurez; car la grâce ne détruit pas la nature, et je ne me scandaliserai pas de vos larmes. Mais livrez-vous surtout au sentiment de la joie et de la reconnaissance. Voilà que vous allez dire un premier adieu au monde, et donner de premières arrhes à Jésus-

Christ. Ah ! ma Sœur, que le divin Epoux des vierges accomplisse en vous ce qu'il y a commencé ! qu'il vous accorde tous les désirs de votre cœur et qu'il confirme tous vos desseins ! Qu'un jour votre holocauste se consume et s'achève (1) ! Sans doute, la démarche de ce jour n'est pas décisive, la détermination n'est pas irrévocable. L'Eglise, vous dirai-je avec Bossuet, ne veut pas que vous entriez témérairement dans une vocation si relevée ; elle vous arrête à ce premier pas, elle vous ordonne de nouveau de vous éprouver, d'examiner la volonté divine. Mais, je le répète, ma Sœur, ah ! que Dieu vous accorde tous les désirs de votre cœur, et qu'il confirme tous vos desseins ! Que sa miséricorde accomplisse en vous ce qu'elle y a commencé ! Qu'un jour votre holocauste s'achève et se consume, puisque tel est le vœu, le soupir de toute votre vie !

O vous, saint Patriarche du Carmel, Elie, couvrez de votre manteau cette vierge qui se range parmi vos enfants ; que l'Esprit de Dieu se révèle et se communique à elle dans toute sa douceur, comme il passa autrefois devant vous sous l'emblème d'un souffle léger (2) ! Séraphique Thérèse, descendez des cieux, prenez votre cœur, et posez-le sur le cœur de celle qui aspire à participer à votre esprit, comme elle s'honore de prendre aujourd'hui votre nom. Terre du Carmel, terre arrosée de tant de bénédictions, fécondée par tant de vertus, exhale le parfum de tous tes souvenirs, de toutes tes traditions, sous les pas de celle qui ne veut plus d'autre patrimoine que la gloire de t'appartenir. Vous toutes, mes Sœurs mêlez vos prières à celles des Anges, à celles des prêtres du Seigneur, et demandez que les oraisons si touchantes de l'Eglise obtien-

(1) Ps. XIX.

(2) III Reg. c. XIX, v. 12.

nent leur effet, qu'elles aient leur accomplissement dans l'âme de celle que le ciel vous envoie, de celle que déjà vous avez appris à connaître et à chérir.

Vous enfin, ô Marie, ô Reine des vierges, vous sous les auspices de qui ce projet a été conçu, ah ! jetez aujourd'hui un regard d'amour sur votre fille, qui vous a fait si souvent la confidence de son dessein. Rendez-la digne d'habiter ce premier monastère de France qui, depuis deux siècles, n'a cessé de voir fleurir les vertus les plus rares et les plus éclatantes à l'ombre du manteau glorieux de Thérèse. Adoucissez à votre enfant son sacrifice. O Marie, vous êtes la Reine du Carmel et la Mère de Jésus : à ces deux titres désormais ma Sœur Marie-Thérèse de Jésus du Mont-Carmel vous appartient. Inscrivez aujourd'hui ces noms nouveaux dans le livre des élus (1), et sur cette page particulière où se lisent les noms des vierges, épouses de Jésus-Christ, de celles qui chanteront éternellement un cantique nouveau que nulle autre bouche ne saura redire (2). Ainsi soit-il (3).

(1) Apoc. c. II, v. 17.

(2) Apoc. c. XIV, v. 3.

(3) Cf. *Appendice I* : p. 21, n° 9.

XXVI

PREMIER SERMON

SUR LE RETOUR A DIEU (1), DEVOIR DE LA SOCIÉTÉ TOUT ENTIÈRE,
PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE 1^{er} DIMANCHE DE
CARÊME.

(1^{er} mars 1846)

*Jerusalem, Jerusalem, convertere ad
Dominum Deum tuum*
Jérusalem, Jérusalem, convertis-to
vers le Seigneur ton Dieu.

MONSEIGNEUR,

Il y a trois siècles, un mot, un mot terrible et menaçant, volait de bouche en bouche et mettait toute l'Europe en feu. C'était un de ces mots magiques, dans lesquels la puissance du mal semble s'être enveloppée, un de ces mots tels que nous en avons vu d'autres depuis, qui sont appelés à exercer un empire décisif sur toute une grande époque, un de ces mots que l'enfer tire de ses trésors et qui font les révolutions. La Réforme! la Réforme! ce cri retentissait du nord au midi, de Genève à Paris, des bords du Danube aux rives de la Tamise; il avait passé du cloî-

(1) Voir *Œuvres épiscopales*, t. I, p. 138 : Lettre pastorale sur le retour à Dieu considéré comme devoir particulier de tous les hommes qui ont intérêt à la conservation de l'ordre. — Nous avons indiqué dans l'Avertissement (p. XXXV) les raisons pour lesquelles nous publions les premiers jets d'une pensée qui devait mûrir plus tard.

tre dans la taverne, du palais dans la cabane. Embrasés d'une ardeur commune, le moine et le bourgeois, l'électeur et le pâtre invoquaient la Réforme. Or c'était contre l'Eglise de Jésus-Christ que s'élevait ce concert de réclamations violentes ; c'était l'Eglise dans son chef et dans ses membres qu'on harcelait de cette parole mille fois répétée.

Le temps et les faiblesses inséparables de l'humanité avaient-ils réellement rendu désirable ou même nécessaire la correction de certains abus ? La poussière du monde, qui atteint infailliblement les cœurs même les plus religieux, avait-elle souillé les pieds de l'Epouse de Jésus-Christ ? Les sages, les saints eux-mêmes ont pensé diversement à cet égard. Ce qui est certain, c'est que tandis que les apôtres de la Réforme, ébranlant, bouleversant les nations, par leurs exemples scandaleux et par leurs décisions plus scandaleuses encore, n'aboutissaient qu'à réformer la doctrine et la morale chrétiennes au profit des passions, on vit l'Eglise catholique tenir pendant un demi-siècle ses grandes et solennelles assises, et, à chaque assemblée, après avoir anathématisé les témérités des novateurs, procéder spontanément et noblement à sa propre réformation.

Et si l'on m'objectait que les habitudes furent plus fortes que les lois, et que la plupart des décrets du concile ne passèrent jamais dans la pratique, je répondrais que depuis lors Dieu, qui tient la foudre à ses ordres, a commandé au vent de la tempête d'emporter et de dissiper les derniers abus qui n'auraient pas cédé à une action pacifique et régulière ; et personne ne niera que l'Eglise aujourd'hui, après dix-huit siècles d'existence, ne soit sortie de l'épreuve du feu plus belle, plus pure, plus sainte, qu'elle ne le fut jamais.

J'entends bien ses ennemis lui reprocher sa fidélité obstinée à la doctrine de son Maître, son attachement

inviolable au Pasteur suprême, sa défiance des systèmes et des nouveautés, son intolérance envers les erreurs et les blasphèmes ; mais nulle part je n'entends dire que l'Eglise se soit écartée de l'esprit de son divin fondateur, que ses pasteurs aient oublié les vertus et les devoirs de leur état. A part quelques hommes affectés d'une préoccupation malade, qui donc songe aujourd'hui à parler des envahissements, des richesses, des excès, des vices de l'Eglise ? Ceux qui ne l'aiment pas sont du moins forcés de l'estimer. Et ce mot de Réforme, qui fit trembler le monde pendant plusieurs siècles, s'appliquant à l'Eglise, expirerait aujourd'hui sans écho.

Mais si l'Eglise recueille de toutes parts aujourd'hui cet aveu qu'elle n'a pas besoin de réforme, peut-elle rendre le même témoignage à la société au milieu de laquelle elle est placée ? Depuis trois siècles qu'elle s'est faite plus ou moins complice des adversaires de l'Eglise, qu'elle a exilé la foi catholique de ses lois et de ses institutions pour recomposer à neuf l'édifice politique avec les principes des novateurs, la société n'a-t-elle pas contracté des vices énormes ? Et le jour n'est-il pas venu pour l'Eglise où c'est son droit et son devoir d'user de représailles, et de prêcher à son tour la réforme de cette société qui l'a si énergiquement réformée elle-même ?

Ne craignez pas, mes Frères : je ne parlerai pas des choses profanes, mais des choses sacrées ; il ne s'agit pas ici de sédition, mais de croisade ; je n'irai pas demander mes inspirations aux tribuns, mais aux prophètes. Ce sont eux qui m'ont appris à prêcher cette réforme sainte. Pendant cette carrière de pénitence et de jeûne, l'Eglise résume en deux mots toute la mission et toute la substance des écrits des prophètes : *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum* ; Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi vers le Seigneur ton Dieu. Or, voulez-vous savoir ce

que c'est que Jérusalem dans le langage sacré? Tous les commentateurs vont vous le dire: Jérusalem, c'est la nation sainte, le peuple choisi. Et Jérusalem aussi, c'est toute âme consacrée à Dieu. C'est donc à tous et c'est à chacun que s'adressent ces paroles: *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum*. Fidèle à cette interprétation du texte divin, je viens y puiser aujourd'hui le plan et le partage de ces discours sur la conversion.

La conversion, mes Frères, c'est le retour vers Dieu quand nous l'avons abandonné. Or je dis en premier lieu que tous ensemble et de concert nous avons abandonné le Seigneur; et que, selon la parole de l'Écriture, nous avons péché tous en masse, en corps de nation. De là cette première conséquence: que la conversion est le besoin et le devoir de tous. Et je dis, en second lieu, que tous, pour notre part, nous avons abandonné le Seigneur, et que, selon la parole de l'Écriture encore, chacun de nous a commis son iniquité personnelle. De là cette seconde conséquence: que la conversion est le besoin et le devoir de chacun. Je ne traiterai aujourd'hui que la première partie.

Vierge sainte, Reine des peuples et Reine de nos cœurs, aidez-moi pendant cette sainte quarantaine à répandre la lumière et la persuasion dans les âmes. Il s'agit de conversion; et qui donc, si ce n'est vous, ô tendre Mère, a le secret de toucher et de changer les hommes? *Ave Maria*.

Une génération passe et une génération lui succède; mais la terre demeure toujours la même. Ce qui est, a été; et l'histoire du passé sera celle de l'avenir. Rien de nouveau sous le soleil, et personne ne peut dire: Voilà un fait qui n'appartient qu'aux temps modernes, car il s'est passé déjà dans les siècles qui ont été avant nous. Ainsi parlait l'Écclésiaste. Et si les paroles de l'Esprit-Saint avaient

besoin d'être justifiées, celles-ci le seraient par une expérience toujours renouvelée. En effet, mes Frères, depuis quelques jours que, le cœur tout rempli du souvenir des miséricordes que Dieu avait exercées envers notre nation, et des outrages que notre nation lui a prodigués par un monstrueux retour, je m'apprêtais à exhorter le peuple chrétien à se convertir au Seigneur; tandis que je repassais dans mon âme l'excès des bienfaits reçus et des crimes commis, tandis que je méditais sur les maux qui ont été la suite de nos iniquités et sur les maux plus terribles encore qui nous seraient réservés si nous ne nous hâtions de fléchir la vengeance divine, quelques pages du livre sacré sont venues me montrer dans les jours anciens le tableau fidèle de notre situation présente. J'ouvre le prophète Jérémie; entendez l'abrégé des premiers chapitres; nous n'aurons ensuite qu'à changer les noms et les temps, à développer la matière, et notre tâche sera accomplie.

« Le Seigneur me parla un jour, et il me dit : Va, et crie aux oreilles de Jérusalem. Voici ce que dit le Seigneur : Je me suis souvenu de toi, ayant compassion de ta jeunesse, et de l'amour qui présidait à nos fiançailles, alors que tu me suivais dans le désert. Israël a été consacré au Seigneur, il est le premier de ses fruits; ceux qui le dévorent sont coupables, les maux fondront sur eux, dit le Seigneur. Ecoutez, maison de Jacob et toutes les familles de la maison d'Israël : quel tort vos pères avaient-ils trouvé en moi lorsqu'ils se sont éloignés de moi? Passez aux îles de Céthim, et voyez ce qui s'y fait; envoyez en Cédar, et considérez ce qui s'y passe; et dites s'il s'y est fait quelque chose de semblable, si aucune nation a changé ses dieux, et certes ils ne sont pas des dieux, tandis que mon peuple a changé sa gloire en une idole. Pour prix de son infidélité, il a recueilli la misère et la honte. Israël est-il donc un esclave ou un fils d'esclave, que je le vois livré en

proie à tous les peuples? Les enfants de Memphis et de Taphnès l'ont meurtri jusqu'à la tête. Et d'où cela lui est-il arrivé, sinon de ce qu'il a abandonné le Seigneur son Dieu? Mon peuple, ta malice l'accusera, et ton apostasie s'armera contre toi. Tu as brisé mon joug depuis un siècle, tu as rompu mes liens, et tu as dit : Je ne servirai pas. Puis, après tant de fierté, on t'a vu te prostituer lâchement sur toutes les collines élevées et sous tous les arbres chargés de feuillages. Vainement je t'ai dit : Arrête-toi dans ce chemin de la perdition. Tu m'as répondu : *Desperavi, nequaquam faciam* : J'ai perdu toute espérance, je n'en ferai rien; j'aime passionnément les dieux étrangers, et c'est après eux que je courrai. Vainement, pour te ramener à moi, j'ai frappé les enfants; ils n'ont pas compris le châtement, et ils ont dit : C'est un fait accompli, et nous ne donnerons pas le démenti à nos pères. Nous nous sommes retirés de Dieu, et nous n'y reviendrons plus : *Recessimus, non veniemus ultrà ad te*. Une vierge peut-elle oublier sa parure, ou une épouse l'écharpe qu'elle porte sur son sein? Et mon peuple m'a oublié pendant des temps infinis.

« On dit d'ordinaire : Si une femme, après avoir été répudiée par son mari et l'avoir quitté, en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore? Cette femme n'est-elle pas déshonorée pour toujours? Mais toi, ô fille d'Israël, tu t'es corrompue avec un grand nombre de séducteurs, et néanmoins reviens à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai. Tu as pris un front de courtisane qui ne sait plus rougir, et désormais du moins invoque-moi en disant : Vous êtes mon père, vous fûtes le guide de ma virginité : *Ergo saltem amodo voca me : Pater meus, dux virginitatis mee tu es*. Convertissez-vous, enfants rebelles, et je guérirai le mal que vous vous êtes fait en vous éloignant de moi. Nous voici, Seigneur, nous revenons à vous ; car vous êtes

le Seigneur notre Dieu. Vraiment toutes les collines et toutes les montagnes n'étaient que mensonge ; le salut d'Israël est véritablement dans le Seigneur notre Dieu. La confusion a dévoré l'œuvre coupable de nos pères ; eux et nous, nous nous sommes couverts d'ignominie, parce que, depuis notre jeunesse jusqu'à ce jour, nous avons péché et nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu. »

Pardonnez-moi, M. F., cette longue citation ; elle renferme toute la substance de mon discours dans lequel vous pourrez ne voir qu'une homélie sur ces deux chapitres de Jérémie.

Entre toutes les nations, il en fut une, privilégiée du Seigneur, dont le berceau fut ombragé des rameaux de l'arbre chrétien. Baptisée en Jésus-Christ dès le jour de sa naissance, elle garda longtemps sans tache la robe de sa consécration. L'Église sa Mère fut aussi sa seule nourrice, et n'eut jamais à lui faire rejeter le lait de l'étrangère. Et la même foi dont elle fut imbue durant l'enfance présida aux développements de son adolescence. Elle reçut son éducation des pontifes de Jésus-Christ, et fut initiée par eux, et presque sur leurs genoux, aux mystères de la loi chrétienne aussi bien qu'aux éléments de la science humaine, comme Paul avait été élevé selon la loi de Moïse aux pieds de Gamaliel. De si heureux enseignements portèrent leur fruit, et quand vint pour cette nation l'âge fougueux de la force, quand sonna cette heure, difficile et décisive, dans la vie des peuples comme dans celle des particuliers, on la vit rassembler tout ce qu'elle avait de jeunesse, d'entraînement, d'enthousiasme, pour en faire hommage à celui auquel elle avait donné sa foi, et, par un prodige d'héroïsme chevaleresque, s'élancer à travers l'océan et les déserts pour délivrer et contempler la patrie de son royal Époux : témoignage d'amour, transports de tendresse, qui confirmèrent entre la France et son Dieu une

alliance éternelle, alliance que ni quelques saillies inconsidérées de sa première exubérance, ni même les écarts coupables de sa tardive infidélité ne pourront jamais briser entièrement.

Je me suis souvenu de toi, dit le Seigneur ; je me suis souvenu, avec un sentiment de compassion et d'amour, des premiers jours de ton adolescence, et de la vive tendresse qui présidait à nos fiançailles, alors que tu me suivais jusqu'au désert et loin de ton climat enchanteur : *Hæc dicit Dominus : Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam, et charitatem desponsationis tuæ, quandò secuta es me in deserto, in terra quæ non seminatur.* Le peuple franc est consacré au Seigneur, il est les prémices de ses fruits : *Sanctus Israël Domino, primitiæ frugum ejus.* La vieille société avait longtemps servi le paganisme avant de donner entrée à Jésus-Christ dans son sein. Les peuples naissants avaient accueilli l'hérésie avec l'Évangile, et une goutte de l'erreur d'Arius s'était mêlée pour eux à l'onde baptismale. Seul, ou du moins le premier entre tous, le peuple franc arrive à l'Église sans retardement et sans faux pas ; il est catholique du jour où il compte parmi les peuples ; il est le premier-né de l'orthodoxie : primogéniture qui sera son éternelle gloire et son caractère distinctif aux yeux de Dieu et de l'Église, droit d'aînesse qui lui a conféré une sorte de consécration inviolable dont le Tout-Puissant lui-même s'est constitué le vengeur : *Sanctus Israël Domino, primitiæ frugum ejus. Qui devorant eum, delinquant; mala venient super eos, dicit Dominus.*

En preuve de sa prédilection, Dieu accorda à ce peuple le plus riche de tous les héritages. *Beatiùs est dare quam accipere* : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, a dit Jésus-Christ. Recevoir, c'est la condition vulgaire ; donner, c'est la gloire et comme l'apanage propre de la royauté. Or, Dieu a fait mieux pour la France que de lui

donner; il a voulu recevoir d'elle, et ce sera son immortelle grandeur. Rome était prédestinée à être le séjour de Pierre; mais c'est l'épée française qui a conquis Rome pour l'assurer à Pierre. L'univers entier devait être le théâtre des travaux apostoliques de Paul; mais ce sont surtout les fils de la France qui ont formé et perpétué la famille de l'apôtre des Gentils, et c'est la France qui a mis au service de la prédication évangélique son nom, son sang et son or. Voilà pourquoi, je le répète, le Seigneur se souviendra toujours de la France, aimera toujours la France, vengera toujours la France : *Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam, et charitatem desponsationis tuæ, quandò secuta es me in deserto, in terra quæ non seminatur... Sanctus Israël Domino, primitiæ frugum ejus. Qui devorant eum, delinquent ; mala venient super eos.*

Je viens de raconter en quelques mots, M. F., l'histoire de notre nation pendant près de quatorze siècles. Sans doute, dans cette société qui n'était pas composée d'anges mais d'hommes, j'aperçois les misères, les fautes inhérentes à la condition des fils d'Adam; je vois des prévarications et des infidélités partielles, des troubles et des châtimens passagers. Mais si les actions ne sont pas toujours irréprochables, les doctrines du moins ne sont jamais atteintes; et les actions, condamnées par les doctrines, finissent par se replacer sous leur empire. Si la vie des particuliers n'est pas toujours conforme à leur foi, les institutions du moins sont toujours basées sur les croyances; l'État ne se fait pas complice des citoyens; Dieu règne au-dessus de cette société dont l'Évangile est la première fin et la souveraine loi. Considérée comme nation, la France, pendant cette longue période, demeure la nation fidèle; ses fautes sont des fautes gracieuses; elle poursuit sa course, elle accomplit sa vocation. C'est, comme on l'a dit si longtemps, une terre qui ne produit pas de monstres, ou qui

les chasse dès qu'ils apparaissent. C'est un peuple dont le nom est pour les pays lointains le glorieux synonyme du nom chrétien ; et quant aux nations chrétiennes, par un superlatif nouveau, elles s'accordent à placer le royaume du christianisme au-dessus de tous les autres royaumes.

C'est ainsi que, fidèle et dévouée à Jésus-Christ, la France, en récompense de sa soumission à celui qui habite dans les cieux, exerce un empire absolu sur tout le reste de la terre. Je vois tous les peuples lui payer à l'envi le tribut de l'hommage et de l'admiration ; l'Europe reçoit d'elle sa langue, c'est-à-dire qu'elle subit sa pensée et sa loi. Au dedans, tous les droits sont respectés ; le prince est obéi comme le lieutenant de Dieu ; et, parce que le Dieu qu'il représente est notre Père qui est dans les cieux, il est lui-même l'objet d'une affection filiale, et son sceptre est celui de l'amour ; les citoyens sont unis entre eux, les grands aux petits et les petits aux grands, par la chaîne des préceptes ou des conseils évangéliques qui rendent la pauvreté sacrée et vénérable aux yeux des riches, l'autorité sainte et aimable aux yeux des faibles, et qui établissent entre les conditions diverses un échange de bienfaits et de reconnaissance, un équilibre de dignité et de respect.

Ah ! M. F., pourquoi ne pas nous arrêter ici ? Pourquoi ne pas fermer le volume à cet endroit de notre histoire ? Pourquoi faut-il qu'il nous en reste quelques dernières pages à lire, pages lugubres et lamentables ? Eh quoi donc ! Est-ce après tant de siècles de fidélité et de gloire qu'une nation pourrait apostasier ? Vous venez trop tard, ô ennemis de son Dieu ; la société française va vous répondre comme cet ancien pontife de Smyrne au proconsul : Il y a, non pas quatre-vingt-six ans, mais quatorze cents ans que je sers Jésus-Christ, et il ne m'a fait aucun mal ; comment pourrais-je prononcer une parole d'outrage contre mon Roi qui ne m'a fait que du bien ? Hélas ! M. F., pourquoi sommes-

nous forcés de le reconnaître? La France a prêté l'oreille, elle a livré son cœur à la séduction. Et cet autre peuple de Dieu a commis le crime des fils de Juda ; il a abandonné le Seigneur et s'est tourné vers les idoles des nations. Puissé-je n'être pas conduit jusqu'à dire qu'il a participé au déicide et atteint le dernier degré auquel puisse s'élever ou plutôt descendre la volonté coupable de l'homme ! Puissé-je ne pas dire quelque chose de plus, savoir qu'il a consommé le forfait de Lucifer, en s'égalant lui aussi, que dis-je ? en se substituant à Dieu !

A quoi bon rappeler ces choses, m'objectent déjà quelques-uns. Pourquoi? Parce qu'il est écrit à chaque page des livres sacrés : Fils de l'homme, va, et dis à ce peuple ses iniquités et ses crimes. Pourquoi encore? Parce que ces choses durent toujours, et que ce qui a été fait persévère, ainsi que je le montrerai bientôt. Prêtez-moi, M. F., toute votre attention. Je marche sur des charbons ardents. Je ne blesserai personne, mais je dirai la vérité. Je la dirai avec ménagement, car j'ai horreur de l'exagération ; et je descendrais à l'instant de cette chaire, si je devais y parler un seul moment en déclamateur et non en ministre du Dieu de charité.

« Ecoutez la parole du Seigneur, maison de Jacob, et toutes les familles de la maison d'Israël. Voici ce que dit le Seigneur : Quel tort vos pères ont-ils trouvé en moi lorsqu'ils se sont éloignés de moi, et qu'ils ont suivi la vanité des idoles et qu'ils sont devenus leur propre idole à eux-mêmes? » Vous venez d'entendre de la bouche de Jérémie, ou plutôt de la bouche du Seigneur, les deux crimes dont nous nous sommes rendus coupables. Dieu régnait dans la société, nous l'en avons banni ; et le lendemain, comme l'autel était vide, nous y avons placé une idole, ç'a été notre orgueilleuse raison. En d'autres termes, l'Esprit humain a commis un double mal : *Duo mala fecit po-*

pulus meus : Il a abjuré Dieu, et il s'est substitué à Dieu.

Je sens, M. F., que, quand on profère contre un peuple deux griefs aussi énormes, il est rigoureusement besoin d'appuyer son accusation de témoignages irrécusables. Mais vous sentirez aussi que, quand de tels griefs sont une fois suffisamment prouvés, il est rigoureusement besoin de les expier et de les réparer par un prompt changement, par une réforme et une conversion absolues.

Prophète de Pathmos, qui de votre regard d'aigle aviez plongé dans l'avenir lointain des derniers âges, et vous, royal enfant de Jessé, qui aviez dévoilé les secrets replis du cœur des rois et des peuples, prêtez-moi vos oracles inspirés. Et je vis la raison de l'homme, brillante étoile qui avait longtemps pris place parmi les astres des cieux, s'abaisser tout à coup sur la terre. Un funeste présent lui avait été fait, une clef mystérieuse lui avait été remise ; elle ouvrit le puits de l'abîme, et il s'en éleva une fumée épaisse, qui obscurcit le soleil et les airs : fumée de l'hérésie, fumée de la philosophie, et les noms changeaient, mais la fumée s'épaississait tous les jours davantage. Et pour compliquer le mal, une étincelle d'ambition jalouse avait jailli jusque sur les trônes ; les rois de la terre prenaient ombrage du règne de Dieu ; et le mot fatal et menteur de liberté, au nom duquel ils devaient subir un si cruel talion, ce mot, dans toute l'acceptation de sa plus flagrante contre-vérité, avait été invoqué d'abord par les pouvoirs humains contre le pouvoir de Jésus-Christ, par les magistrats contre l'Église. Depuis longtemps on entendait un secret frémissement des nations, une sourde fermentation des peuples. Enfin le cri de guerre a retenti ; l'impiété a rassemblé sous ses étendards mille soldats divers qui ont oublié leurs préjugés de naissance, d'opinion, de rang, pour se coaliser contre l'ennemi commun. Désunis sur mille autres points, ils n'ont ici qu'une pensée unanime :

Cogitaverunt unanimiter, simul adversum te testamentum disposuerunt.

Et quel est-il, cet ennemi si dangereux contre qui je vois marcher ces bataillons si serrés? Ah! que d'autres s'arrêtent à discuter les passions secondaires, à déplorer l'ébranlement des contre-coups et les accidents de la mêlée. Pour moi, m'élevant au-dessus de ces calamités comme pour n'envisager que la tendance principale, je dirai avec un roi, grand homme d'État, que, dans son fond et dans son essence, la conspiration a été ourdie contre Dieu et contre son Christ: *Convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus*. C'est Dieu, c'est son Christ dont on veut briser les chaînes, dont on veut secouer le joug: *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus à nobis jugum ipsorum*. C'est à Dieu que s'attaque la révolte, c'est lui dont on ne veut plus reconnaître les droits et supporter la royauté: *Nolumus hunc regnare super nos*. Si l'existence de l'Être suprême est encore avouée, c'est pour garder le droit de l'outrager et de le bannir du monde. Qu'il réside au ciel, à la bonne heure! mais qu'il ne se mêle pas aux choses de la terre, et que ses droits prétendus ne viennent pas attenter aux droits plus sacrés de l'homme! Ils ont dit à Dieu, et surtout à son Christ: Retire-toi loin de nous, nous ne voulons pas de la science de tes voies: *Dixerunt Deo: recede à nobis; scientiam viarum tuarum nolumus*. Et il fut fait comme il fut dit.

Il existait un pacte ancien, une longue alliance entre la religion et la société; le pacte fut déchiré, l'alliance rompue: *Et averterunt se, et non servaverunt pactum, quemadmodum patres eorum*. Dieu était dans les lois, dans les institutions, dans les usages; il en fut chassé, le divorce fut prononcé entre la Constitution et l'Évangile, la loi fut sécularisée, et il fut statué que l'esprit de la nation moderne n'aurait rien à démêler avec Dieu duquel elle s'iso-

lait entièrement : *Et in lege ejus noluerunt ambulare... , et non est creditus cum Deo spiritus ejus.* Dieu avait sur la terre des temples majestueux que surmontait le signe du Rédempteur des hommes ; les temples sont abattus ou fermés : on n'y entend, au lieu des chants sacrés, que le bruit de la hache ou le cri de la scie ; la croix du Sauveur est renversée et remplacée par des signes vulgaires : *Posuerunt signa sua, signa ;... in securi et ascia dejecerunt eam, incenderunt igni sanctuarium tuum.* Dieu avait sur la terre des jours qui lui appartenaient, des jours de fête qu'il s'était réservés et que tous les siècles et que tous les peuples avaient respectés unanimement ; et toute la famille des impies s'est écriée : Faisons disparaître de la terre les jours consacrés à Dieu : *Dixerunt in corde suo cognatio eorum simul : quiescere faciamus omnes festos Dei à terra.* Dieu avait sur la terre des représentants, des ministres qui parlaient de lui et qui le rappelaient aux peuples ; les prisons, l'exil, l'échafaud, la mer et les fleuves ont tout dévoré. Enfin, disent-ils, il n'y a plus de prophète, et Dieu ne trouvera plus de bouche pour se faire entendre : *Jam non est propheta, et nos non cognoscet amplius.*

Mon Dieu, s'écriait saint Paulin, quand les Barbares, plus avides de pillage qu'enivrés d'impiété, allaient fondre sur sa patrie, mon Dieu, je suis prêt à vous donner ma vie ; mais, de grâce, que je sois martyr de votre nom et non pas martyr de mes richesses : *Non crucier propter aurum aut argentum.* O vous tous qui portez sur votre front l'onction sainte qui fait les pontifes ou les prêtres, les rois ou les prophètes, de quelque prétexte que l'on s'arme contre vous, rassurez-vous : c'est à cause du nom de Jésus-Christ que vous êtes un objet de haine ; et le Seigneur, qui sait discerner des cupidités accessoires la passion dominante, vous dit comme à Samuel : C'en est pas vous qu'ils

ont rejeté, mais c'est moi, de peur que je ne règne sur eux : *Non enim te abjecerunt, sed me, ne regnem super eos*. C'en est fait, tous les droits de Dieu sont anéantis, il ne reste debout que les droits de l'homme. Le premier crime est consommé; la nation s'est déclarée pratiquement athée. Mais ce n'est que le premier pas, il en reste un second à franchir : *Initium superbiæ hominis apostatare à Deo*, le commencement de l'orgueil de l'homme, c'est d'apostasier à l'égard de Dieu, et de retirer son cœur de celui qui l'a fait. C'est là le début de l'orgueil; mais l'orgueil ne s'arrête pas, il monte, il monte toujours, et c'est de son progrès que naît son châtement.

Mais, avant de raconter le second crime de l'orgueil humain, entendons les reproches paternels du Seigneur concernant cette première prévarication. Ecoutez, maison de Jacob, et toutes les familles de la maison d'Israël. Quel tort vos pères ont-ils donc trouvé en moi pour s'éloigner ainsi de moi? *Quid invenerunt patres vestri in me iniquitatis quia elongaverunt à me?*... Je vous avais fait naître dans le plus beau royaume après celui du ciel; j'y avais multiplié pour vous les dons les plus excellents : *Et induri vos in terram Carmeli ut comederetis fructum ejus, et optima illius*. C'est pourquoi j'entrerai en jugement avec vous, et je soutiendrai ma cause contre les fils des prévaricateurs. Passez aux îles de Céthim et voyez ce qui s'y fait; envoyez en Cédar et considérez bien ce qui s'y passe; et dites s'il s'est jamais rien accompli de semblable, si une nation a quitté ses dieux, et, certes, ils ne sont pas des dieux; mais mon peuple a changé sa gloire pour une idole.

Assurément, M. F., ce n'est pas que les nations qui adorent des dieux de bois ou des dieux de chair soient louables de persévérer dans leurs erreurs. Mais au milieu de leurs superstitions, elles nous donnent un enseignement que le Seigneur a le droit de nous faire remarquer; et ja-

mais elles ne se sont oubliées jusqu'à cette extrémité de mal où nous nous sommes portés. Chez elles, la divinité eut toujours des droits publiquement reconnus et consacrés ; à leurs yeux, mépriser les dieux fut toujours un crime, bâtir une cité sans Dieu fut toujours une folie, tracer un cercle autour de la majesté divine ou l'abaisser au second rang fut une entreprise sans exemple. Je sais, selon la pensée bien connue du célèbre Pic de la Mirandole, je sais que, satisfait de recevoir leurs adorations sous la figure de leurs idoles, l'enfer n'avait pas intérêt à ébranler dans l'esprit des législateurs et des sages ces vérités premières que les peuples chrétiens, abusant des lumières et des grâces qui leur étaient plus abondamment départies, ont été poussés jusqu'à méconnaître. Mais quelle honte et quel malheur pour nous d'être devenus plus impies que l'hérétique et l'idolâtre !

Cieux, soyez dans la stupeur ; portes du ciel, soyez inconsolables ! Mon peuple a fait deux maux : il m'a abandonné, c'est le premier de ses crimes ; mais qu'a-t-il mis à ma place ? C'est, M. F., ce qui me reste à vous dire. J'effraierai vos oreilles, et je ne dirai cependant pas tout ce qui est vrai ; je ne dirai que ce qui est nécessaire pour me conduire à d'utiles conclusions.

Il y avait longtemps que l'usurpation du rang divin avait souri à l'orgueil de l'homme : *Et eritis sicut dii*. Il y avait plus longtemps encore que l'ange tentateur qui proposait cette séduction y avait cédé lui-même : *Ascendam et similis ero Altissimo*. Le moment est venu ; l'autel est libre, l'homme va y placer son idole, et cette idole ce sera lui-même. Hier, c'était un peuple d'athées, et le temple était fermé ; aujourd'hui, le temple est rouvert, et l'orgueilleuse Raison, se substituant à la divinité qu'elle a renversée, s'assied sur les débris du tabernacle et reçoit les honneurs suprêmes. Il en devait être ainsi. La Puissance qui dépose

Dieu est au-dessus de Dieu ; à elle les hommages divins.

Voûtes sacrées de la basilique sainte, pardonnez-moi de redire ce que vous avez vu. L'esprit humain s'était fait athée, le voilà donc qui se fait Dieu. Je sais que, dans le premier délire de cette apothéose, les passions de la multitude traduisirent d'une façon brutale le dogme nouveau, et que le bon goût et surtout l'habileté ne tarda pas à désavouer la forme révoltante de l'inauguration première. Mais si le symbole grossier disparut, la chose figurée demeura, elle survécut à son emblème impur, elle subsiste toujours. Et pour quiconque pose quelquefois sa tête entre ses mains pour réfléchir (je sais que c'est le petit nombre, voilà pourquoi la légèreté publique ne comprendra pas la portée de mes paroles), pour quiconque médite parfois sur l'esprit des temps dans lesquels il a plu au Seigneur de nous appeler à vivre, il est une vérité frappante et qui ressort de l'examen de toutes nos institutions, de toutes nos doctrines, et de tout ce qui constitue l'époque moderne, c'est qu'une divinité plane au-dessus de cet échafaudage d'athéisme, et cette divinité c'est la Raison. Depuis le jour où l'homme abjura ses devoirs pour s'adjuger des droits, depuis le jour où il se déclara maître souverain de sa pensée, jamais il n'a renoncé à sa suprématie religieuse, elle lui est plus chère même que sa souveraineté politique. Oui, du jour où, faisant remonter la puissance de bas en haut, nous nous sommes appelés le peuple-roi, nous avons bien prétendu devenir aussi le peuple-Dieu. Regardez autour de vous, et voyez s'il n'est pas vrai que ce peuple qu'on dit athée s'est arrogé la toute-puissance divine.

Il s'est fait Dieu ; car Dieu, c'est l'Être indépendant, et le peuple a secoué toute dépendance. Lisez la Déclaration des droits de l'homme, ou feuillotez les livres philosophiques de l'école récente et contemporaine : ce que vous

y distinguerez de plus clair, c'est que l'homme ne reconnaît aucune puissance au-dessus de lui, il ne relève que de lui-même. Il a dit, ce que Dieu seul peut dire : Je ne servirai pas : *Dixisti : non serviam*. Il s'est fait Dieu ; car Dieu, c'est l'Être souverainement parfait, et le peuple s'est déclaré impeccable. Lisez son histoire telle qu'il a soin de l'écrire lui-même : vous verrez que ce qu'il fait est toujours bien fait, que ses crimes apparents sont ou de sublimes vertus, ou de hautes nécessités, que ses excès doivent être respectés au moins comme des mystères, et que les lui reprocher c'est blasphémer sa suprême sagesse. Il s'est fait Dieu ; car Dieu seul est infallible, et le peuple, depuis qu'il a refusé l'infaillibilité à l'Eglise de Jésus-Christ, se l'est attribuée à lui-même. Infaillibilité législative : la loi, décrétée au nom de l'homme et sans Dieu, est trois fois plus sainte et divine ; infaillibilité judiciaire : la justice, rendue au nom de l'homme, ne se trompe plus, le jugement définitif est irréformable, la flétrissure sans réhabilitation possible, et tout ce que l'innocence peut obtenir, c'est d'être amnistiée. Il s'est fait Dieu ; car Dieu est le grand rémunérateur des hommes, et le peuple a usurpé la suprême dispensation des récompenses : il tresse des couronnes, décrète des apo théoses, et ses enfants, comme des demi-dieux, siègent autour de la Raison souveraine sur des trônes, disons mieux, sur des autels. Il s'est fait Dieu ; car Dieu seul pénètre dans le fond de l'âme qui est un abîme : et le droit souverain du peuple atteint les consciences, sonde les reins et les cœurs, et s'il y découvre, s'il y soupçonne une pensée, un engagement, un vœu secret, il prononce des exclusions et des bannissements. Il s'est fait Dieu ; car Dieu seul a autorité, juridiction sur les intelligences, Dieu seul a un droit de paternité transcendante : et le domaine du peuple s'étend sur tous les êtres, s'élève au-dessus de celui des familles : *A quo omnis paternitas* ; il a le monopole de la doctrine, il règle dans

quel moule sera jetée, à quelle effigie sera frappée la raison de tous les citoyens, et tout homme venant en ce monde sera illuminé de la lumière qu'il aura déclarée la seule véritable ; au lieu de l'Évangile de Jésus-Christ, il décrète je ne sais quel évangile de l'ère nouvelle, écrit par je ne sais quel évangéliste équivoque ; au lieu du dogme catholique et apostolique, il décrète je ne sais quel dogme de l'esprit moderne, obligatoire pour tous ; et, au lieu que tous les enfants de la nation chrétienne se laissaient conduire autrefois sans répugnance et par une impulsion légitime au pied de la croix qui a sauvé le monde, il se trouvera un sophiste tyran pour déclarer, à la face de l'univers, que tous les fils de la nation libre iront, bon gré mal gré, s'agenouiller avec amour devant le couteau qui a égorgé leurs pères. Enfin il s'est fait Dieu, car à Dieu seul il appartient de donner une religion à sa créature : et l'on a vu l'esprit humain se mettre à l'œuvre pour enfanter des cultes de sa façon, et il a été facile de comprendre que son orgueil pût se soumettre à une religion qu'il aurait faite, puisqu'en adorant son ouvrage, au fond il n'adorerait que lui-même.

Que dis-je ? Ouvrez le livre le plus récent d'un des docteurs de la jeunesse, vous y lirez ces paroles étranges : « Je ne connais plus d'autre religion que l'humanité. La France aurait grand tort de chercher une religion, puisqu'elle est elle-même une magnifique religion. » M. F., l'homme peut-il pousser plus loin le délire ? Et quant aux cultes plus anciens, on a vu la Raison souveraine de ce même peuple administrer et gouverner plus ou moins arbitrairement les diverses religions admises à vivre dans son sein, régler celle-ci plus docile, décréter d'abus contre celle-là plus rebelle, et, se tenant au-dessus de tous ces dieux de la multitude, *Deus deorum et Dominus dominantium*, les entendre, les juger, les conseiller et les accorder tant bien que mal entre eux : *In medio autem deos dijudicat.*

Je m'arrête ici, M. F. Je pourrais accumuler mille autres preuves de cette usurpation sacrilège des droits de Dieu, au profit de l'orgueil humain. Je devrais dire surtout que c'est le propre de Dieu de s'aimer soi-même, de s'adorer soi-même, de rapporter tout à soi : et je vous montrerais ici le peuple au milieu duquel nous vivons, malheureusement trop conséquent avec le dogme de sa déification, faire de l'égoïsme sa seule morale, placer en soi-même sa fin dernière, et sacrifier honneur, probité, conscience, dévouement, génie, au culte de l'or et du plaisir ; et il en devait arriver ainsi, la pratique devait se concilier avec la croyance, le cœur devait se mettre d'accord avec l'esprit, et, comme lui, devenir son Dieu à lui-même. O vous donc, héritier de Platon, de Thalès ou de Pythagore, philosophe, qui que vous soyez, qui voyageriez chez les divers peuples pour étudier leurs institutions, leur philosophie et leurs mœurs ; après avoir parcouru notre pays dans tous les sens, considéré l'esprit public dans les principes et dans les faits qui en découlent, écrivez sur le front de cette nation ces trois mots qui forment tout son symbole, son décalogue et son culte : Je crois en un seul Dieu, et ce Dieu c'est moi-même : *Credo in unum Deum.*

Je m'empresse de le dire, mes Frères, et je le répéterai un autre jour, car je serais inconsolable de calomnier ma patrie : heureusement les principes mauvais dont je viens de parler ne sont pas acceptés de tous ; et, plus heureusement encore, parmi ceux qui les acceptent, il en est peu qui ne s'effraient pas d'en déduire et d'en justifier les conséquences. D'où il résulte que, malgré les institutions et le droit public, il demeure d'une part un grand nombre d'adorateurs fidèles du vrai Dieu, d'autre part, un grand nombre d'âmes honnêtes qui valent mieux que leurs principes.

Mais il n'en demeure pas moins démontré, ce que j'ai avancé, que nous avons péché tous ensemble, en corps de

nation ; que la société dont nous faisons partie a consommé les deux crimes les plus monstrueux qui aient jamais été commis à la face du soleil ; et que ces crimes persévèrent en droit à l'état de principes, et plus ou moins en fait à l'état de conséquences. D'où je conclus, en finissant, qu'une conversion générale est notre premier besoin et notre premier devoir.

Ne vous est-il jamais arrivé, mes Frères, de frissonner d'épouvante, en entendant, dans l'Écriture, quelles épouvantables calamités provoquent sur elle l'apostasie et l'impiété des nations : *Exurge Deus, non prævaleat homo* : Levez-vous, Seigneur, et qu'il ne soit pas donné à l'homme de prévaloir contre vous ; *effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, et in regna quæ nomen tuum non invocaverunt* : épanchez les flots de votre colère sur les nations qui ne vous connaissent pas et sur les royaumes qui n'invoquent pas votre nom. Quand il s'agit de l'homme, Dieu est patient, car ici le juge et le coupable sont l'un et l'autre éternels ; et si l'impie est comme enseveli dans le manteau de sa prospérité, n'en soyez pas scandalisé, car à cet instant-là même, son âme paraît devant le juste juge, et les feux vengeurs sont allumés pour jamais. Mais quand il s'agit des nations, la patience divine a un terme, parce que les nations sont filles du temps, et que c'est dans le temps seulement qu'elles peuvent être justiciables du souverain Maître. Voilà pourquoi cet avertissement si fréquent des prophètes à la nation sainte : Si vous ne faites pénitence, votre ruine est infaillible.

Mais ne s'est-il pas appesanti déjà sur nous, mes Frères, le bras du Seigneur irrité ? ou plutôt, l'excès de nos iniquités n'a-t-il pas apporté avec lui son châtiment ? N'est-ce pas un cri qui éclate de toutes parts autour de nous, que la société est gangrenée de corruption, que la dissolution

est prochaine et inévitable? Tous les jours n'entendons-nous pas les sages s'alarmer, les forts eux-mêmes s'effrayer? Sous l'empire de cette orgueilleuse idolâtrie de nous-mêmes, que nous avons substituée à l'humble adoration de Dieu, que sont devenus la beauté des mœurs et des caractères, les vertus publiques et privées, l'esprit de sacrifice et de loyauté généreuse? Chacun se faisant son Dieu à soi-même, tout désintéressement a disparu, tout respect du droit d'autrui, tout dévouement à la chose publique. Au milieu de cet égoïsme général, je vois d'ardentes ambitions qui s'élèvent, des tyrannies qui ne rencontrent que complaisance servile. La raison privilégiée de quelques-uns se chargeant d'exercer la souveraineté divine au nom de la raison de tous, qui pourrait dire jusqu'à quelle rigueur cette divinité nouvelle pousse un droit qu'elle élève d'autant plus haut qu'elle se dit la raison élue de la multitude?

Israël, que tes dieux se lèvent et qu'ils te secourent, ces dieux que tu t'es faits à toi-même! Eh quoi donc! Ce peuple n'est-il donc plus le peuple franc par excellence? Israël, es-tu donc esclave ou le fils des esclaves, que je te vois livré en proie à toutes les servitudes? Les fils de Memphis et de Taphnès t'ont meurtri jusqu'à la tête. Et d'où cela t'est-il arrivé, sinon de ce que tu as abandonné le Seigneur ton Dieu, lorsqu'il te conduisait lui-même dans la voie? Sache donc et reconnais quel mal c'est pour toi, et combien il t'est amer d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu. Depuis bientôt un siècle, tu as brisé le joug et tu as dit: Je ne servirai pas. Puis, après cette déclaration si fière, on t'a vu, comme une lâche courtisane, sur toutes les collines élevées, sous tous les arbres chargés de feuillages. Mon peuple, il est temps de t'arrêter dans la voie de la honte et de la perdition; reviens à moi, dit le Seigneur.

N'entendrons nous pas, mes Frères, cette invitation du

Seigneur ? Notre société attendra-t-elle, comme Antiochus, le moment extrême de sa dissolution, de sa putréfaction, pour reconnaître, mais inutilement alors, qu'il est juste d'être soumis à Dieu, et qu'il ne sied pas à un mortel de se poser le rival de Dieu : *Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire ?*

Oui, mes Frères, c'est contre Dieu que nous avons péché ; c'est à Dieu seul que nous devons réparation. Mais quoi ! me dites-vous, nous ne sommes pas la nation, nous ne sommes pas législateurs et chefs du peuple ; vous nous parlez du crime de la société tout entière, il ne tient pas à nous de le réparer. Je le sais, mes Frères ; mais je sais aussi que, dans un sens très véritable, ce sont les mœurs qui font les lois, que c'est l'esprit public qui dicte le droit public. Un peuple n'écrit que ce qu'il fait ; les lois viennent après les actes. La société n'a promulgué des principes athées qu'après que l'esprit d'athéisme s'est répandu dans son sein.

Je vous dis donc à tous, et je dis à chacun : C'est Dieu, c'est Jésus-Christ, que nous avons outragé, dont nous avons méconnu les droits, dont nous avons rejeté le joug salutaire. Aujourd'hui, déposons notre haine ; rendons à Dieu ce qui appartient, ce qui appartiendra éternellement à Dieu. Que chacun de nous pour sa part, au lieu de céder à l'entraînement de l'idolâtrie publique, paie à Dieu son tribut, incline sa raison devant la raison de Dieu, sa volonté devant la volonté de Dieu ! Et bientôt le crime général sera réparé, le droit de Dieu sera publiquement reconnu ; Jésus-Christ régnera sur la société tout entière. Et avec le scandale de la plus vaste apostasie cessera aussi la plus fâcheuse de toutes les situations. Car il est impossible de nier que, si la loi est l'expression des mœurs, à son tour elle réagit sur elles, que l'effet se transforme en cause, et que le plus grand de tous les malheurs, c'est que le dérè-

glement ait sa source dans ce qui devrait servir de règle.

Mais Jérémie me fait entendre vos objections, et voici la première. « Vainement, dit le Seigneur, vainement pour ramener mon peuple, j'ai frappé ses enfants ; ils n'ont pas voulu comprendre le châtement, et ils m'ont répondu : C'est un fait accompli, nous nous sommes retirés de toi, nous n'y reviendrons pas, notre amour-propre y est engagé. » Mes Frères, n'est-ce pas ce langage qui a retenti souvent à nos oreilles ? Oui, l'esprit humain le reconnaît : il n'a recueilli, pour fruit de son œuvre, que la misère. Mais comment donner le démenti à l'ouvrage de nos pères ? C'est un fait accompli, la société s'est sécularisée, l'homme a divorcé avec Dieu, il n'y reviendra plus : *Recessimus, non ultra veniemus ad te*. La religion est la source de mille biens, c'est vrai ; mais notre honneur est en cause. Plutôt tous les maux sans Dieu que tous les biens avec lui et par lui : *Recessimus, non ultra veniemus ad te*.

Ah ! mes Frères, si je venais dire aux hommes de notre siècle de renoncer absolument à leur œuvre en tant qu'œuvre humaine ; si, me faisant l'apôtre du passé, je réclamaï le retour de toutes les institutions anciennes ; si, au lieu d'être le prêtre de Dieu, je devenais l'avocat d'une classe quelconque de la société, je comprendrais peut-être cet orgueil, cet intérêt, ce zèle, cette opiniâtreté à défendre ce que vous appelez l'ouvrage de vos pères. Mais qu'importent à l'homme de l'éternité les vicissitudes du temps, des hommes qui se substituent à d'autres hommes, des renversements de fortune, des déplacements de privilèges, des transformations sociales ! cela s'est vu et se verra dans tous les temps. Mais aussi ce qui a été prêché et ce qui devra être prêché dans tous les siècles, c'est que c'est un fol orgueil à l'homme de vouloir se passer de Dieu, s'égalér à Dieu ; c'est que, malgré le frémissement orgueilleux des peuples, Dieu règnera sur eux, c'est son droit, et que s'il n'y règne

pas par l'amour, il y règnera par la justice et la vengeance : *Quoniam regnavit Deus, irascuntur populi* ; c'est que par conséquent un peuple qui veut vivre et qui a eu le malheur de détronner Dieu, doit s'empressez de le replacer sur les autels et de se prosterner à ses pieds.

Je vous demande de reconnaître que l'homme n'est pas égal à Dieu ; cet aveu demande-t-il un effort si grand d'humilité et d'abnégation ?

Jérémie me révèle une seconde objection. « J'ai rappelé mon peuple vers moi, et mon peuple a dit : J'ai perdu toute espérance, je n'en ferai rien ; j'aime les dieux étrangers avec passion, et ce sont eux que je veux suivre. J'ai dit au bois : Tu es mon père ; à la pierre : Tu m'as donné le jour. » Mes Frères, qui de nous n'a pas été témoin de cette lassitude, de cette défaillance ? On avoue qu'il était mieux de servir Dieu, qu'il serait nécessaire de revenir à lui ; mais on objecte l'affaissement, l'impuissance, le dégoût : *Desperavi, nequaquam faciam* ; il faudrait un effort, et l'on a perdu toute énergie. D'ailleurs on a pris à gré les dieux étrangers, et l'on veut les suivre ; toutes les affections sont collées à la matière, le cœur appartient aux idoles, il n'a pas la force de se détacher. L'esprit public est entré dans une autre direction, il y persistera : *Adamavi quippe alienos et post eos ambulabo*. Et la nation ainsi découragée retombe sur elle-même, et désespérant de revenir jamais à la lumière, elle se rassied définitivement dans les ténèbres et les ombres de la mort : *Sedentes in tenebris et umbra mortis*.

Mes Frères, écoutez ce que répond le Seigneur : Mon peuple, et pourquoi donc ferais-tu un pacte avec la mort ? Quand tu désespéreras ainsi de toi-même, tu prouveras que tu ne connais ni ce qui reste de vie dans ton sein, ni ce qu'il y a de puissance dans mon bras et d'amour dans mon cœur. Une vierge peut-elle oublier sa parure, et une femme l'écharpe qu'elle porte sur son sein ; et mon peuple aban-

donnerait pour toujours le Dieu qui fait son bonheur et sa gloire! On dit d'ordinaire : Si une femme répudiée par son mari en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore? Pour toi, ô fille d'Israël, tu t'es couverte d'opprobre, et néanmoins reviens à moi et je te recevrai, dit le Seigneur. Ces paroles tireraient des larmes des plus durs rochers : *Ergo saltem modo*; donc au moins maintenant que toutes tes illusions sont envolées, lève les yeux et vois quels mensonges tu n'as pas aimés, quelles passions tu n'as pas caressées; tu as enivré les autres peuples de tes poisons; tu as pris un front qui ne savait plus rougir. Ah! du moins aujourd'hui, invoque-moi en disant : O Dieu, vous êtes mon Père et le guide de ma virginité : *Pater meus, dux virginitatis meæ tu es*; c'est sur votre bras que je m'appuyais pendant tant de siècles, alors que brillaient en moi, avec ma foi virginale, toutes les qualités généreuses que l'univers admirait : dévouement, courage, génie, enthousiasme. Reviens à moi, peuple rebelle, et je guérirai tout le mal que tu t'es fait en te détournant de moi : *Convertimini, filii, revertentes, et sanabo aversiones vestras*. Oui, je te guérirai, car moi, le Seigneur, j'ai le pouvoir de cicatriser les plaies des peuples comme celles des individus; j'ai créé les nations guérissables, et ma toute-puissance a opéré plus d'une fois ce prodige. O Juda prévaricatrice, considère ta sœur Israël; France, regarde ta sœur d'outre-mer : *Prævaricatrix soror*, et admire par quelle voie merveilleuse mon bras, mon cœur la ramènent tous les jours à moi.

Courage, c'est ainsi que tu reviendras à ton Dieu; tout à coup l'esprit d'en haut s'emparera de tes multitudes, le nombre de mes prêtres ne suffira pas à ce mouvement de retour, et ils m'apporteront tes enfants à pleins bras : *Et afferent filios tuos in ulnis*. De précieux instincts qui se déroberent encore à toi, mais qui ne sont qu'endormis, se

réveilleront dans ton sein. Et tandis que, le cœur encore plein de rage et la bouche frémissante de menaces peut-être, tu sembleras entrer dans la route de Damas, dans la voie de la persécution, tout à coup une force secrète te renversera. Qui êtes-vous ? me demanderas-tu. Je suis ce Jésus que tu persécutes. O France, il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon ; faire la guerre à Dieu est contre la nature. Relève-toi, race prédestinée, vase d'élection, et va, comme par le passé, porter mon nom à tous les peuples et à tous les rois de la terre.

Ah ! qui me donnera de voir ces jours que la toute-puissance de Dieu nous prépare ? Qui me donnera de voir mon pays accepter franchement et sans retour la suprématie de Dieu et abjurer les vains rêves de sa rébellion insensée ? Car toute la question est là. Le jour où nous serons tous d'accord sur l'Évangile, toutes nos divisions intestines disparaîtront. Qui me donnera de me joindre un jour à la multitude des nouveaux fils d'Israël pour dire avec eux : Nous voici, Seigneur, nous revenons à vous ; car vous êtes le Seigneur notre Dieu ? Vraiment toutes les collines, et la multitude des montagnes sur lesquelles nous avons idolâtré, n'étaient que mensonge : *Vere mendaces erant colles, et multitudo montium*. La confusion et la honte n'ont cessé de dévorer l'œuvre de nos pères depuis que nous la connaissons : *Confusio comedit laborem patrum nostrorum ab adolescentia nostra*. Eux et nous, nous nous sommes couverts d'ignominie, parce que, depuis notre enfance jusqu'à ce jour, nous avons péché et nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu.

Puissent ces aveux de la conversion d'Israël être bientôt sur nos lèvres à tous, mes Frères ! C'est ce que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 22, n. 12 ; p. 23, n. 24, 4^o. — *Avertissement* : p. xxv.

XXVII

SECOND SERMON

SUR LE RETOUR A DIEU, DEVOIR SPÉCIAL DES CHEFS DE LA SOCIÉTÉ,
PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE III^e DIMANCHE DE
CARÊME.

(15 mars 1846)

*Jerusalem, Jerusalem, conver-
tere ad Dominum Deum tuum.*

Jérusalem, Jérusalem, reviens
vers le Seigneur ton Dieu.

MONSEIGNEUR,

Il ne m'a pas été difficile, M. F., de vous persuader de la nécessité absolue de revenir au Seigneur par une réforme et une conversion générale. Nous avons considéré le corps social dans tout ce qui constitue son existence et sa vie, et nous y avons reconnu des germes de dissolution et de mort ; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, nous n'y avons trouvé aucune partie saine ; et, remontant des effets à la cause, nous avons été forcés d'avouer que le dérèglement des idées et des mœurs a sa source dans ce qui devrait leur servir de règle, que les vices de la société moderne sont le hideux produit de ses principes, et que le droit public est complice de la dépravation publique. Nous avons dit avec Jérémie : Et d'où proviennent tant de maux, sinon de ce que la nation a

abandonné le Seigneur son Dieu, lorsqu'il la conduisait lui-même dans le chemin de la prospérité et de la gloire ? *Numquid non istud factum est tibi, quia dereliquisti Dominum Deum tuum, eo tempore quo ducebat te per viam ?*

Mes Frères, ou je me trompe beaucoup, ou ce sujet que Dieu m'a inspiré de développer pendant la sainte quarantaine, sujet mille fois traité, emprunte aux temps dans lesquels nous vivons un intérêt et une importance vraiment infinis. Cette conversion que je vous prêche, ce mouvement de retour vers Dieu, les anges du ciel regardent avec anxiété si la société moderne va enfin en comprendre l'indispensable nécessité ; et, selon qu'elle sera sourde ou docile à cet appel, ils s'apprêtent ou à voiler leur face de leurs ailes et à verser des larmes inconsolables sur une grande ruine, ou à saisir leurs lyres et à chanter le plus beau de tous les triomphes de la miséricorde divine. Que n'ai-je donc l'autorité des prophètes pour redire avec leur accentuation imposante ces paroles si dignes d'être entendues : Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi vers le Seigneur ton Dieu : *Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum !*

Mais comment une nation entière revient-elle à Dieu ? Je l'ai dit, mes Frères : la nation, c'est l'ensemble des individus, et toute conversion individuelle contribue, plus puissamment qu'on ne pense, à préparer et à déterminer la conversion générale. Cependant, je dois l'avouer, parmi les individus, il en est dont la conversion a plus d'autorité et d'importance ; le sort d'un peuple tout entier est entre les mains de quelques-uns dont l'exemple devient sa loi. C'est pourquoi, après avoir établi précédemment que la conversion est le besoin et le devoir de tous en général, avant de montrer, ainsi que je l'ai promis, qu'elle est le devoir et le besoin de chacun en particulier ; je veux aujourd'hui traiter une proposition intermédiaire, et vous faire comprendre que la conversion est le besoin et le

devoir spécial de quelques-uns : je veux dire de tous ceux qui, à cause d'une supériorité quelconque de fortune, de considération, d'intelligence, d'autorité, sont devenus les chefs de la société qui reçoit d'eux l'impulsion et le mouvement. J'attache le plus grand prix à cet entretien qui sera simple et familier ; je parlerai avec toute la franchise, mais aussi avec toute la charité que comporte et qu'exige mon ministère. *Ave Maria.*

Il est écrit dans les Livres saints que Dieu a donné à chacun des hommes une mission, une sorte de mandat pour ce qui regarde les intérêts éternels du prochain : *Mandavit unicuique Deus de proximo suo.* Cette mission, ce devoir concerne surtout quiconque occupe un rang élevé au-dessus de ses semblables, et les aînés du siècle s'approprieraient le langage des premiers d'entre les homicides, si à la religion qui leur demande compte de l'âme de leurs frères, ils osaient répondre : Est-ce que je suis constitué gardien de mon frère ? Non, il n'en était pas le gardien, il en était le bourreau. Les hommes influents d'une ville, d'une province, d'une nation auront à répondre au tribunal de Dieu non pas seulement de leur âme, mais de beaucoup d'autres âmes ; ils sont, par la nécessité de leur position, des apôtres du ciel ou de l'enfer, des moyens de salut ou de ruine.

Si les grands, les riches, les savants abandonnent la religion, ils donnent le signal d'une apostasie qui sera bientôt universelle. Abritée sous leur nom et protégée par leurs exemples, n'avons-nous pas vu, ainsi que s'en plaignait déjà l'illustre évêque de Clermont en présence d'une cour qui avait besoin de ces leçons, l'impiété devenir un air de distinction et de gloire, un titre d'honneur et de considération, un mérite qui suppléait à toutes les autres qualités et conférait à des hommes obscurs un privilège de

familiarité auprès des princes des peuples? De là pour les grands un nouveau devoir qu'ils ont contracté envers la religion et la société, devoir de justice rigoureuse qui consiste dans la réparation du mal qu'ils ont commis. Ce sont les chefs de la nation qui ont mis en crédit l'impiété, et donné naissance à tous les maux que l'impiété traîne à sa suite ; c'est à eux désormais d'imprimer le mouvement de retour à la religion, et de rendre à la société tous les biens que la religion apporte avec elle.

Mais j'entends une voix qui s'élève, et qui me dit : Est-ce qu'aujourd'hui tous les hommes qui ont quelque valeur ne proclament pas unanimement que le temps de l'incrédulité est passé, et que la religion est un besoin profond de notre époque? Le jeune homme à peine sorti des écoles ne débute-t-il pas par une brochure sur la question philanthropique et religieuse? Oui, mes Frères, je veux bien le reconnaître, la société a fait un grand pas, les esprits ont marché. On répète chaque jour, dans une certaine sphère moyenne comme dans une sphère plus élevée, que la religion est indispensable pour maintenir les classes inférieures. Nous entendons les noms de Dieu, de Providence ; on parle de morale, de morale religieuse ; quelquefois même on hasarde les noms de Jésus-Christ et de l'Évangile ; on va plus loin, on se met à l'œuvre, on écrit des livres sur la moralisation, on vote des millions pour la réforme pénitentiaire. L'enfant, le pauvre, l'ouvrier sont l'objet des dissertations les plus circonstanciées, des soins les plus touchants. Que manque-t-il donc à cette croisade des chefs de la société, et que faudrait-il pour que leurs efforts fussent couronnés de succès ?

Ce qui manque, je vais le dire d'abord ; ce qu'il faudrait, il me sera facile de le dire ensuite. Ce qui manque à ces nouveaux apôtres, c'est : 1° la conviction, 2° l'exemple pratique. D'où il arrive que leurs enseignements sont

inefficaces : 1^o parce qu'étant purement humains, ils ne sont pas bénis de Dieu, et 2^o parce qu'étant inconséquents et intéressés, ils ne sont pas recevables de la multitude. Ce qu'il faudrait donc, ce qui est indispensable au succès de l'entreprise, ce serait que tous ceux qui veulent réformer la société au nom de Dieu et de l'Évangile commençassent par s'en rapprocher eux-mêmes sincèrement, pratiquement, entièrement. Voilà l'ensemble d'idées que je viens développer et qui compléteront notre précédent entretien.

I. Plus d'une fois, mes Frères, nous avons eu la satisfaction de nous rencontrer avec des hommes graves et sérieux, vraiment préoccupés du sort de l'humanité, désireux d'être utiles à leurs semblables, apportant à l'œuvre de la régénération sociale une volonté et un dévouement dignes de tous éloges. Ils avaient vu, d'une part, que les conditions supérieures sont à la veille d'être envahies par les passions de la multitude; d'autre part, que les mauvais instincts de la multitude lui sont infiniment nuisibles à elle-même. Ils avaient compris qu'il fallait trouver une digue à opposer à ce débordement; et, après mille autres tentatives, ils s'étaient enfin convaincus qu'il fallait demander à la religion son appui, à notre ministère son concours. Ou du moins (car depuis que la société s'est sécularisée, l'apostolat est devenu laïque) ils se montraient disposés à faire avec nous, peut-être même à notre place, ce que nous avons fait si heureusement pour le peuple dans d'autres siècles; et ils nous priaient de leur prêter notre ascendant sur les âmes, de les investir d'une portion de notre sacerdoce spirituel. Mais bientôt nous éprouvions une surprise profonde. Ces hommes si ardents à mettre en jeu toutes les ressources que fournit la foi chrétienne, nous étions forcés de le reconnaître, ils ne possédaient pas cette foi dans leur âme.

L'Évangile de Jésus-Christ enseigne au pauvre l'amour de sa condition malheureuse, à celui qui ne possède pas le respect de la propriété, à l'enfant la dépendance envers ses parents, au coupable la nécessité du repentir, à tous les lois de la probité. En tout cela, l'Évangile est excellent, disent-ils ; nous nous servons de l'Évangile. Mais Jésus-Christ est-il le Fils de Dieu ? Le christianisme est-il une institution surnaturelle ? l'Évangile est-il un livre descendu du ciel, ou seulement le dernier effort de la sagesse et de la raison humaine ? Faut-il admettre les miracles par lesquels il tend à établir son origine divine ? Que faut-il penser des mystères qu'il nous propose à croire ? Questions inutiles. L'Évangile est excellent tel qu'il est pour les multitudes : ne discutons pas sa valeur religieuse ; contentons-nous de nous en servir quel qu'il soit. Quant à nous, nous nous abstiendrons d'examiner le fond de la chose. Nous avons reçu une éducation qui nous place au-dessus du besoin de la religion ; et d'ailleurs nos intérêts nous interdisent les passions inquiètes et turbulentes que nous voulons réprimer dans les conditions vulgaires. Ainsi raisonnent ces hommes. Ils ont l'Évangile à la main et ne l'ont pas dans le cœur ; ils enseignent, mais ils ne croient pas.

Encore si l'inconvénient s'arrêtait là : l'incrédulité privée de l'apôtre est un fait intérieur qui peut être dissimulé, qui se soupçonne, mais qui ne se démontre pas. Malheureusement la religion a certaines exigences qui vont rendre manifeste le côté faible de ces instituteurs du peuple.

L'Évangile, auquel on fait ainsi appel pour la réforme des multitudes, prescrit des devoirs dont l'accomplissement est visible, et se réfère à des actes publics et solennels. Il veut que le chrétien interrompe une fois la semaine les travaux corporels, pour consacrer un jour tout entier

aux exercices religieux en même temps qu'au repos de ses membres fatigués. Il veut que le chrétien en ce jour aille, en société de tous ses frères, se prosterner devant les autels et prendre part à la grande et suprême action du culte qui est le sacrifice. Il veut qu'en ce même jour le chrétien, qui ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, aille humblement entendre la parole du prêtre qui tombe de la chaire sacrée. Il veut qu'une fois l'année au moins cet homme pécheur aille déposer ses fautes aux pieds de Jésus-Christ, dans le cœur d'un céleste confident, s'asseoir à la table trois fois sainte où un Dieu se fait l'aliment et le soutien de sa créature. C'est à ces pratiques sensibles, à ces devoirs extérieurs et visibles qu'est attachée toute la vertu, toute l'efficacité de la morale évangélique ; sans l'accomplissement de ces observances, la religion chrétienne ne garantit plus aucun des fruits qu'on lui demande.

A la bonne heure, disent les plus raisonnables d'entre ces nouveaux apôtres : qui veut atteindre la fin, doit subir les moyens. Puisque nous demandons à l'Évangile ses résultats, laissons-le prescrire librement toutes ses pratiques qui sont au moins relativement bonnes ; au besoin, nous les recommanderons nous-mêmes. Mais pour notre compte, comme nous n'avons pas dit notre dernier mot concernant la valeur réelle et absolue de l'Évangile, nous nous abstiendrons de toutes ces observances gênantes, tombées en désuétude pour la plupart des hommes de notre condition.

Et, en effet, je remarque que ces hommes, si zélés pour la réforme de leurs concitoyens, ne se mêlent jamais à eux dans les circonstances religieuses les plus importantes. A Dieu ne plaise que je perce le mur qui me dérobe et qui doit me dérober leur vie privée. Mais il est un fait patent : on ne les rencontre pas dans le temple ; ils ne

donnent jamais l'exemple de la prière publique ; le dimanche les voit enfermés dans leur cabinet où ils écrivent sur les questions de régénération sociale ; la prédication évangélique ne peut faire arriver à leurs oreilles aucun de ses enseignements, éclairer leurs esprits d'aucun de ses rayons, frapper leurs cœurs d'aucune de ses grâces. Inutile de dire qu'ils ne s'approchent jamais des tribunaux sacrés, et qu'ils ne s'assoient pas plus avec le pauvre à la table divine qu'ils ne s'astreignent à partager avec lui le pain noir de sa misère ou de sa réclusion. Mais, à cela près, ces hommes ont du dévouement, de l'intérêt pour l'humanité ; quelquefois ils sont généreux, compatissants ; en un mot, ce sont de vrais apôtres auxquels il ne manque rien, si ce n'est de croire et de pratiquer ce qu'ils prêchent.

Après cela (voyez quel est l'endurcissement du cœur humain !), comment se fait-il que la multitude ne se laisse pas docilement enseigner et persuader par les soins d'un si touchant prosélytisme ? Comment se fait-il que tant de statistiques, de rapports, tant de brochures philanthropiques, tant d'annales de bienfaisance, tant de créations dispendieuses, des sommes si importantes allouées par le budget, n'aient pas renouvelé la face du monde moral ? Eh quoi ! douze pauvres pêcheurs ont changé l'univers ; et l'on verra les hommes les plus considérables, les publicistes les plus distingués d'un pays, entreprendre l'œuvre de la régénération avec des livres savants et des ressources immenses sans obtenir l'amélioration qu'ils ont en vue ! Et, au contraire, ces mêmes hommes seront enlevés un peu plus souvent que par le passé à leurs élucubrations moralisatrices et à leurs soins domestiques ; le magistrat et le notable par là nécessité d'entendre et de juger, l'avocat par la fonction de justifier et de défendre des crimes tous les jours plus multipliés et plus monstrueux. Serait-il possible que de si louables efforts eussent si peu de succès,

et que la perversité publique fût irréformable à ce point? Qui pourra donc expliquer ce mystère?

M. F., n'allez pas croire que mes paroles soient empreintes d'ironie ou d'amertume. En ces jours difficiles, qui succèdent à des crises violentes qu'avaient provoquées des torts communs à toutes les conditions, certes nous avons mieux à faire que de nous adresser de mutuels reproches; c'est de nous éclairer réciproquement, charitablement, sur les vrais besoins de la société. J'ose le dire, nul ne rend plus justice que moi à quiconque s'intéresse à la cause du malheureux. Dans ce siècle d'égoïsme et de concentration, tout homme qui consacre ses veilles, ses réflexions, sa vie, à la sainte occupation d'adoucir le sort de ses frères, a des droits à la reconnaissance publique. Et lors même que cet homme se trompe dans les moyens, la religion lui doit encore des bénédictions et des encouragements. Mais ne lui doit-elle pas aussi des avertissements et des conseils, et ne lui sera-t-il pas permis, comme preuve de sa sympathie, d'apporter ses lumières et ses enseignements?

Or je dis que cette sorte d'apostolat exercé par les hommes du siècle, cet apostolat dénué de conviction et d'exemple pratique, est condamné à la stérilité et à l'impuissance. Et, entre mille autres raisons, j'insiste sur ce que : 1° il ne peut pas être béni de Dieu, attendu qu'il est purement humain et qu'il ne tourne pas directement à sa gloire; 2° il n'est pas recevable de la multitude, attendu qu'il est inconséquent et intéressé.

La première condition du succès pour un apôtre, c'est la grâce de Dieu. Nous semons, nous plantons, dit saint Paul, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Le travail est de l'homme, le résultat est de Dieu. Or Dieu n'accorde et ne doit accorder sa grâce qu'autant qu'elle produira des fruits qui tournent à sa gloire. Serait-il concevable que

Dieu mit sa grâce surnaturelle au service d'un autre intérêt que le sien ?

Je vois un apôtre chrétien : que se propose-t-il ? La gloire de Dieu, son règne sur la terre, le triomphe de la vérité. Il veut que Dieu soit connu, que Dieu soit aimé, et que les hommes, par l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu, arrivent eux-mêmes au bonheur et à la gloire. Voilà son but. Quels sont ses moyens ? Ceux que Dieu lui-même lui a fournis. Pour conduire les hommes à leur fin, Dieu leur a donné une religion ; il a envoyé son Fils sur la terre ; celui-ci a laissé un Évangile, un livre qui renferme une foi, une loi. L'apôtre croit, et voilà pourquoi il parle ; il a une conviction qu'il veut faire passer dans le cœur de ses frères. Peu confiant en ses propres forces, il prie incessamment le Seigneur de couronner ses travaux. Et s'il atteint son but, il ne croira point avoir remporté lui-même une conquête ; à ses yeux, il demeure un serviteur inutile, un instrument sans valeur ; c'est Dieu qui a parlé par sa bouche.

M. F., ici je comprends que Dieu féconde le ministère de l'homme, le dévouement de l'homme ; car cet homme ne parle pas en son nom mais au nom de Dieu, n'enseigne pas pour lui-même mais pour Dieu.

Je vois un apôtre selon le monde : que se propose-t-il ? La gloire de Dieu ? il ne songe pas même à s'élever jusque-là. Le triomphe de la vérité ? qu'est-ce que la vérité ? il n'y a jamais guère pensé. Il veut la tranquille conservation de l'ordre et d'un état de choses dont la meilleure part lui est assurée ; il aspire à former une société composée d'honnêtes gens plutôt que de chrétiens et de saints ; il désire la plus grande somme de bonheur possible pour tous, sans que la félicité acquise de l'un ait rien à craindre de la félicité à peine ébauchée de l'autre : voilà son but. Quels sont ses moyens ? tous ceux indifféremment que lui suggère la

philosophie ou la religion. Les moyens humains, il les préfère ; mais s'il reconnaît leur insuffisance et leur inefficacité, il se résigne à employer ce qu'on appelle les moyens religieux. Du reste, il n'a personnellement aucune foi dans leur puissance surnaturelle ; il les emploie comme des moyens heureux qui ont acquis de l'ascendant sur les multitudes ; il les emploie jusqu'à ce qu'ayant par eux atteint son but, il puisse les abandonner et les rejeter à tout jamais. Et s'il arrive à ses fins, ce n'est pas à Dieu qu'il attribue le mérite, mais à lui-même ; il n'a pas travaillé pour l'intérêt de Dieu, mais pour le sien.

Or, M. F., est-il possible que Dieu bénisse et qu'il féconde un tel apostolat ? qu'il mette le trésor de sa grâce à la disposition de celui qui, d'une part, ne se propose aucunement ce qui est le but de la grâce, c'est-à-dire la gloire de Dieu et la sanctification des âmes ; et qui, d'autre part, n'a aucune foi dans l'efficacité divine des moyens auxquels est attachée la grâce, et qui s'arrogera tout le succès et tout le fruit dus réellement à l'assistance de l'Esprit-Saint ? Non, évidemment non. L'apôtre ici n'est qu'un homme, il ne se propose rien que d'humain ; Dieu n'a rien à y gagner, Dieu n'interviendra pas.

J'ajoute que cet apostolat, qui est stérile parce qu'étant tout humain il n'est pas béni de Dieu, est stérile encore parce qu'il n'est pas recevable de la multitude, attendu qu'il est inconséquent et intéressé.

Quand un apôtre m'enseigne ce qu'il croit, sa parole a un accent de persuasion qui me pénètre et qui fait passer en moi sa propre conviction. Quand un apôtre me prêche ce qu'il fait, son exemple a une puissance d'entraînement qui me détermine et me tire à sa suite. Voilà le grand secret de la toute-puissance de l'apostolat catholique. L'apôtre croit ; il parle, on le croit. L'apôtre prêche ; il agit en conséquence, on l'imité. François d'Assise croit en Jésus-

Christ qui a dit : Bienheureux les pauvres ; il y croit, et, en preuve, transfuge volontaire de la richesse, il distribue sa fortune aux malheureux et se voue à la pauvreté. Les multitudes l'entendent, le voient ; sa parole, son exemple sont sans réplique. Mais que la multitude puisse soupçonner que l'apôtre ne croit pas ce qu'il enseigne, ne pratique pas ce qu'il prêche, dès lors son apostolat a perdu toute vertu. Voilà ce qui rend et ce qui rendra longtemps encore inutiles tous les efforts tentés aujourd'hui au nom de la société pour la régénération sociale. Que voyons-nous ? Le père veut moraliser son fils, le riche veut moraliser le pauvre, l'honnête homme veut moraliser le coupable ; mais chacun veut moraliser autrui au nom d'une doctrine à laquelle il ne croit pas, d'une religion à laquelle il ne se conforme pas. Prenons un exemple.

Qui n'a souvent admiré les estimables préoccupations d'hommes éminents de notre époque, qui ont comme voué leur existence à l'heureuse pensée de faire servir le châtiement des coupables à leur amendement et de transformer la prison en une sorte de monastère ? La société est descendue dans sa propre conscience ; elle s'est demandé si elle avait fait assez pour le criminel, si elle n'était pas complice de ses fautes. Elle a reconnu que la prison était une école de vice, où l'âme qui n'était encore qu'effleurée par le mal perdait bientôt tout reste de pudeur, où le jeune cœur qui n'avait encore trouvé en lui-même qu'une première pensée perverse, ne tardait pas à se mettre au niveau de la perversité consommée des compagnons de sa captivité. La société s'est émue de cet état de choses ; elle a médité une réforme, elle tente de l'exécuter, et voici ce qu'elle a fait déjà. Elle a commencé par séparer le coupable du coupable, afin que la corruption de l'un ne s'augmentât pas de toute la corruption de l'autre, et que ces âmes avilies et dégénérées ne travaillassent pas avec une

sorte d'émulation à une démoralisation mutuelle. Je sais que les avis sont partagés sur l'opportunité de cette séquestration et de cet isolement.

Les sages ont objecté que, pour être supportée avec résignation et avec fruit, cette solitude exigerait dans le captif la vertu d'un anachorète, les longues habitudes d'oraison, de prière, de vie intérieure, d'un trappiste ou d'un chartreux ; que, pour l'âme qui est loin d'être accoutumée à vivre seule avec Dieu, rien n'est plus affreux que d'être seule avec soi-même, avec son crime, avec son remords stérile et impuissant ; que l'isolement inspire alors un désespoir, une sorte de frénésie et de rage qui conduit aux vices les plus abominables et aux derniers raffinements de corruption.

L'objection est forte. On a cherché à y répondre que l'isolement, la solitude absolue, n'est point une condition directe et nécessaire de ce système de réforme ; que l'unique pensée des réformateurs est de séparer le coupable du coupable, de lui retrancher une société dangereuse ; mais qu'en dehors de là, leur soin, leur désir, est de le mettre en rapport avec tous ceux de ses semblables dont le commerce pourra lui être utile ou agréable. Le prêtre, l'homme de Dieu, dit-on, entrera chaque jour dans la cellule des reclus ; le Frère de Saint-Jean-de-Dieu ou des écoles chrétiennes, les Filles de Charité lui apparaîtront plusieurs fois le jour, comme des anges du ciel, lui apportant l'aliment de son corps et ne se retirant jamais sans avoir fourni quelque aliment utile à son âme. Le magistrat, le publiciste, les philanthropes ne dédaigneront pas de pénétrer quelquefois dans ce réduit. On y verra même descendre le luxe et la richesse qui se seront parés la veille et qui auront dansé au profit de la misère. En un mot, la société députera auprès de cette âme flétrie qu'elle veut réhabiliter, tout ce qu'elle renferme dans son sein de dévouements intelligents et généreux.

Je veux croire à la réalité de ces promesses et de ces engagements, et je veux aussi que l'infortuné qui est l'objet de tant de soins pressés, y ait dignement répondu. La société lui a envoyé le prêtre ; le prêtre a parlé à cette âme, il lui a parlé au nom de Dieu, et comme l'envoyé du ciel bien plus encore que de la société dont la mission est assez équivoque et assez suspecte aux yeux du malheureux. La parole du prêtre est entrée dans ce cœur qui s'en est laissé pénétrer. Les vérités chrétiennes l'ont subjugué par leur autorité, conquis par leur douceur. Il a pris au sérieux le fait d'un Dieu venu sur la terre, d'un Dieu homme, d'un Dieu pauvre, d'un Dieu jugé, condamné, d'un Dieu mort pour les pécheurs, d'un Dieu qui fait profession de pardonner. Il a compris la nécessité de la foi à la parole révélée de Jésus-Christ, la nécessité des pratiques salutaires prescrites par Jésus-Christ, et qui font participer les âmes aux mérites de sa croix et de son sang. Il a versé dans le cœur d'un juge miséricordieux le secret de toutes ses fautes ; au lieu d'une qu'il reniait devant la justice humaine et que la justice humaine a punie, il en a confessé mille, et il en a reçu le pardon. On l'a vu, lui que les hommes ont rejeté loin d'eux, s'avancer vers l'autel, s'asseoir pour la première fois peut-être de sa vie à la table d'un Dieu, de celui qui disait au larron sur la croix : En vérité, tu seras avec moi aujourd'hui dans le paradis. Peut-être le pontife de Jésus-Christ est-il venu se joindre à cette fête, et, en présence des magistrats et de toutes les âmes qui prennent intérêt à la régénération des coupables, a-t-il appelé les dons et la force de l'Esprit-Saint sur cette âme réconciliée.

Le succès est complet, le malade est guéri. Que dis-je ? Parmi les rigueurs de la justice humaine, il a trouvé le don de la grâce divine ; son châtement est devenu son salut, la prison a été pour lui l'école de la foi et de la piété, et il ne tient à rien que je ne dise : Heureuse faute qui lui

a procuré un tel bienfait ! Réjouissez-vous, ô vous tous qui travaillez à l'amélioration de vos frères ; voilà qu'un d'entre eux qui était mort, vient de revivre : *Mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.*

Mais qui le croirait ? Cet homme que la société avait séparé de son corps, et qu'elle déclare aujourd'hui digne de rentrer dans son sein, qui le croirait ? au moment où il reçoit le baiser de la réconciliation, c'est contre elle-même, contre celle qui se dit sa bienfaitrice qu'il faut le mettre en défiance. C'est elle qui va devenir pour lui un piège et un danger, une pierre d'achoppement et de scandale. Le captif est redevenu libre, il sort de prison où il a laissé à la fois la chaîne de fer qu'il y avait trouvée, et la chaîne plus lourde de la corruption qu'il y avait apportée ; il sort affranchi de ses passions mauvaises, muni des principes solides de la religion, armé de résolutions inébranlables de vertu. Mais quel n'est pas son étonnement, quand bientôt il s'aperçoit que ces principes de la religion avec lesquels la société l'a réformé, la société y est totalement indifférente ; que ces pratiques salutaires au moyen desquels son âme flétrie a commencé de refleurir, la société y est absolument étrangère ! Il se prend à réfléchir ; il va de mécomptes en mécomptes, de désenchanteurs en désenchanteurs. Ils avaient donc raison, ceux qui, plus pervers mais aussi mieux instruits, lui disaient que la religion était un moyen comme un autre, exploité par les heureux du monde pour faire accepter leur position à ceux qui manquent de tout. En fait, ces mêmes hommes qui prenaient un si vif intérêt à sa conversion, le dimanche il n'en rencontre aucun autour des autels ; ces mêmes hommes qui lui envoyaient le prêtre pour l'instruire et le changer, pour leur propre compte ils n'ont aucun rapport avec le prêtre. Pour tout dire, il est évident que la société, les chefs de la société ne croient pas un mot, et surtout ne pra-

tiquent pas une syllabe de tout ce qui a persuadé son esprit et converti son cœur.

Et alors dans quelle affreuse perplexité, dans quelle étrange hésitation cet homme ne se trouve-t-il pas ! Que va-t-il devenir ? De deux choses l'une : ou bien cet homme a puisé dans les enseignements du prêtre et dans les sacrements de l'Eglise une foi tellement robuste, une religion tellement solide, qu'en dépit de la contradiction qu'il aperçoit, il demeurera fidèle à Dieu, et il se résignera par vertu à occuper honnêtement, humblement, le dernier rang dans une société dont les hauteurs sont habitées par le vice heureux et par l'imposture triomphante. Et alors, j'ose le dire, cet homme est un phénomène, si ce miracle arrive quelque jour. Chefs du peuple, baissez les yeux, descendez de vos trônes, faites place à celui qui est digne de vous commander. La prison enfante des âmes plus fortement trempées que toutes celles qui sont formées dans la famille ou dans les écoles publiques.

Ou bien, et c'est ce qui arrivera infailliblement, la tentation sera trop forte pour ce malheureux. Il reconnaît qu'on a trompé sa simplicité ; que la société, plus raffinée que lui, a abusé de ce qui restait d'honnête dans son âme. Que sais-je ? Peut-être, dans le trouble où s'égaré son indignation, il soupçonne le prêtre de s'être fait complice des heureux du siècle, et d'avoir accepté l'affreux ministère de prêcher aux malheureux une religion que les autres ne veulent pas entendre de sa bouche. Il retombe dans le scepticisme et le doute ; il se prend à haïr plus fortement que jamais cette société contre laquelle il n'avait été armé jusqu'ici que par la misère, mais qu'il trouve aujourd'hui vile et méprisable par sa fourberie et son égoïsme sacrilège. C'en est fait, et la perversité de cet homme sera pire désormais que par le passé : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Mes Frères, et que répondre à cet homme ? Et quand il juge, lui, dans son âme et conscience, que si le Dieu qu'on lui a prêché était le Dieu véritable, il ne devrait pas seulement être le Dieu des repris de justice, mais aussi le Dieu des honnêtes gens : que lui dire ? Qui lui fera croire que le Dieu du ciel n'ait de droits à exercer que derrière les verrous, et que sa juridiction s'arrête sur le seuil de la prison ? Non, le bon sens proteste, et dit que si la religion est vraie, elle doit être vraie pour tous et s'appliquer à tous.

Ma Sœur, disait un nègre à une vénérable religieuse de notre ville qui habitait les colonies, ma Sœur, pourquoi donc les vérités qu'on trouve bon que le Père, le prêtre, nous prêche à nous autres noirs, les blancs ne veulent-ils jamais les entendre ? Est-ce que les blancs n'ont pas d'âme ? est-ce qu'il n'y a pas de ciel ni d'enfer pour eux ? Mes Frères, c'est parce que la philanthropie de notre siècle n'a rien à répondre à ce raisonnement, que tous ses efforts sont frappés de stérilité. J'ai pris pour exemple ce qui concerne la réforme du coupable ; j'en pourrais dire autant de toutes les autres tentatives dont nous sommes témoins. Le riche trouve bon que le pauvre ait de la religion ; l'adulte trouve bon que l'enfant ait de la religion : mais, de grâce, à quel taux faut-il être imposé pour avoir le droit de se passer de Dieu, et à quel âge est-on émancipé de l'être souverain ? Les riches, les savants, les notables, n'ont-ils donc pas d'âme, et n'y a-t-il de ciel ou d'enfer que pour les pauvres, les enfants et les femmes ?

Mes Frères, on a dit souvent que la France est une nation légère et frivole : je n'en sais rien. Mais ce qui est certain, c'est que la France est le pays de la logique et du bon sens, qu'une inconséquence n'y dure pas longtemps, et que les conclusions du principe ou de l'exemple posé y sont prochainement et inévitablement déduites par les multitudes.

Voilà pourquoi, disons-le en passant, la France n'a jamais été et ne sera jamais hérétique. L'hérésie est une halte inconséquente dans la révolte de l'esprit humain contre la révélation divine. Nier l'infailibilité de Dieu sur un point et reconnaître cette infailibilité sur d'autres, c'est une contradiction dont un esprit germanique ou anglais peut s'accommoder, pour un temps du moins; un esprit français, non. Ainsi la France a-t-elle passé sans milieu de la foi au scepticisme universel, de l'orthodoxie au rationalisme le plus absolu. La France est le pays du bon sens et de la logique : voilà pourquoi elle ne tarde pas à faire justice de tous les principes faux, de toutes les vérités tronquées, de toutes les doctrines morcelées. Or, on ne parviendra jamais à faire croire à un tel peuple que, s'il existe un Dieu, il ait établi une religion uniquement comme frein des petits au profit des grands. Non, encore une fois, une religion qui n'offrirait aux uns que des droits, des privilèges, des exemptions, et qui n'imposerait aux autres que des charges et des devoirs, ne serait pas une religion venue du ciel; elle aurait été inventée par quelque cupidité sur la terre, concertée par l'égoïsme de quelques-uns qui se seraient coalisés pour assurer sacrilègement leur bonheur, en enchaînant au nom de Dieu les passions qui auraient pu troubler leur félicité.

Je résume tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Les plus louables efforts tentés par les chefs de la société ont été infructueux, faute de conviction, faute d'exemple pratique, et parce que ces efforts purement humains ne pouvaient pas être bénis de Dieu, et parce qu'étant inconséquents et intéressés, ils n'étaient pas recevables de la multitude. J'ai montré ce qui manque à cet apostolat, c'est avoir signalé d'avance ce qu'il lui faudrait; je le redirai cependant en quelques mots qui exprimeront encore plus nettement ma pensée et la présenteront sous un nouveau jour.

II. On a entendu des hommes de notre siècle tenir ce langage désespéré qu'on trouve dans Jérémie : Nous avons soigné Babylone, et Babylone n'est pas guérie. Abandonnons-la à elle-même, renonçons à la guérison, et peut-être l'excès du mal sous lequel elle succombera bientôt nous mettra-t-il à l'abri de toutes les craintes que sa corruption première nous inspirait. Ah ! mes Frères, malheur à celui qui laisserait entrer dans son cœur cette politique abominable qui est celle de Satan ! Malheur à celui qui croirait se préparer une domination plus facile et plus assurée en pervertissant les générations ! On a vu des tyrans faire ce calcul infâme ; mais, après un instant d'engourdissement, bientôt la fureur populaire se rallumait et dévorait le corrupteur.

Le Sage l'a dit : Là où règnent les impies, ce ne sont que des ruines de toutes parts : *Regnantibus impiis, ruinae hominum*. Et il a dit encore : Un lion rugissant et un ours affamé sont une faible image de la cupidité de l'impie constitué sur un malheureux peuple : *Leo rugiens et ursus esuriens, princeps impius super populum pauperem*. Mais il est écrit aussi qu'une vengeance affreuse et que des projets ténébreux résident dans le cœur des peuples impies comme leurs maîtres. Et d'ailleurs il est un Dieu qui veille au haut des cieux, et qui ne tarde pas à verser le mépris sur ces tyrans : *Qui effundit despectionem super principes*. Ceux qui abrutissent mon peuple, dit le Seigneur, trouveront la perdition, et je briscai la tête des princes ennemis qui disent : Il n'y a de Dieu que nous au monde : *Qui pessimant plebem, inveniant perditionem*. Ils ont régné, et ce n'a pas été en mon nom : *Ipsi regnaverunt, et non ex me* ; ils étaient les premiers de peuple, et je ne les voyais jamais au pied de mes autels : *Principes extiterunt, et non cognovi* ; ils se sont fait leur Dieu de leur or et de leur puissance, divinité fragile et périssable. Un jour ils se sont endormis, et

à leur réveil ils n'ont plus rien trouvé de leurs richesses et de leur autorité dans leurs mains vides. Avez-vous vu ce peuple dont les marchands sont des princes, et dont les trafiquants jettent un si grand éclat qu'il n'y a rien de plus magnifique sur la terre : *Cujus negotiatores principes, institatores ejus inclyti terræ?* Mais parce qu'ils ont méprisé mon nom, ils sentiront la force de mon bras, et ils ne seront pas plus épargnés que les rois et les puissants qui ont succombé pour m'avoir oublié, et au-dessus desquels ils ne se seront élevés que pour être renversés de plus haut et avec plus de retentissement : *Vos autem sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis.* Israël, les maîtres sont infidèles ; s'ils voient l'injustice, ils courent en prendre leur part, tous aspirent aux charges, poursuivent les rétributions ; toutes les âmes sont vénales, c'est pourquoi je les rejeterai de ma face, et je te rendrai tes juges comme auparavant et les conseillers comme autrefois : *Et restituum judices tuos ut fuerunt prius, et consiliarios tuos ut antiquitus.*

Non, non, mes Frères, n'attendez rien de l'impiété, rien que votre ruine et qu'un désastre universel. Vous qui vous réjouissez de posséder une supériorité sociale quelconque, voulez-vous la conserver ? Ramenez à Dieu le peuple dont vous êtes les chefs et les modèles. A défaut de toute autre considération, l'instinct de la conservation vous en fait un devoir rigoureux. Nous l'avons tenté, dites-vous, la société avait entrepris l'œuvre de la régénération, nous n'avons pas réussi. Et moi, je vous réponds : Il faut garder le principe, il est bon, mais il faut le compléter par l'emploi des moyens vraiment efficaces ; il faut substituer les remèdes aux palliatifs, et, pour votre part, il faut vous rapprocher de Dieu, mais vous en rapprocher sincèrement, pratiquement, entièrement.

Je dis d'abord *sincèrement*. Le nom français signifie la

franchise. On a dit souvent de la France qu'elle a les défauts de la jeunesse ; je ne m'associe pas à ce reproche, mais assurément elle en a les qualités, et en particulier la droiture. Tant que nous avons été religieux, nous l'avons été de tout cœur ; nous allions à Dieu de tout notre esprit, de toute notre âme, de toutes nos forces. Toutes nos institutions, nos lois, nos doctrines, nos habitudes nous y conduisaient. Le jour où, nous étant laissés enivrer du breuvage enchanteur que nous versait la main des sophistes, nous avons levé l'étendard contre Dieu, nous l'avons fait à découvert, à la face du monde entier, et avec cette confiance incroyable qu'on retrouve dans les saillies inconsidérées comme dans les nobles actions de la jeunesse.

Mes Frères, sortirons-nous de cette voie de franchise, et entrerons-nous dans une voie de fourberie et de duplicité ? Donnerons-nous au peuple le droit de nous dire... (c'est un de nos hommes d'État qui a porté contre l'époque actuelle cette grave accusation), donnerons-nous au peuple le droit de nous dire que nous lui jouons une grande comédie, et que, n'ayant pas de doctrine, nous voulons le gouverner par une doctrine ? On a beaucoup parlé de temps, anciens déjà, dans lesquels on aurait hypocritement fait servir la religion aux intérêts de la société. Il faut s'entendre. Témoigner beaucoup de religion, quand réellement on en a beaucoup ; quand on a dans le cœur une conviction sincère, vouloir communiquer à d'autres cette conviction ; se faire apôtre de sa foi, propagateur de sa pensée, est-ce là de l'hypocrisie ? Je le demande aux vocabulaires : non. Il peut y avoir quelquefois excès, indiscretion, du moins aux yeux de certaines gens : à la bonne heure ! mais professer hautement une doctrine que l'on croit, mais chercher même à recueillir les bienfaits légitimes de cette doctrine, ne sera jamais appelé une hypocrisie, une déloyauté. Au contraire, enseigner seulement un peu de religion quand

on n'en a pas du tout, vouloir s'assurer les bénéfices qui résultent d'une doctrine que l'on n'a pas dans le cœur, inspirer à d'autres par intérêt et par calcul des sentiments qu'on ne partage pas, ne serait-ce pas là de l'hypocrisie et de la duplicité? Oui. Et s'il en est ainsi, la société moderne, quand elle pose la main sur sa conscience, peut-elle s'absoudre entièrement d'hypocrisie? Non.

Je sais, et l'Écriture m'apprend qu'il se trouve là un juste jugement de Dieu, et que sa Providence punit les peuples qui rejettent l'empire de la religion, en les soumettant au règne de la fausseté et de l'hypocrisie : *Qui regnare facit hominem hypocritam propter peccata populi*. Mais il n'en est pas moins vrai que l'hypocrisie est le pire de tous les vices, le plus étranger à notre caractère national, et qu'il est impossible, dans aucune conjoncture, de l'admettre comme une nécessité. Si donc, comme tous les hommes éminents de notre siècle le reconnaissent, il faut au peuple une foi, une doctrine chrétienne ; si, d'autre part, comme je l'ai démontré, un peuple ne peut recouvrer, conserver sa foi, sa doctrine, que par le concours et l'exemple de ses chefs, il faut en conclure que cette foi, cette doctrine est nécessaire à tous. Il faut par conséquent, mes Frères, qui que vous soyez, il faut dès aujourd'hui, si vous ne croyez pas encore, examiner, étudier, prier, afin de croire; croire, afin d'avoir le droit d'enseigner ensuite ; se faire adepte pour devenir apôtre, apôtre sincère. En dehors de là, ce serait l'imposture, et qui de vous n'est pas révolté à la seule pensée d'être un imposteur?

J'ai dit en second lieu que c'est votre devoir de vous rapprocher de Dieu *pratiquement*. L'Évangile nous apprend que le Sauveur des hommes commença par faire, et qu'il enseigna ensuite : *Cœpit facere et docere*. Voir une paille dans l'œil d'autrui, quand soi-même on a une poutre dans le sien, imposer à d'autres un fardeau que l'on ne voudrait

pas toucher du doigt, c'est ce que Jésus Christ appelait le pharisaïsme par excellence. Mes Frères, la société moderne est-elle exempte de ce pharisaïsme ? Je laisse à sa conscience cette question. Sans doute, Jésus-Christ ajoutait : Les scribes et les pharisiens se sont assis dans la chaire de Moïse ; faites donc ce qu'ils vous disent, et n'imites pas ce qu'ils font. Mais ce sage conseil ne devait pas être entendu des multitudes, et un peuple qui trouve autour de lui des exemples contradictoires aux obligations qu'on lui prêche ne se laissera jamais convaincre efficacement.

Mes Frères, ô vous tous qui êtes animés du noble désir de voir refleurir les principes de religion et de morale dans les cœurs desséchés par le doute et la corruption, ah ! de grâce, à vos efforts spéculatifs joignez la démonstration qui résultera de vos œuvres. Et, pour en venir à quelque application tout à fait pratique, vous voulez moraliser les classes inférieures : dites-moi, connaissez-vous rien de plus moralisateur que l'institution du dimanche, tel que l'Église catholique le prescrit ? Trouvez le secret de conduire tous les habitants d'une ville, d'une province, chaque dimanche à la messe, de les entraîner au pied de la chaire chrétienne d'où on leur expliquera la doctrine et la morale de Jésus-Christ. Que cela dure six mois, et, j'ose l'affirmer, voilà une ville, une contrée régénérée tout entière. Or, cette merveille, il ne tient qu'à vous, hommes du monde qui êtes à la tête des affaires, du commerce, qui occupez les places, les fonctions, il ne tient qu'à vous de l'opérer ; vous ferez ce miracle quand vous voudrez. Je sais que votre exemple pour le mal est plus puissant, obtient plus vite son effet que votre exemple pour le bien. Cependant, que tous les chefs de la société observent religieusement le dimanche, assistent avec foi et piété au sacrifice des autels, entendent avec docilité et respect la parole évangélique ! le jour ne tardera pas à venir où les multitudes

marcheront sur leurs traces, et bientôt des flots de chrétiens revenus à Dieu inonderont l'enceinte trop étroite de nos temples.

Vous voulez moraliser le peuple : je vais vous enseigner encore un moyen infaillible, dont le succès est inévitable. Connaissez-vous rien de plus moralisateur que la confession ? Y a-t-il rien qui réhabilite plus entièrement l'âme dégradée qui n'osait plus se regarder elle-même ? Y a-t-il rien de plus curatif pour le passé, de plus préventif pour l'avenir ? Connaissez-vous rien de plus moralisateur que la communion ? Y a-t-il rien qui relève plus haut la dignité humaine, qui fasse mieux sentir aux petits que, malgré leur infériorité, Dieu les a trop honorés pour qu'ils puissent se croire flétris par l'inégalité des rangs ? Trouvez le secret de conduire toute une population aux tribunaux de la réconciliation, et de là à la table eucharistique ; que cela arrive seulement une fois, et j'ose l'affirmer, voilà une ville, une contrée régénérée tout entière. Or, cette merveille, mes Frères, hommes du monde, il ne tient qu'à vous de l'opérer, vous pouvez faire ce miracle, quand vous voudrez. Que tous les grands, que tous les chefs de la société viennent humblement avouer leurs fautes, et se nourrir ensuite de la manne que le ciel leur envoie sur cette terre d'exil et qui sera si douce pour eux, et bientôt leur exemple sera généralement suivi, et c'est à peine si les prêtres de Jésus-Christ suffiront à remplir le ministère des âmes et à distribuer le pain eucharistique.

Enfin j'ai dit que c'est le devoir des hommes éminents de se rapprocher de Dieu *entièrement*. Il est des choses qui ne sont pas susceptibles d'être divisées, partagées : telle est la religion. Comme Dieu dont elle est l'expression sur la terre, elle est une, et ne peut être scindée, diminuée ; c'est la tunique sans couture, elle est toute d'une pièce. Vouloir un peu de religion, c'est vouloir l'impos-

sible. En cette matière, c'est tout ou rien. L'Évangile ne renferme pas un seul chapitre qui soit une superfétation et qu'on puisse retrancher à son gré. Vous faites appel à la religion, vous avez besoin d'elle; prenez-la telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. N'allez pas croire que Dieu vous permette de retoucher son œuvre, de la refaire selon vos idées. Or, c'est là un des travers de notre siècle: on veut de la religion, mais on se réserve de faire un choix entre les divers dogmes, les diverses pratiques; on se constitue juge de ce qui est utile et de ce qui ne l'est pas dans l'œuvre de Jésus-Christ. Qu'en arrive-t-il? C'est que, comme on ne reçoit la loi de Dieu qu'avec des restrictions et des réserves, on ne recueille aucun des fruits qu'on en pourrait attendre, parce que Dieu ne donne pas son esprit à moitié et par fraction: *Non enim ad mensuram dat Deus spiritum*; ou du moins le Seigneur imite notre parcimonie, et il ne nous accorde sa grâce que dans une proportion faible et insuffisante.

On se demande quelquefois pourquoi ce qui reste encore de la religion parmi nous ne produit pas plus de résultats. Voici la réponse à cette question dans une parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'est pas dans l'Évangile, mais que saint Clément nous a conservée: *Quia, ut ait Dominus, si obliqui in me inceditis, et ego in vos obliquus incedam*. Jésus-Christ voyait autour de lui des ennemis qui étaient ouvertement acharnés contre sa personne, des apôtres qui lui étaient sincèrement dévoués; mais aussi des esprits timides, précautionnés, qui croyaient bien qu'il était le Fils de Dieu, mais qui ne l'avouaient pas tout haut, qui craignaient de se compromettre. A ceux-là, Jésus-Christ disait: Si vous venez à moi obliquement, moi aussi j'irai obliquement à vous. Or, M. F., cette parole de Notre-Seigneur définit entièrement les temps dans lesquels nous vivons. Notre position relativement à

Dieu, notre marche pour tendre vers lui, est essentiellement oblique. En droit et d'après les principes publics, nous n'y allons pas du tout ; en fait et d'après l'inspiration privée, la saine raison, la nécessité, les habitudes précédentes, nous y allons un peu.

Voyez un homme de notre siècle, et jugez si toute sa vie il n'est pas tiré en deux sens contraires, et si par conséquent sa manière d'aller à Jésus-Christ n'est pas perpétuellement oblique. Il est né peut-être d'un père qui ne croyait pas et d'une mère qui croyait, mais à coup sûr d'un père qui ne pratiquait pas et d'une mère qui pratiquait peut-être. Pendant son éducation il a vu qu'on enseignait la religion de Jésus-Christ jusqu'à la première communion, et qu'il n'en était plus question après, au sortir du collège il a vu qu'on parlait religion dans les églises et qu'on la combattait dans les cours publics ; dans le monde il a rencontré quelques hommes estimables et estimés qui observaient la religion, mais le plus grand nombre des hommes influents qui n'en tenaient nul compte. Il a vu que la puissance publique professait une absolue neutralité, une parfaite indifférence. Si, après ce spectacle de contradictions perpétuelles, il lui reste encore quelque sentiment religieux, n'ai-je pas raison de dire que c'est une religion peu assurée, qui n'avance qu'en hésitant, jamais de front, dont la marche est incertaine, ambiguë, embarrassée, toujours tirée dans un sens, dans un autre ?

Et si c'est là l'histoire de l'individu, c'est surtout l'histoire de l'ensemble des individus : nous allons à Dieu obliquement. Or, en revanche, Dieu ne vient qu'obliquement à nous, c'est-à-dire que comme nous n'accomplissons qu'une faible partie des devoirs, nous ne recueillons qu'une faible portion des bienfaits de la religion. Le secours de Dieu nous est dispensé assez encore pour ne pas

mourir, mais pas assez pour vivre ; nous languissons, nous nous traînons. Il faut à l'homme la religion comme l'air, à pleins poumons. Dans cette atmosphère trop raréfiée d'esprit, de sentiment religieux où nous nous sommes placés, *nous vivons*, toujours près de mourir ; *nous nous mouvons*, toujours près de nous arrêter ; *nous existons*, toujours près de n'être plus.

L'Écriture nous apprend que, dans le temple de Salomon, outre les ouvertures qui étaient pratiquées tout autour, il y avait dans le vestibule du sanctuaire six fenêtres obliques. Eh bien ! la société moderne a fermé et condamné toutes les autres ouvertures du temple ; elle n'a conservé que les fenêtres obliques : d'où il résulte que la lumière du ciel ne tombe pas sur nous d'aplomb, mais qu'elle nous arrive brisée, amoindrie ; il faut que la grâce divine biaise, qu'elle dévie pour s'insinuer en nous par je ne sais quel jour de souffrance laissé à regret.

Ah ! M. F., resterons-nous toujours avec Dieu dans cette situation équivoque, dans cette attitude fautive et mal définie ? Et ici encore c'est le devoir des grands, des premiers des peuples de donner l'exemple, et d'accepter entièrement et sans réserve la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Eh quoi donc, M. F., puisqu'il est bien certain que Dieu est notre maître, qu'il sera éternellement au-dessus de nous, quel mérite pourrait-il y avoir de notre part à disputer avec lui et à ne lui rendre qu'une partie de ce qui lui est dû ? quelle honte pourrions-nous craindre dans l'aveu de notre complète sujétion et dans le témoignage de notre entière soumission à sa loi ?

O vous, chrétiens mes Frères, qui avez compris depuis longtemps la doctrine que j'enseigne en ce jour, vous qui occupez un rang distingué parmi vos concitoyens et que nous voyons accomplir constamment, fidèlement, vos de-

voirs envers Dieu : je ne vous adresserai pas, au nom de la religion, des éloges et des félicitations ; ce que vous faites, je le sais, vous le devez faire ; mais nous vivons dans un siècle où il est grand de faire son devoir. Un jour, de nombreux élus que votre exemple aura conquis à la grâce et conduits au ciel vous béniront plus éloquemment que moi. Et ce sera, après le bonheur et la gloire de voir Dieu, votre principal sujet de gloire et de félicité pendant tous les siècles des siècles.

Et vous tous qui m'entendez aussi aujourd'hui, vous qui avez une prééminence sur vos frères, vous avez une grande mission à remplir, une restauration à accomplir : replacer Dieu sur les autels de la patrie, et pour cela le faire rentrer dans tous les cœurs. L'œuvre de vos pères, dites-vous quelquefois ; ah ! c'est précisément elle que je vous recommande, cette œuvre qui a eu quatorze cents ans de durée et qu'un instant de délire est venu passagèrement interrompre. Le jour où l'Église catholique, en la personne de saint Remy, baptisait la nation française en la personne de Clovis, elle lui disait : Fier Sicambre, baisse la tête ; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.

Hélas ! M. F., nous aussi, nous sommes les fils d'un siècle qui a brûlé l'Évangile et adoré les idoles. Fils de ce siècle, fiers Sicambres, baissez la tête, adorez cette croix que vous avez brûlée ; brûlez ces idoles de mensonge que vous avez adorées. Mais pour vous, ce ne sera pas rompre avec le passé, ce sera adorer ce que pendant quatorze siècles ont adoré vos pères, rejeter ce que pendant quatorze siècles ils ont rejeté ; ce sera redevenir les hommes de votre pays, les enfants de Dieu et les maîtres du monde. Le jour où les fils de la France sauront se mettre à genoux, Dieu leur rendra le sceptre de l'univers. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice, I*. p. 22, n. 14 ; p. 24, 5°.

XXVIII

TROISIÈME SERMON

SUR LE RETOUR A DIEU, DEVOIR DE CHACUN EN PARTICULIER (1);
PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE DIMANCHE DE LA
PASSION.

(29 mars 1846)

*Jerusalem, Jerusalem, convertere
ad Dominum Deum tuum.*
Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi
au Seigneur ton Dieu.

MONSEIGNEUR,

Prévenir la ruine d'un peuple en révélant à ce peuple ses iniquités et ses ruines, parler avec courage aux chefs de la société et leur rappeler énergiquement leurs devoirs, assurément, mes Frères, s'il est quelque chose de clairement exprimé dans les divines Écritures, c'est que telle est la mission confiée par le Seigneur à ses prophètes et à ses apôtres. Le prêtre, il est chargé comme Paul de porter le nom du Sauveur devant les peuples et les premiers du peuple. Ne vous étonnez pas si l'homme de Dieu, si

(1) Ce sermon porte pour titre dans le manuscrit : *Troisième sermon sur la conversion.*

Une note marginale, de la main de Mgr Pie, indique qu'il a été prêché deux fois à la cathédrale de Poitiers : d'abord à la retraite du carême, en 1850 ; puis à la retraite du jubilé, en 1875.

l'homme de l'Éternité, n'est pas tellement absorbé par la pensée de la patrie permanente qu'il ne conserve une sincère affection pour sa patrie temporelle et qu'il ne cherche à assurer son bonheur en la ramenant à la vérité.

N'a-t-on pas vu l'Homme-Dieu lui-même, celui qui était né au ciel et parmi les splendeurs éternelles, verser des larmes amères sur Jérusalem, sa patrie d'ici-bas, sur Jérusalem infidèle à la visite du Seigneur et frappée d'aveuglement concernant ses plus précieux intérêts ? Oh ! M. F., puissent mes précédents discours vous avoir fait comprendre que le premier besoin de notre pays, c'est la religion ; que le seul remède à tous les maux qui nous accablent, c'est la religion ; que les vrais défenseurs et les vrais restaurateurs de la société, ce seront les hommes vraiment religieux ; et que, selon la pensée de saint Ambroise qui ne s'applique pas moins à notre pays qu'à la nation sainte, ceux-là seuls ont abdiqué parmi nous l'amour de la patrie qui se sont épris de haine ou d'envie contre Jésus-Christ : *Sed ipsi se caritate patriæ qui Christo invident, abdicarunt.*

Cependant, M. F., quelque grands, quelque saints que soient les noms de nation, de patrie, surtout quand cette patrie est la France, ils ne se trouvent qu'en passant sur les lèvres du prêtre. Car, après tout, les royaumes finissent comme ils ont commencé ; leur rôle tout entier s'accomplit ici-bas. Oui, M. F., il est, aux yeux de la foi quelque chose de plus grand, de plus précieux que les empires, ce sont les âmes, les âmes pour qui sont établis les empires : au point que, quand une nation est devenue infidèle à sa vocation qui est de conduire les générations à Dieu, saint Augustin ne veut plus qu'elle conserve ce nom de nation, mais qu'on la considère comme une agrégation quelconque d'individus ; c'est une sorte de société d'affaires, de commerce, qui ne doit plus s'appeler un peuple, déno-

mination trop noble pour être ainsi profanée. Oui, il est, aux yeux de la foi, quelque chose de plus élevé, de plus illustre que toutes les gloires d'ici-bas, ce sont les âmes pour qui sont établies toutes les distinctions de la puissance et de la hiérarchie sociale : au point que, quand les grands de la terre ont oublié leur mission qui est de faciliter aux hommes la voie du ciel, le même saint Augustin, en sa Cité de Dieu, ne veut plus qu'on les appelle les rois et les pasteurs des peuples; ce sont des mercenaires et des spéculateurs, et le nom de grands ne sied plus à ceux qui se concentrent dans des intérêts si petits.

Oui, je le répète, aux yeux de la foi, il est quelque chose de plus important que les royaumes, de plus auguste que les trônes, ce sont les âmes. Et qu'importe la durée plus ou moins longue des sociétés, qu'importe le salut temporel des nations, pourvu que les âmes, les âmes immortelles se sauvent ? Tôt ou tard, le jour viendra où toutes les distinctions de peuples, de rangs, d'autorité, de puissances auront cessé, et au-dessus des ruines fumantes de l'univers il ne restera que Dieu et les âmes, le Dieu éternel et les âmes immortelles. C'est parce qu'il est placé à ce point de vue, et qu'il vit en présence de ces grandes vérités qui sont l'objet de ses continuelles méditations, que le prêtre, planant au-dessus des temps et des lieux, fait peu de cas de toutes les choses terrestres et périssables, sinon dans leur rapport avec le bien éternel des âmes. Et en ce moment où je vous parle, M. F., c'est parce que tout le reste s'efface et disparaît à mes yeux, qu'oubliant à quelle nation vous appartenez, dans quelle condition vous êtes placés, faisant abstraction de tout ce qui forme l'enveloppe passagère du principe immortel que vous recelez dans votre sein, je viens vous parler de ce qui vous constitue proprement et essentiellement, de votre âme; de votre âme qu'il s'agit de

rendre à Dieu par un retour sincère, par une prompte conversion.

Nécessité impérieuse pour chacun de nous de se convertir à Dieu, et de se convertir promptement. Voilà tout l'objet de ce discours.

Cœur miséricordieux de Marie, vous qu'on n'invoque jamais en vain pour la conversion des pécheurs, puisez dans vos inépuisables trésors, et placez sur les lèvres de votre indigne ministre quelques-unes de ces paroles qui pénètrent jusqu'au fond des âmes et qui les conquièrent à la grâce. *Ave, Maria.*

I. N'avez-vous jamais entendu dire, M. F., une chose étrange qui ne se dit que chez les chrétiens, chez les catholiques, et qu'on n'entend nulle part ailleurs ? Une personne s'approche mystérieusement ; la joie rayonne sur ses traits, déborde de son cœur ; et elle vous dit : Oh ! réjouissez-vous avec moi, mon père s'est converti. Une autre s'approche et vous dit : Mon fils s'est converti, ma mère s'est convertie. Cette heureuse nouvelle se répand parmi les enfants de Dieu, qui se la redisent les uns aux autres à demi-voix, avec ménagement, en même temps que les anges du ciel en font leur sujet de joie dans les cieux. Parfois la rumeur en arrive jusque dans la société, et l'on entend les hommes du monde la répéter sur un ton plus ou moins indifférent ou étonné. Mais qu'est-ce à dire ? S'agit-il d'un infidèle, d'un hérétique revenu à la vérité ; d'un impie, d'un persécuteur éclairé, adouci par la grâce ? on voit parfois de ces changements éclatants, et l'on comprend que l'opinion en soit émue. Mais ce père, cet époux, cette mère, ce fils, dont vous parlez, ne sont-ce pas des personnes justement estimées, qui ont d'ailleurs toujours gardé la foi de leur baptême et conservé la plupart des signes extérieurs de l'orthodoxie ? Que signifie ici la con-

version, et quel est donc ce phénomène si ardemment désiré, si heureusement obtenu ? Je vais vous le dire.

Il est vrai, cet homme avait les qualités qui font un citoyen honorable, et si tous les devoirs se réduisaient à ceux qui concernent la société et la famille, il semble qu'il ne laissait rien à désirer. Mais n'avez-vous pas lu en tête du livre élémentaire des chrétiens, que Dieu a créé l'homme pour le connaître, l'aimer et le servir, et ainsi obtenir la vie éternelle ? Ah ! sachez-le, le dernier mot de notre existence n'est pas prononcé tant qu'il n'est question que de vertus domestiques ou sociales : ce sont là des qualités dont quelques-unes se trouvent jusque dans les animaux des champs et dans les lions du désert. Il existe entre l'âme et Dieu un mystère de vertu plus intime. Quand Dieu, sorti de son éternel repos, après avoir préparé pendant six jours cette magnifique demeure, y introduisit sa créature privilégiée ; quand, s'inclinant sur le corps qu'il venait de former de la terre, il lui inspira une âme spirituelle et vivante, il assura à cette âme une destinée sublime, et il lui imposa de sacrés devoirs pour arriver à cette destination.

Avez-vous jamais pensé, M. F., à ce que c'est que votre âme ? Hier, elle n'était pas, et bientôt elle doit être abîmée dans les splendeurs de l'être infini. Pour l'âme, le court espace de la vie, c'est le trajet entre la non-existence et l'éternité ; la terre c'est un pont, une arche jetée entre le néant et le sein de Dieu. Mais toute voie ici-bas ne conduit pas l'âme à ce but suprême ; Dieu lui-même a tracé la route. Or c'est sur cette route que l'homme que vous jugez fidèle en tout le reste, avait dévié ; c'est de ce chemin qu'il était sorti, de façon qu'accomplissant toutes les autres conditions accessoires de son existence, il manquait à la condition première et essentielle, il n'allait pas à Dieu : détournement, aversion déplorable, pour

parler le langage des Écritures, égarement qui l'aurait entraîné vers des abîmes de malheur. Et quand nous disons avec tant de joie que cet homme s'est converti, nous disons qu'il est rentré dans la voie d'où il n'eût jamais dû sortir, que son cœur a repris sa direction véritable et naturelle : conversion, retour qui le replacent sur la route d'un bonheur sans fin.

Voilà, M. F., ce que c'est que la conversion. Conversion veut dire mouvement de retour vers un objet dont on s'était détourné. Cet homme s'était détourné de Dieu, il est revenu vers lui ; il s'était égaré dans les défilés de la vie, il s'est enfin retrouvé sur la véritable voie : *Perierat, et inventus est*. Voulez-vous comprendre encore mieux ce que c'est que la conversion ? Conversion veut dire aussi changement : et quel plus grand changement peut-il y avoir que de passer de l'état de mort à l'état de vie ? Or cet homme qui s'est converti, il était mort et il est ressuscité : *Mortuus erat, et revixit*. Entendez bien en quoi consiste cette mort et cette résurrection.

Quel est le principe qui anime le corps ? c'est l'âme. Que l'âme se sépare du corps, il ne reste plus qu'un cadavre. Et quel est le principe qui anime notre âme ? c'est Dieu. Que Dieu se retire de l'âme, elle peut encore avoir le nom de la vie, elle n'en a plus la réalité. Quand le sang cesse de circuler dans quelque partie du corps, à l'instant elle se paralyse ; si le sang de Jésus-Christ cesse de circuler dans l'âme, à l'instant l'âme périt. Voyez-vous cet arbre dont la sève a été détournée ? son feuillage tombe bientôt, ses rameaux se penchent, le tronc se dessèche, et demain il va être coupé et jeté au feu. Voyez-vous cette âme que la grâce ne vivifie plus ? elle languit et se dessèche, et demain Dieu dira à ses anges de la joindre au faisceau destiné au brasier éternel.

Or cet homme, que vous proclamiez un homme esti-

mable sur tous les points, il avait perdu la vie de la grâce, il avait perdu le droit à la vie éternelle, il dormait depuis longtemps de ce sommeil de mort. Et quand nous disons avec tant de joie qu'il s'est converti, nous disons qu'il a retrouvé Dieu, le sang de Jésus, la grâce, et avec la grâce le principe de l'immortalité. Voilà, M. F., ce que c'est que la conversion. Conversion veut dire changement, et cette âme a été changée, transformée, transfigurée; elle était morte, hideuse, informe; elle a recouvré la vie, l'éclat, la santé : *Mortuus erat, et revixit.*

Mais ces idées sont-elles trop abstraites? Voulez-vous savoir mieux encore ce que c'est que la conversion? Je vais vous le dire d'une façon plus précise.

Dieu a attaché le salut de l'homme à un certain ensemble de devoirs, tous aussi rigoureusement prescrits les uns que les autres. C'est la doctrine évangélique, que celui qui pèche en un point de la loi devient à l'instant coupable de la transgression de tous; que celui qui omet l'accomplissement d'une obligation aura le même sort que ceux qui commettent l'iniquité; qu'une seule action ou négligence grave constitue l'âme dans l'état de damnation, et l'expose à des rigueurs éternelles si Dieu l'appelait à son tribunal.

Or cet homme que vous proclamiez un homme estimable en tout point, il lui manquait d'accomplir aussi fidèlement l'ensemble de ses devoirs religieux qu'il était réellement exact dans l'accomplissement de ses devoirs humains; pour appeler les choses par leur nom, il ne se confessait pas chaque année selon la loi de Dieu et de l'Église, il ne communiait pas au moins à l'époque des solennités pascales; d'assez graves omissions se rencontraient parfois en sa vie : omission de la prière, omission du sacrifice; des fautes même dont il avait seul le secret et dont n'est pas toujours exempte une vie honorable aux

yeux des hommes, pesaient depuis longtemps sur sa conscience fatiguée. Et quand nous disons avec tant de joie que cet homme s'est converti, c'est que cet homme, touché intérieurement de la grâce, a été déposer son lourd fardeau aux pieds du prêtre, a été s'asseoir à la table eucharistique, et qu'aujourd'hui son âme dégagée des iniquités qui la souillaient, ornée des splendeurs de la grâce divine, enrichie de la précieuse faculté d'acquérir incessamment de nouveaux mérites, enfin teinte du sang adorable de l'Agneau, ne redoute plus le passage de l'ange exterminateur. mais au contraire attend avec confiance l'appel du Rémunérateur suprême.

Voilà, M. F., ce que c'est que la conversion. Pour l'appeler de son nom le plus précis, la conversion, c'est la confession suivie d'un renouvellement entier de la vie; et cet homme s'est confessé et il vit en chrétien, il en remplit les devoirs et il en possède tous les avantages.

Or, M. F., la conversion étant ainsi définie, faut-il de longs arguments pour établir qu'elle est pour vous un besoin et un devoir impérieux? N'y a-t-il pas ici des hommes qui se sont détournés de la route qui conduit à Dieu? et ceux-là n'ont-ils pas besoin de se replacer dans le vrai sentier? perdus, ne faut-il pas qu'ils se retrouvent: *Perierat et inventus est?* N'y a-t-il pas ici des hommes qui sont en état de péché? et ceux-là n'ont-ils pas besoin d'être changés entièrement? morts, ne faut-il pas qu'ils revivent: *Mortuus erat et revixit?* N'y a-t-il pas ici des hommes qui ne se confessent pas, et qui, ne se confessant pas, sont nécessairement dans la disgrâce de Dieu? et ceux-là n'ont-ils pas besoin de se réconcilier? séparés de Dieu, ne faut-il pas qu'ils s'en rapprochent?

Oui, mon frère, homme du monde, vous qui êtes estimé justement de vos concitoyens, vous n'êtes pas juste devant Dieu, vous avez besoin de vous convertir; vous, ina

sœur, femme du monde, dont on vante l'esprit, les qualités, vous n'êtes pas pour cela parfaite devant Dieu ? il y a une grande omission dans votre vie, vous avez besoin de vous convertir. Vous le devez à Dieu, vous vous le devez à vous-même.

Vous le devez à Dieu. Et pour omettre toutes les autres considérations, c'est un devoir envers sa miséricorde infinie qui ne cesse de vous rappeler à lui.

Quel admirable sujet de méditations, M. F., que cette bonté inépuisable, cette patience infatigable avec laquelle le Seigneur nous attend, toujours prêt à nous accueillir dès que nous nous jetons entre ses bras ! Ah ! livrés aux présomptions de nos affaires ou de nos plaisirs, étourdis par les soins et les distractions de la vie, nous n'y songeons pas. Mais le jour où, recueillis en nous-mêmes, nous nous prenons à réfléchir ; le jour où, sortant de notre léthargie, nous commençons à voir les choses comme nous eussions dû les voir toujours, quel étonnement, quelle surprise s'empare de notre âme ! quels torrents de larmes coulent de nos yeux ! quels regrets ! quelle douleur amère ! Demandez-le à Augustin.

O mon très cher frère, le Dieu que vous avez oublié pendant les plus belles années de votre vie, c'est le Dieu qui, vous ayant donné l'être par un acte de son amour, est mort sur une croix par un prodige de sa miséricorde, pour vous rendre le ciel et la grâce qui y conduit. Le Dieu que vous avez abandonné, c'est (de quels noms ne l'appellerai-je pas ?) c'est un médecin toujours prêt à verser le baume sur vos plaies, et qui, tandis que le malade se révolte contre lui et le repousse, se cache patiemment à son chevet, jusqu'à ce que l'excès du mal lui donne le droit de s'approcher de la blessure et de la guérir. C'est un pasteur aussi courageux que tendre, qui abandonne quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, pour courir après la brebis égarée ;

qui n'est point arrêté par les ronces du désert ; qui n'a de repos que quand, ayant chargé sur ses épaules ensanglantées cette pauvre fugitive, il la rapporte enfin au bercail. C'est un père qui va tous les jours sur les chemins ; qui s'assied sur les montagnes pour voir si son fils ne revient pas ; et qui, du plus loin qu'il aperçoit le prodigue, court au-devant de lui, se jette à son cou, lui pardonne tout, excepté sa persistance à vouloir s'excuser, se juge trop heureux de retrouver celui qu'il avait perdu et célèbre comme une fête la joie de son retour.

Mon frère, le Dieu que vous avez oublié pendant un si long temps et auquel vous n'êtes pas revenu encore, c'est ce Jésus qui passait en faisant le bien, en guérissant tous les maux, en soulageant toutes les infortunes ; c'est ce Jésus dont la bonté pour les coupables allait si loin que les faibles s'en scandalisaient ; ce Jésus que son cœur conduisait de préférence dans la maison des pécheurs ; ce Jésus qui pardonnait beaucoup en faveur de beaucoup d'amour ; ce Jésus qui absolvait celle même qui avait été surprise dans le crime ; ce Jésus qui se fatiguait à chercher sa pauvre créature, qui s'asseyait lassé du chemin et altéré bien moins encore par la chaleur du jour que par l'ardeur de reconquérir une âme qui lui était chère ; c'est ce Jésus qui a fait ce que nul ami ne fait pour son ami, qui a versé tout son sang pour vous ; c'est ce Jésus qui a ouvert au sein de son Église une fontaine de pardon, fontaine toujours jaillissante, où les âmes peuvent se laver autant de fois qu'elles ont contracté de souillures.

Mon frère, ma sœur, le Dieu que vous avez oublié pendant un si long temps et auquel vous n'êtes pas revenu encore, c'est le Dieu qui trouve sa gloire, qui fait consister sa grandeur à pardonner ; c'est le Dieu qui vous supporte malgré vos infidélités, qui n'attend que votre retour pour revenir à vous, et qui, si vous venez à vous repentir

du mal que vous avez commis, se repentira lui-même des pensées sévères que sa justice avait un instant conçues. Ce Dieu que vous avez abandonné, c'est ce Dieu qui fait les délices des Anges et des élus dans la gloire, le Dieu qui verse un fleuve de paix dans les âmes justes sur la terre, c'est le Dieu que vous avez connu et que vous avez chéri dans votre enfance, le Dieu qui s'est donné quelque fois à vous, et qui apportait alors dans votre cœur une joie, un bonheur que vous n'avez jamais retrouvés depuis ; c'est le Dieu dans le sein duquel vous avez été jeté dès votre entrée dans le monde ; c'est le Dieu entre les bras duquel votre père, votre mère se sont endormis du sommeil des justes. Mon frère, ma sœur, comptez, si vous le pouvez, toutes les étoiles du ciel et tous les sables de la mer : peut-être alors vous dirai-je tous les droits de Dieu à votre amour.

Or, c'est ce Dieu que vous contristez depuis longtemps, en vous tenant obstinément loin de lui ; c'est ce Dieu que vous outragez, en résistant à ses lois, en méprisant ses volontés. Mon frère, vous avez des idées d'ordre, de justice ; vous êtes susceptible d'attachement, de reconnaissance. Où trouverez-vous donc rien qui puisse justifier cette révolte et cette indépendance, cette ingratitude et cette injustice ? Et n'ai-je pas raison de dire qu'il faut vous convertir, que vous le devez à Dieu, que vous le lui devez à tous les titres à la fois, puisqu'il est pour vous un maître, un sauveur, un père, un ami ? O homme équitable, vous qui seriez affligé de méconnaître les droits de qui que ce soit, je suis ce Jésus que vous persécutez depuis si longtemps : n'est-il pas dur pour vous de lutter contre l'aiguillon de mon amour ? Jérusalem, Jérusalem, âme chrétienne, reviens, reviens enfin au Seigneur ton Dieu : *Jerusalem, Jerusalem, revertere ad Dominum Deum tuum.*

Si vous devez à Dieu de vous convertir, M. F., vous le devez aussi, vous le devez surtout à vous-mêmes. Car, après

tout, M. F., le bonheur de Dieu n'est pas en cause dans l'affaire de notre salut ; et si sa grande miséricorde le désire, toutefois les intérêts de sa gloire n'y sont pas engagés. Que dis-je ? quoi qu'il arrive, Dieu sera toujours glorifié : hommage à sa bonté dans le bonheur des élus, hommage à sa justice dans le malheur des réprouvés ; rémunérateur dans les uns, vengeur dans les autres ; l'alleluia des cieux et le blasphème des enfers ne sont que des strophes différentes d'un même hymne au Dieu qui doit faire consister sa gloire à punir le mal comme à couronner le bien. Et le prophète de Pathmos m'a appris qu'en même temps qu'un nuage des parfums célestes, qui sont les prières des Saints, environnera le trône de l'Agneau, on verra s'élever aussi devant lui la fumée des tourments des damnés pendant les siècles des siècles, témoignage de sa justice qui pénétrera jusque dans le sanctuaire éternel de son amour.

Donc, chrétiens mes Frères, s'il est vrai qu'en vous convertissant vous répondrez au plus vif désir du Dieu des miséricordes, il faut avouer cependant que vous travaillerez surtout pour vous-mêmes, pour votre intérêt éternel et aussi pour votre intérêt présent. Jésus-Christ notre divin Sauveur a dit, avec cette simplicité d'expression qui renferme en deux mots la pensée la plus importante que nous puissions avoir devant les yeux : *Porrò unum est necessarium* : une seule chose est nécessaire. Et que servira-t-il à l'homme d'avoir gagné tout l'univers s'il vient à perdre son âme ? Tout vous a prospéré sur la terre : santé, fortune, honneurs, amitiés ; vous avez élevé votre maison, assuré votre avenir, établi vos enfants ; vous vous êtes acquis un nom dans la science, dans les lettres, dans la magistrature ; vous vous êtes incorporés à une condition supérieure à celle dans laquelle vous êtes nés ; les révolutions qui troublent la fortune des autres, n'ont fait qu'avancer et

servir la vôtre ; tous vos désirs sont satisfaits, tous vos vœux remplis.

La religion s'avance, et elle vous dit, avec cette voix grave et solennelle dont l'étourderie et la légèreté seules ne comprennent pas la haute sagesse : *Porro unum est necessarium* : or une seule chose est nécessaire ; et cette chose unique, c'est la seule que vous ayez négligée. Et que vous servira-t-il d'avoir obtenu tout ce qui faisait l'objet de votre ambition, si votre âme n'est pas sauvée pour toujours ! Vous avez avancé le bonheur des vôtres ; vous avez poussé jusqu'à un degré héroïque peut-être la perfection des vertus humaines ; vous entendez retentir autour de vous des accents de reconnaissance ; un jour peut-être des pleurs inconsolables mouilleront votre cercueil ; votre mémoire restera en bénédiction parmi les hommes : *Porro unum est necessarium* : or une seule chose est nécessaire. Car qu'est-ce que tout cela, si, tandis qu'on vous louera là où vous ne serez plus, vous ne trouvez pas le bonheur là où vous êtes ? Que dis-je ? Entendez le mot terrible de saint Augustin : On les loue là où ils ne sont pas, et ils sont accablés de tourments là où ils sont.

Oui, M. F., une seule chose est nécessaire, c'est d'éviter le malheur éternel, c'est d'arriver au bonheur sans fin. Or, il ne tient qu'à vous. Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur, et je me convertirai à vous. Que le pécheur se repente, et je ne me souviendrai plus de ses fautes, et son iniquité sera oubliée. Ah ! mon très cher frère, c'est vers le ciel, c'est vers la félicité infinie et éternelle que je vous invite à revenir, quand je vous presse de revenir à Dieu. Le ciel, c'est la patrie de l'innocence, mais c'est bien plus encore la patrie du repentir. Quand je lève les yeux vers cette montagne sainte, j'y vois au premier rang de grands pécheurs convertis ; les premières places même y semblent réservées à la pénitence : David, Madeleine, Pierre, Paul,

Augustin. Mon frère, ma sœur, un trône est préparé là pour vous, un trône brillant ; convertissez-vous, et une éternité de bonheur vous sera assurée.

Mais, en même temps aussi, vous retrouverez dès à présent ce que vous avez entièrement perdu depuis de longues années, la paix et la tranquillité de l'âme. Qui a résisté à Dieu et a eu la paix, demande l'Esprit-Saint ? Qui ? assurément ce n'est pas vous, mon très cher frère ? N'est-il pas vrai qu'avec tous les éléments du bonheur vous n'êtes pas heureux ? que, vivant en harmonie avec tous les autres, vous n'êtes pas d'accord avec vous-même ? qu'il y a au fond de vous une lutte, une guerre ? que cette verge du Seigneur dont parle le prophète, cette verge qui veille toujours, a été comme plantée au milieu de votre âme ? Pour vous, pas de jouissance pure et sans alarmes, vos instants les plus doux sont mêlés de crainte et de trouble. Voilà pourquoi cette inégalité dans votre humeur, cette altération sur votre front, cette tristesse et, ce qui est plus insupportable, cet ennui indicible auquel vous êtes en proie. Voilà pourquoi les délassements, les plaisirs des autres sont pour vous fades et sans saveur. Voulez-vous que tout reprenne autour de vous ce je ne sais quel dehors riant et heureux qui communiquait autrefois le calme et la joie à votre âme ? Ah ! mon très cher frère, redevenez ce que vous étiez alors, et tout s'embellira à vos yeux comme par le passé.

· Oh ! qui pourrait dire les transports d'une âme revenue à Dieu après de longs égarements ! Entendez les ineffables accents de reconnaissance qui s'échappent de la poitrine d'Augustin. Dans quels termes il remercie le Seigneur, avec David, de ce qu'il a brisé ses chaînes, de ce qu'il l'a dégagé de ses liens ! Comme Monique, sa tendre mère, lui devient mille fois plus chère et plus vénérable ! Comme Ambroise est un être sacré, un ange du ciel, quelque chose

de plus à ses yeux ! Comme il se souvient des moindres circonstances, des moindres particularités de sa conversion ! Avec quelle complaisance il décrit ce jardin où il promenait ses incertitudes, ce figuier sous lequel il s'était jeté à terre et d'où il entendit la voix divine qui lui disait : « Prends et lis » ! Dans la sainte ivresse, dans le sacré délire de son âme, il invite toute la création à se joindre à lui : on dirait un prisonnier délivré d'un cachot obscur, et qui salue avec transport cette douce lumière du ciel, cette belle nature qu'il n'a pas vue depuis longtemps. Tout est comme nouveau pour lui ; il semble qu'il se réveille d'une longue rêverie, et qu'enfin sorti des distractions et des chimères, il se retrouve au milieu des réalités qu'il a connues, qu'il a aimées jadis. Sa conversion, son changement a changé tout ce qui l'environne. Le renouvellement de son âme a produit un renouvellement universel autour de lui.

Voilà, M. F., ce que sont les joies de la conversion, tandis que les sentiers du crime sont âpres et difficiles. Oui, celui qui fait l'iniquité est l'ennemi de son âme, celui qui commet le péché est esclave du péché. Mon frère, ayez donc pitié de vous-même en vous rapprochant de Dieu : *Miserere animæ tuæ, placens Deo*. Non, n'attendez pas de remède au mal intérieur qui vous dévore, tant que vous n'aurez pas rendu votre cœur à Dieu. Dieu vous aime trop pour vous permettre de goûter quelque bonheur loin de lui. Cette triste félicité n'est le partage que de quelques âmes, désespérées pour le ciel, et auxquelles il faut bien que le juste juge abandonne ici-bas quelques récompenses de leurs qualités humaines, avant que le feu vengeur punisse éternellement leur impénitence obstinée. Vous, la miséricorde de Dieu ne cessera de vous redire de mille manières et sous mille formes différentes : Jérusalem, Jérusalem, âme chrétienne, reviens au Seigneur ton Dieu.

Pour reprendre en quelques mots tout ce que je viens de

dire, chrétiens mes frères, qui vivez dans l'éloignement de Dieu, il faut vous convertir. Vous le devez à Dieu, à sa miséricorde infinie ; vous le devez à vous-mêmes, à votre bonheur éternel et à votre bonheur présent. Mais ce n'est pas assez que vous soyez résolu à vous convertir ; j'ajoute qu'il faut vous convertir promptement. Objet de la seconde considération.

II. Il est peu d'hommes, M. F., qui aient résolu de mourir dans l'état du péché ; ou plutôt il en est peu, infiniment peu, si même il en est quelques-uns, qui ne conservent la secrète espérance, qui n'aient même une intention plus ou moins arrêtée de revenir à Dieu. Mais que de prétextes pour temporiser ! mais que d'hésitations, d'incertitudes ! Comment suivre à travers tous les subterfuges cette volonté équivoque qui se fait une arme de tout contre la démarche définitive qu'on lui demande ? J'entends dire, par exemple, à celui-ci : Je me convertirai, mais j'ai des années encore devant moi, rien ne presse. J'entends dire à celui-là : Ah ! me convertir, mais c'est mon désir le plus ardent ! faites que je sois réellement converti, je vous bénirai comme un sauveur ; mais la conversion est une grâce, et, malgré tous mes vœux, je sens que le moment de cette grâce n'est pas encore venu pour moi.

Arrêtons-nous ici, et reprenons ces deux raisons qui sont alléguées pour retarder la conversion.

Vous avez le temps, me dites-vous, rien ne presse ; vous avez des années devant vous. Et moi, je réponds : Non, vous n'avez pas le temps ; car voyez ce que le délai vous fait risquer d'une part, voyez ce que de l'autre il vous fait assurément perdre.

Vous avez le temps : vous êtes bien puissant, mon frère, si vous pouvez dire ce mot avec vérité. Avoir le temps : je croyais que ces deux mots n'avaient jamais pu s'associer,

puisque le temps est la chose la plus fugitive, la plus impossible à fixer, à retenir. Vous avez le temps : je croyais que le Seigneur, qui a promis à l'homme le pardon, ne lui avait pas promis le lendemain. Vous avez le temps : le Sage au moins ne vous conseille pas de vous endormir sur cette assurance ; car il vous dit de ne pas tarder à vous convertir et de ne pas différer de jour en jour, attendu que vous ignorez ce qu'amènera le jour qui doit suivre. Vous avez le temps : Jésus-Christ ne vous a pas tenu ce langage, quand il vous a dit qu'il viendrait tout à coup comme un voleur. Vous avez le temps : et si, cette nuit même, je frappe à votre porte et je vous redemande votre âme, quel sera votre sort éternel ? Vous avez le temps : et savez-vous ce que vous risquez quand vous temporez ainsi ? savez-vous quel enjeu éternel vous hasardez ? Vous avez le temps : ah ! si vous croyez l'avoir aujourd'hui, vous croirez l'avoir toujours ; à force de vivre, on se persuade qu'on ne mourra jamais ; on a vu les autres mourir autour de soi et on leur a survécu ; quelle raison pour qu'on ne survive pas à tous ceux avec lesquels on vit encore ? Vous avez le temps : vous le direz encore sous vos cheveux blancs, vous le direz à ces enfants, à ces amis éplorés qui, pour ménager votre sensibilité, n'oseront pas vous déclarer que le temps va finir pour vous. Vous avez le temps : vous le direz encore quand le temps, déployant ses ailes, s'enfuira loin de vous et vous rejettera dans le sein de l'immense éternité. Vous avez le temps : vos lèvres murmureront encore ces mots, et vous serez aux pieds du Juge. Hélas ! hélas ! et après n'avoir eu de temps que pour pécher, vous ne deviendrez éternel que pour souffrir.

Vous avez le temps : il devait avoir aussi le temps, cet homme, cet ami dont vous pleurez la perte, et que la mort est venu subitement surprendre sans qu'il ait pu songer à régler sa conscience. Ils devaient avoir le temps, ceux qui,

insoucians et distraits, voyageaient hier, avec la rapidité de la foudre, conduits par un élément terrible qui a tout à coup dévoré la trame de leurs jours, comme il dévore les distances arides. Vous avez le temps : et moi je vous dis que si vous différez encore de profiter du temps de la miséricorde, il ne viendra pour vous d'autre temps que celui des vengeances.

Mais je veux me tromper. Non ; vous ne mourrez pas sans avoir réalisé vos projets de conversion. Mais néanmoins, vous dirai-je, si vous ne risquez pas l'éternité, voyez donc tout ce que vous perdez par vos délais. Et, avant tout, pourquoi prolonger ainsi un état qui est pour vous une source d'inquiétudes, de tristesse, de perplexité ! Votre vie sera longue ; ah ! de grâce, faites donc qu'elle soit utile et fructueuse. Or votre vie ne sera vraiment utile que si elle porte des fruits pour le ciel ; et elle ne portera des fruits pour le ciel, qu'autant que vous serez constitué dans la grâce de Dieu. Car, c'est la doctrine de Jésus-Christ et de l'Église, que l'arbre doit nécessairement être bon pour produire de bons fruits, que tout arbre mauvais produit de mauvais fruits.

Comprenez donc, M. F., tout ce que vous perdez, vous qui différez d'année en année de revenir à Dieu : *Ut quid perditio hæc?* Pourquoi vous priver pour l'éternité du mérite de tant d'actions qui préparent au-dessus de vos têtes un poids immense de gloire ? Vous n'êtes pas dissipateur, mon frère, quand il s'agit de votre fortune temporelle ; sans être avare, vous êtes ce qu'on appelle un homme positif. Et quand il s'agit de votre fortune éternelle, quand il s'agit de vos intérêts les plus intimes, oh ! comme vous entendez mal la conduite de vos affaires ! que de fonds perdus ! que de non-valeurs ! que d'intérêts et de revenus négligés, et que vous ne recouvrez jamais ! Cela est de foi, tout ce qui a été fait dans l'état

de péché est mort, ne revivra point. Dix ans, vingt ans, trente ans de votre vie, vous aurez vécu à peu près en chrétien, et toutes ces années, faute d'un effort définitif pour vous constituer dans l'amitié de Dieu, auront été entièrement stériles, improductives pour l'éternité : *Scribe virum istum sterilem* : Prophète, écrivez sur le front de cet homme : Stérile.

Et vous, femmes du monde, qui avez en vous l'esprit de foi, de piété même, mais qui n'en accomplissez pas les pratiques, celles surtout qui régénèrent l'âme, ah ! que vous êtes cruelles envers vous-mêmes de perdre le prix et le mérite de tant de vertus, de tant de douleurs peut-être ! *Ut quid perditio hæc ?* Quel dommage c'est de perdre tant de richesses, de demeurer pauvre au sein de tant d'abondance ! Ma sœur, ce n'est pas bientôt, ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui qu'il faut vous réconcilier avec Dieu. Et désormais, régénérée dans le bain de grâce, vous serez le bon arbre, planté sur le bord des eaux, dont pas une feuille ne périt et qui donne son fruit dans la saison ; et tout ce que vous ferez prospérera, et toutes vos œuvres seront enregistrées au livre de vie.

Me convertir, répondez-vous, eh ! c'est le vœu le plus ardent de mon cœur ; convertissez-moi, et je vous bénirai comme Augustin bénissait Ambroise. Mais la conversion est une grâce, et jusqu'ici elle ne m'a pas été accordée.

Ah ! si vous êtes réellement dans cette disposition, mon très cher frère, votre conversion est prochaine. Oui, sans doute, la conversion est une grâce qui vient de Dieu : et tout à l'heure, nos lèvres vont se rouvrir pour la lui demander, cette grâce : *Converte nos, Deus salutaris noster*. Convertissez-nous, Seigneur, est-il dit ailleurs, et nous serons alors vraiment convertis. Mais la conversion demande aussi le concours de notre volonté ; la grâce ne peut faire tout à elle seule. Or, c'est du côté de la volonté humaine

que l'obstacle, le retardement se trouve toujours. Dieu ! mais sa volonté la plus expresse, n'est-ce pas votre sanctification ? Dieu ! ah ! que de fois il vous a offert sa grâce sans trouver de votre part autre chose que des refus. Ah ! pour vous aussi, comme pour Jérusalem, que de fois il a voulu, et vous n'avez pas voulu : *Quoties volui... et noluisti !* Que de fois vous avez entendu sa voix qui vous parlait, qui vous invitait, qui vous appelait avec amour. Hélas ! et vous avez endurci votre cœur.

Mais enfin vous attendez, dites-vous, le moment de la grâce : et moi je vous dis que ce moment est arrivé ; que tant d'autres qui se sont convertis n'ont pas cédé à un mouvement plus fort que celui auquel vous résistez ; que si vous ne vous convertissez pas aujourd'hui, vous n'aurez jamais des motifs plus pressants de vous convertir. Vous attendez le moment de la grâce : et moi je trouve que ce moment est venu ; et j'en trouve la preuve dans vos dégoûts du monde, dans vos attraites pour Dieu, dans les exemples, les prières que je remarque autour de vous, dans l'inspiration que Dieu me donne à moi-même en cet instant.

Oui, mon frère, le moment de la grâce est venu pour vous ; témoin ce dégoût que depuis longtemps elle vous a fait concevoir pour les vanités du siècle. La grâce procède rarement par ces coups puissants qui renversent le pécheur comme Saul sur le chemin de Damas. Mais si d'ordinaire elle ne brise pas les liens qui garrottent le cœur, c'est que, par une action plus lente et plus douce, elle les dénoue et les affaiblit insensiblement. C'est ce qu'elle a fait de vous qui m'entendez. N'est-il pas vrai, mon très-cher frère, que vous êtes bien loin aujourd'hui de penser et de sentir comme vous pensiez, comme vous sentiez à une autre époque de votre vie ? N'est-il pas vrai que ces passions si fortes, si impatientes de tout joug, se sont singulièrement apaisées ? Si je vous eusse demandé, il y a

quelques années, de rompre pour Dieu des habitudes, des affections que vous croyiez alors éternelles, avec quelle énergie vous eussiez résisté à cette démarche impossible ! Aujourd'hui ce qui a le plus captivé votre âme est devenu pour vous indifférent ou odieux.

Mon frère, vous attendez le moment de la grâce : et c'est la grâce qui, depuis longtemps, épie, accueille toutes les occasions de détacher votre cœur de la terre ; c'est elle qui a ménagé ces contretemps, ces ruptures, ces disgrâces que vous croyez des coups du malheur, et qui sont des coups de la grâce ; c'est elle qui a chargé l'envie, les noirs chagrins de troubler et d'affaiblir les passions qui vous dominaient ; c'est elle qui a permis aux révolutions de vous atteindre. Vous êtes, me dites-vous, une des victimes, un des blessés de nos derniers bouleversements. Vous avez perdu votre place, votre traitement, une partie de votre fortune. Oui, mais Dieu veut vous faire trouver ainsi le ciel. La grâce, c'est elle qui vous a conduit où je vous vois maintenant, et qui s'est servi de tout, de vos fautes mêmes, pour avancer l'œuvre de votre conversion.

Vous attendez le moment de la grâce : mais c'est elle qui, non contente de remplir votre âme de dégoûts pour tout le reste, vous envoie ces attrait, ces illuminations subites, ces vifs désirs. Depuis quelque temps, n'avez-vous pas pensé, n'avez-vous pas dit souvent, qu'il n'y a d'heureux que ceux qui appartiennent à Dieu ? Que de fois, en songeant aux années de votre adolescence, alors que Dieu et la vertu, que la piété et l'innocence remplissaient votre âme ; que de fois, au souvenir des saintes leçons de votre mère, de ses sages conseils ; que de fois, au souvenir des émotions, des impressions que vous ressentîtes jadis, vos yeux se sont remplis de larmes, larmes de regrets mais aussi larmes de désirs ! Que de fois, étant entré dans ce temple que vous ne songiez qu'à traverser peut-être, vous

y avez senti les invitations de la grâce, je ne sais quoi qui aspirait en vous vers un bien que vous ne possédez plus ! Vous attendez le moment de la grâce, mon frère : mais la grâce remplit à ce moment même toute votre âme, elle débord de votre cœur, et si vous cédiez à son empire, déjà depuis longtemps votre conversion serait achevée.

Vous attendez le moment de la grâce : mais c'est elle qui depuis quelque temps multiplie autour de vous les exemples et les prières qui doivent enfin déterminer votre retour à Dieu. Il est des temps dans lesquels Dieu semble se cacher aux yeux des hommes ; des temps dans lesquels sa grâce semble avoir perdu toute son efficacité, dans lesquels son esprit semble avoir abandonné la terre : *Et erat sermo Dei pretiosus in illis diebus*. Alors le prêtre travaille toute la nuit, et il ne recueille rien que sa fatigue. L'Épouse de Jésus-Christ semble devenue stérile, elle n'enfante plus. Secrète et mystérieuse souffrance, que Dieu fait peser sur son Église ; impénétrables desseins de la Providence, qui fera sortir la gloire de Dieu du sein de cette épreuve.

Mais, mon très cher frère, ce n'est plus en ces jours de complète stérilité que nous vivons. Par la miséricorde divine, la fontaine des miracles a été rouverte ; les oracles ne sont pas muets en Israël ; des effusions nouvelles de grâce viennent chaque jour nous consoler. Oui, oui, M. F., tandis que toutes les puissances humaines semblent conjurées contre Dieu, tandis que la raison orgueilleuse se flatte d'avoir détrôné Jésus-Christ et d'avoir détaché les multitudes de l'Évangile, Dieu par une secrète opération reprend son œuvre et ramène à lui les cœurs par milliers. Nous voyons des prodiges que n'ont pas vus nos pères.

Et sans parler de ce qui se passe chez des nations voisines, aucun siècle n'a vu peut-être plus de conversions que le nôtre ; conversions d'hommes de tous les rangs, de toutes les positions sociales. Le guerrier qui a vieilli dans les

camps prend la parole dans les hautes assemblées de la politique et fait connaître devant le pays tout entier sa croyance et sa piété. Le magistrat, le savant, l'homme d'État, on les rencontre confondus avec l'artisan et l'ouvrier au pied des autels. Non, la grâce n'a rien perdu de sa puissance ; elle fermente sourdement encore au sein des masses : pareille à ces courants du mystérieux fluide dont la science a constaté l'existence, elle sillonne, elle traverse dans tous les sens le corps social.

Vous attendez le moment de la grâce, mon frère : mais la grâce n'a jamais frappé plus efficacement à la porte du cœur. Elle va chercher, sans qu'on puisse soupçonner par quelle voie, ceux qui semblaient s'en tenir plus éloignés. Apprenez de moi ce que vous ne soupçonnez pas. Cet ami, ce complice peut-être, dont vous redoutez le blâme ou les railleries, la grâce le sollicite comme vous ; que dis-je ? Il est plus avancé que vous, il s'est secrètement réconcilié avec Dieu et avec sa propre conscience ; et celui que vous craignez n'attend que votre conversion, pour vous laisser connaître la sienne. Vous attendez le moment de la grâce : mais la grâce a fait mille conquêtes autour de vous, et vous serez bientôt le seul qui lui résistez. Votre digne épouse, vos enfants, vos frères, vos amis, tous ont obéi à la grâce ; ils professent, ils pratiquent la foi, la religion.

Mon frère, mais tout ce qui est vôtre est à Dieu ; évidemment vous ne pouvez pas vous séparer ici-bas, non plus que pour l'éternité tout entière, de ceux que vous aimez le plus. Ceux avec qui je vous vois ne faire qu'un cœur et qu'une âme ont donné à Dieu ce cœur et cette âme ; mon frère, mais déjà vous êtes chrétien, vous êtes juste dans ce qui fait la moitié de vous-même. Mais, sans que vous vous en aperceviez, vous avez fait la plus grande partie du chemin, il ne reste plus qu'une légère distance à franchir, et tandis que je vous conjure d'en finir, les Anges

pour lesquels ce qui sera bientôt est déjà, ont commencé dans le ciel cette fête qu'on y célèbre chaque fois qu'un pécheur est revenu à Dieu.

Et si tant d'exemples ne vous ont pas encore conquis, comment pourriez-vous lutter longtemps encore contre tant de prières qui se font incessamment pour vous devant Dieu, au pied des autels de Marie ? Mon frère, vous attendez le moment de la grâce, et mille cœurs la demandent incessamment pour vous, et il ne se peut qu'ils ne l'aient obtenue. Autour de vous, la tendresse filiale, la tendresse maternelle, la tendresse conjugale, se sont coalisées avec la charité chrétienne pour faire au ciel et à votre âme une sainte violence. Non, le fils de tant larmes, l'époux, le père, l'âme qui est l'objet de tant de vœux ne saurait demeurer plus longtemps infidèle. Mon frère, mais toute l'Église prie pour vous ; mais Dieu a mis dans le cœur de ceux qui vous sont presque étrangers une inspiration secrète qui les porte à intercéder pour vous.

Mon frère, ma sœur, vous attendez le moment de la grâce : et moi je vous dis avec assurance que ce moment est venu. Cette espérance, ce n'est pas seulement autour de moi, c'est en moi que je la trouve, c'est dans mon cœur sacerdotal. Mon frère, vous dont je suis accoutumé à révéler les cheveux blancs, vous dont je connais les vertus de famille, vous dont j'ai souvent apprécié l'âme noble et loyale ; mon frère, vous en qui j'aime le concitoyen bienveillant et dévoué, l'homme intègre, l'ami de son pays ; ma sœur, vous que je n'ai pu apprécier par moi-même, mais dont les qualités et les malheurs m'ont ému plus d'une fois, laissez-moi vous le dire : Dieu a intéressé mon cœur à votre salut ; il a excité envers vous, personnellement et nommément, le peu de zèle apostolique qui vit en moi. Que de fois, moi, prêtre de Jésus-Christ, prêtre de celui qui est venu pour sauver les âmes, que de fois j'ai porté votre

nom à son autel ! que de fois j'ai mêlé ce nom à l'oblation de l'adorable sacrifice ! que de fois, tenant en mes mains la Victime sainte et adorable qui vit et règne dans les siècles des siècles, je lui ai demandé qu'elle me donnât des âmes, et en particulier la vôtre ! Ah ! disait l'ange Raphaël à Tobie, je semblais me nourrir et me désaltérer avec vous ; mais il est pour moi une nourriture invisible et un breuvage que les hommes ne connaissent pas.

Oui, mon frère, et ce que je dis de moi, je le dis de tous mes frères dans le sacerdoce : j'ai pu vous sembler comme un de vous dans les relations de la vie commune, m'asseyant à votre foyer ou à votre table ; mais il est pour le prêtre une autre nourriture, un autre breuvage. L'âme du prêtre a faim, a soif de votre âme ; c'est cette soif que Jésus voulait étancher quand il s'asseyait sur le puits de Jacob et qu'il conversait avec la Samaritaine. A Dieu ne plaise que notre zèle soit jamais indiscret et importun ! Mais, vous le dirai-je ? oui, car on le laisse dire volontiers qu'on est l'objet d'une pensée incessante de dévouement et d'amour, plus d'une fois, en songeant à ce qui vous manque, mon âme a senti comme celle de Paul les élancements, les assauts d'un zèle qui avait peine à se contenir. Je n'ai ni or ni argent, vous dirai-je avec Pierre ; mais ce que j'ai, je voudrais vous le donner au nom du Seigneur Jésus. Ce que j'ai dans mes mains de prêtre, c'est le pardon, la réconciliation, c'est la grâce, c'est la gloire, c'est la paix, la joie d'ici-bas, c'est l'éternelle félicité du ciel.

Mon frère, laissez-moi vous tendre la main et vous dire de vous lever et de marcher : *Surge et ambula*. Et qu'avez-vous à craindre de nous ? Vous n'avez rien à m'apprendre. Je dois vous l'avouer, car, à force de ménagements, je manquerais mon but ; je gênerais votre confiance, j'embarrasserais votre repentir, si vous pouviez penser que je vous crois sans péché et que je ne trouve dans votre retour rien

qui doit vous coûter. Non ; je sais ce que c'est que le cœur humain ; je sais que la vie la plus honorable devant les hommes n'est pas sans tache devant Dieu ; je sais que le péché tient en quelque sorte son domicile dans notre nature corrompue, que les vertus ne font guère qu'y passer comme d'aimables hôtes, d'agréables étrangères, tandis que le mal y est à demeure ; je sais que, loin de Dieu et de ses sacrements, il y a nécessairement des faiblesses, qu'à celles de la jeunesse succèdent celles de l'âge mûr et que la vieillesse elle-même n'en est pas toujours exempte ; je sais ces choses, et le tendre intérêt que je vous porte n'a point raisonné d'après l'hypothèse de votre innocence et de votre impeccabilité : car je suis prêtre de Jésus qui est venu pour pardonner, pour effacer, pour oublier. Mon frère, vous attendez le moment de la grâce : et moi je sens qu'elle s'échappe des mains et qu'elle veut passer dans votre âme pour la guérir et la sauver.

Anges du sanctuaire, vous le savez, je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, et je la lui redemanderai tous les jours de la vie, c'est de sauver des âmes. O divin Jésus, donnez à d'autres la fortune, la puissance, les succès, la gloire, mais à votre prêtre donnez des âmes : *Da mihi animas*. Que d'autres cherchent l'éclat de la science, les triomphes de la parole ; Seigneur, ôtez des lèvres de votre prêtre toute éloquence qui ne sauverait pas les âmes : *Da mihi animas*.

Seigneur Jésus, parfois si j'entre dans votre temple pour y répandre ma prière, les magnificences de votre demeure, cette majesté rivale de celle du temple des cieux, viennent éblouir mes yeux et enflammer mon admiration. Mais bientôt, me réfugiant au fond du sanctuaire, je comprends à vos pieds qu'après tout, de ce temple lui-même il ne reste pas pierre sur pierre, qu'un jour il n'en demeurera rien autre chose que les âmes qui s'y seront sanctifiées,

seules pierres destinées à composer la structure de la Jérusalem éternelle. Et alors j'oublie toutes les autres splendeurs de la basilique pour ne songer qu'aux âmes, et pour vous conjurer, Seigneur, de les amener en foule à ces fontaines de salut que vous avez ouvertes dans le temple :
Da mihi animas.

A l'entrée de cette admirable église, j'ai souvent considéré avec larmes une touchante représentation sculptée par nos pères. D'un côté, c'est le sein d'Abraham ou plutôt le sein de Dieu ; de l'autre, c'est le précipice de l'enfer. Entre ces deux termes extrêmes, une foule d'hommes de toutes les conditions s'avancent, hélas ! presque tous vers le but fatal, presque aucun vers le terme heureux. Cependant, au-dessus de ces infortunés on voit des nuées d'AnGES qui, les bras étendus, la bouche ouverte, du geste, de la voix, s'efforcent, tandis qu'il en est temps encore, d'effrayer, de rappeler, de ressaisir ces malheureux, dont quelques-uns sont déjà sur le bord du précipice. En effet, quelques-uns obéissent ; épouvantés, ils ouvrent les yeux, retournent la tête, reprennent la direction qui leur est montrée ; et à peine se sont-ils avancés de quelques pas, que, craignant sans doute qu'ils ne rétrogradent, les AnGES se précipitent sur eux et les emportent entre leurs bras et sur leurs ailes jusque devant le trône de Dieu.

O AnGES qui veillez en ce moment auprès des pécheurs qui m'entendent, continuez ce touchant office ; mais permettez-moi de le dire : si c'est là votre fonction, c'est aussi la nôtre. Et même vous ne pouvez pas tout à vous seuls. Après que l'Ange était descendu pour remuer l'eau de la piscine, il fallait un homme pour y plonger le malade. Ange du ciel, il vous faut le concours du prêtre de la terre. Fidèle gardien, parlez, parlez à cette âme que ma voix n'a pas ébranlée peut-être ; moi, prêtre, je me contenterai d'étendre

la main et d'absoudre. Puis, réconciliée par nos soins, cette âme enlacée en quelque sorte entre les bras de l'Ange et du prêtre, nous la porterons dans le sein d'Abraham, dans le sein de Dieu.

Vous, ô esprit bienheureux, votre tâche sera accomplie, vous resterez dans la gloire qui est votre patrie. Le prêtre, lui, redescendra sur la terre d'exil et recommencera le même ministère. Mais puisse-t-il un jour partager votre sort, entrer dans le ciel avec une âme reconquise, et, cette fois, y rester en sa société et en celle de l'Ange avec lequel il l'offrira à Dieu. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 22, n° 15.

XXIX

SERMON

SUR LA RÉSURRECTION, PRÊCHÉ LE JOUR DE PAQUES
DANS LA CATHÉDRALE DE CHARTRES (1).

(12 avril 1846)

*Numquid qui dormit non adjiciet ut resur-
gat?*

Est-ce que celui qui dort ne se réveillera pas?
(Ps. XL, v. 9.)

MONSEIGNEUR,

N'est-ce pas en ce jour que s'accomplit, autant qu'elle peut s'accomplir ici-bas, la parole qu'entendit autrefois le prophète de la nouvelle alliance : Voici que je m'en vais faire toutes choses nouvelles : *Ecce nova facio omnia ?* Tout en effet ne semble-t-il pas s'être aujourd'hui renouvelé ? Hier encore, c'était un tombeau, Jérémie et ses chants de mort ; le tabernacle était vide, le sacrifice avait cessé, les cloches avaient perdu jusqu'à cette voix lugubre qu'elles ne refusent pas aux autres mortels quand ils descendent dans la tombe. Les hommes les plus indifférents aux dogmes chrétiens subissaient malgré eux quel-

(1) Une note marginale sur le manuscrit indique que ce sermon a été prêché à la cathédrale de Poitiers en 1862 et en 1868.

que atteinte de l'impression mystérieuse qui s'est attachée à ces jours si féconds en souvenirs ; la foule, ordinairement légère et insouciant, était grave et silencieuse.

Et voilà que ce matin je ne sais quoi de nouveau a changé la face de toutes choses ; je ne sais quelle lumière inaccoutumée a donné au saint lieu un aspect tout différent : c'est comme un rayon de vie chassant les ténèbres de la mort ; les murs du temple et le visage des chrétiens semblent rajeunis. Les Alleluia, longtemps muets, ont commencé de retentir sous la voûte sacrée. Tout l'univers catholique a chanté à la fois : Le Christ est ressuscité, *alleluia* ! Dans son extase de bonheur, l'Église s'interrompt à chaque mot du récit évangélique, elle brise et entrecoupe toutes ses phrases par ce cri d'allégresse : *Alleluia* !

Puis, ce soir, elle met dans nos bouches cette hymne si naïvement joyeuse, cette histoire rimée de la résurrection, que l'orgue redit avec l'enfant de chœur, auxquels tous répondent avec tant d'enthousiasme et de jubilation par le refrain du triple *alleluia* ; et ce chant de félicitation à Marie, qui succède si bien à celui des condoléances à ses douleurs, ce chant qu'un Ange a composé pour la terre et qui est comme un fragment dérobé de la poésie des cieux : Reine du ciel, réjouissez-vous, parce que celui que vous aviez mérité de porter, est ressuscité comme il l'avait dit. (1)

Ah ! que je les plains, M. F., ceux qui sont insensibles à ce langage et à ces pompes de l'Église ! Que je les plains, s'il en est quelques-uns, les hommes qui demeurent étrangers à ce qui se renouvelle et se reproduit en ces jours dans la Jérusalem vivante des chrétiens ! Pour nous, non contents de prendre part à tous les transports de cette so-

(1) Cf. t. I, p. 200.

lennité, nous voudrions surtout en pénétrer le mystère.

M. F., disait le saint abbé de Clairvaux, quelquefois nous parlons contre les vices, nous traitons les questions de morale, et ce genre de discours est fort utile : *Et genus illud sermonis perutile*. Mais les jours de fête, et surtout dans les principales solennités, il vaut mieux s'attacher au mystère que ce jour consacre, afin que l'esprit soit éclairé et le sentiment excité. Car comment célébrerez-vous ce que vous ne connaissez pas ? Et comment le connaîtrez-vous s'il ne vous est annoncé ? C'est pourquoi, continue saint Bernard, que ceux qui sont habiles dans la loi ne trouvent pas mauvais si nous nous contentons de présenter aux esprits moins doctes la simple pâture de l'exposition du mystère. Les plus savants eux-mêmes y gagneront ; car, outre la charité qu'ils exerceront en descendant à la nécessité de leurs frères, ils pourront recueillir pour eux-mêmes une nourriture précieuse, si, par une méditation attentive, ils expriment de ces mets communs le suc délicat et subtil qui échappe aux esprits moins formés.

Ces sages réflexions du saint docteur, M. F., je les accepte pour moi comme pour vous ; et j'espère que vous accueillerez religieusement les considérations que je viens vous présenter sur le mystère de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, envisagé en lui-même, ce sera le premier point, envisagé dans ses suites, ce sera le second point. La Résurrection de Jésus-Christ est un fait incontestable sur lequel repose notre foi ; la résurrection de Jésus-Christ est un principe fécond d'où découlent plusieurs conséquences particulières.

O Marie, permettez-moi d'implorer votre assistance, en vous félicitant avec l'Église du bonheur que vous apporta ce matin l'apparition de votre Fils ressuscité : *Regina cœli*.

I. David, parlant en la personne du Christ, disait, onze siècles à l'avance : Mes ennemis ont médité ma perte, et ils ont dit : Quand mourra-t-il donc et quand son nom sera-t-il exterminé ? *Quando morietur, et peribit nomen ejus ?* Mais, reprend le royal prophète, est-ce que celui qui dort ne saura pas revenir à la vie : *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?* M. F., entre le succès des impies, parvenus à immoler Jésus-Christ et s'applaudissant de leur triomphe, et la victoire de Jésus-Christ ressaisissant la vie qui avait été arrachée et déjouant par sa résurrection tous les complots de l'enfer, quels instants d'attente solennelle ! quelles hautes questions en suspens ! quels sentiments d'anxiété, d'hésitation, d'abattement dans les cœurs les plus fidèles ! Transportons-nous à ce moment décisif, où allait se résoudre la plus importante affaire qui fut jamais.

La rédemption du monde, attendue depuis quatre mille ans, semblait enfin toucher à son terme. Les jours marqués par les prophètes étaient arrivés ; les semaines comptées par Daniel allaient expirer. Bethléem avait vu les merveilles annoncées par Michée. Un homme qui se disait le Fils de Dieu et le Désiré des nations avait répandu depuis trois ans sa doctrine avec ses bienfaits, enseignant ce que nulle bouche n'avait encore enseigné, faisant ce que nulle puissance n'avait fait jamais. Interrogé sur ce qu'il pensait de son Maître, Pierre lui avait répondu : Je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Enfin le jour fatal est arrivé. Cet homme sur lequel reposent de si grandes espérances, est aux mains de ses ennemis ; il est jugé, condamné, attaché en croix. Son corps est mis dans un sépulcre ; et, pour que toute surprise soit impossible et que la prédiction que cet homme encore vivant avait faite concernant sa résurrection ne puisse s'accomplir, la puissance publique place une bonne garde

auprès du tombeau, et elle fait sceller la pierre du sceau de la nation, en sorte que toute entreprise téméraire devienne un crime d'État, un de ces crimes qui sont punis à l'instant de la peine capitale.

Les ennemis de Jésus en sont venus à leurs fins. Longtemps ils avaient dit : Quand mourra-t-il donc, et quand son nom sera-t-il effacé de la mémoire des hommes : *Quando morietur et peribit nomen ejus?* Le voilà mort enfin, et bientôt son nom sera oublié et s'évanouira dans l'obscurité de la tombe, où il est légalement et irrévocablement enseveli. Autour du sépulcre, comme naguère au calvaire, je crois voir ces branlements de tête, je crois entendre ces provocations ironiques : *Vah ! qui destruis templum...* Eh bien ! cet homme qui devait détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours, s'il est si puissant qu'il sorte donc du tombeau, et nous croirons en lui ! Jésus reste immobile ; ses ennemis battent des mains ; ils abaissent un œil de complaisance sur les gardes vigoureux et bien armés, sur les sceaux inviolables, sur l'énorme pierre roulée à l'entrée du monument. Le Galiléen est vaincu, et tous ceux qui ont cru en lui seront confondus. Grand Dieu, était-ce donc là l'issue réservée à cette lamentable affaire ? et rien ne viendra-t-il troubler la joie sacrilège des méchants ? Est-ce que celui qui dort ne saura pas revenir à la vie ? *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?*

Hélas ! le dirai-je, si je me tourne vers les plus fidèles disciples du Crucifié, je ne trouve dans leurs dispositions rien qui me rassure. Il est vrai, leur maître était regardé par eux comme le Fils de Dieu ; ils l'avaient vu opérer des prodiges qui n'appartiennent qu'à la toute-puissance d'en haut ; sous leurs yeux il avait ressuscité les morts. Il est vrai encore, tout ce qui est arrivé depuis deux jours n'est que l'accomplissement exact de ce qui avait été prédit. Jésus n'avait cessé d'entretenir tous les siens du sup-

plice qui lui était réservé, prélude indispensable de sa gloire. Il est vrai enfin, l'heure assignée par lui à sa résurrection n'a pas encore sonné. Car Jésus, répondant aux Pharisiens qui lui demandaient un prodige dans les cieux, a dit : Cette race coupable demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas ; et comme Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la balcine, le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le tombeau, et il ressuscitera le troisième jour. Hier encore, pendant son interrogatoire, Jésus a déclaré qu'après avoir détruit le temple du Seigneur il le rebâtirait en trois jours. Le troisième jour n'est pas encore venu ; ses disciples n'ont donc pas lieu de désespérer.

Cependant, si je les considère, combien ma foi est ébranlée, et quelle hésitation s'empare de mon âme ! Quoi ? La question n'est rien moins que celle-ci : Jésus était-il le Fils de Dieu, ou bien s'est-il fausement donné pour le Messie ? Sa mort aura-t-elle été la rédemption du monde, ou simplement le juste supplice d'un séducteur ? L'enseignement sorti de ses lèvres sera-t-il l'Évangile appelé à régénérer l'univers, ou bien n'est-ce rien autre chose qu'une vaine doctrine destinée à périr avec son auteur ? La solution de toutes ces questions, l'aurore de demain la leur donnera ; et ces hommes ne songent pas même à la possibilité de cette résurrection de laquelle dépendent tant de conséquences.

Si quelques saintes femmes se rendent au sépulcre le troisième jour, ce n'est pas pour y contempler le miracle du Dieu vivant et ressuscité, mais pour embaumer le corps d'un homme juste que leur âme sensible leur fait révéler jusque dans la tombe. Si ces femmes rapportent aux Apôtres éplorés la nouvelle du prodige, ils ne voient là que de vains rêves et un sujet d'épouvante. Enfin si deux des Apôtres, moins abattus que les autres, courent jusqu'au

sépulcre et en reviennent pour confirmer l'attestation des saintes femmes, à l'instant même on voit d'autres disciples faire si peu de cas de ces témoignages réunis, qu'ils s'en vont loin de Jérusalem, conférant entre eux sur leurs espérances trompées. Entendez-les s'entretenir avec le mystérieux étranger qui est venu se joindre à eux. Décidément, à leurs yeux, il n'y a ici qu'une cause perdue; Jésus était un homme, un prophète puissant en œuvre et en parole; mais leur attente a été déçue, et la rédemption est encore une fois différée. Ah! s'écrie saint Augustin, moment à jamais mémorable, où les Pères de la foi n'étaient pas encore fidèles : *Patres fidei nondum fideles*; où ceux sur la parole desquels l'univers entier devait croire et espérer, avaient perdu toute conviction et toute espérance!

Mais est-ce qu'en effet tout est perdu? Est-ce que l'heure de la résurrection ne sonnera pas? Est-ce que celui qui dort ne pourra pas retrouver la vie : *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat*? Et tandis que je parle, déjà le sépulcre a vu sa proie lui échapper. Le Lion de Juda, après avoir achevé son sommeil, a brisé les portes de la mort. Aux termes de sa prophétie qui parlait de trois jours et de trois nuits, il semble qu'il pouvait dormir encore quelques heures. Mais qui enchaînera son bras? qui arrêtera son essor? Les sentinelles ont été témoins du prodige, et elles ont été muettes et comme mortes de frayeur. Un envoyé est descendu du ciel et s'est assis sur la pierre renversée. Femmes, dit cet Ange dont le regard est pénétrant comme l'éclair, et dont les vêtements sont blancs comme la neige, femmes, que cherchez-vous celui qui est vivant parmi les morts? Vous cherchez Jésus de Nazareth; il n'est pas ici, mais il est ressuscité, comme il avait dit : *Surrexit enim sicut dixit*. Bientôt Pierre et Jean accourent pour vérifier la merveille, et ce n'est qu'après avoir vu le monument vide et le linceul posé sur la pierre qu'ils commencent à

croire un prodige dont ils avaient oublié la prédiction : *Nondum enim sciebant*, nous dit saint Jean.

Mais déjà Jésus a apparu à Madeleine et aux saintes femmes ; déjà il voyage avec les pèlerins d'Emmaüs qui finissent par le reconnaître à la fraction du pain. Tandis qu'on raconte qu'il s'est fait voir à Simon Pierre, malgré les portes fermées le voilà tout à coup présent au milieu de onze Apôtres assemblés ; il leur montre ses mains et ses pieds couverts de cicatrices, il se laisse voir et toucher ; et comme les Apôtres sont stupéfaits et ne croient pas encore, il mange avec eux et leur prouve ainsi qu'il n'est pas un fantôme. Thomas, qui ne fut pas témoin de cette apparition, persévère-t-il à douter ? bientôt sa conviction ne peut résister à l'épreuve à laquelle se soumet Jésus. Puis Jésus reparaît au bord de la mer de Tibériade, là où il donne l'investiture à Pierre, comme il avait donné, dans une apparition précédente, la mission générale aux Apôtres.

Pendant quarante jours ces prodiges se renouvellent. Écoutez Paul, le persécuteur converti, écrivant aux Corinthiens, quand déjà plusieurs années s'étaient écoulées depuis le miracle : Mes frères, leur dit-il, je vous ai enseigné ce que j'ai appris, et, par-dessus tout, ce qui est la substance principale de l'Évangile, savoir que le Christ est mort pour nos péchés, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, et qu'il a été vu de Céphas, et ensuite de onze Apôtres, puis de plus de cinq cents frères en une fois, puis de Jacques, de tous les Apôtres, et en dernier lieu de moi qui suis le moindre de tous.

M. F., et si tous ces témoignages pouvaient laisser encore quelque doute ; si vous n'en vouliez croire ni aux Anges, ni aux saintes femmes, ni aux Apôtres, ni aux disciples, ni à Paul, je vous dirais : La résurrection de Jésus-Christ, elle est écrite en caractères ineffaçables dans l'histoire. Lisez les annales du monde, et, parcourant les années

qui ont précédé et celles qui ont suivi la mort de Jésus-Christ, comparez le genre humain avec lui-même ; voyez quelle transformation, quelle révolution éclatante ; et dites si un tel effet n'a pas eu nécessairement une cause. Ces hommes qui ont changé la face de la terre, évidemment ils avaient une puissance d'en haut ; ces hommes qui ont prêché et à la voix desquels l'univers a reçu l'Évangile ; ces hommes naturellement timides, incrédules ; ces hommes qui couraient sciemment au-devant des supplices, évidemment il avait fallu un fait incontestable pour les persuader et pour leur donner la vertu de persuader le genre humain.

Or ce fait sur lequel repose toute la prédication évangélique, toute la vérité de la foi chrétienne, c'est la résurrection de Jésus-Christ. Ils l'ont vu, ils l'ont entendu ; et voilà pourquoi ils s'exposent à la mort plutôt que de se taire. La résurrection, elle est écrite en caractères sanglants sur les échafauds où ont péri tant de martyrs. A des milliers de témoins qui affirment un fait et qui se laissent égorger plutôt que de le nier, osez-vous opposer quelques dénégations intéressées, quelques témoins endormis que l'on a payés pour mentir ? La résurrection de Jésus-Christ et la prédication évangélique, ces deux faits étroitement, essentiellement unis l'un à l'autre, M. F., je défie aucune puissance humaine de pouvoir les ébranler. Disons donc avec saint Paul : *Nunc autem Christus resurrexit* : or maintenant Jésus-Christ est ressuscité ; donc il est Dieu, donc sa religion est divine. La question est résolue ; la preuve est sans réplique. Jusqu'à ce jour la foi a pu hésiter, l'espérance a pu être timide ; les disciples ont pu attendre avec inquiétude le résultat des promesses de leur Maître. Mais aujourd'hui que sa parole s'est accomplie, aujourd'hui qu'il est ressuscité comme il l'avait dit, plus de doute, plus d'incertitude. Ah ! Seigneur, nous avons confiance assurément,

nous espérions ; mais enfin nous étions malgré nous dans la perplexité ; nous craignons de nous être trop flattés. Et voilà pourquoi, maintenant que nous sommes assurés du prodige, voilà pourquoi de notre poitrine un instant oppressée par le sentiment inquiet de l'attente, s'échappe un cri de joie que nous ne pouvons retenir : Alleluia ! le Christ est ressuscité. Il est ressuscité comme il l'avait dit : donc il est le Fils de Dieu ; donc sa religion est divine ; donc les chrétiens sont les fils de la vérité.

Jésus-Christ est ressuscité : antique sabbat, laisse ta splendeur s'effacer devant le jour à jamais mémorable de ce prodige, qui sera désormais, pour toutes les générations, le jour du Seigneur. Jésus-Christ est ressuscité : sainte Église, placez en tête de toutes vos fêtes cette solennité des solennités. Peuple chrétien, accourez et immolez des louanges à la victime pascale ; redites ce duel admirable entre la mort et la vie ; célébrez avec Marie le sépulcre du Dieu vivant et la gloire du Dieu qui ressuscite. M. F., y a-t-il ici des hommes qui doutent de la religion chrétienne ? Je leur dis avec assurance : Prenez en main l'Évangile, lisez et comparez les quatre divers récits qu'il renferme concernant la résurrection de Jésus-Christ ; pesez, étudiez les caractères d'ingénuité, de vérité qui les distinguent. Prenez ensuite entre vos mains l'histoire du monde, et méditez le grand fait de la transformation morale de l'univers qui s'est opéré il y a dix-huit cents ans ; après cela, répondez-moi si la foi ne devient pas pour vous une chose visible et palpable, comme elle le fut pour Thomas. Dites-moi s'il peut rester le moindre fondement à l'incrédulité.

Mais si la résurrection de Jésus-Christ est le fait incontestable sur lequel repose notre foi, elle est aussi un principe d'où découlent plusieurs autres conséquences plus particulières dont il nous reste à parler

II. Jésus était encore enveloppé des langes de l'enfance ; et si déjà ses futures ignominies étaient annoncées, déjà aussi se dessinaient prophétiquement les magnificences qui devaient éclore un jour de son sépulcre glorieux. Et le vieillard Siméon ne craignait pas de déclarer que cet enfant était établi pour la résurrection de plusieurs en Israël. La résurrection de Jésus-Christ, principe de résurrection pour tous les chrétiens, voilà, M. F., ce qu'il est facile de démontrer : principe de résurrection pour les corps, principe de résurrection pour les âmes, principe de résurrection pour les peuples. Développons brièvement ces idées.

Est-ce que celui qui dort ne ressuscitera pas : *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat?* Le voyez-vous, cet homme marqué, en naissant, du sceau de Jésus-Christ, cet homme qui a toujours conformé sa vie à la loi de Jésus-Christ, qui s'est abstenu du plaisir défendu pour ne pas enfreindre les préceptes de Jésus-Christ ; le voyez-vous, après une longue vie de vertus et de privations, étendu sur un lit de douleur et d'agonie ; le voyez-vous se pencher et s'incliner vers la tombe ; le voyez-vous s'endormir du sommeil de la mort ? Est-ce que le sépulcre sera le seul et le dernier asile de cette existence qui s'achève ? Enfants, épouse, amis, est-ce que vos larmes sont éternelles, vos regrets sans adoucissement ? *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat?* Est-ce qu'au sein même de cette dissolution il n'y a pas un germe de résurrection et de vie ? Est-ce que celui qui dort ne reviendra jamais à la lumière ? Ah ! vous dit saint Paul, que la nature en vous soit contristée, à la bonne heure ; mais que votre tristesse ne soit pas semblable à la tristesse de ceux qui n'ont pas d'espérance.

Eh quoi ! continue l'Apôtre avec une rigueur de dialectique telle qu'on la trouve dans les écoles, si l'on prêche que Jésus-Christ est ressuscité, d'où vient que quelques-

uns d'entre vous nient la résurrection des morts? Car s'il n'y a pas de résurrection, Jésus-Christ n'est pas ressuscité; et si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi. Et quant à nous, nous rendons un faux témoignage au nom de Dieu en attestant contre Dieu même qu'il a ressuscité Jésus-Christ, ce qui est une imposture si les morts ne ressuscitent pas. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi est chimérique, car vous êtes encore dans vos péchés. Donc ceux qui se sont endormis en Jésus-Christ ont péri. Et si l'espérance que nous avons en Jésus-Christ ne passe pas cette vie, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes. Mais, reprend l'apôtre avec une assurance triomphante, mais Jésus-Christ est ressuscité, prémices de ceux qui dorment: *Nunc autem Christus resurrexit à mortuis, primitiæ dormientium*. Et comme la mort est venue par un seul homme, par un seul homme aussi viendra la résurrection; et comme tous meurent en Adam, tous seront vivifiés en Jésus, chacun en son rang: le Christ d'abord, ensuite ceux qui sont du Christ: *Primitiæ Christus, deinde qui sunt Christi*.

Mes très chers Frères, que cette doctrine est rassurante pour nous! qu'elle est consolante en ce qui concerne ceux qui nous ont précédés dans la tombe! Enfants d'un Dieu ressuscité, nous ne mourrons que pour ressusciter comme lui. Que dis-je? sa résurrection est le commencement et le gage de la nôtre, notre résurrection sera l'achèvement et la perfection de la sienne. La tête est ressuscitée en Jésus-Christ; le corps ressuscitera comme son chef. Jésus-Christ ne saurait être divisé entre la vie et la mort. Or Jésus-Christ n'est complet qu'avec ses membres, qui doivent partager sa condition: *Primitiæ Christus, deinde qui sunt Christi*.

Enfants, épouse, amis, ne pleurez plus: encore un peu

de temps, et Jésus s'approchera de ce cercueil comme de celui de Naïm, et il dira : Jeune homme, je vous le commande, levez-vous, et celui qui était mort se relèvera. Encore un peu de temps, Jésus se penchera sur ce monument, sur celui de Béthanie, et, tendant la main, il dira : Lazare, sors de la tombe, et ce Lazare revivra. Femmes, que cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Que cherchez-vous dans la tombe celui dont l'âme habite depuis longtemps dans la gloire, et dont le corps sortira bientôt de la poussière du tombeau ? Sainte Église de Jésus, essuie les larmes de tes enfants : leur sépulcre comme celui de ton Dieu sera un sépulcre glorieux ; je me trompe, ce n'est plus une tombe, c'est un berceau ; il n'y a plus ici de linceul, ce sont des langes. Sion, tes morts vivront, et tes fils décapités relèveront la tête. Éveillez-vous, et louez Dieu, vous qui gisez dans la poussière ; car voici que la rosée de ce jour de la résurrection du Christ est une rosée de lumière qui descend jusqu'à votre ténébreux séjour : *Quia ros lucis, ros tuus.*

Résurrection de Jésus-Christ, principe de la résurrection dernière des hommes. Résurrection de Jésus-Christ, principe de la résurrection spirituelle des âmes. Je vous l'ai dit avec l'ange de l'Apocalypse, M. F. ; plusieurs ont le nom et l'apparence de la vie, et n'en ont plus la réalité. Il est pour l'âme une vie secrète qui peut défailir longtemps avant la vie extérieure et sensible du corps. Or la résurrection de Jésus-Christ, elle est pour les âmes une source toujours nouvelle, un principe toujours vivant de résurrection. Parmi les chrétiens, les uns, sans avoir perdu la grâce, sont faibles, languissants, endormis, selon la parole de saint Paul : *Ideo inter vos multi imbecilles et dormiunt multi* ; les autres sont entièrement privés de la grâce, leur âme est morte, déjà même elle exhale une odeur fétide. *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?* Est-ce

que celui qui dort ne se réveillera pas ? Est-ce que les uns ne sortiront pas de leur engourdissement, les autres de leur léthargie ?

Je m'adresse à vous d'abord, chrétiens M. F., à vous qui depuis de longues années êtes accoutumés d'accomplir tous les devoirs que la religion vous impose. Je ne vous fais point injure en vous disant que vous aussi, vous d'abord, vous devez avoir votre part dans le mystère de la résurrection. C'est la doctrine du grand Apôtre, doctrine écrite à chaque page, disons mieux, à chaque ligne de ces épîtres vraiment divines ; c'est, dis-je, la doctrine du grand Apôtre, que les deux éléments qui constituent la vie chrétienne consistent à mourir avec Jésus-Christ et à ressusciter comme Jésus à la vie céleste : voilà toute la substance de la doctrine spirituelle. Chrétiens, vous vous ensevelissez avec Jésus chaque fois que, par le laborieux baptême de la pénitence, vous expiez les fautes échappées à votre faiblesse, chaque fois que, par une exacte et soigneuse discussion de votre conscience, vous cherchez à vous dépouiller de quelques-unes de vos imperfections. Et vous ressuscitez avec Jésus quand, par la participation à son corps et à son sang adorable, et surtout par la participation à son esprit et à ses vertus, vous vous appropriez, vous vous incorporez en quelque sorte sa vie surnaturelle et divine, l'homme nouveau.

Oui, M. F., de même que Jésus-Christ est sans cesse au milieu de nous, renouvelant sur les autels le mystère de sa passion et de sa résurrection ; ainsi toute la vie du chrétien est un mystère continu de mort et de renaissance : *Et renascens perpetuò moriendo vivit*. Chaque jour pour le chrétien est un jour de Pâque, c'est-à-dire de passage ; chaque jour doit avancer pour lui cette phase heureuse qui transforme le vieil homme en l'homme nouveau, l'homme terrestre en homme céleste. Mais c'est surtout en

ces jours anniversaires de la résurrection de Jésus-Christ que notre âme doit prendre son essor et s'élever vers une sphère plus haute. Si vous êtes vraiment ressuscités avec le Christ, nous dit l'Apôtre, cherchez donc désormais tout ce qui est d'en haut, n'appréciez que ce qui est d'en haut et non pas ce qui est sur la terre.

M. F., ô vous qui languissez toujours parmi les mêmes imperfections, vous qui déparez peut-être votre vertu par tant de faiblesses, vous qui languissez, qui dormez dans une religion que vous vous êtes faite à vous-mêmes, et où de saintes habitudes sont funestement alliées avec des fautes qui sont devenues pour vous une seconde nature, ah ! le mystère pascal n'opérerait-il rien dans vos âmes : *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?* Est-ce que celui qui est tiède ne s'enflammera pas ? Est-ce que celui qui se traîne péniblement ne retrouvera pas des ailes ? Ames pieuses qui pleurez sur les inégalités de ce cœur trop souvent encore sensible aux attrait du monde ; femmes, que cherchez-vous celui qui est vivant parmi les morts ? Que cherchez-vous parmi les distractions, les spectacles, les dissipations, cette âme qui a pris un généreux élan vers la perfection. Elle s'est levée, elle n'est plus ici, elle n'est plus dans cette région basse et obscure de piété équivoque ; voilà que désormais elle vous précédera dans les voies de la plus austère et de la plus parfaite fidélité. Allez au pied des autels, allez aux tribunaux de la réconciliation, allez à la table eucharistique, allez sous la chaudière de la détresse, allez au chevet de la douleur, allez partout où se trouve un devoir de charité ou une obligation d'état à remplir, c'est là que vous la trouverez désormais. Le mystère de Pâques a opéré dans cette âme ; elle a avancé d'un pas, elle a monté d'un degré vers le ciel. Que chaque année détermine ainsi en elle un mouvement, un effort : après avoir participé à la grâce de la résurrection

de Jésus, un jour, elle ne quittera la terre que pour le suivre dans la gloire.

Et vous, chrétiens mes Frères, vous qui sommeillez et qui êtes ensevelis depuis longtemps dans le péché, est-ce qu'en face du tombeau vide, est-ce qu'en présence de la résurrection de Jésus, vous ne sortirez pas, vous aussi, de votre tombe ? Est-ce que vous habiterez éternellement dans la poussière de l'iniquité ? Est-ce que celui qui dort ne se réveillera pas ? Est-ce que celui qui est mort ne ressuscitera pas à la vie : *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?* Il y a trente ans peut-être que vous languissez dans votre infirmité. Vous êtes sous le poids d'une longue habitude d'oubli de Dieu ; vous êtes devenus étrangers à Jésus-Christ, que sais-je ? peut-être, vous êtes aveugles de naissance ; vous n'avez jamais connu les douces convictions de la foi, jamais goûté les suaves joies de la piété. Qu'importe ? Est-ce que celui qui a su se ressusciter lui-même n'a pas la force de vous ramener à la lumière ? Est-ce que celui qui a la puissance de changer les pierres en des enfants d'Abraham, ne pourra pas attendrir votre cœur ?

Ah ! mon très cher frère, l'Église votre mère, pendant la sainte quarantaine, n'a rien négligé pour vous rappeler à la vie. Pareille à la veuve inconsolable de Naïm, elle n'a cessé de crier vers Jésus pour implorer votre résurrection. Par la bouche de ses ministres, elle n'a cessé de parler à votre cœur ; elle vous a présenté toutes les considérations, toutes les vérités qui pouvaient exercer quelque empire sur votre esprit ; elle a en quelque sorte livré assaut à toutes les puissances de votre âme. Aujourd'hui, elle tente un dernier effort, elle engage un dernier combat. La grâce ne sera-t-elle pas victorieuse ? Continuerez-vous de lutter contre elle ? Ce jour de la résurrection de Jésus-Christ ne sera-t-il pas le jour de votre résurrection ? N'avez-vous donc pas dormi assez longtemps ? Ce n'est pas trois jours

que vous avez passés dans le ventre du monstre, dans le sépulcre du péché ; c'est dix ans, vingt ans, trente ans peut-être. Hélas ! hélas ! mon frère, *quis revolvat ostium monumenti ?* qui donc viendra renverser la pierre qui me ferme la porte de votre cœur ?

O divin Jésus, ce n'est pas assez que vous soyez ressuscité, il faut que vous acheviez votre triomphe. Non, vous ne revivez pas encore entièrement, puisqu'il est encore des âmes ensevelies dans le péché. Seigneur, ces âmes vous ont appartenu autrefois, elles vous appartiennent encore par quelque endroit, vous y avez laissé des traces de votre séjour, il s'agit au dedans d'elles des mouvements pieux ; en ces jours elles ont senti une recrudescence d'esprit chrétien, elles sont ébranlées. Seigneur, soulevez, soulevez la pierre, rejetez-la bien loin, et levez-vous triomphant sur ces cœurs trop longtemps engourdis par le froid de la mort. Le vieillard Siméon l'a dit de vous, quand vous veniez de naître : vous êtes établi pour la ruine, mais aussi pour la résurrection de plusieurs en Israël. Aujourd'hui que vous êtes ressuscité, faites donc ce prodige de ressusciter les âmes qui sont mortes.

Mais tandis que je parle, M. F., ce prodige a été déjà opéré. Oui, il est dans cette ville, il est dans cet auditoire d'heureux chrétiens, en qui n'a point été vide et stérile la parole et la grâce de Jésus-Christ. Il est des pères, il est des époux, il est des mères, il est des fils qui se sont dégagés du linceul de la mort, qui ont dépouillé le suaire du péché. O épouse vénérable, ô pieuse fille qui portez encore peut-être dans le vase de votre cœur des prières mêlées de larmes pour conjurer Jésus de ramener à lui un être qui vous est cher, ah ! vous ne savez pas encore la merveille qui s'est accomplie. Et tandis que vous vous demandez à vous-même : *Quis revolvat ostium monumenti ?* qui donc révéla l'obstacle ? déjà la main divine l'a renversé. Et au

lieu de continuer de faire monter vos soupirs vers le ciel, entendez les saints Anges qui vous défendent désormais la douleur et qui vous disent : Femmes, que cherchez-vous celui qui est vivant parmi les morts ? Vous demandez le changement, le retour d'un fils, d'un ami, d'un père : mais il s'est levé, il n'est plus ici ; on ne le trouve plus dans les tabernacles des pécheurs. Voici le bain de la pénitence où il est venu se purifier ; voici les linges du sépulcre qu'il a secoués. Ce matin même il vous a précédées à la Table sainte, et c'est là que vous le verrez plus tard s'asseoir avec vous. A cet instant où je parle, son cœur est inondé de joie ; il est dégagé d'un fardeau intolérable qui l'accablait ; il se sent renouvelé, ressuscité.

Peut-être, par quelque ménagement que la religion autorise, elle qui porte avec tant de tendresse entre ses bras celui qui est encore faible dans la foi, peut-être ne peut-on pas dire encore de ce chrétien comme de Jésus : *Surrexit et apparuit* : il est ressuscité et il s'est fait voir. Mais ce que les hommes ne voient pas encore, les Anges l'ont vu ; et bientôt la douce odeur de Jésus-Christ qui remplit cette âme régénérée se trahira. Je l'affirme, la résurrection est complète. Quand Jésus-Christ voulait convaincre ses Apôtres de la réalité de son retour à la vie, il s'asseyait et mangeait avec eux. Je l'affirme donc : il n'y a pas ici un simple fantôme de résurrection, car ce chrétien s'est assis à la table de Jésus, et il a participé à son banquet.

O divin Sauveur, multipliez, multipliez autour de nous ces coups de votre puissance, disons mieux, ces coups de votre amour. Mes Frères, mes Frères, vous qui avez résisté jusqu'ici, n'imiterez-vous pas l'exemple qui vous est donné ? Jusqu'à quand serez-vous cruels envers vous-mêmes ? La grâce de Jésus me presse d'insister auprès de vous ; je ne sais quoi me dit que Dieu veut conquérir, en cet instant même où je parle, quelques âmes encore auxquelles il ne faut qu'un

dernier ébranlement. Mon frère, ma sœur, nous avons les mains remplies de pardons ; notre divin Maître nous a donné pleine puissance de délier ; nous avons la clef qui ouvre. Dites-moi, pourquoi différer l'acceptation d'un bienfait incomparable ? pourquoi vieillir encore d'une année loin de Dieu ? pourquoi perdre encore tant d'occasions de mérites ? pourquoi prolonger la chaîne déjà si longue des ingratitude et des infidélités ?

Encore une fois, quel obstacle vous arrête ? Le respect humain ? Oh ! apprenez de moi ce que vous ignorez : cet ami, ce complice peut-être, dont vous redoutez le regard et les railleries, il est comme vous sollicité, travaillé par la grâce. Que dis-je ? plus avancé que vous, il s'est secrètement réconcilié. Et celui que vous craignez n'attend que le moment de votre conversion pour vous laisser connaître la sienne. Le respect humain, je vous le redirai tout à l'heure, c'est un anachronisme ; car à mesure que l'esprit public baisse et qu'il n'y a bientôt plus rien de respectable autour de nous, le chrétien, l'homme de foi et de conviction grandit et devient de jour en jour l'objet de plus de respects.

Qu'avez-vous donc à craindre ? Est-ce de notre ministère que vous vous défiez et que vous prenez ombrage ? Et ne savez-vous pas que nous n'avons d'autre ministère à exercer que celui de la miséricorde ? Vous n'aviez rien à m'apprendre que je ne sache. Je dois vous l'avouer, car je généraïis peut-être votre confiance, j'embarrasserais votre repentir et vos aveux, si vous pouviez penser que je vous crois sans péché et que je ne trouve dans votre retour rien qui doive vous coûter. Non, je sais ce que c'est que le cœur humain ; je sais que la vie la plus honorable devant les hommes n'est pas sans tache devant Dieu ; je sais que le péché tient en quelque sorte son domicile dans notre nature corrompue, que les vertus ne font guère qu'y passer, aimables hôtes, agréables étrangères, tandis que le mal y est

à demeure ; je sais que loin de Dieu et de ses sacrements il y a nécessairement des faiblesses, qu'à celles de la jeunesse succèdent celles de l'âge mûr, et que la vieillesse elle-même n'en est pas toujours exempte. Je sais toutes ces choses, M. F., et cette science n'a point déconcerté mon dévouement et mon zèle, car le tendre intérêt que je vous porte n'avait point raisonné d'après l'hypothèse de votre innocence et de votre impeccabilité. Au contraire, je suis prêtre de Jésus, qui est venu non pour les justes, mais pour les pécheurs ; et le sentiment qui me porte vers vous, c'est le désir, c'est le besoin d'effacer, de pardonner, de réhabiliter.

O Jésus, triomphez en ce jour, triomphez encore de la mort que vous vainquîtes autrefois. Que des quatre vents votre esprit vienne, et qu'il souffle sur ces ossements arides, et que ceux qui gisaient à terre se relèvent sur leurs pieds. Mon peuple, dit le Seigneur, j'ouvrirai vos tombeaux, et je vous tirerai de vos sépulcres, et je vous reconduirai sur la terre d'Israël, et vous saurez alors que je suis le Seigneur, quand j'aurai répandu mon esprit en vous, et que vous vivrez, et que vous aurez trouvé enfin le repos de vos âmes.

Résurrection de Jésus-Christ, principe de la résurrection des peuples. M. F., on a entendu quelquefois les ennemis du christianisme battre des mains et pronostiquer sa ruine prochaine. En présence de quelques défections, de quelques revers, ils se mettaient à supputer les temps, et à compter les semaines d'années jusqu'à l'anéantissement de l'Église de Jésus-Christ ! prophètes de mensonge, mathématiciens d'imposture ! Comme si le Dieu des chrétiens n'était pas un Dieu qui a triomphé de la mort ! Comme si celui qui s'est ressuscité lui-même était impuissant à ressusciter son Église ! Mais qu'ai-je dit : ressusciter son Église ? Eh quoi ! elle est donc morte, l'Église du Sauveur !

Oh non, M. F., Dieu me garde de ce blasphème. Elle est impérissable, comme son divin Maître est désormais immortel. Mais, par un secret mystère de la Providence, et conformément à la prédiction de Jésus lui-même, l'Église est soumise ici-bas à des épreuves et à des vicissitudes. Jésus s'endort quelquefois, et la barque alors est agitée et presque engloutie par les flots ; mais est-ce que celui qui dort ne se réveillera pas : *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?* Est-ce qu'il ne sait pas commander aux vents et à la tempête ? Est-ce qu'il ne ramène pas des portes de l'abîme, avec la même facilité qu'il y conduit ?

Oui je l'avoue, M. F., les jours dans lesquels nous avons été appelés à vivre, ont été des jours d'humiliation et d'opprobre pour l'Église de Jésus-Christ. Il est des siècles, et tel est le nôtre, où cette illustre étrangère qui chemine à travers le temps vers l'éternité, et qui ne demande aux empires que le droit de passage, n'est ni assaillie brutalement sur le chemin par le glaive des Néron, des Mahomet et des Robespierre, ni conduite et protégée par le sceptre des Constantin, des Charlemagne et des saint Louis. En ces temps-là, l'Église est soumise à la plus cruelle de toutes les épreuves, abreuvée du plus amer de tous les calices. Elle est sourdement combattue, démembrée pièce à pièce, appauvrie jour par jour. Elle s'aperçoit que l'on conspire contre elle, que l'on médite sa ruine, que d'avance on se partage ses dépouilles ; mais, comme on lui jette dérisoirement sur les épaules quelques lambeaux de pourpre, elle n'a pas le droit de se plaindre, et elle est forcée de porter sa peine dans le silence.

Non, divin Jésus, votre Passion n'est pas achevée ; elle se renouvelle tous les jours contre votre Église, c'est-à-dire encore contre vous. On vous a préparé un tombeau, il n'est plus question que de vous y ensevelir avec honneur ; des gardes sont commandés pour vous y surveiller ;

Pilate donnera les sceaux de l'État pour vous y sceller légalement, authentiquement. Seigneur, et les âmes pieuses, en ces tristes jours, ne savent que porter des larmes et des parfums à votre sépulcre ; et nous, vos prêtres, nous ne pouvons presque rien. *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?* Est-ce que celui qui dort ne se réveillera pas ? Seigneur, n'y aura-t-il pas bientôt un matin où nous verrons la pierre renversée, le sépulcre ouvert, les gardes chassés par la frayeur, un ange qui nous dira : Que venez-vous chercher celui qui est vivant parmi les morts ? Il est ressuscité, il règne, il triomphe, et celui qui a semblé mort sera vivant pendant les siècles des siècles.

Mais, tandis que je fais ces vœux, déjà n'ont-ils pas commencé de se réaliser ? Serait-il vrai, et tous les esprits éminents et sérieux de ce siècle ne commenceraient-ils pas à le reconnaître, que l'affaissement, la dissolution, les symptômes de mort se trahissent, se révèlent à chaque instant dans toutes les parties du corps social, et qu'il ne reste de conviction, de puissance, de vie, en un mot, que dans l'Église, que dans la religion ? que c'est autour des autels que s'est réfugiée la seule force qui demeure debout au milieu de la prostration universelle ? Est-ce que celui qui semblait dormir, le sentiment religieux, ne se serait pas ranimé au sein de la société ? Mes Frères, ce travail est peu sensible peut-être encore, il est méprisé de la puissance et de la sagesse humaine ; mais, j'ose l'affirmer, le jour approche où ce sera être de son siècle que d'être chrétien, où ce sera appartenir aux mauvais jours du passé que de ne l'être pas.

En ces jours-là, dit le prophète Zacharie, après avoir erré de systèmes en systèmes, fatigués de tâtonnements et d'essais, les peuples reviendront chercher le Dieu vivant en Jérusalem ; ils demanderont à l'Église son trésor de vérité, de charité, ses inépuisables sources d'abnéga-

tion, de dévouement. L'égoïsme nous ronge ; la curiosité nous dévore ; les ambitions n'ont plus de frein ; toutes les existences sont compromises ; où donc trouver un point d'appui ? Nous l'avons demandé vainement à tous les partis, à tous les principes humains. En ces jours-là, continue Zacharie, on verra des hommes à la fois de toutes les tribus et de toutes les langues, éperdus et détrompés de tout le reste, saisir au passage l'homme chrétien, s'attacher à son manteau, et lui dire : Nous marcherons avec vous, car nous avons appris que Dieu est là et qu'il n'est que là : *In diebus illis, apprehendent decem viri ex omnibus linguis gentium fimbriam vestimenti viri Judæi dicentes : Ibi-mus vobiscum ; audivimus enim quia Dominus vobiscum est.*

O vous, mon très cher frère, qui avez le bonheur de posséder la foi dans votre cœur, qui avez le bonheur de croire et de pratiquer, ah ! n'ayez pas la faiblesse de penser que vous avez besoin de dissimuler votre foi comme une honte. Dans ce siècle de doute, un homme de foi est le sujet de l'étonnement et de l'estime de tous ses concitoyens ; eux, toujours tremblants sur le sol incertain du doute, ils admirent comme vous demeurez ferme et intrépide sur le roc solide de votre inébranlable conviction ; ils sentent en vous une force, une puissance auprès de laquelle ils se reconnaissent faibles. Il y a ici un grand nombre d'hommes distingués de la cité : je prendrais hardiment leurs voix, et tous ceux qui sont sincères me diraient que, s'il est un homme auxquels ils aspirent à ressembler, c'est le chrétien, l'homme de foi, de foi vivante, l'homme de conviction, de conviction pratique. Oui cet homme, il est dans la cité celui au manteau duquel tous voudraient s'attacher en disant : Nous marcherons avec vous ; vous êtes dans le vrai, et le vrai n'est que là. En dehors de là, il n'y a que mensonge et déception, que mécompte et chimère.

Oui, telle est la secrète pensée de tous ; or en être venu

là, c'est avoir fait un grand pas, un pas immense ; c'est être en voie de résurrection. Mes Frères, les années sont à l'homme, mais les siècles à Dieu. Et le même siècle qui a vu tant de vérités amoindries, contredites, condamnées, tant d'erreurs privées, accréditées, sanctionnées, ne s'achèvera pas que la vérité du Seigneur qui demeure éternellement, n'ait repris son empire suprême et éternel.

O Jésus, achevez votre œuvre. Vous le pouvez, ô Roi puissant ; vous savez ressusciter les nations comme les individus ; vous le pouvez, et vous le ferez : *Positus est hic in resurrectionem multorum.*

Les nations ? Ah ! est-ce que celui qui dort ne se réveillera pas ? Et, de nos jours, ne voyons-nous pas s'accomplir la parole du prophète : *Et venient populi multi, et gentes robustæ, ad quærendum Dominum in Jerusalem ?* Les esprits les plus éminents de la docte et érudite Allemagne n'ont-ils pas été ramenés à la foi, et ne nous racontent-ils pas en termes admirables les motifs concluants et irrésistibles de leur conversion ? Et chez ce peuple grave et sentencieux, n'a-t-on pas entendu l'erreur elle-même proclamer qu'il n'y avait d'avenir pour la science et pour la civilisation que dans le catholicisme, et que tôt ou tard c'est là que l'Europe reviendrait jeter l'ancre ?

Et toi, île célèbre que l'Église entendait autrefois avec complaisance appeler la terre des Saints : ah ! les temps ne semblent-ils pas approcher où tes yeux se rouvriront à la vérité ? François de Sales espéra de les voir. Bossuet a cru, et il a dit que les sages concouraient à ce sentiment, que les jours de son aveuglement étaient écoulés et qu'il était temps désormais que la lumière revînt. Hélas ! et tu es encore enveloppée dans les brouillards de l'hérésie, mille fois plus épais que ceux qui s'élèvent du sein de tes mers, et qui pèsent sur tes cités. Mais avec quelle joie nous apprenons que les fortes études de tes docteurs les ramènent chaque

jour entre les bras de leur mère la sainte Église. Avec quels transports nous accueillons l'heureuse nouvelle que la sainte séduction du catholicisme s'étend parmi tes enfants, avec presque autant de rapidité que le fit autrefois la contagion de l'erreur. Seigneur Jésus, achevez, achevez cette grande œuvre, dont la portée est immense. Vous le pouvez, ô Roi puissant, vous le pouvez et vous le ferez, car vous êtes établi pour la résurrection des peuples : *Ecce positus est hic in resurrectionem multorum.*

M. F., prononcerai-je un autre nom à propos duquel on ne saurait égaler les lamentations aux malheurs? Ah! infortunée Pologne, catholique Pologne, nous ne sommes pas insensibles à la perte de ton indépendance et de ta nationalité; nous savons trop ce que l'Europe et l'Église te doivent pour ne pas déplorer que tu aies cessé d'être comptée parmi les peuples; mais il est pour toi un mal plus grand encore; et nous, nous ne cesserons de nous attendrir sur ta foi qui t'est ravie, sur tes enfants qui désormais suceront le lait de l'erreur, brebis errantes qu'aucun pasteur ne conduit plus dans les pâturages de la vérité, et qui se perdront dans les abîmes de la séduction! Plusieurs millions de catholiques détachés de l'orthodoxie par les sourdes manœuvres de la tyrannie, qui a corrompu les sources de la foi, préparé de lâches évêques, proscrit la fidélité et couronné l'apostasie, voilà une plaie toujours saignante, une blessure toujours nouvelle : *Numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat?* Est-ce que celui qui dort ne se réveillera pas? Terre féconde où germait la race des héros chrétiens, et d'où venait le salut de l'Europe et de l'Église, est-ce que le dernier mot a été dit sur tes destinées à venir? Oui, humainement ta cause est perdue; mais une cause perdue aux yeux des hommes est loin de l'être aux yeux de la religion. Et ce Jésus, à qui Dieu a donné toutes les nations en héritage, nous dira tout à l'heure : J'ai été mort, et voilà que je

suis vivant pour les siècles des siècles : *Et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæculorum.*

O Jésus, vous dont nous célébrons avec tant de solennité la résurrection glorieuse, hâtez, hâtez en nous, hâtez autour de nous la résurrection de tous les principes d'ordre, de sainteté, de religion, de vertu. Oh ! que nous avons besoin d'être changés, réformés, ou plutôt transformés, renouvelés. A la place de l'égoïsme, faites revivre le dévouement ; à la place de la cupidité, faites revivre l'amour ; à la place de la morale des intérêts, faites revivre la morale des devoirs ; à la place de la torpeur et de l'indifférence, faites revivre la conviction et la foi. Ramenez à vous, Seigneur, ramenez par une pente douce et facile le cœur des hommes et l'esprit des peuples. Ou bien, s'il le faut, prenez cette voix tonnante qui commande aux feux de la foudre et aux flots de la mer. Mais, après l'orage, faites briller aussitôt votre arc-en-ciel dans la nue.

Épanchez, ô Sauveur des hommes, épanchez sur nous cette paix que vous annoncez à vos disciples, chaque fois que vous leur apparaissiez après votre victoire sur la mort. Soutenez les faibles dans la foi, écarter de leur chemin toute pierre de scandale et d'achoppement. Couvrez de vos bénédictions ce peuple fidèle ; entretenez la flamme de votre amour dans ces cœurs que vous avez visités aujourd'hui ; rappelez souvent à votre banquet ceux qui s'y sont assis ; ne cessez d'y inviter ceux qui diffèrent encore de se rendre à votre voix.

Seigneur, bénissez le troupeau ; bénissez le pasteur : nous osions autrefois le louer en présence de l'assemblée chrétienne ; mais l'excès de ses bontés est venu arrêter les louanges sur nos lèvres et nous commander le silence. Donnez, Seigneur, donnez de tels apôtres au peuple que votre amour veut sauver ; conservez cette flamme ardente et brillante au milieu de votre Église ; soutenez cette voix

qui est devenue parmi nous la voix de l'épiscopat tout entier; accordez-lui sur la terre ces douces joies que porte dans l'âme le sentiment du devoir accompli. Entouré de ces prêtres qui lui sont unis comme les cordes à la lyre, de pieux fidèles qui vénèrent en lui la triple autorité du caractère, de la sainteté et des cheveux blancs, donnez-lui de longues années pour notre consolation et pour votre gloire. Et un jour, brebis et pasteur, rassemblez-nous tous sous une même houlette et dans un même bercail dont vous serez vous-même le Pasteur éternel

Ainsi soit-il! (1)

(1) Cf. *Appendice 1* : p. 22, n. 17.

XXX

INSTRUCTION

POUR LES TOURNÉES DE CONFIRMATION :
SUR LA PRATIQUE RELIGIEUSE (1).

(25 mai 1846)

MES CHERS ENFANTS,

Tout à l'heure les cieux vont s'ouvrir, et le miracle dont Jérusalem fut autrefois témoin va se renouveler. L'Esprit de Dieu va descendre et se reposer sur vos têtes ; que dis-je ? il va pénétrer dans vos âmes, et les enrichir de tous ses dons.

Bien différents de ces nouveaux chrétiens dont il est parlé dans les saints Livres, de ces chrétiens qui ne savaient pas même s'il existait un Esprit-Saint, vous, mes enfants, vous avez été soigneusement instruits de cette vérité dès votre première enfance. Vous avez appris de vos mères, et plus tard de vos pasteurs, qu'il existe en Dieu trois personnes, également divines, également adorables ; que la troisième de ces personnes, produite par le Père et par

(1) Le développement de la pensée n'est pas toujours achevé dans cette instruction ; elle nous a cependant paru digne d'être conservée, comme résumé de plusieurs instructions précédentes sur la prière (t. II, p. 102), sur le dimanche (t. I, p. 591), sur le devoir pascal (t. I, p. 182)

le Fils, s'appelle le Saint-Esprit : le Saint-Esprit, que les Ecritures nomment aussi l'Esprit de Dieu, lien d'amour qui unit le Père au Fils et le Fils au Père, et qui à ce titre est appelé, par saint Augustin, le cœur de Dieu. Or, ce même Esprit d'amour qui réside en Dieu, il a plu à Dieu de l'envoyer vers nous, de l'envoyer en nous, de nous le donner, de nous le communiquer, afin que par lui nous soyons unis aux personnes divines, comme elles sont unies entre elles, et que, comme elles ne sont qu'un seul Dieu, nous ne fassions qu'un avec Dieu.

Ce sont là, mes enfants, des vérités aussi consolantes que sublimes, que notre raison ne nous aurait point révélées, mais que la foi chrétienne nous enseigne, et que nous croyons depuis notre plus bas âge. En descendant ainsi secrètement dans nos âmes par le ministère des évêques, successeurs des Apôtres, comme il descendit autrefois visiblement sur les Apôtres eux-mêmes, l'Esprit-Saint nous apporte les bienfaits les plus précieux, les dons les plus inestimables : don de sagesse et d'intelligence, don de conseil et de force, don de science et de piété, don de la crainte du Seigneur. Vos âmes, comblées de tous ces dons, je me les représente en ce moment pareilles aux arbres de vos campagnes, lorsque, dans la saison, les branches fléchissent sous le poids des fruits, ou bien encore à vos greniers, lorsque, dans une année d'abondance, ils sont remplis jusqu'à regorger de toutes parts, selon l'expression d'un prophète qui avait passé sa jeunesse dans les occupations des champs. Mais, de même qu'un orage, qu'un incendie peut dévorer en un instant tous les fruits des travaux d'une longue année, le démon, le péché, peut chasser en un instant le Saint-Esprit de nos cœurs, et avec lui tous les trésors dont sa présence vous avait enrichis.

Ah ! combien il est à craindre que vous n'ayez été ainsi riches un moment que pour livrer à votre ennemi de plus

abondantes dépouilles ! Quand je songe à tout ce qui vous attend dans le monde, quel sentiment de crainte s'empare de moi ! Il est écrit, aux premières pages des Livres saints, que Dieu, considérant sa créature et voyant que toutes ses pensées étaient dirigées vers le mal, se repentit d'avoir fait l'homme ; et que, touché d'une douleur profonde, il se dit à lui-même : Mon Esprit ne restera point dans l'homme, parce qu'il est chair.

Mes enfants, quand j'arrête les yeux sur vous et sur le siècle dans lequel vous êtes appelés à vivre, quand je pense à votre propre faiblesse et aux séductions que vous trouverez autour de vous, ah ! moi aussi, je ne rencontre, au fond de mon cœur, qu'une vive douleur, je suis tenté de regretter la faveur dont vous êtes aujourd'hui l'objet ; car, il ne m'est guère possible d'en douter, l'Esprit de Dieu ne demeurera pas en vous. Pour le conserver, il faudrait que vous fussiez des anges, hélas ! et vous n'êtes que des hommes ; il faudrait au moins que vous eussiez des âmes fortes et intrépides, hélas ! et vous n'êtes que de faibles enfants que le moindre souffle agite, et qui, tournant à tous les vents comme ces instruments mobiles placés sur vos toits, obéirez infailliblement au vent de ces doctrines d'irréligion ou du moins d'indifférence, qui n'a jamais soufflé avec plus de violence que de nos jours, et qui entraîne toutes les âmes dans sa fatale direction. Ah ! Seigneur, à quels siècles nous aviez-vous réservés ? Faut-il qu'il ne nous soit plus permis de nous faire même un instant d'illusion, et que nous soyons réduits à verser des larmes et à proférer de tristes présages en un jour où nous voudrions ne nous livrer qu'à la joie et à l'espérance !

Cependant, mes chers enfants, il faut le dire : si vous ne persévérez pas dans la voie du salut, ce sera votre faute. L'Esprit-Saint, qui est descendu aujourd'hui dans votre âme, vous a revêtus intérieurement de sa force. Ce serait

un sacrilège et un blasphème contre le sacrement qui vient de vous être conféré, que de croire ce que le monde se plaît à dire, que la religion n'est plus praticable aujourd'hui. C'est contre cette erreur que je viens vous prémunir. Si vous vous perdez, c'est que vous le voudrez, parce que, si grandes, si nombreuses que soient les difficultés, les tentations qui vous sont réservées, l'Esprit-Saint qui est descendu en vous tient en réserve des grâces plus grandes et plus abondantes encore, et il a pris aujourd'hui l'engagement de ne vous les refuser jamais, et au contraire de vous les accorder toujours dans le moment opportun.

Mais qu'est-ce donc d'ailleurs, qu'est-ce donc après tout que cette piété à laquelle nous vous demandons d'être toujours fidèles ? Que renferme-t-elle donc de si difficile ? Qu'a-t-elle de si inexécutable ?

La piété, ce don si précieux de l'Esprit-Saint ; la piété, ce trésor utile à tout, nous dit l'Apôtre, et qui a des promesses pour la vie présente et pour la vie future ; la piété, qu'est-ce donc au juste, et quelle idée faut-il s'en faire ? Est-il vrai qu'elle ne puisse plus s'accommoder avec nos habitudes, qu'elle soit une chose si onéreuse que personne ne puisse plus s'y astreindre, une façon d'être, passée de mode, qui convenait aux usages et aux mœurs de nos pères, mais à laquelle nous ne pouvons pas plus revenir qu'à leur langage ou à leur costume antique ? La piété, mais est-il vrai qu'on ne puisse plus la pratiquer sans devenir singulier, bizarre, original ; sans abandonner la plupart des obligations de son état, de sa famille ; sans renoncer aux joies les plus légitimes de la vie ; sans se vouer à une existence triste, ennuyeuse, chagrine ?

Mes enfants, je le sais, c'est sous ces sombres couleurs que le monde vous peint la piété : il vous la fait laide, difficile, compliquée, exigeante, pour vous la faire rejeter plus vite. Mais le monde vous trompe ; et je veux vous dire

d'une façon juste et précise ce que Dieu demande de vous, afin que vous compreniez bien en ce jour que la fidélité à Dieu vous est possible, qu'elle est même, en un certain sens, douce et facile.

La piété, qu'est-ce donc ? C'est l'accomplissement du devoir religieux, auquel s'ajoute un certain sentiment d'amour de Dieu plus vif, plus tendre, et l'habitude de certaines pratiques utiles ou salutaires.

La piété, c'est donc la religion, et quelque chose de plus. Or, comprenez bien ce que c'est que la religion, et ce que la piété y ajoute.

Les devoirs religieux qui nous sont rigoureusement imposés, et dont l'observation est strictement nécessaire pour arriver au ciel, ne sont ni aussi nombreux, ni aussi onéreux qu'on le suppose quelquefois. Car, supposé l'observation des devoirs que la probité nous impose, de ces devoirs sans lesquels on n'est pas honnête homme, et que tout le monde se pique d'observer ; supposé en outre l'instruction en la foi chrétienne dans laquelle vous avez été élevés depuis le berceau : que reste-t-il donc de positivement et de formellement prescrit par la religion, et en quoi l'homme religieux diffère-t-il de celui qui ne l'est pas ? Je vais vous le dire en trois mots ; car les devoirs religieux se réduisent à trois, dont l'accomplissement entraîne l'accomplissement de toute la loi chrétienne.

L'homme religieux, c'est celui : 1° qui prie chaque jour ; 2° qui observe le jour consacré à Dieu une fois chaque semaine ; 3° qui accomplit au moins une fois l'année le devoir pascal. Oui, je l'avoue, ces trois choses sont indispensables, mais sont-elles donc impraticables ?

Elles sont indispensables. Car, mes enfants, a-t-on jamais pu regarder comme un homme religieux celui qui ne prie pas ? La religion consiste avant tout à établir un commerce

et des rapports entre la créature et son Créateur. Et de quelle nature sont ces rapports? N'est-ce pas par la prière que l'homme s'élève vers Dieu? Là où la prière cesse, là où le cœur devient indifférent et les lèvres muettes pour Dieu, toute religion ne disparaît-elle pas à l'instant même, puisqu'il n'y a plus d'hommage rendu à Dieu, et que la créature se sépare autant qu'il est en son pouvoir de son Créateur? Et, en outre, le premier besoin de l'homme n'est-ce pas d'obtenir la grâce, le secours de Dieu, et de triompher des obstacles, des difficultés, et de vivre selon les lois de la vertu et de la sainteté? Or, là où la prière cesse, où nulle demande, nulle aspiration, nul désir ne s'élève vers Dieu, quel moyen reste-t-il de vaincre le mal et de pratiquer le bien, puisque la grâce divine, sans laquelle nous sommes incapables même d'avoir une bonne pensée, est entièrement dédaignée et méprisée, et que la créature semble déclarer hautement qu'elle n'a pas besoin de son Créateur?

Demandez-le à tous les pays, à tous les siècles : partout une voix s'élèvera pour vous dire qu'il n'y a pas de religion sans la prière. Les idolâtres eux-mêmes, les païens, du moment qu'ils conservaient quelque reste d'esprit religieux, ne manquaient pas d'offrir le tribut de leur prière à la divinité telle qu'ils se la représentaient. Partout et toujours, ç'a été quelque chose de monstrueux, d'impie, que de ne pas prier ; mais surtout, sans la prière, il est impossible de se croire et de se dire chrétien. L'Évangile à chaque page nous ordonne la prière. Dans les premiers siècles, on reconnaissait les chrétiens à leur ferveur dans les prières ; on disait : il est chrétien, car voilà qu'il prie. Chez les barbares, chez les infidèles, se faire chrétien, cela s'appelle embrasser la prière, être de la prière.

Mes enfants, avez-vous vécu parmi des hommes qui ne prient pas, et avez-vous pu les comparer avec ceux qui prient?

Les uns qui ne pensent qu'à la terre, qui ne sont courbés que vers la terre ; les autres qui s'élèvent jusqu'à la pensée du ciel, qui portent leurs yeux et leurs regards vers le ciel. Les uns qui n'ont d'autre ressource, dans le malheur, que la rage et le désespoir ; les autres qui parmi les adversités se réfugient dans le sein de Dieu. Les uns qui n'aperçoivent rien au delà de cette vie que l'horreur de la mort et les vers du sépulcre ; les autres qui se sont frayé d'avance, par les élancements de leur âme, un chemin vers l'éternité.

Ah ! mes enfants, vous prierez : Dieu le veut, Jésus-Christ l'ordonne ; mais d'ailleurs, loin que cette obligation soit un fardeau, rien n'est plus doux, rien n'est plus nécessaire à l'homme. Le cœur de l'homme, il est fait pour prier, comme l'œil pour voir, comme l'oreille pour entendre. La prière, c'est l'épanchement de l'âme dans le sein de Dieu. Vous prierez, mes enfants : et vos journées, commencées par la prière du matin, seront saintes et vertueuses ; et vos nuits, consacrées par la prière du soir, seront paisibles et pures. Vous prierez : ah ! le jour où vous ne prierez pas, ce jour serait néfaste, serait funeste ; ce jour-là, le démon, l'ennemi de votre salut, obtiendrait quelque grande victoire, porterait quelque grand ravage dans votre âme.

Mais il est un jour spécialement consacré à la prière, un jour où l'âme qui se serait refroidie pendant le reste de la semaine doit retrouver la ferveur de la prière : c'est le jour qui est appelé le jour du Seigneur, c'est le dimanche. L'observation du dimanche, voilà la deuxième obligation rigoureuse imposée à tout homme religieux : obligation indispensable, mais, je le dois dire encore ici, obligation qui est loin d'être intolérable, et qui est au contraire parfaitement accommodée à notre nature.

Consacrer un jour chaque semaine à Dieu, c'est ce qui s'est fait partout et toujours, sans distinction de temps ni de lieux. Partout on a désigné comme un homme sans

religion le profanateur des jours consacrés à la divinité, celui qui ne se rendait pas en ces jours dans le temple pour y payer avec ses concitoyens le tribut solennel de la prière et du sacrifice : tant la loi instituée par l'exemple aussi bien que par le commandement de Dieu, dès les premiers jours du monde, est une loi devenue universelle. Mais, chez les chrétiens surtout, l'observation du dimanche est un point essentiel : c'est de lui que dépend l'accomplissement de tout le reste de la loi chrétienne.

Voyez-vous cet homme qui observe le dimanche ? peut être le travail pénible auquel il est assujetti, les soins, les tourments de la vie, lui avaient-ils fait négliger ses devoirs envers Dieu pendant les six autres jours ; peut-être son âme allait en quelque sorte se laisser opprimer par le corps, par l'amour du gain. Mais voilà que la religion impose une trêve à son travail ; aujourd'hui, au lieu d'être courbé vers la terre, il lève les yeux au ciel, il vient dans le temple, il assiste au sacrifice d'un Dieu qui s'immole pour lui, il entend la parole divine et recueille les enseignements de l'Évangile ; sa foi, son espérance, son amour se raniment. Le dimanche a corrigé, réparé en lui les oublis, les infractions de la semaine ; tout ce qui dormait dans son âme s'est réveillé.

Au contraire, voyez cet homme pour qui le dimanche est un jour comme les jours vulgaires. Dites-moi : si cet homme croit en Dieu, n'agit-il pas comme s'il n'y croyait point ? Que fait-il sur la terre ? Il travaille, il mange, il dort, il est gai s'il est heureux, plus souvent triste. Quelle vie inutile ! on est si inutile... Et quelle fin ! Et quelle éternité ! Ce n'était pas un malhonnête homme, me dites-vous... je le crois. Que lui a-t-il manqué ? d'observer le dimanche.

Mais cette obligation de sanctifier le dimanche est-elle d'ailleurs si difficile ? Le dimanche ! mais si la religion ne

l'avait pas établi, il faudrait l'inventer. L'homme a besoin de repos, mais il est porté à abuser de ce repos ; il faut un repos qui ne soit pas l'oisiveté, car l'oisiveté est mère de tous les vices. Qu'a fait Dieu ? Le même jour où il a prescrit à l'homme de se reposer des œuvres serviles qui fatiguent le corps, il lui a commandé de vaquer aux œuvres spirituelles qui sanctifient l'âme. Faites du dimanche un jour de repos, mais de repos sanctifié... par là vous recueillez les avantages sans encourir les dangers ; vous échappez aux scandales et aux orgies que ramène chaque semaine le jour du repos, quand il n'est pas consacré par la religion.

Oui, le dimanche, il faudrait l'inventer, si Dieu ne l'avait pas créé. C'est le jour où se renouent les liens de famille, où l'homme asservi par la dure nécessité du travail retrouve sa liberté, où celui qui est enfermé dans un atelier revoit la lumière du soleil, peut saluer cette nature qui se présente les autres jours comme une ennemie. Mes enfants, vous sanctifierez le dimanche : vous accomplirez par là un devoir rigoureux et vous en serez plus heureux dès ici-bas.

Le troisième devoir religieux, c'est d'accomplir chaque année le devoir pascal. Ici encore, c'est une condition rigoureuse et sans laquelle on n'est pas véritablement et pratiquement chrétien. Impossible de faire un pacte, un arrangement avec la religion, et d'être exempté de cette loi, même en observant tout le reste. La parole de Jésus-Christ est formelle : il n'y a de délié que ce qui est délié par le prêtre. Et si le chrétien ne mange pas la chair de Jésus-Christ et ne boit pas son sang, il n'entrera pas dans le ciel. Cette nécessité d'ailleurs n'est que trop fondée.

Vous êtes jeunes, mes enfants, mais vous connaissez déjà assez la vie pour savoir que l'homme est, par sa nature, incliné vers le péché ; que les jours, les semaines, les mois ne sauraient s'écouler sans que notre âme se souille de

quelque tache. Il fallait donc une fontaine dans laquelle nous puissions nous purifier. Ouvrons l'Évangile : il est clair que Jésus-Christ nous a ordonné de communier : Si vous ne mangez pas mon corps et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie, la vraie vie en vous. Or qui de vous oserait s'approcher de la Table sainte sans s'être préalablement confessé ? Et l'Église a-t-elle agi tyranniquement, quand elle a fixé ou plutôt réduit à une seule fois par an cette obligation de se purifier la conscience pour approcher de la table eucharistique ?

Ah ! ici encore, est-ce donc un fardeau intolérable ?... Mes enfants, plusieurs de vous ont fait cette année leur première communion. Dites-moi, quelle a été la cause qui vous a rendus si heureux ? N'est-ce pas d'avoir déchargé votre cœur de tout ce qui lui pesait ?... N'est-ce pas d'avoir été nourris du Pain des anges, si délicieux ?... Eh bien ! voilà ce que la religion vous demandera de plus héroïque et de plus difficile tout le reste de votre vie : c'est de venir secouer, une fois l'an au moins, des chaînes qui vous opprimeraient, c'est de vous approcher du Dieu qui a réjoui votre jeunesse. L'homme qui se confesse et qui communie à Pâques, il a la conscience en paix ; le ministre du ciel lui déclare que tout va bien pour lui ; il est en repos...

Voilà donc, mes enfants, à quoi se réduisent les principales obligations de la vie chrétienne. Voilà ce qui est nécessaire et qui suffit pour rendre notre existence tout entière agréable à Dieu : la prière chaque jour, qui nous unira à Dieu ; l'observation du dimanche, qui ranimera la ferveur peut-être ralentie pendant la semaine, et qui fortifiera le lien qui nous attache à Dieu ; le devoir pascal, qui réparera, qui expiera les fautes, les péchés inévitables commis pendant l'année, et qui nous donnera, pour gage du pardon céleste, le Fils de Dieu lui-même qui descendra en nous pour être notre force, notre soutien à l'avenir...

Encore une fois, qu'y a-t-il donc là d'onéreux, d'intolérable ? Ah ! ce qui serait intolérable, ce serait de passer les jours sans prier, de ne jamais verser son cœur dans celui de Dieu ; dans un monde où tout est trompeur, menteur, de ne pas avoir un confident, un ami. Que je les plains, ceux qui ne prient jamais... terre desséchée et qui n'est jamais rafraîchie par la rosée du ciel !

Ce qui serait intolérable, ce seraient les semaines, les mois s'écoulant sans que le temps fût partagé par des jours de repos. Combien la vie devient monotone ! Là, tous les jours se ressemblent, et aucune fête ne vous conduit au pied des autels. Voyez comme ils sont tristes, quand vous sortez de l'église le dimanche, quand vous rentrez dans vos familles escortés de vos amis, ceux qui vous regardent passer du seuil ou des fenêtres de leurs maisons ! Comme leur visage est lugubre, et que les nuages dont leur front est chargé contrastent avec la douce joie qui rayonne sur tous les autres visages !

Enfin ce qui serait intolérable, ce serait de passer sa vie tout entière sans se décharger du remords qui suit le péché. Les hommes les plus honnêtes selon le monde ont leur iniquité secrète. Quel poids insupportable ! Quel malheur de ne pouvoir en être soulagé, de rester flétri à ses propres yeux, et de ne recevoir jamais une assurance formelle de pardon !

Vous le voyez donc, mes enfants, la religion ne demande de vous que des choses favorables, praticables ; elle ne vous demande que ce qui est demandé pour votre propre intérêt, même temporel et humain. Et, avec la grâce de l'Esprit-Saint, il ne tiendra qu'à vous d'être fidèle toute votre vie à ces devoirs de la piété chrétienne.

Je sais, et je l'ai dit, qu'à ces devoirs indispensables et nécessaires de la religion, la piété aspire à voir le chrétien

ajouter quelque chose de plus. Vous le savez, mes enfants : en toutes choses, il faut viser un peu au delà du but pour l'atteindre. Mais surtout, en fait de sentiment, en fait d'affection, il est impossible d'être astreint à s'arrêter à un point précis et calculé. Ordonner à un enfant de n'aimer sa mère que jusqu'à tel degré, par exemple, de se contenter de la saluer chaque jour, de passer une heure avec elle chaque semaine, et de s'asseoir à sa table qu'une fois par an ; ne serait-ce pas prescrire des limites là où l'amour n'en veut point ? gêner, contrister le cœur qui ne s'accommode pas de ces prescriptions catégoriques ?

Eh bien ! mes enfants, le seul amour auquel on ne devrait imposer aucune limite, est précisément le seul qu'on entreprenne de limiter, c'est l'amour de Dieu. Ici on calcule, on se fait informer du strict devoir ; et l'on règle que l'on s'arrêtera là, non seulement soi, mais encore que tous ceux qui dépendent de nous n'en feront pas davantage. Quelle injustice !

Ah ! mes Frères, laissez donc, laissez ce jeune homme, cette jeune vierge que son cœur incline vers les douces habitudes de la piété, laissez-les mêler à leurs travaux de tendres prières répétées plusieurs fois le jour ; laissez-les le dimanche chanter de saints cantiques, s'enrôler sous la bannière de Marie, suivre les stations douloureuses de Jésus-Christ crucifié ; laissez-les s'approcher aux fêtes solennelles de la table où l'on reçoit le pain des élus et le vin des vierges. Ah ! souvent c'est ne pas en faire assez que d'en faire juste assez ; souvent c'est un certain superflu qui protège et qui conserve le nécessaire. Sans ces élans de la piété, sans ces pratiques, prenez-y garde ! peut-être la religion elle-même, moins aimable parce qu'elle sera plus sèche et plus nue, moins facile parce que les actes en seront plus rares et demanderont plus d'effort ; peut-être, dis-je, la religion elle-même s'évanouira-t-elle entièrement.

Laissez, laissez ces cœurs naturellement portés vers Dieu, y aller à leur façon, librement et sans contrainte. Ah! parents qui m'entendez, loin d'être un obstacle à la piété de vos enfants, puissiez-vous leur en donner l'exemple!

Dans des temps plus heureux...

Puissiez-vous tous, mes Frères, n'avoir ici-bas qu'une même foi, qu'une même pratique, pour avoir dans les cieux un même bonheur éternel (1)!

(1) Cf. *Appendice I* : p. 22, n. 19; p. 26, n. 40 *ter*, 1^o, 3^o, 5^o, 8^o.

XXXI

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE,
PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES DE CHARTRES.

(13 octobre 1844)

Quasi ignis effulgens, et thus ardens in igne.
Elle a paru comme une flamme qui étincelle, et
comme un encens qui s'évapore dans le feu.
(Eccli. c. L, v. 9.)

MES TRÈS CHÈRES SŒURS,

Il est écrit, et saint Paul a dit en plusieurs endroits de ses épîtres, que Dieu distribue diversement ses dons, que la grâce céleste revêt des formes différentes et se communique aux hommes dans des proportions particulières et conformément à des fins spéciales : de telle sorte que le Prêtre souverain a fait les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, afin qu'en accomplissant leur ministère, ils concourent, chacun de leur manière, à l'œuvre de la perfection des saints et édifient le corps de Jésus-Christ.

Or, dans cette répartition des emplois surnaturels, l'esprit, qui souffle où il veut et selon qu'il veut, est tantôt plus réservé, tantôt plus prodigue. Quelquefois il accumule

sur une même tête tant de dons réunis, qu'il est impossible de décider de quel nom propre et par quel attribut dominant il faut définir le ministère de cette âme privilégiée. Éblouie de tant de richesses qu'elle voit rassemblées, la louange ne sait ce qu'elle doit relever davantage, ni à laquelle de tant de qualités elle doit s'attacher de préférence. Et le panégyriste, embarrassé d'une matière que son abondance même appauvrit, se surprendrait, s'il n'était qu'un rhéteur, à regretter dans son héros plus de mérites que n'en peut faire ressortir un discours.

Telle est, je l'avoue, mes Sœurs, la difficulté qui se présente à moi en ce moment. Après avoir étudié dans le silence de la méditation la vie et les écrits de l'incomparable Thérèse, quand je veux entreprendre d'en composer l'éloge, et que je m'applique, selon que le commandent les maîtres de l'éloquence, à fixer deux ou trois points principaux autour desquels viennent se placer toutes les autres parties du discours, bientôt je reconnais que ces idées, si fécondes qu'elles soient, sont loin de renfermer toute la substance de mon sujet, rebelle par son étendue; et en dehors de ces premiers aspects qui m'ont captivé, d'autres aspects négligés se révèlent de toutes parts à ma vue et viennent contrarier le plan de mon œuvre.

Me plaindrai-je donc à l'Esprit-Saint de ce qu'en élevant Thérèse au-dessus de la sainteté ordinaire, il l'a placée au-dessus de tous mes discours, et de ce qu'il a préparé le désespoir de l'éloquence dans ce miracle de la grâce? Car enfin, mes Sœurs, dans quel collège de Saints votre Mère n'a-t-elle pas sa place marquée? Parmi les vierges: et n'est-elle pas éminente entre toutes celles qui ont acquis le privilège de suivre l'Agneau partout où il va? Parmi les solitaires: et n'est-elle pas la fille du désert, la fleur brillante et féconde du Carmel? Parmi les confesseurs: et ne s'est-elle pas réjouie souvent d'avoir été trouvée digne de souffrir

l'outrage pour le nom de Jésus? Parmi les martyrs : et n'a-t-elle pas enduré toute sa vie les tourments, et n'a-t-elle pas succombé enfin sous le glaive de l'amour? Parmi les docteurs : l'Église entière ne va-t-elle pas puiser la lumière et l'onction dans ses écrits ineffables? Parmi les pasteurs : n'a-t-elle pas gouverné les âmes et dirigé les Saints? Parmi les apôtres : n'a-t-elle pas eu la sollicitude d'un grand nombre d'Églises, au sein desquelles elle avait réformé, fondé des maisons saintes? Parmi les prophètes et les thaumaturges : n'a-t-elle pas hérité du double esprit d'Élie et d'Élisée, déroband à l'avenir ses secrets, à la tombe ses victimes? Parmi les Anges enfin : concitoyenne des Saints et domestique de Dieu, n'a-t-elle pas eu dès ici-bas toute sa conversation dans les cieux?

Vierge et solitaire, confesseur et martyr, docteur et pasteur, apôtre et prophète, et, pour tout dire, ange et séraphin, comment contempler tant de rayons qui resplendissent à la fois sur le front de cette femme? Que dis-je? de cette femme : oui, elle l'a été par la délicatesse de son esprit et par la sensibilité de son cœur. Mais celle qui disait à ses filles : je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit, et je vous veux aussi fortes que les hommes les plus forts, n'a-t-elle pas réalisé en elle-même ce qu'elle demandait dans les autres? Non, je l'affirme, jamais le caractère féminin, tout en demeurant lui-même et en conservant son inimitable cachet, n'a participé davantage aux qualités viriles.

Mes Sœurs, où me laissé-je entraîner? J'aspire à contenir mes idées, et voilà qu'elles débordent; à leur tracer une route sûre avant le départ, et voilà qu'elles m'échappent et se précipitent. Mais j'aurai mon excuse dans la nature même de mon sujet qui ne comporte pas des règles communes. Car comment saisir ce qui est si délié? Quel art pourra jamais fixer, un seul instant, pour la peindre et

la reproduire, la lueur qui scintille ou la fumée qui s'évapore? Or, et c'est l'emploi que je veux faire des paroles de mon texte, Thérèse a paru sur la terre comme une flamme qui brille et comme un encens qui s'exhale: *Quasi ignis effulgens et thus ardens in igne*. Ses lumières, ses ardeurs, voilà tout mon sujet (1).

O Marie, que j'ai besoin de vous pour descendre dans cette âme virginale de Thérèse, et en raconter les merveilles! Soyez mon guide et mon secours. *Ave Maria*.

I. L'Apôtre a déclaré jusqu'à trois fois qu'il n'appartient pas aux femmes d'enseigner dans l'église; et en cela il se faisait l'interprète de la loi divine qui attribue à leur sexe l'inestimable avantage de ne se point produire en public, et de n'édifier que par le silence, la dépendance, la modestie, la retraite. Mais l'Esprit-Saint lui-même a conduit Thérèse hors du sentier battu et l'a exceptée de la règle générale. Car, bien qu'elle n'ait pas élevé la voix dans les assemblées saintes, on peut dire qu'elle a enseigné dans l'Église, puisque ses écrits seront éternellement rangés parmi les plus précieux monuments de la science sacrée.

La science, chrétiens mes Frères, et notre siècle a fait une triste expérience de ce que je vais avancer, la science, qui est un présent du ciel, trop souvent ici-bas ne tourne qu'au profit de l'enfer. La science, j'aime à le dire avec Bossuet, oui, elle est la lumière de l'entendement, le guide de la volonté, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, la compagne de la sagesse, la mère des bons conseils, en un mot, l'aliment de l'esprit et la maîtresse de la vie humaine. Mais comme il est naturel à l'homme de corrompre les meilleures choses, cette science, qui a mérité de si grands

(1) Bossuet (panégyrique de sainte Catherine) a fourni les divisions et la substance. (Note de M. l'abbé Pie.)

éloges, se gâte le plus souvent en nos mains par l'usage que nous en faisons. C'est elle qui s'est élevée contre la science de Dieu; c'est elle qui, promettant de nous éclairer, nous aveugle plutôt par l'orgueil; c'est elle qui nous fait adorer nos propres pensées sous le nom auguste de la vérité. Je n'aurais jamais fait, continue le grand Bossuet, si je voulais raconter tous les maux qui sont nés de l'amour des sciences, depuis qu'un aveugle désir de savoir a perdu la première femme avec toute sa descendance.

Arrêtons-nous avec saint Bernard à signaler trois abus de la science. Il en est, dit ce saint docteur, qui veulent savoir pour savoir; et c'est une mauvaise curiosité: *Quidam scire volunt, ut sciant; et turpis curiositas est.* Il en est qui veulent savoir pour se faire connaître et se rendre célèbres; et c'est une dangereuse vanité: *Quidam scire volunt, ut sciantur ipsi; et turpis vanitas est.* Enfin il en est qui veulent savoir pour vendre leur science; et c'est un négoce honteux: *Quidam scire volunt, ut scientiam suam vendant; et turpis quæstus est.* Or, mes très chères Sœurs, Jésus-Christ qui a illuminé l'esprit de Thérèse son épouse des plus brillantes clartés de la science, l'a préservée de ces trois dangers que la science rencontre presque toujours.

1° Savoir pour savoir, n'est-ce pas là un des nombreux désordres des temps dans lesquels nous vivons? Lire sans autre but que de s'amuser; étudier sans autre résultat que de se complaire dans les connaissances que l'on acquiert; s'instruire par curiosité et par amour-propre; idolâtrer en soi-même sa science: voilà ce que je découvre au fond du cœur des enfants d'Eve, toujours alléchés par la promesse du séducteur qui leur dit: Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal: *Et eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* Oui, le bien et le mal.

Voyez-vous cette femme du monde enivrée de la persuasion qu'elle sait beaucoup, tout altérée de la soif de savoir

tous les jours davantage ? rien n'échappe à son désir de connaître. Son inquiète ardeur se porte d'abord également et vers ce qui est permis, et vers ce qui est défendu. Dans sa prétention au savoir universel, elle se fait un devoir de n'être pas plus étrangère aux austères vérités de la doctrine chrétienne qu'aux séduisantes fables d'une littérature voluptueuse ; et ce bel esprit, théologien autant que romanesque, apprécie et juge avec la même assurance les chefs-d'œuvre de la chaire comme ceux du théâtre, parcourt avec la même rapidité *l'Imitation de Jésus-Christ* et les feuillets légers de la veille, effleure toutes les surfaces, et, pour tout fruit de son travail, se repose dans la satisfaction de connaître un peu de toutes choses.

Du reste, uniquement occupée d'orner son intelligence elle néglige totalement de composer sa vie. Jamais l'instruction sérieuse ne s'est résolue pour elle en conclusions utiles et pratiques ; si elle sait le bien, c'est pour le connaître et non pas pour le croire, pour le discuter et non pas pour l'accomplir : à la différence du mal pour qui le trajet de l'esprit au cœur est plus court et plus facile, l'étude plus voisine de la pratique. Aussi l'affection se portant de préférence vers les fruits de la science défendue, bientôt ce sont les seuls dont elle se nourrit. Elle passe sa vie entière dans une science oiseuse qui ne contribuera jamais à sa félicité solide ; science superflue et à laquelle une vie simple et employée à manier la laine et le fuseau serait mille fois préférable ; science que l'Esprit-Saint appelle une très mauvaise occupation qui captive les enfants des hommes : *Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea.*

O vierge d'Avila, serait-ce donc aussi un simple divertissement d'esprit que vous cherchiez dans la science ? N'avez-vous soif que d'émotions, et ne voulez-vous que des passe-temps agréables ? A ce premier discernement, qui

vous conduit aux sources de la vérité et de la vertu, quelle lamentable illusion je vois succéder ! J'aperçois en vos mains ces livres frivoles, où sont ingénieusement écrites des faiblesses contagieuses, des histoires chimériques qui excitent autant de passions réelles qu'elles en racontent d'imaginaires, et qui mettent bientôt le lecteur de niveau avec le héros. O vous, que je croyais une des vierges sages, de quelle huile pernicieuse vous remplissez votre lampe, et ne sentez-vous pas déjà votre vertu qui s'affaiblit, et votre attrait pour la piété qui décroît ? Thérèse, Thérèse, dans quelle voie de perdition vous êtes engagée ! Naguère vous vouliez aller au martyre, et vous allez à l'enfer. Un jour, ce gouffre horrible s'ouvrira devant vous, et vous verrez avec effroi la place qui vous était préparée.

Mes Sœurs, ce n'est point manquer à la mémoire de votre Mère que de raconter ses égarements. Elle faillit prendre goût aux fables et aux mensonges. Une parente légère et dissipée, l'inexpérience du jeune âge, les saillies d'une nature vive et pétulante la conduisirent aux portes de l'abîme. Mais comme son cœur était honnête, comme elle n'avait pas abandonné entièrement la prière, bientôt la lumière se fait pour elle ; elle obéit à la grâce. C'en est fait, et pour toujours elle a renoncé à toute étude, à toute science dont Dieu n'est pas le principe et l'objet, dont la vertu n'est pas le fruit, dont le ciel n'est pas le terme.

La crainte du Seigneur, dit l'Esprit-Saint, voilà la vraie science ; s'éloigner du mal, voilà l'intelligence : *Ecce timor Domini, ipsa est sapientia ; et recedere à malo, intelligentia*. Vérité profonde dont Thérèse fut pénétrée, et que notre siècle se glorifie de méconnaître, lui qui appelle philosophie toute science du mal, qui place en tête de ses plus précieuses conquêtes la libre profession de l'erreur, et qui va chercher dans tous les siècles les docteurs du mensonge et les apostats de la vérité pour les couronner comme les

émancipateurs de l'esprit humain : *Ecce recedere à malo, intelligentia*. Oui, s'éloigner du mal, voilà en quoi consiste l'intelligence ; craindre le Seigneur, vengeur de la vérité, voilà la vraie philosophie : *Timor Domini, ipsa est sapientia*.

L'esprit juste et élevé de Thérèse l'a compris. Elle a dit un éternel adieu à la fascination de la bagatelle ; elle renonce à savoir le mal, et ne veut plus s'attacher qu'à connaître le bien. Et quoiqu'elle ait reçu de la nature et de l'éducation les avantages qui peuvent égayer et polir un esprit bien fait, elle ne veut plus appliquer son intelligence qu'aux vérités de la foi chrétienne. Encore se gardera-t-elle d'imiter les esprits curieux, qui, même dans la religion, ne cherchent qu'à se repaître d'une vaine spéculation, pareils à ces insectes qu'on voit se jouer autour d'un flambeau. Elle sait que cette lumière du ciel ne nous est pas donnée seulement pour réjouir notre vue et charmer notre entendement, mais pour conduire nos pas et diriger nos affections.

Entendez-la. Elle ne peut souffrir que l'on traite Jésus-Christ comme fit Hérode, qu'on le regarde comme un objet de recherches curieuses, comme un texte de questions délicates, de dissertations agréables. Ainsi qu'un sage architecte, elle fait de la science un fondement sur lequel elle bâtit l'édifice de sa perfection ; sa foi devient la base de sa vie ; ses lectures se tournent en vertu ; ses méditations se résolvent en affections et en prières. Que d'autres sachent pour le plaisir d'être savantes ; Thérèse sait pour devenir meilleure. Loin de se complaire dans la science, elle la méprise toutes les fois qu'elle se réduit à une théorie vague et qu'elle ne tend pas à la pratique et à l'action. Elle déteste les esprits courts, parce qu'ils sont peu aptes à la vertu ; mais elle ne peut tolérer que ses filles s'amuse à des études étrangères à leur état. Elle aime mieux, leur

dit-elle, qu'elles aient la sainte ambition de paraître simples et ignorantes que de vouloir être rhétoriciennes. Quelles règles admirables elle leur a tracées concernant le respect avec lequel il faut s'arrêter devant les profondeurs insondables des Écritures, ne les prémunissant pas moins contre la prétention au savoir théologique que contre le goût des études mondaines !

Une personne d'une dévotion renommée, et d'un esprit assez cultivé, avait obtenu de Thérèse d'être reçue dans son monastère de Tolède ; la veille du jour fixé pour l'entrée, elle vient la voir et lui dit en se séparant d'elle : « Ma Mère, j'apporterai aussi une Bible que j'ai. — Une Bible que vous avez, ma fille, lui répond aussitôt la Sainte ; non, non, ne venez point ; nous n'avons pas besoin de vous, ni de votre Bible ; nous sommes de pauvres ignorantes qui ne savent que filer et faire ce qu'on nous ordonne. »

Thérèse, dont le coup d'œil était si sûr, avait jugé, et elle ne se trompait pas, qu'elle avait affaire à un de ces esprits curieux qui savent pour savoir, et aussi à un de ces esprits vaniteux qui savent pour paraître : *Quidam scire volunt ut sciantur*. Deuxième abus de la science contre lequel Thérèse a toujours été en garde.

2^o Il est rare, M. F., qu'une âme éprise de ce subtil et délicat orgueil de l'intelligence, dont je viens de parler tout à l'heure, sache le contenir au dedans d'elle-même. Difficilement cette fumée se concentre, se tourne, se replie sur elle-même, jusqu'à ce qu'elle s'absorbe et se dévore dans le foyer où elle s'est formée. Presque toujours elle se fait une issue, et s'échappe par des fuites plus ou moins répétées.

La science d'ailleurs, par sa nature, n'est pas destinée à demeurer cachée. On n'allume pas un flambeau pour le placer sous le boisseau, a dit le divin Sauveur. Quiconque a été éclairé d'un rayon de la vérité doit s'appliquer à re-

fléter cette lumière dans l'intelligence de ses semblables. C'est donc une juste et légitime ambition de la science que de se produire. Mais, comme c'est aussi une juste reconnaissance des hommes que de rapporter la louange à celui par l'entremise duquel la vérité s'est réfléchiée dans leur esprit, il en résulte que le savoir est un don périlleux, qui expose ses privilégiés à la séduction des flatteries et aux marques de la faveur publique.

Or, dit Bossuet qui avait certes le droit d'en parler, si les têtes les plus fortes sont souvent émues d'un encens si délicat et si pénétrant, combien plus celle d'une jeune fille en qui l'opinion de science est d'autant plus applaudie qu'elle est plus extraordinaire en son sexe. Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre de ma bouche la suite des paroles de l'illustre docteur. Le plus grand malheur des personnes de leur sexe, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante. Et si elles étalent avec un si déplorable succès cette beauté qui ne fait que colorer la superficie, quand il arrive qu'elles se sentent dans l'intelligence quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens, et quel n'est pas leur triomphe lors qu'elles s'imaginent charmer tout le monde ?

Mes filles, dit ailleurs le même pontife parlant à des religieuses qui instruisaient la jeunesse (1), fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit ; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit ; elles lisent par vanité comme elles ornent leur chevelure... Aussi, conclut le même docteur, c'est la raison

(1) Sermon sur les obligations de l'état religieux, troisième point.

principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences : parce que, quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter ; de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse.

M. F., c'est ici le miracle de la main de Dieu dans l'illustre vierge que je célèbre. Et quoique ce soit un grand prodige de voir Thérèse si savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Thérèse si modeste ne se servir de sa science pour faire briller la doctrine de Jésus-Christ.

Ce prodige est d'autant plus admirable que Thérèse avait en elle-même et dans son tempérament naturel une inclination excessive vers les choses et vers les hommes d'esprit. Mais quel empire absolu la grâce ne prit-elle point sur la nature, tout en respectant en elle les allures et les formes d'une imagination aussi riche que féconde, d'une diction aussi piquante que correcte ! Thérèse, éclairée des lumières d'en haut, n'aspire qu'à enfouir le don de Dieu ; et, loin de se placer d'elle-même sur le chandelier de l'Eglise, il lui faut le commandement de l'Eglise pour la déterminer à écrire. Elle fait profession d'être une fille d'obéissance. Ce qu'elle a composé par l'ordre du prêtre, elle le détruit et le brûle sur un simple désir du prêtre. Voyez-vous Abraham immolant sur le bûcher, à la demande de Dieu, le fils unique que Dieu lui avait promis et donné ? heureusement un Ange vient suspendre le glaive et arracher aux flammes la précieuse victime.

Mes Frères, c'est, pour un auteur, un enfant bien chéri qu'un ouvrage conçu et enfanté péniblement. Mais Thérèse ne connaît point de bornes à l'obéissance. Je puis me tromper, dit-elle, en suivant les révélations directes qui

me viennent du ciel, je ne me tromperai jamais en obéissant au ministre du ciel. Ce qu'elle avait commencé à la voix de Jésus lui-même, elle va l'anéantir à la voix du même Jésus s'exprimant par la bouche du guide de son âme. Avec un tel préservatif, la science n'a plus de dangers. De peur que la grandeur des révélations n'enfle mon cœur, dit le grand Apôtre, il m'a été donné un ange de satan chargé de me souffleter. M. F., pour que la grandeur des révélations, que les visions, les extases multipliées et tous les épanchements des faveurs divines ne soient pas funestes à Thérèse, Dieu a mis à côté d'elle l'ange d'obéissance, fidèle gardien de l'humilité, protecteur assuré contre les assauts de l'orgueil.

Mais ces livres incomparables de Thérèse, ouvrons-les, et voyons quelle empreinte d'humilité ils portent à chaque page. En ce siècle où l'écrivain adore sa pensée comme sienne, et comme provenant de son fond, et non pas parce qu'elle est l'image et l'expression de la vérité, nous avons tous besoin, M. F., de considérer une grande intelligence qui remet les choses en leur ordre, et qui, rendant à Dieu la gloire qui est à lui, témoigne qu'elle n'a d'autre rôle que celui d'instrument. Qu'avez-vous que vous n'avez reçu? vous dit l'Esprit-Saint. Le métal taillé et poli qui renvoie et projette au loin des faisceaux de lumière a-t-il le droit de se glorifier comme s'il était la source de la lumière?

La prédication de la vérité, c'est un office glorieux sans doute, mais ce n'est qu'un office : *Ministerium verbi*, nous dit le grand Apôtre. La manifestation du Verbe nous est confiée comme un ministère et ne devient pas notre propriété et notre empire. Quand Jésus-Christ donne à une de ses créatures privilégiées la science de sa doctrine, quand il lui révèle de nouveaux et précieux aperçus, que fait-il autre chose que de poser dans cet esprit un miroir de la vérité et de la perfection qui est en lui? Or, dit encore le

grand Bossuet, toute la fonction et tout l'honneur du miroir, s'il en a quelqu'un, ne consiste-t-il pas dans la fidèle représentation ?

Oui, vous le savez, ô Thérèse, le Dieu qui a commandé à la lumière corporelle de sortir des ténèbres; le Dieu qui a placé le soleil dans le firmament visible et qui lui a donné la fonction d'éclairer l'univers pendant tous les siècles; le même Dieu communique, quand il lui plaît, un rayon de sa vérité et de son propre visage à certains cœurs, mais c'est afin qu'ils fassent reluire à tous les yeux son image et la face du Christ Jésus : *Qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Jesu*. Vous avez compris cette doctrine, ô vierge du Carmel : voilà pourquoi pas une syllabe de vos écrits qui ne soit un témoignage rendu à Dieu et à la vérité, à Jésus-Christ et à sa pure doctrine; pas une parole qui soit empreinte du désir de paraître et de briller vous-même.

Mes Frères, on a dit d'un grand homme de ce siècle (je répète cette parole à regret, car j'ai compassion des grands hommes : le vulgaire exige trop d'eux; le génie est si difficile à porter qu'il faut s'applaudir quand ses écarts ne vont pas jusqu'à fausser entièrement sa route; le prince des Anges n'a pas su se tenir dans la vérité, et ses yeux se sont abaissés avec complaisance sur lui-même) — on a dit d'un grand homme de ce siècle, que tous ses ouvrages commencent par *je* et finissent par *moi*. Quoi qu'il en soit de ce jugement sévère, je puis dire avec assurance que tous les ouvrages de Thérèse commencent par Jésus et finissent par Jésus, et qu'on ne l'y trouve jamais elle-même. Elle n'a point été de ceux qui veulent savoir pour briller; elle n'a su que pour s'humilier et pour faire briller la gloire de Dieu et de Jésus-Christ son Fils. Je me trompe, elle a su encore pour conquérir des âmes par sa science.

3^o Vous n'avez pas oublié, M. F., que saint Bernard parle d'une troisième classe de savants, qui veulent savoir pour tirer bon parti de leur science. M. F., nous vivons dans un siècle positif, où le savoir n'est dirigé que vers le gain, où l'intelligence est devenue l'humble servante de la cupidité. Qui tirera les hommes de cet aveuglement ? Qui leur fera entendre ces paroles amères que Bossuet accentuait déjà avec une juste indignation ? « C'est un indigne spectacle, disait-il, que de voir les dons de l'esprit servir aux intérêts temporels. Je ne connais rien de plus servile que ces âmes basses, qui regrettent toutes leurs veilles, qui murmurent contre toute leur science, et l'appellent stérile et infructueuse quand elle ne fait pas leur fortune. » Que je les plains ces hommes et aussi ces femmes de notre époque, qui prostituent leur admirable talent, et qui vont demander à toutes les passions un peu d'or que les passions reconnaissantes leur accordent toujours !

Ames lâches et intéressées, venez vous instruire à l'école de Thérèse, et sachez que la pensée, cette flamme divine qui plane dans les cieux, n'est pas faite pour tomber dans cet indigne trafic ; et que si jamais elle est mise dans le commerce, ce doit être pour une fin plus sublime, c'est-à-dire pour négocier le salut des âmes. Si Thérèse l'avait voulu ; si, au lieu d'atteler son imagination brillante et rapide au char de la foi ; si, au lieu d'asservir sa magnifique intelligence sous le joug de la vérité, elle s'était élancée dans les vaporeuses régions des chimères et surtout dans les champs toujours féconds des passions, le monde la placerait assurément au premier rang entre les femmes auteurs. Mais quelle épouvantable renommée que celle qui n'est assurée ici-bas au talent qu'autant qu'il empoisonne habilement les âmes et qu'il démolit la vertu dans les cœurs ! Et avec quelle épouvantable rigueur le génie, si sa-

crilègement détourné de sa fin, doit-il être châtié dans les flammes éternelles !

Gloire à vous, ô Thérèse, gloire à vous qui n'avez jamais abusé du talent, et qui n'avez employé votre esprit qu'à sanctifier, qu'à sauver les hommes. Tous ceux à qui Jésus a confié quelque talent, il leur a dit : *Negotiamini donec veniam* : Négociez jusqu'à ce que je vienne. Mais, le commerce légitime se fait par l'échange, qui est fondé sur l'égalité. Gloire donc à vous, ô Thérèse, qui avec la science, cette monnaie descendue du ciel et frappée à l'effigie du Verbe qui illumine tout homme venant en ce monde, n'avez travaillé qu'à acquérir pour le ciel des âmes créées à l'image de Dieu.

Ah ! mes Frères, qui pourrait dire combien d'élus sont redevables à Thérèse, aux écrits de Thérèse, de leur salut et de leur gloire éminente dans les cieux ? Ce n'est pas moi, ce sont de graves autorités qui affirment cette efficacité précieuse des ouvrages de l'angélique vierge. Je ne sache, dans ces derniers temps, aucun écrivain dont l'Eglise ait autant exalté la doctrine. La tradition ecclésiastique nous désigne, dans la série des Pères et des docteurs, quelques hommes dont le nom représente toute une branche de la science sacrée. S'agit-il du mystère de la grâce, et en général de la théologie dogmatique ? le nom d'Augustin fait loi, et son sentiment est décisif. S'agit-il de l'interprétation littérale des Écritures ? j'aperçois saint Jérôme armé de ses infaillibles commentaires. Si j'interroge la théologie scolastique, qui consiste à déduire de la foi par le raisonnement des principes certains, à l'instant toute l'école se lève et salue saint Thomas d'Aquin comme son maître et son docteur angélique. Mais, s'il est question de cette science qui unit intimement l'âme à Dieu par l'oraison et que l'on appelle la théologie mystique, trois siècles déjà écoulés prononcent par acclamation le nom de Thérèse.

Thérèse ! on vit Jean de la Croix et Pierre d'Alcantara, tous deux couronnés par l'Eglise, venir prendre des leçons et s'inspirer de ses exemples. Thérèse ! elle a conduit dans les voies de la perfection et des conseils évangéliques des évêques, des théologiens, des milliers de solitaires et de vierges. Thérèse ! quelques passages de ses écrits ayant été détournés dans un sens dangereux, on vit le grand Bossuet en discuter la signification avec autant d'égard que s'il se fût agi du texte des Pères les plus révérends, des docteurs les plus autorisés.

Thérèse ! sa doctrine, c'est la théologie de l'oraison et de la prière, c'est la théologie de l'amour. Toute la religion chrétienne peut se réduire à deux mots : Il a aimé, *dilexit*, voilà toute la foi du chrétien ; tu aimeras, *diliges*, voilà toute la loi du chrétien. Or les écrits de Thérèse ne sont que le développement de ce dogme de l'amour, que le commentaire et l'application de ce précepte de l'amour (1)...

Voilà pour le fond des écrits de Thérèse. Et si j'avais à donner mon avis sur la forme, je dirais qu'elle a parlé avec infiniment d'esprit des choses les plus relevées de la vie spirituelle, et qu'elle a employé les plus riches dons de la nature à raconter les mystères de la grâce. Je trouve sous la plume de Thérèse la solide gravité de sainte Jeanne de Chantal avec plus d'élévation et de chaleur, et en même temps l'imagination féconde de sa célèbre petite-fille avec plus d'ingénuité et d'abandon. En rassemblant ces traits si disparates, j'approcherais du portrait de Thérèse. Thérèse, c'est l'esprit naturel de Sévigné, s'ajoutant au savoir surnaturel de sa sainte aïeule.

Thérèse ! Ah ! ce matin même, l'Eglise romaine demandait à Dieu pour tous ses enfants une participation à sa céleste

(1) Développements : intuition du mystère de la Trinité,... du Cœur de Jésus-Christ, etc... effusion d'amour. (Note de M. l'abbé Pie.)

doctrine : *Da nobis cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriri.* Je suis prêtre et, à ce titre, ministre de la parole sainte ; et, ce matin à l'autel, je demandais à Dieu d'être nourri de la céleste doctrine de Thérèse. Au-dessus de moi, l'Esprit-Saint a placé un évêque chargé de régir cette Eglise et de paître ce troupeau ; et cet évêque, comme tous les évêques du monde catholique, eux qui sont les dépositaires de la foi, et, réunis à leur chef, les juges infallibles de la doctrine, ce matin à l'autel, ils ont tous demandé à Dieu qu'il daignât les paître, les nourrir eux-mêmes de la céleste doctrine de Thérèse : *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriri.* Enfin, au-dessus des évêques, Jésus-Christ a placé le pasteur des pasteurs, le chef de l'Eglise, l'évêque de toutes les âmes ; et ce premier pontife, ce matin, a formé à l'autel ce même vœu, et il a désiré d'être nourri, lui le pasteur suprême, d'être nourri de cette céleste pâture de la doctrine de Thérèse : *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriri.* Celui à qui Jésus-Christ a dit : Pais mes agneaux, pais mes brebis, implorait d'une femme, de Thérèse, la nourriture de la doctrine.

O Thérèse, du haut des cieux, voyez aujourd'hui l'Eglise tout entière à vos pieds, l'Eglise qui vous demande vos lumières, qui aspire à être nourrie de votre doctrine. Quel admirable triomphe ! Quelle science a jamais reçu de pareils hommages ! Mais surtout, et vous en trouvez la preuve dans les cieux où vous êtes entourée de bienheureux dont le bonheur est votre œuvre, quelle science a jamais produit de tels fruits !

II. Mes très chers Frères, je vous ai parlé des lumières de Thérèse ; je n'ai accompli que la moitié de ma tâche, il me resterait à vous parler de ses ardeurs. Je vous ai montré son intelligence : c'était sans doute vous montrer déjà en grande partie son cœur, car elle a été douée surtout de

l'esprit du cœur ; j'aurais à vous montrer sa conduite et sa vie. L'éloge de Thérèse, lui aussi, pourrait se faire en deux mots : *Diliges*, tu aimeras, voilà tous ses écrits ; *dilexit*, elle a aimé, voilà toute son histoire. Mais je ne veux pas abuser de votre attention et de celle de cet auditoire. J'achèverai, une autre année, l'éloge de votre Mère (1).

Mais n'en ai-je pas dit assez déjà, mes très chères Sœurs, pour que vous ayez de grands fruits à recueillir de mes paroles ? Ah ! nourrissez-vous sans cesse, vous surtout, ô filles de Thérèse, faites incessamment votre pâture de la céleste doctrine de votre Mère, doctrine d'oraison, doctrine d'abnégation de soi-même, doctrine d'union à Dieu, doctrine d'amour.

Et vous, chrétiens mes Frères, vous, femmes, vierges du siècle, demandez à Dieu qu'il vous fasse participer à la doctrine de Thérèse. Cette doctrine ne s'adresse pas seulement aux religieuses, elle peut profiter à tous les chrétiens. Renoncez, comme Thérèse, à toute science qui ne conduit pas à Dieu ; jetez au feu, comme Thérèse, tous les livres qui ne parlent pas de Jésus. Comme Thérèse, n'ayez de cœur que pour aimer Dieu et tout ce qu'on doit aimer en Dieu. Que je voudrais, mes Frères, que vous pussiez remporter aujourd'hui dans vos âmes quelques-uns des parfums du Carmel ! Sainte Thérèse remarquait que, dans les différentes villes, toutes les personnes livrées à l'oraison affectionnaient les maisons de ses religieuses. Cela est toujours vrai. Toute âme qui dans ce siècle se livre aux saints exercices de la prière, éprouve un secret mouvement d'affection qui la rapproche des filles de Thérèse. Elle vient de temps en temps réchauffer en elle le sentiment de la prière au-

(1) Si nous consultons la *Note exacte de mes sermons et instructions*, M. l'abbé Pie n'eut pas l'occasion de tenir sa promesse.

près de ce foyer d'oraison. Oui, mes Frères, c'est avoir profité que de s'y plaire et d'être venu quelques instants mêler sa prière avec la prière du Carmel.

O Thérèse, un jour que vous cherchiez encore avec trop de plaisir la conversation des hommes, une voix du ciel vous dit : Ma fille, je veux que tu ne converses plus qu'avec les Anges. Depuis ce jour, par vos prières, par vos conseils, vous changeâtes en des anges tous ceux qui eurent le bonheur d'être connus de vous. Oui, vous obéîtes à la voix céleste, vous ne conversâtes plus qu'avec des anges. Ils se nommaient Alvarez, Salazar, Avila, François de Borgia, Pierre d'Alcantara, Jean de la Croix, Louis de Grenade. Le monde les appelait ainsi ; le ciel ne voyait plus en eux que des anges.

O Thérèse, par vos prières, par vos écrits, par vos exemples, par les prières, par les exemples de vos filles, éclairez, touchez, sanctifiez, perfectionnez nos cœurs, le cœur de ces chrétiens, le cœur de ces prêtres, le mien si indigne, si nécessaire, pour lequel je vous demande, en ce jour, une effusion de votre esprit de prière, une portion de la céleste pâture de votre doctrine. Que toutes les facultés de mon âme, que toutes les puissances de mon être n'aspirent plus désormais qu'à cette bienheureuse union avec Dieu !

Enfin, ô Thérèse, et c'est ce dernier vœu que je dépose à vos pieds : entendez le cri de mon âme en faveur de ce sacrifice qui va se consommer dans deux jours dans le secret de ce sanctuaire (1). Recevez entre vos bras, et pressez sur votre cœur celle que nos prières quotidiennes ont accompagnée dans les exercices de son noviciat, celle qui va devenir jusqu'à la mort votre fille, et qui marchera en

(1) Chez les Carmélites, la cérémonie publique de la prise de voile est précédée de l'émission privée des vœux. — Voir plus loin, p. 461.

votre société à la suite de l'Agneau pendant les siècles des siècles (1). Ainsi soit-il (2).

(1) Mademoiselle Nathalie le Chapellier de la Vareune. (Voir le discours suivant.)

(2) Cf. *Appendice I* : p. 24, n. 2^e.

XXXII

DISCOURS

POUR LA PRISE DE VOILE DE M^{lle} NATHALIE LE CHAPPELLIER
DE LA VARENNE, PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES (1).

(Le jeudi, 22 octobre 1846)

*Et audivi quasi vocem .. dicentium :
Alleluia... Gaudeamus et exultemus...
quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus
præparavit se.*

Et j'ai entendu comme la voix d'une
multitude qui disait : Alleluia ! Réjouis-
sons-nous et tressaillons d'allégresse, car
les noces de l'Agneau sont venues, et
son épouse s'est préparée.

(Apoç. c. XIX, v. 6 et 7.)

N'est-ce pas une chose merveilleuse, mes Sœurs, que le Verbe de Dieu, oubliant en quelque sorte le bonheur qu'il trouve dans sa nature et dans son commerce avec les personnes divines, descende chercher des joies et des fêtes sur la terre ; et que, comme autrefois ce roi d'Israël qui devait, jusque dans ses écarts, être la figure de la Sagesse divine, non content de cet amour ou de cet embrassement substantiel qui entretient, au sein de la Trinité, comme les

(1) Une note marginale du manuscrit indique que la première partie de ce discours fut prêchée une seconde fois en 1863, à l'occasion de la prise de voile de Mademoiselle de Bizemont au Carmel de l'Incarnation de Poitiers.

noces d'une alliance perpétuelle, il vient encore prendre des épouses dans une nature étrangère et parmi les enfants des hommes ?

Encore une fois, mes Sœurs, n'est-ce pas là une grande merveille ? Et n'est-ce pas néanmoins une réalité dont la foi ne nous permet pas de douter, et sur laquelle repose toute la religion chrétienne ? Depuis quarante siècles, le Verbe divin soupirait après cet instant où il lui serait donné de s'unir à la nature humaine. Et voilà qu'une Vierge pudique a paru sur la terre : c'était celle qui avait été prédestinée de toute éternité dans les desseins du Père. A cette vue le Verbe a tressailli, et le poids de son amour l'a attiré des cieux. Les Anges ont interrompu leurs concerts à la gloire des relations intimes de l'adorable Trinité, pour célébrer celles du Verbe avec Marie et avec la nature humaine. L'éternité entendit un cantique nouveau, et son *trisagion* accoutumé fit silence un instant à l'hymne nuptial de l'Agneau et de son épouse. Et j'entendis comme la voix d'une multitude qui disait : Alleluia ! joie et allégresse ! car les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée : *Et audivi quasi vocem dicentium : Alleluia... gaudeamus et exulemus... quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.*

Mais ni ce premier mystère, ni tous ceux qui suivirent le mystère de l'Incarnation et qui en furent comme les dépendances prochaines et nécessaires, n'ont pu satisfaire l'insatiable désir de celui à qui son bonheur divin n'avait pas suffi. Le Verbe a toujours conservé la même inclination ; ayant cherché une fois la pureté virginale avec tant d'ardeur, il a toujours pour elle le même transport. Et quand une vierge qui s'est préparée par de longs exercices vient se présenter devant ses autels, il l'accueille avec tendresse. Le ciel, cette fois encore, oublie ses joies et ses chants accoutumés pour célébrer les noces de l'Agneau

avec sa nouvelle épouse. Et j'entends comme la voix d'une multitude qui dit : Alleluia ! Joie et allégresse ! car les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée : *Et audivi quasi vocem dicentium : Alleluia... Gaudeamus et exulemus, quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.*

Ma très chère Sœur, une année entière s'est écoulée depuis le jour où vous avez contracté de premières fiançailles avec ce divin Époux des vierges. Depuis lors, de combien de faveurs n'avez-vous pas été l'objet, et par combien de signes Dieu n'a-t-il pas témoigné qu'il agréait l'holocauste que vous lui destiniez ? Votre santé si merveilleusement rétablie, si solidement soutenue, qu'on peut dire que vous avez trouvé le remède et la fin de vos souffrances dans les austérités mêmes du cloître ; une douce joie qui ne s'est pas démentie un seul instant, et une complète exemption de ces tristesses qui viennent parfois assaillir les vocations les plus fortes ; une aptitude si singulière pour tous les exercices de la vie religieuse, qu'il a semblé que vous aviez apporté avec vous l'esprit de sainte Thérèse et que vous étiez initiée d'avance aux pratiques du Carmel : autant de preuves consolantes que vous êtes dans la voie où Dieu lui-même vous appelait.

Ma Sœur, mille pensées et mille sentiments abondent et se pressent dans mon cœur. Que de choses à vous dire, et que de choses aussi à dire à tout cet auditoire ! Le jour où vous vous êtes dépouillée des livrés du siècle pour vous revêtir de l'habit saint, je vous ai, en quelque sorte, négligée, et je me suis cru redevable surtout envers les témoins de votre sacrifice. Aujourd'hui, c'est à vous que je veux parler principalement ; c'est la dignité de votre saint état que je veux vous faire connaître. Je m'attache à deux réflexions qui naissent de mon texte : *Venerunt nuptiæ Agni* : les noces de l'Agneau sont venues ; en ce jour vous

devenez l'épouse de Jésus-Christ : *Et uxor ejus præparavit se* : et son épouse s'est préparée. En quoi consiste le devoir d'une épouse de l'Agneau? Voilà tout mon sujet ; je ne pourrai que l'effleurer.

Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Celle qui marche en tête de toutes les épouses de l'Agneau, parce qu'elle en est à la fois et l'épouse et la mère.
Ave Maria.

I. En lisant deux passages admirables de saint Paul où il nous représente l'économie de l'Eglise dans la diversité des opérations qui font l'harmonie de ce corps mystique, je me suis souvent étonné, mes Sœurs, de n'y trouver aucune mention de votre nom, de votre titre, de votre rang et de votre fonction dans l'Eglise. Il parle des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, et de plusieurs autres degrés et fonctions hiérarchiques ; et il omet ces vierges choisies qui devaient, dans la nouvelle loi, selon la prophétie du psalmiste, être conduites au Roi, ces vierges qu'il appelle lui-même, dans un endroit de ses épîtres, les fiancées de Jésus-Christ. Mais cette omission de saint Paul est réparée par le disciple vierge, et comme l'Eglise de la terre n'est qu'une image fidèle de l'Eglise des cieux, apprenons ce que son regard d'aigle a vu dans la gloire.

Il y a vu des millions de milliers d'Anges, et ils étaient autour du trône : *Angelorum millia millium, in circuitu throni*. Il y a vu vingt-quatre vieillards : c'étaient les Apôtres et les premiers fondateurs des Eglises, et leurs trônes entouraient celui de l'Agneau : *Et in circuitu sedis, sedilia viginti quatuor, et super thronos viginti quatuor seniores*. Il y a vu quatre animaux mystérieux, qui figuraient les quatre évangélistes, et ils étaient autour du trône : *Et in circuitu throni quatuor animalia*. Il y a vu douze fois douze

mille élus des douze tribus d'Israël, et une multitude d'autres élus de toute langue, de toute tribu et de toute nation ; et ils se tenaient en présence de l'Agneau : *Stantes in conspectu Agni*. Parmi cette foule il en remarqua qui avaient lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau : c'étaient les martyrs. Ceux-là sont venus d'une grande tribulation, et pour cela ils sont devant le trône : *Et ideo sunt ante thronum Dei*.

Jusque-là, M. F., je vois que c'est la condition commune d'entourer le trône de Dieu et de l'Agneau, de se tenir devant ce trône. Mais voyez maintenant le privilège : Et je vis l'Agneau sur la montagne, et avec lui cent quarante-quatre mille élus qui portaient sur leur front le nom de l'Agneau et celui de son Père. Et j'entendis une voix harmonieuse comme la voix des flots, forte comme la voix du tonnerre ; et la voix que j'entendis était douce comme le son que des doigts habiles savent tirer de la lyre. Et ils chantaient un cantique nouveau, et personne ne pouvait apprendre ce cantique, sinon ces cent quarante-quatre mille. Ce sont ceux-là qui ont été achetés de la terre et d'entre les hommes, pour être les prémices offertes à Dieu et à l'Agneau. Ce sont ceux qui ne se sont point souillés, et ils suivent l'Agneau partout où il va, parce qu'ils sont vierges : *Hi sequuntur Agnum quòcunque ierit, virgines enim sunt*.

Se tenir avec l'Agneau, suivre l'Agneau partout où il va, telle est, ici-bas et dans les cieux, la grande prérogative des vierges dont saint Augustin va nous expliquer le mystère, et dont nous concluons avec lui qu'elles sont les vraies et spéciales épouses.

En effet, dit le saint docteur, suivre Jésus-Christ, c'est l'imiter autant qu'il est permis à des hommes : *Hunc in eo quisque sequitur, in quo imitatur* ; et par conséquent, suivre Jésus-Christ partout, c'est l'imiter en tout ce qu'il fait. D'après ce principe, il est facile de conclure que suivre

Jésus-Christ partout, c'est le privilège des vierges. Car si Jésus est doux et humble de cœur, s'il est soumis et obéissant, s'il est simple et pauvre d'esprit, s'il est miséricordieux et charitable, tous les fidèles, et ceux qui sont vierges, et ceux qui sont dans le mariage, peuvent à leur façon le suivre dans toutes ces voies. Ils peuvent même le suivre jusqu'à cette noble épreuve de la charité, de laquelle lui-même a dit qu'il n'y en a point de plus grande, je veux dire le martyre.

Mais il se présente un autre sentier où tous ne peuvent pas l'accompagner. Car, mes Sœurs, cet Agneau sans tache marche par un sentier virginal : *Ecce ille Agnus graditur itinere virginali*. Engendré virginalement dès l'éternité, sa mère dans le temps fut une vierge. La sainteté même nuptiale n'eut aucun rang auprès de lui ni dans sa naissance ni dans sa vie. Le gardien de son enfance, ce juste qu'il appelait son père, était vierge. Jean, son bien-aimé, qui reposa sur sa poitrine, et en faveur duquel il fit son testament du haut de la croix, était vierge. Il n'est pas jusqu'à son sépulcre, dit Bossuet, qu'il voulut trouver vierge, tant il avait d'amour pour la virginité ! Et dans le ciel ses goûts n'ont point changé. Et comme sur la terre il honore tous les autres états, mais en les tenant à distance, si j'ose ainsi parler ; ainsi il donne une place à toutes les vertus autour de son trône, mais avec lui, dans son intimité, dans sa familiarité, il n'admet que les vierges.

Et je vis l'Agneau sur la montagne et avec lui cent quarante-quatre mille élus qui portaient sur leurs fronts le nom de l'Agneau et celui de son Père. Et j'entendis une voix harmonieuse comme la voix des flots, forte comme la voix du tonnerre ; et la voix que j'entendis était douce comme le son que des doigts habiles savent tirer d'une lyre. Et ils chantaient comme un cantique nouveau ; et personne ne pouvait apprendre ce cantique, sinon ses cent quarante-

quatre mille. Ce sont ceux-là qui ont été achetés de la terre et d'entre les hommes pour être les prémices offertes à Dieu et à l'Agneau. Ce sont ceux-là qui ne se sont point souillés ; ils suivent l'Agneau partout où il va, parce qu'ils sont vierges.

Comprenez-vous maintenant ces paroles, mes Sœurs ? Quel est ce cantique à la fois si éclatant et si harmonieux ? C'est, répond le grand Bossuet, c'est le cantique des vierges, dont l'amour est fort comme la mort et tendre comme leur âme. Le cantique des vierges est un cantique nouveau, car la virginité n'appartient qu'à la nouvelle alliance ; cantique qui éclate comme le tonnerre et qui est néanmoins si secret et si rare que personne ne l'entend ni ne le suit que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur a dit : Tout le monde n'entend pas cette parole, mais seulement ceux à qui il a été donné de l'entendre : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est*. Ceux-là sont vierges, et, à cause de cela, ils suivent l'Agneau partout : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati ; hi sequuntur Agnum quocumque ierit, virgines enim sunt*.

Commencez-vous à concevoir, mes Sœurs, toute la prérogative des vierges ? Mais saint Jean me donne encore ouverture à une belle pensée. Et pour l'expliquer, pénétrons avec Bossuet dans une admirable doctrine des Saints. Elle tend à prouver que la virginité constitue une aptitude particulière à l'union de l'âme avec Dieu, et que par conséquent les vierges sont les vraies et spéciales épouses de Jésus-Christ. Les Pères nous représentent la virginité comme une espèce de milieu entre les esprits et les corps ; et saint Augustin, parlant des vierges sacrées, dit qu'elles ont dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair : *Habent aliquid in carne, non ex carne*. Les esprits, les corps, voilà deux extrémités opposées ; la virginité, voilà le mi-

lieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est dans la chair, et c'est par là qu'elle tient aux hommes; mais elle a dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et c'est par là qu'elle touche aux Anges et à Dieu.

Saint Grégoire de Nysse nous a dit la même chose. C'est, dit-il, la virginité qui fait d'une part que Dieu ne refuse pas de venir avec les hommes; et c'est elle d'autre part qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel. Elle est le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, et elle accorde et concilie par son entremise deux extrémités inconciliables par leur nature : *Quæ adeo naturâ distant, ipsa intercedens suâ virtute conciliat, adducitque in concordiam.*

Et maintenant je comprends comment la virginité a été à la fois nécessaire pour déterminer, et efficace pour avancer le mystère de l'incarnation. Car qu'était-ce que l'incarnation? C'était la divinité épousant la chair. Mais la disproportion était si grande! La divinité n'allait-elle pas se mésallier? Il fallait, oui, il fallait l'entremise de la virginité qui, ayant quelque chose de spirituel, pouvait seule préparer la chair à être alliée avec le Verbe : *Quæ adeo naturâ distant, ipsa intercedens suâ virtute conciliat, adducitque in concordiam.*

Et maintenant aussi je comprends pourquoi le Verbe a toujours conservé les mêmes goûts et les mêmes inclinations. J'ai la clef, ce me semble, de tous ces endroits de l'Écriture où je lis que parmi toutes les autres il cherche les vierges pour ses épouses; qu'il a pour elles une telle prédilection que, quoiqu'il aime les autres, il semble les oublier, appelant la vierge chrétienne son unique colombe, sa toute belle, sa bien-aimée. Pour prétendre à son union, les autres ont beau étaler mille richesses, la virginité l'emporte toujours. Les autres peuvent lui préparer des fêtes, mais il ne fait ses noces qu'avec les vier-

ges. Il accueille les roses, mais il ne se réjouit que parmi les lys.

Oui, je comprends tout cela, puisque l'alliance du Verbe avec l'homme exige la virginité comme point mutuel de rapprochement, et que ces noces spirituelles ne peuvent être célébrées que dans le sanctuaire d'un cœur placé, par sa pureté, dans une certaine région moyenne entre la matière et l'esprit, entre la terre et le ciel : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens suâ virtute conciliat, adducitque in concordiam.*

Et maintenant aussi, mes Sœurs, vous comprendrez que cette doctrine de saint Augustin, de saint Grégoire de Nysse et de Bossuet, était déjà la doctrine de saint Jean, qui nous représente les vierges comme une classe à part. Ceux-là, dit-il, ont été achetés à la terre par le ciel : *Hi empti sunt de terrâ.* C'est une espèce intermédiaire, prélevée sur le reste de la nature humaine pour être les prémices offertes à Dieu et à l'Agneau : *Hi empti sunt ex hominibus, primitiæ Deo et Agno.* Celles-là seules sont les vraies épouses ; elles ont quitté leur nom et portent le nom de l'Époux et de son Père : *Habentes nomen ejus et nomen Patris ejus.*

Voilà pourquoi, sainte Église de Jésus-Christ, vous avez toujours attaché tant d'importance à tout ce qui concerne les vierges chrétiennes. Qu'il est beau, chrétiens mes Frères, de lire, dans les monuments ecclésiastiques des premiers siècles, avec quelle autorité et dans quels termes les plus illustres docteurs, le grave Tertullien, par exemple, ont écrit sur la consécration des vierges par l'Église catholique : *De velandis virginibus!* Le voile que l'on donnait dès lors aux vierges fait la matière de tout un ouvrage du prêtre de Carthage. Qu'il est beau de voir avec quelle solennité, avec quel appareil, les plus grands pontifes, tels qu'Ambroise, par exemple, prêtaient leur ministère à la cérémonie de leur consécration ; avec quel zèle, avec quelle

prédilection ils travaillaient, et par leurs écrits et par leurs discours, à rendre ces vierges dignes de leur sublime vocation !

Un jour qu'une vierge avait oublié la sainteté de son état, et profané le voile que la religion avait mis sur son front, on entendit le suave Ambroise, animé d'une sainte indignation, prononcer une de ses plus éloquents homélies dont je détache quelques paroles, parce qu'elles expriment toute la pompe avec laquelle les vierges étaient alors admises dans l'Église.

Eh quoi, s'écrie l'incomparable évêque, vous ne vous êtes pas souvenue de ce saint jour du dimanche pascal, dans lequel vous vous êtes présentée au divin autel pour y recevoir le voile ! Au milieu d'une si grande et si solennelle assemblée de l'Église de Dieu, au milieu des cierges ardents des néophytes, parmi les nouveaux enfants du royaume céleste vêtus de robes blanches, vous vous avanciez comme une royale fiancée. Le pontife vous fit une allocution, et il vous dit : Regarde, ma fille ; écoute, ô vierge, et oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi désirera ta beauté, car il est le Seigneur ton Dieu. En ce jour de votre consécration, après ces paroles et de grands éloges donnés à votre chasteté, vous fûtes couverte du voile sacré. En ce moment, tout le peuple, qui était accouru à ce spectacle de vos noces avec l'Époux, tout le peuple signant votre contrat, non avec l'encre mais avec l'Esprit, cria unanimement : *Amen*. Ce ne furent pas seulement des témoins, comme le veut la loi romaine ; ce furent les innombrables témoins de l'Église, les Anges et les armées du ciel, le collège des prêtres, qui sanctionnèrent de leur présence, de leurs prières et de leurs larmes votre engagement sacré.

Comment donc, continue l'évêque de Milan, comment n'avez-vous pas eu toujours présent à l'esprit cet habit

virginal, votre entrée solennelle dans l'église au milieu des chœurs des vierges? Comment n'aviez-vous pas devant les yeux ces flambeaux qui éclairaient les saintes veilles? Comment vos oreilles ne rententissaient-elles pas des chants, des hymnes spirituels, du récit des leçons et des oracles célestes? Ne deviez-vous pas vous souvenir de ce lieu, séparé par des barrières, où vous siégiez dans l'église, et où de religieuses et nobles dames s'approchaient à l'envi pour baiser votre main? Pouviez-vous oublier tant d'utiles préceptes écrits sur les murailles?

Mes Sœurs, je cite avec bonheur ce long passage du saint évêque: il est rempli d'un parfum que j'aime à respirer; je me crois transporté au milieu de la scène qu'il décrit. Ah! que manque-t-il en ce moment à votre consécration, pour qu'elle ait ce caractère de solennité qu'avaient de telles cérémonies dans les temps antiques? Notre illustre pontife, notre saint Ambroise, dont le cœur s'intéresse si vivement à votre sacrifice, préside ici par le désir. Je vous demande de m'oublier; c'est lui qui parle, c'est lui qui bénit. Retenu loin de nous depuis quelques jours pour les intérêts de l'Église, il prie, il sollicite l'Époux des vierges d'agréer votre cœur, il demande à Jésus que du haut du ciel il mette à votre doigt, comme il le fit autrefois à celui de Thérèse, l'anneau de son alliance divine. Ambroise donc est ici.

Voyez tout ce sénat de prêtres vénérables, le pasteur si tendre (je devrais répéter encore le nom d'Ambroise ou prononcer celui de Bernard), le suave pasteur dont vous fûtes si longtemps une des brebis chéries, les guides de votre âme, enfin tout le clergé de la cité rangé autour de l'autel nuptial. Voyez, dans le sanctuaire, vos parents mêlés aujourd'hui, et non sans raison, aux prêtres du Seigneur; parce que, dit saint Ambroise, quand un homme donne sa fille à un époux ordinaire, il fait office de père, mais quand

il la donne à Jésus-Christ, il fait office de prêtre. Celui dont vous avez reçu le jour, et que sa douleur profonde mais résignée n'a pas laissé venir, vous a écrit qu'il se substituait ses enfants qui vous apporteraient sa bénédiction. Voyez vos sœurs chéries selon la nature et qui, les yeux mouillés de larmes, ne veulent pas disputer à Dieu ce que Dieu leur demande. Voyez ces nobles et religieuses dames qui vous étaient liées par l'égalité de la condition, par l'estime de la vertu, par les nœuds de l'amitié, et qui, vous considérant avec respect, révèrent désormais en vous un caractère sacré. Voyez tous ces chrétiens, toutes ces âmes fidèles, qui s'édifièrent longtemps de vos exemples, et qui remplissent l'enceinte de ce temple.

Voyez autour de vous le chœur des vierges, et celle que vous appelez votre mère, doux nom que vous ne pouviez plus prononcer depuis longtemps, et celles que vous appelez et qui sont devenues vos sœurs. Voyez au-dessus de vous le chœur des Anges et toute la multitude de la cour céleste, Élie le patriarche du Carmel, Joseph l'époux virginal si cher au Carmel. Voyez, entendez : autour de vous, au-dessus de vous, tous s'apprêtent à signer le contrat, non point avec l'encre mais avec l'Esprit, et à dire : *Amen*.

Mais, que dis-je ? Déjà le mystère le plus intime s'est consommé dans le secret. Suivant le rite de la bénédiction nuptiale dans l'Eglise d'Espagne, sa patrie, votre fondatrice a voulu que les engagements sacrés fussent prononcés dans le recueillement de la famille, et que la pompe et la solennité fussent réservées pour la cérémonie du voile placé par l'Eglise sur la tête des époux.

Je veux le dire à tous ceux qui sont ici : cinq jours seulement se sont écoulés depuis ce précieux instant. Ce temple, que remplit en ce moment une multitude attendrie, était vide et silencieux ; rien n'y annonçait une fête. J'avais le bonheur d'offrir la Victime sainte sur cet autel, et l'Eglise

m'autorisait à réciter de touchantes oraisons concernant le sacrifice d'une autre victime. Les saints mystères achevés, tandis que Jésus-Christ reposait dans le cœur de ses épouses et dans le cœur de celle qui aspirait à le devenir ; tandis que je priais, et que derrière moi deux cœurs qui avaient eu la force de venir prier aussi, étaient agités de mille sentiments dominés par celui de la résignation et de la foi : tout à coup le silence est rompu, on entend derrière la sainte clôture les vierges se mettre en marche, elles conduisent la fiancée chantant un cantique à la glorieuse Vierge élevée au-dessus des astres. Bientôt les voix s'éloignent et se perdent dans la distance. Un silence absolu recommence dans ce temple, tandis que l'alliance se célèbre dans le lieu des assemblées monastiques ; enfin la cloche se fait entendre : tout est consommé. L'Épouse a prononcé le dernier mot, elle s'est vouée à Jésus-Christ pour être pauvre, chaste, obéissante dans la clôture et sous la loi du Carmel, « et ce jusqu'à la mort : » paroles qu'elle a redites jusqu'à trois fois : « jusqu'à la mort. »

Cependant, comme pour prendre part à ce qui s'accomplissait, toutes les cloches de la grande église s'ébranlent au sommet de leur demeure. C'était l'anniversaire de la consécration de cette magnifique cathédrale, dédiée à Marie, il y a six siècles, en présence du roi saint Louis et d'une multitude infinie. Coïncidence précieuse ; car le temple est fait pour les âmes, et la dédicace d'un cœur, temple vivant dont Jésus-Christ prend possession, a plus de prix encore que la dédicace d'un temple matériel. D'ailleurs, en s'associant à cette solennité du cloître, la sainte basilique me semblait célébrer son propre ouvrage. C'est sous ses voûtes, c'est dans le demi-jour mystérieux du chevet de son sanctuaire, c'est aux pieds de sa Madone révéérée qu'a été conçue, qu'est éclosée cette piété préparée pour le cloître. Et j'avoue que, malgré mon admiration toujours renaissante, la basi-

lique m'est plus chère mille fois encore par les vertus qu'elle fait naître que par toutes les merveilles qu'elle étale ; et je l'aime plus à cause d'une vierge qu'elle a donnée au Carmel, fleur brillante, qui fera l'ornement de la Jérusalem céleste, étoile destinée à briller pendant les perpétuelles éternités, qu'à cause de tous les rubis dont elle étincelle et de toutes les splendeurs dont elle reluit.

Voilà, chrétiens mes Frères, ce qui se passait il y a quelques jours. Déjà celle que vous voyez est unie à Jésus-Christ par des liens éternels. Et aujourd'hui, comme dernier signe de son alliance, elle va recevoir de l'Eglise le voile des épouses : voile de la pudeur et de la fidélité, dit Tertullien, qui doit cacher son visage à tous les yeux et dérober aux siens tout autre visage que celui de Jésus. D'admirables prières vont accompagner ce mystère ; le monde n'est pas assez pur, ses oreilles ne sont pas assez chastes pour qu'il puisse les entendre. Mais vous, ô épouse de Jésus-Christ, vous les direz avec amour. Ah ! soyez heureuse, ma chère Sœur, de ne plus voir rien de profane à l'avenir avec ces yeux qui aspirent à contempler Dieu face à face. Le voile que je vais vous donner, il ne tombera de votre front qu'au jour où vous verrez votre Époux à découvert dans le ciel.

Mais j'ai promis de vous indiquer en quelques mots les devoirs de l'épouse. Respirons un moment.

II. Le devoir de l'épouse, en général, c'est d'aimer l'époux auquel elle a été unie. Votre devoir donc, ma Sœur, c'est de transporter sur Jésus-Christ toute l'affection dont vous êtes capable, c'est de l'aimer de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Le devoir de l'épouse, c'est de conformer son caractère à celui de son époux. Ma Sœur, vous êtes devenue l'épouse de l'Agneau : ai-je besoin de vous exhorter à imiter sa dou-

ceur ? et n'est-ce pas à l'avance le cachet qui distingue votre vertu ? Je ne m'attacherai donc pas à ces idées générales. Mais j'aurais voulu dire : l'époux auquel la sainte Eglise vous unit en ce moment est un époux affligé, il faut que vous le consoliez ; c'est un époux irrité, il faut que vous l'apaisiez. Je ne ferai que vous présenter ces pensées et les abandonner à votre méditation.

Ma Sœur, quelle bouche humaine pourrait dire combien Dieu est offensé dans le monde ! En ce siècle où nous vivons, en ce siècle où toutes les idées sont confondues, je vois de toutes parts Dieu oublié par les uns, haï par les autres, faiblement dédommagé par ceux qui l'aiment. La vie de la plupart des hommes, de ceux auxquels le monde rend un témoignage d'estime, n'est qu'une longue omission un perpétuel oubli envers Dieu : *Obliti sunt Deum*. L'Époux que vous prenez, mes Sœurs, la société presque entière fait profession de lui être indifférente. Que dis-je ? Votre Époux, ah ! tous les jours il est poursuivi, blasphémé ; on dirait que c'est l'ennemi commun. Il est le père, l'ami, le bienfaiteur de tous les hommes ; les hommes ne lui rendent qu'ingratitude. Il est victime de la haine la plus gratuite qui puisse exister, et pourtant de la haine la plus vivace, la plus persévérante. Toutes les inimitiés de nation, de famille ont un terme. Jésus-Christ, votre Époux, depuis dix-huit siècles est toujours aussi énergiquement combattu, repoussé, et la haine de ses ennemis n'est égalée que par l'amour et le pardon de son cœur.

Or, ma Sœur, votre Époux, ainsi contristé, c'est à vous de le consoler. Car, il faut vous le dire, même parmi ceux qui le servent, il s'en trouve peu qui sentent vivement les outrages dont il est l'objet. Son Eglise est opprimée, et ils ne le voient pas. Ses temples sont déserts, et ils ne s'en désolent pas. Son nom est blasphémé, et ils ne pleurent pas. Vous, ô épouse de Jésus-Christ, vous sentirez, vous parta-

gerez toutes ces douleurs. Ah ! c'est dans des jours mauvais que vous contractez alliance avec Jésus ; c'est au milieu des larmes que vos noces sont célébrées ; c'est pour trouver un allègement qu'il vous fait son épouse. Voilà donc, ma Sœur, un de vos devoirs : consoler, dédommager Jésus-Christ par votre ardent amour, par les effusions d'une tendre et inépuisable piété.

J'ai dit aussi : votre Époux est un Époux irrité, et c'est votre devoir de l'apaiser. M. F., n'avez-vous pas frémi souvent comme moi en lisant dans l'Écriture ces paroles par lesquelles les Anges semblent exciter le Seigneur à se venger de ses ennemis ? *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt. Exurge, Deus, non prævaleat homo. Usquequo, Domine, improperabit inimicus?* Quelle puissance, M. F., peut opposer une digue à ce torrent de la colère divine ? Je n'en connais pas d'autre que celle de la prière, de la prière des vierges consacrées. Ah ! que nous sommes ingrats envers elles ! Nous ne vivons qu'à l'abri de leur protection, nous leur sommes redevables du reste de paix dont nous jouissons, et nous ne leur rendons en échange que la persécution.

Ah ! ma Sœur, je vous demande en ce jour, comme Mardochée le commandait à Esther, de vous présenter souvent devant la face du Roi, et de le prier pour votre peuple et pour votre patrie. Votre fondatrice, sainte Thérèse, aimait beaucoup la France. Tous les événements de notre patrie excitaient son zèle ; elle s'alarmait en apprenant que l'hérésie nous menaçait de ses ravages, elle s'attristait de la mort d'un de nos rois, prévoyant qu'un de ses prochains successeurs ferait monter l'erreur sur le trône. Ma chère Sœur, entrez dans ces sentiments de votre Mère ; entrez-y avec plus de vivacité encore qu'elle-même ; priez pour votre peuple et pour votre patrie. Étudiez-vous, comme Esther, à vous rendre agréable à votre Époux, pour exercer un plus puissant empire sur son cœur et désarmer son bras menaçant.

Ah ! Jésus, je vois que vous êtes ceint de votre glaive, et que vous avez tiré les flèches de votre carquois. Mais quittez, ô Jésus, quittez cet appareil guerrier qui ne convient pas à cette fête. Déposez vos armes aux pieds de cette épouse. Seigneur, la nation qui vous fournit des âmes si saintes, si pures, ne la combattez pas, ne la traitez pas en ennemie, pardonnez-lui en faveur de beaucoup d'amour qui naît encore dans son sein.

Ma Sœur, j'ai parlé déjà trop longtemps. Il vous tarde de recevoir le voile que le ministère de l'Eglise va bénir pour vous, et derrière lequel vous vivrez désormais ensevelie avec Jésus-Christ. Je dois vous le dire, et vous le savez déjà, ma Sœur : cette maison dans laquelle vous êtes entrée n'a cessé d'être un des asiles les plus renommés de l'esprit de sainte Thérèse qu'elle a puisé à l'école même d'une des compagnes de cette sainte vierge. Ce sont deux saints, le vénérable de Bérulle et la bienheureuse Acarie, qui ont été inspirés de fonder cette maison de Chartres, par la dévotion qu'ils avaient à Marie, Reine de cette cité depuis tant de siècles. C'est après avoir communié dans la grotte des Martyrs, après avoir vénéré l'image antique de Marie et son saint vêtement, que vos premières Mères sont entrées dans la maison qui leur était préparée : maison si longtemps embaumée des vertus du Carmel, hélas ! et qui ne renferme plus aujourd'hui les captifs volontaires de Jésus-Christ, mais ceux que la société a éloignés de son sein. Lamentables effets des bouleversements de notre siècle !

Cependant, mes Sœurs, le lieu où la Providence vous a conduites n'est pas lui-même sans souvenir. Vous continuez ici l'œuvre de prière que le plus grand de nos évêques, saint Yves de Chartres, avait établie à vos portes, il y a sept siècles et demi. J'aime à lire dans nos anciens monuments cette chartre qui semble être devenue celle de votre

fondation. Souvent, dit le saint pontife, occupé de procurer le salut de notre troupeau et de nous préparer un jugement favorable à notre dernier jour, nous avons pensé et nous avons cherché de quelle façon, dans cette ville ou hors de ses remparts, une pieuse assemblée d'âmes fidèles pourrait offrir à Dieu l'hommage d'une vie employée aux exercices réguliers et digne de lui. Maintenant enfin la grande et inexplicable miséricorde de Dieu notre Sauveur n'a pas différé plus longtemps l'efficacité de nos désirs, et il a mis à notre disposition l'église de Saint-Jean-en-vallée, lieu assurément *opportunum : locum scilicet opportunum*, et tout à fait convenable pour une institution si sainte, étant quelque peu éloigné du tumulte de la ville : *Et tam sacris institutionibus aptissimum, utpote à populari strepitu civitatis aliquantisper sepositum* ; et il a tellement éclairé et disposé quelques-uns de nos frères qu'ils ne veulent plus vivre pour eux-mêmes, mais s'appliquer dans la retraite à devenir un certain commencement de la créature de Dieu.

Mes Sœurs, et nous savons que pendant le reste de son épiscopat, le grand Yves, qui regrettait toujours la vie canoniale, qui se plaignait de ce que les occupations pastorales lui laissaient rarement goûter la suavité de l'esprit intérieur et lui permettaient à peine de réciter les heures aux temps marqués ; nous savons, dis-je, que le savant et immortel pontife n'avait pas de plus douce consolation que de venir respirer à l'écart dans ce monastère, où il a voulu que son corps fût inhumé, et où il repose encore, caché et inconnu depuis plusieurs siècles.

La Providence, mes Sœurs, a repris sous une autre forme l'œuvre de saint Yves : les ossements du pontife ont tressailli dans la tombe, et son âme s'est réjouie dans les cieux, parce que votre présence en ces lieux ne cessera désormais de remplir les fins qu'il s'était proposées. Dans ce lieu opportun et très propre pour une si sainte institution,

comme étant quelque peu éloigné du bruit de la ville, il se trouvera encore des cœurs qui ne veulent plus vivre pour eux-mêmes mais pour Dieu, et devenir dès ici-bas un certain commencement de sa créature.

Courage donc, ma Sœur : vous vivrez sur une terre sainte, parmi les traditions et les exemples vivants de la sainteté.

Et vous, ô pieuse famille, séchez, séchez vos larmes : celle que vous croyez perdre à tout jamais, apprenez de saint Ambroise qu'au contraire elle vous est assurée pour tous. Une vierge, dit ce saint évêque, c'est la propriété indivise de tous les siens : *Virgo, individuum pignus parentum*. Tout le reste sera un jour entre vous l'objet d'un partage ; tout finit par se diviser entre les enfants du siècle, les intérêts, et trop souvent aussi les cœurs, dont les affections, en se partageant, s'affaiblissent. Une portion de votre héritage demeurera toujours intacte et sera votre bien commun : ce sera cette vierge, épouse de Jésus-Christ, qui vous appartiendra toujours à tous, qui s'intéressera aux prospérités et aux douleurs de tous, qui priera et intercédéra en faveur de tous : *Virgo, individuum pignus parentum*.

O vous qui vivez de la vie de la foi, réfléchissez quel grand honneur le ciel vous fait en ce jour, quelle alliance glorieuse il contracte avec votre famille. L'honneur de cette union rejaillit sur vous tous ; vous vous sentirez rapprochés davantage de Jésus-Christ par cette épouse qu'il a prise d'entre vous. Un jour vous en recueillerez des fruits inestimables. Alliés avec Jésus-Christ sur cette terre, vous ne serez point séparés de lui pendant l'éternité. En entrant aujourd'hui dans votre maison, il y apporte le salut. Vos noms, écrits aujourd'hui sur un contrat céleste, passeront de là sur le livre de vie. C'est la grâce, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 24, n° 28.

XXXIII

SERMON

SUR L'AUMÔNE, PRÊCHÉ A ORLÉANS, POUR LES PAUVRES SECOURUS
PAR LA CONFÉRENCE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL (1).

(Le 30 déc. 1846)

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.

Heureux celui qui est intelligent concernant le pauvre et le mendiant.

(Ps. XL, v. 2.)

MONSEIGNEUR,

Presque tous les saints docteurs de l'Eglise, et, en particulier, trois de ses plus illustres orateurs et de ses plus grands théologiens, saint Jean Chrysostome, saint Pierre Chrysologue et Bossuet, se sont accordés à dire que la pauvreté est un des grands mystères du christianisme : *Ecce mysterium vobis dico* ; mystère que le monde n'a pas compris, mystère que les chrétiens eux-mêmes ne comprennent pas assez généralement, mystère dont l'igno-

(1) Les *Œuvres épiscopales* renferment trois instructions sur le même sujet, mais traité à un autre point de vue : Première et deuxième instruction (t. II, p. 80 et 611) « sur l'urgente nécessité de l'aumône dans les temps de détresse publique » ; troisième instruction (t. IV, p. 377) sur « le caractère et le mérite des œuvres de bienfaisance accomplies selon les pensées de la foi ».

rance a rendu les riches orgueilleux et durs, et les pauvres murmureurs et rebelles. Heureux, se sont écriés ces hommes de génie, heureux celui dont l'Évangile a éclairé, dont la foi a ouvert l'intelligence sur le pauvre et sur le mendiant ! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem !*

Que ce soit là ou non, M. F., le sens littéral des paroles du psalmiste, appuyé sur de telles autorités, j'adopte avec confiance cette interprétation qui exprime le sentiment vif et profond dont je suis pénétré, et que je vais essayer de faire passer dans vos âmes. Bienheureux celui qui envisage le pauvre et le mendiant au flambeau de la doctrine évangélique : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Quand, tenant en nos mains l'Évangile et les annales de l'Église, nous jetons un regard autour de nous, M. F., nous ne tardons pas à reconnaître que l'auguste caractère imprimé sur le front du pauvre par la religion de Jésus-Christ s'est entièrement effacé sous la main de la société moderne. L'esprit des institutions bienfaisantes a changé ; le principe surnaturel de l'aumône a été perdu de vue ; et comme l'essence de la vertu consiste moins dans l'acte extérieur que dans le motif qui l'inspire, malgré d'importants sacrifices et de louables efforts dont nous sommes témoins, nous sommes forcés de proclamer que la véritable charité chrétienne s'est affaiblie et que bientôt peut-être elle aura disparu du milieu de nous.

Je ne parle pas de l'égoïsme et de la dureté de quelques-uns qui ne connaissent les calamités publiques que pour s'applaudir d'y être étrangers, hommes renfermés dans leur abondance, à qui le malheur de leurs frères n'arrache aucun sacrifice, mais apporte au contraire cette jouissance plus raffinée et plus sentie qui résulte des contrastes et que célébrait le poète élève d'Epicure : *Quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.* Je laisse de côté ces nouveaux disci-

ples d'une école que l'athéisme a ressuscitée au sein de notre société et dont le nombre, hélas ! grossit tous les jours. Je ne parle que des âmes bienfaisantes, des cœurs généreux et sensibles ; et je dis que le pauvre, s'il est encore parmi nous un objet de compassion, n'est plus un objet de religion et d'amour.

J'ouvre les livres des publicistes ; j'interroge l'esprit général, et je ne trouve presque plus nulle part la notion du pauvre selon Jésus-Christ. Le monde considère le pauvre comme un être abject et méprisable ; et l'Eglise catholique me parlait de l'éminente dignité du pauvre. Le monde considère le pauvre comme un être onéreux, comme une des charges de la société ; et l'Eglise me parlait de la précieuse utilité du pauvre. L'aumône, œuvre de foi qui honore Dieu dans la personne du pauvre ; l'aumône, œuvre d'espérance qui attend et qui recevra sa récompense de Dieu soulagé dans le pauvre : telles sont les considérations que je veux rappeler à vos esprits. La première de ces pensées suffira pour remplir ce discours.

Ces vérités, je le sais, M. F., vous êtes dignes de les entendre. Si la charité chrétienne s'enfuyait du reste de la terre, elle trouverait un refuge, un asile dans cette ville d'Orléans. Et j'espère que mes paroles seront aussi un encouragement pour cette Société si dévouée, pour ces hommes de bonne volonté qui, placés sous le patronage de notre incomparable Vincent de Paul, ont appris de lui l'heureux secret d'allier la charité chrétienne à la générosité française, philanthropes selon l'Évangile, et pour qui visiter les orphelins et les veuves dans la misère est une religion pure et immaculée. Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

I. La pauvreté, M. F., est un fait social qu'il faut reconnaître et accepter. Depuis que le péché, et les passions

aussi bien que les châtimens qui en sont les suites, ont troublé l'harmonie primitive de la famille humaine, il y a toujours eu et il y aura toujours des pauvres. Aucune cité, aucun gouvernement, de quelque forme que ce soit, qui n'ait eu les siens. La terre promise elle-même, qui reconnaissait Dieu pour son chef, et dont chaque citoyen possédait son héritage inaliénable dont la jouissance, ou du moins le prochain recouvrement, lui était garanti par une admirable législation, la terre promise avait et devait avoir ses pauvres. Le Seigneur l'avait déclaré solennellement : *Pauperes non deerunt in terra habitationis tuæ* : les pauvres ne manqueront pas dans la terre de votre habitation. Et Jésus-Christ, celui que nous entendrons tout à l'heure proclamer : Bienheureux les pauvres, n'a-t-il pas prononcé cet oracle : qu'il y aurait toujours des pauvres parmi nous : *Pauperes semper habetis vobiscum* ?

Et depuis lors, malgré toutes les théories rêveuses et toutes les utopies mensongères, la pauvreté, qui est une des principales formes de la souffrance, est un fait constant et permanent au sein des sociétés humaines, un fait qui n'est souvent (quoi qu'on en dise) le résultat d'aucune faute de la part de ceux qui le subissent, mais qui appartient au plan providentiel et à l'économie générale du gouvernement divin des choses d'ici-bas. Et si jamais un peuple, enorgueilli par sa puissance, et ne tenant compte que des brillants dehors et des splendides surfaces, osait nier l'existence de la pauvreté dans son sein, à l'instant mille infortunes privées sortiraient de leur réduit pour protester avec l'Esprit-Saint contre ce programme menteur de félicité universelle et de prospérité toujours croissante. O peuple, ceux qui veulent te persuader que tu ne souffres pas, ceux-là sont les plus étranges de tous les imposteurs : *Popule meus, qui beatum te dicunt ipsi te decipiunt*.

Mais ici, comment justifier la Providence, mère prodigue

envers les uns, marâtre cruelle envers les autres ? Pourquoi ces faveurs accordées aux heureux aînés et refusés à leurs frères ? M. F., ne jugeons pas d'après les apparences : *Ecce mysterium vobis dico* ; voilà que je vais vous révéler un mystère ; ou plutôt ce seront les trois grands orateurs que j'ai cités, et dont je ne ferai que résumer et quelquefois emprunter les raisonnements et les paroles ; vous me saurez gré de reproduire les accents de ces trois bouches d'or : saint Jean Chrysostome, saint Pierre Chrysologue, et Bossuet.

Il y a parmi nous, M. F., deux sociétés bien différentes, le royaume du monde et le royaume de Jésus-Christ. Ces deux cités, comme parle saint Augustin, ont une politique et des préséances directement opposées l'une à l'autre. Par le fait d'un admirable renversement de l'ordre établi par les hommes, les pauvres qui sont les derniers dans le monde sont les premiers dans l'Eglise ; l'épouse assigne les rangs et distribue les places dans sa maison, conformément à cette sentence de l'Époux : *Et erunt novissimi primi, et primi novissimi*. A vous donc, ô riches, à vous les honneurs du monde, à vous les titres, les dignités fastueuses de la terre, à vous cette puissance et cette gloire passagères que Dieu livre même à ses ennemis et que les pauvres néanmoins respecteront en vous, parce qu'elles sont une participation telle quelle de la puissance et de la gloire divine. Mais à vous, ô pauvres, à vous les honneurs bien plus solides de la religion, à vous les dignités et les privilèges bien plus précieux de l'Eglise, à vous le sceau de ressemblance avec Jésus-Christ, que les riches devront reconnaître et vénérer en vous. Voilà, M. F., voilà le dernier mot de l'Évangile dans la question des pauvres ; et il me sera facile de montrer bientôt que cette question n'a jamais eu d'autre solution réelle. Comprendons l'ensemble du magnifique plan de Jésus-Christ pour l'affranchissement et l'exaltation de la pauvreté.

La grandeur du pauvre et la dignité de l'indigent, ah ! mes Frères, ce n'est pas dans les annales de la philosophie humaine ni dans l'histoire des nations que nous en trouverons les titres. Chez les peuples les plus policés en dehors du christianisme, le pauvre a été considéré comme un être abject et méprisable, envers qui (demandez-le à l'âme pourtant sensible du poète de l'*Enéide*), envers qui la compassion même était une faiblesse ; triste rebut de l'humanité, voué aux larmes et aux avanies. Sous ce rapport, que d'affreuses souffrances ! que de plaies hideuses cachées sous le manteau brillant de la civilisation antique !

Mais, ô pauvres, réjouissez-vous, s'écrie Bossuet : voici un compagnon qui vous vient, mais un compagnon si grand et si admirable qu'il vaudra mieux désormais être pauvre en sa compagnie que d'être le maître et le tout-puissant dans les assemblées des mondains. O pauvreté, voici le jour de ta réhabilitation et de ton anoblissement. Depuis longtemps tu avais soupiré après cette délivrance qui t'avait été promise. David avait salué de loin le libérateur des pauvres, l'émancipateur de la pauvreté : *Quia liberabit pauperem a potente. Et animas pauperum salvas faciet, et honorabile nomen eorum coram illo.* Quelle révolution annoncée ! Le pauvre placé au-dessus du riche, et son nom en honneur ! Les temps sont venus. L'heure a sonné.

Entendez, ô pauvres, entendez ces paroles qu'un Ange vous adresse au milieu de la nuit : Ne craignez point, car voici que je vous apporte la nouvelle d'une grande joie ; c'est qu'il vous est né un Sauveur qui est le Christ et le Seigneur. O pauvres, vous l'entendez bien, c'est à vous que cette heureuse nouvelle est apportée : *Ecce evangelizo vobis ; c'est à vous qu'il est né un Sauveur : Natus est vobis hodie Salvator.* Et la preuve que c'est avant tout le Sauveur des pauvres, c'est que vous allez le trouver pauvre lui-même ; vous le reconnaîtrez par les marques de sa pauvreté : il

sera revêtu de misérables langes, et, à défaut de berceau, couché dans une crèche : *Et hoc vobis signum... invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Et vous, ô riches de la terre, jusqu'à présent si dédaigneux envers les pauvres, venez, venez avec moi contempler ce spectacle nouveau. Les solennités que nous célébrons, mes Frères, servent merveilleusement mon dessein. Je vous l'ai dit, c'est un mystère que je vous annonce, le mystère de la pauvreté chrétienne et évangélique. Or ce mystère, pour être compris, a besoin d'être mis en regard avec le mystère de Bethléem. Voulant établir la prééminence des pauvres, Bethléem est le point de départ nécessaire de mon sujet. Cette étable, cette crèche, ces haillons, cette paille : j'ai besoin de tout cela ; ce sont là mes pièces de conviction. Et comme l'orateur des temps anciens ménageait parfois un coup d'éloquence en introduisant son client devant les juges et les spectateurs, moi aussi je puis produire en ce moment celui dont je plaide la cause, et vous montrer le pauvre dans un état bien capable d'inspirer à vos cœurs non seulement la pitié, mais le respect et l'amour.

Le voyez-vous, mes Frères, ce pauvre petit nouveau-né, couché sur la paille, sous ce misérable abri qu'il doit à la commisération de quelques autres misérables ? Le connaissez-vous, mes Frères, le comprenez-vous ce pauvre petit indigent ? *Beatus qui intelligit.* Et si vous l'avez compris, ce pauvre de Bethléem, rassemblant maintenant auprès de lui tous les pauvres et tous les indigents de la terre, et vous montrant à la fois ces deux tableaux, je vous demanderai : Les comprenez-vous maintenant, ces pauvres, ces mendiants ? Les comprenez-vous, ces frères, ces membres du Dieu pauvre ? Oui, de cette paille, de cette crèche de Bethléem, partent des rayons de gloire qui se réfléchissent et brillent, comme une sainte auréole, autour du front de tous les pauvres. En considération de ce Dieu pauvre, le

nom du pauvre sera désormais honorable : *Et honorabile nomen eorum coram illo*. Pendant sa vie mortelle, les grands de la terre se prosterneront à ses pieds et lui apporteront de l'or de l'Arabie : *Et vivet et dabitur ei de auro Arabiæ*. Mais il se survivra en quelque sorte à lui-même, et dans la personne des pauvres il demeurera, jusqu'à la fin des siècles, l'objet des respects et des bénédictions des hommes : *Et adorabunt de ipso semper et tota die benedicent ei*.

Car, pénétrons plus avant dans notre sujet. Un jour de sabbat, le pauvre qui était né à Bethléem ayant grandi, entra dans la synagogue, monta dans la chaire, et se fit donner le livre du prophète Isaïe. Et à livre ouvert, Lui entre les mains de qui sont tous les destins, il tomba sur ce passage : L'Esprit du Seigneur est sur moi, et il m'a oint et envoyé pour évangéliser les pauvres : *Spiritus Domini... unxit me, evangelizare pauperibus misit me*. L'objet de la mission et de la prédication de Jésus-Christ, ce sont les pauvres ; et l'Esprit-Saint lui a conféré une fonction, une consécration appropriée à ce ministère. Et comme l'onction de Jésus-Christ c'est l'effusion du Verbe sur son humanité, le Verbe ne s'unira point à la nature humaine dans un état quelconque, mais à la nature humaine dans l'état de pauvreté.

Vous aviez résolu, ô mon Dieu, pour sauver les hommes, d'épouser leur nature. Mais, remarque saint Pierre Chrysologue, voici deux prétendantes qui viennent s'offrir à vous : d'une part, l'humanité riche, puissante, heureuse ; de l'autre, l'humanité pauvre, abjecte, méprisée. Laquelle des deux choisirez-vous ? La première vous la rejetez, vous la répudiez, vous n'en voulez pas, et jusqu'à la fin vous la traiterez avec rigueur. C'est la seconde qui fixera votre choix et qui aura les honneurs de cette alliance. En sorte, mes Frères, que c'est la pauvreté, et non pas la richesse, qui a été, en Jésus-Christ, ointe et sacrée par la divinité.

En sorte que ce n'est pas assez dire que Dieu s'est fait homme ; l'incarnation peut être définie par un terme plus précis, et elle l'a été par saint Paul quand il a dit que Dieu s'est fait pauvre : *Qui propter vos egenus factus est*. En sorte qu'il m'était permis de dire que Dieu a épousé la pauvreté, puisqu'il se l'est appropriée, incorporée, dans l'unité de sa personne, d'une façon mille fois plus intime que toutes les unions et toutes les alliances imaginables.

Or, disent ici de concert mes trois docteurs, Jésus-Christ s'étant fait pauvre, cette alliance avec la pauvreté est entière et sans restriction. Et, loin que Jésus rougisse de la parenté qu'il s'est donnée, partout où il rencontre la pauvreté, et en quelque état qu'elle se présente à lui, il l'accueille, il l'avoue, il la reconnaît comme ayant l'honneur de lui appartenir. Dieu s'est fait homme, et à ce titre tous les hommes sont ses frères. Mais Dieu s'est fait homme pauvre, et à ce titre aussi les pauvres ont avec lui une alliance plus intime, des rapports plus étroits.

Que dis-je ? ils ont avec lui une telle ressemblance que, dans le langage du divin Sauveur lui-même, c'est une sorte d'identité. Il se tient pour représenté par ce pauvre. Il a eu faim sur la terre, et il nous proteste dans l'Évangile que c'est lui, encore, qui a faim dans tous les nécessiteux ; il a été lié cruellement, et il se sent encore lié dans tous les captifs ; il a souffert et il a languï, et il nous déclare qu'il souffre encore et qu'il languï dans tous les infirmes. Tout ce qu'on fait au pauvre, il le tient pour fait à lui-même ; tout ce qu'on refuse au pauvre, il le tient pour refusé à sa propre personne. En sorte, dit l'éloquent prêtre de Marseille, Salvien, en sorte qu'il n'y a au monde qu'un seul pauvre, Jésus-Christ, qui mendie dans la personne de tous les pauvres : *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicet*.

Et maintenant, ô Jésus, maintenant que vous avez

honoré la pauvreté jusqu'à vous revêtir de ses livrés et la diviniser en votre personne, est-il besoin d'autre chose que de votre vie et de vos exemples pour établir que l'évangéliste des pauvres est arrivé et que l'écriture d'Isaïe a été accomplie ? Cependant, je veux vous suivre sur cette mystérieuse montagne où vous commencez à ouvrir votre bouche divine, après vous être contenté jusqu'alors d'ouvrir celle de vos prophètes : *Aperiens os suum, dixit.*

Ecoutez, mes Frères, la première prédication du Messie ; voici qu'il fait l'ouverture de son Evangile. Se souvenant, dit Bossuet, que son ordre portait très expressément d'évangéliser les pauvres et les misérables, c'est-à-dire de leur porter de bonnes nouvelles, c'est à eux d'abord qu'il adresse la parole : Bienheureux, dit-il, bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui affectionnent la pauvreté, car le royaume des cieux est à eux ! Eh quoi ! et quel est ce langage ? La pauvreté bienheureuse ? La pauvreté devenue reine ? A-t-on jamais rien entendu de semblable ? Et quelles nouvelles plus inattendues Jésus-Christ pouvait-il apporter aux pauvres ? La félicité et la gloire : je les croyais malheureux, il proclame leur bonheur ; je les croyais méprisés, il les place sur un trône : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Et depuis le jour où Jésus-Christ a élevé ce trône à la pauvreté, elle n'en est plus jamais descendue. L'Eglise de Jésus-Christ, ce royaume des âmes, on l'appellera la ville des pauvres ; les pauvres en seront les premiers citoyens, les premiers magistrats, les premiers ministres. C'est à des pauvres, à de misérables pécheurs que Jésus donnera le soin de peupler son Eglise de pauvres ; et les riches n'y entreront qu'après s'être dépouillés de leurs richesses et revêtus du caractère de la pauvreté, le seul qui puisse leur conférer le droit de cité dans ce royaume. Et jusqu'à la fin des siècles, la pauvreté aura autant de panégyristes

et d'avocats que la foi chrétienne comptera d'apôtres et de pontifes ; partout où l'Évangile sera annoncé, la bonne nouvelle apportée aux pauvres sera entendue.

Mes Frères, depuis un demi-siècle il s'est trouvé des hommes, ennemis ou rivaux du sacerdoce catholique, et qui, se constituant d'office les défenseurs du pauvre, ont feint de plaider sa cause contre l'Église, et se sont glorifiés d'avoir, les premiers sur la terre, exalté la dignité et soutenu les intérêts de leurs frères malheureux. Je ne veux point faire le procès à ces hommes, ni rechercher où ont abouti tant de théories que nous avons vu naître et mourir ; mais est-il en histoire un mensonge comparable à cette assertion inouïe : que l'Église n'a pas compris le pauvre, n'a rien fait pour le pauvre ? Ah ! j'en atteste tous les âges chrétiens ; et, pour ne pas fatiguer votre attention, et vous montrer néanmoins que l'Église n'a pas été un seul instant infidèle à la doctrine de son fondateur Jésus-Christ, le Dieu fait pauvre, l'évangéliste des pauvres, le libérateur des pauvres, demandant un témoignage à des siècles et à des climats séparés par d'immenses intervalles, j'interrogerai Paul, l'apôtre de Jésus, Laurent, le diacre du temps de la persécution, Chrysostome, le pontife de la métropole de l'empire converti, Bossuet, le grand homme de notre pays et presque de notre temps, et vous me direz si, dans cette longue succession des âges, l'Église a jamais cessé de comprendre et de proclamer la prééminence divine des pauvres.

Paul a recueilli d'abondantes aumônes qu'il destine aux pauvres de Jérusalem. Disciple de Jésus-Christ, il sait qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Mais sa foi lui enseigne aussi que ceux auxquels il va offrir ce tribut sont, en leur qualité de pauvres, les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers dignitaires de l'Église ; et comme le prêtre, avant de commencer les premiers

mystères, demande les prières de tous les assistants afin que son sacrifice soit agréé, Paul écrit à la chrétienté de Rome, et il la conjure de l'aider de ses prières auprès de Dieu, afin que les premiers qui sont en Jérusalem agrément l'offrande qu'il va leur porter. Admirez, mes Frères, avec quelle religieuse importance ce grand Apôtre traite cette affaire, et combien les pauvres sont honorables à ses yeux. Il se prépare à faire l'aumône comme on se prépare à monter à l'autel. Le nom même d'aumône ne lui semble pas convenable ; c'est le présent, l'offrande de sa foi autant que de sa charité humble et obséquieuse : *Obsequii mei oblatio*. Voilà comment le plus illustre apôtre de Jésus comprend la pauvreté et l'indigence : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*.

Mais l'apôtre ne peut faire l'aumône qu'en passant ; il est absorbé par le ministère de la parole et de la prière. L'Eglise a ses diacres, institués pour être les gardiens de ses trésors et les dispensateurs de ses largesses. Or voici que, de la part de l'empereur Valérien, le préfet de Rome va trouver le diacre Laurent : « Je ne viens pas, lui dit-il, pour vous persécuter et invoquer contre vous la rigueur des édits. Je sais que vous avez de grands trésors ; le très clément empereur en a besoin, et il vous les demande. On dit que, conformément à votre loi, vous devez rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Or certainement votre Dieu ne bat point monnaie ; il n'a point apporté d'argent dans le monde ; il n'y est venu qu'avec sa doctrine. Donnez-moi donc votre argent, et contentez-vous d'être riche en doctrine. »

Pour un diplomate du troisième siècle, ce langage était assez avancé et n'était pas mal habile. « Il est vrai, répond le diacre, l'Eglise est riche, et l'empereur n'a point de trésors comparables à ceux dont je prends soin. Je vous en montrerai la meilleure partie ; donnez-moi seulement un

peu de temps pour tout mettre en ordre. » A trois jours de là, Laurent convoque le préfet, qui accourt avec une curiosité impatiente. Mais quel n'est pas son étonnement quand, introduit dans le vestibule de l'église, il aperçoit une foule de vieillards, d'aveugles, d'estropiés, de lépreux, d'orphelins, de veuves et de vierges ! « Quoi ! lui dit Laurent, ce spectacle vous blesse ? Voilà pourtant, voilà le trésor de l'Eglise ; voilà ses perles et ses diamants ; elle n'a point de plus beau collier, ni de plus précieuse dot ; c'est par là qu'elle plait à son Époux : *Hoc est monile Ecclesiæ ; dotata sic, Christo placet*. Telles sont les richesses de l'Eglise, vous pouvez vous en servir utilement pour l'avantage de Rome, celui de l'empereur et le nôtre. » Le païen ne comprit rien à ce langage ; car l'Évangile ne lui avait pas ouvert l'intelligence sur le pauvre et sur le mendiant : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*.

Protégée par le sceptre des Constantin et abritée en quelque sorte sous la pourpre impériale, l'Eglise, en admettant dans son sein les grands et les riches de la terre, diminua-t-elle quelque chose de son religieux amour pour les pauvres ? Entendez le plus illustre des évêques de la seconde Rome. Parmi les flots d'éloquence qu'il verse sur son immense auditoire, Chrysostome à tout propos et sans cesse ramène les pauvres ; et n'allez pas croire qu'il fasse simplement appel en leur faveur aux sentiments de bienfaisance et de compassion, et qu'il cherche à exciter une sensibilité naturelle. Non ; c'est un acte de religion qu'il demande ; c'est sous ses traits évangéliques qu'il présente l'aumône. Tour à tour il établit qu'elle est une prière, qu'elle est un sacrifice, qu'elle est un sacrement, qu'elle est une rédemption, un jubilé et une rémission universelle, qu'elle ferme la porte des abîmes, qu'elle ouvre la porte des cieux. Recueillons quelques-unes de ses paroles :

Jésus-Christ, dit l'éloquent patriarche, réside au milieu

de nous de deux façons : dans l'Eucharistie et dans les pauvres. Car la même vérité qui a dit : Ceci est mon corps, et qui par sa parole a rendu le fait certain, a dit aussi : Vous m'avez vu affamé, et vous ne m'avez pas donné à manger. La même vérité qui a dit : Ceci est mon sang, a dit aussi : Vous m'avez vu altéré, et vous ne m'avez pas donné à boire. Vous donc qui regardez comme un privilège glorieux du prêtre de toucher le calice du sang de Jésus-Christ, n'estimerez-vous pas quelque chose de bien grand aussi cette faculté de présenter à Jésus-Christ le calice qu'il doit porter à sa bouche ? Quoique vous ne soyez que laïque, Jésus-Christ n'est pas difficile ; il ne refuse point de recevoir cette coupe de vos mains, et il ne demande à y trouver qu'un peu d'eau froide.

Hommes du siècle, quelquefois jaloux de notre ministère, ne savez-vous pas qu'il ne tient qu'à vous de participer à notre titre de sacrificateurs ; car il y a dans le temple deux autels de sacrifices, la table de l'oblation eucharistique, et la table des oblations pour les pauvres. Portez vos dons à cette seconde table, et par cette charité exercée avec foi, vous deviendrez nos coadjuteurs, et vous vous conférerez à vous-mêmes ce sacerdoce et cette ordination dont parlait saint Paul : *Coadjutores meos, qui se ipsos ordinaverunt in ministerium in sanctos*. En vérité, conclut l'illustre pontife de Byzance, quiconque sert le pauvre, celui-là est prêtre, puisqu'il sert Jésus-Christ. Voilà, M. F., comment Chrysostome entendait, comprenait le pauvre et le mendiant : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*.

Voulez-vous une preuve certaine que cette vigueur de la doctrine évangélique ne s'est jamais amollie ? Une voix, digne d'être écoutée même après cette bouche d'or qui vient de s'ouvrir, va lui répondre par un fidèle écho, après treize cents ans écoulés. C'est, au sein de la capitale du royaume le plus puissant et le plus civilisé d'entre tous les

royaumes modernes, le plus grand homme du plus grand siècle de notre histoire ; c'est Bossuet exprimant la plus exquise substance de l'Évangile dans un discours incomparable que je pourrais appeler le plus magnifique et le plus précieux armorial de la pauvreté. Il aperçoit dans son auditoire toutes les grandeurs de la terre, les hommes qui ploient en quelque sorte sous le fardeau des titres, des dignités, des privilèges. A Dieu ne plaise qu'il leur conteste la noblesse de leur origine et la richesse de leur blason ; il honore en eux ce qui a été un honneur chez tous les peuples, ce que saint Paul ordonne d'honorer : *Cui honorem, honorem.*

Mais, apôtre de l'Évangile et ministre de l'Église, il leur apprend qu'au sein de la société temporelle dont ils sont les maîtres et les seigneurs, il est une société des esprits, un royaume des âmes ; et dans cette société, dans ce royaume, il leur déclare que les rangs sont renversés, que là les humbles et les petits de ce monde sont les illustres et les privilégiés, qu'à eux appartient en propre l'héritage du royaume des cieux, et que les riches n'y obtiendront une place qu'autant qu'ayant été ici-bas par la charité des serviteurs et leurs serviteurs, ceux-ci les recevront avec eux dans les tabernacles éternels. Et opposant aux titres et aux généalogies d'autres titres et d'autres alliances : Non, s'écrie le grand pontife, qu'on ne méprise plus la pauvreté et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple ; mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance.

Ma chère pauvreté, disait saint François d'Assise, le plus ardent, le plus transporté, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église, ma chère pauvreté, si basse que soit ton extraction, je ne puis que je ne t'estime depuis que mon Maître s'est uni à toi. Et certes il avait raison, continue le grand évêque de Meaux. Si un roi

épouse une fille d'origine obscure, elle devient reine ; on en murmure quelque temps, mais enfin on la reconnaît ; elle est anoblie par le mariage du prince ; sa noblesse passe à sa maison ; ses parents sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont héritiers du royaume. Ainsi, après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette union. Les pauvres, depuis ce temps-là, sont les proches parents et les amis privilégiés du Sauveur, les membres de sa famille, les grands officiers et les dignitaires de son royaume .

Voilà, M. F., comment, dans le siècle des distinctions et des privilèges, l'Eglise catholique proclamait les distinctions et les privilèges des pauvres : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Après cela, M. F., qu'à la suite de quelques économistes du siècle passé, d'étourdis publicistes du siècle présent osent écrire que la cause du pauvre, la cause du peuple attendait leur avènement avec impatience, et n'avait jamais été défendue avant eux ; à cette inqualifiable assertion, je n'ai plus rien à répondre, jecrois avoir suffisamment vengé l'Eglise. Toutefois, si j'ouvre les livres les plus récents de ces avocats des pauvres, ah ! quel n'est pas mon étonnement, quand je constate que cette philanthropie tant vantée s'est convertie en un effroyable dédain et en une dureté inouïe !

Le dirai-je? M. F., ces doctrines modernes qui portent l'homme si haut, qui exaltent avec tant d'exagération la dignité humaine, ces doctrines sont profondément ennemies de la pauvreté. Le peuple qui s'est élevé au-dessus de toute supériorité même divine et qui a mis sous ses pieds toute religion et tout culte, le peuple qui s'est décerné une place sur les autels et qui ne connaît plus d'autre divinité que lui-même : *Ita ut in templo redeat se ipsum ostendens tan-*

quam sit Deus ; ce peuple-dieu sait que le bonheur est un des attributs de la nature divine, et il renie, il rejette ceux de ses membres qui ne peuvent soutenir jusqu'au bout le personnage divin qu'il s'arroe. La société cache, elle dissimule le pauvre.

Bientôt on insinue que la pauvreté n'est le résultat que du vice ou de la sottise. Puis on ajoute que celui qui s'abaisse à recevoir l'aumône ne conserve d'humain que la figure ; qu'en faisant le sacrifice de son indépendance, il abdique l'humanité. On en conclut que l'aumône est quelque chose d'immoral, d'attentatoire à la dignité humaine. Et si l'on n'ose dire que la seule aumône à faire au pauvre, c'est de lui prêter un poignard, au moins, en lui jetant le pain nécessaire à sa subsistance, on lui enseignera, par d'abominables doctrines, à ne point laisser après lui d'héritiers de sa misère. Voilà comment le moderne ami du peuple comprend la question du pauvre et du mendiant. Je détourne la tête avec horreur, et, me retournant vers Jésus-Christ et vers l'enseignement séculaire de son Eglise, je m'écrie : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*.

L'Eglise ! qui ne connaît sa tendre et religieuse sollicitude pour les pauvres ? Elle considère et elle salue la divine figure de son Rédempteur dans ce pauvre en qui vous ne voulez plus voir de l'homme que le visage. C'est elle qui enseigna aux rois et aux empereurs à laver les pieds des pauvres. Elle a été, de tout temps, leur nourrice et leur mère. Tant qu'elle eut des trésors, elle en fut prodigue en leur faveur ; ses biens étaient leur patrimoine, et dans la répartition qu'elle en faisait, elle mettait les pauvres sur un même rang avec les prêtres. Elle construisit pour eux de magnifiques hôtels-Dieu (car c'était bien son Dieu qu'elle croyait honorer en eux) ; elle créa pour eux les Filles de Charité (car c'est assurément une création) ; elle apprit aux grandeurs du siècle, et surtout aux dames chrétiennes, à ne pas

se contenter d'envoyer de loin quelque secours à la pauvreté, mais à la visiter par elles-mêmes dans ses réduits, à la servir de leurs propres mains, et avec ces attentions délicates, ces prévenances de tendresse qu'inspire le sentiment de foi qui montre Jésus-Christ sous ces haillons.

Si elle essaya, l'Eglise, que dis-je ? si elle réussit, aux jours de saint Vincent de Paul (et cet exemple est unique dans l'histoire), si elle réussit pour quelque temps à supprimer la mendicité, ce ne fut, disait encore le grand Bossuet dans les deux sermons qu'il a prononcés à cette occasion à l'hôpital général, ce ne fut que dans le dessein d'ôter à la pauvreté la malédiction que lui apportent le vice et l'oisiveté, et de lui rendre le caractère sacré de la pauvreté évangélique. Du reste, jamais l'Eglise n'imposa silence au malheureux qui demandait du pain, autrement que par ses largesses. Et aujourd'hui pauvre, indigente, mendicante elle-même, elle ne cesse de solliciter la charité publique, de réveiller la foi concernant la dignité des pauvres, dignité, hélas ! si méconnue depuis que le christianisme est méconnu lui-même. Et en ce moment, c'est elle, c'est l'Eglise qui anime ces jeunes hommes, ces chrétiens dévoués qui ont une si parfaite intelligence des besoins et des droits du pauvre et du mendiant ; c'est elle qui m'inspire de les encourager, de vous encourager tous par ces paroles : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Je dois le reconnaître ici, M. F., et c'est un témoignage qu'il m'est bien doux de rendre à mes concitoyens : notre province et notre ville de Chartres occupent un des premiers rangs entre toutes les provinces et toutes les villes de France, pour sa bienfaisance généreuse. Ceux de nos frères avec qui nous n'avons pas le bonheur de nous rencontrer dans l'accomplissement des mêmes pratiques religieuses, au moins avons-nous la joie de nous rencontrer avec eux dans l'exercice de la même charité se reprodui-

sant sous des formes diverses. Et si je n'ose pas dire que tous les habitants de Chartres n'ont qu'un seul et même esprit, au moins je puis dire, à la gloire de cette cité, que tous ses enfants n'ont qu'un seul et même cœur. Voilà pourquoi il n'y a pas de divisions sérieuses et profondes entre nous. Puisque le malheur nous connaît et nous bénit les uns et les autres, nous sommes bien près de nous connaître et de nous embrasser entre nous.

Pour moi, mes Frères, ayant à vous parler en ce jour et en cette circonstance, j'ai cru devoir m'appliquer moins à exciter votre charité, toujours prête à s'exercer, qu'à ranimer en vous l'esprit de foi qui doit vivifier devant Dieu cette charité. Ah ! M. F., de grâce, n'allez pas perdre ou du moins diminuer le fruit de vos aumônes ; n'allez pas les faire dans un autre esprit que dans l'esprit chrétien ; n'allez pas considérer comme une œuvre commune et naturelle ce qui de soi-même est un acte si saint et si religieux. Souvenez-vous que le sacrifice de Caïn fut dépourvu de valeur, parce que Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, n'apercevait pas dans son âme le sentiment qui seul pouvait donner du prix à l'offrande de ses mains. Présentée avec foi, avec amour, votre offrande, comme celle d'Abel, en sera plus exquise, plus choisie. La part des pauvres n'est jamais meilleure que quand elle est considérée comme la part de Dieu.

Mais, avant de finir, je dois prévenir une objection que vous m'avez certainement faite, et à laquelle vous attendez une réponse. Le pauvre, me dites-vous, tel que vous venez de nous le représenter, le pauvre, objet d'une sorte de culte, est-ce donc le pauvre tel que nous le connaissons, tel qu'il est devenu de nos jours ? Puis-je le considérer comme l'image de Jésus-Christ, ce pauvre orgueilleux, murmureur, exigeant, libertin et impie ?

M. F., voici ma première réponse.

L'obligation que nous avons d'honorer et de secourir les pauvres, est plus étroite à mesure qu'ils ont plus de ressemblance avec Jésus-Christ, et qu'ils en sont des images plus vives, parce que cette obligation est particulièrement fondée sur ce rapport et sur cette conformité. Or en Jésus-Christ il y a eu deux choses, une pauvreté extrême et une sainteté infinie. Parmi les pauvres, les uns sont seulement les images de Jésus-Christ par la participation de son indigence ; les autres le sont encore par la participation de ses vertus. Quand donc l'une et l'autre de ces deux images se trouvent ensemble, là est l'obligation la plus étroite, et c'est à ceux-là que nous devons donner la préférence.

Et, M. F., ils ne manquent pas encore parmi nous, les pauvres vertueux, les pauvres selon l'Évangile, les pauvres en qui rien ne vient déshonorer la ressemblance avec Jésus-Christ. C'est ce vieillard qui fut probe et chrétien toute sa vie, et qui vient de voir s'abîmer dans une banqueroute le fruit modique de ses longues sueurs, l'unique subsistance de ses vieux jours. C'est cette jeune veuve qui travaille infatigablement pour nourrir de pauvres enfants, qui en perdant leur père ont perdu toute ressource : famille éplorée qui demande du pain, et à qui la pauvre mère ne peut souvent donner que des larmes. Ce sont ces orphelins, ces orphelines en bas âge, qui n'ont pu encore démériter de notre bienfaisance ; créatures innocentes en qui rien ne peut empêcher à notre foi de reconnaître le petit pauvre de Bethléem, le divin mendiant des routes de l'Égypte.

M. F., trop souvent les mauvais pauvres sont le prétexte des mauvais riches. Si votre foi veut des pauvres en qui elle puisse vénérer Jésus-Christ, venez en aide à la religion ; elle vous en formera ; dès à présent, elle vous en indiquera. Et s'il vous en coûte de pénétrer dans leurs ré-

duits, de généreux chrétiens se sont dévoués à cet office, et ils s'offrent d'aller pour vous, servir ou soulager Jésus-Christ dans les crèches et dans les étables. Riches, vous cherchez de bons pauvres; et nous, nous cherchons de bons riches, qui nous aident à répandre autre chose que des larmes sur les membres souffrants de Jésus-Christ.

Voilà ma première réponse; mais j'en ai une deuxième à vous faire, et Dieu m'est témoin que je la fais sans amertume. On parle beaucoup de la démoralisation des pauvres. M. F., autant et plus que vous, la religion s'afflige de tous ces vices qui déshonorent dans les pauvres un caractère à ses yeux saint et vénérable. Certes, nous ne prétendons pas canoniser le vice dans la pauvreté: notre but serait bien manqué. L'Écriture nous apprend que le pauvre orgueilleux est en abomination devant Dieu; et la religion le livrerait peut-être à la justice sévère des hommes, si elle ne savait que ce sont les riches qui ont fait et qui font tous les jours les vices des pauvres.

Riches (je ne parle pas à vous, M. F., qui êtes ici, je parle à ceux qui ne viennent jamais dans nos temples, et qui sont les premiers à se récrier sur les vices des pauvres), riches, dites-le-moi, quels exemples avez-vous donnés au pauvre depuis un demi-siècle? Voulez-vous qu'une religion qui n'est pas bonne pour vous soit bonne pour eux? Et si par vos exemples et par vos doctrines vous ôtez au peuple sa religion, que voulez-vous qu'il soit, le pauvre sans religion, le pauvre qui ne vient jamais apprendre ici, de la doctrine du ciel le secret de sa condition? Vous philosophez sur les vices des pauvres; et moi je m'étonne de leurs vertus, de leur patience, de leur modération. J'admire par quelle puissance secrète ceux qui meurent de faim, et qui ne croient à rien, sont arrêtés sur la pente du crime.

Ah! M. F., que notre siècle a été téméraire et impru-

dent ! qu'il a été coupable envers les pauvres ! Il a cru pouvoir se passer de Dieu pour gouverner les pauvres. Il a cru suppléer aux enseignements de la foi par je ne sais quelle morale, je ne sais quel culte des intérêts et de l'utilité. C'est-à-dire que notre siècle a excité dans le pauvre cette soif ardente de l'or et du bien-être qu'il fallait tempérer ; c'est-à-dire qu'il a courbé l'esprit et les sens du pauvre vers la matière, quand la religion au contraire mettait toute son industrie à l'élever jusqu'aux idées surnaturelles. Mais voyez la différence dans les conséquences. Le pauvre matérialiste et sensuel ne voit dans sa pauvreté que les hideuses réalités qui frappent les yeux ; il ne voit que ses haillons, et il brûle de les échanger contre la pourpre ; il ne voit que ses chaînes, et il aspire à saisir le sceptre pour briser la tête de ceux qui sont plus heureux que lui. Au contraire, le pauvre qui a compris la doctrine du ciel, le pauvre chrétien voit dans sa pauvreté la vivante image de la crèche et de la croix de Jésus-Christ ; l'Évangile verse un doux rayon de lumière sur son indigence, il ennoblit ses haillons, il divinise sa souffrance, il lui montre dès à présent dans l'ordre de la religion, et plus tard dans les espérances de l'éternité, d'immenses compensations à sa condition malheureuse.

Ah ! M. F., ne parlons donc pas si amèrement, ne soyons donc pas des censeurs si impitoyables des vices des pauvres, car les pauvres sont ce que nous les avons faits. Hélas ! et le dirai-je ? ils sont ce que nous sommes nous-mêmes, avec cette différence que le vernis brillant de l'éducation et le respect qui s'attache à la fortune, cachent et dissimulent chez les riches des désordres qui se montrent avec toute leur laideur dans les pauvres. M. F., plaignons les pauvres de leurs défauts, et accusons-nous-en nous-mêmes. Si le sceau de ressemblance avec Jésus-Christ n'est plus sur leurs fronts, c'est que nous le leur avons ar-

raché. Hâtons-nous, M. F., hâtons-nous de le leur rendre. Ce doit être tout l'objet de nos soins et de nos efforts.

Oui, sans doute, de nos jours la cause des pauvres est devenue comme une des attributions de la puissance publique. Les magistrats s'occupent des indigents, et ils s'en occupent avec un zèle auquel la religion doit applaudir. Aucun doute que Dieu ne récompense leurs intentions loyales et généreuses. Toutefois, qu'on s'en souvienne, mes Frères, le christianisme seul peut faire les bons pauvres, les pauvres résignés à leur condition ; parce qu'il distribue, avec le pain qui nourrit les corps, le pain de la doctrine qui apaise la faim des âmes et modère leurs désirs. Que nos moralistes et nos philanthropes aillent donc, leurs livres à la main, dans les réduits de la misère ; qu'ils épuisent leur éloquence à prouver au pauvre qu'il doit être heureux dans la pauvreté : le pauvre les regardera avec indignation, et il les priera de ne pas ajouter à ses maux l'insulte et l'ironie. Le prêtre au contraire, ou le chrétien dévoué qui s'inspire de la charité du prêtre, visitera le pauvre sur son grabat, et lui parlera de la crèche, de la croix ; il lui dira avec Jésus : Heureux les pauvres ! et le pauvre versera des larmes d'attendrissement, et il bénira la Providence du rang où elle l'a fait naître : c'est ce dont nous avons été mille fois témoins.

Ah ! M. F., que ne puis-je faire comprendre à tous les pauvres combien ils sont redevables à la religion chrétienne, et combien ils sont ingrats envers elle et cruels envers eux-mêmes quand ils la méprisent et la négligent ! Que ne puis-je rassembler tous les misérables de la terre, et les conduire avec les bergers de l'Évangile auprès de la crèche de Bethléem ! Que ne puis-je aussi y conduire tous les riches avec les trois rois d'Orient ! On nous dit de moraliser les pauvres ; et nous, nous sentons vivement que c'est surtout de nos dogmes que le pauvre a besoin, de nos

dogmes consolateurs ; et nous ne voudrions que bien faire entendre une fois seulement le dogme de Noël aux pauvres et aux riches, le dogme d'un Dieu fait pauvre. Les pauvres désormais aimeraient leur condition qu'ils sauraient partager avec un Dieu. Les riches désormais traiteraient avec respect, avec amour, les pauvres, en qui ils verraient les images d'un Dieu. Et les beaux jours des siècles primitifs, les jours de la charité des riches et des vertus des pauvres reviendraient sur la terre (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 25, n. 30 ; p. 26, n. 38 bis.

XXXIV

SERMON

PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE IV^e DIMANCHE DE
CARÊME : PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE, APPLIQUÉE AUX
ÉGAREMENTS DE L'ESPRIT HUMAIN (1).

(1847)

*Mortuus erat et revixit, perierat et inven-
tus est.*

Il était mort, et il est revenu à la vie; il
était perdu, et il est retrouvé.

(LUC., c. xv, v. 32.)

Quoique toutes les paroles sorties de la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient également remplies de cette sagesse divine qui était en lui, cependant il est dans l'Évangile des pages plus particulièrement fécondes en applications utiles, en développements salutaires. Nommer la parabole de l'Enfant prodigue, c'est nommer ce que les Livres saints renferment de plus touchant, de plus propre à convertir le pécheur et à le ramener de ses égarements. Quel cœur assez dur pour résister à cette infatigable ten-

(1) Ce sermon fut prêché avec de légères modifications par Mgr Pie, le 17 décembre 1850, dans l'église de Saint-Porchaire, à Poitiers, pendant les exercices de la retraite du jubilé. Il serait difficile de distinguer dans le manuscrit le texte primitif et les additions subséquentes; aussi publions-nous le sermon sur l'Enfant prodigue, tel qu'il a été préparé pour l'auditoire de Saint-Porchaire.

dresse, à cette inépuisable bonté d'un père si miséricordieux et si indulgent?

Toutefois, N. T. C. F., obéissant à la pensée qui a présidé à tous nos discours et à tous nos écrits depuis que nous avons été envoyé vers vous, sachant que tous les maux qui nous accablent sont le fruit de nos doctrines; aujourd'hui encore, nous nous proposons moins de combattre vos passions que vos erreurs, ou plutôt c'est dans le dérèglement des idées que nous continuerons d'attaquer le dérèglement des actions. La parabole de l'enfant prodigue est ordinairement appliquée par les orateurs sacrés, et elle s'applique d'elle-même aux égarements du cœur; je l'appliquerai dans ce discours aux égarements de l'esprit. Je ne prétends pas développer ainsi cette page de l'Évangile dans son sens littéral et naturel, je m'en sers pour rendre plus sensible une vérité dont je veux vous convaincre. Le sujet est immense, et je me hâte d'entrer en matière. Schisme de la raison d'avec la foi; retour de la raison vers la foi: tel est le sujet de cette homélie.

Priez avec moi la Reine du ciel, afin que je remplisse d'une façon utile à vos âmes cette tâche difficile que je me suis imposée. *Ave Maria.*

I. « Un père avait deux fils » : *Homo habuit duos filios.* M. F., l'homme naturel et l'homme surnaturel étaient frères; enfants d'un même père, leurs intérêts étaient confondus; ils vivaient sur un même et unique fonds de vérités, héritage commun, propriété indivise. Nul des deux n'avait fait borner son domaine pour le distinguer du domaine de l'autre. Ce domaine, je l'avoue, avait deux provenances très distinctes, se composait de deux parties fort différentes, la raison et la foi: l'une, apanage originaire, bien propre et patrimonial de l'homme, complément nécessaire et partie intégrante de sa nature; l'autre, dotation pater-

nelle généreusement accordée, présent purement gracieux, don librement constitué. Mais l'héritage entier venait du père; à quelque titre que ce fût, l'homme en jouissait, et il en recueillait indistinctement les fruits. Issus de la raison ou de la foi, cucillis sur l'arbre de la nature ou de la grâce, qu'importe? Ils étaient siens, et ainsi il vivait heureux dans la maison de son père, et il trouvait tout en abondance : *Et omnia mea tua sunt.*

Cette heureuse confusion datait de loin, ou plutôt elle avait toujours existé, et, il faut le dire, rien n'avait été prévu pour le moment où un partage exact pourrait être réclamé. Pendant cette longue administration commune de famille, d'une part sans doute, la raison n'avait pas toujours refusé de travailler dans l'intérêt de la foi; mais, d'autre part surtout, les revenus du domaine de la foi avaient immensément profité au domaine de la raison. Les traditions divines s'étaient insinuées dans la philosophie et la morale des peuples. Les livres sacrés s'étaient glissés jusque dans le cabinet des savants et des législateurs du paganisme; et surtout le sens commun et la raison publique s'étaient pénétrés, imprégnés de la sagesse évangélique, les institutions s'étaient formées sous l'empire des idées chrétiennes.

Il en était ainsi, quand un jour la raison n'a plus voulu vivre en la compagnie de la foi; elle s'est lassée, dégoûtée de cette intime communauté qui durait depuis l'origine. L'esprit humain a rêvé l'indépendance; il a voulu jouir de ce qu'il appelait ses droits, rompre toute alliance avec l'Évangile, s'émanciper d'une tutelle qu'il considérait comme une tyrannie. L'entendez-vous, ce prodigue de la parabole sacrée qui dit à son père : « Père, donnez-moi la portion de l'héritage qui m'est dévolue par le droit » : *Dixit adolescentior Patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Quel est-il, ce prodigue ? C'est un jeune homme, le plus jeune de deux frères. Et certes, c'est bien un acte de jeunesse qu'il consomme en ce moment. La jeunesse ne doute de rien. Ce jeune homme, c'est vous peut-être qui m'entendez ; vous, mon frère, dont les yeux s'étaient à peine ouverts à la lumière du jour que votre âme s'était épanouie aux rayons plus lumineux encore de la foi, vous qui aviez reçu simultanément le bienfait de l'existence et celui de la grâce divine, vous pour qui la croix de Jésus avait précédé l'abécédaire, vous dont l'intelligence s'était éveillée portant en elle, par un heureux mystère et presque sans le savoir, cet inappréciable trésor d'une raison éclairée déjà et soutenue par l'Évangile ; oui, c'est vous qui après avoir vécu heureux dans la maison sainte de votre père, vous asseyant à sa table, partageant avec lui tous ses biens, c'est vous qui, un jour, devenu jeune homme, vous êtes ennuyé de ce bonheur. En ce jour-là, vous avez rejeté comme de vains préjugés tout ce que vous aviez appris sur les genoux de votre mère ou à l'école des ministres de l'Église ; vous avez dit à la foi : Reprends tout ce qui t'appartient, et ne me laisse que les principes de vérité gravés en moi par la main de la nature. C'est désormais sur ce fonds tout personnel que je veux vivre, c'est avec cette seule lumière que je veux juger de tout ; je ne veux user et jouir que de mes propres ressources.

Voilà peut-être ce que vous avez fait, mon frère. Mais au moins, je puis l'assurer, voilà ce que la société humaine, prise dans son ensemble, a fait dans ces derniers siècles. Depuis trois cents ans, les peuples sont de grands adolescents (car, à la différence des individus, les peuples se piquent d'être plus jeunes, avec le temps ; ils se font gloire de mépriser la sagesse et l'expérience que l'âge devrait leur apporter, et de n'invoquer que les idées modernes : Jeune Allemagne, jeune Italie, jeune France : *Di-*

xit adolescentior patri), les peuples sont, je le répète, des adolescents dérangés qui ont dit à Dieu leur Père : Père, donnez-moi la part de l'héritage qui me revient ; je veux désormais me suffire avec la portion que la nature m'attribue ; gardez pour vous tout ce surcroît qui s'appelle religion, révélation ; je n'ai besoin que de ma légitime, c'est-à-dire de cette raison qui est la conséquence de ma création, et sans laquelle mon être n'eût été qu'ébauché.

L'esprit humain a tenu ce langage : il l'a tenu par la bouche de Luther, promulguant le principe de l'interprétation individuelle ; par la bouche des philosophes et des législateurs modernes, décrétant l'émancipation de la pensée et la déification de la raison : Père, donnez-moi la part de l'héritage qui m'est dévolue par le droit : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Que fera le Père en cette circonstance ? Ne va-t-il pas adresser de justes représentations à cet imprudent jeune homme ? M. F., on est étonné de la facilité avec laquelle il cède au désir de son fils : *Et divisit illis substantiam.* Le jeune homme demande sa part ; le père la lui donne. Hélas ! il n'est que trop vrai : soit qu'il s'agisse d'un peuple ou d'un individu, quand une idée d'indépendance a germé dans la tête ou dans le cœur de la jeunesse, quand une fois elle a rêvé l'émancipation, toutes les représentations sont inutiles, toutes les résistances ne font qu'augmenter le désir. Le temps seul, l'expérience et le malheur pourront la désabuser. Mais, pour le moment présent, il sera comme impossible de lui interdire ce qu'elle demande. Ce coup de tête lui coûtera cher, sera expié par bien des souffrances et des larmes, n'importe ; le père voit qu'il le faut. Il ne discute point, il s'exécute largement, et quoiqu'il prévoie l'usage qu'il en va faire, il donne sa part au prodigue : *Et divisit illis substantiam.*

C'est ainsi que Dieu semble avoir agi envers l'esprit hu-

main, le jour où celui-ci a demandé la portion d'héritage qui lui revenait. Certes, je l'ai dit en commençant, le partage pouvait être long et difficile. La foi avait des comptes importants et compliqués à régler avec la raison : à combien de restitutions ne pouvait-elle pas prétendre ? Que de reprises à exercer ! que de propres à revendiquer ? L'esprit humain veut ne plus se régir que par la raison et la philosophie, et ne rien devoir à la révélation et à l'Évangile. C'est lui qui demande l'annulation du contrat. Mais où sont les titres exacts, et, si j'ose ainsi parler, les inventaires primitifs dressés avant l'acte de société entre ces deux parties, et qui établissent d'une façon précise ce que la raison a apporté, ce qu'elle possède comme sien, et ce qu'elle doit aux influences de la révélation divine ?

La base et les éléments les plus nécessaires manquent pour ce calcul et ce partage ; il y avait là matière à un procès éternel. Mais le père de la grande famille ne s'arrête pas à ces menues contestations. L'esprit humain demande sa part, il la lui abandonne aussi grande que possible ; et la raison émancipée qui croit n'entrer en jouissance que de ce qui lui appartient dans la stricte justice, *portionem quæ me contingit*, en réalité reçoit son héritage enrichi, fécondé, augmenté des sucs les plus abondants, et de la plus précieuse substance de la foi ; en sorte que, pensant ne vivre que de ses propres ressources, il se trouve que ses moyens d'existence ne se prolongeront quelque temps que par la valeur empruntée et conservée du domaine surnaturel. L'esprit humain a demandé sa part, et il emporte plus que sa part : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. Et divisit illis substantiam.*

Poursuivons le récit évangélique. Très peu de jours après, le jeune homme, ayant réalisé et rassemblé tout ce qu'il possédait, se mit en voyage pour une contrée lointaine ; c'est bien là encore la jeunesse. Adopter un parti.

en quelques jours, aliéner le fonds patrimonial et le convertir en argent, quitter le foyer domestique et s'en aller de par le monde, c'est la fidèle peinture du jeune homme qui a enfin secoué la tutelle. Il prend en pitié l'industrie tranquille et la vie sédentaire de son pauvre père, vieillard prudent à l'excès, qui ne se gouverne que par les traditions et les souvenirs de ses ancêtres, qui ne sait pas tirer parti de son bien, qui « n'ose voyager, craintif au dernier point » ; le voilà, lui, qui va courir la fortune, et voir le pays. Cependant cet argent, au moyen duquel il devait en acquérir tant d'autre, s'en va de jour en jour ; jusqu'ici le jeune voyageur ne connaît d'autre négoce que le plaisir. Je vois bien ce qu'il dissipe et je ne vois pas ce qu'il gagne ; ses ressources s'engloutissent dans ses débauches, et bientôt lui et les complices de ses désordres ont tout absorbé : *Et ibi devoravit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

O raison humaine, qui pourrait mieux exprimer les vicissitudes de ta destinée depuis le jour où tu as séparé tes intérêts de ceux de la foi ? Consultez l'histoire depuis le seizième siècle, mes Frères. Voyez-vous cet essort apparent de l'esprit de l'homme vers des régions inconnues ? Il a rassemblé toutes ses ressources, *congregatis omnibus* ; et le voilà qui s'élançe loin des sentiers battus. Sous le régime de la foi, l'esprit humain semblait dormir ; il était stationnaire, réservé, timide ; on ignorait jusqu'aux termes de mouvement et de progrès. L'homme affranchi va faire valoir ses facultés ; il va marcher de conquêtes en conquêtes : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Conquêtes dans l'ordre théologique : l'esprit humain s'engage dans de nouvelles routes ; il enfante de nouveaux dogmes, de nouveaux symboles, ou à tout le moins, de nouvelles négations, et, en peu de temps, il parcourt tant de chemin qu'après un siècle et demi seulement il faudra,

sous la plume de Bossuet, plusieurs volumes pour écrire le détail des circuits et des pérégrinations du libre examen, et qu'aujourd'hui la compilation la plus volumineuse serait insuffisante à raconter tous ses voyages. Cent in-folio ne renfermeraient pas désormais l'histoire complète des variations de la Réforme : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Conquêtes dans l'ordre philosophique : chaque matin apporte un nouveau système, chacun s'érige en maître ; les livres pullulent avec une fécondité désespérante, les disciples deviennent chefs à leur tour ; le nombre des écoles se subdivise et se fractionne à l'infini, jusqu'à devenir égal au nombre des individus, en sorte que l'étude la plus attentive se perd dans le dédale de ces énumérations : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Conquêtes dans l'ordre des sciences et des arts : l'esprit humain dérobe à la nature ses secrets, à Dieu son tonnerre, au ciel ses astres les plus reculés, aux entrailles de la terre la date de sa formation. Fixée par un art merveilleux sur des feuilles légères et multipliées, l'homme jette sa pensée à tous les siècles. Que dis-je ? porté sur les ailes des vents et sur le char de la foudre, l'homme se meut lui-même comme sa pensée, et voyage avec la même rapidité ; l'océan ni les montagnes ne lui opposent plus de barrières ; il peut consulter, en quelques jours, les monuments de tous les peuples et de tous les âges, interroger les temps et les espaces : *Congregatis omnibus, peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Donc, depuis qu'il s'est séparé de la foi, l'esprit humain a déployé une activité immense. Mais le moment est arrivé de lui demander compte des résultats obtenus. Car enfin, dit saint Jean Chrysostome, le mérite du négociant ne consiste pas dans l'énumération stérile des contrées qu'il a parcourues, des cités qu'il a visitées ; mais dans les valeurs

qu'il a recueillies, et dans les marchandises qu'il a rapportées. Sans doute, au milieu de tant d'excursions, le trésor de la sagesse et de la morale s'est grossi. Tout ce mouvement a dû aboutir pour la société à un bien certain et incontestable. Ah ! pourquoi le dire ? *Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* En fait de vérités utiles, au lieu de rien amasser, l'esprit humain, depuis qu'il a conquis son indépendance, n'a su que dissiper cet héritage qu'il a voulu gouverner par lui-même ; il en a engagé, vendu et dépensé follement jusqu'aux derniers débris. Le règne de la raison n'a été jusqu'ici qu'une longue débauche d'esprit : débauche d'esprit dans l'hérésie ; débauche d'esprit dans la philosophie. Vagabondage, libertinage commun de la pensée et de la volonté, ruineuse partie de plaisir entre l'intelligence et le cœur, voilà l'histoire de trois siècles d'émancipation : *Devoravit substantiam suam cum meretricibus.*

Et si vous me demandez la preuve de ce que j'avance, il me sera facile de vous la fournir, et de montrer que dans cette contrée lointaine où l'homme s'est réfugié au sortir de la demeure de son père, la famine morale la plus cruelle se fait aujourd'hui sentir, et, par contre-coup, la détresse même matérielle est à son comble : *Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illâ, et ipse cœpit egere.*

Cette contrée, habitée par l'esprit humain, c'est la contrée du doute et du scepticisme ; le pain de la vérité y manque entièrement : *Facta est fames valida in regione illâ.* Entendez les arrière-petits-fils de Luther pousser des cris d'effroi. Toute la substance des livres sacrés a été successivement dévorée par l'action corrosive de l'interprétation privée ; dans le champ des sectes évangéliques, tout est ravagé par le libre examen ; il n'y reste pas un dogme debout table rase de croyances et de doctrines :

Facta est fames valida in regione illâ ; et une faim qu'il est impossible d'assouvir, une faim meurtrière ronge les entrailles du protestantisme : Et ipse cœpit egere.

Entendez les fils de Voltaire, les chefs du monde moderne, les hommes les plus haut placés dans les rangs de cette bourgeoisie incroyante à qui le gouvernement des sociétés est échu : leurs cris d'alarme ne sont pas moins perçants. Toute la substance de la vérité et de la loi naturelle a été successivement anéantie par l'action dissolvante de l'incrédulité rationaliste ; les fondements de la terre sont ébranlés ; la voix même de l'évidence n'est plus entendue ; les grandes réalités que le bon sens public avait toujours suffi à justifier, les droits de la société, de la famille, de la propriété, sont audacieusement attaqués ; dans le champ de la morale, de la philosophie et de la politique, tout a été renversé par l'esprit de négation ; il n'y reste pas une affirmation debout ; table rase de convictions et de principes, et la raison aux abois appelle de tous côtés du secours : *Facta est fames valida in regione illâ, et ipse cœpit egere.*

Et comme toute lésion dans l'ordre religieux ou intellectuel ne tarde pas à réagir sur la société matérielle, voilà tout à coup que, dans le plus beau et le plus riche pays du monde, sur une terre couverte de moissons, dans une terre où tous les greniers regorgent, où le salaire des ouvriers monte toujours, où la nation grossit de jour en jour le budget de sa bienfaisance, au milieu de tous les éléments du bien-être, il se trouve néanmoins que les appétits ont été tellement excités, que nous tremblons en face de mille cupidités affamées, de mille avidités insatiables : c'est de toutes parts une faim effrayante : *Facta est fames valida in regione illâ, et ipse cœpit egere ;* et la richesse même, en face de tant d'exigences et surtout de

tant de prévisions sinistres, commence à ne plus jouir et se sent déjà dans l'indigence.

Et si par hasard vous étiez, mes très chers Frères, de ceux qui ne savent pas voir et ne savent pas entendre ce qui se passe autour d'eux, je vous dirais : entendez du moins ce qui se passe au dedans de vous. Dites-moi : que vous a enseigné votre raison, depuis que vous n'écoutez plus que sa voix, et que vous avez fermé l'oreille à la voix de la foi ; que vous a-t-elle enseigné, si ce n'est à douter ? Dans les premiers jours de votre égarement, bercé par la main du sophisme, vous vous endormiez paisiblement entre les bras du mensonge, et, à votre réveil, vous retrouviez à votre chevet un autre sophisme et un mensonge de rechange. Depuis le jour où le symbole de la foi que vous avait enseigné la religion n'a plus été votre symbole, que d'autres symboles vous avez successivement admis et rejetés ! Combien de vagues lueurs vous avez poursuivies, croyant avoir enfin trouvé la lumière ! que de chemin n'avez-vous pas parcouru ! Mais que vous reste-t-il après tous ces circuits de votre intelligence ? Votre esprit et votre cœur, également prodigues, ont dévoré dans de communs dérèglements tout l'héritage qu'ils avaient emporté de la maison paternelle. Vous avez dissipé et vous n'avez rien amassé. Où sont les connaissances, les convictions que vous avez acquises sur les matières les plus importantes ? sur la divinité, sur vous-même, sur votre nature, sur vos destinées ? Autant de questions prématurées pour lesquelles vous n'avez pas de réponse. Tout l'édifice de la doctrine a été démoli dans votre âme, et rien n'y a été reconstruit. Vous êtes dans une disette absolue de principes, de sentiments, d'espérances ; et, comme cet état est contre nature, dans cette région de doute et de ténèbres votre esprit et votre cœur à la fois se meurent d'inanition : *Facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere*

Ainsi, mes Frères, l'esprit humain a cru s'enrichir en se séparant de la foi, et il n'a su que s'appauvrir; il poursuivait la fortune, il est tombé dans l'indigence la plus extrême.

Mais du moins, me dites-vous, si l'esprit humain n'a pas augmenté mais a plutôt dissipé son héritage, du moins il a secoué un joug qui lui pesait, et il jouit de son indépendance : à défaut de richesse, il a la liberté ; c'est un trésor qu'on ne peut acheter trop cher ; c'est la conquête durable et définitive de nos temps modernes ; et, après tout, c'est une jouissance qui dédommage de beaucoup d'autres.

L'évangéliste va nous répondre. Ce même jeune homme, qui ne pouvait s'accommoder de la sujétion douce et facile à laquelle il était astreint dans la maison de son père, maintenant le voilà forcé de prendre un parti cruel. Il s'en alla, nous dit l'Évangile, et il se mit au service d'un des citoyens de cette contrée, qui l'envoya dans une métairie pour y paître des animaux immondes. Et là, l'infortuné jeune homme enviait de se rassasier des aliments de cet ignoble troupeau ; et personne ne les lui donnait. Ah ! mes Frères, ici encore, quel tableau plein de vérité ! Il a rêvé l'indépendance, et le voilà dans la servitude ; il était fils, et le voilà mercenaire ! Telle est la condition de l'esprit humain, quand il repousse le joug de la religion : il croit s'affranchir, et il devient esclave ; au lieu d'un père, il trouve un maître, et quel maître ! Je m'explique.

La foi, c'est la filiale soumission de la raison humaine à l'autorité paternelle de Dieu ; c'est l'adhésion de l'esprit à la vérité enseignée par celui-là même qui en est la source ; or une telle soumission, une telle adhésion n'a rien que de noble et de glorieux : *Mihi autem adherere Deo bonum est*. Que dis-je ? Dans le langage de tous les peuples, la condition du fils est appelée une condition libre, par opposi-

tion à la condition de l'esclave. Mais considérez cet homme dont la raison ne veut plus adhérer à la raison suprême et à l'autorité infaillible de Dieu : *Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius* ; il est sorti de la maison paternelle ; il s'en va dans une région lointaine, dans le pays de l'hérésie, de l'incrédulité, du doute, de l'athéisme, et là il s'attache à un des citoyens de cette contrée inhospitalière et barbare.

Cet homme qui a rejeté la douce autorité de Jésus-Christ et de l'Eglise, il s'est donné à Luther ou à Calvin, il s'est livré à Voltaire ou à Jean-Jacques ; ou, si vous me permettez quelque chose de plus contemporain, cet homme qui n'a pas voulu croire à l'enseignement et aux promesses de la religion, il s'est attaché à un des citoyens de la patrie du mensonge, lequel l'a jeté dans un navire et l'a envoyé dans un Eden chimérique, sur un rivage désolé où il n'a trouvé que la ruine et le désespoir (1). Sa pensée, dont il revendiquait si haut les libres droits, il n'en a disputé l'hommage à Dieu que pour l'offrir à un sectaire, à un sophiste ou à un idéologue. L'intelligence de cet homme ne veut plus adhérer à l'Évangile, elle adhère à toutes les productions les plus dégoûtantes ; elle n'adhère plus aux sublimes mystères et aux dogmes raisonnables de la religion, elle adhère aux mystères stupides, aux dogmes absurdes de l'hérésie ou de l'incrédulité.

On a dit à cet homme du peuple qu'il compromettait l'honneur de sa propre raison en allant, dans le temple qui est la maison de Dieu, entendre la parole du prêtre qui est le ministre de Dieu ; et voilà que cette pensée souveraine et indépendante dont il veut maintenir les droits contre la suprématie divine, il la vend, il la livre à je ne sais

(1) Cabet et l'Icarie, 1849. (Note de M. l'abbé Pie.)

quel savant de village qui, sous un toit ignoble, auprès d'une table où coule le vin, parmi les clameurs de la débauche, devient l'oracle de tous ceux qui l'entourent, accapare, confisque en quelque sorte leur pensée et l'assujettit à l'autorité de ses blasphèmes et de ses impiétés. Et le villageois émancipé, qui poursuit d'un grossier dédain le pasteur et ses enseignements, recueille avidement et semble boire chacune des paroles qui tombent des lèvres du corrupteur de la contrée ; et, s'il ne croit plus au catéchisme et à l'Évangile, en revanche il croit les mensonges les plus manifestes, les contre-vérités les plus flagrantes, les inventions les plus surannées, les calomnies les plus folles, les livres les plus impurs. Voilà, mes Frères, voilà quels maîtres se donne l'esprit humain, quand il rejette l'autorité paternelle de Dieu : *Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius.*

L'évangéliste ajoute : *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.* Mes Frères, l'esprit humain, quand il suivait les inspirations de la foi, quand il travaillait sous les yeux de Dieu, consacrait ses labeurs à une noble tâche, il n'aspirait qu'à développer les beaux sentiments, à élever les âmes, à exciter les vertus. S'il recourait aux charmes et aux légitimes séductions de la forme, toujours son but était de plaire pour instruire, d'émouvoir pour rendre meilleur. En un mot, tant que l'esprit humain respecta son auteur, il se respecta lui-même, et il eût rougi de se dégrader jusqu'à travailler dans l'intérêt des mauvais instincts et des vices grossiers. Mais, depuis qu'il s'est éloigné de son père, et qu'il s'est attaché, livré, vendu à l'esprit de mensonge, savez-vous, mes Frères, quelle occupation ce maître, ce tyran impur a imposée à son esclave ?

Répondez, enfants de ce siècle. Qu'est-ce aujourd'hui que la pensée humaine, si ce n'est l'humble servante des plus ignobles penchants ? Tant de milliers de livres pro-

duits chaque jour, que font-ils autre chose que jeter une pâture obscène aux appétits sensuels et aux passions immondes ? *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.* Le voyez-vous, cet homme, ce poète, ce publiciste, écrivain mercenaire, littérateur à gage, qui a vendu sa pensée ; le voyez-vous qui travaille comme un vil artisan pour fournir à la corruption publique sa nourriture de chaque jour, mesurée, stipulée, payée à l'avance ? Le voyez-vous qui va chercher ses descriptions et ses peintures dans les repaires les plus hideux, dans les retranchements les plus secrets et les plus inaccessibles du vice, et qui étale aujourd'hui tous ces mystères d'abominable, de monstrueuse perversité, dont une société, parfois élégante et polie, dévore avec frénésie les impudiques récits. Voilà, voilà ce qu'est devenue la pensée humaine sous l'empire du tyran auquel elle s'est attachée ; voilà à quel emploi, à quel ministère elle a été condamnée : *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Ajouterai-je un dernier trait à ce tableau ? Oui, M. F. Il est dit que l'infortuné jeune homme enviait, mais inutilement, le sort des animaux immondes. Ah ! n'est-ce pas à ce terme désespéré qu'est arrivé l'esprit humain ? Il a dissipé, détruit, anéanti tous les principes, toutes les convictions, toutes les espérances ; il s'est fait l'esclave du mensonge, le courtisan de tous les instincts coupables, de toutes les mauvaises convoitises. Mais il est une réalité affreuse qu'il n'a pu détruire, c'est la mort, l'inévitable mort qui se présente à ses yeux. Or qu'y a-t-il par delà la mort ? question terrible qui s'échappe souvent des profondeurs de son être.

Ah ! si l'homme pouvait du moins se flatter de ressembler aux vils animaux ; si, après avoir vécu de leur vie grossière, il pouvait mourir de leur éternelle mort, comme il s'endormirait tranquille dans cette épouvantable espé-

rance ! Mais vainement il cherche à se convaincre de la ressemblance de ses destinées avec les destinées de la bête ; il ne peut parvenir à cette triste certitude : *Et nemo illi dabat*. Vainement l'impiété a jeté au sein des générations nouvelles cet horrible axiome : *Quand on est mort, tout est mort*. L'impiété a exprimé son désir, mais elle ne peut prouver ce dogme d'ancantissement ; la conscience humaine n'est ni convaincue ni rassurée : *Et nemo illi dabat*. Il y a plus, le dernier débris de vérité que la philosophie se flatte d'avoir sauvé, c'est l'aveu de la spiritualité et par conséquent de l'indestructibilité de l'âme humaine. Et ainsi se vérifie la parole du grand Bossuet, qui, ayant aperçu de son regard d'aigle ce dernier effort de la raison coupable, en avait prophétiquement signalé l'impuissance : « Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres?... Ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré » : *Et nemo illi dabat*.

M. F., depuis qu'il est sorti de la maison de son père, notre prodigue a-t-il enduré assez de malheurs ? Il a dissipé son héritage en débauches, il a vendu sa liberté à un tyran, il a perdu son honneur dans un emploi ignoble, et il n'a pu même trouver un fatal et désespéré repos dans le néant ; des spectres affreux se dressent à ses regards au delà de la tombe. Après vous avoir montré la raison tombant de précipices en précipices depuis qu'elle a fait schisme avec la foi, je voudrais, pour ne pas fatiguer votre attention, esquisser à grands traits un tableau plus consolant, le retour de la raison humaine vers la foi. Prenons quelques instants de repos.

II. Rentrant enfin en lui-même, l'infortuné jeune homme dit : Combien de mercenaires trouvent du pain en abondance dans la maison de mon père, et moi je meurs ici de

faim ! Le pauvre enfant, il avait fallu qu'il parcourût toute la longue route du malheur et qu'il fût réduit à la dernière extrémité, avant de se souvenir qu'il avait un père. Il avait si bien cru n'avoir plus jamais besoin de rentrer dans la maison paternelle ! Il lui avait dit avec tant de bonne foi un éternel adieu, que, ballotté par le sort, il a épuisé tous les autres partis, s'est résigné aux plus pénibles sacrifices, a enduré la détresse la plus cruelle, s'est trouvé même en face de la mort, avant d'être amené à cette réflexion si naturelle : Mais après tout, il est un remède à mes maux, ma misère est mon ouvrage. J'ai un père, un père dans la maison duquel rien ne manque ; les mercenaires même ont du pain en abondance ; et moi, moi qui suis le fils et non pas l'esclave, ici, chez le maître cruel auquel je me suis vendu, je meurs de faim : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ; hinc vero fame pereo.*

M. F., il y a trois siècles écoulés, depuis que la raison a pris son essor loin de la demeure du Père de famille. Je vous ai montré quel immense cercle de malheurs elle a décrit depuis ce jour lamentable. Enfin l'esprit humain commence à rentrer en lui-même, et, par intervalles du moins, il est reporté vers le souvenir de la maison paternelle. Ce grand prodigue qui manque de tout, qui est plongé dans l'indigence morale, dans la détresse intellectuelle la plus absolue, qui est témoin de son dépérissement quotidien et de sa rapide dissolution, parfois au moins il fait réflexion en lui-même, et il se dit : Mais cette demeure de mon père que j'ai quittée, cette sainte maison de l'Église d'où je me suis exilé, ce riche asile de la foi que j'ai abandonné, subsistent toujours. Là s'est conservée et maintenue l'abondance de doctrine, de secours, de consolations, de joies, d'espérances à laquelle je participais autrefois ; là est toujours dressée la même table à laquelle

je m'asseyais ; là les petits, les humbles, les ignorants se nourrissent du pain de la vérité, et tous les principes qui font le soutien de la vie leur sont prodigués ; tandis que moi, dans cette contrée ingrate et stérile où il ne germe rien que le doute et la négation, je meurs de faiblesse et de faim.

Vous entendez ici, M. F., le langage de la Réforme. Lisez toutes les productions sorties depuis un quart de siècle de la plume des protestants éclairés, recueillez les accents qui tombent de leurs chaires, prêtez l'oreille aux cris qui retentissent dans leurs universités : c'est un perpétuel aveu que l'esprit de l'homme, laissé à lui-même, est tombé dans l'indigence et ne sait plus où trouver un soutien ; c'est un perpétuel regret de s'être séparé de l'Eglise catholique ; c'est un perpétuel regard d'envie sur le dépôt intact de la doctrine conservé dans la maison du Père de famille, dont on a eu le malheur de s'exiler.

Et, après avoir entendu les aveux, les regrets et les soupirs de l'hérésie, voulez-vous recueillir les accents qui tombent des lèvres de la philosophie ? Je ne me permets qu'une citation à cet égard ; la voici textuellement, elle est empruntée à un des coryphées de l'enseignement actuel : « Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui ; mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur maternel reproche ? Qui ne voit, sans leur porter envie, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés ? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins au passé, pose alors la plume et ferme le livre. Il ne peut

s'empêcher de dire : Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de leurs enfants ! »

Et vous-même qui m'entendez, mon très cher frère, ah ! dans le cours de votre existence, surtout depuis que la première effervescence de vos passions s'est calmée, depuis que vous avez connu la vie dans ce qu'elle a de réel et non plus avec les riantes et poétiques couleurs que leur prête la jeunesse ; mon frère, n'avez-vous pas rencontré quelques-unes de ces heures de silence et de réflexion, où vous avez vu à découvert le néant de toutes les idées humaines, de toutes les théories chimériques, où vous avez senti la faim et le besoin de doctrines plus solides, où se sont réveillés dans votre âme les délicieux souvenirs de l'enfance, les douces prières de votre jeune âge, le contentement ineffable que vous trouviez au pied des autels et jusque dans l'humble confession de vos fautes ; et ne vous êtes-vous pas écrié : Ah ! combien d'autres moins favorisés que moi des dons de la Providence, des bienfaits de l'éducation, des richesses et de la culture de l'intelligence, mais demeurés plus fidèles que moi, trouvent avec abondance l'aliment de l'esprit et de leur cœur dans la maison de mon père ; tandis que moi, je me sens défaillir : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ; ego autem hic fame pereo.*

Je me lèverai, dit le prodigue de l'Évangile, je me lèverai, et j'irai à mon père : *Surgam et ibo ad patrem.* M. F., quelques ravages qu'aient causés l'hérésie et l'impiété parmi nous, à quelque extrémité d'indigence qu'ait été réduit l'esprit humain, il n'a qu'à dire : Je me lèverai, je quitterai la région ténébreuse dans laquelle je me suis enseveli, et je retournerai vers mon père ; dès ce moment il est à la veille de retrouver sa dignité première et tous ses droits les plus flatteurs. Mais qu'il en coûte à l'esprit humain de revenir sur ses pas ! Qui sait ? peut-être il aimera

mieux mourir dans sa détresse, que retourner frapper à la porte de son père ?

Une Revue mensuelle, digne du plus haut intérêt, semble s'être rendue, au milieu de nous, l'interprète de cette hésitation intestine, de ce tourment presque furieux de la raison humaine qui se voit mourir, et qui ne veut pas redemander la vie à sa véritable source. Oui, dit ce publiciste, je l'avoue, l'homme est, en plein XIX^e siècle, plus pauvre en science, en certitude, en morale, en sentiment qu'il ne fut jamais dans les âges les moins avancés de l'humanité. Déjà la vie, déjà la mort l'assiègent de leurs mystères ; à qui s'adressera-t-il ? Retournera-t-il vers ses éducateurs, les hommes à robe noire ? Ira-t-il remettre sa pensée, son intelligence à un prêtre du passé, des mains duquel il s'est arraché pour toujours ? Non. Cependant il y a trois cents ans que la philosophie nous leurre de vaines promesses qu'elle tiendra sans doute un jour ; mais, en attendant, les existences privées sont dévorées dans un malaise affreux ; et le temps n'est-il pas venu de dire à la société actuelle, qui est le fruit de cette philosophie : Ou résumez votre science, vos lumières, vos progrès, vos conquêtes, et donnez à chacun de vos citoyens des principes qui puissent les guider ; ou bien laissez-les se rejeter entre les bras de l'antique religion qui leur a suffi pendant tant de siècles ?

Et surgens venit ad patrem suum : Et se levant, le jeune homme se mit en marche pour retourner vers son père. Ah ! qu'il est heureux, celui qui a la force de s'arracher à l'hérésie ou à l'incrédulité, et de revenir vers la demeure paternelle où réside la foi et la vérité. *Surgens* : il faut un grand effort ; quand le mal est dans les idées, il y est plus tenace encore que dans le cœur. L'esprit une fois perverti revient plus difficilement que la volonté. *Et surgens, venit ad Patrem*. Ils se sont levés, et ils sont venus vers leur Père, ces hommes distingués de la studieuse Angle-

terre et de l'érudite Allemagne, qui ont abjuré l'erreur et se sont réfugiés au sein de la foi catholique dans laquelle avaient été nourris leurs aïeux. Ils se sont levés, et ils sont venus vers leur Père, ces hommes pleins de loyauté et de franchise, que nous voyons tous les jours au milieu de nous abjurer le doute que leur a légué la génération précédente, et apporter au pied des autels catholiques l'hommage de leur intelligence. Mon frère, mon frère, vous aussi vous vous lèverez, et vous irez à votre Père; vous ne resterez pas éternellement dans cette région de délaissement intellectuel, d'isolement moral.

Je suis bien loin encore, me dites-vous, le chemin est bien long. Ah ! le prodigue de l'Évangile, lui aussi, est encore bien loin, quand son père l'aperçoit; et, touché de compassion, il court au-devant de lui, tombe sur son cou, l'embrasse et le presse sur son cœur. M. F., depuis le jour où le grand schisme s'est consommé, où l'esprit de l'homme s'en est allé loin de la foi, la religion n'a cessé de poursuivre cet infortuné fugitif et de l'inviter au retour. Il était loin encore, et déjà elle courait au-devant de lui; plus d'une fois elle a cru l'embrasser, hélas ! et son attente était trompée. Plus d'une fois, comme Jacob envoyait des présents à Esaü pour fléchir son cœur, plus d'une fois la vérité fit des avances à la raison égarée, elle voulut l'apaiser par des présents. Qu'on lise le projet de réunion des protestants aux catholiques, tel qu'il se concertait entre Bossuet et Leibnitz; et qu'on me dise si ce n'est pas le père du prodigue qui croit apercevoir de loin son fils en voie de retour et qui se précipite au-devant de lui.

O vous, mon frère qui m'entendez en ce moment, vous êtes encore bien loin de croire, me dites-vous; il s'en faut beaucoup que vous arriviez à l'acte de foi : *Cum adhuc longè esset*. Mon frère, vous ne ferez pas tout le chemin. Dieu, sa lumière, sa grâce, courent au-devant de vous; pour ma

faible part, je suis chargé d'aplanir la voie difficile de votre retour. Mettez-vous en marche, et l'Esprit de Dieu, l'Esprit de vérité et d'amour bientôt va tomber, se précipiter en quelque sorte sur vous, illuminer votre intelligence d'une lumière soudaine, toucher votre cœur par une grâce toute-puissante ; et la vérité va se réconcilier avec vous dans le baiser de l'amour : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.*

Le voyez-vous ce tendre père, ce miséricordieux vieillard, absorbé dans la joie de revoir et d'embrasser son fils ? « Mon père, lui dit le jeune homme, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » Il avait préparé de plus longues excuses ; il voulait ajouter : Mon père, traitez-moi désormais comme un de vos mercenaires. Mais le père ne veut pas entendre ce langage, et ne lui permet pas d'achever son discours. Son fils sera toujours son fils, et il veut que tous les insignes de sa dignité de fils lui soient rendus à l'instant. On lui rapporte la précieuse tunique qu'heureusement il avait laissée dans la maison paternelle, et que le père, dans sa prévoyance, avait soigneusement conservée ; on remet à son doigt un anneau d'honneur ; un joyeux festin est préparé ; le père veut que la famille entière se réjouisse ; car son fils était mort, et le voilà revenu à la vie ; il était perdu, et le voilà retrouvé.

C'est ainsi, M. F., que se célébreront un jour les noces du retour de notre grand prodigue, l'esprit humain, qui reviendra, je l'affirme, à la maison paternelle ; c'est ainsi que déjà le père accueille tous ceux qui reviennent à lui de la région des ténèbres. Entendez-les ces hommes, fatigués de sophismes, dégoûtés des creuses idées et des vaines subtilités de la philosophie humaine, le jour où ils rouvrent les yeux aux lumières de la foi, entendez-les qui s'écrient : Mon père, depuis que j'ai voulu suivre la voix

de ma raison, ma raison n'a su que m'égarer et me conduire dans des abîmes. Désormais je ne veux plus que croire et je ne veux plus raisonner. Traitez mon entendement en mercenaire et ne le traitez plus en fils. Mon unique philosophie sera d'écouter et d'obéir. Mais le père de la grande famille ne souffre pas ce langage qui blesse son cœur. Car, s'il est l'auteur de la foi, il est aussi l'auteur de la raison, et il est également jaloux du droit de l'une et de l'autre. Dans sa maison, son fils sera toujours son fils, et ne sera pas esclave.

Jésus-Christ, nous dit un prophète, avait été réservé pour recueillir les héritages dispersés, c'est-à-dire les restes de vraie philosophie disséminés, les saines maximes éparses et errantes çà et là, les débris de la raison confus, mélangés, altérés. Loin que l'Évangile ait tué la philosophie, c'est l'Évangile qui a rendu aux hommes la philosophie. Mais de nouveau l'esprit humain a engagé, vendu, dissipé l'héritage de la philosophie; la religion prévoyante a recueilli, sauvé les débris dispersés de cet héritage, et de nouveau Dieu tient en réserve son Christ pour accomplir la même œuvre, et reconstituer la sagesse et la philosophie même naturelle au profit de la raison, le jour où la raison viendra se jeter entre ses bras : *Et servavi te ut possideas hæreditates dissipatas*. Ne crains rien, ô esprit de l'homme : dans la maison de Dieu, dans la maison de ton Père, tu ne seras point esclave, mais tu retrouveras au contraire tous tes droits, tous tes privilèges originaires précieusement conservés. Dans le royaume de la religion, il y a de magnifiques domaines pour l'intelligence; et la foi non seulement permet, mais exige que la raison ait son apanage qu'elle déclare sacré et inaliénable.

Apportez, apportez donc à cette raison fatiguée et souffrante, à cette raison couverte de lambeaux et de haillons,

apportez-lui la riche tunique dont elle était vêtue dans le principe, au lieu de ce bâton sur lequel elle se traîne péniblement; mettez dans ses mains un sceptre d'honneur; et pour que ses pieds, qui se sont lassés dans les routes du mensonge, ne soient plus déchirés par les ronces du chemin, rendez-lui la chaussure dont ils étaient dépouillés. Préparez un festin abondant; ce jour est un jour de joie; car voilà que le plus bel œuvre des mains de Dieu, l'esprit de l'homme, est revenu vers celui qui l'a formé; il était mort, et le voilà rendu à la vie; il s'était égaré, et le voilà retrouvé.

Et vous, ô mon fils aîné, vous, chrétien toujours fidèle, ah! ne murmurez pas de mes transports ni de ma condescendance. Ce prodigue, qui n'a pas cessé d'être mon fils, n'a pas cessé non plus d'être votre frère. Vous, il est vrai, vous ne m'avez jamais abandonné, vous n'avez jamais négligé un seul de mes commandements. Avec vous, je le confesse, mon amour est plus exigeant et plus austère; il attend l'observation des conseils autant que des préceptes; il compte sur votre pieuse croyance aux moindres enseignements autant que sur votre foi aux dogmes définis; il ne vous épargne rien de la rigueur de la discipline et de la régularité des pratiques. Aussi, mon fils, vous êtes toujours avec moi, et je n'ai rien dans mes trésors qui ne soit à vous.

Mais après que celui-ci, qui est votre frère, est revenu de si loin, après qu'il a été si longtemps abusé, égaré par le mensonge, ah! ne vous étonnez pas si je traite avec ménagement son esprit qui ne peut déposer en un jour tous ses préjugés, si je ne montre pas tout d'un coup toute la lumière à ses yeux qui ne pourraient la supporter. De grâce, ne faites pas difficulté d'entrer dans la salle du festin et de vous asseoir à côté de votre frère, puisque, après tout, il est revenu d'accord avec vous sur tous les points princi-

paux et nécessaires, et qu'il est entré dans la voie du salut: *Quia salvum illum recepi*. Vous avez compris mon langage, ô chrétien fidèle, et, loin de murmurer plus longtemps, vous entrez avec transport dans la salle du festin, vous versez des larmes de bonheur en revoyant votre frère à côté de vous, vous traitez avec égard celui qui est infirme dans la foi, et vous offrez à Dieu de vives actions de grâces, parce que votre frère qui était mort est rendu à la vie, votre frère qui était perdu est retrouvé : *Quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est*.

Ah! M. F., nous sera-t-il donné d'être témoins de cette grande réconciliation de l'esprit humain avec la révélation, de la philosophie avec l'Évangile? Un jour, en rentrant dans la maison paternelle, nous sera-t-il donné d'y entendre cette délicieuse symphonie, ce concert admirable de la raison et de la foi? *Et cum appropinquaret domui, audivit symphoniam et chorum*. Déjà de lointains échos nous ont renvoyé quelques premiers essais et comme des préludes de ces sacrés accords, et notre oreille, toujours attentive, attend et demande avec impatience la reprise de ce concert, exécuté avec plus d'unité et d'ensemble; *Symphoniam et chorum*. Quand l'intelligence de l'homme vibre sous les doigts de Dieu, quand la foi et la raison unissent leurs accents, rien n'est comparable à cette harmonie, rivale de l'harmonie des cieux.

Mes très chers Frères, ce jour viendra, et il n'est pas éloigné; Dieu se doit à lui-même ce triomphe, et il n'a permis à l'esprit humain de s'éloigner si longtemps de la maison paternelle que pour l'y voir rentrer confus de son égarement et de sa misère. Du haut des cieux, dans sa prescience infinie, de son œil à qui tout est présent, ce père des hommes, l'auteur de la raison humaine, a vu que le prodigue, en accomplissant le cercle de ses malheurs, dé-

crirait, si j'ose ainsi parler, une courbe rentrante. Par respect pour sa liberté, il l'a laissé partir ; mais son amour ne cessait de veiller sur lui, même au milieu de ses égarements, et il savait que l'excès même de ses désordres le ramènerait un jour vers lui, plus fidèle désormais et plus humble (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 25, n. 35 ; p. 27, n. 42 ter.

XXXV

SERMON

POUR L'OUVERTURE DU JUBILÉ D'AVÈNEMENT DE S. S. PIE IX,
PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES,
LE DIMANCHE DE LA PASSION.

(21 mars 1847)

Et clanges buccinâ... et vocabis remissionem cunctis habitantibus terræ tuæ. Revertetur homo ad professionem suam et unusquisque rediet ad familiam pristinam, quia jubilæus est.

Vous sonnerez de la trompette, et vous publierez la rémission générale à tous les habitants de votre terre. Tout homme rentrera dans ses possessions, et chacun retournera dans sa famille ; parce que c'est le Jubilé.

(Lévitique, ch. xxv, v. 9, 10, 11.)

MONSEIGNEUR,

Ce n'est point la trompette des enfants de Lévi qui retentit en ce jour ; ce n'est point pour les habitants de la terre d'Israël qu'une rémission générale est publiée ; il ne s'agit ni de la restitution du champ héréditaire, ni du retour dans la maison des ancêtres. En un mot, si c'est un jubilé que j'annonce, autant la réalité surpasse la figure, autant le jubilé des chrétiens l'emporte sur le jubilé des Juifs. Le peuple ancien, béni des bénédictions temporelles, favorisé de la rosée du ciel et de la graisse de la terre,

poussait des cris d'allégresse et de jubilation à l'approche de l'heureuse année qui lui apportait l'extinction des dettes contractées, le recouvrement des domaines aliénés et de la liberté engagée.

Epouse de Jésus-Christ qui est venu, non point abolir la loi ancienne, mais la perfectionner, l'Eglise n'a eu garde de laisser dans l'oubli l'antique institution de l'année jubilaire ; elle s'empressa de l'accommoder à l'esprit de la loi nouvelle qui n'est plus une loi charnelle et terrestre. Et, non seulement chaque cinquantième d'année, mais quatre fois dans chaque siècle, dès que la voix du pontife suprême a donné le signal, l'airain sacré retentit au sommet de tous les temples catholiques, la trompette évangélique se fait entendre du haut de toutes les chaires chrétiennes, et l'univers entier est convié à jouir des faveurs de l'année sainte.

C'est ainsi que bientôt, M. F., nous célébrerons avec solennité la grande indulgence qui ouvrira la seconde moitié de ce siècle, et que nous vous annoncerons à tous la rémission générale des dettes contractées envers la justice divine, le recouvrement de la liberté des enfants de Dieu et de l'héritage de la grâce ; parce que ce sera le jubilé et la cinquantième année : *Quia jubilæus est, et quinquagesimus annus.*

Mais, outre ces grandes époques périodiques où le fleuve des grâces ne manque jamais de déborder en quelque sorte sur le peuple chrétien, et de porter dans l'Eglise une nouvelle fécondité, il est d'autres circonstances encore où le chef de la grande famille des enfants de Dieu ouvre pour eux, quoique avec moins de solennité, les mêmes sources de salut et de pardon. En particulier, comme les souverains, au jour de leur couronnement, répandent avec une sorte de profusion les bienfaits et les libéralités pour se concilier le cœur de leurs sujets ; ainsi voyons-nous, depuis trois siècles, le lieutenant de Jésus-Christ, le Père et

l'Évêque de nos âmes, quand son front vient de ceindre le diadème de la puissance spirituelle, annoncer à tout l'univers chrétien des jours de prière et de grâce, destinés à obtenir pour le pontife non pas tant la faveur des hommes que la faveur de Dieu, et à procurer aux fidèles des avantages précieux qui augmentent et récompensent à la fois le mérite de leurs suffrages.

Tel est, M. F., le jubilé que nous vous annonçons en ce jour. Et pour que vous en compreniez mieux la nature, j'essaierai de développer ces deux points : 1^o ce que le chef de l'Eglise nous demande dans le jubilé ; 2^o ce que le chef de l'Eglise nous accorde dans ce même jubilé.

Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de cette bienheureuse Mère de Dieu et des hommes, dont la puissance est si grande pour obtenir et faciliter les miracles de la grâce. *Ave Maria.*

I. Le vénérable vieillard qui gouvernait l'Eglise au nom de Jésus-Christ depuis plus de quinze ans, et qui, pendant ce long et difficile pontificat, avait accompli tant de grandes choses dont les annales sacrées transmettront le souvenir à la postérité la plus lointaine ; le pontife studieux et modeste, courageux et tendre, qui avait constamment édifié son troupeau par ses lumières et ses vertus, qui avait envoyé tant d'ouvriers zélés vers les pays infidèles, qui avait agrandi le domaine de Jésus-Christ par la création d'un grand nombre d'Eglises, qui avait rétabli la croix sur des rivages conquis par le glaive de la France, qui avait souvent démasqué et condamné l'erreur, prévenu et flétri la rébellion, combattu et désarmé la tyrannie, et qui venait de parler un si noble langage au plus puissant et au plus implacable des persécuteurs ; Grégoire XVI, à la mémoire duquel je devais aujourd'hui cet hommage de notre amour et de notre respect, était allé s'asseoir, dans l'autre

Jérusalem, sur un de ces trônes d'ivoire où siègent encore, en qualité de juges, les hommes apostoliques qui ont été incorruptibles ici-bas sur la chaire de Pierre.

Par une sorte d'acclamation et d'inspiration unanime, dont il ne se trouve que quelques exemples dans l'histoire du souverain pontificat, un évêque jeune encore, à peu près étranger jusqu'ici au maniement des affaires, mais dont les hautes qualités s'étaient néanmoins trahies, est tout à coup porté sur le siège qui vient de vaquer. Ni la prudence des prudents, ni les interventions séculières, ni la voix de la chair et du sang n'ont aucune part à cette exaltation ; c'est ici l'ouvrage de Dieu, de Dieu seul, et quelles espérances ne doit pas nous faire concevoir une si providentielle élection ! Mais à peine le vicaire et le représentant de Jésus-Christ est-il élevé au faite de la dignité apostolique, à peine a-t-il porté ses regards sur toutes les parties de l'univers chrétien, qu'éclairé par une lumière surnaturelle, il découvre de son œil pénétrant toutes les obligations de la charge qui vient de lui être imposée. Et, s'adressant à tous les fidèles qui reconnaissent sa voix, il leur rappelle que ce qui est un bien commun doit être demandé par des vœux communs, et il invoque le secours de leurs prières, afin que le ministère qui lui est confié tourne à l'avantage et à la félicité de la chrétienté tout entière, et que le vaisseau de l'Eglise se repose des longues agitations de la tempête.

Mais le pontife ne s'est-il pas flatté lui-même, quand il parle de la connaissance exacte qu'il a acquise des difficultés des temps et des circonstances ? Quels sont ces dangers particuliers que son regard a découverts, ces dangers contre lesquels il devra lutter jusqu'à la fin ; lutte, combat dans lequel il demande à être assisté par nos prières ? Permettez, M. F., que je vous fasse entendre ici, non pas tant ma voix que cette voix auguste dont les enseigne-

ments doivent toujours être accueillis avec tant de respect. Le serviteur des serviteurs de Dieu écrit à ses frères les évêques catholiques répandus par toute la terre, et là il signale avec tant de sagacité tous les périls auxquels nous sommes exposés, qu'on peut reconnaître dans ce fidèle tableau toutes les tristes réalités qui nous entourent, et y trouver la justification du cri d'alarme jeté au milieu de nous par tous les pasteurs.

Périls du côté de ces ennemis de la vérité et de la lumière, de ces artisans de fraude et de mensonge, qui ont entrepris d'affaiblir dans les âmes tout sentiment de piété, de justice, d'honnêteté, de corrompre les mœurs, de bouleverser tous les droits divins et humains, et qui, ouvrant leur bouche aux blasphèmes, ne craignent pas de rejeter toute religion et de renier le Christ lui-même et Dieu.

Périls de la part de ces hommes incroyants qui, pour mieux tromper les peuples, s'arrogent le titre de philosophes, comme si la philosophie, qui n'a d'autre objet que la recherche des vérités naturelles, devait rejeter ce que Dieu lui-même, souverain et miséricordieux auteur de toute la nature, a daigné révéler, par le plus grand de tous les bienfaits, à ses créatures intelligentes pour les conduire au salut ; sophistes aveuglés, qui violent toutes les règles du raisonnement, ne cessent d'en appeler à la puissance et à la supériorité de l'esprit humain, contre la foi sainte de Jésus-Christ qu'ils ont l'audace de prétendre opposée aux lumières de la raison. Invention la plus insensée, la plus impie, et la plus contraire à la raison même ; car, bien que la foi soit au-dessus de la raison, elle ne peut néanmoins lui être aucunement contraire, puisque toutes deux émanent de la même et unique source, de l'immuable et éternelle vérité, et qu'elles se doivent un mutuel secours : la droite raison démontrant, soutenant et défendant la vérité de la foi, et la foi affranchissant la

raison de toutes les erreurs, l'éclairant, l'affermissant et la perfectionnant par la connaissance des choses divines.

Je veux le dire en passant, mes Frères : jamais la doctrine rationaliste de l'indépendance et de la suprématie de l'esprit humain n'a été plus victorieusement réfutée ; jamais les attributions réciproques de la raison et de la foi n'ont été mieux définies, et ces dix lignes des lettres pontificales terminent des disputes trop souvent agitées, même dans les écoles catholiques.

Périls de la part de ces esprits aventureux qui, vantant sans cesse le progrès, voudraient, par un attentat téméraire et sacrilège, l'introduire dans la religion catholique, comme si cette religion était, non pas l'œuvre de Dieu, mais une création humaine et une découverte philosophique, et qu'elle fût sujette par conséquent à diverses phases de transformation et de perfectionnement : esprits en délire, auxquels s'applique le reproche de Tertullien aux philosophes de son temps, *fabricateurs d'un christianisme stoïcien, platonicien* et dialecticien. Et certes, observe le pontife, puisqu'il est incontestable que notre très sainte religion n'a pas été inventée par l'esprit humain, mais que c'est Dieu même qui l'a donnée aux hommes, chacun comprend sans peine que ce présent du ciel ne peut être diminué ni augmenté par la raison de l'homme.

Périls de la part des partisans si nombreux de cet horrible et déraisonnable système de l'indifférence des religions, système contraire même à la lumière naturelle, système qui anéantit toute distinction entre la vertu et le vice, la vérité et l'erreur, ouvre le ciel aux sectateurs de tous les cultes ; comme s'il pouvait y avoir jamais accord entre la justice et l'iniquité, entre le Christ et Bélial.

Périls de la part de ces sectes clandestines et ténébreuses, qui n'aspirent qu'au renversement de la chose publique, tant sacrée que profane ; qui rejettent tout respect

et toute soumission aux puissances de la terre ; qui répandent dans le sein du peuple abusé les principes du communisme, lesquels, une fois admis, conduisent à la destruction de tous droits, de toutes propriétés et même de toute société humaine.

Périls de la part de ces livres et de ces libelles innombrables qui semblent avoir des ailes pour porter plus rapidement la contagion sur tous les points du globe ; épouvantable liberté de penser, de parler et d'écrire, d'où sont sorties mille calamités : les mœurs publiques corrompues, la religion de Jésus-Christ méprisée, la majesté du culte méconnue, la puissance du siège apostolique assaillie, l'autorité de l'Eglise réduite en servitude, les droits des évêques violés, le célibat ecclésiastique calomnié, la sainteté du mariage profanée, en un mot, tous les pouvoirs ébranlés.

Périls de la part de cet enseignement pervers qui préside surtout aux sciences philosophiques, enseignement qui trompe de la façon la plus lamentable une jeunesse inexpérimentée, la corrompt et lui verse le fiel du dragon dans la coupe de Babylone.

Je n'ai fait jusqu'ici, mes Frères, que citer textuellement les lettres pontificales, et je n'ai pas raconté encore tous les périls aperçus et signalés par le chef de l'Eglise : périls à l'orient, périls à l'occident, périls au septentrion, périls au midi, périls de toutes parts ; mais je dois m'arrêter ici, et certes l'énumération est déjà assez effrayante : impiété, rationalisme, école du progrès, système d'indifférence, principes communistes, écrits pervers, enseignement coupable.

Or, en présence de tant de maux, en présence de tant de devoirs, sentant toute la pesanteur du fardeau imposé sur ses épaules, le nouveau pontife met toute l'Eglise en prière, et il invite tous les chrétiens à intercéder pour lui

auprès de la miséricorde divine. Nous obéirons à ce désir, mes Frères. Comment refuser à un Père ce qu'il demande avec de si vives instances ? comment fermer l'oreille à une voix qui doit nous être si chère ?

Oui, mes Frères, nous prierons ; et puisque nous connaissons les intentions auxquelles nous devons prier, nous conjurerons le Seigneur d'amener, de hâter ces jours à jamais heureux dans lesquels l'esprit humain doit enfin déposer ses préventions et sa haine contre la révélation divine ; ces jours dans lesquels la raison et la foi, la nature et la grâce doivent redevenir sœurs, et vivre dans leur première union sous la loi de la vérité et de la charité.

Nous prierons et nous conjurerons le Seigneur de toucher les cœurs et de convertir les volontés, en même temps qu'il éclairera les esprits et subjuguera les intelligences ; nous le prierons de tarir la source des iniquités, de tirer de leur indolente torpeur ceux qui sont endormis, de rappeler vers les fontaines du salut tant d'âmes malades qui ont si grand besoin d'être lavées dans le sang de Jésus-Christ, qui retrouveraient là, et là seulement, un remède aux blessures mortelles dont elles souffrent si cruellement.

Nous prierons et nous conjurerons le Seigneur de ne pas permettre que la classe laborieuse, que les ouvriers et les pauvres, prêtent une oreille trop facile aux paroles trompeuses avec lesquelles on cherche à les séduire, et à les porter à des excès qui ne font qu'aggraver leurs maux. Nous demanderons au Dieu de charité qu'il inspire aux riches une sollicitude sincère et efficace pour les besoins des classes souffrantes, et qu'il inspire aux pauvres des sentiments de résignation et de piété qui sont le seul véritable adoucissement à leur condition d'infortune.

Nous prierons, mes Frères, et, conformément encore aux intentions du chef de l'Eglise, nous conjurerons le Seigneur, afin qu'il fasse comprendre à tous ceux qu'il a revé-

tus de puissance sur la terre, aux législateurs et aux représentants des nations, que tous les outrages faits à la religion d'un pays sont autant d'atteintes à la morale, que les droits des citoyens sont nécessairement méconnus là où le droit de Dieu n'est pas respecté, et que sous un ciel irrité la terre est infailliblement agitée.

Enfin nous priérons et nous conjurerons le Seigneur, afin que le nouveau pontife puisse accomplir les grandes choses auxquelles il paraît destiné et dont il a conçu la sublime intention. Il semble qu'en ces temps de colère, il nous ait été donné comme un gage de réconciliation : *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio*. Conduit depuis son enfance par des voies si visiblement miraculeuses, il a ouvert son règne par un acte de royale clémence, salué avec enthousiasme par toutes les nations de l'univers.

Jamais monarque, jamais pontife, jamais père ne reçut de son peuple, de son troupeau, de ses enfants, un tribut plus unanime de louanges, de bénédictions, d'actions de grâces ; et aux premiers transports d'une joie parfois aveugle a succédé je ne sais quelle universelle confiance, fondée sur sa haute sagesse et sa vertu éminente. L'Europe, le monde entier, chancelant sur sa base, ont besoin d'un grand homme et d'un saint. De toutes parts j'entends les organes des partis les plus contraires pousser vers le nouveau pontife des accents d'espérance. L'Orient lui-même s'est ébranlé ; l'islamisme a envoyé ses hommages et ses protestations au vicaire de Jésus-Christ ; et la Chine va accueillir un protecteur des chrétiens.

Témoin de tant de merveilles, le peuple italien s'attache aux pas du Saint-Père dans les rues de Rome, et lui crie : Courage, Saint-Père, courage ! Et à ce propos, un de nos hommes d'Etat, dont la voix n'a pas coutume d'être évoquée de la tribune profane pour retentir dans la chaire chrétienne, disait naguère au mi-

lieu de l'assemblée législative qui lui répondait par de vifs applaudissements. Eh bien ! moi aussi, si la voix d'un faible individu, si une voix partie de la France pouvait retentir dans le cœur de ce noble pontife, qui joint à la piété d'un prêtre les lumières d'un prince éclairé, je lui dirais, moi aussi : Courage, Saint-Père, courage ! Si vous réussissez dans l'œuvre admirable que vous avez entreprise et où les royautés de la terre ont échoué, vous aurez rendu aux rois et aux peuples, vous aurez rendu à l'humanité tout entière le plus grand de tous les services (1).

J'ignore, M. F., quelle influence Pie IX est destiné à exercer sur nos sociétés agitées ; l'histoire m'apprend que plus d'une fois le salut des nations est venu de l'Eglise et du Saint-Siège. Qui sait si cette même puissance auguste, qui a étouffé tant de rivalités et de dissensions, ne réconciliera pas un jour les deux plus acharnés ennemis de ces temps modernes, le pouvoir et la liberté ? Mais, sans m'arrêter à ce qui concerne les intérêts de ce monde, quand je vois les immenses nécessités qui se font sentir dans le monde des âmes, dans l'ordre des intérêts sacrés de la foi et de la morale ; quand je vois dans quelles ténèbres nous sommes plongés, vers quels abîmes nous marchons, de quel chaos intellectuel, de quelle anarchie doctrinale nous avons besoin d'être tirés ; en un mot, quand je considère tout ce que le chef de l'Eglise trouve de mal à combattre, de bien à rétablir, sachant que les seuls encouragements qu'il demande de moi et que je puisse lui donner efficacement, ce sont mes prières : j'obéis à son désir, je me jette au pied des autels, je conjure le souverain Prêtre Jésus-Christ d'être le soutien de son représentant dans des temps et des circonstances si décisives, et c'est ainsi que je lui dis à ma façon : Courage, Saint-Père, courage !

(1) Moniteur, 5 février 1847. (Note de M. l'abbé Pie.)

Et comme ma voix n'est pas une voix isolée, comme les enfants de Dieu répandus sur toute la face de la terre font monter vers le ciel les mêmes voix et les mêmes prières, je ne puis douter que notre demande ne soit exaucée, et que la force d'en haut ne descende dans le cœur de celui auquel deux cent millions de catholiques auront crié de concert : Courage, Saint-Père, courage ! Non, je ne puis douter qu'appuyé sur le plus puissant levier qui soit au ciel et sur la terre, sur le levier de la prière, le nouvel Elu ne devienne l'instrument des miséricordes que Dieu nous prépare, le libérateur des âmes et le sauveur de la chrétienté, exposée à plus de dangers qu'elle ne le fut dans les plus mauvais jours des siècles passés.

Je vous ai dit, M. F., ce que le chef de l'Eglise nous demande dans ce jubilé ; il me reste à vous dire ce qu'il nous accorde dans ce même jubilé : objet de ma seconde réflexion.

II. Jésus-Christ a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. L'Eglise a compris ce principe, et elle ne demande jamais rien à ses enfants qui ne tourne à leur profit. Le père de la grande famille des chrétiens, en même temps qu'il implore pour lui-même leurs suffrages, dont ils doivent du reste recueillir les effets, s'empresse de leur ouvrir le trésor abondant des faveurs spirituelles dont la dispensation lui est confiée. Et si vous voulez savoir quels sont les avantages particuliers qui doivent résulter pour nous de ce jubilé, je vous dirai qu'à l'instar du jubilé des Juifs, mais dans un ordre plus relevé et uniquement spirituel, le jubilé des chrétiens nous apporte : 1° le recouvrement de notre héritage patrimonial, si nous l'avons engagé ; 2° la rémission de toutes les dettes que nous avons contractées.

En cette année-là, dit le Seigneur, tout homme rentrera dans ses possessions et retournera dans sa première fa-

mille. Or, M. F., savez-vous quelle est la possession, la propriété importante du chrétien, quel est son héritage patrimonial dont les titres lui ont été assurés le jour de son baptême ? L'héritage du chrétien, c'est la grâce divine, qui fait la vie et la beauté de son âme ici-bas, et qui lui donne droit aux richesses de la gloire et de la félicité éternelles. Et savez-vous aussi quelle est la famille du chrétien, quelle est la maison de ses pères ? La famille du chrétien, Dieu lui-même en est le père, Jésus-Christ en est le frère aîné, tous les Anges et les élus en sont les membres, le ciel en est la véritable demeure dont l'entrée et le vestibule est l'Eglise de la terre. Voilà quelle est la propriété, voilà quelle est la famille du chrétien.

Or il peut arriver, hélas ! et trop souvent il arrive que le chrétien ne sache pas conserver cet héritage de la grâce divine, qu'il le dissipe et le perde avec tous les inappréciables avantages qui y étaient attachés. Cette famille céleste, il peut arriver hélas ! et trop souvent il arrive que le chrétien s'en sépare et qu'il engage sa liberté au service du plus affreux de tous les tyrans qui est le démon.

Tel est votre sort, vous, mon frère, qui m'entendez ; vous qui par le péché que vous avez commis, par l'iniquité dans laquelle vous vous êtes engagé, avez perdu l'état de grâce et le fruit de toutes vos bonnes œuvres, et qui êtes aujourd'hui dénué de tout bien surnaturel, plongé dans l'indigence spirituelle la plus absolue ; vous qui appartenez encore à l'Eglise par le lien de votre baptême et peut-être par celui de la foi, mais qui du reste avez renoncé à vivre dans la maison de votre père ; vous qui ne vous asseyez plus à sa table, qui ne venez plus, en société de vos frères, lui offrir vos hommages et entendre sa voix paternelle. Mon frère, vous êtes dépouillé de votre seule possession réelle et solide, et vous êtes banni de votre famille. Votre malheur est grand. Mais entendez la voix consolante du

Seigneur : En cette année-là, tout homme rentrera dans son héritage et dans sa première famille, parce que c'est le jubilé : *Revertetur homo ad possessionem suam, et unusquisque rediet ad familiam pristinam, quia jubilæus est.*

Sans doute, M. F., les fontaines de la grâce sont toujours ouvertes. En quelque jour que le pécheur revienne vers moi, dit le Seigneur, à l'instant où il se repent de son iniquité, j'en perds moi-même le souvenir, et je lui rends mon amour. Mais l'inspiration de revenir à Dieu est elle-même une grâce, et cette inspiration, il est des jours choisis, des temps favorables dans lesquels Dieu la fait descendre plus particulièrement dans les âmes. Dieu, pour parler selon notre façon de concevoir, est toujours bon et généreux ; mais quelquefois il est large et magnifique. Alors il a pitié des hommes, non pas selon sa miséricorde ordinaire, mais selon sa grande miséricorde, comme s'exprime le roi pénitent ; alors, dit saint Bernard, il redouble ses grâces au delà de la mesure commune, et sa bonté déborde par-dessus sa justice : *In mensura contra mensuram, in mensura gratiæ contra mensuram justitiæ.* Or, en tête de ces époques privilégiées, il faut compter le temps du jubilé, temps favorable par excellence, jours dans lesquels Dieu fait une abondante profusion de grâces, et invite les pécheurs avec une voix plus tendre et plus efficace.

Oui, M. F., il y a dans le seul nom du jubilé une puissance mystérieuse ; ce mot va frapper par lui-même à la porte des cœurs et les solliciter à la conversion. Déjà depuis quelques jours, M. F., il est des chrétiens, il est des hommes qui ont commencé l'œuvre de leur réconciliation avec Dieu, qui ont répandu aux pieds du prêtre les larmes de la pénitence. Et quelle a été le motif de cette démarche inespérée ? Qui a déterminé ce retour à des devoirs négligés depuis si longtemps ? Est-ce une des conquêtes de la parole divine ? Quelques-uns de ceux dont je parle ne l'ont

pas entendue. Et pourquoi se sont-ils donc convertis ? Parce que c'est le jubilé, *quia jubilæus est*, et que ce seul mot, jeté sur la terre, a conservé encore je ne sais quel accent que lui ont donné des siècles de foi, et qui est la plus éloquente de toutes les prédications.

Ah ! M. T. C. F., vous qui résistez depuis si longtemps à la voix de Dieu, profitez, profitez donc de cette conjoncture opportune. Ne tardez plus davantage. Il ne tient qu'à vous de recouvrer l'héritage de votre baptême et le mérite de toutes vos bonnes œuvres anciennes ; il ne tient qu'à vous de rentrer dans la famille des enfants de Dieu. Plus tard, sans doute, vous le pourrez encore ; mais plus tard vous ne le pourrez plus avec les mêmes avantages. Et si votre héritage vous est rendu, vous le trouverez grevé envers la justice divine de redevances et de charges dont il serait exempt aujourd'hui. Et ici j'arrive au second bienfait du jubilé, à son effet le plus spécial et le plus direct, c'est-à-dire la rémission de toutes les dettes que nous avons contractées.

Vous sonnerez de la trompette, dit le Seigneur, et vous annoncerez la rémission générale à tous les habitants de la terre. Or, M. F., quelles sont ces dettes, et quelle est cette rémission ? Rappelez-vous ici les principes de la doctrine catholique, telle qu'elle a été toujours enseignée, et en particulier telle qu'elle a été solennellement définie dans le concile de Trente, qui a traité cette matière avec d'autant plus d'importance qu'elle avait été le prétexte des tempêtes soulevées contre l'Eglise, au seizième siècle.

Le péché entraîne avec lui deux conséquences : la souillure de l'âme devenue indigne de l'héritage céleste, et la dette contractée par cette âme envers la souveraine justice de Dieu ; et, pour me servir des termes consacrés par l'école, on distingue dans le péché la coulpe et la peine. En quelque temps que le pécheur se repente de son iniquité,

du moment qu'il confesse sa faute avec componction, à l'instant l'absolution du prêtre, mêlant en quelque sorte aux larmes de cette âme pénitente une goutte du sang de Jésus-Christ, efface, détruit, anéantit la souillure dont elle était couverte, lui rend sa vie et sa beauté première, le trésor de ses anciens mérites et la faculté d'en acquérir de nouveaux, ses titres et ses droits à l'héritage éternel. L'attouchement de la vertu sacramentelle produit en un moment toutes ces merveilles.

Mais si cette âme, par la sentence du prêtre, est remise en possession des fonds et des fruits de son premier héritage, elle n'est pas pour cela déchargée de toutes ses dettes et de toutes ses obligations. C'est, si vous voulez, un roi rentré dans ses États, mais sur qui pèsent pour longtemps des sommes énormes à payer. Le pécheur réconcilié, par le fait même de sa réconciliation n'a plus à redouter la peine éternelle ; mais la justice de Dieu attend de lui d'amples satisfactions, et elle les exigera dans ce monde ou dans l'autre. De là pour le pécheur repentant la nécessité des bonnes œuvres et des actions expiatoires en cette vie, ou la perspective des souffrances et des douleurs dans le séjour des expiations après la mort.

Or, M. F., ce sont là ces dettes dont le jubilé nous offre et nous propose un acquittement général. Et de quelle façon ? Le voici. Il existe dans l'Eglise un riche trésor de satisfactions surabondantes. Toutes les actions, toutes les vertus, toutes les souffrances des hommes constitués dans la grâce ont deux propriétés et renferment deux valeurs distinctes, celle du mérite et celle de la satisfaction. Le mérite obtient toujours sa récompense personnelle par une augmentation de gloire dans les cieux. La satisfaction au contraire ne profite à celui dont elle provient que jusqu'à la solution de sa dette ; et sa dette personnelle une fois acquittée, toute la valeur satisfaisante de ses œuvres ne saurait plus lui être utile.

Sera-t-elle perdue pour cela ? Non. Elle entrera dans le trésor commun de l'Eglise, trésor immense, puisqu'il renferme les satisfactions de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, qui, n'ayant jamais péché, n'avaient point à satisfaire pour eux-mêmes, et les satisfactions surabondantes d'un grand nombre d'élus, qui ont souffert et expié sur la terre bien au delà de leurs propres besoins.

Or, nous dit saint Thomas, l'ange de l'Ecole, les biens de la communauté doivent être distribués aux particuliers selon la volonté de celui qui préside à la communauté ; le chef de la communauté chrétienne, c'est le souverain Pontife : à lui donc il appartient d'appliquer les valeurs satisfactives dont il a la dispensation, et de les faire profiter à ceux qui en ont besoin, pour les raisons, selon la mesure, et moyennant les conditions dont il est le juge. A lui il appartient, en qualité d'économe de l'Eglise, et en vertu de la communion des saints, de couvrir les dettes de ses enfants nécessiteux avec les richesses surabondantes des autres membres de la communion ; à lui enfin d'accepter et de ratifier, au nom de Dieu et en qualité de vicaire de Jésus-Christ, cet acquittement par voie d'échange et de substitution. Voilà les principes catholiques sur cette matière.

O vous donc, M. F., qui avez longtemps offensé Dieu, qui ne lui avez réservé que les dernières années de votre vie ; vous tous, qui que vous soyez, qui avez contracté de graves et rigoureuses obligations envers la justice divine, et il n'est pas nécessaire d'avoir longtemps vécu pour cela : ah ! M. T. C. F., ne permettez pas que la grâce du jubilé soit vaine et infructueuse pour vous. Hélas ! vous avez une si grande horreur de la souffrance, si peu de courage et de bon vouloir pour les œuvres de la pénitence ; il y a si grand danger que vous ne vous acquittiez jamais par vous-mêmes

envers la justice de Dieu ici-bas, et que les droits imprescriptibles de cette justice ne vous poursuivent dans l'autre vie : profitez donc, ah ! profitez de la rémission qui vous est offerte, empressez-vous de payer sur le trésor de l'Eglise ce qu'il vous en coûterait tant de payer de votre propre substance. Nulle autre indulgence n'est aussi précieuse, aussi facile, aussi rassurante que celle du jubilé, parce qu'il n'en est aucune plus authentique, plus autorisée, plus universelle. Croyez-moi, mon très cher frère : jamais peut-être le ciel ne vous fera plus autant d'avances. Obezissez au conseil du sage qui vous recommande de ne pas laisser échapper une heureuse circonstance : *Ne defrauderis a die bono*, et de ne pas perdre la moindre partie d'un don précieux : *Et particula boni doni non te prætereat*.

Courage donc, M. F., courage ! Et puisqu'il ne s'offrira jamais à vous plus de motifs réunis pour revenir enfin à Dieu, ne disputez plus avec sa grâce, ne résistez plus à l'inspiration, n'étouffez plus la voix de votre conscience, n'attristez plus l'Ange qui veille à côté de vous. Que ceux qui avaient oublié le chemin du temple le retrouvent, parce que c'est le jubilé : *Quia jubilæus est*. Que ceux qui avaient été peu sensibles jusqu'ici aux nécessités de leurs frères indigents s'empressent de leur offrir une aumône charitable, parce que c'est le jubilé : *Quia jubilæus est*. Que les tribunaux sacrés soient assiégés en quelque sorte par les pécheurs ; ils y trouveront une miéricorde plus grande encore qu'à l'ordinaire, parce que c'est le jubilé : *Quia jubilæus est*. Que la table du festin soit entourée de convives pressés et nombreux ; celui qui s'y fait notre nourriture y sera plus généreux et plus tendre encore que de coutume, parce que c'est le jubilé : *Quia jubilæus est*.

Enfin, M. F., puissent les prêtres du Seigneur se consoler, les Anges bienheureux se réjouir, les portes du ciel se dilater, les trônes et les couronnes destinés aux élus se multi-

plier ! Puisse la sainte Eglise goûter plus de paix sur la terre, Dieu recevoir plus de gloire dans les cieux, parce que c'est le jubilé : *Quia jubilæus est*. C'est ce que je souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 25, n° 36.

XXXVI

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX, PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE
CHARTRES : SUR LE DEVOIR PASCAL (1).

(1847)

*Venit autem dies..., in qua necesse erat
occidi Pascha.*

Or le jour arriva, dans lequel il était né-
cessaire de célébrer la Pâque.

(S. LUC, ch. XXII, v. 7.)

MONSEIGNEUR,

Depuis cette nuit mémorable dans laquelle les enfants d'Israël, conformément aux ordres du Seigneur, avaient teint la porte de leurs maisons du sang de la victime, et soustrait ainsi leur famille au glaive de l'ange exterminateur, la célébration de la Pâque ne cessa d'être pour ce peuple la plus sacrée et la plus inviolable de toutes les observances. Sur le soir du quatorzième jour du premier mois de l'année, chaque famille immolait un agneau, et prenait le repas mystérieux selon les rites prescrits par

(1) D'après des indications marginales sur le manuscrit, ce sermon fut prêché par Mgr Pie, en tout ou en partie, le dimanche des Rameaux ou le jour de Pâques, à Châtellerault, à Poitiers, à Niort, etc., en 1863, 1876 et 1878.

Dieu lui-même. Et quand l'enfant demandait à son père la signification de ce culte religieux : *Quæ est ista religio?* le père répondait à son fils : C'est le culte de la Pâque : *Hæc est religio Phase*, souvenir en quelque sorte vivant du passage du Seigneur, quand, frappant de porte en porte les premiers-nés des Egyptiens, il épargna nos maisons rougies du sang de l'agneau. Ce langage se répétait de génération en génération. Et jusqu'aux derniers jours de la synagogue expirante, jamais les fils des Hébreux n'eurent la pensée d'omettre un devoir aussi fondamental et aussi nécessaire.

Jésus-Christ lui-même s'y était soumis fidèlement pendant les jours de sa vie mortelle : *Venit autem dies in quâ necesse erat occidi Pascha* : Or le jour arriva, nous dit l'évangéliste, où il était nécessaire d'immoler la Pâque. Mais cette fois la Pâque antique devait faire place à une autre Pâque. A la fin du repas mystique, la figure se transforma en réalité; l'immolation véritablement nécessaire, l'immolation attendue depuis quarante siècles, vint mettre un terme à l'immolation symbolique de l'agneau, et donner naissance à une Pâque nouvelle. *Etenim Pascha nostrum immolatus est Christus* : Le Christ, qui est notre Pâque, a été immolé, écrit saint Paul aux Corinthiens ; *itaque epulemur, non in fermento veteri* : c'est pourquoi prenons part, non plus au festin judaïque, mais au festin nouveau, au festin des Anges.

Et pendant dix-huit siècles consécutifs, le retour de cet anniversaire mémorable ramenait pour toutes les familles chrétiennes la pratique nécessaire, et invariablement observée, de la célébration du devoir pascal. Pendant dix-huit siècles, au sein de la chrétienté, toute maison qui n'était pas celle d'un Juif ou d'un hérétique, montrait, au jour de la solennité pascale, sa porte teinte et rougie en quelque sorte du sang de la nouvelle alliance.

Pendant dix-huit siècles, j'entends les premiers docteurs et les orateurs sacrés développer aux fidèles les dispositions avec lesquelles il faut célébrer la Pâque; je les entends tonner contre l'hypocrisie ou le vice qui vont s'asseoir à la table divine, mais c'est à peine si je les entends jamais se plaindre que la Pâque soit négligée. Et quand je lis les dernières pages de notre histoire, j'y reconnais que les mêmes sophistes qui attaquaient toutes les vérités évangéliques dans leurs écrits, ne pouvaient, dans leur conduite, se dérober à l'accomplissement d'un devoir que les idées et les pratiques généralement reçues rendaient inévitable; et, même pour ces hommes, qui, à coup sûr, en étaient mille fois indignes, chaque année le jour venait où il était nécessaire d'observer la Pâque, tant était puissant, universel, incontesté l'empire de la loi chrétienne à cet égard : *Venit autem dies in quo necesse erat occidi Pascha.*

Hélas! M. F., que s'est-il donc passé depuis un demi-siècle? La Pâque célébrée depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Jésus-Christ jusqu'à nos pères, a-t-elle donc été abolie, et Dieu l'a-t-il remplacée par quelque autre chose? Je cherche, au sein de nos cités et surtout de nos campagnes, les familles dont tous les membres soient teints du sang de l'Agneau, et je parcours souvent une longue route avant d'en trouver quelque'une. Et quand, sur les huit cents paroisses de ce diocèse, il en était à peine huit ou dix où se trouvassent un, quelquefois deux, au plus trois ou quatre chrétiens infidèles au devoir pascal, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture des dernières visites faites par les archidiaques avant nos jours de troubles, et dont les procès-verbaux sont déposés aux archives publiques de notre province, parfois aujourd'hui le nombre des hommes observateurs du précepte n'égale pas celui des infracteurs à cette époque.

Encore une fois, que s'est-il donc passé depuis lors? Quel est le motif de cette révolution si subite dans les habitudes d'un grand peuple? Quelle religion nouvelle s'est substituée à l'ancienne religion de la Pâque : *Quæ est ista religio?* Notre pays, rétrogradant vers la Synagogue, s'est-il fait juif? mais au moins célébrerait-il la Pâque figurative que célèbrent encore les rares enfants d'Israël dispersés sur la terre. Notre pays, abjurant Rome pour s'attacher à Luther ou à Calvin, s'est-il fait hérétique? mais au moins célébrerait-il la cène commémorative que célèbrent, avec des croyances diverses, les membres de toutes les confessions évangéliques. *Quæ est ista religio?* Quelle est la religion de ce pays qui ne connaît plus la Pâque?

Je ne saurais vous le dire, M. F. ; mais ce que je veux établir aujourd'hui, c'est que la religion catholique n'a pas changé, et qu'on ne peut être véritablement compté parmi ses enfants, si l'on ne se met en mesure d'accomplir le devoir pascal. Mille pensées se pressent dans mon esprit, mille réflexions frappantes demanderaient à être présentées. M'attachant aux considérations les plus fondamentales et en même temps les plus pratiques, j'essaierai : 1° de vous montrer les raisons générales sur lesquelles repose l'obligation du devoir pascal ; 2° de répondre aux raisons particulières pour lesquelles vous croyez devoir encore négliger ou différer l'accomplissement de ce devoir.

Vierge sainte, que ma voix en ce moment devienne votre organe ; que ce ne soit pas moi, mais vous qui adressiez à ce peuple ces paroles que vous seule avez le droit de dire : Venez, mes enfants, mangez le pain que je vous ai donné, buvez le vin que je vous ai préparé ! Nul d'entre eux, ô Marie, ne résistera à cette invitation d'une mère.
Ave Maria.

I. Avant de parler de la nécessité du devoir pascal, il

est important, mes Frères, de rappeler en quoi il consiste. Le devoir pascal renferme en lui-même et directement le précepte de la sainte communion, indirectement et comme préparation nécessaire le précepte de la confession dont il n'entre pas dans mon sujet de parler aujourd'hui. Mais, qu'est-ce que la communion ? Je veux avant tout vous le dire en quelques mots.

Il y a plus de dix-huit cents ans, un soir, c'était la veille de sa mort, Jésus ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, leur donna un nouveau et précieux témoignage de son amour qu'il avait réservé pour ces derniers instants. Les ayant rassemblés dans une salle de festin, et ayant célébré avec eux la Pâque des Juifs, il leur ouvrit son cœur et leur dit qu'il avait longtemps et vivement désiré manger avec eux cette Pâque avant de mourir. Et il prit du pain entre ses mains, il le bénit, et dit à ses disciples : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Puis semblablement il prit le calice du vin, il le bénit, et dit à ses disciples : Prenez et buvez, ceci est mon sang. Toutes les fois que vous ferez ces choses (et vous les ferez jusqu'à la fin des siècles), faites-les en mémoire de moi.

Jésus-Christ avait dit. Et, remarque saint Jean Chrysostome, de même que cette parole du Dieu créateur : Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, prononcée une seule fois, au commencement des choses, a communiqué à la nature de l'homme une vertu d'incépuisable fécondité pour sa reproduction jusqu'à la fin des âges ; ainsi cette parole du Dieu Sauveur : Ceci est mon corps, proférée une seule fois, a continué son effet depuis ce moment jusqu'à nos jours, et a créé dans l'Eglise un sacrifice parfait qui se renouvellera jusqu'au dernier des jours.

Voilà, mes Frères, voilà le grand prodige de la miséricorde divine ! voilà le trésor incomparable de l'Eglise !

voilà l'étonnant privilège du chrétien ! Dogme sublime, admirable sacrement, qui consomme la plus étroite de toutes les unions entre Dieu et sa créature, et qui constitue par conséquent la plus intime religion qui se puisse imaginer. Car, mes Frères, ce mot de religion, par sa signification grammaticale, exprime le lien qui rattache le ciel à la terre, l'homme à Dieu. Or, voyez comment par la communion le ciel s'abaisse jusqu'à la terre, et la terre s'élève jusqu'au ciel. Le Verbe éternel, uni essentiellement au Père et à l'Esprit-Saint, s'unit en Jésus-Christ à la nature humaine, et s'y unit d'une façon si parfaite que, selon la pensée de saint Augustin commenté par saint Thomas, l'humanité sainte est plus unie au Verbe que le Verbe n'est uni au Père et au Saint-Esprit, parce que le Verbe n'est dans le Père et dans l'Esprit que par l'unité de nature, tandis que l'humanité appartient au Verbe par l'unité de personne.

Il est vrai que le Verbe ne s'est uni de cette sorte qu'à l'humanité du Sauveur et non pas à la nature humaine dans tous ses individus. Mais voyez comme cette union se poursuit jusqu'à nous, et comme l'Eucharistie étend les conséquences de l'incarnation. Dans le sein de Marie le Verbe s'incarne, s'unit à un corps et à une âme. Puis le Verbe fait chair s'unit spirituellement par la grâce, corporellement et physiquement par la communion, à toutes les créatures humaines. En sorte que l'humanité tout entière, déifiée dans son chef, qui est l'humanité sainte du Christ, par l'union hypostatique, est déifiée dans le reste de ses membres par l'union sacramentelle de l'Eucharistie : *O altitudo ! o profundum ! ! O altitude ! ô profondeur !*

Seigneur, ah ! quand votre Père, cessant de retenir vos généreux élans, vous permit enfin de prendre l'essor vers la terre, oh ! que vous avez marché à grands pas, du ciel dans le sein virginal, du sein virginal dans l'étable, de

l'étable sur la croix, de la croix au tabernacle, du tabernacle dans notre cœur ! et là, nous prenant, nous saisissant par le fond de notre être, vous n'avez de repos que vous ne remontiez triomphant dans les cieus, comme l'aigle qui emporte sa proie. Ah ! que je ne sais quels esprits troublés de notre siècle renouvellent le vieux système païen du panthéisme ! quant à moi, je ne connais pour l'homme qu'une déification, qu'une participation de la substance de la nature divine : c'est celle qui résulte du dogme catholique de la communion et du mystère eucharistique.

Entendez saint Paul parlant aux chrétiens : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*. Tout le reste de la création est à l'homme ; l'homme se l'approprie ou par la manducation, ou par la vue, ou par les autres sens : *Omnia vestra sunt*. L'homme en qui tout le reste est rassemblé, est incorporé à Jésus-Christ par la communion : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi*. Et le Christ tient à Dieu, par l'unité de personne avec le Verbe qui est éternellement dans le sein du Père : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*. Dieu, dans l'incarnation, a emprunté à notre nature la chair et le sang : *Participavit carni et sanguini*. Mais Dieu n'emprunte que pour rendre avec usure ; et cette chair et ce sang, il nous les rend par la communion, et il nous les rend surnaturalisés, divinisés. Il nous a emprunté notre chair et notre sang pour se faire homme, lui qui était Dieu ; et, en nous rendant sa chair et son sang, il nous fait des dieux, nous qui étions hommes ; c'est le langage de saint Augustin. Encore une fois, ô altitude, ô profondeur ! *O altitudo, o profundum !*

Et il se trouve des hommes qui osent rire de la communion, qui osent rire du devoir pascal ! Impossible, mes Frères, de descendre des hauteurs où ce mystère vient de nous placer, pour répondre aux attaques de l'ignorance

ou aux railleries de la haine. Mais heureusement ce que j'ai entrepris, ce n'est pas de prouver et de justifier le dogme eucharistique auprès de ceux qui le méprisent ; ce que j'ai entrepris, c'est de montrer que ce mystère si sublime, tel que je viens de l'exposer en quelques mots, ne doit pas être seulement un objet d'admiration spéculative pour les chrétiens, mais qu'ils doivent en recueillir les fruits par une participation pratique.

Suivez avec attention ce que j'ai à dire sur cette matière, mes Frères. Je serais inconsolable de décourager quelques-uns de ceux qui m'entendent, hommes de bonne volonté, qui ont fait déjà quelques pas de retour vers Dieu, mais qui n'ont pas encore la force d'achever le reste du chemin. A Dieu ne plaise que, par une exigence précipitée qui s'arme de l'axiome : Tout ou rien, je cherche à leur faire croire que, s'ils n'arrivent dès ce moment au terme, ce n'était pas la peine de se mettre en marche. Dieu n'approuverait pas un zèle aussi aveugle, et il me préservera de m'y laisser emporter. Mais qu'il me soit permis d'exprimer d'abord la vérité absolue, me réservant d'examiner tout à l'heure les motifs particuliers qui peuvent justifier certains délais.

C'est donc à vous que je parle, mon très cher frère, à vous qui êtes désabusé depuis longtemps déjà des promesses menteuses de la philosophie mondaine, et qui en êtes revenu aux croyances de votre premier âge ; c'est à vous que je parle, ma très chère sœur, à vous qui remplissez avec soin tous vos devoirs d'épouse, de mère de famille, et qui faites profession de n'être pas incroyante. Vous écoutez avec bienveillance la parole divine. Vous me dites que j'ai bien raison d'attaquer les vices de ce siècle, de combattre la corruption publique, d'annoncer les vérités si consolantes du christianisme ; pour votre part, vous élevez souvent votre esprit et votre cœur vers Celui

qui vous a créée, vous venez dans les saints jours prier Dieu dans son temple, vous respectez ses lois, vous instruisez vos enfants dans ses doctrines.

Mais, quand je vous parle du devoir pascal, tout en admirant avec moi la beauté du dogme eucharistique, tout en enviant le sort de ceux qui peuvent s'asseoir à ce festin auquel vous vous souvenez toujours avec bonheur d'avoir pris part autrefois, vous me demandez si cette pratique utile, louable, est tellement indispensable que rien n'y puisse suppléer, si elle est l'objet d'un précepte si rigoureux que, en accomplissant tout le reste de la religion, vous ne puissiez avoir la confiance de vivre et de mourir dans la grâce de Dieu. Vous attendez avec anxiété de moi la réponse à cette question ; vous croyez à mon exactitude inflexible en matière de dogme, et à ma condescendance aussi grande que possible dans les choses qui ne sont que facultatives. Vous êtes disposé à accepter comme définitive la solution que je vais vous donner sur ce point, où vous avez toujours voulu vous flatter qu'une certaine transaction n'était pas impossible.

Mon frère, ma sœur, je suis forcé de vous le dire : il n'est ni dans la sainte Ecriture, ni dans la tradition catholique tout entière, rien, absolument rien qui puisse tranquilliser la conscience de quiconque observe d'ailleurs toute la loi, mais n'accomplit pas le devoir pascal. Vous auriez feuilleté l'une après l'autre toutes les pages des livres sacrés, des écrits des saints docteurs, ou des actes des conciles, que vous n'y trouveriez pas une syllabe en faveur de ce christianisme émancipé de la Pâque. Au contraire, ces volumes divins, qui sont les sources de la foi, renferment des textes clairs, précis, placés au-dessus de toute discussion, et qui établissent irréfragablement la nécessité du devoir pascal. Par exemple, mon très cher frère, vous croyez à la sainte Ecriture : eh bien ! je m'en rapporte ici à votre pro-

pre interprétation ; voici les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » De bonne foi, M. F., est-il possible de subtiliser sur ce texte ? En principe donc, la nécessité de la communion eucharistique, nécessité telle que, sans cette nourriture, l'âme ne peut vivre ici-bas de la vie de la grâce, ni par conséquent espérer la vie de la gloire, est clairement énoncée par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Maintenant, quand et combien de fois faut-il nécessairement se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ ? Ici intervient le précepte de l'Eglise, qui n'est que l'application du précepte divin lui-même. Vous croyez à l'autorité de l'Eglise, de l'Eglise s'exprimant dans les conditions de sa plus souveraine infailibilité, c'est-à-dire par l'organe des conciles œcuméniques. Eh bien ! je m'en rapporte encore ici à votre propre interprétation ; voici le langage de l'Eglise tout entière assemblée à Trente : « Si quelqu'un nie que tous et chacun des fidèles arrivés à l'âge de discrétion ne soient tenus de communier chaque année au moins une fois à Pâques, qu'il soit anathème. »

Enfin voulez-vous dans la tradition quelque preuve certaine que l'Eucharistie, dès les premiers temps, a toujours été considérée comme obligatoire, et comme inséparable de la profession chrétienne ? Le saint martyr Ignace, écrivant aux chrétiens de Smyrne, leur dira en parlant de certains hérétiques : *Considerate eos qui aliam opinionem tuentur contra gratiam Jesu Christi, quæ ad nos venit ; ab Eucharistid abstinent* : Considérez ceux qui soutiennent contre la grâce de Jésus-Christ une autre doctrine que celle qui nous est venue ; ils s'abstiennent de l'Eucharistie. Ainsi, dans le langage de ce pontife disciple des Apôtres, s'abstenir de l'Eucharistie, c'est un fait hérétique ; donc s'approcher de l'Eucharistie, c'est une nécessité catholique.

Voulez-vous quelque autre témoignage ? L'apologiste saint Justin, voulant donner à l'empereur Antonin le Pieux l'exacte définition des chrétiens, n'en dit presque rien autre chose sinon que les chrétiens, ce sont des hommes qui s'assemblent à certains jours pour la consécration et la manducation du pain eucharistique. Or, selon les règles de la logique (et assurément ce philosophe était logicien), on ne peut définir une doctrine que par l'expression de quelque point vraiment fondamental et nécessaire de cette doctrine. Donc, si le chrétien, c'est un homme qui communie, la communion est indispensable pour tout chrétien. Voulez-vous un autre témoignage encore ?

Je pourrais les multiplier ; mais entendez saint Jean Chrysostome : Quiconque n'est pas disciple de Jésus-Christ, à la bonne heure, que celui-là s'abstienne de la Pâque ; mais quiconque est disciple, c'est pour lui un devoir de s'approcher, car Jésus a dit : Je fais ma Pâque avec mes disciples : *Cum discipulis, inquit, meis facio Pascha*. Qui que vous soyez donc, qui n'êtes pas inutilement chrétien, *quisquis non inaniter christianus* (1), sachez-le, celui qui vous appelle dans son Eglise vous appelle à son banquet : *Ad epulum te vocat, qui ad Ecclesiam te vocat*.

Et c'est ainsi, M. F., que si vous consultez l'un après l'autre tous les monuments de la tradition ecclésiastique, si vous interrogez tous les pays et tous les siècles chrétiens concernant la véritable doctrine qu'ils ont professée : *Quæ est ista religio ?* Tous vous répondront que la religion de Jésus-Christ, c'est la religion de la Pâque : *Hæc est religio Phase* ; et par conséquent que si vous rêvez un christianisme où l'on soit exempt du devoir pascal, il faut inventer un christianisme nouveau, un christianisme à part de celui qui a été pratiqué depuis l'origine.

(1) S. Augustin : Sur les disciples d'Emmaüs. (Note de M. l'abbé Pic.)

A toutes ces preuves d'autorité, il me serait facile, M. F., d'en joindre d'autres très puissantes, qui sortiraient de votre raison et de votre expérience.

Vous, par exemple, mon frère, qui croyez à l'Eucharistie, puisque vous assistez avec respect chaque dimanche à l'adorable sacrifice ; dites-le-moi, quel autre but Jésus-Christ a-t-il pu se proposer en changeant le pain en son corps, sinon de devenir notre nourriture ? Ce divin Sauveur disait un jour à ses disciples : Vous êtes la lumière du monde ; or la lumière n'est pas faite pour être cachée, mais pour être placée sur un flambeau d'où elle éclaire tous les yeux. Vous êtes le sel de la terre ; or pourquoi le sel est-il fait, si ce n'est pour être mêlé aux objets qu'il doit assaisonner et conserver ?

Empruntant à Notre-Seigneur Jésus-Christ son argumentation simple et péremptoire, je vous dis à vous-mêmes, M. F. : le divin Sauveur a voulu demeurer parmi nous sous la forme, sous les espèces et apparences du pain ; or quelle est la destination naturelle du pain, si ce n'est d'être mangé ? Si Jésus-Christ n'avait voulu qu'être adoré du chrétien, il eût manifesté sa présence par quelque manière plus propre à inspirer le respect : par exemple, un nuage mystérieux, comme celui du Saint des saints, eût plané au-dessus du tabernacle de la nouvelle alliance. Mais non ; Jésus-Christ a choisi la forme du pain, donc il a voulu être la nourriture du chrétien. Vous adorez le pain eucharistique à l'autel : vous avez raison, M. F. ; mais vous devez faire plus : le pain ne profite véritablement qu'à celui qui se l'incorpore par la manducation. Du dogme de la transsubstantiation eucharistique découle naturellement et nécessairement le précepte de la communion eucharistique.

Enfin, permettez-moi d'invoquer ici l'expérience. N'entendez-vous pas dire partout que depuis un demi-siècle tous les liens de famille et de société se sont relâchés,

que l'amour s'est éteint dans les cœurs, et que la loi du monde moderne est une loi d'égoïsme? Or, ne se présente-t-il pas à vos esprits une réflexion vraiment remarquable? C'est que cet isolement et ce refroidissement des hommes datent parmi nous de la même époque qui a été signalée par la désertion de la table eucharistique. Quoi d'étonnant? L'amour ne doit-il pas mourir là où on ne connaît plus l'aliment de l'amour?

Oui, je l'affirme, M. F., un des plus grands maux de cette société à laquelle nous appartenons, c'est le divorce qu'elle a fait avec l'Eucharistie. Qu'on parle tant qu'on voudra d'égalité, de fraternité; il n'y a sous le soleil qu'une salle de festin et qu'une table où le pauvre vienne s'asseoir à côté du riche : cette salle de festin c'est le temple catholique, cette table c'est l'autel eucharistique. A nous tous, disait saint Paul, ne faisons-nous pas un seul corps, nous qui mangeons du même pain et qui buvons à la même coupe? M. F., le dissolvant qui a été déposé au sein de la génération actuelle ne cédera qu'à ce remède tout-puissant. Que les rois et les sujets, les grands et les petits, les magistrats et les artisans célèbrent tous à la fois le banquet pascal; au sortir du temple, au lieu de factions et de rivaux, il ne se trouvera plus qu'une famille et des frères. Le lien, aussi doux que fort, qui pourrait rapprocher et réunir tous les hommes, c'est le lien eucharistique, c'est la religion de la Pâque : *Hæc est religio Phase*.

Je vous en ai démontré la nécessité par des preuves de toute nature; je veux répondre aux raisons particulières pour lesquelles vous croyez pouvoir encore négliger ou différer l'accomplissement de ce devoir : objet de la deuxième partie.

II. Il est vrai, me disent plusieurs d'entre vous, la neces-

sité du devoir pascal est établie par des preuves convaincantes. Mais il ne nous est pas possible, pour des raisons particulières, d'accomplir encore ce devoir.

Moi, me dit celui-ci, je trouve qu'en effet l'Évangile est formel sur la nécessité de recevoir l'Eucharistie ; si j'avais le bonheur de croire à l'Évangile, je serais conséquent, et je communierais. Mais je n'ai pas encore une foi suffisante, et je craindrais, en communiant, d'obéir à d'autres considérations qu'à celle d'une conviction solide et arrêtée ; avant tout, je ne veux rien faire qui ne soit vrai et sincère ; je vous en prie donc, trouvez bon que je m'abstienne encore cette année : *Rogo te, habe me excusatum.*

Moi, me dit celui-là, je suis parfaitement convaincu de l'existence et de l'obligation du précepte eucharistique. Mais l'accomplissement de ce devoir impose et entraîne après lui la nécessité d'accomplir toute la loi et la morale chrétienne ; or le code évangélique est trop parfait pour moi. Je ne me sens pas encore la force de mettre ma vie en harmonie avec cette action si sainte ; avant tout, je ne veux rien entreprendre qui ne soit sérieux et soutenu. Je vous en prie donc, trouvez bon que je m'abstienne encore cette année : *Rogo te, habe me excusatum.*

Moi, me dit un troisième, je sens tout le besoin que j'ai de l'Eucharistie, tous les avantages que j'en retirerais. Mais je vis au milieu des affaires, au milieu des tourments ; j'attendrai d'avoir plus de loisir, je veux avoir la tête plus libre et le cœur moins triste ; je vous en prie donc, trouvez bon que je m'abstienne encore cette année : *Rogo te, habe me excusatum.*

Et ainsi, M. F., pour un motif ou pour un autre, un grand nombre d'hommes négligent ou diffèrent de répondre à l'appel du père de famille : *Et cœperunt omnes simul excusare.* Examinons ces motifs. Vous avez dû le remarquer, M. F., je ne me suis objecté ici à moi-même que ceux qui

reposent sur des fondements assez graves, et qui sont en quelque sorte honorables pour ceux qui les allèguent.

Je viens à vous d'abord, mon frère, qui différez encore de remplir le devoir pascal, parce que vous ne vous trouvez pas assez éclairé des lumières de la foi, assez convaincu de la vérité de la religion. Certes, je vous loue de ne vouloir rien faire que de vrai et de sincère. Il n'est pas digne d'un homme d'honneur d'accomplir une pratique religieuse à laquelle il ne croit pas ; cette action, qui ne serait pas inspirée par une persuasion intime et véritable, ne serait pas agréable à Dieu, et ne vous réconcilierait pas avec vous-même. S'il est donc vrai que vous faites effort pour arriver à la lumière, que vous demandez à Dieu le don de la foi, que vous venez entendre la parole divine avec le désir sincère de vous éclairer, et que néanmoins la grâce de Dieu, qui a ses temps et ses moments, n'ait pas agi suffisamment sur votre esprit, n'ait pas dissipé vos doutes, affermai en vous les principes fondamentaux ; s'il en est ainsi, mon frère, continuez d'examiner, de prier ; non seulement j'agrée votre excuse au nom de Dieu, mais je ne vous permettrais pas de vous asseoir à sa table ; mes paroles, mes conseils, mes prières sont à votre disposition, mais Dieu me garde de précipiter son œuvre et de devancer sa grâce. Je serais un dispensateur infidèle des saints mystères, si je vous appelais à y participer avant le temps.

Cependant, mon très cher frère, j'ai une question à vous faire. Dites-moi, vous avez cru à la religion dans votre enfance ; vous y croyiez encore dans votre première jeunesse. Alors vous possédiez une sorte d'évidence et de sens intime de la vérité présente en vous ; aucune espèce de doute ne venait combattre le règne de la foi dans votre intelligence. Or, ce qu'il m'importe de savoir, c'est quelle considération solide et péremptoire, quel examen raisonné des principes de la doctrine chrétienne, quelle objection inconnue jus-

qu'ici à tant de grands génies constamment soumis à l'enseignement de l'Eglise, vous a conduit au doute et à l'incrédulité. Ce qu'il m'importe de savoir, c'est sur quelle espèce d'écueils votre foi a fait naufrage. Si c'est l'instruction et l'étude qui vous l'ont ravie, c'est par une instruction, par une étude plus approfondie que vous devez la recouvrer. Mais s'il allait en être autrement ; si votre incrédulité date, non pas d'un premier raisonnement, mais d'une première faute ; si elle a eu sa source, non pas dans vos savantes recherches, mais dans vos faiblesses honteuses ; si vous n'avez commencé à douter de vos devoirs que depuis que vous avez renoncé à les accomplir ; en d'autres termes, si vous avez pris vos penchants pour des lumières et vos passions pour des principes ; si pour vous, comme pour tant d'autres, ce sont les sens qui ont maîtrisé l'intelligence, la chair qui a vaincu l'esprit : ah ! mon frère, je ne crains pas de vous le dire, vous vous abusez en imaginant que la vérité se fera jour au milieu des discussions et des controverses. Pourquoi demander à la science la solution d'une difficulté qui n'est pas dans l'entendement ? Ce sont vos passions qui vous ont fermé les yeux : abjurez vos passions, et vos yeux se rouvriront d'eux-mêmes (1). Ayez le courage de vous confesser, et vous croirez à la religion ; à chaque péché que vous accuserez, une de vos difficultés s'évanouira. Puis, approchez-vous de l'autel avec un cœur purifié, et Jésus-Christ, qui n'est pas seulement la nourriture mais aussi la lumière des âmes, achèvera de dissiper les nuages qui planeraient encore sur votre intelligence. En un mot, vous attendez de croire pour pratiquer, me dites-vous ; et moi je vous dis qu'au contraire, il ne vous manque que de pratiquer pour croire. Votre plus forte, votre unique objection contre la religion, c'est que vous

(1) Mgr Fayet, mandement de Carême, 1844. (Note de M. l'abbé Pie.)

vous en êtes éloigné depuis longtemps. Rapprochez-vous-en, et il ne vous restera plus d'objection, à moins que ce ne soit celle dont j'ai parlé en second lieu.

Je crois à l'existence et à l'obligation du précepte eucharistique, nous disent quelques chrétiens ; mais l'accomplissement de ce devoir suppose la ferme résolution de conformer désormais sa vie aux principes de la loi chrétienne. Or cette loi, cette morale est, présentement du moins, au-dessus de mes forces. Je ne veux donc pas commencer ce que je ne pourrais pas poursuivre. Mon frère, vous aussi, je vous loue de ne vouloir rien entreprendre que de sérieux et de soutenu. Mais vous êtes dans une erreur que je dois combattre. Vous croyez l'observation de toute la loi chrétienne à peu près impraticable ; en cela vous vous trompez. Nous connaissons dans le siècle, dans les mêmes conditions où vous êtes placé, de vrais chrétiens, des hommes qui pensent, qui agissent en chrétiens partout et toujours ; or ce que ces hommes peuvent, vous le pouvez, autant qu'eux, plus que quelques-uns.

Ah ! mon peuple, disait autrefois le Seigneur, le précepte que je te donne aujourd'hui n'est pas au-dessus de toi, il n'est pas placé à une grande distance : *Non supra te est, neque procul positum* ; il ne faut ni monter au ciel, ni traverser les mers pour s'y conformer. Moi, qui suis l'auteur de ta nature, qui connais ton cœur puisque je l'ai formé, quand je te donne une règle, je la mets à ton niveau, je l'accommode à tes forces : *In ore tuo et in corde tuo, ut facias illud*. Jésus-Christ va plus loin dans la nouvelle alliance, et lui-même nous assure que sa loi est un joug, mais un joug agréable ; qu'elle est un fardeau, mais un fardeau léger. Et quand vous me dites, mon très cher frère, que vous ne vous sentez pas la force d'accomplir toute la loi évangélique et qu'à cause de cela vous différerez encore de vous approcher de la sainte Eucharistie, ah ! vous oubliez sans

doute qu'après que vous aurez mangé cette manne céleste, vous serez changé en un autre homme. Vous raisonnez de ce que vous serez après la communion d'après ce que vous êtes maintenant. Mon très cher frère, vous raisonnez mal ; vous raisonnez comme le malade dont toutes les facultés ont été affaiblies, émoussées, par une fièvre ou une langueur prolongée, et qui croit fermement que tous les aliments seront à tout jamais dépourvus de saveur pour lui, qu'il ne recouvrera plus la souplesse et l'agilité de ses membres, la force et l'énergie de son tempérament.

Ah ! mon frère, nourrissez-vous du pain que l'Écriture appelle le pain des forts, allez aux sources de la grâce, recevez dans votre cœur Celui qui est l'auteur même de la grâce, et il n'y aura plus rien d'impossible pour vous. Pour vivre en chrétien, il faut me refaire, dites-vous. Eh bien ! répond Bossuet, s'il faut vous refaire, est-ce donc que vous ignorez que la grâce de Dieu nous réforme et nous régénère en hommes nouveaux ? Les Apôtres, naturellement tremblants et timides, sont rendus invincibles par cette grâce. Augustin, dans la plus grande vigueur de son âge, professe la continence que dix jours auparavant il proclamait impossible. Et saint Cyprien vous dira, dans son admirable lettre à Donat, que depuis qu'il s'est rendu aux sollicitations de la grâce, il voit chaque jour ses doutes s'envoler, ce qui était scellé à ses yeux s'ouvrir devant lui, ce qui était obscur devenir lumineux, ce qui lui semblait impossible devenir doux et praticable : *Geri posse quod impossibile videbatur* (1). Donc, mon frère, vous vous excusez de communier, parce que vous croyez la vie chrétienne au-dessus de vos forces. Et moi je vous dis : communiez, et la merveille qui s'est opérée en Cyprien s'opérera en vous ;

(1) Bossuet : Vaines excuses des pécheurs et de la passion. (Note de M. l'abbé Pie.)

vous pourrez après la communion ce qui semblait auparavant impossible.

Enfin, il en est d'autres qui s'excusent encore de remplir le devoir pascal, parce que leur vie est trop occupée, trop tourmentée ; ils diffèrent de communier jusqu'à ce qu'ils aient plus de loisir et de tranquillité. Ah ! quelle erreur est la vôtre, mon très cher frère, ma très chère sœur ! Quoi ! vous attendez de n'être plus dans l'agitation pour aller puiser à la source de la paix, d'être à l'abri de la douleur pour demander au pain de délices ses ineffables consolations. Mais, mon frère, ma sœur, c'est précisément parce qu'il vous reste encore un long chemin à parcourir, un chemin semé d'inquiétudes et de chagrins, qu'il faut vous lever, et manger ce pain, seul capable de vous donner assez de force pour arriver au terme de la course : *Surge, et comede; grandis enim restat adhuc via.* Ne savez-vous donc pas que c'est surtout pour ceux qui sont faibles, tristes, abattus, que Dieu a été inspiré par son amour d'instituer ce sacrement qui fait la force et la joie des âmes ? Ne savez-vous pas que les afflictions de la vie présente prennent un caractère tout différent, selon que celui qui les endure est un des fidèles ou un des déserteurs de la table sainte ?

Voyez-vous ces hommes sombres et mélancoliques, pour qui la vie est un fardeau insupportable, dont le cœur est comme un désert, comme une terre sans eau, qui ne savent de quel côté chercher un rempart contre le malheur acharné à les poursuivre ? *Ab Eucharistiâ abstinent*, ils s'abstiennent de l'Eucharistie. Voyez-vous cette épouse, cette mère de famille, qui ploie en quelque sorte sous le faix de la douleur, qui traîne une existence découragée, qui ne sait plus dans quelle cœur ami verser ses chagrins, qui s'aigrit et se désespère dans son isolement, et pour qui les charmes de la société sont devenus d'insupportables tour-

ments ? *Ab Eucharistia abstinent*, elle s'abstient de l'Eucharistie. On a remarqué, M. F., que notre siècle est un siècle de tristesse et d'ennui. Au frontispice de cette société triste et ennuyée, saint Ignace le martyr pourra graver son inscription accusatrice : *Ab Eucharistia abstinent* ; ici, l'on s'abstient de l'Eucharistie.

Quelle est au contraire, quelle est cette vierge, cette épouse, cette mère chrétienne, qui, dans ce même désert de la vie, de la vie avec ses réalités les plus affligeantes et les plus pénibles, plane en quelque sorte au-dessus des difficultés et des douleurs, porte dans ses traits la sérénité et la paix, semble même regorger de délices ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens* ? Ah ! quand tous les autres se traînent pesamment sur le sentier aride de la vie, celle-ci marche plus dégagée et plus joyeuse parce qu'elle est appuyée sur le Bien-Aimé : *Innixa super dilectum*. Oui, l'Eucharistie est toute l'explication de ce mystère. Cette table est pour elle un rempart contre les mille tribulations qui l'assiègent : *Mensam adversus eos qui tribulant me*. O vous donc qui attendez, me dites-vous, d'être plus tranquilles, plus heureux pour communier ; je vous dis, moi : Communiez, et vous trouverez le repos et la consolation après lesquels vous soupirez.

O vous tous ici présents, mes Frères très chers et bien-aimés, croyez-en ma parole ; pour chacun de vous, l'époque, le jour est venu où il est nécessaire de célébrer la Pâque : nécessité fondée sur le précepte rigoureux de Jésus-Christ et de son Eglise ; nécessité justifiée par l'état présent de votre âme qui a faim et soif de l'Eucharistie : *Venit autem dies in quo necesse erat occidi Pascha*. D'autres plus fervents, plus heureux que vous, ont le bonheur de s'approcher souvent du banquet eucharistique ; la religion les considère avec amour et encourage leur ferveur. Vous,

mon frère, vous, ma sœur, je connais votre position ; la religion ne demande pas de vous une pratique plus fréquente qui n'est que de conseil ; elle sera satisfaite si vous êtes fidèle au précepte annuel. Elle sait qu'à cette condition votre salut est possible. Ah ! de grâce, mon frère, ma sœur, cette année rentrez dans la règle. Jésus-Christ veut célébrer avec vous cette Pâque ; venez, venez vous asseoir avec nous à sa table. Depuis quelques jours, la parole de Dieu que vous avez entendue, les grâces attachées à ce saint temps du jubilé et du carême ont réveillé de saintes pensées dans votre âme.

Cette solennité pascale, disait saint Augustin, fait retrouver la ferveur même à ceux qui ont été négligents le reste de l'année : *Ipsa festivitas ferventiores efficit eos qui cætero anno pigriores sunt*. A l'approche de cette fête, tous les cœurs sont tirés de leur sommeil. Dans ceux-ci ce sont les joies de la bonne conscience, dans ceux-là ce sont les remords de l'iniquité qui ne leur permettent pas de dormir : *Istum Christianus vigor, illum diabolicus livor nequaquam dormire in hac celebritate permittit*. Ceux qui ne sont encore aucunement chrétiens, en éprouvent à cette époque de la douleur et de la honte ; ceux qui déjà sont voisins de la foi et inclinés vers Jésus-Christ, se sentent plus fortement ébranlés. Pour une raison ou pour une autre, le genre humain tout entier ressent les impressions de la fête de Pâque, et il n'est personne qui y soit étranger : *Diversis causis excitat eos ista solemnitas*.

M. F., ce que disait saint Augustin n'a pas cessé de se vérifier. Aux approches de la Pâque, il y a une recrudescence du sentiment religieux dans tous les hommes, quels qu'ils soient ; nul d'entre eux ne peut s'y soustraire ; la grâce agite et travaille même ceux qu'elle ne conquiert et ne subjugue pas. Vous, mon frère, vous, ma sœur, vous céderez à cette grâce. Si vous ne l'avez pas fait encore,

dès demain vous commencerez l'œuvre de votre réconciliation, et au jour de Pâques nous aurons la joie de manger tous le même pain eucharistique. Célébré en famille, ce banquet en sera plus doux.

Il me reste un mot à vous dire. Nourris du pain des Anges, vous n'oublierez pas, M. T. C. F., de contribuer à nourrir du pain terrestre les membres vivants de Jésus-Christ, qui sont, cette année, en butte à tant de misère. Après vous être assis avec eux à la table d'un Dieu, vous veillerez à ce que la table de vos frères ne soit pas privée des substances les plus nécessaires, tandis que la vôtre serait servie avec abondance. Vous vous souviendrez en particulier, M. F., de secourir Jésus-Christ lui-même dans la personne des aspirants à son sacerdoce. Donnez, donnez le pain du corps à ceux qui doivent un jour donner aux peuples le pain de l'âme, le pain de l'Eucharistie, et le pain de la doctrine sans lequel il n'y a pas de société possible ici-bas. De l'offrande que vous ferez au jour de Pâques dépend l'existence de nos maisons ecclésiastiques, pendant le reste de cette année calamiteuse. Les portes en seront fermées dans un mois, si les fidèles de cette ville, de ce diocèse, ne viennent à notre aide. Mais nous avons appris, M. F., à compter sur votre inépuisable charité. Le pontife vénérable que Dieu a fait le père et le pasteur de vos âmes, épanche souvent dans notre cœur le sentiment de reconnaissance et d'admiration toujours croissante que lui font concevoir tant d'âmes nobles et désintéressées de cette cité de Chartres, qui n'ont jamais manqué de répondre à son appel avec une générosité qui a toujours dépassé son attente. Vous lui donnerez, j'en ai la confiance, M. F., ce nouveau témoignage de votre respect et de votre amour filial.

Enfin, M. F., pour ma part, j'ai une dette à acquitter : c'est de vous remercier de l'empressement universel, de

l'attention bienveillante avec lesquels vous êtes venus entendre, non point ma parole, mais la parole de Dieu, pendant le cours de cette sainte quarantaine. Il n'existe pas, dans les vocabulaires humains, d'expression qui puisse rendre le bonheur que j'éprouverais à penser que j'ai pu être de quelque utilité à vos âmes. Puissé-je retrouver autour de la Table sainte ceux de mes frères qu'il m'a été si doux d'apercevoir autour de cette chaire sacrée ! Puissé-je désormais, pendant toute leur vie et pendant toute la mienne, manger chaque année ce pain des élus, boire avec eux cette liqueur divine, jusqu'à ce qu'il nous soit donné de manger ce même pain, de boire ce même vin dans le royaume de notre Père ! C'est la grâce que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice 1* : p. 25, n° 37.

XXXVII

SERMON

PRÊCHÉ A LA VISITATION DE CHARTRES, A L'OCCASION DU DEUXIÈME
ANNIVERSAIRE SÉCULAIRE DE LA FONDATION DE CE MONASTÈRE.

(Samedi 17 avril 1847)

In lenitate ipsius sanctum fecit illum
Il l'a sanctifié dans sa douceur.
(Eccli. c. XLV, v. 5.)

De toutes les conquêtes, mes Sœurs, il n'en est point de plus glorieuse ici-bas que celles qu'il est donné de remporter sur le temps, parce que de tous les ennemis il est le plus inévitable et le plus terrible. Ce ne sont pas seulement les œuvres purement humaines qu'il s'attache à renverser; il ne lui suffit pas de détruire les royaumes et les empires, d'abaisser l'une après l'autre toutes les puissances de la terre, de transformer des cités florissantes en d'incultes solitudes, et d'imprimer sa dent sur les plus riches monuments des arts pour les convertir en des ruines qui attestent son triomphe. Non, il est pour le temps une proie, et, si j'ose ainsi parler, une pâture plus sacrée qu'il ambitionne surtout d'atteindre et de dévorer. Sans doute, l'œuvre divine n'a rien à craindre de ses efforts. Ce que l'Éternel a fondé, les flots accumulés des siècles et des âges cherchent en vain à l'ébranler. Pas plus que les portes de

l'enfer, les assauts du temps ne prévaudront jamais contre l'Église de Jésus-Christ. Mais il est des œuvres qui participent à la fois de la main de Dieu et de la main de l'homme, et qu'il a plu au ciel de ne pas défendre à tout jamais contre la main du temps.

Au sein de l'Église de Jésus-Christ, de cette Église impérisable et qui revivra dans l'éternité, le souffle divin fait naître, de génération en génération, par l'action féconde des Saints et des héros du christianisme, des institutions précieuses, destinées à étendre, à développer le règne du Sauveur, à procurer plus de gloire à Dieu dans les cieux et plus de paix aux hommes sur la terre. D'ordinaire, ces créations du génie chrétien empruntent à l'Église, leur Mère, quelque chose de son privilège, et il leur est accordé ici-bas une stabilité et une durée qui contrastent avec la mobilité et la brièveté de toutes les choses humaines.

Toutefois, il n'entré pas dans le plan providentiel de Jésus-Christ, qu'aucune des sociétés auxiliaires de l'Église puisse revendiquer avec certitude les promesses d'immortalité faites seulement à la grande communauté chrétienne, et à son centre qui est le siège de Pierre. Et souvent on a vu les plus magnifiques et les plus saintes institutions, après qu'elles avaient satisfait à la nécessité des temps et des lieux dans lesquels elles avaient pris naissance, s'affaiblir, disparaître même entièrement et faire place à de nouvelles institutions accommodées à de nouveaux besoins. En parcourant les annales de l'Église, que de fois, à la vue d'une grande splendeur qui s'éteint, de l'œuvre d'un Saint qui dégénère et périt, d'un large sillon de lumière dont la trace, longtemps brillante, s'ensevelit dans les ténèbres; que de fois, dis-je, nos yeux laissent tomber une larme et notre cœur se serre de douleur !

Oui, mes Sœurs ; et en particulier quand je lis la volumineuse histoire des Ordres religieux de tout genre qui

ont fait l'ornement du christianisme depuis son origine, je suis forcé de reconnaître qu'il a été donné au temps de prévaloir avec plus ou moins d'empire contre tout ce qui n'est pas l'Eglise elle-même; et l'on dirait que dans chaque siècle, il se console et se venge, par quelque grande destruction, de la résistance que lui oppose l'œuvre principale et nécessaire de Jésus-Christ.

O sainte Eglise de mon Dieu, à vous seule appartient l'immortalité ! Voilà pourquoi vous seule ne songez pas même à fêter votre durée. Tranquille reine des siècles, vous les voyez s'écouler, comme d'autres voient s'écouler les jours. Mais nos œuvres à nous, même les plus parfaites, même celles qui vous touchent de plus près, ont le nombre de leurs années marqué par le ciel : voilà pourquoi elles doivent compter avec le temps ; voilà pourquoi chaque siècle écoulé peut être célébré par elles comme une victoire remportée (1).

Mes Sœurs, c'est une solennité de ce genre qui nous réunit au pied de ces autels. Votre établissement dans cette cité achève aujourd'hui son second siècle. On peut dire que votre saint Ordre occupe déjà un grand espace dans l'histoire de l'Eglise chrétienne. Il n'y a que dix-huit cents ans encore que le divin Sauveur a versé son sang pour les hommes ; et deux cents ans d'existence ont été déjà accordés à votre Institut.

Pour contribuer dignement à la célébration de ce second anniversaire séculaire, j'aurais voulu préparer avec plus de loisir un discours en rapport avec la circonstance. Vous n'aurez de moi qu'un entretien simple et familier, dans lequel je rappellerai à ce pieux auditoire : 1^o ce que c'est que l'esprit de l'Ordre de la Visitation ; 2^o ce que cet Ordre a été depuis deux siècles dans la ville de Chartres.

(1) Cf. *Œuvres épiscopales*, t. IV, p. 70 et suivantes.

Vierge sainte, c'est l'histoire des Filles de la Visitation de Sainte-Marie Immaculée que je veux raconter. Aidez-moi dans ce dessein. *Ave Maria.*

I. Quiconque est familiarisé avec les saintes Ecritures ne peut ignorer que Dieu a répandu dans le monde surnaturel plus de variété encore que dans le monde de la nature. C'est le propre de la grâce de revêtir avec une égale facilité mille formes différentes (1). L'Esprit-Saint nous la représente une à la fois et multiple, agile, pénétrante, et douée d'une souplesse et d'une activité que rien n'égale (2). Toutes les couleurs broyées sous sa main et appliquées par son pinceau sont autant de nuances délicates qui se distinguent les unes des autres. Ses rayons, se reflétant dans les âmes, y produisent des effets et des jeux de lumière si diversifiés que, dans le ciel de la gloire, il n'est pas une seule étoile qui ne diffère de l'autre étoile en clarté (3). Et si chacun des Saints reçoit un don propre et spécial, chacun d'eux aussi a son emploi et son ministère, et imprime à son œuvre un cachet particulier (4). De là ce riche vêtement de l'Eglise que décrivait le roi-prophète, vêtement dont l'or de la charité fait tout le fond, mais dont la broderie est variée à l'infini : *Investitu deaurato circumdata varietate* (5).

Or, mes Sœurs, sur cette robe de l'Epouse je cherche quelle couleur, quelle nuance affecte l'ornement que votre pieux Institut est venu lui apporter. Et une voix d'en haut me répond par cette parole qui le définit et le caractérise : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum* : La douceur est le trait distinctif de sa sainteté.

(1) I Petr. IV, 10.

(2) Sap. VII, 22.

(3) I Corinth. XV, 41.

(4) Ephes. IV, 12.

(5) Ps. XLIV, 10.

Ce n'est pas assurément que la force lui manque : on ne peut être saint sans être fort, car le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que les âmes courageuses qui le ravissent (1). Sainteté et force : c'est tout un. Mais l'Ordre de la Visitation, c'est la force dans la douceur : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum*. Pour fonder cet Ordre, Dieu a suscité le plus doux des hommes, saint François de Sales : âme forte et généreuse, intelligence élevée et sublime, mais en même temps cœur le plus tendre, le plus sensible, le plus aimant, esprit le plus gracieux, le plus fin, le plus délicat. C'est de lui que provient le fond et l'essence de vos règles.

Puis, à cet homme Dieu a joint la femme forte par excellence, la bienheureuse Chantal : caractère naturellement ferme, mais en qui la nature fut pénétrée par l'onction la plus abondante de la grâce et de la suavité divine. C'est elle qui a développé, commenté, appliqué aux plus minutieuses circonstances le code sacré légué par votre bienheureux Père. La force virile, tempérée par une douceur vraiment maternelle ; la douceur féminine, soutenue par une force qui n'est point ordinaire à ce sexe : tels sont les éléments de la combinaison desquels la Providence a fait sortir la Visitation de Notre-Dame : *Et in lenitate ipsius sanctum fecit illum*.

Votre incomparable fondateur, mes Sœurs, s'est souvent expliqué à cet égard. C'est dans ses écrits qu'il faut chercher le trait propre et le signe caractéristique de votre Institut. Or voici sa pensée sur ce sujet. Toutes les congrégations, outre leur fin générale qui est l'union avec Dieu par le parfait accomplissement des préceptes et des conseils évangéliques, ont de plus un esprit particulier avec lequel chacune tend à sa manière vers cette perfection.

(1) Matth. II, 12.

Par exemple, autre est l'esprit des enfants de saint Benoît, autre l'esprit des enfants de saint Dominique : vie de psalmodie et d'étude pour les uns, vie de mouvement et de prédication pour les autres.

Quel sera donc l'esprit de la Visitation ? Ne sera-ce point un esprit de prière, de méditation, de zèle, de travail ? Oui sans doute, les Filles de Sainte-Marie devront avoir toutes ces vertus. Mais néanmoins ce n'est pas là l'esprit propre et distinctif de la Visitation. « J'ai toujours jugé, dit ce grand serviteur de Dieu, que l'esprit particulier de la Visitation, c'est un esprit d'une grande douceur (1). » Douceur, dans le sens naturel et humain de cette expression ; douceur dans le sens surnaturel et chrétien de la béatitude évangélique. Expliquons-nous.

Depuis les solitaires de la Thésaïde jusqu'aux jours de saint François de Sales, la première condition de la vie ascétique avait toujours consisté dans les rigueurs de la mortification corporelle. Il n'y avait presque pas de milieu entre les austérités extrêmes du cloître et la vie dissipée du monde. Or ce saint évêque, suscité de Dieu dans ces derniers âges pour étendre la pratique des vertus les plus parfaites, eut à cet égard une double mission à remplir.

« D'une part, dirai-je avec son grand admirateur Bossuet, il a ramené la vie intérieure au milieu du monde qui la croyait reléguée uniquement dans les cloîtres ; et, sans qu'il l'ait déguisée pour la rendre agréable aux yeux des mondains, tout en lui conservant son habit naturel, on peut dire qu'en l'état où il nous la représente, dans ce livre d'or qu'on appelle *l'Introduction à la vie dévote*, le religieux le plus austère la peut reconnaître, et le courti-

(1) Entretiens de saint François de Sales. (Toutes les notes de ce sermon sont de M. l'abbé Pie.)

san le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime (1) ».

D'autre part, sachant néanmoins que la perfection est infiniment plus facile dans le cloître, il a voulu rendre le cloître abordable pour cette multitude d'âmes qu'il a plu à Dieu d'unir à un corps faible et incapable d'austérités. « Bien que les mortifications soient bonnes en elles-mêmes, « disait-il à vos premières Sœurs, elles ne seraient pas « pourtant bonnes chez vous, d'autant que ce serait contre « vos règles ». « L'esprit de la Visitation, ajoutait-il, est « tellement un esprit de douceur, que quiconque y vou- « drait introduire plus d'austérités qu'il n'y en a, détrui- « rait à l'instant même la Visitation, puisque ce serait agir « contre la fin pour laquelle elle a été dressée, qui est « pour recevoir des filles et des veuves, lesquelles n'ont « pas ou la force ou l'attrait d'entrer dans des religions « plus austères (2). »

L'esprit de la Visitation à cet égard, mes Sœurs, je ne crois pas qu'il ait jamais été mieux compris et mieux exprimé que par un illustre membre de la Société de Jésus, qui écrivait à saint François de Sales en ces termes : « Vous avez, Monseigneur, commencé à ériger un sémi- naire de spéciales imitatrices de la bénignité du Verbe humanisé, qui ne rejetait personne ; vous avez trouvé ce nœud et ce secret en votre Visitation qui n'est point trop douce pour les fortes, ni trop âpre pour les faibles... Vous dites comme Notre-Seigneur disait au regard des petits enfants : Laissez venir à moi ces faibles, ces infirmes, ces malades... Hélas ! qui n'aurait pitié d'une vierge, laquelle ayant la lampe ardente en main, pleine de bonne huile, ne peut néanmoins entrer dans un cloître pour y célébrer les noces de l'Agneau, faute d'avoir les épaules

(1) Panégyr. de saint François de Sales par Bossuet.

(2) Entretiens de saint François de Sales.

assez fortes pour porter une robe tissée de poil de chameau comme celle du grand Baptiste, ni l'estomac assez robuste pour jeûner la moitié de l'année et ne digérer que des racines ?... Pour moi, je crois que vos chères filles seront les vraies épouses de Jésus-Christ. On trouve dans votre dessein la pauvreté et les mortifications de Bethléem avec les raisonnables commodités de Nazareth, la solitude du désert avec la douce conversation de Béthanie (1) ».

Oui, chrétiens mes Frères, cet esprit de douceur et de tempérament, cet esprit qui a distingué Jésus-Christ de son austère précurseur, c'est précisément lui qui fait comme le cachet extérieur de la sainteté de cet Ordre : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum.*

Et le cachet plus intime de la vertu de ces filles de saint François de Sales, c'est ce même esprit de douceur, qui préside au régime de leur vie, répandu dans le fond de leur âme, et se produisant dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs œuvres. La Visitation, c'est l'effusion de cette ineffable béatitude proclamée par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Beati mites !* Bienheureux les doux (2) ! Tout le noviciat de la Visitation consiste à entendre cette parole du Sauveur : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (3). Travailler, dans l'esprit de douceur et d'humilité, à se rendre une digne épouse du Sauveur, c'est être une religieuse parfaite de la Visitation. Celle-là est la plus avancée dans les voies de la perfection propre à cet Ordre, qui est la plus animée de l'esprit de douceur : *Docebit mites vias suas* (4). Celle-là possède le genre d'esprit le plus apte au commandement, qui est la plus remplie de la sainte mansuétude. Là les mains ne sont intelligentes à gouver-

(1) Le Père Ignace-Armand, lettre citée par la Mère de Chaugy : Mémoires de sainte Chantal, 2^e partie, ch. II^e.

(2) Matth. V, 4.

(3) Matth. XI, 29.

(4) Ps. XXIV, 9.

ner qu'en proportion de l'innocence, c'est-à-dire de la suave bénignité du cœur : *Pavit eos in innocentid cordis, et in intellectibus manuum suarum deduxit eos* (1).

Encore une fois, chrétiens qui m'entendez, tel est l'esprit propre et le caractère particulier de la Visitation. Et n'allez pas croire que cet esprit de douceur doive assigner à cet Institut un rang inférieur parmi les autres sociétés religieuses et monastiques. Non : c'est une erreur du monde de confondre la douceur avec la faiblesse ; comme si ce n'était pas, dans l' me de l'homme, une même et unique faculté qui aime et qui veut, et que l'énergie invincible d'amour qui constitue la vertu de douceur f t incompatible avec l'énergie de volonté qui constitue la vertu de force chrétienne et l'aptitude aux grandes choses. Sans parler de la régularité toujours exemplaire, de l'abnégation et du renoncement spirituel, de la vie intérieure et parfaite qui n'ont jamais cessé d'y fleurir, je dirai, mes Frères, que l'Ordre de la Visitation a fait ressortir au milieu de nous, depuis son établissement, cette vérité enseignée par l'écriture, savoir que la mansuétude ouvre, éclaire l'intelligence, et qu'un esprit porté à la douceur est essentiellement un esprit judicieux : *Diriget mansuetos in judicio* (2).

Quand des erreurs spécieuses, quand des sectes qui imposaient au vulgaire par leur austérité apparente, se sont insinuées dans les maisons les plus réformées, on a vu, à peu près sans exception, les filles de saint François de Sales non seulement éviter, mais repousser, combattre, démasquer les faux prophètes. Que dis-je ? c'est à la Visitation que l' glise à la fois et l'Etat ont emprunté des femmes aussi éminentes par le discernement des personnes et la connaissance du cœur humain, que par leur piété

(1) Ps. LXXVII, 72.

(2) Ps. XXIV, 9.

douce et conciliante, pour apaiser les tempêtes qui s'élevaient élevées au sein de plusieurs abbayes célèbres. Un grand nombre de congrégations, appliquées à des vocations diverses, doivent ou leur existence ou leur réformation à l'intervention des Religieuses de Sainte-Marie.

Et tandis que les influences jansénistes, au siècle dernier, se répandaient par l'éducation dans l'esprit et dans le cœur d'une partie des jeunes personnes du sexe, et menaçaient de faire perdre aux dames françaises cette grâce bénigne et enjouée, cette aisance exquise et délicate qui fait, aux yeux de tous les peuples, l'ornement de leur politesse et de leur piété, on vit les filles du saint pontife de Genève se livrer alors avec ardeur à l'enseignement que leur fondateur ne leur avait point interdit ; et ce furent en grande partie leurs soins qui conservèrent aux rangs élevés de notre société le caractère inimitable de ses femmes : caractère, hélas ! qui s'efface et disparaît tous les jours, depuis que le siècle a voulu le composer avec ses seules maximes.

Ne dites donc pas que la Visitation, parce qu'elle fait profession de condescendance et de douceur, est en quelque sorte un Ordre subalterne dans l'Eglise. J'affirme, moi, que saint François de Sales et que sainte Chantal sont deux des esprits les plus distingués qui aient brillé sur la terre. Et j'affirme avec la même certitude que l'œuvre de saint François de Sales et de sainte Chantal est toujours digne de ses fondateurs. Oui, pour quiconque connaît l'Ordre de la Visitation dans son passé et dans son présent, c'est une chose avérée que la trempe d'esprit de sainte Chantal, avec son coup d'œil judicieux à la fois et indulgent, y est héréditaire et permanente, aussi bien que les doctrines fortes et miséricordieuses de saint François de Sales y sont toujours vivantes et pratiquées.

O Jésus, vous-même avez voulu faire connaître aux

hommes votre prédilection pour cette bienheureuse famille engendrée par deux âmes si parfaites et si pures ! François de Sales avait donné pour armoiries et pour blason à son naissant Institut votre divin Cœur et le cœur de votre mère. Et voilà, ô Jésus, que, réservant à l'Eglise tout entière une nouvelle effusion de vos grâces et de votre amour par le culte de ces sacrés Cœurs, c'est à une fille de François de Sales que vous daignez manifester cet important secret. M. T. C. F., à l'Ordre de la Visitation la France sera redevable de son salut. Car c'est la croyance commune que la dévotion au Cœur adorable de Jésus, au Cœur immaculé de Marie, nous a été donnée dans ces derniers temps comme un préservatif contre les foudres du ciel, et comme une fontaine de miracles et de conversions. Et cette dévotion aux Sacrés Cœurs, c'est par la Visitation que Dieu l'a donnée à la France et à l'Eglise. Oui, Jésus, elle est aimée de votre Cœur cette petite Société par laquelle vous nous avez révélé votre Cœur. Et ce que vous aimez, ô Jésus, nous voulons l'aimer avec vous.

Je vous ai parlé, mes Frères, de l'Ordre de la Visitation, en général ; je veux ajouter quelques mots en particulier, concernant cette maison qui va commencer son troisième siècle dans cette ville de Chartres. Reposons-nous un instant.

II. S'il est vrai que les Ordres religieux sont autant de fleurons de la couronne de l'Eglise, il faut avouer que ce diocèse de Chartres, qui a toujours été considéré comme une des portions les plus distinguées du troupeau de Jésus-Christ, n'a pas manqué de ce genre de lustre et de gloire que les enfants du cloître et les vierges de la solitude peuvent apporter à une Eglise particulière. Dans le sein même de la cité, des monastères s'ouvrirent de bonne heure par les disciples de saint Benoît, de saint Augustin,

de saint Dominique, de saint François d'Assise, de sainte Thérèse, de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul. L'histoire de chacune de ces saintes institutions est pleine d'intérêt. Et pour nous, qui croyons que les faits extérieurs et publics ne sont que l'enveloppe et l'écorce de l'histoire du monde invisible de la grâce ; pour nous, qui sommes convaincus que rien ne s'accomplit sur la terre qu'en vue des élus, c'est dans les annales obscures et inconnues de ces asiles monastiques que nous allons chercher la véritable philosophie et la secrète pensée de Dieu, concernant les hommes et les événements d'ici-bas.

Oui, M. F., en dehors de cette collection de mémoires que la science rassemble pour servir à l'histoire d'un pays et d'une nation, mémoires politiques, mémoires diplomatiques, mémoires des municipes, mémoires des familles, il existe d'autres mémoires d'une valeur incontestable, et dans lesquels on rencontre avec leur véritable physionomie des portraits et des caractères sur lesquels tous les autres documents ne présentent point de détails aussi fidèles, ni de peintures aussi naïves. Dans l'histoire d'une fondation religieuse vous voyez se dessiner l'esprit de toute une cité et de toute une époque, l'esprit du pouvoir public et l'esprit des particuliers.

De nos jours, l'histoire fait profession de descendre aux détails intimes, de surprendre, pour ainsi dire, les hommes dans le laisser-aller de la vie privée ; elle croit, et en cela elle ne se trompe pas, que l'homme se révèle plus sûrement par un seul trait dérobé à son existence domestique que par mille belles paroles proférées par rôle et en public ; en un mot, elle cherche le héros ailleurs que sur le théâtre. Or, à ce point de vue, j'ose dire que les lignes tracées par de pauvres religieuses du Carmel et de la Visitation m'ont fourni sur Louis XIV, sur Marie-Thérèse d'Autriche, sur Marie Leckzinska, sur plusieurs princes de

la maison d'Orléans, sur la bourgeoisie et le peuple de Chartres, sur les évêques de cette cité depuis deux siècles, sur l'esprit du chapitre et du clergé, sur les saintes âmes qui n'ont cessé de se trouver dans chacune de ces diverses positions sociales, des lumières et des aperçus qu'on chercherait vainement ailleurs.

Dieu a toujours eu, il aura toujours ses élus. Les œuvres des élus sont, la plupart, obscures et secrètes ; l'histoire les enregistre d'autant moins qu'elles ont été plus véritablement faites selon l'esprit chrétien ; et à mesure qu'elles méritent une place plus distinguée dans les annales du ciel, elles échappent plus entièrement aux annales de la terre. Mais ces mêmes élus qui se cachent et se dérobent à tous les autres yeux, un puissant attrait, un besoin de rapprochement les pousse de temps en temps vers ces saintes demeures qui sont ici-bas comme les vestibules du ciel où ils aspirent.

Voulez-vous donc savoir qui dans le clergé, qui dans la noblesse et la bourgeoisie, qui parmi le pauvre peuple a pratiqué d'une façon éminente les devoirs de la vie ecclésiastique ou chrétienne ? voulez-vous savoir quel contingent de vertus chacune de ces conditions a fourni à l'Église ? Allez, allez le demander aux annales du Carmel ou de la Visitation. Les saints ont presque toujours vécu en rapport avec les saints. Infailliblement, dans ces mémoires écrits à la hâte, outre l'exposé des vertus du cloître, vous trouverez, sur plusieurs personnes du siècle, des récits ingénus, d'heureuses révélations : découvertes inespérées, qui vous mettront en quelque sorte dans la confiance anticipée d'une partie des vertus que le Juge suprême se réserve de tirer de leur obscurité, et de publier solennellement au grand jour des manifestations.

Ce sont quelques-unes des richesses enfouies dans ce trésor que je voudrais en ce moment, mes Frères, faire

passer sous vos yeux. Du reste, ce n'est point dans quelque chartre mystérieuse et inaccessible que sont cachés ces renseignements si rares. Depuis le jour de nos troubles, ils sont pour la plupart déposés, inventoriés dans les archives publiques de la province, et marqués du sceau de l'État qui les a fait entrer dans le domaine national. Le temps me manque, et je ne puis vous offrir qu'un simple résumé de ce que j'ai vu et de ce que j'ai lu.

François de Sales et Jeanne de Chantal avaient jeté eux-mêmes comme la première pierre de la Visitation de Chartres. Dans ce célèbre voyage qu'il fit de Paris à Tours, où une illustre princesse l'appelait, voyage dans lequel il reçut partout sur son passage de si grands honneurs, le pieux évêque, attentif à n'omettre aucun pèlerinage dans les sanctuaires de Marie, eut soin de s'arrêter dans notre ville, et d'y visiter la Vierge qui appelait, à cette époque surtout de notre histoire, la France et presque le monde entier devant ses autels. Saint François de Sales, dans une de ses lettres, parle de *son hôte de Chartres* (1), sans nous dire quel il fut. Le siège épiscopal étant alors vacant, le saint pontife séjourna, selon la tradition de ce monastère, dans une hôtellerie publique (2). Et, selon la même tradition, il y prononça cette parole prophétique : « Cette « maison est convenable, et elle siérait bien à un établis- « sement de nos chères filles » .

Trente ans plus tard, cette hôtellerie allait devenir le couvent de la Visitation. Un autre jour, François de Sales revenait par Orléans ; il alla visiter les Carmélites de cette ville, et comme il leur donnait à toutes sa bénédiction, souhaitant qu'elles fissent d'heureux progrès dans la perfection du Carmel, il excepta de ce souhait deux jeunes

(1) *Lettres aux gens du monde*, lettre 71, édit. de Blaise.

(2) L'auberge de la Levrette, près la rue de Beauvais.

novices, auxquelles il prédit qu'elles seraient un jour du nombre de ses filles spirituelles. Trente ans plus tard, l'aînée de ces deux sœurs était la première supérieure de la Visitation de Chartres. Et l'on peut dire qu'en la personne de cette jeune enfant avait été bénie prophétiquement cette maison de Chartres : bénédiction que François de Sales renouvela du sein de la gloire par plusieurs apparitions authentiques, et qui se répandit sur tout le monastère avec des odeurs et des parfums célestes, accompagnée de guérisons et d'autres signes miraculeux.

Quant à sainte Chantal, elle avait une tendre dévotion à toutes les reliques de la sainte Vierge, et elle eut la consolation de vénérer plusieurs fois à Chartres la sainte Tunique de cette Mère immaculée. A ce titre, un établissement de son Ordre dans cette ville souriait à son cœur ; et nous voyons dans ses lettres quels vœux elle a formés et quelles peines elle a prises à cet égard (1). Un éclatant miracle, obtenu dans ce monastère le jour même où la sainte fut placée sur les autels, prouva que du haut des cieux elle n'avait point oublié son affection pour l'établissement tant désiré.

Qui le croirait, mes Frères, si l'on ne savait que le démon et le monde ont toujours été ce qu'ils sont ? Pour fonder la Visitation de Chartres, il fallut négocier pendant vingt-cinq ans, lutter contre les plus mauvaises passions, employer toutes les ressources de la diplomatie, et tout le crédit de la puissance royale. Chartres, dès le commencement du xvii^e siècle, n'était pas ce qu'on s'imagine. A cette époque, comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui sans doute, la multitude était douce, paisible, chrétienne, amie du bien, et pleine de sympathie pour les œuvres religieuses. A cette époque, plus qu'aujourd'hui encore, la

(1) Lettre 157^e, t. I, p. 314. Edit. de Blaise, Paris, 1833.

noblesse de la province, réunie dans la cité pendant une moitié de l'année, y donnait l'exemple des plus belles vertus, de la foi la plus sincère, de la charité la plus généreuse. A cette époque enfin, comme aujourd'hui, une bourgeoisie nombreuse et ancienne, qui faisait le fond de la société indigène, se distinguait par sa bienveillance, sa politesse, sa religion ; et, sinon au premier abord, du moins après quelques explications, elle ne manquait jamais de prendre parti pour le bien.

Mais, à cette époque aussi, il faut le dire, ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui *le pays légal* était loin de représenter le véritable esprit de la cité : l'échevinage était tombé aux mains du commerce récemment enrichi ; des familles nouvellement sorties de la campagne étaient arrivées aux affaires et occupaient les fonctions du consulat. Le vrai Chartres se contentait de bien penser chez soi et en secret ; et le Chartres apparent, le Chartres officiel et délibérant pensait mal tout haut à l'hôtel de ville, et se montrait atteint déjà de je ne sais quel vent précurseur des orages qui devaient fondre sur nos têtes dans le siècle suivant.

Ce fut ainsi, ô pieux Valençay, qui aviez été intimement lié avec l'évêque de Genève, et qui, au nom et comme secrétaire du clergé de France, eûtes seul le privilège d'apposer votre nom d'évêque de Chartres à la requête de la canonisation de votre saint ami ; ce fut ainsi que vous eûtes la douleur de quitter votre siège sans avoir pu triompher de l'opposition inflexible des édiles (1). Ce fut ainsi, ô bienheureuse Chantal, que vous vites échouer la puissante intervention de celle qui portait alors avec éclat un nom qu'un autre devait rendre bientôt à jamais cé-

(1) Léonor d'Estampes de Valençay, évêque de Chartres, transféré à Reims en 1641.

lèbre, de cette noble Maintenon qui ne reçut que des outrages en échange de ses avances, et que vous descendîtes dans la tombe, je me trompe, que vous montâtes au ciel sans voir vos intentions couronnées de succès.

Mais ce que les Saints ont désiré sur la terre ne manque jamais de s'accomplir. Vainement le tocsin sonne pendant trois heures, comme s'il s'agissait d'une invasion ennemie (1); vainement l'opposition part de certains rangs du sanctuaire même. Dieu ne tarde pas à tourner les cœurs. Il se sert de l'autorité des princes et des gouverneurs (2). Et le jour arrive, où cette petite famille jette enfin son berceau au sein de la cité de Marie, berceau qui s'agrandit au milieu des contradictions et des consolations à la fois (3). Ce que la ville a permis (4), ce que l'évêque a autorisé (5), ce que l'illustre famille de Louville a fondé, le jeune roi le prend sous sa protection. Cette main, qui devait un jour faire trembler l'Europe, appose sa signature auguste sur les lettres patentes de fondation : « Car, « dit le monarque de quatorze ans, nous voulons contri- « buer à un si louable dessein, ... nous avons grande affec- « tion à cet Ordre pour les progrès qu'il fait en la piété et « vie exemplaire, ... et nous comptons que ce monastère « continuera de prier pour la prospérité et conservation « de notre personne, repos et tranquillité de notre « Etat (6) ».

Trente-trois ans plus tard, Thérèse d'Autriche étant

(1) Opposition du Prieur de Sainte-Foi, 5 avril 1647. — Du Chapitre et des Echevins, 3 mai 1650.

(2) Lettre de Gaston d'Orléans aux Echevins, 5 juillet 1650. — Procès-verbal d'entrée de M. de la Frette, gouverneur, 22 janvier 1647.

(3) 17 avril 1647.

(4) Reg. de l'Hôtel-de-Ville, 22 janvier 1647.

(5) Consentement de M. de Lescot, 26 mars 1647; du Chapitre, 26 janvier.

(6) Lettres patentes données à Saumur, le 9 mars 1652, contresignées : Phelippeaux.

venue avec son royal époux remercier la Vierge de Chartres à laquelle le prince avait demandé sa guérison dans une longue et cruelle maladie, et l'illustre reine ayant voulu odorer elle-même les parfums surnaturels du monastère salésien et constater les miracles que saint François de Sales y avait récemment opérés : réjoui par ces récits, le monarque, d'une main ferme, traça une seconde fois son nom sur une ordonnance royale, que nous possédons encore ainsi que la première, et accorda de nouveaux bienfaits aux filles de l'évêque de Genève (1).

Mais que sont ces faveurs à côté de celles dont le divin Epoux ne cessait de combler ces vierges sacrées ? Ah ! que de noms inscrits dans les diptyques de ce monastère je pourrais rappeler ici ! Cette maison est la maison des anges. Pendant un siècle, j'y vois, par le zèle des prêtres les plus éminents de l'Eglise de Chartres, et de ce corps illustre qui donnait des évêques à toutes les parties de la France, les plus belles vertus se perpétuer, et réjouir le cœur des pontifes de la cité, dont les yeux sont toujours ouverts sur ce jardin des épouses de Jésus-Christ.

L'orateur qui s'exprimait, il y a aujourd'hui cent ans, dans la chaire de ce monastère, avait raison de faire monter vers le ciel ses accents de reconnaissance pour un siècle entier de vertus dignes de la primitive Eglise ; et je comprends qu'il ne demandât pour le siècle suivant que la reproduction des mêmes prodiges de sainteté. Hélas ! il était écrit de toute éternité que ce second siècle devait occuper une grande et triste page dans l'histoire. L'horizon devenait plus sombre ; la tempête allait éclater, mais avec elle allaient éclater de nouvelles vertus :

Venez, venez, commissaires de la nation. Votre pitié pour

(1) Lettres patentes données à Fontainebleau, octobre 1685, contresignées : Colbert.

ces infortunées captives du cloître, pour ces malheureuses victimes de la superstition, va enfin pouvoir leur tendre une main amie et secourable. Qu'elles paraissent devant vous ; elles n'ont qu'un mot à dire, et les portes vont s'ouvrir pour elles..... Mais, qu'ai-je vu ? qu'ai-je entendu ? Quelle merveille la triple minute de votre procès-verbal, déposé aux archives de la nation, ne fera-t-elle pas connaître à la postérité la plus reculée ? Cette prison compte trente-neuf victimes condamnées à une captivité perpétuelle. Vous les interrogez l'une après l'autre. Trente-neuf fois vous entendez cette réponse accentuée avec une douceur mêlée de dignité : « Je ne forme qu'un vœu, c'est « de vivre et de mourir en cette sainte maison. Ainsi soit-
« il » (1). Anges du ciel, entonnez, entonnez des chants de triomphe. Et vous, ô envoyés du peuple, si vous n'avez pas perdu toute sensibilité, versez des larmes d'admiration ; allez, et rapportez à vos maîtres ce dont vous avez été témoins.

Mais il y avait sur les autels un peu d'or et d'argent consacré au culte de Dieu ; la nation s'en empare, et, bientôt après, elle chasse les saintes recluses de leur chère retraite. Le grand roi avait écrit au bas des lettres de fondation du monastère : « Et afin que ce soit chose ferme et stable « à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces pré-
« sentes ». Hélas ! comment le sccau royal eût-il pu protéger ces vierges sacrées contre la fureur populaire, quand la Majesté royale elle-même marchait à l'échafaud !... « Fils de saint Louis, montez au ciel ! »... Filles de François de Sales, montez au ciel ! Les rigueurs de l'exil, la douleur qu'elles ressentaient des maux de l'Eglise, en firent périr le plus grand nombre. Poussées hors du nid maternel, ces innocentes colombes s'envolaient.

(1) 21 juin 1790, et jours suivants

chaque jour l'une après l'autre vers le céleste azur...

Heureusement la tempête s'apaisa avant que toutes eussent pris leur essor. Sur les cendres encore fumantes du volcan révolutionnaire, ces diligentes abeilles jettent un nouvel essaim que la Providence ne tarde pas à grossir. Bientôt un prêtre vénérable (1) met la main à l'édifice. Toutes les ressources lui manquent; qu'importe? « Saint François de Sales et sainte Chantal, dit-il, veulent une maison de leur Ordre à Chartres: eh bien! ils la paieront. » Elle fut payée en effet sur les deniers de la Providence. Pendant vingt ans elle recéla dans ses murs la plus fervente et la plus douce piété. Mais cette enceinte était devenue trop étroite; le ciel d'ailleurs avait sur elle d'autres desseins, et devait en faire le théâtre de la plus héroïque charité dont la ville de Chartres ait jamais été l'objet (2).

O Cœur adorable de Jésus, ô Cœur immaculé de Marie, j'ai appris des saintes Ecritures qu'il faut tenir cachés les secrets du grand roi. Je ne dirai donc point par quelles grâces signalées vous avez récompensé les engagements et les vœux qui furent formés devant vos autels. Je dirai seulement que, par une de ces rencontres de la Providence qui ne sont pas sans mystère, ce site riant de la vallée où les filles de François de Sales ont été transférées comme par enchantement, est précisément le lieu où le saint évêque Valençay les eût établies tout d'abord, si sa résolution n'eût été combattue (3). Cette coïncidence a été ménagée par le Seigneur, et il s'y trouve quelque chose d'admirable à nos yeux.

(1) M. Barentin, supérieur des Sœurs de Saint-Paul et de la Visitation, mort chanoine de Chartres.

(2) La maison de la rue Avedan, acquise en 1834 par M^{me} la baronne de Coussay, qui y entretient cent enfants pauvres.

(3) Le petit domaine de Vaujoly, paroisse Saint-Maurice, à l'entrée de la Bivre des Prés, offert en 1625 par M^{me} Morin, bourgeoise.

Le jour où notre illustre pontife, l'Atthanase de notre siècle (1), que des souvenirs si chers et une parenté si étroite remplissent d'affection pour votre Institut, vint bénir et consacrer votre nouvelle demeure, nous l'entendimes, mes Sœurs, emprunter à Isaïe son poétique langage (2) : « Sion, agrandissez l'emplacement de votre « tente, étendez le plus que vous pourrez les peaux qui « couvrent vos tabernacles; faites-en les cordages plus « longs, et les pieux solidement affermis ». O mes chères Sœurs, que me reste-t-il sinon de m'associer à ces vœux, et de demander à Dieu pour votre Ordre tout entier, et pour cette maison de Chartres en particulier, de nouveaux siècles semblables aux premiers?

Seigneur, m'écrierai-je, non point à cause d'Abraham votre bien-aimé, d'Isaac votre serviteur, et d'Israël votre saint (3), mais à cause de votre bien-aimé François de Sales, le fondateur de cet Ordre, à cause de votre servante Françoise de Chantal, sa coadjutrice, à cause de Vincent de Paul, votre Saint, le premier père de cette congrégation en France; oui, à cause de cette trinité de Saints; mais que dis-je? ô Jésus, à cause de vous-même, à cause de votre Cœur et du Cœur de votre mère, protégez, protégez toujours, soutenez, agrandissez la Visitation de Sainte-Marie. Que vos bénédictions l'accompagnent partout, et jusque sur les montagnes du Liban où elles recueillent, parmi les plus suaves souvenirs consacrés par les saints Livres, les douleurs les plus amères; et jusque dans le sein de la Russie où elles sont exposées à de si cruelles persécutions; et jusqu'au bord des fleuves et des lacs du nouveau monde où elles ont aussi porté leur tente.

(1) Mgr Clausel de Montals, dont la sœur était supérieure de la Visitation de Reims. Il a béni la maison, le 17 avril 1834.

(2) Isaïe, c. LIV, v. 2.

(3) Daniel, c. III, v. 35.

Partout et toujours, que cet Ordre manifeste au monde sa sainteté par sa douceur : *Et in lenitate ipsius sanctum fecit illum.*

Et vous, ô mes très chères Sœurs, filles de la Visitation de Chartres, marchez sur les traces de celles qui vous ont précédées ; continuez de leur être semblables, et d'être semblables à vous-mêmes. Ranimez en vous tous les jours l'esprit principal de votre vocation, qui est un esprit de douceur. Accueillez avec empressement les infirmes, les faibles, et formez-les, instruisez-les dans l'esprit de mansuétude. Nous ne voulons respirer, quand nous venons au milieu de vous, que le vrai et incontestable parfum de saint François de Sales ; nous n'y voulons trouver que ses doctrines, sans augmentation, sans diminution, sans déviation à droite ni à gauche, mais avec toute la plénitude et l'intégrité de leur inimitable grâce et de leur parfaite vérité.

Il faut que votre piété, votre conversation, tout votre être se présentent à nos yeux comme la reproduction vivante de ses écrits. Nous nous plaindrions hautement, si nous trouvions qu'une seule page de ses incomparables livres se montrât décolorée, affadie, dénaturée dans votre conduite et dans votre gouvernement. Mais non : François de Sales vit toujours, parle toujours au milieu de vous. Voilà pourquoi nous vous considérons, nous vous aimons, comme une des plus belles portions du troupeau que nous a confié le Pasteur des âmes.

Et vous, chrétiens mes Frères, vous, dames chrétiennes, mêlez vos vœux aux miens pour la prospérité de cette maison pendant le siècle nouveau qui commence pour elle. Ah ! que nous avons tous intérêt à ce que la voix de la prière ne soit pas étouffée sur la terre ! Qui peut présager ce que renferme l'avenir ? Les flancs du nuage ne semblent-ils pas recéler de nouvelles tempêtes?... Mais, j'en

ai la confiance, la prière les conjurera. Des jours meilleurs sont réservés à la génération qui se prépare. Nous les devons aux soupirs des épouses de Jésus-Christ. Aimons donc, secourons selon nos faibles ressources celles par qui nous viendra le salut. Le Juge suprême nous traitera avec plus d'indulgence, si nous avons favorisé sur la terre son peuple de prédilection. Quiconque avait rendu service à Israël, obtenait grâce du Dieu d'Israël. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 26, n. 38.

XXXVIII

DISCOURS

POUR UNÉ DISTRIBUTION DE PRIX CHEZ LES DAMES DES SACRÉS-
CŒURS A CHAUTEAUDUN.

(24 août 1847)

MES CHÈRES ENFANTS,

Au milieu des agitations qui ébranlent le monde, c'est avec un bonheur tout particulier que nous venons assister à cette douce et reposante solennité, prendre part à vos joies pures et naïves, aux joies de vos parents pleines d'heureux présages.

Les couronnes placées ici sous vos yeux, mes enfants, sont à la fois la conquête et l'encouragement du travail ; et le travail est la garantie et le moyen de toute vertu, comme de tout succès et de tout bonheur. Le travail suppose la peine ; ce n'est pas sans de nobles sueurs que l'on cultive le champ de l'intelligence. L'étude est un docte labeur, et le labeur signifie la fatigue. Si nous remontons à l'origine des choses, nous voyons que l'homme, créé pour agir et pour conserver, ne fut condamné au travail que par châtement. Mais il faut dire aussi que, même en punissant, la main divine fut une main paternelle. Sous un mal apparent, elle cacha mille biens ; l'épine du travail

recouvrait une fleur, et le bonheur fut placé à côté du tourment. Oui, l'enfant de l'homme a besoin du travail; subir son châtement est une nécessité pour lui, nécessité de son existence matérielle, mais nécessité aussi de son existence morale. Il n'est pas un être, possédant une raison et un cœur, qui ne soit placé dans la rigoureuse alternative du travail ou du vice, de la vertu par le travail ou du vice par l'inaction.

Voilà pourquoi, mes enfants, la religion aime à se mêler aux triomphes décernés au travail; ces joyeuses solennités sont, à ses yeux, des solennités sacrées. Elle sait que les victoires de l'esprit préparent et facilitent les victoires du cœur; elle ambitionne de voir la science grandir dans les jeunes âmes en même temps et dans la même mesure que la piété, sa compagne et sa sœur à peu près inséparable. Elle sait que l'ignorance, sans être par elle-même le vice, y conduit presque toujours, et qu'un esprit peu cultivé offre moins de ressources pour la vertu. Aussi vous répète-t-elle souvent que le grand devoir de votre âge, c'est l'amour de l'étude et l'application au travail,

Mes enfants, et si le travail est un devoir, n'est-ce pas aussi un plaisir? Déjà vous en avez fait l'heureuse expérience. Si jeunes que vous soyez, les premières racines de la science, je veux dire de celle qui convient à votre âge et à votre sexe, n'ont-elles pas distillé pour vous quelque douceur? Le jour où, toutes fières d'avoir vaincu de premières difficultés, vous commençâtes à rendre exactement, correctement, votre pensée, n'est-il pas vrai qu'une joie inexprimable pénétra dans votre âme? Quel orgueil de savoir parler, de savoir écrire, avec élégance, justesse et précision, notre magnifique langue française, cette langue que tous les peuples civilisés ambitionnent, sont fiers de connaître et de parler! Mes enfants, un jour, je l'espère, la Providence se réserve de vous faire connaître, dans

les diverses positions qu'elle vous destine, tous les sentiments exquis et délicats de la nature, toutes les douceurs que l'accomplissement du devoir prépare aux existences pures ici-bas ; eh bien ! j'ose vous le dire, les plus suaves transports que vous réserve l'avenir n'égalent peut-être jamais la vivacité de ce premier tressaillement, de ces premières émotions que vous devez à l'étude, et dont vous conserverez éternellement le souvenir.

Ah ! puissent ces aimables et pacifiques luttes de la science occuper encore longtemps votre jeune âge ! Assez tôt, mes enfants, vous serez transportées au milieu des plaisirs bruyants du monde ou des intérêts sérieux des affaires ; vos âmes neuves et intactes ne connaissent encore que des amusements naïfs et sans remords. Du jour où le monde aurait jeté le trouble parmi cette candeur, et glissé parmi cette heureuse insouciance les vanités inquiètes du succès ou les tourments plus inquiets encore de la rivalité, dès lors l'étude vous deviendrait fastidieuse, votre jeunesse serait finie, la culture de votre esprit serait avortée, et une vie escortée de soucis et accablée de chagrins commencerait pour vous.

Mes enfants, jamais l'éducation des femmes n'a été plus importante que dans ce siècle, parce que, s'il est une vérité certaine pour tous les esprits judicieux, c'est que la société dont nous faisons partie sera régénérée par les mères de famille. Vous êtes donc, mes enfants, la principale espérance de notre pays. Il faut le dire, et cette remarque est, au point de vue social, fort consolante, jamais l'éducation des femmes n'a été remise chez aucun peuple à des mains plus intelligentes, plus dévouées, plus maternelles, qu'elle ne l'est de nos jours au milieu de nous. C'est à la religieuse influence des maîtresses formées par l'Eglise, que notre patrie sera redevable d'avoir conservé à ses femmes cette grâce bénigne et enjouée,

cette politesse douce et naturelle, cette élocution facile et distinguée, ce caractère inimitable qui fait l'ornement des dames françaises aux yeux de tous les peuples; caractère, hélas ! qui menace de s'effacer partout où le siècle a voulu le composer avec ses seules maximes.

Courage donc, jeunes enfants. Répondez toujours, comme vous l'avez fait jusqu'ici, aux désirs de vos parents, aux soins empressés, au dévouement si vif et si éclairé de vos maitresses; livrez-vous avec ardeur, pendant vos jeunes années, à ce travail qui porte de si doux fruits, et qui prépare de plus éclatants succès. Nous rendrons compte à Dieu de tout ce qu'il nous a donné; l'intelligence est un domaine que nous devons faire valoir; nous n'en sommes pas les propriétaires, mais les fermiers; il ne nous est pas loisible d'en laisser dormir la culture. Un jour viendra de solennelle distribution : là, nous prendrons tous part à ce grand concours; et là aussi, j'ose le dire, il n'y aura de couronnes que pour le travail. Je ne veux pas ici glisser sur la pente et finir par faire un sermon. Mais, croyez-moi, mes enfants, la vertu est si essentiellement dépendante du travail que la couronne de lierre n'est pas sans rapport avec la couronne de l'éternité, et que les mains accoutumées à remporter des palmes sur la terre seront plus habiles à moissonner les palmes du Ciel (1).

(1) Cf. *Appendice 1* : p. 27, n° 43.

XXXIX

PREMIÈRE CONFÉRENCE

SUR LE SŸMBOLE, PRÉCHÉE LE DEUXIÈME DIMANCHE D'AVENT,
À LA CATHÉDRALE DE CHARTRES,

(1847)

Credo.
Je crois.

MONSEIGNEUR,

En remontant aujourd'hui dans cette chaire, élevée en face même des autels où réside le Dieu de vérité, et en m'agenouillant à vos pieds afin que Jésus-Christ, par le signe de votre main consacrée, ouvre lui-même ma bouche et confère à ma voix l'accent de sa divine autorité, mon âme est émue d'une impression plus profonde qu'à l'ordinaire, et le ministère que je viens remplir se rehausse et se grandit plus que jamais à mes yeux. Parce que le plus beau et le plus saint de tous les présents de Dieu, je veux dire la parole humaine, n'a jamais été plus profanée que de nos jours ; parce que, l'assujettissant à un sacrilège adultère, les hommes de ce siècle l'ont détournée de la vérité et appliquée aux mensonges et aux chimères, ah ! combien le prêtre ne trouve-t-il pas de force et de joie dans la pensée qu'il ne s'est pas donné à lui-même, mais qu'il a reçu

du Seigneur Jésus ce ministère auguste de la parole, et qu'il ne l'exerce pas pour revêtir de formes plus ou moins spécieuses de brillantes erreurs ou tout au plus des rêves généreux, mais pour enseigner et développer la doctrine éprouvée et incontestable dont le dépôt lui a été confié par le ciel.

A tous ces délires de l'esprit humain, à toutes ces théories vaporeuses et incertaines qu'un fol orgueil enfante et multiplie chaque jour, je viens, M. F., opposer avec confiance les dogmes séculaires et invariables de la foi chrétienne. Et parce que les nouveaux apôtres dissimulent, par tous les prestiges de l'art de bien dire, le crime et la faiblesse de leurs systèmes coupables et ridicules, et que l'habileté de leurs discours, si elle ne fait pas accepter leurs paradoxes, réussit tout au moins à jeter le scepticisme dans les esprits, et à les tenir en garde contre les séductions de la parole que l'on se persuade impuissante à rien prouver de certain, précisément parce qu'on l'a entendue s'attacher avec quelque succès à démontrer des faussetés évidentes; à cause de cela, M. F., je renoncerais à employer les ressources même les plus légitimes de l'éloquence, et, dans le langage le plus simple et le moins orné, je vous expliquerai les points principaux de cette confession de foi que nous appelons le Symbole des Apôtres.

Saint Jean Chrysostome a dit que le Symbole des Apôtres est « comme un lieu de refuge, un asile, un port assuré, » où l'intelligence va se reposer de tous ses écarts, se déprendre de toutes ses illusions, se prémunir contre de nouvelles surprises. M. F., si cela fut vrai au temps de saint Jean Chrysostome, combien plus de nos jours! Qui de nous n'a pas éprouvé combien la science humaine est peu fidèle à tenir ce qu'elle promet? Qui de nous, fatigué de savoir, ne comprend l'utilité de croire? Heureux,

M. F., si les déceptions de la raison nous inspirent de nous rejeter entre les bras de la foi !

Mais c'est à vous surtout, chrétiens fidèles, que mes paroles s'adresseront pendant cette suite d'instructions que je commence aujourd'hui, et qui s'achèveront lorsqu'il plaira à Dieu, entre les mains duquel nous nous sommes placé, nous et toutes nos paroles. Ce sont les titres de votre foi dont je vous développerai l'importance et la richesse. Et dès aujourd'hui, je veux vous révéler à vous-mêmes toute l'étendue d'un bonheur que vous n'appréciez pas assez peut-être ; je veux vous dire combien vous devez être reconnaissants envers l'Eglise de Jésus-Christ, qui met entre vos mains un symbole, une profession de foi. Il faut aux hommes un symbole ; et nous seuls, à proprement parler, pouvons nous flatter d'en posséder un. Le plus grand de tous les malheurs, ce serait d'être égaré par un symbole trompeur, et nous seuls avons le privilège de posséder ce symbole qui soit certainement et complètement vrai. En d'autres termes, nécessité d'un symbole ; excellence du symbole chrétien : voilà tout l'objet et le partage de cette conférence.

Vierge sainte, ah ! tandis que la foi, apportée aux hommes par votre divin Fils, subit de la part du monde et de l'enfer de si lamentables atteintes, que nos yeux en sont remplis de larmes et que notre cœur ne peut contenir sa douleur, aidez-moi à maintenir, à fortifier dans le cœur de mes frères, cette croyance parfaite qui les distingue de tous ceux qui ont abandonné la vérité. *Ave Maria.*

I. Qu'est-ce qu'un chrétien ? C'est celui qui, étant baptisé, croit et professe la doctrine chrétienne. Ainsi parle le catéchisme. Le chrétien a donc un symbole, il croit et il professe une doctrine. Et depuis le jour de son bap-

tême, il n'a cessé un instant de la croire et de la professer ; car en cet instant de doute et de perplexité de son intelligence, il n'eût plus été chrétien, il eût été infidèle.

Credo, je crois : tel est le premier engagement qui ait été formé en mon nom sur cette terre. Et l'Eglise, prenant acte de ce contrat signé par mes tuteurs spirituels, m'a mis au nombre de ses enfants, et fait entrer en participation de tous les avantages qui appartiennent aux membres de sa société sainte, et, en particulier, elle a répandu, à mon insu, dans mon âme la sainte et surnaturelle habitude de la foi.

Credo, je crois : tel a été le premier mouvement, en quelque sorte instinctif, de ma nature. Quand mon âme a commencé de s'épanouir, la règle de la croyance lui a été présentée, et elle s'y est aussitôt assujettie. La lumière révélée a été accueillie tout d'abord par mon intelligence, ou plutôt par mon cœur, comme la lumière du soleil par mes yeux ; et, antérieurement à tout examen et à toute analyse, j'ai cru comme j'ai vu, me confiant également à la mystérieuse Providence qui, après m'avoir jeté sur cette terre, ne voulant pas me laisser le soin de chercher et de trouver la lumière, tout d'un coup éclairait les yeux de mon esprit par le symbole de la foi, comme elle avait éclairé ceux de mon corps par les rayons du soleil. Et ma foi, qui n'était d'abord qu'une disposition et une habitude infuse, est devenue un acte de mon âme et une adhésion de ma nature.

Credo, je crois : tel fut le premier tressaillement, le premier triomphe de mon intelligence développée par la réflexion et le raisonnement. Sitôt que l'horizon de ma pensée s'est agrandi et que j'ai pu observer et comparer autour de moi, j'ai vu que cette autorité paternelle de laquelle j'avais accepté ma croyance n'était rien autre chose, dans le plan providentiel, qu'une Eglise domestique en

communion et en rapport avec l'Eglise sainte, universelle, dont l'autorité s'exerce sur toute la terre et se perd dans l'origine des siècles; et ma foi, raisonnable dès le principe, a été désormais raisonnée.

Credo, je crois : telle est, chaque jour, la conséquence que je tire de toutes les connaissances que j'acquiers et de toutes les études auxquelles je me livre. Depuis que j'ai pu penser virilement et approfondir la nature même des choses, depuis que j'ai pu peser les objections et les réponses, méditer le pour et le contre, j'ai vu que mon symbole n'avait jamais été seulement effleuré par aucun argument victorieux ; j'ai reconnu que l'esprit humain était si faible par lui-même, qu'il s'était traîné d'erreur en erreur toutes les fois qu'il n'avait pas accepté pour règle de sa raison la règle même de la foi ; et j'en suis venu à ce point que je ne daigne pas même accorder une valeur scientifique quelconque à toute proposition contredite par mon symbole. Je croyais avant de savoir ; mais, depuis que je sais, il me serait impossible de ne pas croire.

Credo, je crois. Et la certitude de ma foi possède un caractère qui ne se trouve dans aucune de mes autres convictions. Ce que je sais par ma raison, par le témoignage de mes sens ou de mes semblables ; ce que je sais le plus indubitablement, je ne le sais néanmoins que d'une certitude humaine. Mais ce que je sais par la foi, repose sur la parole de Dieu et sur la véracité divine elle-même ; et le sentiment intime qui m'incline vers cette croyance est encore un effet et un mouvement de la grâce divine.

Credo, je crois : c'est dans cette parole qu'est toute ma force, toute ma joie, toute mon espérance. Si je préfère mon sort à celui de plusieurs autres de mes frères, c'est qu'ils ne croient pas, et que je crois. Ils cherchent, et moi j'ai trouvé ; ils désirent, et moi je possède. Et comme j'ai

cru toujours, croire est pour moi une seconde nature ; la foi a pris le gouvernail de ma raison, elle est devenue le principal renfort de mon âme ; je crois comme je respire, sans effort, et je dirais même sans mérite, si ce n'en était un d'avoir acquis cette facilité et presque cette nécessité de croire, pour moi.

Je crois ; et si, en formant la supposition d'une alternative impossible, vous me demandiez le sacrifice de ma foi ou celui de ma science, à l'instant, et sans hésiter, j'abandonnerais la science pour conserver la foi ; et à vrai dire, j'aurais peu à regretter, car si je devais rendre compte de ce que les lettres humaines et la philosophie ont ajouté pour moi à la somme de vérités que l'Eglise m'avait enseignées dans le Symbole des Apôtres, je serais embarrassé pour répondre ; et, surtout par rapport à l'ordre moral, aux peines et aux vicissitudes de la vie présente, aux questions, aux mystères de la vie à venir, je n'ai pas moins expérimenté la stérilité de la science que l'efficacité de la foi.

Je crois donc, *Credo* ; et le symbole de ma foi est mon premier bien et mon plus précieux trésor. Périssent tout le reste, pourvu que ma foi me demeure ! Je suis assez riche, si je crois : *Credo*.

Ainsi parle le chrétien, M. F. ; ainsi parle l'enfant de l'Eglise catholique. Il a ce qui manque aux hérétiques, du moins à ceux de ces derniers temps ; il a ce qui manque aux incrédules et aux raisonneurs de notre siècle ; il a un symbole, une règle de croyance. Aussi l'enfant de l'Eglise est fort, parce qu'il a ce point d'appui ; et les hommes du siècle sont faibles, parce qu'ils ne l'ont pas. Suivez-moi avec attention.

Je ne m'attache pas ici, M. F., à définir littéralement ce que c'est qu'un symbole, ni à établir les différentes significations grammaticales de cette expression. Je me con-

lente de dire avec saint Augustin que, pour nous, le symbole c'est la règle principale de notre croyance, c'est un abrégé renfermant en quelques mots toutes les vérités fondamentales et nécessaires. Or, que l'intelligence humaine ait besoin d'être fixée par un symbole ainsi défini, c'est ce qu'il est facile d'établir.

Il ne s'est jamais produit à cet égard que deux sentiments dans le monde. Le premier est celui du genre humain presque tout entier. Le second est à peu près exclusivement propre aux hérétiques et aux sophistes des derniers siècles.

Tous les hommes avaient cru dans tous les temps que Dieu, en vertu de sa souveraine sagesse, devait à sa créature intelligente de ne pas lui laisser à elle-même le travail long et difficile de la recherche de la vérité. L'enfant, à son entrée dans le monde, y trouve à la fois et sa nourriture nécessaire à son existence, et la main qui lui offre cette nourriture. L'enfant croit à sa mère, il accepte d'elle, sans raisonner, les aliments qu'elle lui présente. Et si l'enfant ne devait accepter de nourriture que quand il sera capable de discerner par lui-même et d'analyser les propriétés de cette nourriture provisoirement, il commencerait par mourir.

L'Esprit-Saint a dit que le juste vit de la foi. Cette proposition est susceptible d'être beaucoup plus étendue : ce n'est pas seulement l'homme surnaturel et spirituel, c'est l'homme physique et matériel lui-même, c'est l'homme tout entier qui ne vit que de la foi. Et je ne parle pas seulement de l'enfant, je parle de l'homme à tous les âges ; réfléchissez-y, et vous verrez que si l'homme voulait connaître par lui-même l'essence intime des choses avant d'en faire usage, cet homme devrait renoncer à l'étude, à la société, je dis plus, à la vie. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous vieilliez, soit que vous dormiez,

quoi que vous fassiez, homme de science ou de plaisir, dans la santé comme dans la maladie, partout et toujours je vous vois condamné par la nature à faire l'acte de foi humaine. L'homme individuel, l'homme social, l'homme savant, n'est possible qu'à cette condition ; et il n'est pas une seule circonstance de la vie, où l'homme ne soit forcé de dire : *Credo*, je crois.

Or, l'éducation et la vie surnaturelle de l'homme ne saurait différer de son éducation et de sa vie naturelle. Impossible que Dieu abandonne à l'examen et aux recherches d'une intelligence faible et naissante le soin de se créer à elle-même ses croyances et son symbole.

Sous prétexte de respecter l'indépendance et la liberté de la raison individuelle, s'abstenir de lui enseigner le symbole des vérités célestes, c'est condamner cette raison à ignorer, à douter, c'est la réduire à végéter et à mourir. La raison humaine, au moment où elle s'éveille, doit donc trouver auprès d'elle et à sa disposition un corps, un ensemble de vérités religieuses ; et cette nourriture de l'âme doit lui être offerte, ainsi que la nourriture du corps, par une main que la Providence ait chargée de cette mission et de ce ministère. Il y a plus, ce n'est pas seulement l'enfant ; ici encore, c'est l'homme de tous les âges qui a besoin de recevoir de la société préposée aux intérêts spirituels, c'est-à-dire de l'Eglise, le symbole de ses croyances. L'expérience est là pour le prouver ; toutes les investigations privées de la raison n'ont jamais abouti qu'à des divergences. Plus les hommes ont cherché, plus ils se sont égarés. L'histoire contemporaine va nous instruire à cet égard.

Dans tous les temps, je l'ai dit, toutes les sociétés humaines avaient cru, avaient enseigné que l'éducation de l'homme spirituel, aussi bien que l'éducation de l'homme physique, est essentiellement traditionnelle et sociale. Par-

fois, ainsi que je l'observerai plus tard, il y avait eu erreur dans l'application ; parfois celle qui se donnait pour la mère était une marâtre, et ce qu'elle donnait pour le pain était du poison. Mais partout au moins le principe était le même, partout on enseignait que la vérité se transmettait d'une génération à l'autre par les symboles ; et les sociétés qui transmettaient des symboles erronés ou incomplets, s'attribuaient au moins à elles-mêmes le droit de les transmettre et de les faire accepter.

Par exemple, les diverses sectes qui se séparèrent de l'Église catholique, pendant les quinze premiers siècles, eurent tort sans doute de se donner pour l'Église véritable ; mais au moins, se donnant pour l'Église véritable, croyaient-elles posséder un symbole et avoir le droit de l'imposer. A cet égard, elles n'étaient ni moins exigeantes ni moins dogmatiques que la société dont elles s'étaient malheureusement détachées. Il y a plus, et jusqu'au jour où les hommes nés au sein de ces sociétés peuvent reconnaître qu'ils ont adhéré à une autorité faillible et trompeuse, tant que dure leur bonne foi, aux yeux de Dieu, ils peuvent appartenir à l'Église véritable, parce qu'en droit ils ont raison d'adhérer à une autorité, et qu'en fait ils ignorent invinciblement, je le suppose, l'incompétence de l'autorité qui s'est présentée à eux dès leur entrée en ce monde. Tout l'univers donc avait reconnu le principe d'autorité doctrinale.

Tout à coup, un principe nouveau fut énoncé en ce monde. Un homme et une secte, puis plusieurs hommes et plusieurs sectes parurent, qui, au milieu de mille dissentiments, s'accordèrent à renverser la voie de tradition et d'autorité, et firent dépendre la vérité religieuse du libre examen et de l'interprétation individuelle de chacun. Cette secte nouvelle, et chacune de ces sectes, se donna

pour l'Eglise véritable, mais sans s'attribuer et se reconnaître, en principe du moins, le droit de commander et de rien imposer à l'intelligence. Eglise d'un nouveau genre, elle n'établit constamment et uniformément qu'un seul dogme, savoir, que e nulle autorité ici-bas ne peut imposer un dogme, mais que la raison de chacun est juge du dogme. Les disciples de cette société n'apprent d'elle à réciter d'autre symbole que celui-ci : Je crois en moi.

Ce n'est pas qu'effrayées des écarts extrêmes de la pensée individuelle, ces sectes, après avoir inauguré le principe du libre examen, n'aient entrepris elles-mêmes de le restreindre dans certaines limites. On les vit se mettre à l'œuvre : synodes, formulaires, confessions, symboles, on vit reparaître, sous la loi impérieuse de la nécessité, tous les actes d'autorité et d'intolérance doctrinale que l'on avait condamnés dans l'Eglise orthodoxe. Mais la parole d'émancipation avait été prononcée, et il était impossible de la rétracter. Interpellés sur la valeur des synodes, des confessions, des formulaires, les docteurs, forcés dans leur dernier retranchement, étaient obligés de répondre que tout cela, en définitive, n'avait qu'une valeur humaine, et devait céder devant la conviction, plus sensée peut-être, du moindre particulier ; et tous les symboles péniblement concertés s'évanouissaient devant le fatal symbole : Je crois en moi.

Le grand Bossuet descendit dans la lice, et, avec sa dialectique formidable, il montra que *l'indépendantisme* (je répète le mot adopté dans cette célèbre controverse), que *l'indépendantisme* le plus monstrueux était néanmoins le plus logique dans les principes de la Réforme ; que c'était un premier attentat contre la liberté de l'homme que de l'engager envers Jésus-Christ par le baptême avant de l'avoir consulté, et qu'à ce titre les anabaptistes n'é-

taient que conséquents ; que l'état naturel et régulier de l'enfant et de l'adolescent par rapport à la religion devait être celui de l'ignorance et de l'infidélité : déductions rigoureuses, mais effroyables, devant lesquelles le protestantisme reculait encore.

Mais un demi-siècle s'était à peine écoulé, et ce même protestantisme, voilé sous un autre nom, avouait et réclamait lui-même hautement ces conséquences. Le sophiste de Genève voulait que son Emile n'entendît pas parler de religion, avant que son raisonnement fût assez formé pour décider en maître. Et des livres des sophistes le principe de l'indépendance absolue de la raison humaine passa dans les lois, et des livres et des lois il passa dans les mœurs. Et ce qu'on peut affirmer aujourd'hui, après avoir regardé, écouté ce qui se passe, se dit parmi les hommes, et ce qui établit le mur de séparation entre les erreurs du siècle passé et celles du siècle présent, c'est que le monde moderne est tout entier fondé sur la prétention à l'infailibilité individuelle, c'est que chacun est à soi-même sa règle de foi, c'est que la société nouvelle n'a d'autre symbole que celui-ci : Je crois en moi ; ce qui signifie qu'elle n'a pas de symbole.

Or, je l'ai dit et je répète, parce que nous, chrétiens, avons un symbole, une règle uniforme de croyance, à cause de cela, malgré notre minorité apparente, nous sommes forts et nombreux. Et parce que les enfants du siècle n'ont pas de symbole, à cause de cela, et malgré leur nombre apparent, ils sont faibles et isolés. Quand nous nous assemblons, nous autres chrétiens, c'est pour prouver au monde que nous nous entendons ; quand ils se rassemblent eux, c'est pour donner le spectacle de leurs divisions. De là, au sein de la société dont nous faisons partie, un contraste frappant que l'on ne saurait assez faire remarquer.

Entrez dans le temple où sont réunis les chrétiens :

vous voulez savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils croient ; vous voulez connaître leur programme, comme vous dites. Écoutez... toutes les bouches vont s'ouvrir à la fois et chanter avec l'accent de la conviction : Je crois. Toutes les bouches, celle du vieillard et de l'enfant, du magistrat et de l'artisan, du prêtre et du fidèle, du savant et de l'ignorant, vont répéter les douze articles de la foi. Appelez dans ce temple tous les disciples de Jésus-Christ, convoquez-y tous les siècles et tous les pays chrétiens, vous n'entendrez pas une dissonance ; toutes les bouches rediront la même profession. Le symbole des Apôtres est leur programme universel. Donc, sur le frontispice de ce temple où sont rassemblés les enfants de Dieu, écrivez cette parole de la Genèse : *Ecce unus est populus, et unum labium omnibus* : Il n'y a ici qu'un peuple, qu'une lèvre, qu'un même engage.

Au sortir de ce temple, entrez dans une des grandes assemblées quelconques des hommes du siècle. Ils se sont réunis pour conférer sur les plus graves intérêts de la société, de la morale privée et publique. Vous voulez savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils croient ; vous voulez connaître leur programme. Écoutez... mais quelle incohérence ! que d'avis divers ! que d'opinions contradictoires ! Les sentiments se croisent, se heurtent, s'entre-choquent ; c'est un combat, une mêlée. Les flux de paroles ne laissent après eux en se retirant que des systèmes gisant et mutilés. Si vous avez voulu constater de vos yeux le progrès le plus incontestable du dix-neuvième siècle, je veux dire le phénomène de la divisibilité de la pensée humaine à l'infini, l'expérience aura réussi au gré de vos désirs. Et si vous convoquiez à cette réunion un plus grand nombre d'assistants, vous multiplieriez d'autant les dissidences. Il y a autant de symboles que de passions. Le programme de chacun n'est le programme d'au-

cun autre. Donc sur le frontispice de cette assemblée des enfants du siècle, gravez cette autre parole de l'Écriture : Babel, c'est-à-dire confusion : *Et idcirco vocatum est nomen ejus Babel, quia confusum est ibi labium universæ terræ.*

Non, M. F., les enfants de ce siècle ne s'entendront jamais, si ce n'est dans leurs instincts de destruction et de haine. Pour bâtir et réformer, ils ne s'entendront pas, parce qu'en fait ils n'ont pas de symbole commun, et parce qu'en droit, et avec les principes de l'hérésie et de la philosophie modernes, ils n'en peuvent pas avoir. Et comment rapprocher les esprits là où le lien de l'unité manque essentiellement ? Comment corriger le dérèglement là où il n'existe pas et où il ne peut pas exister de règle ? M. F., l'alternative est rigoureuse : il faut rétrograder jusqu'au néant, ou revenir jusqu'au symbole de la foi chrétienne. Dans le domaine des idées, la terre ferme ne se trouve que là ; partout ailleurs ce sera le sable mouvant des opinions et le sol incertain du doute, du doute avec tout son cortège d'angoisses privées et de malaise public. Je le répète, tant que nous n'aurons pas tous pour point de départ un symbole religieux, tant que nous ne serons pas fixés par un formulaire venu du ciel, qui enchaîne nos intelligences concernant les choses divines, impossible d'espérer entre nous un accord et un concert quelconque concernant les choses humaines.

J'ai suffisamment montré la nécessité d'un symbole ; je veux ajouter en quelques mots un aperçu général sur l'excellence de notre symbole chrétien : objet d'une deuxième réflexion.

II. Excellence du symbole chrétien, si je le considère en lui-même et dans son contenu ; si je le considère dans son origine et dans ses auteurs ; si je le considère dans son mode de transmission et dans la société qui me l'explique.

Et d'abord en lui-même et dans son contenu. Mes Frères, vous et moi, n'avons-nous pas versé des larmes d'attendrissement, quand, à certains jours où la grâce divine et l'esprit d'onction et de prière agissaient plus puissamment sur notre cœur, nous avons le bonheur de chanter en société de tous nos frères, sous les voûtes de ce temple magnifique, le triomphant symbole de notre croyance? Non, après l'incomparable joie de contempler face à face les réalités divines au sein de la gloire, je ne sache pas qu'il y ait au monde une volupté comparable à la sainte volupté de confesser solennellement, ici-bas, par la foi, toutes les vérités que le ciel adore dans l'extase de l'amour.

Arrêtons-nous, mes Frères, à une courte analyse de ce symbole ; je m'attache à celui que l'Eglise nous fait chanter avec le plus de solennité, et qui n'est qu'un développement du Symbole des Apôtres, un Dieu unique, et dans le sein de cette indivisible unité, la société du Père, du Fils et de l'Esprit ; un Dieu seul, sans être néanmoins solitaire, et dont la nature essentiellement une se concilie avec la trinité de personnes. Quels mystères sublimes et inénarrables ! Puis, à ces trois personnes divines et éternelles correspondent dans le temps trois grandes manifestations.

« Je crois en Dieu le Père, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles » : quelle peinture à grands traits ! Que de choses en deux mots ! Dieu, auteur de toute la création visible et de toute la création invisible ! Qui dira toute l'étendue de cette seconde moitié des œuvres du Tout-Puissant ? Toutefois, ce n'est là que la moindre des opérations divines. Le tableau se déroule.

« Je crois en un Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. » Entendez l'histoire de sa génération éternelle. « Il est né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière

de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non point fait, consubstantiel au Père. » Adorez, en passant, ce mot consubstantiel ; l'Eglise l'a conquis au symbole par des flots de sang.

Mais tout à coup le langage change, les mystères deviennent plus touchants. Nous étions tout à l'heure dans les cieux, et nous célébrions, par une poésie qui est le chef-d'œuvre de l'alliance du simple et du sublime, l'engendrement du Verbe avant l'aurore. Maintenant, nous quittons avec lui ces hauteurs ; car, « à cause de nous, humbles créatures : *Qui propter nos homines*, à cause de nous, hommes, et pour notre salut, il est descendu des cieux. » Retenons nos larmes, si nous le pouvons, mes Frères, en entendant ce récit du revêtissement humain de la personne du Verbe : et, prenant l'enveloppe de la chair, s'unissant à un corps produit par le concours de la toute-puissance d'en haut et de la plus parfaite pureté de la terre, à un corps formé par l'action de l'Esprit-Saint et de la substance de la Vierge Marie ! « *Et homo factus est* : Il s'est fait homme ! » En disant cette parole, mes Frères, par la pensée nous sommes tous à genoux. C'est un mystère que l'on adore et que l'on ne commente pas. Mais attendez : du ciel où il était Dieu de Dieu, lumière de lumière, nous sommes descendus à la crèche où il naît, enfant de la Vierge.

Si grande que soit la distance qu'il a franchie, les mains dans lesquelles nous le voyons reposer sont si pures, si célestes, que nous oublions aisément pour lui le resplendissant éclat du sein paternel. La transition qui se prépare est plus brusque et plus douloureuse : des bras de Marie dans les bras de la Croix : *Crucifixus etiam pro nobis*. Il a souffert, il est mort, mort sur une croix, et il a été enseveli. Et comme il ne s'était fait homme à cause de nous, *propter nos homines*, qu'afin de mourir également pour

nous, *crucifixus etiam pro nobis*, comme son incarnation avait pour but notre rédemption, si court que doive-êtré l'abrégé de notre foi, le crime déicide qui a consommé le sacrifice de Jésus, y sera signalé par un nom propre, comme la virginité féconde qui lui a donné le jour; nous saurons qu'il est né de Marie, et qu'il a souffert sous Ponce-Pilate; car ces deux noms si disparates, ces deux seuls noms historiques, jetés par le symbole, l'un à l'amour, l'autre à l'exécration de tous les siècles, nous apprendront une vérité dont le spectacle des choses humaines nous rend la connaissance fort utile et fort consolante, savoir que la monstrueuse perversité humaine sert, malgré elle, les desseins du Tout-Puissant, comme la plus exquisite vertu.

Et resurrexit tertia die. « Après trois jours de défaite apparente, il s'est relevé de la tombe, ainsi qu'il avait été annoncé par les Ecritures; puis il est remonté aux cieux, où il est assis à la droite de son Père, d'où il reviendra une seconde fois dans la gloire pour juger tous les hommes; et son règne n'aura point de fin. » Si la séraphique Thérèse était dans cet auditoire, elle m'arrêterait à cette parole et me demanderait la faveur de la savourer dans un saint ravissement : *Cujus regni non erit finis.*

Mais une troisième manifestation non moins admirable, non moins nécessaire, nous est révélée. « Je crois à l'Esprit saint et vivificateur, qui procède du Père et du Fils, et qui, avec le Père et le Fils, mérite une même adoration et un même tribut de louanges. » Voilà le dogme éternel sur la personne de l'Esprit-Saint; mais sa mission temporelle est racontée ensuite. C'est lui qui a parlé par les prophètes et qui se cache en quelque sorte sous l'écorce de toutes les syllabes des Livres saints; c'est lui qui assiste et qui inspire, c'est lui qui éclaire et qui anime l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique; c'est lui qui, au

sein de cette Eglise, forme un lien sacré entre toutes les âmes justes ; c'est lui qui, comme au commencement il était porté sur les eaux pour les féconder et en faire sortir le monde de la nature, ne cesse de planer sur les piscines mystérieuses de la grâce par lesquelles l'Eglise purifie, sanctifie et dépose dans les corps eux-mêmes un germe de résurrection, jusqu'à ce que, pour les corps et pour les âmes, commence la vie du siècle futur qui n'aura point de fin. *Amen.* Ainsi soit-il !

Mes Frères, je vous le demande, où trouverez-vous, sous le soleil, rien qui ressemble à cette magnifique profession de foi ? Toute la grandeur, toute la simplicité, toute la majesté des Ecritures n'est-elle point comme ramassée dans cet abrégé élémentaire de la doctrine chrétienne ? Que reste-t-il à savoir, après que l'on sait ce symbole ? Avec lui, l'homme ne se trouve-t-il pas parfaitement orienté en ce monde ? Le point de départ, c'est Dieu, créateur du ciel et de la terre ; le but, c'est la vie du siècle à venir ; la voie, c'est Jésus-Christ, venu au milieu de nous ; le véhicule, le char, c'est l'Esprit-Saint, vivifiant sans cesse l'Eglise qui offre et applique à nos âmes le remède du salut.

Encore une fois, je vous le demande, mes Frères, ce symbole ne porte-t-il pas en lui-même les caractères évidents de son principe surhumain ? Chez aucun peuple du monde, sous les voûtes d'aucun temple ou les portiques d'aucune école, un pareil corps de vérités fut-il jamais récité par aucune bouche savante ? Que de choses le divin Platon a toujours ignorées, et que ce symbole enseigne à l'enfant et au villageois le moins instruit ! Non, ce n'est pas, ce ne peut pas être ici un système d'invention, de fabrication purement humaine. L'homme n'a jamais parlé ce langage. Si vous voulez imposer à ma raison un mystère plus inexplicable mille fois que tous les mystères renfermés dans

le symbole, condamnez-moi à croire que ce symbole n'est qu'un ouvrage d'esprit rédigé par un philosophe, ou composé par une assemblée de sages. Cette supposition, ma raison n'y voit pas seulement un mystère, elle y voit une impossibilité. Aussi j'ai dit en second lieu : excellence du symbole chrétien, si on l'envisage dans son origine et dans ses auteurs.

Ce qui résulte des monuments les plus incontestables et les plus incontestés, même des hérétiques, à part quelques rares et tardives exceptions, c'est que les douze Apôtres de Jésus-Christ, avant de se partager le monde, s'assemblèrent pour fixer dans un formulaire court et précis les points principaux de la doctrine qu'ils avaient apprise du divin Maître, et qu'il leur avait commandé de prêcher à toutes les nations. Le Symbole des Apôtres est donc l'œuvre du premier et du plus œcuménique de tous les conciles. C'est, en quelque sorte, le lendemain de l'effusion visible de l'Esprit-Saint dans leurs âmes, c'est quand la voix de Jésus-Christ retentissait encore à leurs oreilles, que les Pères de l'Église chrétienne jetèrent tous de concert cette base fondamentale et invariable de la foi catholique.

Les Évangiles ne devaient être écrits que dans le cours du siècle qui s'achevait. Mais l'Église, qui pouvait se passer de l'Écriture, ne pouvait se passer d'un symbole. S'ils n'emportèrent avec eux le récit de Mathieu ni de Marc, de Luc ni de Jean, les premiers prédicateurs des peuples emportèrent tous le symbole. Et ce symbole suffisait, car l'œuvre des douze Apôtres renfermait à l'avance toute la substance des quatre Évangiles. Aussi le même saint Irénée, qui nous apprend que de son temps des peuples tout entiers, convertis à la foi chrétienne, ignoraient encore l'existence des Évangiles, nous affirme d'autre part que nulle partie de l'Église, quoique dispersée jusqu'aux extré-

mités du monde, n'est étrangère à la foi reçue des Apôtres, et qui consiste à croire en un Dieu, Père tout-puissant, et en un Jésus-Christ, Fils de Dieu, incarné pour notre salut, et en un Saint-Esprit qui a annoncé par les prophètes les mystères divins.

J'abrège le texte du saint docteur, mais il en résulte que si des peuplades chrétiennes tout entières ont pu ignorer impunément l'Évangile, aucune n'ignora jamais le symbole, parce que le symbole est aussi ancien que la prédication apostolique la plus reculée et la plus primitive.

Voilà donc, M. F., le symbole reçu de la tradition des Apôtres avant l'Évangile confié à l'écorce des lettres et des syllabes. Voilà, non point par un raisonnement métaphysique, mais par un fait chronologique et positif, la préexistence de l'Église sur les Écritures. Voilà l'autorité du corps enseignant s'exerçant dans la plus haute infailibilité et dans la plus grande plénitude de sa puissance, antérieurement à l'existence des livres inspirés. Ce qui jette du jour sur les matières les plus délicates de nos controverses avec l'hérésie, et ce qui me conduit à ma dernière considération : excellence du symbole chrétien et catholique, si je le considère dans son mode de transmission et dans l'autorité qui me l'explique et au besoin me le développe. Un dernier moment d'attention.

Que l'hérétique, tenant l'Écriture en sa main, s'élève contre l'Église et oppose à l'interprétation authentique du livre sacré sa propre interprétation : assurément, c'est là un désordre évident et dont il est facile de démontrer le vice par des arguments irrésistibles. Mais quand il serait aussi vrai qu'il est faux que l'Écriture, qui, après tout, n'est pas l'œuvre de l'Église mais celle de Dieu lui-même, peut être entendue par chacun dans son véritable sens, avec le secours de Dieu seul, et sans l'intervention de l'Église, l'erreur, en dehors de l'Écriture, trouverait en-

core un éternel contradicteur dans le symbole. Le symbole, lui, n'appartient pas aux livres sacrés, mais il est l'œuvre de l'Eglise, œuvre essentiellement distincte des Ecritures, œuvre si éminemment traditionnelle que, pendant plus de six siècles, il n'a été permis à aucun particulier de l'écrire autre part que dans son esprit et dans son cœur, sous peine d'être rejeté par l'Eglise; ainsi que le témoignent en particulier saint Jean Chrysostome, saint Jérôme et saint Pierre Chrysologue. L'enseignement de l'Eglise, M. F., est à la parole de Dieu ce que l'écho est à la voix, mais un écho fidèle et infaillible. Tel est le symbole.

C'est par le symbole, et non par les Ecritures, que l'Eglise nous a introduits dans son sein. Sur notre berceau, comme sur le berceau du christianisme, ce qui a retenti, c'est le symbole. Avant de nous donner le baptême, l'Eglise a exigé de nous la récitation de son symbole, et nullement la lecture et l'intelligence des livres sacrés. L'Évangile est pour les doctes, le symbole est pour tous. En fait, beaucoup de chrétiens ne connaîtront jamais les Écritures; tous doivent savoir le symbole. Mais si c'est par le symbole que l'univers a été fait chrétien, et que chacun de nous encore est fait chrétien, et si le symbole est l'œuvre, la propriété, la chose de l'Église, il en faut conclure que nul ne peut rester chrétien qu'en adhérant au symbole de l'Église, tel que l'Église l'entend, tel qu'elle l'explique, tel qu'elle le développe. Car, qu'un particulier veuille mieux entendre que l'Église la parole de Dieu, c'est assurément une prétention insoutenable; mais qu'il veuille mieux entendre que l'Église le symbole, c'est-à-dire l'enseignement même de l'Église, c'est une prétention absurde et que le simple énoncé des termes condamne. Qu'importe donc que l'hérétique récite mot à mot le même symbole que moi, si chaque syllabe de ce symbole a

pour lui une signification arbitraire? La lettre du Symbole des Apôtres peut se trouver entre toutes les mains; l'esprit, le sens du Symbole des Apôtres ne se trouve que dans l'Église apostolique.

Et voilà, M. F., le caractère admirable du symbole tel qu'il arrive à nous, enfants de l'Église. La transmission se fait par la même autorité infallible qui a décrété le symbole lui-même. A Nicée, à Constantinople, c'est le collège des successeurs des Apôtres, qui développe contre Arius, contre Macédonius, l'œuvre du collège apostolique. Toutes les professions, tous les formulaires successivement imposés par les conciles et par l'Église, c'est toujours l'autorité apostolique maintenant, par des appendices nécessaires, la première et naturelle sincérité du symbole apostolique. Tous ces milliers de pontifes, de docteurs, en communion avec l'Eglise, et qui, dans leurs catéchèses et leurs homélies, interprètent, expliquent le symbole aux candidats de la foi et aux néophytes, c'est toujours la succession apostolique transmettant jusqu'à nous, de main en main, la formule vivante de la foi apostolique. De telle sorte que moi, enfant de l'Église, j'ai sur les hérétiques le privilège que je ne récite pas seulement le Symbole des Apôtres, mais que je le récite avec les Apôtres et comme les Apôtres. J'eusse été au milieu d'eux le jour où ils promulguèrent le symbole, je l'eusse reçu de leurs mains, que je ne l'eusse pas compris autrement que je ne le comprends aujourd'hui que je le reçois des mains de l'Eglise. Dix-huit siècles n'ont passé sur mon symbole, à moi, que pour l'éclairer, le commenter, le développer; jamais pour l'altérer ni le modifier.

Réjouissons-nous donc, M. T. C. F., de la faveur innarrable que le ciel nous a accordée de posséder un symbole, et de le posséder dans toutes les conditions de la

plus parfaite et de la plus entière vérité. D'autres que nous récitent ce symbole ; mais pourquoi faut-il qu'ils boivent la mort aux sources mêmes de la vie, ou du moins qu'ils y puisent la vérité incomplète et altérée, et que l'erreur se glisse dans leurs esprits sous le tranchant même de ce glaive qui, placé entre les mains de l'Eglise, a toujours suffi, disait le grand pape saint Léon, à exterminer toutes les erreurs ? Mes Frères, aimons, chérissons notre symbole. Dans la liturgie des siècles primitifs (et il reste encore quelque chose de cet usage dans les cérémonies du baptême des adultes), l'évêque lui-même prononçait distinctement jusqu'à trois fois le symbole, afin que le catéchumène qui se présentait pour le baptême, pût achever ainsi de l'apprendre et le répéter ensuite ; ce qui s'appelait, de la part de l'évêque, *livrer le symbole*, *tradere symbolum*, et de la part du candidat, *rendre le symbole*, *reddere symbolum*.

Et je veux, M. F., avant de descendre de cette chaire, laisser un instant la parole à saint Augustin. « Tant que vous ne saurez pas votre symbole, disait ce docte pontife, vous ne pourrez pas être admis aux assemblées de l'Eglise... Et lorsque vous saurez votre symbole, récitez-le tous les jours pour ne le point oublier ; récitez-le le matin à votre lever, le soir à votre coucher... Souvenez-vous qu'il ne vous est permis de l'écrire que sur les tables de votre cœur... *Rendez* votre symbole, rendez-le au Seigneur, et ne vous laissez point de le réciter.

« N'objectez point : je l'ai dit hier, je le dis aujourd'hui, je le dis tous les jours, je le sais bien, j'en suis pleinement instruit... Non, rappelez-vous sans cesse votre foi, regardez-vous vous-même dans votre symbole comme dans votre miroir ; voyez si vous croyez véritablement et pratiquement tout ce que vous faites profession de croire. Cherchez tous les jours votre consolation et votre joie

dans cette épreuve de votre foi. Que votre symbole soit votre richesse, qu'il soit un vêtement dont vous aimiez à vous parer tous les jours. Tous les jours vous revêtez votre corps; faites de même pour votre esprit, en récitant le symbole. Notre foi est en même temps et l'habit qui nous couvre, et la cuirasse qui nous défend; l'habit qui nous couvre contre la nudité et la confusion, la cuirasse qui nous défend contre nos ennemis et toutes leurs attaques.

« Ce n'est, ajoute le saint docteur, ce n'est que dans le ciel que nous ne ferons plus usage du symbole, parce qu'il n'y aura plus de lieu à la foi, et que la vue de Dieu y sera la récompense de la foi même. » C'est ce que je vous souhaite, M. F., avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I*: p. 28, n. 46. — *Avertissement*, p. XXVI.

XL

DEUXIÈME CONFÉRENCE

SUR LE SYMBOLE, PRÊCHÉE LE III^e DIMANCHE D'AVEUT,
A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

(1847)

Credo in Deum.

Je crois en Dieu.

MONSEIGNEUR,

Un des titres les plus glorieux qui aient jamais été attribués à une simple créature, c'est assurément celui que les saintes Écritures donnent au prophète de l'ancienne loi et au prêtre de la loi nouvelle, quand elles l'appellent *homme de Dieu : Vir Dei : Tu autem, o homo Dei*. Il est donc vrai qu'au milieu des hommes, qui lui appartiennent tous, mais qui sont trop portés à l'oublier et à le méconnaître, Dieu a voulu avoir *ses hommes*, chargés de rappeler sans cesse son nom et de défendre ses droits.

Pareils à ces consuls, à ces chargés d'affaires, envoyés dans les pays barbares par quelque grande nation qu'ils représentent, le prophète, le prêtre, sont ici-bas, parmi des peuples trop souvent infidèles, les représentants de Dieu et les chargés d'affaires de cette grande puissance.

Or, combien les fonctions de ce magnifique consulat sont devenues ingrates et laborieuses ! Le nom du Roi, notre maître, est à peine resté dans le souvenir de la nation près de laquelle il nous envoie ; son rang de préséance lui a été ravi, son étendard est menacé de ne plus flotter bientôt sur cette côte inhospitalière ; ses droits, que dis-je ? son existence même, sont révoqués en doute, et l'on n'attend que quelques jours encore pour s'armer contre lui de la prescription et déclarer sa cause perdue.

Ambassadeurs indolents ou infidèles, est-ce qu'en de telles circonstances nous garderons le silence ? Est-ce que nous verrons avec indifférence le nom de notre auguste Souverain tomber dans l'oubli ? Est-ce que nous ne relèverons pas son drapeau gisant dans la poussière ? Est-ce que nous cesserons un seul instant de parler, de protester, de négocier, jusqu'à ce que le rang glorieux qui lui appartient lui ait été rendu ? Non, mille fois non. Et si c'est son existence même qui est mise en question, c'est à cette vérité fondamentale que nous nous attacherons d'abord.

Mais, quoi donc ? me dites-vous ; est-ce que notre siècle est un siècle d'athéisme ? y a-t-il jamais eu de véritables athées ? et si la génération qui nous a précédés a eu la faiblesse de simuler cette horrible doctrine, ne peut-on pas assurer que toute polémique à cet égard n'inspire aujourd'hui que du dégoût et de l'horreur ? Expliquons-nous, M. F.

Saint Augustin a dit, en parlant des athées, que c'était une espèce d'hommes fort rare : *Rarum hominum genus est*. Et quand Bossuet a parlé de ces « insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par qui subsiste toute la nature », il a ajouté : « La terre porte peu de tels monstres ; les idolâtres même et les infidèles les ont en horreur. Et, lorsque dans la lumière du christianisme, on

en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable ».

Mais le même saint Augustin et le même Bossuet, qui admettent à peine l'existence de l'athéisme spéculatif et réfléchi, et qui le rangent parmi les exceptions et les monstres, nous avertissent « que les passions, qui dérèglent le cœur, aspirent à nier la règle souveraine qui les condamne » ; et surtout « que les hommes qui se laissent tyranniser par les sens et par la matière, finissent par croire que tout ce qui n'est pas sensible n'est pas réel, et que ce qu'on ne voit ni ne touche n'est qu'une ombre et un fantôme ». De là un athéisme de pratique et de routine, plus déplorable encore peut-être que l'athéisme de conviction. C'est cette dernière plaie, M. F., qui ravage aujourd'hui le monde.

Que la lecture des livres sophistiques du siècle passé ait laissé dans quelques esprits certains doutes, certaines obscurités, certaines traces d'athéisme, il me semble difficile de le nier. Mais que l'athéisme, s'il se trouve peu dans les controverses et dans les écrits de notre époque, en revanche se soit établi et qu'il règne souverainement dans les mœurs et dans les habitudes, c'est ce qu'il est impossible de ne pas voir. Donc, en présence de tous ces hommes qui ne croient pas en Dieu, ou qui agissent comme s'ils n'y croyaient pas, nous dirons, nous, avec notre symbole : Je crois en Dieu : *Credo in Deum* ; ce qui signifie que nous y croyons d'esprit et d'action, en spéculation et en pratique. C'est tout l'objet de cette instruction, où nous combattons par conséquent l'athée qui nie Dieu et l'indifférent qui ne tient aucun compte de Dieu. Avant de parler de Dieu, invoquons sa divine Mère : *Ave Maria*.

I. La postérité le croira-t-elle, mes Frères, qu'il se soit trouvé, chez le peuple le plus policé du monde, au sortir

du siècle le plus glorieux de son histoire, qu'il se soit trouvé toute une période de jours mauvais pendant lesquels l'athéisme était devenu le ton dominant de la société, l'apanage nécessaire du bel esprit, l'axiome convenu de la science, le thème favori de la littérature, et la pierre de touche de la vraie philosophie? La postérité le croira-t-elle, que, pendant un demi-siècle, l'intelligence assez hardie pour admettre l'existence de Dieu ait dû cacher sa croyance avec soin, pour éviter les ingénieux sarcasmes du monde savant et les dérisions grossières de la multitude la plus illettrée?

Alors on vit un homme justement célèbre dans les sciences exactes, oublier ses études astronomiques pour rassembler en un dictionnaire tous les athées de l'univers. Et comme il ne faisait pas difficulté de ranger sous cette monstrueuse bannière, et pour les raisons les plus puérides, les philosophes les plus religieux et les plus chrétiens des temps anciens et modernes; le mathématicien, accusé de grouper ici des chiffres mensongers et de donner cette fois à ses calculs et à ses additions une base suspecte, répond avec simplicité que, comme il n'a pas prétendu faire le procès mais l'éloge des grands hommes en les introduisant dans son livre, il ne s'est pas cru obligé à une si grande circonspection.

Alors aussi l'on vit toute une école d'hommes appliqués à l'art de guérir, lesquels, ne rencontrant sous leur scalpel que de la chair, du sang et des humeurs, firent profession de ne croire qu'à ce qu'ils voyaient; et, vivant au milieu des plus étonnantes merveilles du créateur, abjurèrent les traditions de leurs devanciers, qui, au sein même du paganisme, avaient toujours proclamé, à la suite d'un de leurs plus illustres maîtres, que l'étude de l'organisation de l'homme était le plus bel hymne chanté à la gloire de Dieu

Ces funestes préjugés, mes Frères, étaient encore dans toute leur vigueur, lorsque la plupart de nous avons commencé à penser et à réfléchir. Notre mère selon la nature, et bientôt aussi l'Eglise, notre seconde mère, nous avait appris à dire : Je crois en Dieu : *Credo in Deum*; et nous trouvions dans notre cœur un assentiment très prononcé à cette doctrine. Mais tout ce qui nous entourait semblait se rire de notre symbole, et prendre en pitié la naïveté de notre croyance. Aussi dans quelle étrange perplexité fut jetée notre jeune intelligence ! Que de fois, si elle ne succomba pas à cette épreuve, se sentit-elle du moins ébranlée ! Et dans cet auditoire, à cet instant peut-être, il est encore des esprits chancelants qui attendent de moi des preuves, des preuves péremptoires. Il me sera facile de vous les donner, mes Frères ; seulement elles sont si nombreuses que je devrai seulement les indiquer.

Il est un Dieu : voilà le cri de toute la nature, voilà le cri de l'humanité, voilà le cri de ma raison et de mon cœur, voilà le cri de Dieu lui même.

Il est un Dieu. Interrogeons le spectacle de la nature. Ce magnifique univers s'est-il donc fait lui-même ? Non ; car ce qui n'est pas, ne saurait se donner l'existence. La cause doit préexister à l'effet, et le néant n'est pas une cause. Si l'univers ne s'est pas fait lui-même, a-t-il donc toujours existé ? Non ; car s'il avait toujours existé, il serait l'être nécessaire, l'être auquel on ne peut refuser aucune perfection, l'être dont on ne peut supposer la non-existence sans tomber dans l'absurdité. Or, cet univers, si admirable qu'il soit, est dépourvu d'intelligence et de mille autres attributs inséparables de l'être nécessaire ; et de plus, chaque portion de cet univers et cet univers lui-même tout entier n'existeraient pas, que la raison naturelle et l'essence des choses n'en seraient nullement offensées. L'univers, d'une part. n'a donc pas toujours existé ;

d'autre part, il ne s'est pas fait lui-même. C'est donc en dehors de lui qu'il faut chercher son auteur.

Or, qui donc a pu créer ce monde ? Serait-ce cette puissance mystérieuse que l'on appelle la nature ? Et qu'est-ce que la nature ? Entendez-vous par là cette vertu de fécondité qui a été déposée au sein de la création ? Assurément je n'en nie pas l'existence ; mais cette énergie de reproduction est postérieure à la production première, et n'explique pas la création. Ou bien, la nature signifie-t-elle pour vous une puissance féconde antérieure à l'existence de ce monde ? Mais alors qu'est-ce que cette fécondité et cette puissance ? Est-ce la puissance, la fécondité éternelle et infinie ? S'il en est ainsi, nous sommes d'accord ; prosternons-nous ensemble et adorons l'Être souverain. Et si ce n'est pas la puissance, la fécondité infinie, dès lors la difficulté n'est que reculée ; de cause seconde en cause seconde, il faut toujours remonter à une cause première, il faut remonter jusqu'à Dieu.

Abandonnez-vous la nature pour le hasard ? Je me défie beaucoup du hasard, car j'ai peur que le hasard, au lieu de l'acte de foi, n'exige de moi de singuliers actes de crédulité. Et d'abord, le hasard pourrait tout au plus donner une forme, une disposition fortuite à des objets déjà existants. Mais le hasard ne fait pas exister ce qui n'existe pas. Le hasard ne saurait être la cause productrice et efficiente, la cause première. Tout au plus serait-il la cause ordonnatrice. Mais quoi donc ? Est-ce que tous les jeux et tous les caprices connus du hasard ont quelque rapport avec l'ordre, la beauté, l'harmonie qui éclatent dans l'univers ? Je rencontre dans une île déserte un édifice, un instrument, le moindre résultat d'une combinaison réfléchie ; à l'instant, et sans que la pensée du hasard me vienne à l'esprit, je conclus qu'un être intelligent, qu'un homme a passé par là ; l'œuvre m'a révélé l'ouvrier. Et dans l'arrangement

admirable, dans le concert sublime de toutes les parties de l'univers, je ne voudrais pas voir une cause intelligente ?

Ah ! s'écrie le grand théologien saint Denys, ici tous les efforts de l'athée sont inutiles. Les œuvres du Tout-Puissant racontent son existence et sa sagesse, et personne n' pourra jamais suspendre leurs récits : *Concentum cœli qui dormire faciet ?* Avez-vous des yeux et savez-vous lire ? hé lisez donc la vérité d'un Dieu créateur, écrite en caractère de lumière tout autour de vous. Tous les astres, réunissant leurs clartés, portent comme en triomphe, d'un bout du monde à l'autre, cette vérité couronnée de tous leurs rayons, pour la rendre visible, lisible à tous les êtres. Et quel est donc cet homme, ce prodige d'homme, qui ne sait pas lire sur le firmament une vérité éclairée de tous les feux du firmament ?

Mais, espérez-vous, ô vous qui ne croyez pas en Dieu, espérez-vous de vous donner l'univers pour complice ? Prétendez-vous assoupir ces gardes vigilantes posées d'espace en espace au-dessus de nos têtes pour réveiller notre attention par un cri de merveilles non jamais interrompu ? Ah ! quoi que vous fassiez, jamais vous ne subornerez ces témoins, jamais vous ne corromprez ces sentinelles, jamais vous ne ferez mentir, jamais vous ne ferez taire la nature : *Concentum cœli quis dormire faciet ?* Refusez de joindre votre voix à sa voix, à la bonne heure ; tenez-vous en dehors de son concert. Mais pour elle, jamais vous ne fausserez son langage ; et tous les efforts de votre déraison ne feront pas détonner l'univers : *Concentum cœli quis dormire faciet ?*

Je crois en Dieu : *Credo in Deum*. C'est le cri de toute la nature inanimée ; c'est aussi le cri de l'humanité tout entière. Le monde existe depuis six mille ans, mes Frères ; et depuis quarante siècles environ que l'histoire a commencé d'être écrite, elle nous a transmis, certes, des documents assez multipliés sur les coutumes, les mœurs de tous

les pays et de tous les âges. Or, après avoir étudié les annales de toutes les sociétés anciennes et modernes, il est toujours vrai de dire ce que disait Plutarque : « Jetez les yeux sur toute la face de la terre, vous pourrez y trouver des villes sans fortifications, sans académies, sans magistrature régulièrement constituée ; des contrées où la propriété du domicile, le partage du territoire, l'usage de la monnaie, les règles des beaux-arts sont entièrement inconnus ; mais vous ne trouverez nulle part une ville sans la connaissance de la divinité ».

Ce défi jeté par Plutarque à l'athéisme n'était point téméraire. Toute une moitié du monde a été découverte depuis le temps où Plutarque écrivait, et, malgré des efforts infinis, les athées n'ont encore pu signaler parmi tant de nouvelles peuplades une seule tribu assez dénaturée pour être sans Dieu. Sans doute la barbarie n'a pas été plus privilégiée que la civilisation, et il s'est produit dans son sein des impies qui ont affiché l'athéisme. Mais le fait de quelques particuliers ne prouve pas l'athéisme d'un peuple. Un assemblage d'hommes étrangers à l'idée de Dieu, c'est un phénomène dont l'existence n'a pas encore été démontrée. Or, quand le genre humain tout entier est d'accord sur une vérité qui, en elle-même, impose un frein aux passions au lieu de les favoriser, il est impossible de ne pas admettre cette vérité.

Dites-vous avec le plus infâme des poètes, que cette croyance du genre humain a été l'effet de la peur : *Primus in orbe deos fecit timor* ? Outre que l'histoire nous montre les autels assiégés par la confiance et l'amour bien plus que par la crainte, je vous répondrai que le vice a eu raison de craindre la divinité, mais qu'assurément ce n'est pas lui qui l'eût inventée pour le plaisir de la craindre. La vertu n'a pas peur des dieux, il n'y a que le crime qui les redoute ; or, le crime, loin d'inventer les dieux, nous en

avons l'expérience, fait bien plutôt les athées. Non, la preuve est sans réplique, et quand je vois tous les peuples du monde croire à l'existence de Dieu, quand je vois au sein des diverses nations les intelligences les plus distinguées faire une profession plus ouverte de cette croyance, je dis avec saint Augustin : « Si c'est là une erreur, de grâce, qu'il me soit permis d'errer en une telle société. »

Que les athées aillent se consoler en la compagnie de quelques-uns de leurs semblables, perdus çà et là dans l'histoire ; qu'à la rigueur ils se fassent à eux-mêmes une patrie parmi ces habitants des forêts, qui n'ont d'humain que la figure, dignes patrons d'une cause aussi désespérée. En un mot, qu'ils aient raison avec ce que notre espèce a de plus abject et de plus dégradé, à la bonne heure ; pourvu qu'ils me laissent me tromper avec ce que l'humanité renferme de plus imposant, de plus instruit et de plus pur : *Patere me errare cum talibus.*

Je crois en Dieu : *Credo in Deum.* C'est le cri de tout l'univers, c'est le cri de tout le genre humain, c'est aussi le cri de notre raison et de notre cœur. Il est, mes Frères, des vérités premières écrites dans notre âme, et qui forment comme la base de notre nature intelligente. Il est d'autres vérités qui sortent de notre raison, comme l'étincelle sort de la pierre, au premier choc qui les fait jaillir. Enfin, il en est d'autres qui éclosent plutôt dans le cœur que dans l'esprit et qui naissent du sentiment. Et dans quelque-une de ces trois classes qu'elles doivent être rangées, ces vérités portent en elles-mêmes un caractère de certitude si frappant, si saisissant, que l'homme ne saurait en douter, à moins de déposer sa propre nature. Or, la croyance en Dieu appartient à chacun de ces trois ordres d'idées à la fois.

Saint Augustin est un philosophe dont le sentiment doit rarement être abandonné. Or saint Augustin a dit : Telle

est la puissance de la vraie divinité, qu'elle ne saurait être entièrement cachée pour la créature raisonnable, une fois qu'elle jouit de sa raison : *Hæc est vis veræ divinitatis, ut creaturæ rationali jam ratione utenti, non omnino ac penitus possit abscondi.* Que l'idée de Dieu soit innée en nous, ou qu'il n'y ait pas d'idées innées, qu'importe ! si l'idée de Dieu est une de ces idées mères sans lesquelles un être cesse d'avoir la possession et l'usage de sa raison. Et si l'on vient à présenter à cette raison, forte et développée, les arguments qui prouvent la nécessité de Dieu, à l'instant elle en aperçoit toute la puissance invincible. Elle comprend, par exemple, que, pour expliquer les effets, il faut toujours et nécessairement arriver à l'existence d'une cause première ; que rien de ce qui existe dans le temps et accidentellement ne pourrait exister, s'il n'existait avant tout un être éternel et nécessaire ; enfin, elle comprend que la seule idée de Dieu est la démonstration de l'existence de Dieu, attendu que l'infini n'est conceptible et imaginable que parce qu'il est réel, et que s'il est réel, cette réalité est Dieu.

Mais il est une autre faculté précieuse dans l'homme, et dont le développement supplée souvent au développement de la raison : je veux parler du sentiment. L'Écriture nous enseigne qu'il se trouve de l'esprit dans le cœur : *Mente cordis* ; c'est cette raison, cet esprit, cette logique, cette science du cœur qui ne permettra jamais à l'homme de douter sérieusement, sincèrement, constamment, de l'existence de Dieu. C'est de là que part involontairement et comme instinctivement ce regard vers le ciel, cette invocation de Dieu que Tertullien appelait le témoignage d'une âme naturellement chrétienne. Il est un Dieu : oh ! que l'homme serait malheureux s'il en était autrement. Ici-bas, je n'en puis douter, le mal existe, le mal physique et le mal moral ; mal en moi, mal autour de moi. Or, en présence

de cette dégradation universelle, je l'avoue, le monde sans Dieu serait inhabitable; c'est un séjour qui fait peur. Si vous n'étiez pas, ô mon Dieu, il faudrait vous inventer. Mais parce que vous êtes nécessaire, vous êtes; puisque je vous désire, vous existez. *Credo in Deum*, je crois en Dieu: c'est le cri de ma raison, c'est le cri de mon cœur.

Enfin, mes Frères, il est un dernier témoignage de l'existence de Dieu qui exige de nous une attention particulière. Ce n'est plus le témoignage de l'univers, le témoignage du genre humain, le témoignage de notre raison et de notre cœur, c'est le témoignage de Dieu lui-même. Je m'explique. L'Ange de l'école, saint Thomas, se fait à lui-même cette question: l'existence de Dieu peut-elle être l'objet d'un acte de foi surnaturelle? La foi étant l'adhésion de l'homme à la parole de Dieu, avant de croire à cette parole, n'est-il pas indispensable de connaître déjà l'existence de celui qui parle? L'acte de croyance en Dieu n'est-il pas, par conséquent, un acte de la raison, antérieur à tout acte de foi? Et après avoir présenté cette objection, le saint docteur répond: l'existence de Dieu est pour les chrétiens l'objet d'un acte de foi véritable; et c'est dans son sens le plus surnaturel que nous prononçons la première parole de notre symbole: Je crois en Dieu: *Credo in Deum*.

En effet, oublions un instant toutes les preuves de raison qui établissent l'existence de Dieu, preuves si solides que le philosophe qui ne s'y rend pas est inexcusable, selon que nous l'enseigne le grand Apôtre. Mais voici une autre base pour la croyance du chrétien: c'est le témoignage que Dieu s'est donné à lui-même. Dieu a parlé, donc il existe. Il a parlé autrefois en diverses circonstances et de diverses manières à nos pères par les prophètes; il a parlé plus récemment par son Fils; il a parlé, et l'accent divin de sa voix ne saurait être méconnu; il a parlé par les miracles, par les Livres saints et par tout l'ensemble des

faits surnaturels qui établissent la religion juive et chrétienne. Donc, encore une fois, il existe.

Si vous avez pu en douter, le doute est désormais impossible. Si vous n'avez pas admis le témoignage de l'univers, ni le témoignage des hommes, ni le témoignage de votre propre intelligence, eh bien ! le témoignage de Dieu est plus grand. Si vous vous êtes laissé abuser par l'idée de je ne sais quelle puissance mystérieuse de la nature, qui vous a empêché de reconnaître dans ses phénomènes constants et réguliers le résultat d'une puissance supérieure, eh bien ! voici que des prodiges contraires à toutes les lois de la nature viennent vous révéler une puissance placée au-dessus de la nature et de ses lois.

Qui sait ce qu'il y a par delà les astres ? ont dit les impies. Et le Dieu du ciel a envoyé ses messagers, les Anges ; il a envoyé ses orateurs, les prophètes ; il a envoyé ses titres, les livres inspirés par lui, et, si j'ose le dire aussi, son certificat d'existence, les miracles. Il y a plus, sur le front de la montagne sillonnée par les éclairs, et du sein de la nue, il a fait entendre lui-même sa voix, et il a dit : *Ego sum qui sum* : Je suis celui qui suis. Enfin, il a envoyé son propre Fils, lequel, en prouvant sa divinité aux hommes, a rendu un témoignage irrécusable à la divinité de son Père.

Et maintenant l'existence de Dieu n'est plus seulement un objet d'étude et de philosophie, elle est un objet de foi et de science révélée. Et maintenant, si l'athée des nations infidèles a été inexcusable, je comprends l'énergique parole de Bossuet qui déclare que « quand, dans la lumière du christianisme, on en découvre quelques-uns, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. »

Aussi, je l'ai dit en commençant, M. F., il n'existe guère au milieu de nous d'athéisme raisonné et réfléchi. L'homme qui a sujet de craindre Dieu, peut bien désirer que

Dieu ne soit pas ; il peut le dire dans son cœur, mais il ne parvient pas à le dire avec conviction, et sa raison n'est jamais entièrement persuadée. Pour l'honneur de mon siècle, je veux le croire, aujourd'hui comme au temps de saint Augustin, les athées sont une espèce d'hommes fort rare : *Rarum hominum genus*. Mais hélas ! le nombre de ceux qui vivent comme s'ils ne croyaient pas en Dieu est malheureusement infini. C'est ce qui me conduit à ma seconde considération.

II. Ce n'est pas assez, dit saint Augustin, de croire un Dieu : *Credere Deum* ; il nous est commandé de croire en Dieu : *Credere in Deum* ; c'est-à-dire que, reconnaissant l'existence de l'Être souverain, nous avons des devoirs à remplir envers lui.

Je crois en Dieu : *Credo in Deum*. Donc j'abaisse mon intelligence devant la parole de Dieu ; donc j'assujettis ma volonté à la volonté de Dieu ; donc je reconnais la loi de Dieu pour la règle de mes actions. *Credo in Deum* : Je crois en Dieu. Donc je fléchis le genou devant la supériorité incontestable de Dieu ; donc je m'incline devant sa majesté ; donc je lui présente l'humble tribut de mes adorations et de ma prière. S'il s'agit des hommes, mes semblables, un sentiment de fierté ou d'envie peut m'empêcher de m'abaisser devant eux, parce que je me crois leur égal. S'il s'agit de Dieu, cette fierté, cette envie seraient absurdes et ridicules. Il est si évident que, quoi que je fasse, Dieu est et sera éternellement au-dessus de moi ! *Credo in Deum* : Je crois en Dieu. Donc je pense au moins quelquefois à Dieu, car reconnaître l'existence de Dieu, et ne pas le juger digne d'occuper un seul instant ma pensée, ce serait envers Dieu un outrage révoltant. Et je ne sais si cet athéisme pratique ne serait pas plus coupable encore que l'athéisme raisonné.

Or, M. F., ce genre d'athéisme, il le faut bien reconnaître, oui, c'est le caractère distinctif de notre époque. Dieu n'a cessé d'être parmi nous un objet de contestation que pour devenir un objet d'indifférence; à la plus affreuse de toutes les négations a succédé la plus effrayante de toutes les omissions. Je considère la vie privée et individuelle d'un grand nombre de mes frères, je considère la société dans son ensemble et dans sa constitution; et je vois que, pour les individus comme pour la chose publique, Dieu est comme s'il n'était pas. L'accusation est grave; malheureusement il est trop facile de la prouver.

Mon frère, vous qui m'entendez, assurément vous avez horreur de l'athéisme, et si j'allais vous accuser de ne pas croire en Dieu, vous repousseriez avec énergie cette calomnie. Mais, dites-moi, de laquelle de vos œuvres, de laquelle de vos paroles voulez-vous que je conclue, et surtout que la multitude qui vous entoure puisse conclure que vous croyez réellement en Dieu? Admettre l'existence de Dieu, et témoigner qu'on ne s'occupe pas de lui, qu'on pense ne lui rien devoir, qu'on se juge parfait honnête homme et qu'on ne viole aucune règle de justice en ne lui rendant rien, en ne faisant rien pour lui, est-ce là ce que vous appelez croire en Dieu?

Vous croyez en Dieu, mon frère; eh bien! il est auprès de votre demeure un temple, un temple magnifique, bâti en l'honneur de Dieu, bâti par la foi active et généreuse de vos pères qui croyaient, eux, en Dieu, et qui en ont laissé des preuves après eux. Vous croyez en Dieu, mon frère, eh bien! il est entre les jours un jour chaque semaine que tous ceux qui ont cru en Dieu, dans tous les temps et par toute la terre, ont employé au culte de Dieu. Là, dans ce temple, en ce jour consacré, on voit encore s'assembler de fidèles adorateurs du vrai Dieu. Vous croyez en Dieu, mon frère, sans doute vous êtes au milieu

d'eux ; sans doute vous y venez au moins quelquefois. Mais non, je vous y cherche en vain, vous n'y êtes pas, vous n'y venez à peu près jamais. Beaucoup de vos concitoyens ne vous y ont pas une seule fois rencontré.

Ah ! peut-être si je vous suivais dans le secret de votre vie plus cachée et plus intime, là peut-être je trouverais des indices, des témoignages certains de votre croyance. Mon frère, dites-moi que l'œil de votre compagne vous a vu quelquefois le matin prosterné devant la Majesté divine ; dites-moi que l'oreille de votre enfant a recueilli quelquefois l'accent de votre prière ; dites-moi que vos serviteurs, que ceux qui sont témoins de toutes vos actions, de tous vos mouvements, ont acquis la preuve certaine que vous professez des sentiments de respect et de confiance envers l'Etre suprême. Dites-moi cela du moins, mon frère ; mais non, votre franchise s'y refuse, et votre conscience vous dit qu'aux yeux même de ceux qui vous sont le plus familiers, vous ne faites rien qui prouve et qui justifie votre croyance.

A défaut de vos œuvres, du moins, mon frère, montrez-moi Dieu dans vos paroles. Vous croyez en Dieu, c'est-à-dire vous croyez en un père ; or on ne passe pas sa vie sans parler de son père. Vous croyez en Dieu, c'est-à-dire vous croyez en un ami ; or il n'est pas de plus doux passe-temps que de répéter le nom de son ami. Vous croyez en Dieu, c'est-à-dire vous croyez en un bienfaiteur de qui vous tenez tout ; or il n'y a que les ingrats qui ne s'entretiennent jamais de leur bienfaiteur. Et vous, mon frère, vous n'êtes pas ingrat, je l'ai souvent éprouvé. Si l'on prononce devant vous le nom d'une famille qui s'est montrée obligeante à votre égard, qui vous a accueilli avec bienveillance dans votre jeunesse, à l'instant la fibre la plus sensible de votre cœur est émue, et c'est d'une voix atten-

drie que vous répétez ce nom, objet de votre gratitude éternelle.

Or, puisque vous croyez en Dieu, le plus tendre des pères, le plus fidèle des amis, le plus généreux des bienfaiteurs, mon frère, n'est-ce pas, vous parlez quelquefois de Dieu ? Je voudrais entendre ce nom sortir de vos lèvres. Vous savez le prononcer, n'est-ce pas ? Ah ! ici encore, vous êtes obligé de me l'avouer. Des jours, des mois, des années entières s'écoulent, sans que vous articuliez une seule fois le nom de Dieu. Jamais peut-être personne n'a entendu ce nom sortir de votre bouche ; à moins, le dirai-je ! à moins que, dans vos instants de colère, on ne l'ait entendu se mêler à vos paroles d'emportement et de blasphème.

Quoi donc ? vous croyez en Dieu, et vous ne parlez jamais de Dieu ! et vous ne souffrez pas qu'on vous en parle ! Je le sais, c'est avec ménagement, ce n'est pas à tout propos que ce nom sacré doit être mêlé au commerce de la vie. Chaque chose doit être à sa place ; mais, au moins, faut-il que toute chose essentielle ait une place. Or, dites-moi, pendant une longue suite de jours et d'années, votre meilleur ami pourrait-il saisir une seule circonstance opportune pour parler de Dieu en votre présence ? Que ce nom divin soit jeté dans la conversation, à l'instant l'étonnement se manifeste, le silence est la seule réponse, l'embarras commence, le ton se refroidit, les relations sont plus gênées ; et Dieu, qui est l'unique lien de la véritable amitié, devient le dissolvant de la vôtre.

Mon frère, que conclure de là ? Je l'ai dit, et je ne me rétracte pas : non, vous n'êtes point athée par système, par examen, mais vous l'êtes par habitude, par routine. Vous n'avez point puisé l'athéisme dans les livres, mais il s'est établi triomphant dans vos mœurs. Quoi que vous pensiez à cet égard, il est certain que vos œuvres disent :

Je ne crois pas en Dieu. Or, c'est là le désordre auquel il faut mettre un terme; et puisque Dieu est quelque chose dans votre esprit, il faut qu'il soit quelque chose dans votre vie. Vous le devez à Dieu, que vous avez trop longtemps délaissé; vous le devez à vous-même, dont le cœur souffre un vide effrayant; et vous le devez aussi à la société, afin de contribuer à réformer en elle ce même athéisme pratique qui s'est trop longtemps manifesté en vous.

Car, M. F., si nous considérons la société, nous ne tardons pas à reconnaître que ce vice d'athéisme pratique dont je parle, y est encore plus flagrant que dans la vie des particuliers. Beaucoup d'hommes de notre siècle acquittent encore envers Dieu le tribut domestique et individuel; tout tribut public et social lui est refusé. Je le sais, quand une voix téméraire, pensant ne constater que le fait et le droit aujourd'hui reconnu, a osé dire dans le sanctuaire de la justice que la loi française est athée et qu'elle doit l'être, la magistrature a protesté contre cette assertion; et en cela, la magistrature s'est fait honneur, car il vaut mieux manquer à la logique que d'admettre sous une forme aussi absolue les rigoureuses conséquences d'un principe sacrilège.

Toutefois le correctif s'est singulièrement rapproché de l'assertion combattue. La loi n'est pas athée, a-t-on répondu, mais elle est incompétente. Eh! quoi? au dix-neuvième siècle, la société est incompétente à prononcer l'existence de Dieu? Mais cette déclaration d'incompétence, qu'est-ce autre chose que l'athéisme de l'omission et de l'indifférence, à la place de l'athéisme d'affirmation et de principe? Et cette loi, qui fait profession de neutralité et d'abstraction concernant l'existence de Dieu, sur quel fondement établira-t-elle sa propre autorité? En me permettant de ne pas reconnaître Dieu, ne m'autorise-

t-elle pas à la méconnaître elle-même ? Nous n'avons pas voulu, me dites-vous, mettre le dogme dans la loi. Et moi, je vous réponds : Si le dogme de l'existence de Dieu n'est pas dans la loi, la raison de la loi ne se trouve plus dans la loi ; et la loi n'est qu'un mot, elle n'est qu'une chimère.

Ainsi, M. F., de son propre aveu, la société actuelle n'a pas de dogme authentique et reconnu, pas même celui de l'existence de Dieu. Et comme elle n'a pas de dogme, par une conséquence toute naturelle, elle n'a pas de culte. D'où il résulte que, sans nier la divinité, la société se régit comme si la divinité n'existait pas : ce qui donne assez exactement à la Majesté du ciel le même rang que certains systèmes modernes ont assigné aux majestés de la terre, auxquelles il est permis de siéger sur un trône, mais qui ne doivent pas gouverner.

Or, M. F., le ciel et la terre passeront, mais il est une parole qui ne passera jamais, et c'est la parole de l'Esprit-Saint qui a dit : *Que Dieu régnera*, dans le vrai sens de ce mot, et qu'il régnera *malgré le frémissement orgueilleux des peuples* : *Quoniam regnavit Deus, irascantur populi*. Il régnera ; et s'il ne règne pas par les bienfaits inséparables de sa présence, il régnera par les calamités inséparables de son absence.

O France, plus de cinquante ans se sont écoulés, depuis que le nom de Dieu est sorti pour la première fois de ta constitution. Or je t'adjure aujourd'hui de me montrer les fruits de ce demi-siècle d'expérience. Je prête l'oreille et j'entends un murmure confus qui éclate de toutes parts. O mon pays, je ne te juge point témérairement, puisque je te juge d'après tes propres paroles : *Ex ore tuo te judico*. Il n'y a plus de moralité, plus de justice ; tout s'en va, tout dépérit, tout est à refaire ; la société a besoin d'une réforme générale : tel est l'aveu qui s'échappe de tous les

points du pays. Voilà donc les résultats, voilà donc les progrès obtenus, depuis que nous avons donné l'exclusion à Dieu.

Il n'y a plus de moralité publique, plus de justice, dites-vous. Ces résultats vous étonnent; il était facile de les prévoir. Est-ce qu'un sage du paganisme n'a pas écrit qu'on bâtirait plus aisément une ville en l'air, qu'une société sans Dieu? Est-ce que l'orateur romain n'a pas dit qu'avec le respect de la divinité disparaît la bonne foi, la sûreté du commerce, et la plus excellente de toutes les vertus, qui est la justice? Est-ce que l'Esprit-Saint n'a pas déclaré, dans un langage plus énergique, que partout où règnent les impies, les hommes n'ont à espérer que des ruines : *Regnantibus impiis, ruinae hominum?*

Vous ajoutez : tout s'en va, tout dépérit. Cela encore vous étonne; il eût été facile de le prévoir, si vous aviez jamais lu cette page magnifique dans laquelle un grand roi, inspiré de Dieu, raconte les œuvres de l'athéisme. Ecoutez : L'impie a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu. Le Seigneur a regardé du haut du ciel, pour voir s'il est quelqu'un qui comprenne et qui cherche Dieu : *Ut videat si est intelligens aut requirens Deum*. Il n'a aperçu qu'une génération qui ne l'invoque pas : *Dominum non invocaverunt*. Or cette génération d'hommes, voici ce qui aura signalé son passage sur la terre : elle a dévoré le peuple comme un morceau de pain, et elle n'a donné au monde que le spectacle d'une grande inutilité : *Simul inutiles facti sunt*.

Enfin, je vous entends dire encore qu'un vide immense s'est fait dans la société. Je le crois bien; c'est toute la place qui appartient à Dieu qui est vacante. Une réforme générale est nécessaire, concluez-vous. Oui, certes, je suis de votre avis, il faut la réformer, la réformer tout entière, dans ses chefs et dans ses membres, cette société qui ne croit plus en Dieu, ou qui du moins se gouverne comme si elle ne

croyait pas ; et le premier article du programme de la réforme, ce doit être le premier article du symbole : Je crois en Dieu : *Credo in Deum*. Rapprenez, rapprenez à toute cette génération d'hommes, à dire : je crois en Dieu, et à vivre conformément à cette croyance. A ce titre, la réforme sera efficace et salutaire. Autrement, je dirai que vous signalez le mal et que vous n'abordez pas le remède. Il ne suffit pas d'avoir inventé un nouveau *trisaïon*, et de redire éternellement trois fois rien ; dites plutôt une fois : Dieu, et la face de la société sera renouvelée.

Je reprends tout ce discours en quelques mots, mes Frères. Il est un Dieu : c'est le cri de toute la nature, c'est le cri de l'humanité, c'est le cri de ma raison et de mon cœur, c'est le cri de Dieu lui-même.

J'ai interrogé les cieux, et ils m'ont répondu : il est un Dieu. J'ai interrogé la terre et les mers ; elles m'ont répondu : il est un Dieu. Toute créature a pris une voix pour me dire : il est un Dieu. Si je lisais au front des astres, j'y trouverais le nom de Dieu ; si j'ouvrais le calice d'une fleur, j'y trouverais le nom de Dieu. Dieu, Dieu, Dieu ; tous les échos du monde créé se répondaient pour redire : Dieu.

Et j'ai interrogé mes semblables dans l'histoire de tous les siècles passés, et tous me répondaient : Dieu. Le matin ils se prosternaient pour dire : Dieu, et le soir, ils s'agenouillaient encore et disaient : Dieu. Et mille autels, et mille temples élevés par leurs mains me disaient : Dieu. Et ceux même qui semblaient plus indifférents, dans l'instant de la douleur levaient les bras et les yeux vers le ciel et disaient : Dieu. Et les méchants eux-mêmes, parmi leurs blasphèmes, disaient encore : Dieu. Dieu, Dieu, Dieu ; tous les échos de l'humanité se répondaient pour redire : Dieu.

Et je me suis interrogé moi-même, et toutes mes facultés ont répondu : Dieu. Mes lèvres disaient d'elles-mêmes :

Dieu. Si je cherchais en moi le principe de mon être et la source de ma raison, une voix me disait : Dieu. Si je demandais le but et la fin de mon existence, cette voix disait encore : Dieu. Si je consultais les désirs et les aspirations de mon âme, elle disait : Dieu. Dieu, Dieu, Dieu... Et toutes les fibres de mon cœur s'animaient, et tous les échos de mon être se répondaient pour redire : Dieu.

Enfin, j'ai interrogé Dieu lui-même, et il m'a répondu en se nommant, et il m'a dit le mystère de son existence, les secrets les plus intimes de sa nature. Et les patriarches et les prophètes, et le psalmiste royal, et les livres du Sage, et Jésus et ses évangélistes, et les pontifes et les docteurs m'ont dit : Dieu. Dieu, Dieu, Dieu... Et de l'Eden au Sinaï, et de la crèche au Calvaire, et du Thabor à l'Olivet, mille échos surnaturels se répondaient à l'envi pour redire : Dieu.

Et alors j'ai interrogé ma vie, j'ai interrogé mes actions ; et pour la première fois, la réponse s'est fait attendre. Oui, je le confesse. un langage blasphématoire, une parole déicide ont semblé partir de mes œuvres. Trop souvent ma conduite a été celle de l'athée ; trop souvent j'ai vécu comme si Dieu n'était pas. C'est là le crime de mon époque, et j'y ai participé. Ce que les barbares de l'Afrique se sont demandé, en voyant les Français s'abstenir de tout culte public, il aurait fallu jusqu'ici se le demander par rapport à moi : *Ubi est Deus eorum ?* Où est donc leur Dieu ? se disaient ces infidèles.

Mais aujourd'hui, ô mon Dieu, aujourd'hui que je suis rentré en moi-même, je veux vous rendre dans mon existence la place que vous eussiez dû y occuper toujours. Je ne veux pas seulement vous reconnaître comme le Dieu de l'univers, je veux que vous soyez le mien. Or, vous me l'avez dit dans un langage qui me remplit d'espérance : En quelque jour que je recommence à vous invoquer, j'ex-

périmerai que vous êtes toujours mon Dieu : *In quacumque die invocavero te, ecce cognovi quia Deus meus es tu*. C'est ce que je vous souhaite, mes Frères, avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 28, n. 47.

XLI

TROISIÈME SERMON

SUR LE SYMBOLE, POUR LE IV^e DIMANCHE D'AVENT (1).

(1847)

*Credo in unum Deum, Patrem
omnipotentem.*

Je crois en un seul Dieu, Père
tout-puissant.

MONSEIGNEUR,

Autant l'accord de tous les peuples et de tous les siècles a été invariable et unanime concernant le dogme de l'existence de Dieu, autant les esprits ont été divisés concernant la nature et les attributs les plus essentiels de la divinité. Quand nous avons demandé au genre humain s'il est un Dieu, le genre humain nous a répondu par une affirmation nette et précise. Mais si nous lui demandons aujourd'hui ce que c'est que Dieu, le genre humain ne nous répondra plus que par des opinions incohérentes et contradictoires. Pareil à ces flambeaux qui jettent tout leur éclat sur le seuil et le vestibule d'un grand édifice, et qui ne font arriver dans l'intérieur ténébreux de la demeure

(1) Une note de M. l'abbé Pie nous apprend que ce sermon n'a pas été prêché.

que des lueurs vagues et incertaines, le flambeau de la raison s'obscurcit, dès que nous cherchons à pénétrer avec son seul secours dans le sanctuaire plus intime de la connaissance de Dieu.

Sans doute, l'esprit humain, s'il n'était asservi par l'intérêt des passions, trouverait en lui-même de précieuses notions sur la nature divine. Ce n'est pas en vain que le sceau lumineux du visage de Dieu a été empreint dans notre âme, créée à l'image et à la ressemblance de son auteur. Mais qu'importe ce dont il serait susceptible, supposé un ordre de choses différent, si, dans son état actuel, l'expérience a prouvé que, privé du secours de la révélation, l'homme n'a su que défigurer en mille manières la divinité, et lui prêter toutes les couleurs et toutes les formes qui plaisent à ses passions et qui peuvent les justifier ?

Témoin des erreurs monstrueuses répandues sur le reste de la terre, le Roi-Phète restreint à la Judée la connaissance de Dieu : *Notus in Judæa Deus*. Et depuis que le Fils de Dieu est venu sur la terre, on peut dire encore que toute philosophie qui a fait abstraction de la doctrine évangélique, et qui n'a pas été contenue par l'autorité de l'Eglise, n'a pas tardé à faire fausse route et à s'égarer dans de coupables systèmes et dans des opinions injurieuses pour la divinité : à tel point qu'on ne me trouvera pas téméraire, si j'affirme qu'aujourd'hui, au dix-neuvième siècle, il serait impossible, en dehors de l'Eglise, avec tous les livres philosophiques des hommes de notre temps, de se former, touchant l'Être suprême, une idée véritablement digne de lui. C'est pourquoi le grand Bossuet appliquait à l'Eglise de la loi nouvelle, à bien plus juste titre qu'à la Synagogue, la parole du saint Roi : *Notus in Judæa Deus* : Dieu n'est véritablement connu que dans l'Eglise.

Tenez pour indubitable, ajoutait le savant pontife, en s'appuyant de la parole de Tertullien, que l'Eglise est le seul temple universel de Dieu : *Catholicum Dei templum* ; c'est-à-dire la seule école où tous les attributs divins soient enseignés aussi complètement, aussi lumineusement qu'il a plu à Dieu de nous les révéler. Et cet incomparable théologien fait observer que toute l'étude des mystères, des miracles, des préceptes et des sacrements évangéliques, porte justement dans l'Eglise le nom de théologie, qui veut dire science de Dieu, attendu que nous ne connaissons jamais pleinement ni son essence, ni ses attributs, si nous ne les connaissons dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir.

Ce serait donc, M. F., la théologie tout entière qu'il faudrait approfondir pour arriver à une appréciation, aussi étendue que possible, des perfections divines. Et comme « le traité en serait immense », dit encore Bossuet, nous aurions la ressource de « vous renvoyer en un mot à la foi de l'Eglise, qui est le temple universel de Dieu : *Catholicum Dei templum* », si l'Eglise elle-même n'avait fait choix, dans son symbole, de quelques attributs divins qu'apparemment il nous est plus utile de connaître, puisqu'elle a jugé à propos de les énoncer, alors qu'elle en passait sous silence un si grand nombre d'autres.

Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant : l'unité de Dieu, la paternelle bonté de Dieu, la toute-puissance de Dieu, tel sera l'objet de cet entretien. Demandons l'assistance de la sainte Mère de Dieu. *Ave Maria*.

I. Je crois en un seul Dieu : *Credo in unum Deum*. L'auteur du *Génie du christianisme* fait remarquer, et avec raison, que ni chez les Grecs, ni chez les Romains, dans aucun pays ni civilisé ni barbare, on n'avait entendu jamais une réunion d'hommes professer publiquement et solennelle-

ment le dogme de l'unité de Dieu. C'est par le symbole chrétien que cette vérité, si simple en apparence, et toutefois méconnue de l'univers pendant tant de milliers d'années, s'est tellement identifiée avec nos esprits, que nous ne comprenons plus aujourd'hui le polythéisme que comme une absurdité. Et je veux entrer ici dans quelques détails, M. F., afin que nous sachions tous combien nous sommes redevables à notre symbole, et de quelles erreurs aussi monstrueuses qu'universelles il nous a retirés et préservés.

Interrogez le plus petit des enfants de cette assemblée, et demandez-lui s'il existe un seul Dieu ou s'il en existe plusieurs. Sans hésiter, il vous répond à l'instant : Non, il n'y a qu'un Dieu, et il ne peut y en avoir plusieurs. Il n'y a qu'un Dieu : c'est une affirmation dogmatique, et au besoin l'enfant, je veux dire celui qui a l'intelligence un peu développée et qui a suivi tout le cours du catéchuménat, l'enfant va vous produire les autorités sur lesquelles repose cette affirmation. Il n'y a qu'un Dieu, et il ne peut y en avoir plusieurs : ces dernières paroles renferment une assertion philosophique à l'appui du dogme énoncé, et, si vous le désirez, le même enfant va vous expliquer les raisonnements qui justifient cette assertion. Il n'y a qu'un seul Dieu : le jeune chrétien vous dira que cela est écrit dans son symbole, et qu'à cause de cela, il le croit ainsi ; que cela est écrit aussi en tête de la première table de la loi donnée aux hommes sur le Sinaï, que toutes les pages des Livres saints énoncent cette vérité fondamentale.

Ecoute, ô Israël, ton Dieu est un Dieu unique. Je suis le Seigneur, et il n'en est pas d'autre avec moi. Nous savons, dit saint Paul, que l'idole n'est rien, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'un seul Dieu : *Scimus quia nihil est idolum in mundo, et quia nullus est Deus nisi unus*. Il n'y a qu'un

Dieu, et il ne peut y en avoir plusieurs : ici l'enfant devient philosophe, après s'être montré théologien. Il ne peut y en avoir plusieurs : car, vous dit-il, Dieu, c'est nécessairement l'Être infini, c'est l'être qui n'a pas de bornes ; or, s'il y avait plusieurs dieux, il y aurait donc plusieurs infinis ; mais plusieurs infinis sont impossibles, car le premier infini cesserait là où commencerait un autre infini distinct de lui. Donc, conclut-il, s'exprimant, sans le savoir, comme Tertullien : ou il n'y a pas de Dieu, c'est-à-dire d'infini, ou il n'y en a qu'un : *Aut Deus nullus, aut unus est. Credo in unum Deum* : Je crois en un seul Dieu : Ma foi et ma raison sont d'accord sur cet article de mon symbole.

Voilà donc, M. F., comment l'enfance chrétienne tranche tous les jours, dogmatiquement et philosophiquement, une question que les hommes les plus éminents du paganisme n'ont jamais abordée sans que la tête leur ait tourné, ou que le courage leur ait manqué pour professer ouvertement leur croyance. Invitez le sage Socrate ou le divin Platon, invitez Cicéron le plus convenable des philosophes, ou Varron le plus érudit des écrivains de Rome, à venir s'asseoir à côté de nos jeunes initiés, sur les bancs de la doctrine chrétienne ; interrogez-les à leur tour. L'érudition du Romain vous répondra qu'en fait le Capitole renferme au moins vingt mille dieux, dont les ordonnances du Sénat ont autorisé le culte ; et tous les quatre vous répondront de concert qu'à la vérité, en principe, il semble difficile d'admettre la multiplicité des dieux, mais qu'il ne faut pas troubler la société par des innovations dangereuses et importunes, et qu'en matière de religion il faut suivre le peuple.

En effet, au sortir de leurs entretiens et de leurs leçons, où ils auront disserté plus ou moins clairement sur l'unité divine, vous les verrez sacrifier avec le vulgaire et brûler leur encens avec celui de la multitude, devant tous les

autels indistinctement ; et si le plus illustre d'entre eux, victime de ses lumières, est condamné par le peuple à boire la ciguë, il désavouera lui-même, avant de mourir, la pureté prétendue de sa doctrine, et donnera satisfaction à une de ces divinités auxquelles la justice populaire offre sa vie en holocauste. Et Socrate, en subissant le dernier supplice, profanera lui-même son martyre et dira : Je ne crois pas en un seul Dieu. Voilà le paganisme dans ce qu'il eut de plus pur

Donc à notre symbole, et à notre symbole seulement, appartient cette profession de foi qui exclut l'idolâtrie : *Credo in unum Deum*. Donc en dehors de notre symbole, Dieu n'a pas été connu de ses créatures, et, par un outrage révoltant, elles ont attribué à d'autres qu'à lui ce qui n'appartient qu'à lui. Mais voyez les conséquences pratiques, et c'est là surtout que j'en voulais venir.

On se demande comment il a pu se faire que, l'unité de Dieu étant si conforme à la raison, les hommes aient si facilement méconnu cette vérité ; et comment l'idolâtrie et le polythéisme, étant au contraire si manifestement opposés à la raison, les hommes ont montré tant de penchant vers cette erreur, la plus durable de toutes au sein de l'humanité. M. F., voici la réponse. Si rien n'est plus conforme à la raison que le dogme de l'unité divine, rien aussi n'est plus contraire aux passions ; et si rien n'est plus contraire à la raison que l'idolâtrie, rien n'est plus accommodé au désir des passions. Je m'explique.

Un ancien philosophe a parfaitement caractérisé l'homme, quand il l'a défini par ces deux mots qu'on ne peut traduire qu'avec circonlocution : *Animal religiosum*. L'homme a un corps, des sens, et par ce côté il est penché vers la terre, et il participe aux inclinations ignobles de la brute. Mais l'homme a une âme, un esprit, un cœur, et par ce côté des instincts invincibles, et un besoin mystérieux

l'élèvent vers Dieu. Quoi que l'homme fasse, il restera toujours en lui des tendances sensuelles ou animales, et des tendances religieuses ou célestes. Il ne fera jamais taire entièrement ni les unes ni les autres. De là, dans le fond même de la nature de l'homme, un conflit, une lutte. Et de là aussi, la disposition de l'homme à prendre parti pour l'idolâtrie, seul moyen d'amener une transaction, une capitulation, entre les deux passions extrêmes de sa nature.

En effet, si la divinité vers laquelle se porte l'instinct religieux de l'homme, au lieu d'être le Dieu unique et par conséquent spirituel, qui exige le culte de l'esprit et la répression des sens, devient un assemblage de divinités faites elles-mêmes de chair et de sang, de matière et de boue, dès lors l'homme peut accorder à son penchant religieux une juste satisfaction, sans que ses penchants plus vils en soient contrariés. Concilier la religion avec le vice, en inventant des divinités vicieuses, tel est le secret infernal, l'art satanique au moyen duquel l'ennemi du genre humain a réussi à établir insolemment son empire sur la plus grande partie du globe pendant des siècles.

C'est ce que dit Bossuet. L'idolâtrie nous paraît aujourd'hui la faiblesse même, et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais l'on ne songe pas que tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts combattaient pour l'idolâtrie. Elle était faite pour le plaisir ; les divertissements, les spectacles et enfin la licence même y faisaient une partie du culte divin. Les fêtes n'étaient que des jeux ; et il n'y avait nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle l'était des mystères de la religion. Dans l'impiété, l'homme n'est pas tranquille ; comme il trouve en lui un inextinguible sentiment de religion, l'absence de tout acte religieux est une source de remords. Au sein de l'idolâtrie, au contraire, l'homme immolait des

victimes, brûlait de l'encens, participait au culte public, en un mot, il satisfaisait aux besoins de sa nature religieuse; et la divinité, d'autre part, s'étant faite complice de ses passions, il trouvait sur l'autel même où il portait son offrande la sanction de tous ses vices.

C'est ainsi que je comprends ce qu'a dit l'Esprit-Saint, que l'idolâtrie est le principe, « le développement et la consommation de toutes les choses les plus abominables. » Prêchez donc la morale à un peuple qui honore comme ses dieux des monstres d'immoralité. Prêchez donc la tempérance à un peuple qui honore comme ses dieux des monstres de débauche. Prêchez donc la probité à un peuple qui a placé sur ses autels des dieux voleurs. En un mot, demandez donc les combats et les triomphes de l'esprit à un peuple qui a défié et qui adore la matière. Mais, au contraire, ramenez ce peuple à l'idée pure et primitive de la divinité. Enseignez-lui à croire en un seul Dieu, en un Dieu souverain, saint et parfait; « alors, dit Bossuet, alors s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adorait sur des autels, et celles que chacun servait dans son cœur. Celles-ci avaient élevé les autres qui, à leur tour, les entretenaient. »

M. F., parce que le symbole chrétien a détrôné l'idolâtrie, à cause de cela, malgré l'indifférence et tous les vices de nos sociétés modernes, la morale est et sera toujours infiniment plus respectée chez nous que chez les peuples païens. Nous, du moins, si nous cédon à nos passions, nous savons qu'en cela nous nous mettons en opposition avec Dieu. Le jour où nous revenons à une pensée religieuse, nous trouvons dans le temple, sur l'autel, la règle qui nous condamne, ou selon laquelle nous devons nous réformer. Pour le païen, au contraire, le dérèglement provenait précisément de ce qui aurait dû lui servir de règle, et au lieu de trouver dans sa religion un correctif, il n'y rencon-

trait qu'un stimulant de ses désordres. Soyez donc mille fois béni, ô mon Dieu, de ce que vous nous avez fait naître au sein de la vérité, de ce que vous ne nous avez pas jetés au milieu de ces peuples malheureux pour qui tout est Dieu, excepté Dieu lui-même. Soyez béni de ce qu'il nous est donné de professer clairement ce qu'ont ignoré tant de siècles si éclairés, tant d'intelligences si distinguées : *Credo in unum Deum* : Je crois en un seul Dieu.

Je crois en vous seul, ô mon Dieu, mais ne serais-je pas de ces Samaritains dont il est parlé au quatrième livre des Rois, qui connaissaient le vrai Dieu et qui servaient néanmoins leurs idoles ? Mes Frères, nous croyons en un seul Dieu, mais ne servons-nous pas plusieurs dieux ? Nous disons de bouche : Je crois en un seul Dieu ; et notre cœur ne donne-t-il pas une place au moins égale à cette idole qu'on nomme l'argent ? à cette autre idole qu'on nomme la volupté ? à cette autre idole qu'on nomme l'orgueil ? Nous disons : Je crois en un seul Dieu ; c'est vrai, mais ce Dieu, c'est nous-mêmes. Voilà trop souvent notre symbole pratique. C'est par là que nous sommes redevenus idolâtres. Nous rapportons tout à nous, nous nous faisons le point central et unique vers lequel tout doit aboutir. Hélas ! et moins indulgents que le Dieu du ciel, qui a vu tranquillement dans tous les siècles tant d'indignes rivaux placés sur les autels qui ne devaient appartenir qu'à lui, nous, triste et insignifiante divinité, nous voulons pour nous un autel où nul autre ne monte et n'ose se placer à côté de nous.

Ah ! mes Frères, réformons notre vie par notre croyance. Et puisque nous ne croyons qu'en un seul Dieu, le Dieu du ciel, ne vivons que pour un seul Dieu, et qu'il ait désormais notre cœur sans partage. Ne lui appartient-il pas tout entier, puisqu'il est notre Père ? C'est l'objet d'une seconde considération.

II. *Credo in Deum Patrem* : Je crois en Dieu Père. Si je demande aux catéchismes des anciens docteurs, ou au catéchisme du grand Bossuet, ce qu'il faut entendre par ce mot Père, ils me répondent en premier lieu que cette parole s'applique à la nature divine tout entière, et signifie que Dieu, qui est l'auteur de toutes choses, est animé envers ses créatures d'une bonté toute paternelle; et ils me répondent en second lieu que cette parole s'applique en particulier à la première des personnes divines, laquelle a engendré un Fils de toute éternité. Il n'entre pas dans mon dessein, mes Frères, de vous entretenir aujourd'hui du mystère des personnes divines; je n'ai donc point à vous parler de Dieu en tant qu'il est le Père du Verbe incréé, mais de Dieu en tant qu'il est notre Père : *Credo in Deum Patrem*.

Ah! que cette première qualité attribuée à Dieu est encourageante pour mon cœur. Il est un Dieu : je n'en puis douter. L'univers a pris une voix pour me le dire; l'humanité a joint sa voix à celle du monde matériel, et les puissances intimes de mon âme ont parlé comme la création, comme l'humanité tout entière. Il est un Dieu : mais ma première question, c'est de savoir si ce Dieu est bon, s'il est indulgent. Ne me parlez point d'abord de son immensité, de sa puissance, de sa justice; ce sont là précisément les attributs divins qui m'épouvantent, et auxquels je n'oserai penser qu'après que vous m'aurez rassuré sur sa bonté.

Il est un Dieu : mais, par un seul et même acte de foi, l'Eglise m'enseigne à croire à l'existence et à la paternelle bonté de cet Etre suprême : *Credo in Deum Patrem*. O homme, ton premier sourire sur cette terre a été pour les auteurs de tes jours; ce que tu as appris à aimer d'abord c'est ton père, ta mère, parce que le premier amour dont tu aies ressenti les effets, c'est l'amour paternel, l'amour

maternel. Eh bien, ô enfant de l'homme et de la femme, quand la religion s'approche de toi avec son symbole, la première chose qu'elle te demande de croire, c'est qu'au-dessus de ton père, au-dessus de ta mère, il y a dans les cieux un autre Père duquel émane toute paternité. Et si une goutte tombée de cet océan dans le cœur de ton père, dans le cœur de ta mère, peut y produire tant d'amour, tant de dévouement, que penser du dévouement et de l'amour qui résident dans cet abîme infini de la paternité divine ? Quel bonheur donc de pouvoir dire : *Credo in Deum Patrem* : Je crois en Dieu Père !

Je t'adresse encore la parole, ô fils de l'homme et de la femme. A mesure que tu as vécu davantage, tu as reconnu que nul autre cœur sur la terre ne renfermait à ton égard des trésors d'indulgence, de pardon, comme le cœur de ton père et de ta mère. Les autres t'aimaient pour tes qualités, quand ils ne te haïssaient pas à cause d'elles. Mais si tu venais à oublier quelque-une des lois de la probité, de l'honneur, à l'instant tous s'éloignaient de toi. Il ne te restait sur la terre qu'un refuge, qu'une forteresse où l'amour fût inexpugnable, c'était le cœur de ton père et de ta mère. Oui, le criminel qui a encouru la sentence de mort, et que la société retranche de son sein à cause de quelque grand forfait, cet homme que toute la contrée exécère et maudit, eh bien ! il est encore un tribunal devant lequel il trouve grâce, il est deux êtres qui s'attendrissent encore sur lui, deux êtres qui, tout en blâmant son crime, apprécient encore des qualités qu'il n'a pas perdues, en un mot, ce grand coupable est encore quelque part un objet d'amour. Où donc ? Allez poser votre oreille sur la poitrine de son père et de sa mère, et écoutez sous l'impression de quel sentiment ces cœurs palpitent. La constance, l'énergie d'amour de la paternité humaine va jusque-là.

O homme, ô homme pécheur, et quand la religion te

demande de croire en Dieu, elle te demande de croire en un Père, c'est-à-dire en un amour plus inépuisable mille fois que tous les amours créés. Tu te fais horreur à toi-même peut-être, mon frère, tu ne t'estimes plus ; eh bien ! il t'est commandé de croire en un Père qui t'aime encore, qui t'estime encore, qui t'aime parce qu'il est père et qu'un père aime toujours, qui t'estime parce qu'il est juste et qu'à côté de ton crime il voit, dans le passé, des raisons d'excuse, dans le présent des qualités qui persévèrent. Donc, quelle profondeur de sens, quel sujet infini de confiance dans cette première exclamation de notre symbole : Je crois en Dieu Père : *Credo in Deum Patrem !*

Saint Jean, le disciple de l'amour, ne faisait-il pas allusion à ce premier article du symbole chrétien, quand il disait : *Et nos cognovimus, et credidimus charitati ?* Nous avons connu, et quel est donc le fruit de notre science ? Nous avons connu : *Et nos cognovimus*, et nous avons cru à l'amour, à la charité de Dieu pour sa créature : *Et credidimus charitati quam habet Deus in nobis*. Que chacun de vous, M. F., revienne avec moi sur ses premiers souvenirs d'enfance, et voyons si ce n'est pas, enveloppée en quelque sorte dans ce symbole d'amour, que l'idée de Dieu s'est présentée à nous et qu'elle s'est fortifiée dans notre cœur.

Il est un Dieu : mais la première fois qu'on a nommé devant nous ce grand Etre, son nom, afin qu'il ne nous inspirât aucun effroi, ne fut-il pas accompagné, que dis-je ? précédé du rassurant adjectif qui le qualifie inséparablement dans l'idiome de tous les peuples chrétiens : *le bon Dieu*. Langage admirable de nos mères ! Réponse faite d'avance à la première demande que nous aurions adressée ; solution de notre premier embarras. Puis on nous a fait mettre à genoux, croiser les mains, lever les yeux vers le ciel, et l'on nous a fait dire : Notre Père qui êtes dans les cieux. En même temps on nous a montré le crucifix : le Dieu, le Père

qui est aux cieux, bon jusqu'à descendre parmi nous et jusqu'à mourir pour nous.

M. F., nous n'avions plus rien à apprendre. Le Dieu bon, mais pourquoi ne le dirais-je pas? le bon Dieu; notre Père qui êtes aux cieux; le crucifix: tout était là. Nous possédions déjà toute la théologie de la bonté divine. Cette première révélation de Dieu était un abrégé fidèle et substantiel de tout ce que nous devions apprendre et expérimenter plus tard. Dès les premiers jours de notre vie, donc, dès que nous avons connu quelque chose, nous avons cru à la charité, à l'amour: *Et nos cognovimus, et credidimus charitati*, à la charité, à l'amour de Dieu notre Père: *Credo in Deum Patrem*.

Bientôt le livre de la nature s'est ouvert devant nous; alors nous avons vu, nous avons senti par nous-mêmes que la terre est toute pleine de la miséricorde de Dieu: *Misericordia Domini plena est terra*. Partout nous trouvions cette grande puissance divine se révélant par la bonté, intervenant par une providence attentive et miséricordieuse. La bonté de Dieu, nous l'admirions dans toute la nature; le soleil était le miroir de cette bonté; la fleur était son sourire. De quelque côté que le vent soufflât, qu'il vint du couchant ou de l'aurore, c'était pour mettre à nos pieds de nouveaux présents; de paternelles attentions nous ménageaient la manne des aquilons comme le tribut des zéphirs. La succession des jours et des nuits, la variété des saisons et des climats, n'était qu'un mot d'ordre donné à la nature pour varier nos jouissances. En un mot, nous éprouvions qu'une intelligence bienveillante avait les yeux fixés sur nous et nous avait entourés de faveurs; et nous disions comme David, sans le savoir: *Misericordia Domini plena est terra*: Le monde est plein de la miséricorde de Dieu. Nous avons donc connu la nature, et nous avons cru à la charité, à l'amour: *Et nos cognovimus, et credidimus cha-*

ritati, à la charité, à l'amour de Dieu notre Père : *Credo in Deum Patrem*.

Bientôt aussi, nous allâmes visiter Dieu dans son temple. Ah ! si le Dieu de la nature nous avait semblé bon et aimable, combien nous sentimes le Dieu des autels meilleur et plus doux encore ! C'est là que tout était plein de la miséricorde de Dieu. C'était comme un fleuve d'amour qui, prenant sa source à l'entrée du temple dans la fontaine baptismale, inondait tout le parvis, et entretenait dans toutes les parties de l'édifice des eaux perpétuellement jaillissantes, jusqu'à ce qu'il débordât du sanctuaire. Ah ! si jamais la crainte a donné l'idée de la divinité, assurément le Dieu qui se manifestait à nous dans son temple n'était point ce Dieu inventé par la peur. La chaîne par laquelle il nous attachait à lui était une chaîne toute d'amour.

Les saints cantiques, les oracles inspirés qui retentissaient à nos oreilles et que nous nous plaisions à répéter, n'étaient que des paroles d'amour. David nous disait : Je chanterai éternellement la miséricorde de Dieu. Le Seigneur est miséricordieux, et il est miséricordieux encore ; sa longanimité n'a point de bornes, et il est beaucoup miséricordieux. Chantez, chantez un hymne au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Les prophètes nous disaient : L'amour de Dieu, c'est l'amour de la mère qui nourrit ses enfants et les presse sur son sein. Une femme peut-elle oublier le fruit de ses entrailles ? Et si elle venait à l'oublier, moi, je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur.

Et le Fils de Dieu, ouvrant sa bouche divine, nous affirmait avec serment que pas un cheveu ne tomberait de notre tête sans la permission de notre Père céleste. Et l'Église, joignant sa propre voix à celle des oracles inspirés, nous enseignait des prières comme celles-ci, par exemple : O Dieu, à qui il appartient en propre d'exercer la miséri-

corde : *Deus cujus proprium est misereri et parcere*. O Dieu, qui manifestez principalement votre toute-puissance en compatissant et en pardonnant : *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maximè et miserando manifestas*.

Enfin la voix des saints docteurs se faisait aussi entendre ; et les plus austères eux-mêmes, ceux auxquels l'histoire donne un visage plus effrayant et un caractère plus dur, parlaient encore en termes magnifiques de la bonté de Dieu. Tertullien, dans un texte célèbre, nous disait que Dieu ne trouve dans son propre fond que la bonté et l'amour, et que quand il exerce la justice, c'est un attribut qui lui vient du dehors, triste conséquence de notre péché : *Deus de suo bonus, de nostro justus*. Du fond de sa solitude, saint Jérôme ajoutait : Si vous pouvez dire de quelle façon Dieu est, vous pourrez savoir jusqu'à quel point il est miséricordieux, parce que sa miséricorde n'a d'autre mesure que son être lui-même : *Si dicere poteris quomodo Deus est, nosse poteris quemadmodum miseretur*.

Et si nous avons recueilli les accents de quelques voix plus suaves, par exemple, si nous avons écouté jamais la parole harmonieuse et ineffable d'Ambroise, quels touchants commentaires ne nous aura-t-il pas donnés sur quelques-unes des paroles de l'Écriture où la miséricorde divine est célébrée ! Ecoutez, nous disait-il, le Seigneur est miséricordieux, et il est juste, et il est encore miséricordieux : *Misericors Dominus, et justus, et miseretur*. Ainsi le Seigneur exerce d'abord, exerce longtemps la miséricorde ; puis il essaie un instant de la justice ; mais bientôt il revient à la miséricorde ; en sorte que la justice de Dieu marche enfermée entre deux haies de miséricorde : *Gemino septo interclusa misericordia*.

Nous avons donc connu le Seigneur dans son temple, nous l'avons connu dans ses Livres saints, nous l'avons connu dans les chants de son Eglise, nous l'avons connu

dans les enseignements de ses docteurs : *Et nos cognovimus*; et après avoir été à toutes ces écoles, le résultat c'est que nous avons cru à la charité, à l'amour : *Et nos cognovimus, et credidimus charitati*, à la charité, à l'amour de Dieu notre Père : *Credo in Deum Patrem*.

Ainsi, M. F., depuis que nous sommes en ce monde, tout ce que nous avons vu, tout ce que nous avons entendu, tout ce que nous avons senti, est venu fortifier le premier article de notre symbole : Je crois en Dieu Père. Hélas ! quand même nous n'aurions pas encore vécu beaucoup, déjà nous avons reconnu par expérience la profondeur de la parole de Jésus-Christ, quand il a dit qu'il n'y a personne de bon, si ce n'est Dieu : *Nemo bonus, nisi Deus*. Oui, toute autre bonté que la bonté de Dieu a ses bornes ; l'instant arrive où elle fait défaut ; ou bien elle a trouvé sa limite, ou bien elle s'est portée autre part. J'ai considéré tout autre amour, et j'ai cru à l'amour de Dieu : *Et nos cognovimus, et credidimus charitati*.

Or, M. T. C. F., puisque rien n'est mieux prouvé pour nous que la bonté paternelle de Dieu, c'est-à-dire que sa bonté infinie, inépuisable, ah ! est-ce que nous croirons en cette bonté sans nous jeter entre ses bras ? *Credo in Deum Patrem*.

Je crois en un Dieu qui est mon Père. Donc je puis tout espérer, tout attendre de ce souverain Etre, d'autant que son amour paternel est secondé par une puissance sans bornes : ce serait l'objet d'une troisième considération, je livrerai quelques mots seulement à vos réflexions.

III. *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem* : Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant. Je ne vous montrerai point en ce moment, mes Frères, le Dieu tout-puissant exerçant son empire sur le monde matériel qui est

sorti de ses mains, et qu'il gouverne par des lois constantes dont lui seul peut changer la marche et suspendre le cours. Commander à la nature inerte n'est pas l'effort le plus surprenant de la puissance souveraine. Mais conduire et gouverner l'esprit et le cœur des hommes, maintenir et faire prévaloir son dessein éternel sans contrarier la libre volonté des créatures qui doivent y concourir, faire de l'obstacle un moyen, et, pour résultat dernier, réaliser le bien même par le mal : voilà le chef-d'œuvre, le miracle, et, si j'osais me permettre cette expression familière, le tour de force de la toute-puissance divine.

L'homme, qui est né hier et qui mourra demain, l'homme placé dans un horizon borné, et qui ne juge des choses que sous l'impression du moment présent, l'homme, à la vue de ce qu'il appelle les injustices du sort, à la vue du crime heureux et de la vertu opprimée, s'est demandé plus d'une fois peut-être à lui-même : *Ubi est Deus eorum ?* mais y a-t-il donc un Dieu dans les cieux ? que fait donc la toute-puissance divine ? comment concilier l'idée de l'existence d'un Etre infiniment parfait et tout-puissant, avec tous les désordres qui éclatent en ce monde ? *Ubi est Deus eorum ?*

Attendez, attendez, vous dit l'Esprit-Saint ; c'est précisément parce qu'il a la conscience de sa force et de son pouvoir, que Dieu ne se hâte pas. Dieu est patient, dit saint Augustin, d'abord parce qu'il est bon : qui sait si le pécheur ne se repentira pas et ne méritera pas le pardon ? Dieu est patient, parce qu'il est juste : ne savez-vous pas que ce coupable n'était pas déshérité de toute vertu, et que le juste juge lui devait au moins quelques jours de prospérité temporelle, comme récompense telle quelle de ces qualités humaines ? Enfin Dieu est patient, parce qu'il est éternel : s'il arrive que le coupable soit enseveli dans le manteau de sa prospérité, n'allez pas crier au scandale ;

car à cet instant-là même il paraît devant le juge redoutable, et les verrous de la prison éternelle vont se refermer sur lui. Au surplus, c'est rarement à son éternité que Dieu confie le mystère de sa justice ; la justice divine s'absout presque toujours elle-même dans le temps. J'ai vu, disait le roi David, j'ai vu l'impie élevé au-dessus des cèdres du Liban ; ses pieds reposaient sur un trône, et sa tête portait la plus belle couronne de l'univers. Je n'ai fait que passer, il n'était plus ; sa trace même avait disparu. Voilà les coups de la toute-puissance divine ; ce qui la veille était incroyable, impossible, ne lui coûte qu'un jour : *Credo in Deum omnipotentem.*

Et si cette toute-puissance s'exerce toujours définitivement contre les coupables, elle ne se manifeste pas moins à l'avantage des justes, au profit desquels elle sait faire tourner le mal lui-même. S'il est un Dieu, se demandait Augustin, alors qu'il n'était pas assez chrétien pour être vraiment philosophe, s'il est un Dieu, d'où vient que le mal existe ? *Si Deus est, unde malum ?* Question épineuse, qui embarrassa longtemps son esprit, mais à laquelle il a répondu depuis en mille endroits de ses ouvrages.

S'il est un Dieu, ce Dieu, malgré sa toute-puissance, n'a pas pu faire l'impossible, par conséquent il n'a pas pu créer un être à la fois capable de mériter et incapable de pécher, le mérite supposant nécessairement la liberté, et l'essence de la liberté consistant dans la puissance d'obéir ou de ne pas obéir à la loi. La liberté humaine vient de Dieu, et elle est bonne ; le péché, qui est le mauvais usage de cette liberté, vient de l'homme, et il n'est imputable qu'à lui. Dieu n'est donc pas l'auteur du mal, il n'est pas l'auteur du péché. Mais puisque le mal et le péché existent, Dieu exerce encore sur eux sa toute-puissance par le parti qu'il sait en tirer. Dieu est si bon, nous dit saint Augustin, qu'il se sert pour le bien des

œuvres les plus mauvaises des hommes, de même que ceux-ci se servent des plus beaux présents de Dieu pour le mal. Dieu use avec sainteté des volontés coupables, de même que ces volontés usent criminellement des choses excellentes.

Et à quelles fins particulières la toute-puissance divine peut-elle servir le mal ? C'est encore saint Augustin qui va nous le dire. Dieu utilise la perversité des méchants pour exercer et purifier les bons. Dieu ne permet le triomphe des impies qu'autant qu'il sait être expédient et suffisant pour avertir et pour éprouver sa sainte maison, l'Eglise : *Deus tantùm malos permittit esse, quantum novit expedire atque sufficere admonendæ atque exercendæ sanctæ domui suæ*. Dieu, dit toujours le même saint docteur, Dieu sait où il place le pécheur en ce monde, comme le peintre sait où il place l'ombre dans un tableau : *Deus scit ubi ponat peccatorem, haud secùs ac pictor ubi ponat nigrum colorem*.

En un mot, conclut ce grand homme, l'univers tout entier, avec toute la succession des siècles, est un creuset : *Mundus totus, forma aurificis* ; là les justes sont comme l'or : *Ibi justi tanquam aurum* ; les impies comme la paille : *Impii tanquam palea* ; la tribulation est le feu : *Tribulatio ignis* ; et Dieu est l'ouvrier suprême et universel : *Deus sicut aurifex*.

O vous donc, vous dont la foi est déconcertée, l'espérance est renversée à la lecture de telle ou telle page de l'histoire humaine où rien ne semble se montrer qu'une fatalité aveugle ou ennemie, attendez, attendez que la Providence ait tourné le feuillet. Quand une page de plus aura été écrite par le doigt de Dieu, vous vous prosternerez à deux genoux, et vous direz avec votre symbole : Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant : *Credo in Deum, Patrem omnipotentem*.

O Dieu tout-puissant, écoutez, exaucez la prière que votre sainte Eglise vous adresse en ce moment par ma bouche ! O Dieu tout-puissant, qui aimez surtout à manifester votre puissance en exerçant le pardon et la miséricorde, ah ! dans les jours difficiles où nous sommes placés, mettez, mettez plus que jamais votre toute-puissance au service, aux ordres de votre amour ; que votre bras soit l'instrument de votre cœur ! Que les hommes qui vous ont longtemps oublié et méconnu, ô mon Dieu, et qui se sont orgueilleusement placés eux-mêmes sur l'autel d'où ils vous avaient renversé ; que les hommes s'abaissent enfin à vos pieds, ô seul Dieu vivant et véritable, seul Dieu dont la gloire est éternelle, et qu'ils reconnaissent humblement qu'il ne sied pas aux mortels de rêver pour eux-mêmes des prétentions divines ! car, ainsi que l'a dit un poète de notre siècle, car, si Dieu n'est pas Dieu, qui de nous pourra l'être ?

Oui, Seigneur, de votre bras tout-puissant, ramenez, ramenez vers vous le cœur des hommes qui s'était éloigné de vous ; ramenez nos frères par le sentier de la pénitence et de la componction ; et dès aujourd'hui, mettez-les dans le chemin qui doit les conduire à la table eucharistique, à la fin de cette carrière quadragésimale. C'est, mes Frères, la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 28, n° 48.

XLII

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL, PRÊCHÉ CHEZ
LES SŒURS DE SAINT-PAUL DE CHARTRES.

(le 25 janvier 1848)

*Non vos me elegistis ; sed ego eleqi vos, et
posui vos. ut eatis, et fructum afferatis, et
fructus vester maneat.*

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais
c'est moi qui ai fait choix de vous, et qui vous
ai établis, afin que vous alliez, et que vous por-
tiez du fruit, et que votre fruit demeure.

(S. JEAN, ch. xv, v. 16.)

MES SŒURS,

Telles sont les magnifiques et divines paroles par lesquelles le Sauveur des hommes, Jésus-Christ, enseignait à ses disciples toute la noblesse et la valeur de l'apostolat auquel il les avait appelés. Ces paroles, l'Église les a choisies pour en former l'Évangile de cette solennité de la Conversion du grand Apôtre ; car qui plus que lui a été l'objet d'une élection aussi gratuite que miraculeuse ? qui plus que lui a été établi afin d'aller et de porter des fruits, des fruits durables et permanents ?

Ces paroles, mes Sœurs, je viens vous les appliquer à vous-mêmes ; car ne croyez pas que ce soit par hasard, et sans une vue secrète de la Providence que votre précieuse

congrégation a été placée sous le patronage d'un Apôtre, de l'Apôtre par excellence. Rien ne se fait dans l'Église que par la disposition du Père céleste. Et il me sera facile de vous montrer aujourd'hui, qu'étant filles de saint Paul, vous êtes destinées à reproduire quelques-unes des merveilles de son apostolat. Oui, soit que je considère le mode et les circonstances de votre élection, soit que j'envisage la nature et les fruits de votre ministère, je reconnais dans ce qui forme votre trait caractéristique une mystérieuse ressemblance de famille avec votre père.

Non vos elegistis me, sed ego elegi vos : Ce n'est point vous qui avez fait choix de Dieu, c'est Dieu qui a fait choix de vous ; toutes les avances ont été de son côté, et votre vocation est entièrement son ouvrage : voilà ma première considération. *Et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat* : Dieu vous a établies afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure ; votre ministère est un ministère d'action et de mouvement : *Ut eatis*, et la valeur particulière du bien que vous opérez consiste dans sa stabilité et sa durée : *Et fructum afferatis, et fructus vester maneat* : c'est ma seconde considération.

La très sainte Vierge Marie, reine à la fois des Apôtres et des vierges, exaucra, mes Sœurs, la prière que vous allez lui adresser, afin que je confirme en vous le double esprit de l'apostolat et de la virginité. *Ave Maria*.

I. Il est un langage, mes Sœurs, qui ne pourrait jamais se trouver sans orgueil sur les lèvres de l'homme, mais qui est sublime dans la bouche de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ ; car alors ce langage, si noble qu'il soit, ne saurait être taxé de fierté, puisqu'il est fondé sur la vérité. Telle est, par exemple, cette parole du divin Sauveur, trois fois répétée : Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus qu'il ne m'aime, il n'est pas digne de moi : *Non est me dignus*. Si

quelqu'un aime son fils ou sa fille de préférence à moi, il n'est pas digne de moi : *Non est me dignus*. Si quelqu'un ne prend pas sa croix et ne se met pas à ma suite, il n'est pas digne de moi : *Non est me dignus*. Certes, mes Sœurs, si Jésus-Christ n'eût été qu'un simple mortel, une telle façon de parler, fût-elle descendue d'un trône, semblerait si pompeuse qu'il serait difficile de ne la pas accuser d'orgueil. Mais Jésus, qui avait la conscience de sa divinité, parlait ainsi son langage naturel, et il avait tout droit d'imposer des conditions à ceux qui aspiraient à la faveur de lui appartenir.

Telle est aussi la parole que nous développons en ce moment. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, dit Jésus à ses disciples, c'est moi qui ai fait choix de vous. Ce n'est pas vous qui vous êtes mis en marche, et qui êtes montés jusqu'à moi, c'est moi qui ai daigné descendre et venir jusqu'à vous. *Non vos me elegistis* : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi. C'est à ses douze apôtres que Jésus-Christ tient ce langage ; et en effet chacun d'eux avait donné à son existence une autre direction ; la plupart étaient engagés dans les liens du mariage et dans les soins de la famille ; Pierre avait hérité de la profession de son père, et il jetait les filets avec André son frère, pêcheur comme lui. Matthieu était assis au comptoir, et son nom figurait sur le rôle des publicains. Ils eussent tous passé leur vie dans cette condition qu'ils ne songeaient point à quitter, si Jésus ne s'était approché d'eux et ne leur avait dit : Levez-vous, et suivez-moi. *Non vos me elegistis* : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi. C'est le grand apôtre qui s'applique à lui-même cette parole ; et certes, le récit de sa conversion, telle que les saintes Écritures nous l'ont transmis, nous fait assez connaître que Paul n'a pas opté de lui-même pour Jésus-Christ. Fils d'Abraham et enfant de l'alliance, élevé à Jérusalem, il n'avait reçu de la synagogue et puisé

dans sa famille que des traditions dénaturées, et tout son zèle judaïque consistait à combattre et à repousser le Sauveur si ardemment attendu par les Juifs. C'est dans cette voie d'opposition et de haine qu'il marchait, et qu'il eût persisté jusqu'à la fin, si Jésus ne l'avait terrassé sur le chemin de Damas.

Non vos me elegistis : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi. Mes Sœurs, c'est à vous-mêmes que Jésus adresse cette parole. Non, votre vocation n'est point votre ouvrage ; il n'était pas dans l'ordre naturel des choses que votre choix se fixât sur le saint état que vous avez embrassé. Sans doute, par un privilège plus précieux encore que celui du grand Paul, vous aviez reçu, à votre entrée en ce monde, le bienfait du baptême ; vous aviez été élevées dans la véritable Jérusalem, qui est l'Eglise catholique. Mais, comme Paul naquit au milieu d'un judaïsme dégénéré qui l'engagea dans une fausse route, vous aussi, mes Sœurs, n'est-il pas vrai que les idées de l'époque, de la société, de la famille peut-être, au milieu desquelles votre enfance s'est écoulée, n'est-il pas vrai que ces idées, faussées et corrompues par la contagion de l'incrédulité, tendaient à vous éloigner de Jésus-Christ plutôt qu'à vous en rapprocher ? N'est-il pas vrai que plusieurs de vos compagnes, accueillant avec chaleur les traditions du foyer domestique, *paternarum traditionum æmulator*, ne témoignaient que de l'opposition, ne manifestaient que de la répugnance, n'avaient que des censures et des sarcasmes pour le service de Dieu ? N'est-il pas vrai que vous-mêmes avez été souvent ébranlées par ces doctrines de mensonge, et que, sous l'empire des idées que vous avez nourries quelque temps dans votre esprit, vous eussiez pris un parti tout différent de celui que vous avez enfin embrassé ?

Non vos me elegistis : Non, ma fille, vous dit Jésus-Christ,

ce n'est pas vous qui avez fait choix de moi. Vous souvient-il de ces temps de tiédeur et de négligence, où en abandonnant la prière, vous avez failli quitter, comme tant d'autres, le chemin du devoir ? Vous souvient-il de cette époque de votre jeunesse, où vous aviez pris goût à certaines lectures frivoles, qui auraient pu vous conduire à votre perte, comme elles y ont conduit tant d'autres infortunées ? Vous souvient-il de ce jour, où une imprudence, une légèreté avait creusé devant vous un abîme qui semblait inévitable ? Vous souvient-il que l'attrait du luxe, de la parure vous avait séduite ? Vous souvient-il que votre cœur avait commencé de s'attacher au gain, à l'argent ? Vous souvient-il que votre imagination vous avait déjà arrangé une existence ? *Non vos me elegistis* : Non, ce n'est pas vous qui m'avez choisi. Votre choix vous portait ailleurs ; vous incliniez vers le monde, vers ses plaisirs, vers ses avantages. Le cours ordinaire des événements ne vous conduisait point là où vous êtes arrivées aujourd'hui. Votre vocation, encore une fois, ne vient point de vous, elle est mon ouvrage ; c'est moi, moi seul qui l'ai accompli : *Sed ego elegi vos*.

Je le sais, mes Sœurs, l'œuvre de Dieu est quelquefois préparée de si loin ; quelquefois elle est amenée par une pente si douce et si insensible, qu'on dirait qu'elle a été l'œuvre naturelle et spontanée de la créature. Dans les siècles qui nous ont précédés, il se trouvait des familles, des mères chrétiennes, dont les enfants semblaient comme voués dès l'origine au sanctuaire ou à la solitude du cloître, pareils à ce jeune Samuel dont il est écrit qu'il était nazaréen avant de naître, et que sa mère l'avait enfanté non pas pour elle-même, mais pour le tabernacle. Alors, l'élection divine, plus prodigieuse encore peut-être, était néanmoins plus voilée. Mais dans les jours où nous vivons, mes Sœurs, précisément parce qu'elle rencontre plus d'ob-

stacles dans l'esprit du siècle, aucune vocation religieuse ne s'accomplit sans que l'on puisse dire avec évidence : Le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic*.

Dites-moi, mes Sœurs, quelle main est venue vous chercher, vous démêler au milieu de la foule, pour vous amener dans ce saint asile, pour vous conduire au pied des autels où vous êtes devenues les épouses de Jésus-Christ? Tandis que les compagnes de votre enfance, celles qui ont partagé avec vous les mêmes pratiques de piété, et qui manifestaient alors peut-être des sentiments plus parfaits que vous, sont demeurées dans le siècle où leurs cœurs se sont plus ou moins souillés par le contact de la poussière mondaine, comment se fait-il que vous, vous seules, avez pris des engagements sacrés? Cherchez dans votre souvenir, revenez sur les jours de votre existence passée, et dites-moi par quel enchaînement de circonstances, par quel concours d'événements Dieu vous a conduites, à travers mille difficultés, mille impossibilités, au terme où vous êtes enfin arrivées?

Ma Sœur, non, rien de tout cela n'a été votre œuvre; rien de tout cela n'a été l'œuvre du hasard. La seule explication de cette merveille, la voici : c'est que Jésus-Christ, par un amour purement gratuit, avait fait choix de vous; c'est que sa toute-puissance a su opérer ce que sa volonté avait résolu : *Sed ego elegi vos*. Sans doute vous n'avez point été renversée à terre, comme Paul sur le chemin de Damas. Mais parce que la grâce divine, au lieu de se mêler aux éclats de la foudre, a pénétré dans votre âme sur les ailes d'un souffle léger et caressant, son opération en est-elle moins admirable?

Vous n'avez point entendu une voix qui vous a dit : Je suis ce Jésus que tu persécutes. Mais n'avez-vous pas du moins entendu une voix qui disait : Je suis ce Jésus que tu contristes par tes infidélités, par tes résistances, par tes re-

tardements. Il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon de mon amour, de mon amour qui t'invite, qui t'appelle depuis longtemps parmi le collègue immaculé de mes épouses. Enfin, n'est-il pas vrai que, pour vous aussi, un moment est venu où, à la suite d'une prière plus ardente qu'à l'ordinaire, des écailles sont tombées de vos yeux ? Et pendant ces instants de ferveur il vous a été dit : Lève-toi, va dans la cité, et là il te sera dit ce qu'il faut que tu fasses. Et c'est là que la merveille de votre consécration à Dieu s'est accomplie.

J'ai donc eu raison de l'avancer, mes Sœurs, l'histoire de votre élection à la vie religieuse est, dans une certaine mesure, celle de l'élection de votre grand Apôtre. D'où je conclus que comme lui vous devez rendre d'éternelles actions de grâces à Dieu, en retour d'un si grand bienfait. Ecoutez-le : Je suis, à la vérité, dit-il, le dernier des Apôtres ; je ne suis pas digne de porter ce nom ; mais enfin ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. Quand il a plu à celui qui m'a discerné dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, afin de révéler son fils en moi, à l'instant je n'ai point écouté la chair et le sang. Et c'est du Seigneur encore que j'ai reçu la grâce d'être fidèle.

Appropriiez-vous, mes Sœurs, chacune de ces paroles. Car, en vérité je vous le dis, l'éternité tout entière ne suffira pas pour exprimer le sentiment de gratitude dont vous devez être pénétrées, à cause de la faveur qui vous a été faite d'être les épouses de Jésus-Christ. Votre grand Apôtre a dit qu'il considérait tout le reste comme de l'ordure, et qu'il n'ambitionnait qu'un seul gain, c'est-à-dire Jésus-Christ. En quittant le monde, vous n'avez quitté rien que de vil et de méprisable, et cela pour conquérir le seul trésor digne d'être estimé.

Mais ce n'est pas assez, mes Sœurs, que d'avoir été l'objet d'une élection aussi sublime, il faut correspondre à cette

grâce, et remplir le ministère qui vous a été confié. C'est ce point principal qu'il me reste à développer.

II. Je vous ai établis, dit Jésus-Christ à ses Apôtres, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que ce fruit demeure. Le ministère apostolique est un ministère d'action, de mouvement. Il est dans les trésors de Dieu des grâces de retraite et de solitude ; il est dans l'Eglise des ordres religieux voués exclusivement à la contemplation et à la psalmodie ; en un mot, parmi les enfants de Dieu, il en est qui ont hérité de la part de Marie, qui se tenait immobile aux pieds de Jésus, recueillant ses paroles. Mais telle n'est point la part échue aux Apôtres.

Entendez de quelle façon Jésus-Christ leur donne l'investiture, et remarquez comme il ouvre le monde tout entier devant eux : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, donc allez et enseignez tous les peuples : *Euntes ergò, docete omnes gentes*. Je vous ai établis afin que vous alliez : *Et posui vos, ut eatis*. Et parmi les Apôtres, il en est un en particulier qu'il est permis d'appeler l'homme de l'action et du mouvement ; c'est celui que nous connaissons sous le nom d'Apôtre des nations, d'Apôtre des gentils. Celui-ci, disait la voix du ciel, celui-ci est dans mes desseins un vase d'élection, afin qu'il porte mon nom devant les nations et aux enfants d'Israël.

Or, mes Sœurs, je l'ai dit, ce n'est pas sans un conseil arrêté de Dieu que saint Paul est votre père ; votre condition est une condition apostolique : *Et posui vos ut eatis* ; vous êtes établies pour aller. D'autres prolongent pendant de nombreuses années les exercices fructueux et tranquilles du noviciat, travaillant dans le silence à l'ouvrage de leur propre perfection. Vous, mes Sœurs, du jour même où vous êtes revêtues de l'habit sacré des vierges, votre ministère actif commence : *Euntes ergò* ; de ce jour-là vous êtes envoyées

loin du berceau de votre noviciat, et cette vie agissante ne cessera qu'avec vos forces. Au moindre signal qui vous est donné, vous vous transportez d'un point sur un autre point ; et la carte, si étendue pourtant, des voyages de votre saint Patron, est étroite et resserrée, en comparaison de celle qui renfermerait toutes les contrées où votre zèle peut s'exercer. Filles de saint Paul, je vous ai établies afin que vous alliez : *Et posui vos, ut eatis* ; afin que vous alliez et que vous portiez du fruit : *Ut eatis, et fructum afferatis*.

Car, mes Sœurs, le monde me demandera peut-être quel est l'objet, quel est le résultat de cette vie si active. Et moi, je répondrai que votre congrégation, si humble et si modeste qu'elle soit, rend à l'Église et à la société tous les genres de services réunis qu'elles reçoivent des divers autres instituts plus renommés et plus célèbres. « Je ne suis rien, disait saint Paul ; toutefois je ne suis nullement inférieur à ceux qui sont Apôtres par excellence ; car les signes de mon Apostolat ont été manifestes au milieu de vous, par des labeurs, des prodiges et des vertus. Qu'avez-vous de moins que les autres Églises ? »

Mes Sœurs, je ne le dis pas pour flatter en vous un orgueil qui serait coupable ; Dieu, devant qui je parle, sait que je ne mens point à ma pensée. Oui, cette famille de saint Paul dont la Providence a établi le berceau et le centre dans notre ville de Chartres, cette famille religieuse moins connue que d'autres congrégations plus anciennes, n'est toutefois inférieure à aucune d'elles. Les signes de son apostolat ont été manifestes au milieu de nous, depuis plus d'un siècle, par des labeurs, des prodiges et des vertus de toutes sortes. Et ce collège sacré de vierges, dont notre Église est enrichie, ne lui laisse rien à envier à aucune autre Église : *Quid enim minùs habuistis cæteris Ecclesiis?*

Celui-ci est pour moi un vase d'élection, afin qu'il porte mon nom devant les nations et devant les fils d'Israël.

Filles de saint Paul, chacune de vous est ce vase d'élection ; chacune de vous a reçu la mission de rappeler le nom de Jésus, de le faire vivre, de le perpétuer au sein de notre société où il menace de tomber dans l'oubli. Et quelques-unes parmi vous ont reçu aussi la mission de porter ce nom sacré de Jésus par delà les mers, et de le faire connaître aux gentils et aux idolâtres.

Et de quelle façon, mes Sœurs, êtes-vous chargées de conserver le nom de Jésus-Christ au milieu de nous ? Ah ! de la façon la plus salutaire, je dirai même, dans les circonstances où nous sommes placés, la seule véritablement efficace. L'existence de l'homme tout entière s'écoule entre deux points extrêmes, le berceau et la tombe. Deux époques sont décisives dans la vie chrétienne : l'enfance, pendant laquelle nous devons apprendre à vivre ; la vieillesse, dans laquelle nous devons apprendre à mourir. Ces deux âges ont particulièrement besoin d'appui. L'enfance a besoin d'être élevée ; la vieillesse, la souffrance a besoin d'être soulagée.

Le prêtre, qui se doit à tous, enseigne la multitude dans le temple, il visite le malade pour lui porter les secours spirituels qui lui sont nécessaires ; mais le prêtre ne peut se livrer exclusivement à ce ministère, et il n'est pas juste qu'il abandonne tous ses autres devoirs pour se fixer dans une école ou dans une infirmerie. D'ailleurs, ce qu'il faut auprès du berceau, auprès de l'enfance, c'est une mère, ce sont les soins d'une mère, c'est la voix d'une mère. A l'instant la religion vous appelle, ô vierges consacrées, et elle vous dit comme autrefois la fille de Pharaon : *Accipe puerum, et nutri mihi* : Prenez cet enfant, et nourrissez-le-moi. Et en même temps, elle vous donne grâce, autorité, juridiction pour remplir ce ministère. Elle vous dit de la part de Jésus-Christ : *Euntes ergo, docete* : Allez et enseignez.

Mes Sœurs, la foi chrétienne n'est conservée, elle ne sera sauvée dans notre malheureuse patrie que par les femmes, les mères chrétiennes. Or, il ne subsistera de femmes, de mères chrétiennes en France, qu'autant que l'éducation des jeunes filles demeurera entre les mains des épouses de Jésus-Christ. Oui, si le nom de Jésus n'est pas encore oublié, inconnu parmi nous ; si ceux-là calomnient la France qui osent dire que le nom du Sauveur des hommes, prononcé au milieu des représentants de la nation, tombe sur cette assemblée étonnée comme une pierre qui descendrait des astres ; si le nom de Jésus-Christ vit encore au fond du cœur de nos frères, c'est parce que leurs mères leur ont fait balbutier ce nom sacré pendant leur jeune âge ; et leurs mères ne leur ont enseigné le nom adorable de Jésus-Christ, que parce qu'elles l'avaient appris elles-mêmes des lèvres des épouses de Jésus-Christ.

Que cette pensée donc, mes Sœurs, vous encourage, vous fortifie, vous anime toujours parmi les ennuis, les fatigues inséparables de l'enseignement de l'enfance. Ces créatures innocentes, ces jeunes petites filles, dont vous cultivez l'esprit et le cœur, un jour elles deviendront des mères, et elles transmettront à la génération suivante ces saintes et religieuses leçons qu'elles auront reçues. Voilà, mes Sœurs, voilà comment vous êtes des vases d'élection, pour porter le nom de Jésus devant les enfants d'Israël. Voilà comment vous êtes établies pour porter du fruit : *Et posui vos, ut fructum afferatis*. Ce n'est pas seulement à la génération qui les suivra, c'est même à la génération qui les a enfantées que vos jeunes élèves, mes Sœurs, reporteront le nom de Jésus-Christ.

Ce que saint Jérôme raconte du vieillard Albin, grand prêtre des idoles, qui se plaisait à entendre sa petite-fille Léta répéter l'Alleluia de Jésus-Christ se renouvelle tous

les jours. Que de fois ç'a été sur les lèvres, dans le cœur de sa petite-fille, que l'homme, déjà avancé dans la vie, a retrouvé ce nom sacré de Jésus qu'il avait oublié, négligé depuis longtemps ! Mes Sœurs, toutes ces jeunes enfants qui se pressent autour de vous, et à qui vous parlez de Jésus-Christ, ce sont autant d'échos qui vont porter ce nom adorable aux oreilles des fils d'Israël : *Ut portet nomen meum coram filiis Israël.*

Auprès du berceau, il faut une mère ; mais la tombe n'est-elle donc pas aussi un berceau ? Apprendre à mourir, n'est-ce donc pas apprendre à vivre, à vivre éternellement ? Mes Sœurs, ah ! que la religion est admirable, quand elle vous place auprès du lit de douleur, auprès de la couche du moribond ! Qu'importe pour vous ce qu'a été la vie de cet infortuné ? S'il a trop longtemps oublié Dieu, il n'en est que plus digne de votre zèle et de vos soins. Adoucir à cet enfant de Dieu les angoisses du trépas, préparer son âme pour le ciel, quelle admirable mission ! En cet instant où la grande question va être résolue, un jour il vous est donné d'intervenir, d'apporter à ce fils d'Israël le nom de Jésus, c'est-à-dire le nom du Sauveur, ce nom qu'on ne peut prononcer avec amour sans être aussitôt justifié. Ah ! mes Sœurs, aimez donc, aimez à remplir ce ministère. Ne murmurez point quand la Providence vous envoie un infirme de plus à soigner. Si l'arrivée d'un malade dans vos maisons vous contrariait comme une gêne, vous ne seriez plus dignes de votre vocation.

Mais, je vous l'ai dit, mes Sœurs, quelques-unes de vous sont destinées à produire d'autres fruits encore ; quelques-unes sont des vases d'élection, pour porter le nom de Jésus-Christ chez les nations lointaines et parmi les peuples idolâtres. Depuis plus de cent ans, l'Océan est accoutumé à porter sur ses flots dociles et complaisants les filles de saint Paul de Chartres, vers les rivages du

Nouveau-Monde, où elles vont parler de Jésus-Christ à ces infortunés qui ont à peine de l'homme la figure, et qui portent la dure condition de l'esclavage. Mais voilà que d'autres mers vont s'ouvrir devant vous, mes Sœurs. L'inabordable empire de la Chine abaisse devant vous ses barrières. Ah ! qui sait si, dans les desseins de Dieu, vous n'êtes pas les vases d'élection, les vases prédestinés, pour faire accueillir enfin de ces barbares le nom de Jésus-Christ. Là aussi, mes Sœurs, vous formerez, vous élèverez l'enfance ; et par là vous infiltrerez dans les générations le nom du Sauveur. Là aussi, vous assisterez les moribonds, et par là vous ouvrirez le ciel à des élus.

Courage, mes Sœurs, courage ! Vous êtes les filles de l'Apôtre des nations ; je ne m'étonne pas que le soin d'évangéliser les peuples lointains vous soit aujourd'hui dévolu. Courage ! Ne redoutez point les fureurs du terrible élément. Votre saint patron naviguera avec vous, et vous savez par expérience, depuis plus d'un siècle, qu'il a été promis à votre Père qu'aucune de celles qui naviguent avec lui ne périra dans les flots. Courage ! Il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse : Je vous ai établies afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure.

Car, je finis par là : chez ces peuples éloignés, comme parmi nous, plus que parmi nous encore, ce qui manque aux résultats du ministère sacerdotal, c'est la stabilité, la durée, la permanence. Les individus reçoivent dans leur cœur la bonne semence, mais comme la terre n'est pas préparée de longue main, cette semence ne produit pas de fruits durables. Donc, mes Sœurs, votre œuvre est indestructible, parce qu'elle commence avec la vie, avec les premiers développements de l'intelligence et du cœur de ceux que vous instruisez ; elle est indestructible, parce

que son action est continue pendant plusieurs années. C'est ce que nous avons mille fois constaté parmi nous. Votre œuvre est la préparation nécessaire, la continuation indispensable de la nôtre. Nous ne faisons rien de solide sans vous ; c'est par vous que notre fruit demeure.

Or, mes Sœurs, depuis trois cents ans, plusieurs milliers de missionnaires ont arrosé la Chine de leurs sueurs et de leur sang, sans avoir pu donner à l'établissement du christianisme dans cette contrée ce caractère de stabilité, de durée. Je le comprends. Auprès du berceau de ces peuplades de néophytes, jusqu'ici il ne s'est point trouvé de mères ; voilà pourquoi ces peuples, toujours enfants, n'ont point grandi. Mais voilà que vous allez vous emparer du jeune âge ; voilà que vous allez préparer des femmes, des épouses, des mères chrétiennes ; mes Sœurs, je l'espère, votre intervention va changer la face des choses. Vous êtes des vases d'élection, prédestinés pour porter le nom de Jésus-Christ et pour le planter indestructiblement sur ces rives barbares. Vous êtes établies pour aller, pour produire du fruit, et pour que votre fruit demeure : *Et fructus vester maneat*. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 28, n. 44.

XLIII

PREMIER SERMON

SUR L'UTILITÉ TEMPORELLE DE LA RELIGION : LE DROIT DE PROPRIÉTÉ ; PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE 1^{er} DIMANCHE DE CARÊME.

(1849)

Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.

Or la piété est utile pour toutes choses, ayant des promesses pour la vie qui s'écoule maintenant aussi bien que pour la vie future.

(S. Paul à Tim. ch. IV, v. 8.)

MONSEIGNEUR,

Le grand Apôtre n'a point voulu dire sans doute que le Dieu de la loi nouvelle ait attaché à l'observation ou à l'infraction de ses commandements une sanction terrestre si absolue, si universelle, que la piété du chrétien doive toujours recueillir ici-bas les avantages de la vie présente aussi infailliblement qu'elle recueillera là-haut les promesses de la vie future. Présentée dans des termes aussi étendus, cette doctrine renouvellerait une erreur qui fut celle des amis de Job ; et, souvent contredite par les réalités qui frappent nos yeux, elle ne serait pas même avouée par l'antique loi des Juifs, laquelle, toute charnelle qu'elle était, n'adressait pas tant ses promesses et

ses menaces temporelles à chaque enfant d'Abraham en particulier qu'à la nation tout entière.

Disons donc d'abord, en restreignant la parole de l'Apôtre dans la juste mesure de vérité où le Saint-Esprit a voulu qu'elle se renfermât, disons que la piété du disciple de l'Évangile ne lui est pas seulement utile pour les intérêts de son âme, mais encore pour ses intérêts de tous les genres. Disons qu'outre les avantages certains de la vie future, elle lui apporte le plus souvent dans la vie présente des avantages inestimables, par exemple l'exemption des tourments et des maux qui se traînent à la suite des passions; la considération, l'honneur, dont l'auréole n'est parfaitement pure et sans tache que quand elle resplendit autour d'un front chrétien; le succès et le triomphe définitif qui ne manque guère de demeurer dès ici-bas à la candide vertu plutôt qu'à l'astucieuse habileté; enfin, par-dessus tout, les joies secrètes du cœur et cet ineffable tressaillement de la conscience qui sont la récompense, je dirais presque déjà infinie du devoir religieusement et invariablement observé: autant de manières dont s'accomplit, pour chaque chrétien en particulier, l'oracle de saint Paul : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.*

Mais si de la sphère des existences privées nous voulons passer dans celle des intérêts publics; si, au lieu d'appliquer la parole de l'Apôtre à des êtres à la fois périssables et immortels, que Dieu après tout se réserve de récompenser ou de punir pendant toute l'éternité, selon l'étendue des biens qu'il leur aura refusés ou laissés dans le temps; si, dis-je, nous appliquons cette parole aux nations, aux sociétés, dont la destinée ne s'étend point au delà de la durée des siècles et par rapport auxquelles la justice de Dieu, rémunérative ou vengeresse, doit s'exercer tout entière dans le temps; oh! alors, c'est

sans hésitation, sans restriction, qu'il faut dire que l'observation de la loi évangélique est utile pour toutes choses, et que la religion, qui nous promet une patrie éternelle, est seule capable de nous garantir une patrie temporelle, au sein de laquelle nous puissions goûter à loisir les biens passagers de ce monde : à tel point qu'avec le règne de la religion finit infailliblement le règne de l'ordre et de la félicité, et qu'avec le règne de l'impiété commence infailliblement le règne de l'anarchie et du malheur, et qu'en constatant ces résultats sensibles, palpables, il n'est personne qui ne soit amené à répéter avec mon texte : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.*

Mes Frères, cette importante vérité révélée par nos Livres saints, je veux dire l'utilité de la religion même par rapport à nos intérêts temporels, cette vérité est à la veille de se faire reconnaître même des plus opposants et des plus rebelles. Et pour ma part, j'essaierai de porter à cet égard la lumière et la conviction dans vos âmes.

Une tempête est venue fondre sur nous ; la foudre que recérait dans ses flancs un orage social que les prophètes du Dieu vivant nous montraient depuis longtemps se préparant, se grossissant à l'horizon, tout à coup a éclaté sur nos têtes, et ses terribles lueurs ont éclairé bien des ténèbres. Dans un premier moment d'effroi, tous les yeux se sont portés vers le ciel. Mais voilà que les coups du tonnerre semblent devenir plus rares et plus lointains, plus d'une conversion commencée s'est évanouie avec la peur. J'entends qu'autour de moi l'on demande pardon à la philosophie d'avoir manqué de foi envers elle, et d'avoir cru, par un mouvement irréfléchi, qu'il faudrait, en face de l'abîme, revenir sur ses pas et rétrograder jusqu'au christianisme. Les grands chefs de l'école, les habiles de la

politique et les forts de l'armée, ont mis la main à l'œuvre, et la société se croit désormais à l'abri d'une nouvelle surprise. Celui-ci a réimprimé un livre, celui-là en a composé un autre. Une main vigoureuse tient l'épée et le commandement dans la grande cité; la province rassurée a recueilli l'accent d'une voix martiale. Il est clair que, cette fois encore, la société se suffira à elle seule, qu'elle a ses sauveurs, ses défenseurs dans son sein, et que nous nous étions trop hâtés de croire à la nécessité d'un retour sérieux à Dieu et à l'Évangile. M. F., voilà ce qui se pense, et ce qui se dit.

Et moi, je pense et je dis hardiment que le problème social est si nettement et si énergiquement posé, que désormais tous les subterfuges sont impossibles, et que ni les demi-raisons de la philosophie, ni les déploiements, nécessaires sans doute, de la force publique, ne parviendront à le résoudre d'une façon définitive. Et je pense, appuyé sur l'autorité divine, et je dis, avec l'assurance que me confère mon ministère sacré, que le vaste, le terrible problème qui met en question l'existence de la société moderne, ne sera résolu que par le retour de la société aux principes de la religion. Et, pour sortir des idées trop générales, et m'attacher à un sujet qui préoccupe en ce moment tous les esprits, j'affirme que la religion, qui est utile pour toutes choses, est la garantie nécessaire et indispensable, qu'elle est la seule garantie solide de la propriété. Et j'établis à cet égard deux propositions.

En principe, la propriété ne peut se défendre contre les doctrines mauvaises qu'autant qu'elle prouve ses droits; et la seule religion démontre péremptoirement et sans réplique les droits de la propriété.

En fait, la propriété ne parvient à se défendre contre les passions mauvaises qu'autant qu'elle-même assure l'exercice de ses droits par l'accomplissement de ses devoirs;

et la religion seule enseigne impartialement et sans faiblesse les devoirs de la propriété.

Le développement de la première proposition nous suffira en ce jour. Ne cherchez point d'art ni de plan étudié dans mon discours ; c'est une simple conférence sur l'une des questions les plus brûlantes du moment. N'ayant d'autre but que de vous pénétrer de la conviction dont je suis pénétré moi-même, je revendique pour ce qui est de l'exposition et de la distribution de ma matière tous les privilèges de l'entretien familial, je dirais presque de la conversation.

Invoquons l'assistance de l'Esprit-Saint par l'entremise de la Mère de Dieu. *Ave Maria.*

I. Écoutons une voix révéérée depuis bientôt trente siècles. « La terre est au Seigneur, s'écrie le royal prophète, la terre et tout ce qu'elle renferme ; à lui appartiennent l'univers et tous ceux qui l'habitent : » *Domini est terra et plenitudo ejus ; orbis terrarum, et universi qui habitant in eo.*

Ainsi, M. F., il existe un propriétaire unique, dont le domaine absolu et souverain s'étend non seulement sur toutes les choses, mais encore sur toutes les personnes. Et la raison de ce droit du Seigneur, le même philosophe inspiré nous l'apprend aussitôt : « C'est que seul le Seigneur a fait » le monde et les hommes : *Quia ipse fundavit eum* ; c'est que seul il est créateur, auteur des choses et des personnes ; seul, par conséquent, il a sur le monde et sur les hommes, sur les choses et sur les personnes, un droit suprême et nécessaire, un droit qui puisse véritablement et absolument s'appeler de ce nom. Et si, en dehors de lui, au-dessous de lui, les vocabulaires humains laissent à d'autres qu'à lui la faculté de s'attribuer des droits, c'est le devoir du théologien, pour prévenir une confusion sa-

crilège, d'établir la distinction essentielle et profonde entre le droit de Dieu et tout ce qu'il a pu nous permettre d'appeler les droits de sa créature.

Le droit de Dieu, c'est le droit dans son essence, dans sa source, dans sa racine, c'est le droit indépendant, illimité, nécessaire ; le droit de Dieu se confond avec la notion même du droit ; et pour tout dire, le droit de Dieu, c'est Dieu lui-même, puisque Dieu lui-même est la raison de son droit. Mais les droits de l'homme, au contraire, c'est une participation, un écoulement du droit de Dieu ; ce sont des droits subordonnés, restreints, contingents, selon le langage de l'école. Et, pour parler plus exactement, les droits de l'homme ne sont pas proprement distincts du droit de Dieu, puisqu'ils n'ont leur raison d'être qu'en lui et que par lui. C'est ainsi qu'appliquant ce principe dans toute son étendue, il faudrait dire : droit divin de la paternité, droit divin de la souveraineté (sous quelque forme qu'elle se produise), droit divin de la propriété. C'est de Dieu, nous dit l'Apôtre, que descend toute paternité : *A quo omnis paternitas* ; et c'est de Dieu, ajoute le même Apôtre, que procède toute autorité, soit qu'elle s'exerce sur les hommes ou sur les choses, par le droit de souveraineté ou par le droit de propriété : *Omnis potestas a Deo*. Donc aucun être créé, chef d'une famille, d'un empire ou d'un domaine, ne peut revendiquer un droit, ni exercer un seul acte d'autorité que dans la dépendance et par la délégation de Celui en qui se résume toute puissance et toute paternité : *A quo omnis paternitas. Omnis potestas à Deo*.

Ces vérités, mes Frères, sont élémentaires parmi les chrétiens, et quand Jésus-Christ a enseigné aux hommes à prier, c'est cette reconnaissance du droit suprême de Dieu qu'il a voulu d'abord placer sur leurs lèvres. Voyez ce père, ce vieillard entouré de ses enfants et de ses petits-enfants. Il s'agenouille en la présence de Dieu, et parlant en son

nom comme au nom de ses fils, il dit : *Pater noster, qui es in cælis* : Notre Père qui êtes dans les cieux. Et parce que devant Dieu, devant ce Père unique de toutes les créatures, *unus Deus et Pater omnium*, il se considère lui-même comme le plus humble des enfants ; à cause de cela, il exerce sur toute sa maison l'autorité d'un patriarcat sacré, et sa paternité, retrempee en quelque sorte chaque jour dans la paternité divine, est l'objet d'un culte filial de vénération et d'amour. Qu'au lieu de cela, ce père, ce chef de famille ne dise jamais à Dieu : *Pater noster* ; qu'il ne s'incline jamais devant Notre Père qui est dans les cieux, et ses enfants, dépourvus de religion comme lui, auront mille objections à faire contre les droits contestables de sa paternité humaine.

Peut-être cet homme est-il le chef d'une société, d'un Etat ; on l'appelle roi, empereur, consul, qu'importe ? Il s'agenouille en la présence de Dieu, et il dit : *Adveniat regnum tuum ; fiat voluntas tua* : Père céleste, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Et parce que devant Dieu, devant ce Roi unique de tout l'univers, *Rex regum et Dominus dominantium*, il se considère lui-même comme le plus humble des sujets, et que là il cesse de régner et de vouloir pour s'abaisser devant le règne et la volonté du Très-Haut ; à cause de cela, il exerce sur tout son peuple une souveraineté incontestée, et sa principauté, assujettie à la principauté divine, trouve dans cette dépendance même le seul titre qui puisse la rendre respectée parmi les hommes : *Et servus meus, princeps in medio eorum*. Qu'au lieu de cela, ce chef de l'Etat ne dise jamais à Dieu : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua*. ; qu'il ne songe pas même à faire dépendre son règne et ses lois du règne et de la volonté du Roi céleste, et ses sujets, dépourvus de religion comme lui, auront mille objections à faire contre les fondements mal assurés de sa souveraineté humaine.

Enfin cet homme, peut-être, est un des riches de la terre ; il compte ses domaines par milliers, et des revenus de toute nature, fruit de ses héritages, de ses économies, de son travail, abondent entre ses mains. Il s'agenouille en la présence de Dieu, et il dit : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* : Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Et parce que, devant Dieu, devant le Maître absolu de toutes choses, il implore, comme le dernier des mendiants, sa subsistance journalière, et qu'il reconnaît ne rien posséder qu'il ne reçoive de la main divine, par quelque entremise qu'il la reçoive ; à cause de cela, il est investi d'un titre légitime sur ses possessions de toute nature, et sa propriété, en rendant foi et hommage au souverain domaine de Dieu, puise dans cette reconnaissance d'un droit supérieur au sien le principe de sa force et la raison dernière de sa validité. Qu'au lieu de cela, ce riche ne dise jamais à Dieu : *Panem nostrum quotidianum da nobi hodie* ; qu'il croie que son pain lui est tellement assuré qu'il n'a pas besoin de le demander au Père céleste, et que sa fortune est tellement à lui qu'elle ne relève d'aucun droit placé au-dessus de lui, et bientôt tout ce qui l'entoure, dépourvu de religion comme lui, aura mille objections à faire contre les prétentions mal établies de sa propriété humaine.

Donc, M. F., ni le droit de la paternité elle-même, ni le droit de la puissance publique, ni le droit de la propriété privée, ne sont des droits existants par eux-mêmes, trouvant en eux-mêmes leur raison d'exister ; mais ces droits, comme tous les autres droits humains, n'existent qu'à la condition qu'ils justifient leur dérivation du droit de Dieu. L'Oraison Dominicale nous l'enseigne, et, outre que saint Paul nous dit clairement : *Omnis potestas à Deo. A quo omnis paternitas*, je vais le prouver avec plus d'étendue tout à l'heure. Donc, en particulier, la propriété n'est pas une

vérité première, mais une vérité seconde ; c'est-à-dire une vérité qui ne peut être établie qu'autant qu'elle se déduit légitimement d'une ou de plusieurs vérités reconnues et préexistantes. Or, si vous niez la vérité première, que devient la vérité seconde qui s'appuie sur elle ? C'est donc en Dieu, dans le dogme de l'existence de Dieu d'abord et de son souverain domaine, et ensuite dans le fait de sa providence, de sa volonté nettement exprimées, qu'il faut aller chercher le droit de propriété. Là seulement vous trouverez la terre ferme ; tandis que vous ne remonterez pas jusque-là, le sol tremblera sous vos pas. Ecoutez, et dites-moi s'il est une autre démonstration rigoureuse et péremptoire du droit de propriété, que celle que je vais vous exposer rapidement.

Il est au ciel un Dieu, principe premier de toutes choses, un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur. Tout est à lui, non seulement au ciel mais aussi sur la terre, car toutes choses, visibles et invisibles, ont été créées en lui et par lui, dit saint Paul ; et comme il est avant tous les êtres, son droit précède tous les autres droits, et ceux-ci n'ont de consistance qu'en lui : *Et ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant*. Il est le propriétaire universel. *Meum est aurum, meum est argentum, dicit Dominus* : A moi l'or, à moi l'argent, dit le Seigneur. Tous les fruits que produit la terre, de quelques sueurs étrangères qu'elle soit arrosée, n'appartiennent qu'à lui, par la raison que la terre est à lui seul : *Domini est terra*, et que le soleil qui mûrit les fruits de la terre est à lui seul : il est appelé son soleil, et il ne se lève que sur son ordre : *Qui facit oriri solem suum*, et qu'enfin les bras qui cultivent la terre sont à lui : c'est lui qui nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos* ; et quand nous mangeons le fruit de notre travail, nous ne vivons pas tant encore de notre industrie que de son bienfait. Devant

lui nous sommes tous égaux par la nature ; tous nous dépendons de lui au même degré ; envers lui, nous n'avons aucun droit, nous n'avons que des devoirs. Des droits, nous ne pourrions en prétendre qu'autant qu'il lui plaira de nous en confier.

Et voilà qu'en effet une Providence merveilleuse se révèle à nous. L'homme venait d'être introduit dans l'univers ; sa tête noblement élevée, et son front sur lequel reluisait l'intelligence, décelaient déjà un être privilégié, investi par son auteur d'un droit de prééminence et de commandement sur la nature inférieure. Mais Dieu prononce une parole d'où va naître tout un nouvel ordre de choses. L'homme existe ; une seconde création va produire la famille et par suite la propriété et la société. Il n'est pas bon, dit le Seigneur, que l'homme soit seul : *Non est bonum hominem esse solum* ; et l'homme reçoit une compagne, que le mystère de sa formation lui montre indissolublement unie à lui, dans une condition mêlée d'égalité et de subordination ; et de l'homme et de la femme naissent les enfants ; et, comme loi fondamentale de la famille, Dieu accorde au père et à la mère, dans des limites déterminées, une portion inamissible de son droit de paternité suprême ; et si ce droit, la nature, à qui il a été ordonné de le respecter, peut, dans certains cas, élever contre lui des difficultés et des doutes, Dieu l'écrira plus explicitement sur les tables de la loi ; et, sans excepter même celui dont toute la paternité n'a consisté que dans un criminel plaisir et dans un égoïsme affreux, il règle que de droit divin le père sera honoré de son fils, parce que dans le père, quel qu'il soit, est descendu un écoulement de la paternité divine ; et il menace de la mort présente et éternelle le fils qui méconnaîtra le précepte invariable et absolu : *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram.*

Mais la paternité ne suffit pas à régler toutes choses ; la famille s'étant augmentée, voilà que les intérêts se divisent ;

celui-ci nourrit les troupeaux, celui-là cultive la terre ; l'industrie de l'un prospère moins, celle de l'autre réussit davantage. Comme loi fondamentale de la société, Dieu transfère à chacun des hommes sur des objets déterminés une portion inviolable de son droit de propriété suprême ; et si ce droit, la nature, le bon sens ne suffit pas à le faire respecter, Dieu le promulguera en termes clairs et solennels au sein des foudres du Sinaï, et il dira : Tu ne commettras point le vol : *Non furtum facies* ; il y a plus : non seulement tes mains, mais encore tes pensées, tes désirs, respecteront la propriété d'autrui. C'est pourquoi tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune des choses qui sont à lui. Et si vous voulez connaître la sanction attachée à ce précepte, saint Paul, montrant l'abîme éternel qui s'entr'ouvre, proclamera que les voleurs ne posséderont point le royaume céleste : *Neque fures possidebunt regnum cœlorum* : menace qui descend jusqu'au fond des consciences pour y réprimer toutes les injustices, même celles qui échapperaient à la justice humaine. Et Jésus-Christ, d'autre part, promet à ceux qui savent endurer la pauvreté en ce monde, la bienheureuse propriété du royaume des cieux. Enfin ce divin Sauveur, avant de quitter la terre, a établi un tribunal de réconciliation, devant lequel nul possesseur ou détenteur du bien d'autrui n'obtiendra la rémission de sa faute, s'il ne restitue, avant tout, ce qu'il possède injustement : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*. C'est ainsi, M. F., que la religion protège, qu'elle maintient parmi les hommes le droit de la propriété, droit établi, consacré, sanctionné par Dieu lui-même. C'est ainsi qu'avec le Décalogue et l'Évangile, elle répond aux blasphémateurs sacrilèges qui ont voulu faire dériver du christianisme l'insolent axiome : « La propriété, c'est le vol ».

Toutefois là ne s'arrête pas l'empire de la religion ; car

la question de la propriété, quand on en aborde le détail et l'analyse, offre des difficultés qu'il faut résoudre. Dieu, qui a ordonné le respect de la propriété, n'a point écrit lui-même dans un code à quelles conditions, et par quelles voies, et dans quelle mesure, la propriété était légitime. Ce qui constitue la propriété dans un pays, ne la constitue pas dans un autre. Ici, le fait de la possession, dans un temps donné, devient un titre de propriété; là, il en est autrement. En cette contrée, la parenté confère jusqu'à tel degré un droit héréditaire rigoureux, et jusqu'à tel autre degré un droit héréditaire facultatif; ailleurs, le droit est beaucoup moins étendu. Aujourd'hui, l'État, la nation s'attribue, sous le nom de droits de mutation, la dixième partie des héritages, et, sous le nom d'impôts directs et indirects, la quatrième partie des revenus; demain peut-être, les législateurs ayant changé, il ne me sera laissé que la moitié de mon héritage paternel, et mon revenu sera illusoire. Le travail lui-même, qui apporte à certains travailleurs une partie notable de ses fruits, ne procure à d'autres strictement que le pain du mercenaire, sans nulle proportion avec les bénéfices du maître.

En un mot, la propriété est en elle-même une institution divine, et par conséquent sacrée: je l'avoue; mais ce sont les hommes qui règlent les conditions de la propriété. Or, les hommes ont-ils le droit de faire des lois qui obligent la conscience, et qui l'obligent toujours et dans tous les cas? S'il n'existe pas un pouvoir public légitime pour régler les conditions de la propriété, nous tombons dans le communisme de l'anarchie et du pillage; et si ce pouvoir, qui assurément n'est pas infailible, n'est lui-même contenu par aucunes bornes, nous pouvons descendre, sinon brusquement, du moins par un plan incliné, vers un autre communisme non moins effroyable, celui qui résulte de l'absorption de tous les droits dans les droits de l'État.

Ici encore, M. F., la religion seule peut nous offrir des principes fixes et certains, au lieu d'expédients hasardeux et précaires. Elle nous dit :

Dieu, ayant créé l'homme pour la société : *Non est bonum hominem esse solum*, a pourvu au gouvernement des sociétés, en transportant aux pouvoirs publics une portion déterminée de souveraineté divine. Nulle part et jamais aucun homme en tant qu'homme, ni en tant que délégué par d'autres hommes, n'a eu le droit de commander à la conscience de ses semblables, ni de régler leurs intérêts par des lois. L'autorité souveraine ne réside originellement qu'en Dieu ; Dieu seul, par conséquent, est la source d'où la souveraineté découle sur la terre, quel que soit d'ailleurs le canal par où elle coule, que ce canal, préparé lui-même de longue main par la volonté divine, se nomme succession, élection, conquête. Tout pouvoir donc, constitué d'après les lois véritables d'une nation ou d'après un dessein marqué de la Providence, est un pouvoir qui vient de Dieu : *Omnis potestas à Deo*. Celui qui résiste à ce pouvoir, résiste à la Providence divine : *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit*.

C'est par moi, dit le Seigneur, que les chefs des nations commandent aux nations, et c'est par moi aussi que les législateurs décrètent des choses justes : *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt*. Donc les lois de la puissance publique, régulièrement établie, celles en particulier qui règlent les conditions de la propriété, ce sont des lois faites avec l'autorité de Dieu, et, à ce titre, elles obligent les consciences, parce qu'il faut reconnaître dans les dispositions de la loi, les dispositions du suprême ordonnateur des sociétés : *Quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt*. Et de la sorte, tout homme muni d'un titre de propriété conforme à la jurisprudence reçue dans son pays, peut dire avec vérité que son titre lui vient de Dieu par

l'autorité des lois ; et l'acte qui justifie sa possession n'est pas tant valable par la signature des contractants, ni par la signature du prince et du magistrat, que parce qu'il est contresigné de la signature divine : *Ego Dominus* : Moi le Seigneur.

Mais, me dites-vous, tout pouvoir humain, et principalement tout exercice du pouvoir humain, est-il légitime et avoué de Dieu ? Si cela est, si l'assemblée des législateurs eux-mêmes, en certains cas, peut devenir une conjuration de voleurs, et que le brigandage peut être érigé en loi ; si la propriété des citoyens, garantie contre les attaques des particuliers, est livrée en proie aux décrets injustes et spoliateurs d'une légalité tyrannique... !

Ah ! M. F., c'est ici que la théologie catholique a des enseignements que rien ne peut suppléer. Tout pouvoir, nous dit-elle, n'est pas un pouvoir légitime. Car il est des pouvoirs évidemment nés de la violence de quelques-uns, ou des caprices d'un moment ; et le nom d'usurpation, qui se trouve dans la langue de tous pays et dans tous les siècles, s'applique à ces pouvoirs, ou doit être effacé des vocabulaires. Toutefois, en ce qui concerne les intérêts indispensables de la société, il est des lois justes et obligatoires qui peuvent être décrétées non seulement par l'homme de la droite du Seigneur, mais encore par l'homme de sa gauche, c'est-à-dire par celui dont le Seigneur tolère seulement, et pour un temps, l'autorité usurpée. Tout ce que ce pouvoir passager fait de juste et d'utile, découle encore providentiellement de la souveraineté divine. Mais si les chefs d'un peuple, quels qu'ils soient et à quelque titre qu'ils gouvernent, oublient qu'ils sont les ministres de Dieu, pour le bien de la société et non pour sa ruine ; si leurs lois manquent du caractère essentiel de la loi, qui est la justice et l'utilité publique ; si, méprisant les droits sacrés que Dieu a conférés à l'humanité, ils attentent à l'inviolabilité de la famille et à l'es-

sence même de la propriété : alors, saint Augustin nous dira que, « la justice étant ainsi foulée aux pieds, les gouvernements ne sont plus que de grands brigandages », qui n'ont d'autre droit que celui de la force, qui n'imposent d'autres devoirs que ceux suggérés par la prudence : *Remota justitiâ, quid sunt regna, nisi magna latrocinia?* et l'ange de l'École, saint Thomas, ajoutera que « de tels législateurs et de tels gouvernements, empereurs, princes, magistrats, n'importe, sont tenus à la restitution envers les citoyens ni plus ni moins que des voleurs : *Tales reges et principes ad restitutionem tenentur sicut et latrones*, avec cette différence, observe-t-il, que leur attentat contre la propriété est mille fois plus coupable que celui des voleurs, parce que les conséquences en sont mille fois plus étendues et plus irréparables. »

C'est ainsi, M. F., que par la bouche de tous nos docteurs catholiques, qui n'ont jamais admis certaines théories modernes concernant la suprématie absolue de la loi humaine et la déification de l'Etat ; c'est ainsi, dis-je, que par la bouche de saint Augustin en particulier et de saint Thomas, nous avons notre réponse toute prête contre une assemblée législative d'hommes, lesquels, investis par un coup de main, d'une omnipotence administrative assez facile à saisir aujourd'hui, par suite d'une centralisation abusive, jetteraient à la France des lois de socialisme et de communisme au nom de l'Etat. Nous dirions ce que nos devanciers dans le sacerdoce ont déjà dit il y a soixante ans (ils le disaient alors dans l'intérêt d'une classe plus restreinte, nous le dirions aujourd'hui dans l'intérêt de tous : certes la bourgeoisie, dans ses justes droits, ne nous reprochera point l'abandon de sa cause), que l'Etat ne peut ni prendre ni réclamer ce qui n'est pas à lui ; nous dirions que la propriété est un droit qui vient de Dieu directement, et dont aucune puissance humaine ne peut dépouiller des citoyens

inoffensifs, un droit que l'Etat peut réglementer, mais qu'il ne peut pas anéantir, attendu que l'Etat n'a lui-même d'autres droits que ceux qu'il a reçus de Dieu, et que Dieu n'a donné à la puissance publique d'autre autorité sur la propriété privée que celle qui est indispensable au bien public. Nous dirions à ce gouvernement de concussionnaires que ses impôts, sans proportion avec les rigoureuses exigences de la société, sont une spoliation déguisée, réprouvée par la loi divine, et que devant Dieu les législateurs sont tenus à la restitution ni plus ni moins que des voleurs; nous dirions à ces multitudes d'acquéreurs, de ravisseurs empressés, ce que nous avons dit déjà, que leur titre, quelque légal qu'il soit, n'est pas valable en conscience, au moins tant qu'il n'est pas ratifié par un autre contrat, attendu qu'étant contraire à la loi de celui qui juge les justices, il ne saurait être contresigné de ces deux mots : *Ego Dominus* : Moi le Seigneur, et que, par conséquent, il est radicalement nul. Et aux uns et aux autres, aux législateurs et aux possesseurs injustes, nous dirions la parole de saint Paul : Les voleurs ni les ravisseurs ne posséderont jamais le royaume de Dieu : *Neque fures, neque rapaces, possidebunt regnum cœlorum*.

C'est ainsi, M. F., que la religion, faisant descendre de Dieu lui-même, de sa juridiction directe et immédiate, le droit de la propriété humaine, établit ce droit irréfragablement, et qu'elle le défend non seulement contre les agresseurs d'en bas, mais aussi contre les agresseurs d'en haut; je veux dire, non seulement contre les doctrines anarchiques de la rue qui n'obtiennent jamais que quelques heures de pillage, mais encore contre les doctrines accréditées de ces derniers temps, lesquelles, ayant érigé en dogme l'indépendance religieuse des pouvoirs publics et l'omnipotence de l'Etat, peuvent devenir entre les mains du communisme légal l'arme la plus logique et la plus meurtrière. Vous

m'accordez, je pense, que j'ai justifié ma proposition, savoir que la religion établit péremptoirement et sans réplique le droit de propriété ; toutefois j'ai dit que la religion *seule* établissait bien ce droit. C'est là peut-être ce que vous me contesteriez, si je n'ajoutais quelques mots. Laissez-moi respirer un moment.

II. Oui, sans doute, me dites-vous, la religion est un excellent auxiliaire pour la propriété. Aussi un homme d'État, dans un traité récent sur cette matière, a-t-il consacré son dernier chapitre à présenter les arguments religieux, ceux en particulier qu'offre le christianisme. Mais faut-il dire cependant que, sans la religion et ses doctrines, la propriété ne peut être solidement établie et défendue ? La propriété n'est-elle pas une de ces vérités qui se défendent par elles-mêmes, et que, dans tous les cas, les principes généraux de morale établissent suffisamment en dehors de toute croyance positive ? Voilà ce que certains hommes nous disent, quelques-uns avec bonne foi ; et voici ce que je répons :

Si vous supposez une société au sein de laquelle des hommes, les uns rétribués par l'Etat, les autres stipendiés par le tribut empressé de la corruption publique, ont professé depuis un demi-siècle, ceux-ci dans les hautes chaires ou dans les humbles écoles, ceux-là par de gros livres ou des feuilles légères, des doctrines qui conduisent à la négation de l'existence de Dieu, à la négation de la Providence, à la négation du ciel et de l'enfer, à la négation de la religion révélée, à la négation de tout principe d'autorité sacrée ou profane, à la négation du mariage et de la famille, à la négation de la probité et de la morale ; des doctrines qui enseignent l'indépendance de l'homme, la souveraineté de sa pensée, l'autocratie de son libre examen, la prédominance des intérêts, la sainteté des jouissances, la réhabili-

tation de la chair, le domaine de l'Etat sur les intelligences, le droit de l'insurrection, la légitimité de tous les faits accomplis ; si, dis-je, vous supposez une société travaillée depuis cinquante ans par toutes ces doctrines, et que vous demandiez si la propriété n'est pas une vérité si évidente qu'elle doive se soutenir par son seul poids, et demeurer debout au milieu de cette société athée, sceptique, indifférente, sensualiste, immorale, révolutionnaire, fataliste, je vous répondrai :

Non ; mille fois non : au sein d'une telle société, si elle ne se réforme pas dans ses doctrines, la propriété doit crouler et elle croulera. Nue et désarmée de tous les principes qui font sa force morale, elle sera vaincue et renversée. Quelque temps, elle se défendra par la force matérielle ; en temps de paix, elle entretiendra une milice de quelques centaines de mille hommes pour veiller à sa sûreté ; mais le règne de la force finit toujours par fléchir devant le règne des idées. Un jour, le torrent, contenu avec tant de peine, emportera les digues et brisera les écluses ; et cet océan débordé, qui depuis longtemps a envahi sans obstacle tous les principes les plus sacrés, ne viendra point, pour nous complaire, briser respectueusement ses flots à nos pieds contre ce grain de sable qui s'appelle notre famille, notre maison, notre fortune ; il engloutira nos intérêts, après que nous lui aurons permis d'engloutir tout le reste. Bossuet a dit en parlant du Bas-Empire, qui ne manquait ni de soldats et de sophistes, mais qui n'avait plus de principes pour relier les hommes entre eux, Bossuet a dit avec son autorité ordinaire : Une telle société donnait contre elle beau jeu aux barbares. Les barbares devaient passer là, et ils y ont passé.

M. F., voulez-vous avoir raison contre les barbares ? voulez-vous leur barrer le passage ? Il n'y a qu'un moyen, c'est de revenir à Dieu et aux grands principes que la reli-

gion n'a cessé d'enseigner aux hommes. En vérité, je vous le dis, parmi cette multitude qui ne possède rien que la haine contre quiconque possède quelque chose, vous ne parviendrez à convertir à la propriété que ceux que vous convertirez à Dieu. Certes ce n'est pas moi qui, dans le but de mieux prouver une thèse, m'appliquerai à montrer du haut de cette chaire le faible de tous les arguments que certains hommes, que certains livres font valoir pour la propriété, en dehors de toute vérité religieuse et de toute doctrine révélée, arguments qui doivent convaincre, dit-on, même ceux pour qui Dieu s'appellerait le hasard ou le mal. Ah ! loin de moi que je me fasse professeur de logique dans l'intérêt des passions ! Eh ! mon Dieu, que les conséquences vraies survivent aussi longtemps que possible, après que les vrais principes ont péri ; que le canal conserve des eaux abondantes et pures, après que la source a été fermée ou empoisonnée : non, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Je ne suis point de ces dialecticiens intempérants et emportés qui entreprennent de hâter, pour l'amour de la logique, l'accord des actes avec les doctrines, même quand ces doctrines sont criminelles. Mais, par une nécessité inévitable, cet accord arrive toujours dans un avenir prochain, parce que les passions sont armées par elles-mêmes d'une puissance de dialectique et de raisonnement que rien ne peut arrêter.

Qu'on me prouve, a dit un des législateurs de notre moderne Constituante, qu'on me prouve que l'enseignement public a jamais professé le communisme ? Et moi, je réponds : Est-ce enseigner le communisme, que d'ouvrir le chemin qui conduit directement au communisme ? Or, l'athéisme qui renverse tous les principes, le scepticisme qui les réduit tous en problème, le rationalisme qui les soumet tous à la décision arbitraire des individus, n'est-ce pas là une avenue directe, une grande route vers le communisme ?

Et si vous enseignez vous-mêmes, comme une de vos observations psychologiques plus décisives, que la nature humaine est poussée vers la propriété par une loi attractive qu'on peut appeler la gravitation de l'humanité ; cette observation, qui prouve bien que celui qui possède est en droit de conserver, ne prouvera-t-elle pas aussi que celui qui ne possède pas doit tendre par tous les moyens vers la propriété ?

Qu'on vous prouve, dites-vous, que vous avez jamais enseigné le communisme, vous qui au contraire faites des livres pour le réfuter. Et moi, je réponds : Considérez cet homme. Tant que rien ne l'a troublé dans ses jouissances matérielles, il a toujours cru n'avoir aucune religion, aucune croyance ; mais voilà qu'une révélation inattendue vient de lui être faite à lui-même. Depuis une certaine date historique qui pèse à son souvenir, il a constaté que son incrédulité a des bornes, et qu'elle s'arrête à tout le moins devant le septième précepte du décalogue. Sceptique sur tout le reste, nul n'est plus dogmatique que lui sur la propriété. Mais il est trop tard. On lui disait : Dieu, il répondait : Préjugé ; Jésus-Christ, il répondait : Préjugé ; Eternité, ciel, enfer, il répondait : Préjugé. On lui alléguait, concernant toutes ces grandes vérités, les témoignages les plus imposants, le langage de la nature et de la conscience, le consentement de tous les peuples, les faits incontestables de l'histoire, l'autorité de la Bible, de l'Évangile ; il répondait toujours : Préjugé. Enfin voilà que les multitudes, accoutumées à voir partout le préjugé, ont abordé la question vitale de la propriété, et l'ont tranchée naturellement avec le mot qu'on leur avait si souvent répété : Préjugé. Mais ici, précisément, le maître a fait volte-face. Les rôles ont changé. Celui qui n'avait cessé de nier contre ceux qui affirmaient, le voilà qui affirme contre ceux qui nient. C'est lui à son tour qui invoque la nature,

la conscience, le fait universel et constant ; mais on se souvient de ses leçons, et on lui répond : Préjugé. Que fera-t-il donc ? Ou bien il se résignera à voir périr la propriété, à la suite de tant d'autres vérités qu'il a lui-même immolées ; ou bien il frappera sa poitrine, il confessera que ses blasphèmes se retournent contre lui, et que désormais c'est à l'école de la religion qu'il faut s'instruire.

Et, en effet, je veux le redire, adressez-vous au théologien catholique. Il va commencer par vous parler de Dieu, puis de la vraie religion, et de la société au sein de laquelle cette religion s'est invariablement conservée. Au nom de Dieu, et appuyé sur la doctrine révélée, il va vous enseigner les devoirs des hommes, fondés sur la volonté divine ; et ainsi, du Traité de Dieu, de la vraie Religion et de l'Eglise, il passera logiquement au traité des lois, de la justice et des contrats ; et là, viendra, en sa place, se développer la thèse du droit de propriété, droit dont il appuiera les fondements inébranlables sur tous les grands principes précédemment admis. Et ainsi tout se lie, s'enchaîne ; l'anneau tient à un anneau qui le précède, et le premier anneau, c'est Dieu lui-même. Et ainsi, de Dieu et de son souverain domaine, jusqu'à moi et à mon champ, ma maison, il n'y a pas une seule lacune de principes, pas la moindre solution de continuité dans le raisonnement.

Mais au contraire si, incrédule et déiste en matière religieuse, vous débutez brusquement par la démonstration de votre thèse favorite ; si votre unique Dieu, c'est votre revenu, et si votre cours complet de théologie, c'est le traité de la propriété : laissez-moi vous le dire, votre Dieu ne sera bien respectable que pour vous, et les arguments suspects de votre théologie intéressée ne convaincront jamais que les propriétaires.

Qu'on vous prouve, dites-vous, que vous avez jamais

enseigné le communisme, vous, au contraire, qui vous êtes armé pour le combattre. Et moi, je réponds : Non certes, vous n'avez jamais dit à la multitude : Venez et dépouillez-nous ; le communisme en action, au besoin, vous vous mettez en compagnie contre lui. Mais ce serait un triste devoir, savez-vous, que d'être souvent réduit à réprimer avec le sabre ce que l'on aurait provoqué soi-même avec la plume. Nos pères étaient plus prévoyants que nous : ils se croisaient contre les erreurs, et par là ils s'épargnaient la croisade contre tous les excès qui naissent des erreurs. Nous, au contraire, nous nous croisons d'abord pour répandre toutes les fausses doctrines, sauf à nous croiser ensuite pour réprimer les résultats matériels de ces doctrines. Nous aimons le principe mauvais, nous l'idolâtrons ; mais si ce que nous avons placé dans la tête du peuple vient à descendre jusqu'à ses bras, alors, oubliant pour un moment tous nos enseignements, nous descendons dans la rue pour en fusiller les conséquences ; puis, quand nous avons rétabli l'ordre, nous reprenons le tissu ordinaire de nos mensonges, avec la conscience que nous parviendrons toujours à en paralyser les résultats. Et ainsi, le libertinage d'esprit, sans jamais cesser de poursuivre ses attentats contre la vérité, s'applique à faire avorter les fruits embarrassants et dangereux de ce dérèglement, et il se partage entre la satisfaction de produire la cause et le soin de détruire l'effet. Mais ces stratagèmes durent peu ; ces calculs infâmes sont trompés. Un jour le monstre grandit dans l'ombre, et il dévore son auteur.

Qu'on vous prouve, dites-vous, que vous avez jamais enseigné le communisme. Et moi, je vous réponds par une parole du prophète Osée : *Arastis impietatem, iniquitatem messuistis*. Combien de sillons n'a-t-on pas creusés sur cette noble terre de France, qui ne produisait point de monstres ! combien de sillons n'a-t-on pas creusés pour y

jeter la semence de l'impiété ! Le cercle des études ne s'est agrandi que pour agrandir le domaine où devait s'exercer ce travail impie : *Arastis impietatem* ; vous avez enseigné l'histoire, vous avez enseigné la philosophie, vous avez enseigné les sciences, vous avez multiplié les livres, jeté à tous les vents les feuilles quotidiennes, et partout, au bas de chaque page, vous avez glissé un mensonge impie, un blasphème contre Dieu, contre son Christ ou contre son Eglise ; en un mot, vous avez labouré l'intelligence humaine dans tous les sens pendant un demi-siècle, et partout et toujours vous avez semé le faux, cultivé l'impiété : *Arastis impietatem, iniquitatem messuistis* ; aujourd'hui, voici la moisson venue, et cette moisson c'est le mépris de tous vos droits, c'est l'iniquité s'appelant de tous les noms, socialisme, communisme : voilà les gerbes de votre récolte, il fallait s'y attendre : *Arastis impietatem, iniquitatem messuistis* ; et tous ces fruits amers, il est cruel mais il est nécessaire de vous le dire, tous ces fruits amers que vous êtes condamnés à manger, ce sont les fruits de votre mensonge : *Et comeditis frugem mendacii vestri*.

Le mal est-il donc irréparable ? et s'il ne l'est pas, qu'avons-nous à faire désormais ? Non, M. F., le mal n'est pas irréparable, et ce que nous avons à faire, je vais vous le dire. Le mal n'est pas irréparable, car le mal provient de ce que les principes qui sont la base des sociétés, ont été arrachés. Or ces principes ne sont pas perdus. La religion, l'Eglise catholique, les a soigneusement conservés ; il ne tient qu'à nous de les retrouver. Puisque ce sont les fondements de la société qui ont été arrachés, ce sont ces fondements qu'il faut replacer. Il ne s'agit pas de déguiser les fissures, de cacher les crevasses sous un enduit superficiel, de replacer des pierres isolées. Non, il faut descendre dans les fondations, rétablir les gros murs, relever les arcs-boutants de la société et de la propriété ; c'est-à-dire, il faut

revenir à tous les principes qui sont la base de la société et de la propriété. Tout autre travail serait illusoire.

En promenant sur nos boulevards mes tristes méditations, j'ai vu souvent un spectacle qui vous a frappés comme moi. Au pied d'un gros mur, débris d'un autre âge, seule portion qui reste des vieilles fortifications de la cité, vous trouvez à peu près infailliblement à une certaine époque de l'année, par exemple après les désastres d'un hiver pluvieux, deux sortes de travailleurs occupés concurremment à des ouvrages bien différents : les uns, armés de la pioche, qui creusent, qui minent, qui affaiblissent de plus en plus le sol sur lequel est assis ce mur suspendu en l'air et tout prêt à glisser ; les autres, munis de la truelle, et qui, montés sur des échafauds d'une hauteur considérable, réparent çà et là des brèches béantes. Travail continu de destruction au pied de l'édifice, tentative de consolidation au faite, voilà exactement la définition de notre situation sociale. Si cette comparaison est vulgaire, pardonnez-le moi. Quand il s'agit d'éclairer une société qui va périr, j'avoue que, dans l'ardeur de rendre ma pensée plus saisissable, je me résigne à l'envelopper d'une écorce même triviale.

Et d'ailleurs, ici, je serais trivial avec le prophète Ezéchiel, lequel, dans son langage énergique, a stigmatisé ces tristes ouvriers qui blanchissaient les murs de Jérusalem d'un badigeon perfide, quand il eût fallu élever des chaînes de pierres et des contreforts : *Linientes eos absque temperamento*. Non, M. F., il ne faut pas persister dans un travail aussi ingrat, et aussi malheureux. N'allons pas recourir à mille palliatifs insignifiants. Encore une fois, puisque c'est le fondement de la société qui manque, c'est le fondement qu'il faut rétablir. Or, pour le salut des nations comme pour le salut des particuliers, il n'y a pas

d'autre fondement si ce n'est celui qui a été posé par la main de Dieu, et qui est Jésus-Christ et son Evangile.

Ecrivons donc tous sur notre bannière la devise qu'avaient adoptée les païens eux-mêmes, quand ils se liguaient pour la défense de la patrie contre l'invasion des barbares : *Pro aris et focis* : Pour les autels et pour les foyers. C'est qu'en effet les autels sont la sauvegarde des foyers, les principes sont le rempart des intérêts : *Pro aris et focis*. O vous donc, qui trop longtemps peut-être, par irréflexion et par indifférence plutôt que par calcul et par impiété, avez délaissé tous les intérêts qui n'étaient pas directement les vôtres, comprenez aujourd'hui que votre cause est essentiellement liée à la cause de Dieu, et que l'ordre et la conservation sont devenus impossibles, si l'on ne remet debout l'unique principe d'ordre et le seul moyen de conservation, qui est la religion, sérieusement, universellement acceptée, observée dans tous ses grands principes.

Combattons donc, s'il le faut, combattons tous à notre façon, mais ne séparons pas des intérêts inséparables ; combattons pour les autels et pour les foyers : *Pro aris et focis*. Car, sachez-le bien, si une fois encore vous avez le malheur d'abandonner le ciel aux outrages de l'impiété, espérant acheter à ce prix la tranquille possession de la terre, vous serez déçus dans votre espérance coupable. Oui, si vous persistez dans une conduite qu'on pourrait exprimer par ces mots : contre les autels et pour les foyers : *Contra aras et pro focis* ; si vous ouvrez le temple à deux portes, si vous le livrez à la merci des blasphémateurs, courbez la tête devant le sort qui vous attend. Car, après que vous aurez laissé les barbares envahir les autels, soyez sûrs qu'ils viendront s'asseoir à votre foyer.

Inscrivez donc, il n'y a plus de temps à perdre, les moments sont comptés, inscrivez sur votre drapeau la devise

des anciens : *Pro aris et pro focis* : Pour les autels et pour les foyers. Ces deux mots vous rappelleront toute la substance de ce discours, et la parole de l'Apôtre qui lui a servi de texte : La religion est utile à tout ; elle a des promesses pour la vie présente, en même temps que pour la vie future, que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 32, n. 64. — *Avertissement*, p. x II.

XLIV

SECOND SERMON

SUR L'UTILITÉ TEMPORELLE DE LA RELIGION ; LES DEVOIRS DE
LA PROPRIÉTÉ ; PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES
LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

(1849)

*Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem
habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.*

(Or la piété est utile pour toutes choses, ayant des
promesses pour la vie qui s'écoule maintenant, aussi
bien que pour la vie future.)

(Saint Paul à Timothée, ch. IV, v. 8.)

MONSIEUR,

J'ai dit dans un précédent entretien que la religion, et la religion seule, établissait, par des principes et sur des bases inébranlables, le droit de la propriété. Et j'ai conclu d'une part que le communiste ne pouvait, sans une falsification sacrilège, et sans un mensonge flagrant, s'autoriser des doctrines de Jésus-Christ et de l'Évangile ; d'autre part, que le propriétaire assez malheureux pour propager des doctrines irréligieuses, travaillait lui-même, sans s'en douter, à l'anéantissement de ses droits. Je poursuivrai aujourd'hui le discours que j'ai commencé sur cette importante matière qui donne lieu à tant de réflexions sérieuses.

Je suis le disciple, et j'ai l'honneur d'être le prêtre de Celui qui n'avait pas où reposer sa tête, et qui demandait à ses apôtres d'abandonner leur pauvre barque et leurs filets pour le suivre. Mais le Dieu que je prêche n'en est pas moins le Dieu qui a créé l'homme pour la société, et qui a institué le droit de la propriété comme une des principales conditions de l'existence des sociétés humaines. Le respect de la propriété fait partie de la doctrine dont le dépôt a été confié à la garde de l'Eglise ; appuyée sur le décalogue et sur l'Évangile dans le cours des âges, l'Eglise a condamné déjà plusieurs fois les adversaires de la propriété, les partisans de la communauté universelle des choses d'ici-bas. Et le sacerdoce serait infidèle à sa mission divine, le jour où il cesserait de promulguer au milieu des peuples ces commandements formels du Seigneur, que je veux répéter encore aujourd'hui : « Tu ne commettras point de vol : » *Non furtum facies*. Il y a plus, tes pensées, tes désirs respecteront la propriété : c'est pourquoi « tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui ». Car, ajoute saint Paul, ne vous y trompez point : *Nolite errare* : « Les voleurs ne posséderont point le royaume des cieux : » *Neque fures possidebunt regnum cœlorum*. Donc, mes Frères, parce que je suis l'apôtre de l'Évangile, à cause de cela, je suis l'apôtre de la propriété.

Mais, ainsi que je vous l'ai annoncé, la religion qui établit les droits, prêche toujours en même temps les devoirs. Et c'est principalement par ce côté que son enseignement est salutaire et conservateur. En effet, c'est peu qu'en principe un droit soit établi, si l'on ne parvient en fait à obtenir pour ce droit le respect de la multitude. Or, l'expérience de tous les siècles nous apprend que la principale sauvegarde du droit se trouve dans l'accomplis-

sement des devoirs. Toute autorité, toute puissance a besoin d'être prémunie contre ses enivrements et ses excès, qui deviendraient le principe de sa ruine. Un droit, si légitime qu'il soit en lui-même, est à la veille de n'être plus respecté, quand il ne se montre pas respectable. J'ai donc dit, et c'est à cette seconde proposition que je veux m'attacher aujourd'hui, j'ai dit que la religion, et la religion seule, assure à la propriété le tranquille exercice de ses droits, parce que seule elle lui enseigne impartialement et sans faiblesse toute l'étendue de ses devoirs.

Je n'ignore pas, mes Frères, combien cette question est délicate; mais je ne puis oublier aussi combien elle est importante et décisive. Peut-être ma parole ne sera-t-elle pas accueillie aujourd'hui avec la faveur accoutumée qu'elle trouve parmi vous; toutefois, si vous prenez la peine d'y réfléchir, vous la trouverez sage et mesurée. Je tairai beaucoup de choses, et il en est d'autres que je laisserai seulement entrevoir. Mais, défenseur de la propriété, je manquerais mon but, si j'en étais le courtisan. L'ami austère de vos intérêts, je les servirai plus efficacement que si j'en étais le flatteur perfide. Croyez-moi, c'est parce que je veux pour vous l'entière jouissance de vos droits, que je viens vous prêcher l'entière observation de vos devoirs.

Or, pour établir quelque ordre dans mon sujet, je dis que la propriété a des devoirs à remplir : 1^o par rapport à tout ce qui est placé au-dessus d'elle, et 2^o par rapport à tout ce qui est placé au-dessous d'elle, et que c'est par l'accomplissement de ces différents devoirs qu'elle assure le tranquille exercice de ses droits.

Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

I. Un de nos vieux jurisconsultes a dit que nous vivions, en France, dans le royaume des conséquences. Cette remarque

est conforme à l'observation la plus fine et la plus exacte de notre caractère national. Dès là qu'une conséquence bonne ou mauvaise est renfermée dans un principe ou dans un fait, soyez sûrs qu'en France cette conséquence, si extrême qu'elle soit, sera tirée presque aussitôt. Voilà pourquoi, dans ce pays qui est celui de la logique, ce serait peine perdue que de s'appliquer à combattre le mal en lui-même, si l'on ne s'attachait avant tout à supprimer la cause, la source, la racine du mal. Or, de quoi s'agit-il en ce moment, et quel est le mal qu'il faut guérir ? La crise présente, nous répond-on, est dirigée principalement contre les intérêts matériels. Ce n'est point, en soi, une guerre de principes religieux ou politiques ; c'est une révolution sociale.

Les droits de la propriété sont méconnus par ceux qui ne possèdent pas. Oui, voilà le mal, j'en conviens ; et quel est le remède ? Le remède, je l'ai indiqué dans mon précédent discours : il n'y en a pas d'autre que le retour à tous les vrais et solides principes. Or, ces mêmes principes, qui établissent invinciblement les justes et légitimes droits de la propriété, établissent aussi au-dessus de la propriété d'autres droits plus importants encore et non moins légitimes ; ce sont, par exemple, les droits de Dieu, de son Eglise, et du pouvoir public. Et de ces droits, antérieurs ou supérieurs au droit de la propriété, résultent pour tous les hommes indistinctement, pour les riches comme pour les pauvres, je me trompe, pour les riches beaucoup plus que pour les pauvres, des devoirs dont il est impossible de s'affranchir, sans ouvrir la voie à une certaine confusion et à une anarchie universelle.

En d'autres mots, voici mon raisonnement. La propriété veut que son droit soit respecté de tous ceux qui, dans la hiérarchie de la fortune, sont placés au-dessous d'elle. Et moi, je dis que, pour obtenir prati-

quement ce résultat, la propriété doit avant tout enseigner elle-même, par ses exemples, le respect de tous les droits hiérarchiquement constitués au-dessus des siens, c'est-à-dire, le droit de Dieu, de l'Eglise et de la puissance temporelle. Car, s'il en est autrement, si la classe qui possède, considérée non point dans tel ou tel individu, mais à peu près dans son ensemble ; si cette classe, dis-je, se glorifie de ne rien reconnaître au-dessus d'elle, il arrivera infailliblement que son exemple fera loi, et qu'il se retournera contre elle-même et contre ses droits les plus sacrés.

En effet, nous dit saint Augustin, c'est une disposition de la Providence que toute rébellion est châtiée par une autre rébellion : *In illius peccati pœnâ, quid inobedientiæ, nisi inobedientiæ retributum est*. Le désobéissant ne tarde pas à être payé de sa propre monnaie ; et ce dont il se plaint le plus amèrement n'est autre chose que sa désobéissance même qui se dresse et se hérissé contre lui : *Adversus eum ipsum, inobedientia ipsius*. Il en sera ainsi partout et toujours, mes Frères. Cependant, je l'avoue, si vous avez affaire à des esprits anglais ou germaniques, la remarque de saint Augustin pourra ne se justifier qu'après plusieurs générations écoulées ; cette trempe d'esprit est moins portée aux extrêmes. Mais chez nous, dans ce pays où la cause et l'effet se touchent, n'espérez point de répit. Les conclusions du principe ou de l'exemple posé seront prochainement et inévitablement déduites ; l'éclair et le tonnerre partiront presque simultanément. Car l'axiome du vieux jurisconsulte est plein de justesse, et il n'est démenti par aucune page de notre histoire : « Nous vivons, en France, dans le royaume des conséquences. »

Cela étant ainsi, mes Frères, j'entre dans le fond de mon sujet, et je dis à cet homme justement effrayé des menaces de spoliation et de pillage qui retentissent de toutes parts :

Mon frère, vous voulez le maintien de la propriété : vous avez raison, mille fois raison ; je le veux comme vous. Aussi, vous et moi, nous respecterons, n'est-ce pas ? le principe sacré de la propriété partout où nous le trouverons, mais surtout là où il se montrerait dans la plus haute expression. Vous voulez qu'il ne vous soit rien ravi de ce qui vous appartient : je le veux comme vous. Aussi, vous et moi, nous nous garderons bien d'enlever violemment à Dieu rien de ce qui est à lui. Car, il existe au ciel un Dieu, créateur, conservateur, et par conséquent unique et souverain maître de toutes choses. Ce Dieu, dans son infinie libéralité, nous a concédé des droits précieux, des biens magnifiques ; mais il est des droits, il est des biens qu'il s'est réservés. C'est sa propriété ; et certes, s'il est une propriété qui puisse s'appeler sacrée, c'est bien celle-là, n'est-ce pas ?

Par exemple, pour ne parler ici que d'une seule chose, Dieu est le souverain propriétaire du temps ; le jour et la nuit lui appartiennent, c'est lui qui a fabriqué l'aurore qui ramène la lumière et le soleil qui en mesure les heures. Or, dans sa grande bonté, il s'est dessaisi envers nous de sa propriété presque tout entière ; il nous a donné six jours consécutifs pour les nécessités matérielles de notre existence. Pendant ces jours-là, nos membres nous appartiennent ; nous les exerçons par un travail utile et productif, pour notre nourriture, pour l'augmentation de notre fortune, l'avancement de notre famille, le bien-être de nos héritiers. Mais le septième jour, Dieu se l'est réservé ; c'est le jour du Seigneur, c'est la propriété divine. Ce jour-là, nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes ; mais nous appartenons à Dieu. Il reprend jusque sur le corps, sur les membres qu'il nous a donnés, son droit souverain ; et il ne nous permet d'autres œuvres que celles qui tournent à sa gloire.

Vous, mon frère, qui êtes le défenseur de la pro-

priété, certes, vous ne commettrez pas la faute de donner contre vous un exemple funeste. Vous ne voulez pas qu'il soit permis d'aller moissonner furtivement dans votre champ ; vous vous garderez bien de moissonner ostensiblement dans le champ du Seigneur. Vous ne voulez pas que votre serviteur vous dérobe à son profit un seul des instants qui vous sont dus, ni qu'il participe au fruit d'un travail qui vous est acquis ; vous n'entreprendrez pas de dérober à Dieu le jour sacré qui lui appartient, ni d'approprier à vos intérêts des œuvres qui ne doivent être dirigées que vers le ciel. Car, prenez-y garde, mon frère, si vous, et tout ce qui constitue l'ensemble de la classe des propriétaires, vous êtes les premiers à dépouiller Dieu de ce qui lui est dû, je crains qu'un talion sévère ne vous soit un jour infligé. Eh ! quoi donc ! c'est vous qui commettez, qui encouragez, qui ordonnez le pillage, quand il s'agit de ce qui appartient à Dieu ; c'est vous qui n'avez aucun scrupule de vous enrichir à ses dépens : et vous croyez que cet exemple ne sera pas recueilli ! et ce que vous osez contre Dieu, vous croyez que d'autres ne l'oseront pas contre vous ! Ah ! détrompez-vous. Là où le droit de Dieu n'est plus rien, le droit de l'homme est condamné à périr.

La loi avait été gravée sur deux tables. Sur la première table étaient écrits les droits de Dieu lui-même, et la propriété du Sabbat lui était attribuée en ces termes solennels : « Souviens-toi de sanctifier le Sabbat. Six jours tu travailleras, et feras toutes les œuvres. Mais le septième jour est le jour du Seigneur ton Dieu. Ce jour-là tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans ta demeure. Car Dieu a séparé le Sabbat de tout usage profane, et il se l'est réservé. » Sur la seconde table étaient écrits les droits de l'homme, en particulier le droit de la famille et le droit de la propriété, rédigés en ces termes : « Tu ne commet-

tras point le vol. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui. » De ces deux tables on ne peut nier que la première ne fût encore plus sacrée que la seconde.

Vous, mon frère, vous qui aviez tant d'intérêt à ne pas enlever à la seconde loi le solide appui de la première, hélas ! qu'avez-vous fait ? Vous avez jeté à terre, et il n'a pas tenu à vous de réduire à néant la première table. Vous avez contredit chacune des syllabes qui formaient le texte de cette loi. Au lieu de vous souvenir de sanctifier le jour du Sabbat, vous avez affecté de le traiter comme un jour vulgaire, et d'accomplir en ce jour-là vos travaux accoutumés ; non content du larcin que vous commettiez vous-même envers Dieu, vous vous êtes donné pour complices votre fils et votre fille, votre serviteur et votre servante, et jusqu'à votre bétail dont les forces épuisées réclamaient le repos, et enfin la foule qui vous entourait et dont vous étiez l'oracle. Puis, tandis que vous fouliez ainsi sous vos pieds la première table qui consacre le droit de Dieu, ah ! vous teniez fortement dans votre main la seconde table qui consacre votre droit, et celle-là, vous prétendiez bien la maintenir. Mais le signal de la destruction était donné, donné par vous-même. La seconde table vous a été arrachée des mains ; tout à l'heure peut-être elle sera mise en pièces. Déjà j'entends que l'on en contredit tous les termes et que l'on dit : Le vol n'a rien de coupable. C'est une des lois de notre nature que de convoiter la fortune du prochain, et sa femme, et son serviteur, et sa servante, et ses troupeaux, et tous ses biens. Il en devait arriver ainsi. L'homme a beau vouloir faire le Dieu sur la terre, il ne parviendra jamais à faire respecter en sa personne des droits dont il a dépossédé le Dieu du ciel.

Et ne croyez pas, mes Frères, que ce rapport que j'établis

entre l'infraction du dimanche et les attentats contre la propriété, soit la déduction forcée d'une logique arbitraire. Ce n'est pas moi qui ai introduit dans l'Ancien Testament cette menace si souvent répétée : « Parce que vous avez méprisé mon Sabbat, dit le Seigneur, à cause de cela, je livrerai toutes vos richesses aux étrangers. Les barbares viendront, et ils se partageront ces terres qui n'ont point observé la loi de mon repos. Les rues de la cité, scandaleusement sillonnées par la circulation d'un commerce coupable, seront alternativement semblables au champ de bataille et au désert. Et je reprendrai à loisir mon Sabbat, pendant les soixante-dix ans que durera la désolation ». Oui, mes Frères, c'est là devant Dieu une tache, une flétrissure, que la propriété française porte sur son front; c'est cette profanation du jour consacré à la Divinité, crime inconnu chez tous les autres peuples du monde, inconnu des nations hérétiques et même des idolâtres. Hélas ! combien il est à craindre que le ciel ne nous fasse payer chèrement cette septième partie de notre propriété matérielle que nous avons longtemps usurpée contre lui !

Donc, mon frère, voulez-vous faire un acte vraiment conservatoire par rapport à la propriété ? respectez vous-même religieusement la propriété dans sa plus haute et sa plus vénérable expression, ne détournez à votre profit aucune portion du jour qui appartient à Dieu ; mais au contraire, chaque fois que revient le terme de cette sainte échéance, allez dans la maison du Seigneur lui payer votre tribut religieux aussi fidèlement que vous voulez être payé vous-même de vos débiteurs aux termes convenus. Sinon, sachez-le bien, votre champ n'est pas plus à vous que le dimanche n'est à Dieu ; et nous vivons, en France, dans le royaume des conséquences.

Mais poursuivons. Mon frère, vous voulez le maintien de la propriété ; je le veux comme vous. Aussi, vous et moi,

nous n'aurons garde d'attaquer, de dépouiller la sainte autorité qui a été établie parmi les hommes pour commander aux consciences, et assurer ainsi tous les droits. Car, vous le savez, le Dieu du ciel, étant descendu sur la terre, y a laissé sa religion revêtue d'un pouvoir spirituel qui s'exerce sur les âmes. L'autorité qui exerce ce pouvoir s'appelle l'Eglise, le sacerdoce. Son titre de juridiction et de propriété sur les esprits et sur les cœurs, sur les intelligences et les volontés, lui a été délivré par Jésus-Christ lui-même, alors qu'étendant les mains sur ses apôtres, il leur a dit : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : allez donc et enseignez toutes les nations jusqu'à la fin des siècles, allez et baptisez, allez et prêchez l'observation de tout ce que j'ai ordonné.

Les âmes donc, Dieu en a réservé le gouvernement à son Eglise. Et puis, comme cette autorité spirituelle est soumise ici-bas aux nécessités communes de la vie, Dieu, qui est le propriétaire du globe tout entier, en même temps qu'il a fait l'abandon du reste de la terre aux enfants des hommes : *Terram autem dedit filiis hominum*, s'est néanmoins réservé certains asiles que l'on appelle ses temples et, autour de ces temples, la demeure et la subsistance de ses ministres. Tout le reste, les hommes se le partagent entre eux. Mais les âmes et ce qui les sanctifie, mais le temple et ce qui sert à l'entretenir, cela n'appartient qu'à la religion, c'est-à-dire à Dieu. Chez tous les peuples du monde, il en a été jugé ainsi, et l'histoire du paganisme est là pour l'attester.

Vous, mon frère, défenseur de la propriété, vous ne commettrez pas la faute de donner contre vous un exemple funeste. Vous ne voulez pas que l'Etat s'empare de votre fortune pour la gouverner à son gré ; vous ne serez pas de ceux qui proclament cette doctrine, savoir : que l'Etat, et non point la religion, a reçu la mission de former les in-

telligences, et qu'il possède l'empire sur les âmes tout autant que sur les corps. Vous entendez bien être chez vous, quand vous êtes assis auprès de votre foyer ; vous ne serez pas de ceux qui refusent à Dieu la propriété de son temple, et qui ne lui concèdent même que l'usage du calice dans lequel est consacré le sang de son Fils. Enfin vous demandez que les propriétés des citoyens soient inviolables, si ce n'est dans le cas d'utilité publique et moyennant une juste indemnité ; vous ne serez donc pas de ceux qui prétendent que toute propriété à l'usage de la religion sera violée aussi souvent qu'on le voudra, et que toute indemnité stipulée en faveur de l'Eglise, même par des contrats publics, peut être brutalement supprimée sans la moindre injustice. Non, mon frère, vous n'admettez, vous ne justifierez aucune de ces énormités. Car, prenez-y garde, si vous et tout ce qui constitue l'ensemble de la classe des propriétaires, vous êtes les premiers à dépouiller la religion, l'Eglise, de ce qui est l'objet essentiel de son autorité, la condition nécessaire de son existence spirituelle et temporelle, ah ! cette fois encore je crains qu'un talion sévère ne vous soit un jour infligé.

Eh ! quoi donc ! Est-ce que les âmes et tout ce qui les sanctifie, est-ce que l'enseignement et le culte religieux avec tout ce qui en est inséparable, est-ce que le corps de Jésus-Christ et l'autel où il est immolé, est-ce que les sacrements et le sacerdoce qui les administre, ne sont pas les choses les plus élevées, les plus importantes qui se puissent concevoir ? Y a-t-il ailleurs une propriété comparable à cette propriété, pour la dignité, la valeur, la destination ? Or, cette propriété, vous voulez que tout soit permis contre elle, hier par la violence, aujourd'hui par une légalité plus homicide que la violence. Puis vous vous étonnez que le sentiment du devoir, que le respect de la propriété soit affaibli chez le peuple. Vous demandez comment il pour-

rait surgir des assemblées de législateurs disposés à décréter des lois spoliatrices ! Mais, dites-moi, par quel renversement d'idées osez-vous prétendre que la propriété est une chose sacrée si elle touche à votre maison, et qu'elle perd ce caractère si elle confine à la maison de Dieu ? et comment ferez-vous croire que le larcin d'un bien vulgaire est un sacrilège, si les choses consacrées au service de la religion et de votre âme peuvent tous les jours être usurpées sans crime ?

Certes, M. F., ce n'est pas moi qui rappellerai ici d'anciennes injustices, moi ministre d'une Eglise qui a depuis longtemps renoncé à se plaindre, et qui, toujours prête à s'immoler pour le repos des consciences, a fait l'abandon de ses droits par un concordat solennel. Eh ! que n'a-t-il été possible à la religion de joindre à tous ses sacrifices un autre bienfait, et d'arrêter des conséquences morales que les sages avaient prévues, qu'ils avaient annoncées ? Il fut dit, il y a soixante ans, à la tribune française, et cela fut dit non pas seulement par des orateurs du clergé et de la noblesse, mais aussi par des orateurs du Tiers-Etat, il fut dit aux législateurs : « Vous jetez la première pierre à la propriété ; l'attaque ne s'arrêtera pas là, et avant un demi-siècle un assaut général lui sera livré. » Cet oracle était prophétique.

Je sais bien qu'un moderne historien de notre révolution s'est égayé aux dépens d'un des orateurs célèbres de la cause religieuse, qui « déploya, nous dit-il, en cette circonstance, sa faconde imperturbable », et voulut, par des raisonnements bizarres et des déductions forcées, « sonner l'alarme chez les propriétaires ». Mais ce que je sais aussi, c'est ce que ce même historien qui se moquait, il y a dix ans, de l'effroi chimérique inspiré aux propriétaires, vient de composer à son tour, pour la défense de la propriété, un modeste volume où sa faconde se déploie en quatre cent

quarante pages, et où il nous dit, dans la préface, « qu'il faut désormais, si l'on ne veut pas que la société périsse, prouver ce que, par respect pour la conscience humaine, on n'aurait jamais autrefois entrepris de démontrer. » Voilà, M. F., un de ces retours d'idées que la Providence se plaît à rendre nécessaires.

Le grand homme dont la tombe vient de se fermer disait à ce sujet, il y a trente ans, dans la haute Chambre de la nation : « Messieurs, j'ose vous le prédire. Sous un gouvernement qui représente l'ordre, si vous continuez ces anciennes injustices contre l'Eglise, aucun de vous ne peut être assuré que ses enfants jouiront paisiblement de leur héritage.... Je sais, ajoutait-il, que dans ce siècle on est peu frappé des raisons placées au delà du terme de la vie », ce qui matériellement paraissait ne concerner que la génération suivante ; « le malheur journalier nous a appris à vivre au jour le jour. Nous vendons des biens sacrés, nous voyons la conséquence physique et prochaine ; quant à la conséquence morale et éloignée, qui ne doit pas nous atteindre, peu nous importe. Messieurs, ne nous fions pas tant à la tombe, le temps fuit rapidement dans ce pays ; en France l'avenir est toujours prochain, il arrive souvent plus vite que la mort. »

Mais jetons le voile sur ce triste tableau de nos inconséquences passées. Je vous dirai seulement, pour le présent et pour l'avenir : mon frère, voulez-vous faire par rapport à la propriété en général un acte éminemment conservatoire ? respectez vous-même religieusement la propriété dans une de ses formes les plus augustes et les plus inviolables, ne portez point préjudice, ne portez pas même envie à l'autorité ni à la propriété spirituelle ou temporelle de l'Eglise. Et surtout, dans un siècle où l'Eglise possède à peine le nécessaire, qu'on n'entende plus aucun de nos propriétaires législateurs lancer contre quelques lambeaux épars du do-

main sacré cette parole farouche : « Vienne la guerre, et nous leur mettrons la main dessus. » Car, sachez-le bien, cette parole ne tomberait pas à terre. Vos propriétés ne sont assurément pas plus sacrées, et elles sont aujourd'hui beaucoup plus importantes que celles de l'Eglise. Or, nous vivons, en France, dans le royaume des conséquences.

Enfin, mon frère, vous voulez le maintien de la propriété : vous avez raison, je le veux comme vous. Aussi, vous et moi, nous nous garderons bien de combattre sans cesse, d'affaiblir, de ruiner l'autorité temporelle qui est préposée à la garde de nos intérêts les plus chers, après ceux de nos âmes. Car, vous le savez, au-dessus de la famille, au-dessus de la propriété, la Providence a constitué un gouvernement public : *In unamquamque gentem posuit rectorem*, lequel a pour mission de maintenir l'ordre, la paix, la justice à l'intérieur, et au dehors l'indépendance et la gloire de la nation. Et pour arriver à ce but, pour atteindre ce résultat, le pouvoir, avant tout, a besoin d'être respecté, soutenu par ceux-là principalement qui ont le plus d'intérêt à prévenir les bouleversements et les révolutions. Dieu ordonne cette soumission, ce respect, ce concours, par rapport à la puissance que lui-même a établie et qui est légitime.

Vous, mon frère, qui êtes partisan et défenseur de la propriété, ah ! ici encore vous ne commettrez pas la faute de donner contre vous un exemple funeste. Vous ne voulez pas que l'on mine sourdement la propriété ; vous ne creuserez pas l'abîme où s'engloutirait l'autorité. Les moindres principes de communisme ou de socialisme déposés dans un livre ou dans un journal vous font frémir ; vous ne serez donc pas de ceux qui se croiraient de petits esprits et des hommes vulgaires, s'ils ne figuraient systématiquement partout et toujours dans les rangs de ce qu'on appelle depuis trente ans l'opposition. Car, prenez-y garde, si vous et tout ce qui constitue l'ensemble de la classe des proprié-

taires, vous êtes les premiers à vous faire un jeu coupable de susciter des obstacles à l'autorité souveraine, cherchant à l'avilir par vos sarcasmes, à l'ébranler par vos intrigues, à la renverser par de perpétuelles révolutions, ah ! cette fois encore, je crains que vous ne soyez victimes de votre faute et qu'un talion cruel ne vous soit infligé.

Eh ! quoi donc ! C'est vous qui ne pouvez souffrir aucune supériorité, c'est vous qui vous attribuez le droit de briser, quand il vous plaît, tout ce qui vous efface et vous offusque, et vous croyez que cet exemple ne sera pas contagieux ? Vous conspirez contre le pouvoir, parce que, comme vous possédez déjà la fortune, le pouvoir est la seule chose qui vous tente. Mais ce peuple, qui ne possède rien, lui, et qui n'ambitionne pas encore le pouvoir, n'est-il pas naturel qu'il conspire contre ce qui flatte sa convoitise, contre votre argent et vos terres ? Vous battez des mains, et vous applaudissez à tous les changements, à toutes les substitutions, à toutes les transformations de l'autorité. Mais ne voyez-vous pas logiquement arriver une révolution dernière qui battra des mains, et qui applaudira à tous les changements, à toutes les substitutions, à toutes les transformations de la propriété ? J'entends déjà que l'on reprend contre vous tous vos arguments bien connus, et que l'on dit de la fortune tout ce que vous avez dit du pouvoir. Les mêmes sophismes lui contestent tout droit de permanence et de stabilité.

Mais je m'arrête, et fermant les yeux sur le passé auquel nous ne pouvons plus rien, je vous dis pour le présent et pour l'avenir : Mon frère, voulez-vous faire par rapport à la propriété un acte éminemment conservatoire ? consacrez désormais toute votre influence à remettre debout, à faire respecter le principe de l'autorité. Au lieu d'affaiblir le pouvoir public, rassemblez autour de lui toutes les forces vives du pays. Et surtout ne dites plus que l'in-

surrection est le plus saint des devoirs. Car, sachez-le bien, le droit de l'insurrection contre l'autorité contient éminemment le germe de l'insurrection contre la propriété. Et nous vivons, en France, dans le royaume des conséquences.

Recueillons nos pensées, mes Frères, et avouons que l'anarchie qui nous menace procède d'une autre anarchie dont nous avons été les premiers auteurs. Nous n'avons voulu respecter aucun des droits qui nous portait ombrage, nous avons contesté, violé le droit de Dieu, le droit de l'Église, le droit de l'autorité publique. Aujourd'hui la parole de saint Augustin s'accomplit : comme châtiment de notre rébellion, voilà que la révolte à son tour conteste tous nos droits, et le mal dont nous nous plaignons si amèrement, ce n'est rien autre chose que notre propre désobéissance qui se retourne et se dresse contre nous : *Quid inobedientiæ, nisi inobedientiâ retributum est. Adversus illum ipsum, inobedientia ipsius.*

Aussi, M. F., que ne puis-je introduire en votre présence cette infortunée société, toute couverte de blessures, toute meurtrie de coups, attaquée dans tous ses intérêts les plus intimes, la famille, la propriété. Je lui demanderais, comme autrefois le prophète : Quelles sont, et d'où viennent ces plaies au milieu de vos mains ? Et elle me répondrait : Ah ! c'est dans la maison de mes meilleurs amis que j'ai été ainsi maltraitée : *His plagatus sum in domo eorum qui me diligebant.* Ils voulaient l'ordre, et ils renversaient tous les principes de l'ordre. Ils voulaient la propriété, et ils donnaient le signal de sa destruction. Et maintenant encore, ce que je redoute le plus, ce ne sont pas les doctrines violentes, et par conséquent peu durables, de mes adversaires ; mais c'est l'absence des vraies et salutaires doctrines chez mes partisans. Ce n'est point dans la rue, c'est dans l'assemblée de mes défenseurs, de mes législateurs, que se préparent contre moi les coups les plus meur-

triers : *His plagatus sum in domo eorum qui me diligebant.* Non, ajouterait-elle en se retournant vers moi, non, le temps des malheurs n'est pas fini, puisque le jour de la vérité n'est pas encore venu. Car vous-même, ministre de l'Évangile, vous dont je viens d'entendre la parole pleine de ménagements et de réticences, sachez-le bien, nonobstant votre contrainte et vos efforts, vous n'avez pu parvenir à rendre la vérité acceptable pour plusieurs de mes amis, de mes partisans, qui vous écoutent ; l'apparition de cette lumière trop vive a excité dans leur âme le frémissement que provoquait autrefois chez les princes du peuple la parole de Jésus : *Et fremebant in eum.* Donc, me dit-elle, je vous en supplie, mettez votre doigt sur votre bouche, afin de ne pas rendre cette génération plus coupable ; n'amassez pas des charbons ardents sur sa tête. Contentez-vous de prier entre le vestibule et l'autel, et abandonnez-moi au mystère de la justice et de la miséricorde de votre Dieu.

II. Mes Frères, c'est parce que j'ai cru entendre une voix secrète me tenir ce langage, que je n'achèverai pas ce discours. J'avais promis de révéler à la propriété toute l'étendue de ses devoirs, soit qu'elle regarde au-dessus d'elle, soit qu'elle regarde au-dessous. Arrivé à cette seconde partie de mon sujet, je sens la nécessité de me restreindre dans la simple énonciation de quelques idées générales. Car à Dieu ne plaise que je porte témérairement le flambeau de la vérité au milieu des passions les plus inflammables. Je dirai seulement à la propriété que, d'après saint Paul, le seul moyen de n'être pas jugé, c'est de se juger soi-même. Que la classe qui possède fasse donc soigneusement son examen de conscience.

Ah ! je le sais, il est un grand nombre de mes auditeurs qui ne devront trouver dans le fond de leur âme que la noble satisfaction qui résulte du devoir fidèlement, héroïquement ac-

compli. Ou plutôt, je me trompe, car ceux dont la charité ne connaît point de bornes, ce sont ceux-là presque toujours dont la conscience délicate se reproche de n'en avoir point fait assez. Noble scrupule qui leur enseigne à calculer et à regretter ce qu'ils ne donnent pas, aussi rigidement que d'autres calculent et regrettent ce qu'ils donnent. Mes Frères, ce serait un crime de ne pas le reconnaître, Dieu a conservé au milieu de la nation française, comme autrefois au milieu de son peuple choisi, des cœurs compatissants, des mains généreuses, des hommes de miséricorde, par les bienfaits desquels la propriété trouve grâce même aux yeux de ses plus cruels adversaires : *Et conservavit illi homines misericordiæ, invenientes gratiam in oculis omnis carnis*. Ne me dites pas que, par suite de ces bienfaits, il y a des multitudes de cœurs ingrats ; je vous réponds qu'il y a aussi des multitudes de cœurs reconnaissants. Et, en dernière analyse, c'est à cause de cette bienheureuse charité de quelques-uns des riches, que tous les autres ont réussi à se faire pardonner si longtemps leur fortune. Les passions mauvaises auraient déjà mille fois éclaté en France, si elles n'avaient été prévenues, désarmées par la sainte conjuration de ces hommes, de ces femmes de miséricorde, que Dieu nous a conservés, et chez qui la richesse est absoute même par ses ennemis : *Et conservavit illi homines misericordiæ, invenientes gratiam in oculis omnis carnis*.

Mais serait-il vrai, M. F., qu'à côté de cette richesse miséricordieuse qui se plaît à répandre, à répandre toujours, il est une autre richesse égoïste, qui s'applique uniquement à conserver, à augmenter ? Serait-il vrai qu'en particulier des biens qui ont été longtemps la plus précieuse ressource des indigents, sont devenus pour eux la portion la plus ingrate et la plus stérile du territoire, attendu que les mains auxquelles ils sont échus n'ont pas encore appris à s'ouvrir ? Enfin, serait-il vrai qu'à part

de très honorables exceptions, la propriété, partout où elle est irrégulière et impie, se montre également sèche et impitoyable ; de telle sorte que, sur plusieurs points, la suppression de la mendicité, si chaleureusement sollicitée, finira bientôt par équivaloir à la suppression de la charité ? Ce ne sont point des faits que j'avance ; ce sont des questions que j'adresse.

Et, quoi qu'il en soit, je dois vous le dire, mon frère. Vous voulez le maintien de la propriété ; vous avez raison. Mais pour obtenir ce résultat, de grâce, accomplissez le devoir que Dieu a imposé à la propriété. Ne possédez pas pour vous seul. Donnez, donnez à vos frères, donnez-leur proportionnellement à votre superflu et à leurs besoins. Donnez, car Dieu vous le commande. Je sais, et je veux que les ennemis de la propriété, si par hasard il en est quelques-uns dans cette enceinte, le sachent comme moi ; je sais que le devoir rigoureux de la charité qui est ordonné au riche, ne constitue pas corrélativement pour le pauvre un droit rigoureux à l'assistance. La théologie m'enseigne que la distinction fondamentale entre la charité et la justice, c'est que la dette de justice peut être exigée ou par le recours aux lois, ou par le recours à la force selon les circonstances, tandis que la dette de la charité s'acquitte librement, et ne peut être commandée par aucun tribunal que par celui de Dieu et de la conscience. Si le droit à l'assistance était un droit rigoureux, un droit proprement dit, dès lors la charité ne serait plus la charité, elle se confondrait avec la justice. Et l'histoire m'apprend à cet égard qu'un des plus grands malheurs qui puissent fondre sur une nation, c'est que la charité y perde son véritable caractère, et qu'une cruelle nécessité, résultant de la rareté de l'aumône volontaire, la dénature et la transforme en un impôt forcé.

Oui, je n'ignore aucune de toutes ces choses, et je

veux que les adversaires de la propriété n'ignorent pas que Dieu s'est réservé à lui seul de venger les larmes des pauvres, et de châtier la dureté des riches. La doctrine catholique n'autorisera jamais la spoliation d'aucun propriétaire, ce propriétaire fût-il à la fois sans religion et sans humanité, parce que, nous dit le grand théologien Suarès, la loi divine protège tous les droits légitimes, même les droits de ceux qui la combattent et la méconnaissent. Aussi, conformément à ces principes, les indigents qui seront vraiment religieux, ne songeront jamais à renverser la propriété à cause de ses excès et de ses torts. Mais, ce qu'il faut ajouter, c'est que les multitudes qui ne sont pas religieuses, se laisseront certainement entraîner à des conseils moins modérés ou moins salutaires. Et par conséquent, ce qu'il faut que les propriétaires sachent de leur côté, c'est que s'ils désobéissent persévéramment à Dieu qui leur commande de donner, infailliblement d'autres désobéiront un jour à Dieu qui leur défend de dérober. C'est pourquoi, mon très cher frère, voulez-vous faire par rapport à la propriété un acte essentiellement conservatoire ? Accomplissez selon l'étendue de vos moyens le précepte de la charité.

J'ajoute aussi, mon frère, vous voulez le maintien de la propriété, vous avez raison ; et pour obtenir ce résultat, observez en toutes circonstances envers vos inférieurs le devoir de la justice. Car si la charité qui vous est commandée ne leur confère aucun droit rigoureux, la justice peut leur en conférer plusieurs. Par exemple, je ne reconnais pas, et je n'ai vu nulle part dans la sainte théologie ce droit impérieux que l'on a nommé le droit au travail, et qui, exercé avec rigueur, est une spoliation commencée. Mais ce qui est écrit dans les Livres saints, et ce qui est incontestable, c'est que l'ouvrier qui vous a consacré sa peine et son temps, a un strict droit à son salaire, et que ce

salaires ne doit pas être sans proportion ni avec les gains qu'il vous procure, ni avec les nécessités de celui qui vous les procure.

Or, serait-il vrai (ici encore je n'affirme pas, mes Frères, mais j'interroge), serait-il vrai que des exemples, partis de haut, eussent accoutumé la richesse à s'acquitter tardivement envers le fournisseur et l'ouvrier, pour qui ces délais coupables entraînent quelquefois une ruine complète ? Serait-il vrai que le commerçant, par l'excessive avidité de s'enrichir, rétribuât à peine les mains industrieuses qu'il emploie, et que sa fortune, rapide jusqu'au scandale, fût prélevée sur les veilles et sur les sueurs de pauvres jeunes ouvrières, qui ne trouvent pas dans leur travail assidu le pain et l'eau dont elles se nourrissent et les vêtements dont elles se couvrent ? Serait-il vrai encore que des exigences, à la fois impies et inhumaines, refusassent tout emploi pendant les six autres jours de la semaine au travailleur consciencieux qui demande à observer la loi de Dieu au septième jour ? Ou bien, serait-il vrai, du moins, que cet infortuné est obligé de renoncer à son salaire, s'il ne va l'attendre et le recevoir précisément à l'heure où sa conscience et le précepte de l'Eglise le convoquent au pied de l'autel, pour l'acte le plus solennel et le plus utile de la religion, qui est le saint Sacrifice, accompagné de la prédication de l'Évangile ? Enfin serait-il vrai encore que, sur plusieurs points de cette contrée où la domesticité avait été longtemps si douce, de nouvelles habitudes de luxe et d'urbanité, substituées aux premières mœurs patriarcales, ne permettent plus au mercenaire de manger son pain, si ce n'est pas sur la gerbe dont il vient de faire sortir péniblement le grain ; et que dans la saison la plus rigoureuse, banni loin du foyer et de la table, il n'eût d'autre refuge que le toit voisin où la température est adoucie par la chaleur des animaux ? A ces

questions, je pourrais en joindre beaucoup d'autres.

Je sais, et je m'empresse de le dire, afin que tous le sachent comme moi ; je sais que, conformément aux vrais principes, une injustice subie ne légitime pas une injustice rendue ; je sais que la religion bien comprise et bien pratiquée enseignerait, au serviteur, à l'ouvrier, au mercenaire, une résignation mille fois plus utile, mille fois plus salutaire pour eux-mêmes que toutes les réactions violentes et criminelles dont les résultats après tout les atteignent encore plus que les autres. Mais ce qu'il faut ajouter, c'est qu'il sera toujours dangereux de mettre la vertu des hommes à une trop forte épreuve. Et par conséquent, ce qu'il faut que les propriétaires sachent, de leur côté, c'est que, s'ils méconnaissent un seul des justes droits de leurs inférieurs, ceux-ci laisseront infailliblement un jour éclater des colères qu'il ne sera plus temps de contenir, et auxquelles il importe de ne pas fournir le moindre prétexte. C'est pourquoi, mes Frères, voulez-vous faire par rapport à la propriété un acte éminemment conservatoire ? Accomplissez selon toute sa rigueur, et même avec une sorte de surabondance, le précepte de la justice.

Je m'arrête ici, mes Frères, et je termine par un récit que j'emprunte au livre de Judith. Une armée terrible marchait à la conquête du pays de Juda. Ce qu'ayant appris, le peuple de Juda se prépara à une énergique résistance, et ferma toutes les routes de ses montagnes. Le général de l'armée ennemie, rassemblant tous les sages des pays circonvoisins, les interrogea sur l'histoire, les mœurs, les caractères de cette nation, sur le nombre et la force de ses villes, sur le courage et la multitude de ses troupes, sur le chef de sa milice. Alors un vieillard, nommé Achior, répondit en ces termes : Général, si vous daignez m'écouter, je vous dirai la vérité concernant ce peuple. Ce n'est point

par les défilés de ses montagnes, ni par le côté faible de ses places, ni par l'impéritie de ses guerriers, que ce peuple est vulnérable. Car c'est un peuple que Dieu protège visiblement, ainsi que le témoigne toute son histoire. Toutes les fois que cette nation a été fidèle à Dieu, Dieu a combattu pour elle, et elle a été victorieuse sans coup férir. Mais quand elle a adoré des dieux étrangers, elle a été livrée en proie aux nations voisines. Et enfin, quand, ayant commis des fautes, elle s'en est repentie, Dieu lui a donné la force de résister aux ennemis les plus puissants. Ces diverses alternatives se sont renouvelées encore de nos jours.

Maintenant donc, mon général, informez-vous si les fils d'Israël sont coupables de quelque grande iniquité ; et alors, gravissons la montagne, marchons courageusement contre eux, car leur Dieu vous les livrera, et ils seront, quelque temps du moins, sous votre puissance. Mais si la nation n'a rien à se reprocher envers son Dieu, il sera impossible de leur résister, parce que leur Dieu les défendra, et nous, dont la tentative aura échoué, nous serons l'opprobre de la terre. Ainsi parla le vieil Achior, et la suite prouva qu'il avait raison.

Or, M. F., vous le savez, une armée plus formidable peut-être que celle de Nabuchodonosor médite la conquête et la ruine de notre société. Nous aussi, comme les fils d'Israël, nous avons organisé une puissante résistance et nous avons placé des sentinelles dans toutes les rues. Assurément ce n'est ni par aucun point de la frontière, ni faute de citadelles et de bastilles, ni par la trahison ou la faiblesse de nos troupes, que nous donnons prise contre nous. D'où pourraient donc venir aux ennemis de la société leurs chances favorables, et de quel côté pourraient-ils trouver des auxiliaires ? Ah ! entendez ce cri que poussait saint Jérôme au milieu des convulsions de l'empire romain ex-

pirant : *Nostris peccatis barbari fortes sunt* : C'est par le fait de nos péchés que les barbares sont forts. C'est nous qui, par nos vices, leur avons préparé la victoire sur le peuple le plus brave de l'univers : *Nostris vitiis, romanus superatur exercitus*. Malheureux que nous sommes, de nous être rendus si insupportables à Dieu, qu'il se sert aujourd'hui de la rage des barbares pour appesantir sur nous sa colère : *Qui tantum displicemus Deo, ut per rabiem barbarorum illius in nos ira desceviat !* Puisse le Seigneur Jésus chasser loin de nous ces bêtes féroces : *Abigat Jesus ab orbe romano tales bestias !* Mais comment l'espérer, puisque tant de calamités déjà commencées n'ont pu réduire notre orgueil et notre impiété ? L'empire romain s'écroule avec fracas, et, au milieu de ces ruines, nous tenons encore la tête levée, sans vouloir la courber : *Romanus orbis ruit, et tamen cervix nostra erecta non flectitur*. Pleins d'horreur pour le mal qui nous menace, nous avons encore plus d'horreur, s'il est possible, pour le remède ; et parce que nous ne consentons pas à supprimer la cause de la maladie, la maladie est incurable : *Nec amputamus causas morbi, ut morbus pariter auferatur*. Que dirons-nous donc de cet état désespéré d'une société, laquelle, après avoir épuisé tous les autres moyens de salut, réduite à la nécessité de se convertir à Dieu si elle veut vivre, déclare fièrement qu'elle meurt et ne se convertit pas ? C'est à peu près ainsi que s'exprimait saint Jérôme.

Vous, M. F., vous ne mériterez pas de tels reproches. Non, vous n'êtes pas de ceux qui, plutôt que de revenir à Dieu et à la vérité, feraient un pacte avec la mort. Voulez-vous donc épargner à la famille, à la propriété, une révolution sociale ? vous avez, chacun de vous, un moyen infailible entre vos mains ; accomplissez, chacun pour votre part, une réforme chrétienne. La propriété redeviendra plus forte que tous ses ennemis, si elle veut se

conformer aux lois de l'Évangile. C'est pourquoi ne portez plus atteinte aux droits de Dieu, et en particulier à son dimanche qui est sa propriété, n'envahissez plus le domaine spirituel ou temporel de l'Église, ne soyez plus hommes d'opposition systématique à tout principe d'autorité ; mais, au contraire, donnez hautement l'exemple de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, à l'Église ce qui appartient à l'Église, à César ce qui appartient à César. Puis exercez la charité selon l'étendue de vos ressources ; donnez beaucoup, si vous avez beaucoup, et si vous avez peu, donnez peu, mais avec empressement ; et que l'indigent sache, qu'il comprenne que vous avez pour lui des entrailles de miséricorde. Enfin, observez envers vos subordonnés une justice irréprochable ; ne retenez pas le salaire du serviteur et du mercenaire, ou ne réduisez jamais le prix de son travail au-dessous des justes proportions ; et que l'ouvrier sache, qu'il comprenne que vous êtes véritablement animé d'une pieuse sollicitude pour ses intérêts.

Alors, comme vous aurez réformé la propriété, dans le sens chrétien, comme vous aurez rempli les devoirs de la propriété ; par cela même vous l'aurez mise à l'abri des révolutions, et vous lui assurerez la tranquille jouissance de ses droits. Bientôt elle n'aura plus rien à craindre sur la terre, parce qu'elle n'aura plus mérité d'être frappée du ciel. Si Attila n'avait pas eu la conscience qu'il était un fléau entre les mains de Dieu, ses hordes sauvages n'eussent jamais obtenu aucun succès. C'est pourquoi, je le répète, défenseurs de l'ordre, de la propriété et de la famille, rendez-vous dignes de conserver tous ces biens ; mettez le Tout-Puissant de votre côté contre vos adversaires.

Et pour conclusion définitive, puissent les graves enseignements qui nous sont venus du ciel depuis un an, vous convaincre que le moment est venu pour vous, cette année, de vous approcher du tribunal de la réconciliation, et d'aller

recevoir dans votre cœur le pain sacré dont le prêtre dit en le présentant au regard de la foule : Voici celui qui enlève les péchés du monde : *Ecce qui tollit peccata mundi*. Avec le péché disparaîtront tous nos maux. C'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : p. 32, n. 65.

XLV
PRÔNE

SUR LE CHARME DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE,
POUR LE 1^{er} DIMANCHE DU MOIS DE MARIE.

(2 mai 1841) (1)

*In me gratia omnis viæ et veritatis, in
me omnis spes vitæ et virtutis.*

En moi est toute la grâce de la voie et de la
vérité, en moi est toute l'espérance de la vie
et de la vertu.

(Ecclésiastique, ch. xxiv, v. 25.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Quand l'année vient de nous ramener ses jours les plus enchanteurs, quand l'Eglise vient de demander à la nature l'hymne de ses fleurs et de ses parfums, j'ai besoin de vous parler de celle qui est l'objet de tant d'hommages, j'ai besoin de vous parler de Marie. Nous l'avons mise, cette

(1) Nous avons réservé, comme conclusion des *Œuvres sacerdotales*, ce charmant entretien sur la dévotion à la sainte Vierge. M. l'abbé Pie avait voulu que sa première parole, en montant dans la chaire de Notre-Dame de Chartres, célébrât le nom de Marie (*Avertissement*, p. xvii). N'est-ce pas aussi entrer dans sa pensée que de finir cette publication par le nom de Marie? D'ailleurs, ce prône, prêché pour la première fois en 1841, fut souvent ensuite répété devant divers auditoires, jusqu'en 1848, comme on peut le voir dans la *Note exacte de mes sermons et instructions*.

Vierge sainte, comme un cachet non seulement sur notre cœur, c'est-à-dire sur toutes nos affections, mais aussi sur notre bras et sur nos lèvres, c'est-à-dire sur toutes nos œuvres et toutes nos paroles. Nous croirions ne plus l'aimer assez, si elle ne présidait à la moindre de nos actions, si son nom n'était invoqué et prononcé jusque dans le moindre de nos discours. Oui, Vierge sainte, quelque sujet que nous traitions, nous ne vous perdons jamais de vue. Sur quelque mer que nous naviguions, vous êtes toujours notre boussole et notre étoile. Partout nous aimons à vous rencontrer, à vous saluer, à vous invoquer, à parler au moins en passant de vous, et nous ne sommes jamais plus heureux que quand les circonstances nous donnent lieu de vous choisir pour l'objet direct de nos enseignements ; car vous êtes tout le charme de la religion et de la vérité, tout l'appui de la vie et de la vertu : *In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis.*

Que vous dirai-je donc en ce jour, M. T. C. F. ? Mon texte me suffira, et je ne pourrai qu'en effleurer le développement. Je vous dirai que l'Église a été admirablement inspirée en consacrant à Marie les jours les plus gracieux de l'année, parce que Marie est dans la religion ce qu'est le printemps dans la nature. Je vous dirai que Marie est tout le charme de la voie et toute l'espérance de la vie, que ce dogme d'une mère qui est dans les cieux embellit tous les dogmes, toutes les croyances, en même temps qu'il adoucit, qu'il facilite toutes les vertus et toutes les pratiques de la religion : *In me gratia viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis.*

I. Marie est tout le charme de la voie et de la vérité ; en d'autres termes, Marie est toute la beauté du dogme catholique. Pour comprendre cette assertion, tâchons de saisir quelques relations entre le monde naturel et surnaturel

Avez-vous quelquefois médité, M. F., combien le Seigneur est aimable et doux dans ses œuvres ? *Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ*. Ses voies sont des voies belles, ses sentiers sont des sentiers pacifiques. Jamais Dieu ne procède sèchement ni durement ; ses moyens sont toujours gracieux et suaves. Ce n'est point cet architecte à idées exactes, qui soumet tout à des proportions géométriques, qui ne connaît que les lignes droites et les plans monotones, et dont la froide main, dédaignant les ornements comme autant de superfétations, fait tomber sous la faux impitoyable toute une moisson de fleurs que l'art antique avait poussées, ou les ensevelit sous des enduits plus ou moins précieux, mais d'un genre uni et correct, et par cela même ennuyeux et sans grâce. C'est encore moins cet ouvrier cruellement avide, qui ne croit jamais avoir trouvé un moyen trop rapide et trop violent pour arriver au terme, et qui attelle les éléments les plus dangereux au char de sa fortune. Non, Dieu ne procède point ainsi ; il tend fortement à son but, mais par un chemin orné et paisible ; son action est toujours pleine de grâce et de douceur. Il y a dans l'opération divine une poésie féconde ; tout ce qui passe par ses mains, fleurit et se festonne ; ses moyens se changent en ornements ; on sent que ces œuvres jaillissent d'une source intarissable de grâce et d'amour : *Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ*.

Voyez comment Dieu a procédé dans le monde inanimé ; voyez d'après quelles lois il a constitué la nature. Admirez, M. F., le riche vêtement dont l'univers se pare en ce moment. Rien n'est plus gracieux et plus doux que la nature. Dieu a caché tous les ressorts de cette grande machine sous des formes agréablement variées. Oh ! oui, M. F., en présence de toutes ces merveilles que le créateur étale présentement sous nos yeux, c'est bien le moment de s'écrier

que ses voies sont belles et que ses sentiers sont doux : *Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ.*

Toutes ces richesses qui nous étonnent ne sont que des moyens, mais quels beaux moyens ! Entre l'hiver où l'on a semé, et l'été où l'on recueillera, voyez quel délicieux printemps ! Dieu aurait pu produire le résultat du premier coup, et faire sortir le fruit du germe même. Mais non, *disponens omnia suaviter.* Entre le germe et le fruit, voyez quels moyens intermédiaires : cette plante, si admirablement organisée, et dont la tige s'élançe avec tant de légèreté ; ce bourgeon qui s'ouvre et se développe, avec des émanations si suaves qu'on ne sait pas si la fleur sera préférable au bourgeon ; cette végétation riche et luxueuse, et ces feuilles dont la verdure enchante et repose si agréablement la vue ; puis enfin ces fleurs aux formes et aux couleurs si diversifiées, et qui font monter dans les airs des nuages d'odeurs et des colonnes de parfum. Encore une fois, ce ne sont là que des moyens, mais quelle grâce, quelle douceur dans les moyens !

Ce ne sont que des moyens... La fleur éveillée le matin s'endormira le soir, et ne se rouvrira plus dès la deuxième ou la troisième aurore ; bientôt la tige desséchée verra ses feuilles joncher la terre, il ne restera que le fruit. L'homme au cœur sec, l'homme sans poésie et sans amour, se demande pourquoi ce luxe si inutile ? il ne comprend pas pourquoi l'être infiniment sage tend à son but par ses voies si coûteuses et pourquoi il dépense tant de puissance pour de simples moyens, quand le résultat pourrait être obtenu à beaucoup moins de frais. A ses yeux, Dieu est comme un enfant qui s'amuse, comme un prodigue qui dissipe. Cette riche fécondité, ce moelleux de l'action divine le scandalisent presque ; il trouverait bon que Dieu jetât les fruits sur la terre, comme la tempête y jette la grêle et déchaîne les vents. Mais Dieu n'en continue pas moins son œuvre à sa

façon, disposant toutes choses avec suavité, et marchant toujours par des voies belles et par des sentiers doux : *Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ.*

Voilà, M. F., comment Dieu procède dans le monde inanimé, voilà d'après quelles lois il a constitué la nature. Voulez-vous savoir comment il procède dans le monde animé et raisonnable ? voulez-vous savoir d'après quelles lois il a constitué la famille ? Vous ne le trouverez pas moins disposant toutes choses avec suavité, et marchant par des voies belles et par des sentiers pacifiques : *Disponens omnia suaviter. Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ.*

A côté de l'homme, qui est le chef de la famille et le dépositaire de l'autorité, dont toute la maison aime sans doute, mais aussi craint et respecte les droits et la puissance, voyez cet être plus faible et plus sensible, qui gouverne par le sceptre de la douceur. Dieu venait de créer l'homme, quand il s'est dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Dieu avait démêlé dans le cœur des enfants des hommes un besoin ; il avait aperçu une souffrance qui n'eût pas manqué de se manifester, si un sourire plus tendre, plus gracieux que celui de l'homme, n'avait accueilli l'enfant au berceau, si un être plus faible, et par conséquent plus sensible, n'eût joint son action plus délicate à l'action de l'homme. L'homme est le pouvoir, et le pouvoir a toujours quelque chose d'austère ; à côté du pouvoir qui est fort, il fallait un ministre qui fût doux. Et Dieu a placé la femme à côté de l'homme. L'homme est la tête de la femme, dit saint Paul : *Vir caput est mulieris.* La femme est le cœur de l'homme. L'homme commande avec autorité ; la femme gouverne avec amour. Ce que le pouvoir aurait de dur, le ministre l'adoucit (1).

Cet empire de douceur, la femme peut l'exercer dans la

(1) Cf. t. II, p. 132.

famille avec deux caractères et de deux façons différentes, toutes deux plus admirables l'une que l'autre. Tantôt c'est la jeune vierge, parée de sa grâce et de son innocence, et se servant de ce don céleste pour maintenir l'harmonie par une médiation pleine de charmes. Tantôt et surtout, c'est la mère, la mère chef-d'œuvre de la bonté divine, la mère dont le cœur est un prodige d'amour ardent, de tendresse généreuse, la mère cet être que rien ne peut suppléer, ce trésor le plus précieux que le ciel nous ait donné.

Aussi l'Écriture nous dit-elle que la femme, celle qui comprend sa mission, est tout le charme de la famille, que son front dissipe tous les nuages, que sa parole porte la joie dans tous les cœurs, et que là où elle ne se trouve pas, toute joie s'éteint, et tout est souffrance : *Ubi non est mulier, ingemiscit egens*. Ce que le soleil est à la nature, le visage de la femme l'est à sa maison ; c'est par elle que tout y est disposé suavement, et que la loi de la famille est une loi aimable et pacifique : *Disponens omnia suaviter. Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ*. Oh ! oui, que ses voies sont belles et que son sentier est doux ! qu'il dispose tout avec suavité, celui qui a semé tant de grâce dans la nature, et qui a mis la femme dans la famille, celui qui a créé les lis et qui a fait des vierges, celui qui a fait sortir le fruit d'une fleur et qui nous a donné des mères : *Disponens omnia suaviter. Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ*.

Or, mes très chers Frères, ce que Dieu a fait dans la nature, ce qu'il a fait dans la famille, il l'a fait aussi dans la religion. Dieu n'est pas dissemblable de lui-même ; la même empreinte de ses mains doit se retrouver partout, la même touche, la même facture. Dans la religion qui est son œuvre par excellence, l'ouvrier suprême n'a pas dû être inférieur à lui-même et au-dessous de ses autres œuvres. Dieu, qui a placé entre le germe et le fruit le bourgeon et

la fleur, Dieu, qui a semé tant de beautés dans la nature et tant de douceur dans la famille, n'a pas pu être moins libéral dans la religion. La religion doit être Noémi, comme les autres œuvres de Dieu. Dans la religion aussi, il y a une tige sacrée, une fleur qui a produit un fruit béni ; dans la religion aussi, il y a à la fois vierge et mère : c'est Marie.

Comprenez-vous maintenant, mes Frères, comment Marie est toute la grâce de la voie et de la vérité ; comment elle embellit tout le dogme catholique, puisqu'elle est dans la religion ce qu'est le printemps dans la nature, ce qu'est la femme dans la famille ? De cette fleur gracieuse s'échappe un parfum divin qui embaume tout le reste. De sa main à la fois virginale et maternelle, cette femme par excellence, touchant tous les dogmes, les embellit tous, et leur donne une couleur riante. Nos dogmes, mes Frères, sont sévères par eux-mêmes. Hélas ! et il faut bien le dire, ils sont durs à porter : *Durus est hic sermo*. Ils pourraient souvent déconcerter l'intelligence et peser lourdement sur le cœur. Oui, je le dis hardiment, retranchez Marie, et la religion prendra une teinte sombre et triste, ce sera une année sans mois de mai, une famille sans mère ; mais, avec Marie, tout reprend la beauté, la grâce et la douceur. Il n'est pas un seul aspect du christianisme, si austère qu'il paraisse, qu'on ne puisse orner et adoucir, en montrant Marie dans un coin du tableau.

C'était là, mes Frères, ce que je vous annonçais : Marie embellissant toutes nos croyances ; je n'ai fait que poser le principe. Il me faudrait maintenant prendre l'un après l'autre tous les points du symbole, et vous montrer comment chacun d'eux s'embellit, s'adoucit par son rapport avec Marie ; comme dans la deuxième réflexion que j'ai annoncée, il me faudrait prendre l'une après l'autre toutes les vertus, et vous montrer comment l'exemple et le secours

de Marie les embellit encore et les facilite. Ce plan exécuté en détail serait l'objet d'une longue suite de méditations que peut-être, mes Frères, nous ferons ensemble plus tard. Tâchons seulement d'aborder quelques idées principales.

Tous les dogmes révélés de Dieu, et constituant l'ensemble de la vérité catholique, sont résumés dans le symbole qui nous a été donné par les Apôtres. Or, avez-vous jamais remarqué, mes Frères, quelle belle place Marie occupe dans ce symbole, et combien la part qu'elle y a jette de charme et de douceur sur tout le reste? Mes Frères, une femme, une vierge, une mère dans le symbole! Il y a trois grandes choses dans le symbole, trois grandes choses qui font toute la religion, c'est Dieu, Jésus-Christ, et l'Eglise. Or Marie y apparaît embellissant Dieu; elle est associée à la Trinité, embellissant Jésus-Christ; elle est le complément de l'incarnation, embellissant l'Eglise, elle est l'esprit du sacerdoce.

Je crois en Dieu, en Dieu le Père, en son Fils unique, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. Voyez-vous, mes Frères, voyez-vous Marie, voyez-vous la femme, la vierge, la mère, mêlée dans le symbole aux trois divines personnes et aux plus étonnants mystères? Voyez-vous la très sainte Vierge dans la Trinité même? Et elle y est, non pas en étrangère, mais comme en famille, et avec les rapports les plus étroits et des titres incomparables: épouse du Père dont elle partage la fécondité, mère du Fils qu'elle conçoit et met au monde, compagne virginale de l'Esprit-Saint qui dépose ce fruit sacré dans ses entrailles. Ah! que Dieu s'embellit, s'adoucit à mes yeux!

Je crois en Dieu, Père. Sans doute, sa qualité de Père me plaît, me sourit; mais à côté de lui, n'y a-t-il donc pas aussi une mère? Il n'est pas bon qu'il soit seul, disait Dieu, en parlant de notre premier père. Or, s'il est dans la nature de l'enfant, de l'homme, d'avoir besoin d'une mère:

Ubi non est mulier, ingemiscit egens, il est par conséquent dans la nature de ce même homme de vouloir retrouver la mère partout, et de la chercher jusque dans la religion et dans les cieux. Je crois en Dieu, le Père. Mais ce Père éternel, dans le temps a partagé sa fécondité avec une femme ; cette femme est Marie.

Je crois en Dieu tout-puissant. J'admire cette toute-puissance, mais elle m'effraie. Je voudrais un Dieu tout bon, et cela est impossible ; il lui faut la justice, la vengeance de sa bonté outragée. Comment donc faire ? Dieu invente un moyen de dérober à sa justice en faveur de sa miséricorde ; il invente Marie toute bonne, toujours bonne, rien que bonne, et dont la toute-puissante prière vient arrêter le bras de sa justice et briser le glaive entre ses mains.

Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre. Mais dans ce ciel que votre main, ô Dieu créateur, a étendu comme un pavillon au-dessus de nos têtes, vous y avez mis deux grands astres : *Luminare majus, ut præesset diei, et luminare minus, ut præesset nocti* : le soleil astre des jours, et la lune qui préside aux nuits, astre plus doux et dont la lumière se laisse fixer de nos yeux. Or, ô mon Dieu, ce que vous avez mis dans ce firmament visible, je le cherche dans le ciel des cieux. Vous y êtes le soleil rayonnant de gloire dont l'éclat m'éblouit ; j'y veux un astre plus doux que ma faible paupière me laisse contempler : *Luminare minus*. Or, M. F., voilà ce que le symbole nous montre dans le firmament du dogme catholique : deux astres, dont l'un semble tempérer les feux brûlants de l'autre, Dieu et Marie : *Luminare majus et luminare minus*.

Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre. Mais encore une fois, ô mon Dieu, sur la terre vous avez donné à l'homme la femme pour épouse, pour sœur, pour mère. Y aura-t-il quelque chose de correspondant dans les cieux ? Oui, là se trouve la femme, vierge, mère. C'est ainsi,

M. F., que ce premier dogme du symbole est embelli par Marie. C'est la femme, la vierge, la mère, venant mêler ses charmes au dogme même de la Trinité. C'est Marie associée à Dieu. Dieu est plus aimable, quand on sait qu'une femme, qu'une vierge, qu'une mère est assise à ses côtés. Oui, Seigneur, vous disposez tout avec suavité ; vos voies sont des voies belles, et tous vos sentiers sont doux : *Disponens omnia suaviter. Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ.* Oui, Marie, en vous est toute la grâce de la voie et de la vérité, en vous est tout le charme de la religion et de ses dogmes : *In me gratia omnis viæ et veritatis.*

Marie embellissant Dieu, elle est associée à la Trinité ; vous venez de le voir. Marie embellissant Jésus-Christ, elle est le complément de l'incarnation, et la dernière expression de l'union contractée par Dieu avec la nature humaine.

Le temps ne me permet pas le détail. Allez à la crèche, et dites-moi si l'enfant nouveau-né n'est pas plus beau entre les bras de la Vierge, sa mère ; dites-moi si cette fleur n'est pas plus gracieuse, quand vous la voyez sur sa tige. Allez au Calvaire, et dites-moi si cette scène de douleur n'est pas plus attendrissante, quand vous voyez la mère au pied de la croix de son fils. Pénétrez dans les cieux, et dites-moi si auprès de ce médiateur, de cet avocat, vous n'êtes pas heureux de trouver sa mère, qui est aussi la vôtre, et qui intercède pour vous. Allez au pied des tabernacles, et dites-moi si le Sauveur qui réside sur l'autel, ne nous semble pas merveilleusement complété par l'image de Marie qui le surmonte.

Oui, M. F., la maternité divine est un admirable complément de l'union hypostatique. Par l'Homme-Dieu, et par la femme, mère de Dieu, le mystère de l'incarnation a saisi toutes les avenues de notre cœur, répondu à tous les sentiments et à tous les besoins de notre être. Dieu, voulant

s'incarner, a dû se faire homme : le sexe d'Adam a dû seul être l'objet direct de l'union hypostatique ; mais la femme n'a pas été étrangère à cette grande union, et si elle n'a pu, ni dû en être l'objet, elle en a été le moyen. Dieu s'est fait homme, et une femme a été mère de Dieu. Le Dieu fait homme, par sa nature divine, peut encore nous apparaître redoutable. La Vierge, mère de Dieu, qui par ce titre a tant de puissance, et qui d'autre part n'a que notre nature, ne peut nous apparaître que bonne, douce et aimable. Elle est, comme dit saint Bernard, pure de la divinité : oui, relativement à nous, c'est un titre de plus, c'est un mérite à elle de n'être pas Dieu ; elle en excite davantage notre confiance et notre amour : *Pura siquidem in Mariâ humanitas, non modo pura ab omni contaminatione, sed et pura singularitate naturæ.* C'est ainsi que Marie embellit, adoucit Jésus, et qu'elle est la dernière perfection de ce grand mystère de l'incarnation qui a pour objet d'unir, de fondre le ciel avec la terre, Dieu avec l'homme, et d'établir un commerce d'amour et un échange de douce familiarité entre la Trinité et la création.

Marie embellit l'Église, elle est le type de l'esprit sacerdotal. Avez-vous remarqué quelquefois, M. F., combien l'Église est suave et douce dans tout ce qu'elle fait, dans tout ce qu'elle inspire ? Avez-vous remarqué combien ses voies sont belles, et ses sentiers pacifiques ? Et quoi d'étonnant ! L'Église est sur la terre la personnification de la religion. Or comment ne serait-elle pas gracieuse, comment ne serait-elle pas douce, celle qui représente ici-bas une religion qui reconnaît Marie pour sa reine ? Et le sacerdoce, qui est l'Église dans sa partie la plus élevée, comment ne serait-il pas suave et doux ? Oh ! que le prêtre est bien ramené sans cesse à l'esprit de grâce, d'onction, de tendresse, quand il aperçoit, au-dessus de l'autel où il célèbre, une femme, une vierge, une mère. Qu'il comprend bien alors

cette parole qu'un de nos plus grands pontifes de l'Eglise de France a prononcée, savoir : que le prêtre doit être père, ce n'est pas assez, qu'il doit être mère.

Qu'il comprend bien cet enseignement du grand Apôtre parlant au jeune prêtre Timothée : Dans votre ministère, lui dit-il, ne reprenez pas le vieillard, mais usez de prière envers lui comme envers un père : *Seniorem obsecra ut patrem*; traitez les jeunes gens comme vos frères, les femmes avancées en âge comme vos mères, celles qui sont plus jeunes comme vos sœurs, en toute pureté : *Juvenes ut fratres, anus ut matres, juvenculas ut sorores, in omni castitate*. Oui, M. T. C. F., le dogme catholique d'une femme vierge et mère donne à l'action de notre sacerdoce une vertu de douceur suavement virginale et courageusement tendre, qui ne se trouve point ailleurs. Seule sur la terre, l'Eglise catholique enseigne et agit avec ce charme, cette grâce, cette beauté, cette générosité, cet amour, parce que seule elle s'inspire des enseignements et des vertus de la Vierge Marie, en qui est toute la grâce de la voie et de la vérité : *In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis* (1).

II. Arrêtons-nous ici, M. F. : je n'ai traité que la moitié de mon sujet. Vous avez vu Marie embellissant les dogmes ou les croyances; j'aurais à vous montrer Marie embellissant, facilitant toutes les vertus et toutes les pratiques. J'aurais à vous montrer le dogme d'une Vierge mère, imprimant au christianisme un sceau si ineffaçable de pureté et d'amour, que tout chrétien qui a seulement pendant quelques années de sa vie aimé cette Vierge mère, se sent à tout jamais ensuite ramené vers cette religion comme vers

(1) Développements : Protestantisme triste... je le crois bien... ils ont chassé la mère de la famille, ils l'ont supprimée : *Ubi non est mulier, ingemiscit egens*. (Note de M. l'abbé Pie.)

la religion de la pureté et de l'amour. J'aurais à vous montrer la Vierge Marie gardant des intelligences de pureté dans les cœurs mêmes les plus corrompus, et entretenant quelques étincelles de foi et de piété dans les âmes en apparence les plus incrédules et les plus impies. A plus forte raison, j'aurais à vous montrer l'action de Marie dans les âmes pures et droites. Mais, encore une fois, je m'arrête. Qu'il me suffise que vous ayez bien compris le fond de cette doctrine, savoir : que Marie est toute la grâce de la voie et de la vérité, et qu'elle est toute l'espérance de la vie et de la vertu.

Oui, Vierge sainte, vous êtes l'appât céleste qui attire les âmes. Saint Bernard l'a dit d'une façon infiniment vraie : vous êtes la ravisseuse des cœurs ! A vous donc, ô Marie, puisque vous êtes la fleur de la religion, le charme de toute vérité et de toute vertu, à vous tout ce qu'il y a de gracieux dans la nature, à vous la saison des fleurs ! Que les grands aspects du monde, que les élancements de la mer, que l'éclair qui sillonne la nue, que le tonnerre qui mugit, élèvent mon âme vers le Dieu trois fois grand et trois fois saint. Mais le parfum des plantes, mais l'émail des prairies, mais le printemps avec toutes ses grâces, élèveront mon âme vers la plus douce des femmes, la plus aimable des vierges, la plus tendre des mères. Puissiez-vous, M. F., aimer et imiter Marie ici-bas ; vous obtiendrez, sans aucun doute, la couronne immortelle de l'innocence et de la gloire ! Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 34 ; AB, 32 *bis*, 36 ; p. 30, n. 37 quater.

APPENDICE

I

NOTE EXACTE

DE

MES SERMONS ET INSTRUCTIONS

A

SERMONS, INSTRUCTIONS ET PRONES

PRÊCHÉS A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

(Les instructions du Rosaire non comprises).

1. Exhortation pour la rénovation des vœux du baptême, le jour de la première communion, 3 juillet 1839.

2. Prône sur cette proposition : que Marie est le canal de toutes les grâces, 14 juillet 1839.

3. Prône, faisant suite au précédent, sur la nécessité d'invoquer Marie, 11 août 1839.

4. Prône sur les secours spirituels et temporels que Marie accorde aux hommes, le dimanche anniversaire de la cessation miraculeuse du choléra, 25 août 1839.

5. Prône (1^{er}) sur l'éducation des enfants : première éducation de famille ; à l'occasion de l'ouverture des catéchismes, 23^e dimanche après la Pentecôte 1839.

6. Prône (2^e) sur l'éducation : éducation publique des enfants, dernier dimanche après la Pentecôte 1839.

7. Prône pour la fête de l'Immaculée-Conception 1839.

8. Prône (3^e) sur l'éducation : vocation des enfants, dimanche dans l'Octave de Noël 1839.

A B

SERMONS ET INSTRUCTIONS

PRÊCHÉS HORS LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

1. Entretien pour le jour de la Pentecôte, sur le Saint-Esprit, à la Visitation de Chartres, 1839.

2. Méditation sur les Souffrances de Marie, à la maison du Cœur de Marie, 28 mai 1839.

3. Sermon pour le jour de la Fête-Dieu, sur l'Eucharistie, à la Visitation de Chartres, 1839.

4. Clôture du mois de Marie, à la maison du Cœur de Marie, 1839.

5. Entretien pour la fête de saint Jean-Baptiste, à la Visitation de Chartres, 1839.

6. Sermon sur la Divinité de la religion prouvée par sa perpétuité, prêché au Favril, le jour de la fête patronale de saint Pierre 1839.

7. Sermon sur le Sacerdoce, prêché à la Visitation de Chartres, le jour de saint Vincent de Paul 1839.

8. Entretien pour la fête de sainte Anne, à la Visitation de Chartres, 1839.

9. Entretien pour la fête de sainte Chantal, à la Visitation de Chartres, 1839.

10. Entretien sur le règlement, pour la fête de saint Augustin, à la Visitation de Chartres, 1839.

9. Prône (4°), complément des précédents sur l'éducation, pour la fête de la Purification 1840.
10. Sermon (1^{er}) sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché à Vêpres devant Mgr l'évêque de Chartres, le 1^{er} dimanche de Carême 1840.
11. Sermon (2^e) sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le jour de l'Annonciation 1840.
12. Sermon sur la nécessité d'entendre la parole de Dieu, prêché le mercredi de la 4^e semaine de Carême 1840.
13. Sermon sur la méthode à employer pour s'instruire de la religion, prêché le mercredi de la 5^e semaine de Carême 1840.
14. Prône sur le fruit des solennités pascales, pour le dimanche de Quasimodo 1840.
15. Prône sur les pratiques de dévotion envers Marie, pour le dimanche 17 mai 1840.
16. Prône pour le jour de l'Ascension 1840.
17. Prône pour la fête du Sacré-Cœur de Jésus 1840.
18. Allocution pour le mariage de mon frère, 22 juin 1840.
19. Exhortation pour la consécration des enfants de la première communion à la Sainte Vierge, mercredi 1^{er} juillet 1840.
20. Prône sur les cloches, pour annoncer la quête, dimanche 2 août 1840.
21. Prône pour le jour de l'Assomption 1840.

10 *bis* (1). Prône sur la Sainte Vierge (A, n° 4), prêché à Regmalard, dernier dimanche de septembre 1839.

11. Sermon sur la vie religieuse, prêché dans la chapelle de la maison-mère des Sœurs de Saint-Paul, à Chartres, pour une prise d'Habit, 8 novembre 1839.

12. Sermon sur la virginité, prêché le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, pour la prise d'Habit de deux Sœurs de la Visitation et le renouvellement des vœux, 21 novembre 1839.

13. Sermon pour la fête de saint François de Sales, à la Visitation de Chartres, 1840.

14. Sermon pour la fête du Saint-Cœur de Marie, à la Visitation de Chartres, 8 février 1840.

15. Sermon pour la fête du Saint-Cœur de Marie, prêché à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, le dimanche 9 février 1840.

16. Sermon sur la vie religieuse (AB, n° 11), prêché dans l'église de Gallardon, à l'occasion de la bénédiction de la chapelle et de l'installation des Sœurs de la Réparation, dimanche 16 février 1840.

17. Entretien pour la fête de saint Joseph, à la Visitation de Chartres, 1840.

18. Exhortation pour la profession religieuse de deux Sœurs de cuisine de la Visitation, 20 mars 1840.

19. Sermon pour le jour de Pâques, prêché à Lèves, 1840 (AB, n° 6).

20. Plusieurs instructions pour le mois de Marie, à la maison des Enfants du Cœur de Marie, 1840.

21. Sermon prêché à la messe de la première communion, à Epernon, 31 mai 1840.

21 *bis*. Sermon sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché à Epernon, la surveillance de la Confirmation, 1^{er} juin 1840.

(1) Les n°s répétés *bis*, *ter*, etc., indiquent des sermons déjà prêchés.

22. Prône sur la dévotion à la Croix, 16^e dimanche après la Pentecôte 1840.
23. Prône concernant le nombre des Elus, pour le dimanche avant la Toussaint, 25 octobre 1840.
24. Prône sur la part que nous devons prendre aux maux de l'Eglise, 2^e dimanche d'Avent 1840.
25. Sermon sur la dignité des pauvres dans l'Eglise, prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le jour de Noël 1840.
26. Prône prêché à la messe de la fête de l'Epiphanie, 10 janvier 1841.
27. Conférence sur l'étroite union des dogmes et des pratiques catholiques avec la morale, prêchée le 2^e vendredi de Carême 1841.
28. Conférence sur la nécessité du sacerdoce pour le maintien de la morale dans la société, 3^e vendredi de Carême 1841.
29. Conférence sur cette proposition : que la vérité est une et par conséquent intolérante, 4^e vendredi de Carême 1841.
30. Conférence sur cette proposition : que la vérité est nécessairement combattue sur la terre, 5^e vendredi de Carême 1841.
31. Conférence sur les mystères et les sacrements de la Grande Semaine, 6^e vendredi de Carême 1841.
32. Prône pour le jour de Pâques 1841.
33. Allocution pour le mariage d'un catholique et d'une protestante, 14 avril 1841.

21 ter. Sermon pour la rénovation des vœux du Baptême et la consécration à la Sainte Vierge, prêché à Epernon, le 31 mai 1840.

21 quater. Sermon sur l'étude de la religion, prêché à la Saint-Pierre à Dreux, 1840.

22. Sermon sur la vie religieuse (AB, n° 11), pour une prise d'habit à la Visitation, le jour de sainte Madeleine, 22 juillet 1840.

22 bis. Prône sur la Sainte Vierge (A, n° 4), prêché le soir à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, le dimanche anniversaire de la cessation du choléra, 1840.

23. Sermon pour la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, prêché à Rouvres, devant Mgr l'Évêque de Chartres, 13 septembre 1840.

24. Sermon (le même) pour une plantation de croix à Pontgouin, et allocution sur la montagne de la Livraye, dimanche 3 octobre 1840.

25. Sermon sur le Sacerdoce, prêché au grand séminaire de Chartres, le jour de saint Charles, 4 novembre 1840.

25 bis. Sermon sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché à Maintenon, le jour de la Toussaint 1840.

26. Sermon pour la Présentation de la Sainte Vierge, fête patronale du petit séminaire de Saint-Chéron (A, nos 2 et 3), 1840.

26 bis. Sermon (le même), prêché à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, le dimanche suivant.

27. Entretien pour une Profession religieuse, à la Visitation de Chartres, 23 novembre 1840.

27 bis et ter. Prône sur le charme de la dévotion à Marie, prêché à la Visitation et à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre (A, n° 34), 1841.

28. Sermon pour la cérémonie de la translation des reliques de saint Chéron, diacre et martyr, apôtre du pays chartrain, prêché au petit séminaire, le 27 mai 1841.

34. Prône sur le charme de la dévotion à Marie, dimanche 2 mai 1841.
35. Prône sur l'efficacité de la prière intervenant dans les choses naturelles, dimanche, veille des Rogations 1841.
36. Prône pour le jour de l'Ascension 1841.
37. Prône pour le jour de la Pentecôte 1841.
38. Prône pour le jour du Sacré Cœur de Notre-Seigneur 1841.
39. Exhortation pour la consécration des enfants de la première communion à la Sainte Vierge, mercredi 30 juin 1841.
40. Prône pour la fête de l'Assomption 1841.
41. Prône sur les saints Anges Gardiens, pour le dimanche 3 octobre 1841.
42. Prône pour le dimanche après la Toussaint, sur les saintes Reliques, 7 novembre 1841.
43. Prône sur le mystère de l'Incarnation et ses conséquences, prêché le 3^e dimanche d'Avent 1841.
44. Quelques commentaires et développements sur l'Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Chartres, 26 décembre 1841.
45. Prône pour la fête de la Reparation, dimanche de la Quinquagésime 1842.
46. Réflexions et commentaires sur le Mandement du Carême 1842.
47. Conférence offrant le résumé de celles de l'année

28 *bis*. Sermon pour la première communion et exhortation pour la rénovation des Vœux et la consécration à la Sainte Vierge, prêché à Saint-Prest, le jour de saint Jean 1841.

28 *ter*. Sermon sur la communion et la confession, le jour de saint Pierre, au Favril, 1841.

29. Prône sur l'éducation des enfants (1^{er}), prêché à la réunion de l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, 1841.

29 *bis*. Prône (le même), prêché à la fête patronale de Saint-Julien de Royaucourt, près Laon, août 1841.

30. Prône sur l'éducation publique (2^e), prêché à Saint-Julien de Royaucourt, le dimanche fête de la Dédicace des églises, 29 août 1841.

31. Prône sur les charmes de la dévotion à Marie, prêché à Saint-Julien, le dimanche fête de la Nativité de la Sainte Vierge, 12 septembre 1841.

32. Sermon pour la translation des reliques de saint Prest et de ses compagnons, martyrs, prêché dans l'église de Saint-Prest, le dimanche 17 octobre 1841.

32 *bis*. Sermon sur les charmes de la dévotion à Marie, prêché à Saint-Chéron le jour de la Présentation de la Sainte Vierge 1841.

33. Sermon pour l'anniversaire bi-séculaire de la mort de sainte Jeanne-Françoise Chantal, prêché à la Visitation de Chartres, le 15 décembre 1841.

34. Sermon pour l'expiation anniversaire d'un sacrilège commis dans l'église de Luisant, dimanche 10 avril 1842.

35. Allocution aux Persévérants de Saint-Sulpice à Paris, sur le charme de la dévotion à Marie, dimanche 24 avril 1842.

36. Sermon pour l'ouverture du mois de Marie au noviciat des Dames du Sacré-Cœur, à Conflans, le 30 avril 1842, sur le charme de la dévotion à Marie (A, n^o 34).

dernière et le sujet des Instructions de cette année, 2^e vendredi de Carême 1842.

48. Conférence sur la nécessité d'un culte extérieur, prêchée le 3^e vendredi de Carême 1842.

49. Conférence sur la première éducation de famille (A, n^o 5), et sur l'influence du culte pour cette première époque de la vie, prêchée le 4^e vendredi de Carême 1842.

50. Conférence sur les temples catholiques, prêchée le 5^e vendredi de Carême 1842.

51. Conférence sur le caractère dramatique du culte catholique, prêchée le 6^e vendredi de Carême 1842.

52. Allocution pour un mariage, 5 avril 1842.

52 *bis*. Huit instructions pour le mois de Marie 1842. (ABC) (1).

53. Prône sur le dimanche (1^{er}) : existence de la loi du dimanche, 3^e dimanche après Pâques 1842.

54. Prône pour le jour de l'Ascension 1842.

55. Allocution pour la consécration des enfants de la première communion à la Sainte Vierge, mercredi 8 juin 1842.

56. Prône sur le dimanche (2^e) : avantages de la loi du dimanche, 5^e dimanche après la Pentecôte 1842.

57. Prône sur le dimanche (3^e) : manière de pratiquer la loi du dimanche, 8^e dimanche après la Pentecôte 1842.

58. Prône sur le saint Sacrifice (1^{er}) : nature du sacrifice des autels, 11^e dimanche après la Pentecôte, 31 juillet 1842.

(1) Les lettres ABC indiquent un troisième carton renfermant les instructions du Rosaire, les retraites de 1^{re} communion, etc.

- 36 *bis*. Instruction pour le 1^{er} mai, sur le secours de Marie, etc. (A, n^o 4), prêchée à Conflans, 1842.
37. Sermon sur la première éducation des enfants, prêché à Dreux, à la fête patronale de saint Pierre 1842.
38. Entretien pour la réunion des Dames Servantes Expiatrices de Marie, dans la chapelle des Enfants du Cœur de Marie, 12 juillet 1842.
39. Sermon sur le sacerdoce, prêché dans l'église de Notre-Dame de Nogent-le-Rotrou, le jour de saint Vincent de Paul, 19 juillet 1842.
- 39 *bis*. Sermon sur la première éducation des enfants, prêché le jour de la Madeleine, dans l'église de la Madeleine de Châteaudun, dimanche juillet 1842.
- 39 *ter*. Sermon (le même), prêché à Saint-Calais, à la fête annuelle d'action de grâces pour la cessation d'un fléau, 1^{er} dimanche de septembre 1842.
- 39 *quater*. Prône sur la dévotion à la Croix, prêché à la Lande-Chasles, en Anjou, septembre 1842.
- 39 *quinquies*. Prône sur les saints Anges, prêché à la Lande-Chasles, septembre 1842.
- 39 *sexies*. Sermon sur la dévotion à la Croix, prêché près Mondoubleau, à Cormenon, dimanche 2 octobre 1842.
- 39 *septies*. Sermon sur la première éducation, à Maintenon, le jour de la Toussaint 1842.
40. Entretien sur la virginité, pour la rénovation des Vœux à la Visitation de Chartres, 21 novembre 1842.
41. Entretien pour les enfants de la Persévérance de Saint-Pierre de Chartres, le jour de l'Immaculée-Conception 1842.
- 41 *bis*. Sermon sur le Saint Cœur de Marie, prêché à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, le dimanche, février 1843.
- 41 *ter*. Sermon sur le Saint Cœur de Marie, prêché à la Visitation, le 8 février 1843.

59. Prône sur le saint Sacrifice (2^e) : grandeur du sacrifice des autels, 22^e dimanche après la Pentecôte, 16 octobre 1842.

60. Prône sur le saint Sacrifice (3^e) : assistance au saint Sacrifice, 23^e dimanche après la Pentecôte, 23 octobre 1842.

61. Prône sur les saints Offices de l'Eglise, 3^e dimanche d'Avent, 11 décembre 1842.

62. Prône sur l'année sanctifiée par l'Eglise, ou sur le Cycle ecclésiastique, dimanche 16 janvier 1843.

63. Prône pour le dimanche 5 février, sur le Saint-Cœur de Marie, 1843.

64. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix à la cathédrale de Chartres, le 1^{er} vendredi de Carême, fête des Cinq Plaies de Notre-Seigneur 1843.

65. Prône sur la journée chrétienne sanctifiée par l'Eglise, 3^e dimanche de Carême, 19 mars 1843.

66. Conférence sur l'intervention de la prière parmi les causes naturelles, prêchée le 5^e mercredi de Carême 1843.

67. Conférence sur la prière, prêchée le mercredi de la semaine de la Passion, 5 avril 1843.

67 *bis*. Instruction pour la fête de la Compassion de la Sainte Vierge, prêchée le vendredi 7 avril 1843.

68. Allocution pour un mariage, 4 mai 1843.

69. Prône sur les pratiques de dévotion envers Marie (A, n^o 15), le dimanche 14 mai 1843.

70. Exhortation pour la consécration des enfants de la première communion à la Sainte Vierge, mercredi 31 mai 1843.

- 41 *quater*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix à Berchères-l'Evêque, 26 mars 1843.
42. Sermon sur le dimanche, prêché à Lèves, aux Vêpres du jour de Pâques 1843.
- 42 *bis*. Sermon sur le dimanche, prêché à la Saint-Pierre, au Favril, 1843.
43. Sermon sur le saint Sacrifice, prêché à la Visitation, le dimanche après la fête de saint Vincent de Paul, 1843.
44. Sermon sur le sacerdoce, prêché à l'Hôtel-Dieu de Chartres, le jour de saint Vincent de Paul, 19 juillet 1843.
45. Entretien pour la fête de sainte Anne, à la Visitation de Chartres, 26 juillet 1843.
46. Sermon sur les saints Offices de l'Eglise, prêché à la cérémonie de la prise d'Habit d'une religieuse de la Visitation, 16 août 1843.
47. Sermon sur le dimanche, prêché à la fête patronale de Saint-Agile, près Mondoubleau, dimanche 27 août 1843.
48. Sermon (le même), prêché à Cormenon, le dimanche 3 septembre 1843.
- 48 *bis*. Sermon sur la prière, prêché à la fête patronale de saint Lubin, à Pontgouin, septembre 1843.
- 48 *ter*. Sermon prêché à l'établissement du Chemin de la Croix, à Luisant, 24 septembre 1843.
49. Entretien sur la dévotion à la Sainte Vierge, considérée comme moyen d'arriver à la pratique des vertus, prêché au noviciat des Dames du Sacré-Cœur, à Conflans, 17 octobre 1843.
- 49 *bis*. Entretien sur le saint Sacrifice de la messe, adressé aux Novices de Conflans, 22 octobre 1843.
50. Entretien sur la Sainte Vierge, prêché au pensionnat du Sacré-Cœur de Conflans, 20 octobre 1843.

71. Allocution pour une bénédiction du Scapulaire, le 4 juin 1843.
72. Prônes sur les prières qui composent la messe du jour, 5^e dimanche après la Pentecôte, 9 juillet 1843.
73. Prône pour la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, 3^e dimanche après la Pentecôte 1843.
74. Prône pour la fête de l'Assomption 1843.
75. Instruction sur les gloires de la Croix, prêchée dans la chapelle du Calvaire, le jour de l'Exaltation, 14 septembre 1843.
76. Prône sur la vocation des enfants (A, n^o 8), pour le 14^e dimanche après la Pentecôte 1843.
77. Prône sur le culte des saints et la prière pour les morts, pour le dimanche avant la Toussaint, 29 octobre 1843.
78. Prône sur la lecture des saintes Ecritures par les simples fidèles, prêché le 24^e dimanche après la Pentecôte, 19 novembre 1843.
79. Prône sur la parole de Dieu, prêché le 25^e dimanche après la Pentecôte, 26 novembre 1843 (A, n^o 12).
80. Prône pour le jour de l'Immaculée Conception 1843 (A, n^o 7).
81. Prône pour le jour de Noël 1843.
82. Prône sur la pénitence et la retraite, pour le 1^{er} dimanche de Carême, 25 février 1844.
- 82 bis. Onze méditations sur Dieu, pour le Carême 1844 (avant la messe de 8 heures).

51. Entretien sur les maux de l'Eglise et la part qu'il y faut prendre, prêché à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, le dimanche de la Dédicace des églises, novembre 1843 (A, n° 24).

52. Allocution pour le renouvellement des Vœux des Visitandines, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, 21 novembre 1843.

53. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix dans la chapelle des Religieuses de la Providence de Chartres, 22 novembre 1843.

54. Sermon pour le jour de l'Immaculée-Conception, sur l'importance pratique de la dévotion à la Sainte Vierge, prêché à la Providence de Chartres, 8 décembre 1843.

55. Sermon prêché à Saint-Aignan de Chartres, le jour de la fête patronale, 10 décembre 1843, sur l'importance d'étudier la religion chrétienne (A, n° 10).

55 *bis*. Sermon prêché à Saint-Aignan de Chartres, le jour de l'Epiphanie 1844 : 2^e partie, sur l'importance d'étudier la religion chrétienne.

55 *ter*. Sermon prêché à Montboissier, pour l'établissement du Chemin de la Croix dans l'église paroissiale, 14 janvier 1844.

56. Entretien sur les 4 premières béatitudes, pour la réunion des Servantes Expiatrices de Marie, prêché dans la chapelle de la maison du Cœur de Marie, 24 janvier 1844.

56 *bis*. Allocution aux Enfants du Cœur de Marie, sur l'Évangile de Jésus adolescent, 24 janvier 1844.

57. Sermon prêché à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, le jour de la fête du Cœur de Marie, dimanche 28 janvier 1844, sur l'importance pratique de la dévotion au Cœur de Marie.

58. Instruction prêchée à la Visitation, le jour de l'Octave de saint François de Sales, sur les 4 dernières béatitudes, 5 février 1844.

83. Prône sur l'importance de la dévotion à la Sainte Vierge, prêché le 2^e dimanche du mois de Marie, 12 mai 1844 (A, nos 2 et 3).

84. Allocution aux Fonts baptismaux, le jour de la première communion, 26 juin 1844 (A, n^o 1^{er}).

85. Prône sur le mérite de nos œuvres, pour le 7^e dimanche après la Pentecôte, 14 juillet 1844.

86. Prône sur l'importance pratique de la dévotion à Marie, prêché à la cathédrale, le dimanche avant l'Assomption, 11 août 1844.

87. Prône pour la fête de saint Michel, prêché à la cathédrale, le dimanche 29 septembre 1844.

88. Prône pour le dimanche avant la Toussaint, sur le pieux souvenir des morts, 27 octobre 1844.

89. Prône pour le dimanche après la Toussaint, sur la prière pour les morts, 3 novembre 1844.

90. Sermon sur la sanctification du dimanche, prêché à Vêpres en présence de Mgr l'évêque de Chartres, dans la cathédrale, le 1^{er} dimanche d'Avent 1844.

91. Sermon sur le saint Sacrifice de la messe, prêché à Vêpres, en présence de Mgr l'évêque, dans la cathédrale de Chartres, le 2^e dimanche d'Avent 1844.

92. Sermon sur l'assistance aux offices et sur l'exercice des œuvres de charité, complément de la sanctification du dimanche, prêché le 3^e dimanche d'Avent, en présence de Mgr l'évêque, dans la cathédrale de Chartres.

58 *bis*. Sermon prêché à la Visitation, aux 1^{res} Vêpres du Cœur de Marie, 7 février, sur l'importance pratique de la dévotion au Cœur de Marie, 1844.

58 *ter*. Entretien sur le Cœur de Marie, prêché aux Enfants du Cœur de Marie, le jour de leur fête, 8 février 1844.

58 *quater*. Sermon prêché dans l'église paroissiale de Saint-Maurice de Friaize, pour l'établissement du Chemin de la Croix, dimanche de la Sexagésime, 11 février 1844.

58 *quinquies*. Sermon prêché à la Providence de Chartres, le jeudi de la Réparation, sur les outrages faits à Notre-Seigneur, 15 février 1844.

58 *sexies*. Instruction pour le 1^{er} dimanche de Carême, chez les Dames des Sacrés-Cœurs, sur l'importance pratique de la dévotion à Marie, 25 février 1844.

58 *septies*. Instruction sur la dévotion à la Croix, prêchée chez les Dames des Sacrés-Cœurs, le 4^e dimanche de Carême, 17 mars 1844.

59. Discours pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc, prêché dans l'église cathédrale de Sainte-Croix à Orléans, le 8 mai 1844.

59 *bis*. Le même, prononcé deux jours avant, dans la chapelle des Enfants du Cœur de Marie, à Chartres.

59 *ter*. Le même discours, débité à Saint-Chéron, le jour de l'Ascension, 16 mai 1844.

59 *quater*. Sermon sur la Croix, prêché à Courville, à l'établissement du Chemin de la Croix, le 19 mai 1844.

59 *quinquies*. Idem à Jouy, le 7 juillet 1844.

60. Instruction à la Visitation, sur sainte Anne, 25 juillet 1844.

61. Sermon sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché à la Madeleine de Châteaudun, le dimanche de la fête patronale, 28 juillet 1844.

93. Sermon sur le mystère de Noël, prêché le 4^e dimanche d'Avent, en présence de Mgr l'évêque, dans la cathédrale de Chartres, 22 décembre 1844.

94. Prône pour le jour de la solennité de l'Epiphanie, 12 janvier 1845.



62. Instruction pour le jour de la Transfiguration, aux Enfants du Saint-Cœur de Marie, 1^{er} mardi du mois d'août 1844.

63. Prône sur la sanctification du dimanche, prêché en présence de Mgr l'évêque de Chartres dans l'église paroissiale de la Lande-Chasle, en Anjou, le dimanche 1^{er} septembre 1844.

64. Prône sur l'importance pratique de la dévotion à la Sainte Vierge, prêché devant Mgr de Chartres à la Lande-Chasle, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 1844.

65. Sermon sur la sanctification du dimanche, prêché à Saint-Denys-des-Puits, le dimanche de la fête patronale, 13 octobre 1844.

66. Instruction pour la fête du Rosaire, dans l'église de Saint-Julien des Aveugles, à Chartres, 1^{er} dimanche d'octobre 1844. (Non prêchée.)

67. Discours pour l'entrée en fonctions d'un jeune prêtre, à l'archiconfrérie de Saint-Pierre de Chartres, le dimanche 10 novembre 1844. (Non prêché pour cause de souffrance.)

68. Entretien sur la virginité, pour le renouvellement des Vœux des religieuses de la Visitation, le 21 novembre 1844.

68 *bis*. Sermon sur la Croix, prêché au monastère des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, pour l'établissement du Chemin de la Croix, 26 novembre 1844.

68 *ter*. Le même entretien sur la virginité, adressé aux Enfants du Cœur de Marie, 1^{er} mardi de décembre 1844.

DEPUIS MA NOMINATION DE GRAND VICAIRE

1. Sermon prêché devant Monseigneur dans la cathédrale de Chartres, le 2^e vendredi de Carême, sur la vie surnaturelle, 1845.

2. Sermon sur l'insuffisance des vertus humaines, prêché le 3^e vendredi de Carême 1845.

3. Sermon sur Jésus-Christ considéré comme auteur de la grâce, prêché le 4^e vendredi de Carême 1845.

4. Sermon sur l'opposition et la convenance qui règnent entre la nature et la grâce, prêché le 6^e vendredi de Carême 1845.

5. Entretien pour la Confirmation, sur la force chrétienne, prêché à Auneau, le 3 mai 1845.

6. Entretien sur le Sacré-Cœur de Jésus, à la Visitation de Chartres, juin 1845.

6 *bis*. Sermon sur le saint Sacrifice, le jour de saint Pierre, à Dreux, juin 1845.

6 *ter*. Le même à Châteaudun, le jour de sainte Madeleine, 27 juillet 1845.

7. Sermon sur les cloches, prêché à la bénédiction solennelle des quatre cloches de la cathédrale de Chartres, le jeudi 31 juillet 1845.

8. Discours pour la bénédiction de la première pierre du viaduc de la Voise, à Maintenon, prononcé le dimanche 31 août 1845.

8 *bis*. Discours sur les cloches, prêché le dimanche 31 août, à la bénédiction des cloches, à Nogent-le-Roi.

8 *ter*. Sermon sur les cloches, prêché à la bénédiction de la cloche de Lèves, près Chartres, le dimanche 7 septembre 1845.

8 *quater*. Sermon pour l'érection du Chemin de la

Croix à Rouvray-Saint-Denys, le dimanche 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

8 *quinquies*. Sermon sur l'éducation première des enfants, prêché à Rouvres, le dimanche 21 septembre 1845.

8 *sexties*. Entretien sur la dévotion à la Sainte Vierge, prêché le même jour à Anet. (La veille, dans la chapelle de la Ronce : *Dilexit.... Diliges*. — Le soir, sur la Croix.)

8 *septies*. Sermon sur l'éducation première des enfants, prêché à Louville-la-Chenard, à la translation des reliques de saint Pie, pape et martyr, le dimanche 28 septembre 1845.

9. Sermon pour la Vêture de M^{lle} Natalie de la Varenne, prêché aux Carmélites de Chartres, le vendredi 10 octobre 1845.

10. Sermon pour la fête de sainte Thérèse, sur l'union de l'homme avec Dieu, prêché aux Carmélites de Chartres, le 15 octobre 1845.

10 *bis*. Sermon sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché à Anet, le 9 novembre 1845, pour la bénédiction de la maison des Sœurs.

10 *ter*. Allocution pour le renouvellement des Vœux des Visitandines, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, 21 novembre 1845.

11. Exorde et péroraison pour le discours sur la nécessité d'étudier la religion chrétienne, prêché à Orléans devant Mgr l'évêque, le lundi 15 décembre 1845, pour l'établissement d'une bibliothèque chrétienne.

11 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix, prêché à Maintenon, le dimanche 18 janvier 1846.

11 *ter*. Sermon sur le Saint-Cœur de Marie, prêché à l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, le dimanche 1^{er} février 1846.

11 *quater*. Sermon sur le Saint-Cœur de Marie, prêché aux Carmélites de Chartres, le 9 février 1846.

12. Sermon pour le 1^{er} dimanche de Carême, prêché à la cathédrale de Chartres devant Mgr l'évêque, sur le retour à Dieu, considéré comme devoir et besoin de la société tout entière, 1^{er} mars 1846.

13. Exorde et péroraison pour le discours sur la nécessité d'étudier la religion, prêché dans l'église cathédrale de Versailles, en présence de Mgr l'évêque, le 2^e dimanche de Carême, 8 mars 1846, pour l'œuvre du Refuge.

14. Sermon pour le 3^e dimanche de Carême, prêché à la cathédrale de Chartres devant Mgr l'évêque, sur le retour à Dieu, considéré comme devoir spécial des chefs de la société, 15 mars 1846.

15. Sermon pour le dimanche de la Passion, prêché à la cathédrale de Chartres devant Mgr l'évêque, sur le retour à Dieu, considéré comme devoir de chacun en particulier.

16. Exorde et péroraison pour le discours sur la première éducation, prêché en faveur de l'œuvre de Sainte-Anne dans l'église Saint-Roch, le mercredi 1^{er} avril 1846, en présence de Marie-Amélie et de Mgr l'archevêque de Paris.

16 bis. Instruction pour l'établissement du Chemin de la Croix dans l'église de Saint-Martin-au-Val, à Chartres, vendredi 3 avril 1846.

17. Sermon pour le jour de Pâques, sur la Résurrection, prêché à la cathédrale de Chartres, en présence de Mgr l'évêque, 12 avril 1846.

17 bis. Sermon sur la première éducation, prêché à Epernon, avec instruction pour la première communion, le dimanche du Bon-Pasteur, 26 avril 1846.

18. Instruction pour le 1^{er} dimanche du mois de Marie, prêchée dans l'église Saint-Pierre de Chartres, 3 mai 1846.

19. Instruction pour les tournées de Confirmation, sur la pratique du devoir religieux, 25 mai 1846.

20. Instruction pour la clôture du mois de Marie à Saint-Pierre, 31 mai 1846.

21. Retraite de première communion, prêchée à Saint-Louis de Versailles, et sermon sur le renouvellement des Vœux et la consécration à la Sainte Vierge, prêché le jour de la première communion, jeudi de la Fête-Dieu, 11 juin 1846.

22. Entretien pour la fête du Sacré-Cœur de Jésus, à la Visitation de Chartres, 19 juin 1846.

22 *bis*. Sermon de première communion, prêché à Vêpres dans l'église de Saint-Aignan de Chartres, 28 juin 1846.

22 *ter*. Allocution pour la consécration à la Sainte Vierge, prêchée à la première communion de la cathédrale de Chartres, 1^{er} juillet 1846.

22 *quater*. Sermon sur le saint Sacrifice, prêché le jour de saint Pierre, à Saint-Pierre de Chartres, 5 juillet 1846.

22 *quinquies*. Sermon sur la prière, prêché le jour de saint Vincent de Paul, 19 juillet 1846, dans l'église de la Madeleine de Châteaudun.

23. Sermon pour la fête de saint Vincent de Paul, prêché dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Chartres, lundi 20 juillet 1846.

24. Station de la Neuvaine préparatoire à l'Assomption, prêchée dans la cathédrale de Metz, en présence de Mgr l'évêque, 1846. Composée ainsi qu'il suit (avec exorde et péroraison pour le premier et le dernier) :

- 1^o Discours sur l'importance d'étudier la religion, jeudi 6 août.
- 2^o Suite du discours précédent, vendredi 7.
- 3^o Discours sur la première éducation de famille, samedi 8.
- 4^o Discours sur la conversion, besoin de la société, dimanche 9.

5^o Discours sur la conversion, besoin des grands, lundi 10.

6^o Discours sur la conversion, besoin de chacun en particulier, mardi 11.

7^o Discours sur la prière, mercredi 12.

8^o Discours sur le saint Sacrifice, jeudi 13.

9^o Discours sur la Croix, vendredi 4.

10^o Discours sur la Sainte Vierge, samedi 15.

24 *bis*. Allocution à l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie dans l'église de Notre-Dame de Metz, le dimanche 26. — Le matin, entretien aux Sœurs de Sainte-Chrétienne.

24 *ter*. Allocution aux Dames du Sacré-Cœur de Marie, à Nancy, le dimanche 23 août, sur la dévotion pratique à la Sainte Vierge.

25. Instruction pour la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame Immaculée dans le village du Coudray-lez-Chartres, le mercredi 9 septembre 1846.

26. Discours pour la bénédiction de la chapelle de la Colonie agricole fondée dans l'ancienne abbaye de Bonneval, lundi 21 septembre 1846. — (Non prononcé : Mgr l'évêque a parlé.)

26 *bis*. Prône sur la Croix, prêché à Courtalain, le dimanche 27 septembre.

26 *ter*. Discours pour la bénédiction d'une cloche dont M. le duc et M^{me} la duchesse de Montmorency étaient parrain et marraine, prêché à Saint-Pellerin, le dimanche 27 septembre 1846.

26 *quater*. Sermon sur la prière, prêché à Anet, le dimanche 4 octobre 1846.

26 *quinquies*. Instruction pour l'établissement de la Confrérie du Saint-Cœur de Marie, prêché à Anet, le même jour.

27. Panégyrique de sainte Thérèse (1^{re} partie), prêché aux Carmélites de Chartres, le jeudi 15 octobre 1846.

28. Discours pour la prise de Voile de M^{lle} N. Le Cha-

pellier de la Varenne, prêché aux Carmélites de Chartres, le jeudi 22 octobre 1846.

28 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix à Saint-Denys-des-Puits, le mardi 8 décembre 1846.

29. Exorde pour la fête de saint Aignan, évêque de Chartres, et sermon sur la prière, prêché le jour de la fête patronale de Saint-Aignan de Chartres, 13 décembre 1846.

29 *bis*. Sermon sur la première éducation de famille, prêché à Orléans pour l'œuvre de la Sainte-Enfance (A, n° 5), le lundi 28 décembre 1846.

30. Sermon sur l'aumône, prêché à Orléans pour la Conférence de Saint-Vincent de Paul, le mercredi 30 décembre 1846, sur la dignité des pauvres.

31. Instruction prêchée à Saint-Pierre le jour de la fête du Saint-Cœur de Marie, dimanche 24 janvier 1847.

32. Sermon prêché à la cathédrale devant Mgr l'évêque de Chartres, le 1^{er} dimanche de Carême 1847, sur l'étroite union de la morale avec la foi et les pratiques chrétiennes (A, n° 27).

33. Sermon sur le véritable caractère de l'influence du sacerdoce catholique, prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le 2^e dimanche de Carême, 28 février 1847 (A, n° 28).

34. Sermon sur l'intolérance doctrinale, prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le 3^e dimanche de Carême, 7 mars 1847 (A, n° 29).

35. Sermon sur la parabole de l'enfant prodigue appliquée aux égarements de l'esprit, prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le 4^e dimanche de Carême 1847.

36. Sermon pour l'ouverture du Jubilé d'avènement de Sa Sainteté Pie IX, prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le 4^e dimanche de la Passion, 21 mars 1847.

37. Sermon sur le devoir pascal, prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le dimanche des Rameaux, 28 mars 1847.

38. Sermon pour le 2^e anniversaire séculaire de l'établissement de la Visitation à Chartres, 17 avril 1847.

38 *bis*. Sermon sur les avantages de l'aumône, 1847.

39. Sermon pour la profession et la prise d'Habit de trois Sœurs de Bon-Secours, prêché à Saint-Pierre de Chartres, 20 avril 1847.

40. Sermon pour la fête patronale de la maison de la Sainte-Famille, sur la paroisse Saint-Pierre de Chartres, le mercredi 28 avril 1847.

40 *bis*. Entretien aux Dames Servantes Expiatrices, et aux Enfants du Saint-Cœur de Marie, le 1^{er} mercredi de mai, sur l'esprit d'expiation.

40 *ter*. Sermons de la tournée de Confirmation :

1^o A Villemeux, le jour de l'Ascension, à Vêpres, sur la pratique religieuse.

2^o A Rueil, prône le dimanche 16 mai, sur la Croix.

3^o A Laons, sur la pratique religieuse, 18 mai. — Le matin, à 4 h. 1/2, instruction aux Trappistines de la Cour Pétrale.

4^o A Anet, dimanche de la Trinité, 30 mai, prône sur la sanctification du dimanche.

5^o A Guainville, 31 mai, instruction sur la pratique religieuse.

6^o A Rouvres, 1^{er} juin, instruction sur la force chrétienne.

7^o A Berchères-sur-Vègre, 2 juin, instruction sur la piété.

8^o A Saint-Aignan de Chartres, 28 juin : pratique religieuse.

9^o A Saint-Pierre de Chartres, 29 juin : force chrétienne.

40 *quater*. Entretiens pour la première communion, à la messe et à vêpres, chez les Dames des Sacrés-Cœurs, le dimanche de la Pentecôte, 23 mai, à Chartres.

40 *quinquies*. Allocution au grand séminaire à la messe de la fête du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, juin 1847.

41. Entretien pour la fête de la Visitation, 2 juillet 1847.

41 *bis*. Entretien aux Dames Expiatrices, le 1^{er} mercredi de juillet, sur l'esprit de crucifiement.

41 *ter*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix, à la chapelle de Saint-Nicolas d'Auneau, le dimanche 11 juillet.

42. Entretien pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, aux Religieuses Carmélites de Chartres, 16 juillet 1847.

42 *bis*. Exhortation aux membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, dans l'église de Saint-Pierre, le 19 juillet 1847.

42 *ter*. Sermon sur la parabole de l'enfant prodigue appliquée aux égarements de l'esprit, prêché à la Madeleine de Châteaudun, le dimanche 25 juillet 1847.

42 *quater*. Entretien aux Dames Expiatrices, 1^{er} mercredi d'août ; esprit de foi.

42 *quinquies*. Discours pour la translation du chef de saint Romain, martyr, prononcé dans l'église paroissiale de Brou, le dimanche 8 août 1847, sur le culte des saintes Reliques (AB, n° 32).

43. Allocution pour la distribution des prix des Dames des Sacrés-Cœurs, à Châteaudun, 24 août 1847.

44. Panégyrique de saint Louis, prêché dans la cathédrale de Blois, en présence de Mgr l'évêque, le dimanche 29 août 1847.

44 *bis*. Entretien aux Dames Expiatrices, 1^{er} septembre, à Chartres.

44 *ter*. Sermon sur la Croix, prêché dans l'église de la Flèche, le dimanche 19 septembre.

44 *quater*. Prône sur la prière, prêché à la Lande-Chasle, en Anjou, le dimanche 26 septembre 1847.

44 quinquies. Sermon sur la Croix, prêché dans l'église de Gambais (diocèse de Versailles), le dimanche 3 octobre, en présence de Mgr l'évêque de Chartres.

45. Entretien pour l'établissement définitif d'un catéchisme de persévérance à Saint-Pierre de Chartres, le dimanche 17 octobre 1847.

45 bis. Exhortation sur l'esprit sacerdotal, le jour de saint Charles, au grand séminaire de Chartres.

45 ter. Sermon sur la Croix, pour l'établissement du Chemin de la Croix dans l'église de Saint-Jean de la Chaîne, à Châteaudun, dimanche 21 novembre 1847.

46. Sermon prêché devant Mgr l'évêque de Chartres, le 2^e dimanche d'Avent; 1^{er} sur le Symbole, 5 décembre 1847.

47. Sermon pour le 3^e dimanche d'Avent, à la cathédrale de Chartres; 2^e sur le Symbole : existence de Dieu, 12 décembre 1847.

48. Sermon, 3^e sur le Symbole : unité, bonté, puissance de Dieu, pour le 4^e dimanche d'Avent, 19 décembre 1847. (Non prêché, pour cause d'indisposition.)

48 bis. Sermon pour l'œuvre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, prêché dans la cathédrale de Chartres, le mercredi 29 décembre 1847 (p. 23, n^o 30).

48 ter. Entretien aux Dames Expiatrices, 5 janvier 1848.

49. Sermon pour la fête de la Conversion de saint Paul, prêché dans la chapelle des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, 25 janvier 1848.

50. Sermon pour la fête de saint François de Sales, prêché à la Visitation de Chartres, le 29 janvier 1848.

51. Sermon pour la fête du Saint Cœur de Marie, à la Visitation de Chartres, le 8 février 1848.

52. Sermon pour la Profession d'une religieuse de la Providence de Chartres, le mardi 15 février 1848.

52 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix dans l'église paroissiale de Saint-Aignan de Chartres, le dimanche de la Sexagésime, 27 février 1848.

53. Discours pour la bénédiction de l'arbre de la Liberté, à Chartres, le mardi 11 avril 1848.

53 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix, à Vert-lez-Chartres, le Vendredi-Saint, 21 avril 1848.

54. Allocution prononcée avant la bénédiction d'un autel et d'un tabernacle en pierre, pour la chapelle de la Sainte Vierge dans l'église paroissiale de Lèves, le dimanche 30 avril 1848.

54 *bis*. Discours prononcé au mariage de M. Lepoivre, à Maintenon, le 9 mai 1848.

55. Sermon et instructions pour la première communion, prêchés à Epernon, le 21 mai 1848.

55 *bis*. Sermon pour la clôture du mois de Marie, et l'ouverture de la retraite d'Ordination au grand séminaire de Chartres (p. 22, n° 18).

56. Explication du Pontifical aux ordinands pour l'Ordination générale du dimanche 4 juin 1848 :

1° Jeudi matin (Ascension), sur les Ordres en général et la Tonsure.

2° Jeudi soir, sur les Ordres mineurs.

3° Vendredi matin, sur le Sous-Diaconat.

4° Vendredi soir, sur le Diaconat.

5° Samedi matin, sur le Sacerdoce.

6° Samedi soir, sur le Sacerdoce.

57. Allocution pour la bénédiction de la chapelle des Sœurs du Bon-Secours du Sacré-Cœur, autrefois les Sœurs de la Providence d'Auneau, nouvellement établies à Chartres, le jeudi 8 juin 1848.

57 *bis*. Sermon sur la prière, prêché le jour de la Pentecôte dans la cathédrale de Chartres, en présence de Mgr l'évêque, 11 juin 1848.

57 *ter*. Sermon sur la prière, prêché dans l'église de la Trinité de Vendôme, le dimanche de la Trinité, 18 juin.

57 *quater*. Entretien sur le charme de la dévotion à la Sainte Vierge, prêché le même jour à la Congrégation de Marie dans la même église.

57 *quinquies*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix dans l'église de Saint-Prest, le dimanche de la Fête-Dieu, 25 juin 1848.

58. Sermon pour la fête du Sacré-Cœur de Jésus, prêché chez les Sœurs du Bon-Secours du Sacré-Cœur, vendredi 30 juin (p. 20, n° 6).

59. Exorde et péroraison du sermon sur l'union de la morale avec la foi et les pratiques chrétiennes, prêché le jour de saint Pierre, dans l'église de Saint-Pierre de Chartres, 2 juillet 1848 (p. 25, n° 32).

59 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix à Saint-Lubin des Joncherets, le dimanche du Sacré-Cœur, 9 juillet 1848.

59 *ter*. Allocution pour la distribution des prix des Dames des Sacrés-Cœurs de Chartres, 24 août 1848 (p. 27, n° 43).

60. Exorde et péroraison du panégyrique de saint Louis, prêché à la cathédrale de Versailles, le 27 août 1848, en présence de Mgr l'évêque de Versailles.

61. Discours pour la profession et la prise d'Habit de trois Sœurs du Bon-Secours du Sacré-Cœur, le mardi 5 septembre 1848.

61 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix chez les Religieuses Trappistines de Notre-Dame de Bonne-Espérance, à la Cour Pétrale, diocèse de Chartres : sur les gloires et les douceurs de la Croix, le mardi 12 septembre.

61 *ter*. Sermon prêché à la Madeleine de Châteaudun,

le dimanche de l'Exaltation de la sainte Croix, 17 septembre, sur l'observation du dimanche.

61 *quater*. Prône prêché à Montigny-le-Gannelon, le dimanche 21 septembre, sur la Croix.

61 *quinquies*. Prône sur la sanctification du dimanche, prêché à Champhol, le dimanche de la fête patronale de Saint-Denys, 15 octobre 1848.

61 *sexies*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix à La Loupe, le dimanche 22 octobre 1848.

62. Station de l'Avent, prêchée dans la cathédrale de Versailles, en présence de Mgr l'évêque :

1° Sermon sur la prière ; le jour de la Toussaint, mercredi.

2° Sermon sur les Morts ; jeudi 2 novembre (A, n^{os} 88, 89).

3° Sermon sur le saint Sacrifice ; le dimanche de la Dédicace, 12 novembre.

4° Sermon sur l'union de la morale avec la foi et les pratiques chrétiennes ; le 1^{er} dimanche d'Avent, 9 décembre.

5° Sermon sur l'intolérance doctrinale ; 2^e dimanche d'Avent, 10 décembre.

6° Sermon sur le Sacerdoce ; le 3^e dimanche d'Avent, 17 décembre.

7° Sermons sur le mystère de Noël ; le jour de Noël, lundi 25.

8° Sermon sur la foi perdue et recouvrée ; dimanche de l'Épiphanie, 7 janvier 1849.

63 Entretien pour une profession religieuse, chez les Sœurs de Bon-Secours, le 24 novembre 1848.

63 *bis*. Entretien pour la fête de l'Archiconfrérie du Cœur de Marie, le dimanche 28 janvier 1849, à Saint-Pierre de Chartres (n° 63).

63 *ter*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix à Digny, le dimanche de la Septuagésime, 4 février 1849.

63 *quater*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix au Coudray, près Chartres, le dimanche de la Sexagésime, 11 février 1849.

64. Sermon sur le droit de propriété, prêché à la cathédrale de Chartres, le 1^{er} dimanche de Carême, 25 février 1849, en présence de Monseigneur l'évêque.

64 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de Croix à Bailliou-le-Pin, le 3^e dimanche de Carême, 11 mars 1849.

65. Sermon sur les devoirs de la propriété, prêché à la cathédrale, le 4^e dimanche de Carême, 18 mars 1849, en présence de NN. SS. les évêques de Chartres et de Quimper.

65 *bis*. Sermon pour l'adoration d'une relique de la vraie Croix dans l'église de Voves, le dimanche de la Passion, 25 mars 1849. — Le soir, allocution à la Sainte Vierge.

66. Entretien pour une profession religieuse, à la Providence de Chartres, le mardi 17 avril 1849.

66 *bis*. Sermon prêché à Belhomert, le dimanche 6 mai, fête de saint Jean Porte-Latine, sur la sanctification du dimanche. — Le soir, allocution sur Notre-Dame des Douleurs.

67. Instruction chez les Sœurs du Bon-Secours de Chartres, le jeudi 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

68. Allocution pour un mariage (Auguste et Antoinette), le 3 juillet 1849.

69. Discours pour la bénédiction du chemin de fer de Chartres, le jeudi 5 juillet 1849.

70. Allocution pour la Confirmation chez les Dames des Sacrés-Cœurs de Chartres, 30 juillet 1849.

71. Sermon pour l'établissement de la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus dans la chapelle de la Visitation de Chartres, le vendredi 3 août 1849.

71 *bis*. Sermon, le jour de l'Assomption, à la Madeleine de Châteaudun, 15 août 1849.

71 *ter*. Prône le dimanche 19 août, dans l'église de Douy, sur l'évangile du bon Samaritain.

72. Allocution pour la distribution des prix, chez les Dames des Sacrés-Cœurs de Châteaudun, le samedi 25 août 1849.

72 *bis*. Allocution pour la distribution des prix chez les Dames de Picpus, à Paris, le mardi 4 septembre.

72 *ter*. Discours pour la plantation et la bénédiction d'une croix à Épernon, le dimanche 16 septembre 1849.

73. Discours pour la première exposition d'une relique de saint Léger dans l'église de Sancheville, lundi 1^{er} octobre 1849.

73 *bis*. Discours pour l'établissement du Chemin de la Croix au petit séminaire de Saint-Chéron, le dimanche 7 octobre 1849.

74. Discours pour la profession religieuse et la prise d'habit de quatre Sœurs du Bon-Secours de Chartres, 8 octobre 1849.

74 *bis*. Sermon pour l'établissement du Chemin de la Croix à Épernon, le dimanche 21 octobre 1849.

74 *ter*. Allocution aux Dames Expiatrices, le mercredi 7 novembre 1849.

74 *quater*. Allocution aux élèves du petit séminaire de Saint-Chéron, le jour de la Présentation de la sainte Vierge, 21 novembre 1849.

74 *quinquies*. Allocution aux dames de Saint-Paul, à la consécration de leur église, le mardi 27 novembre 1849.

74 *sexies*. Allocution aux Religieuses Carmélites de

Chartres, à la consécration de leur église, le vendredi 30 novembre 1849.

75. Pône d'adieu à la messe paroissiale de la cathédrale de Chartres, le dimanche 2 décembre 1849.

II

PLAN D'UN SERMON

SUR SAINT JOSEPH

SERMON

PRÊCHÉ A LA VISITATION,
LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT JOSEPH (1).

(1840)

*Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ,
de quâ natus est Jesus qui vocatur Christus*

Ces mots qui sont tout le panégyrique de Marie, renferment aussi un grand éloge de saint Joseph.

Il entre dans la généalogie de Jésus-Christ... Père par adoption... Que la paternité d'adoption est quelquefois plus intime que celle de nature. Ainsi Dieu est plus notre père que nos pères... et cependant...

Comment saint François de Sales établit la paternité de saint Joseph. La datte laissée tomber par une colombe... (2).

(1) D'après une note du manuscrit, M. l'abbé Pie n'écrivit ce plan qu'après avoir prononcé le sermon : ce qui nous montre que le jeune prédicateur se livrait parfois à l'improvisation, après une simple méditation du sujet.

(2) « Si une colombe portait en son bec une datte, laquelle elle laisserait tomber dans un jardin, dirait-on pas que le palmier qui en viendrait appartenir à celui à qui est le jardin ?

« Or, si cela est ainsi, qui pourra douter que le Saint-Esprit ayant laissé tomber cette datte, comme un divin colombeau, dans le jardin clos et fermé de la très sainte Vierge... lequel appartenait au glorieux saint Joseph, comme la femme ou l'épouse à l'époux : qui doutera, dis-je, ou qui pourra dire que ce divin palmier, qui porte des fruits qui nourrissent à l'immortalité, n'appartient quant et quant à ce grand saint Joseph, lequel pourtant ne s'en élève pas davantage, n'en devient point plus superbe, mais en devient toujours plus humble? » (Entretiens spirituels, XIX ; T. III, p. 541 de l'édition Vivès, 1866.

Saint Joseph est , par conséquent aussi , père des hommes, frères de Jésus-Christ.

Premier point. — Saint Joseph, père de Jésus-Christ et des hommes, a beaucoup aimé Jésus-Christ, et aime beaucoup les hommes.

1. C'est le fond du cœur paternel, d'aimer... Si saint Léonide allait, etc... *Sic sanctus Josephus* adorer la divinité même, unie, etc...

Saint Jean, une fois... Saint Joseph, etc...

Nom d'amour, selon saint François de Sales...

2. Nous sommes les frères chéris de Jésus-Christ... Saint Joseph nous aime comme les frères de son Fils...

Il aime Jésus-Christ en nous... *Christianus alter Christus.*

Il y a un grand amour des hommes au cœur de saint Joseph.

Second point. — Saint Joseph, père de Jésus-Christ et des hommes, a été beaucoup aimé de Jésus-Christ, et doit l'être beaucoup des hommes.

1. D'abord comme juste. Jésus-Christ descendu des cieux était en grande contrainte sur la terre, vivant au milieu des pécheurs, entouré de l'enfer en quelque sorte... Mais voilà un juste... En se pressant sur son sein, Jésus-Christ y retrouvait ce ciel d'où il était descendu, etc...

Mais surtout comme père. *Exurge in præcepto quod mandasti...* Comment il l'assista au lit de mort... Les cigognes (voir saint François de Sales).

2. Comment ne pas aimer celui que Jésus-Christ a tant aimé? Jésus-Christ a dit: *Qui me amat, amat Patrem meum...* Si cela est vrai de son Père éternel, cela doit l'être aussi de son nourricier temporel... Saint Joseph est père pour nous... Il faut aimer son père.

Qu'on ne s'adresse pas assez à saint Joseph ..

Que le culte de saint Joseph (si humble et si caché dans sa vie) n'a été répandu que fort tard dans l'Église... Sainte

Thérèse... Mais surtout avant elle Gerson... sa lettre au grand-chantre de Chartres...

Beau mot : *Laus Josephi, laus Mariæ est...* Si vous aimez Marie, il faut aimer Joseph... C'est l'honorer en ce qui lui est bien sensible.

Conjurer les Religieuses de prier pour que notre ministère ne soit pas stérile pendant ce carême... Désolation de combattre dans les ténèbres, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I* : AB, 12. — Avertissement, p. XXXVI.

III

FAC-SIMILE D'UN MANUSCRIT

AVEC LES CORRECTIONS

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

	Pages.
I. — Premier prône sur le saint Sacrifice, pour le xi ^e dimanche après la Pentecôte : nature du Sacrifice, 31 juillet 1842.	4
II. — Allocution pour la distribution des prix chez M. Brou, 13 août 1842.	15
III. — Deuxième prône sur le saint Sacrifice, pour le xxii ^e dimanche après la Pentecôte : gran- deur du saint Sacrifice, 16 octobre 1842.	17
IV. — Troisième prône sur le saint Sacrifice de la messe, pour le xxiii ^e dimanche après la Pentecôte : assistance au Sacrifice, 23 oc- tobre 1842.	27
V. — Prône sur les offices de l'Eglise, prêché le iii ^e dimanche de l'Avent, 11 décembre 1842.	38
VI. — Prône sur l'année sanctifiée par l'Eglise, ou sur le cycle ecclésiastique, prêché le iv ^e dimanche après l'Epiphanie, 29 janvier 1843.	52
VII. — Prône prêché à la cathédrale de Chartres : sur le saint Cœur de Marie, 5 février 1843.	67
VIII. — Prône prêché à la cathédrale de Chartres, le iii ^e dimanche de Carême : sur la journée sanctifiée par l'Eglise, 49 mars 1843.	76
IX. — Instruction pour le mercredi de la iv se- maine de Carême : résumé des instruc- tions sur le culte et réponse à une objec- tion contre la prière, 29 mars 1842.	92
X. — Instruction pour le mercredi de la semaine de la Passion : sur la prière, 5 avril 1843.	102

	Pages.
XI. — Allocution pour le mariage de M. Armand S*** et de Mlle Julie le M***, célébré à la cathédrale de Chartres, le jeudi 4 mai 1843.	125
XII. — Allocution pour la consécration des enfants de la première communion à la sainte Vierge, 31 mai 1843.	134
XIII. — Allocution prononcée dans la chapelle des enfants du Cœur de Marie avant de donner le scapulaire à Mlle Adine de la Rochejaquelein et à sa gouvernante Miss Brown, 4 juin 1843.	137
XIV. — Prône pour le v ^e dimanche après la Pentecôte : sur les prières qui composent la messe du jour ; pardon des injures et amour des ennemis, 9 juillet 1843.	144
XV. — Prône pour le ix ^e dimanche après la Pentecôte : fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, 1843.	153
XVI. — Allocution pour la distribution des prix chez M. Brou, 12 août 1843.	164
XVII. — Instruction prêchée dans la chapelle du Calvaire, à la cathédrale de Chartres, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre 1843.	167
XVIII. — Prône sur la lecture des Livres saints par les personnes du monde, prêché à la cathédrale de Chartres, le dimanche 19 novembre 1843.	179
XIX. — Discours pour l'entrée en fonction d'un jeune prêtre, 1844.	193
XX. — Première conférence sur la grâce, prêchée le 1 ^{er} vendredi de Carême : la vie surnaturelle de l'homme, 1845.	203
XXI. — Seconde conférence sur la grâce, prêchée le 3 ^{er} vendredi de Carême : insuffisance des vertus humaines et nécessité de la vie surnaturelle, 1845.	222
XXII. — Troisième conférence sur la grâce, prêchée le 5 ^{er} vendredi de Carême : Jésus-Christ auteur de la grâce, 1845.	233
XXIII. — Quatrième conférence sur la grâce, prêchée	

le vi^e vendredi de Carême : oppositions et convenances qui existent entre la nature et la grâce, 1845.

XIV. — Conférence ecclésiastique sur l'Écriture sainte, lue à la réunion du premier district; ville de Chartres, juin 1845.

XXV. — Discours pour la prise d'habit de M^{lle} Natalie Le Chapellier de la Varenne, prêché aux Carmélites de Chartres, le vendredi 10 octobre 1845.

XXVI. — Premier sermon sur le retour à Dieu, devoir de la société tout entière, prêché à la cathédrale de Chartres, le 4^{er} dimanche de Carême, 4^{er} mars 1846.

XXVII. — Second sermon sur le retour à Dieu, devoir spécial des chefs de la société, prêché à la cathédrale de Chartres, le 11^e dimanche de Carême, 15 mars 1846.

XXVIII. — Troisième sermon sur le retour à Dieu, devoir de chacun en particulier, prêché à la cathédrale de Chartres, le dimanche de la Passion, 29 mars 1846.

XXIX. — Sermon sur la résurrection, prêché le jour de Pâques dans la cathédrale de Chartres, 12 avril 1846.

XXX. — Instruction pour les tournées de confirmation: sur la pratique religieuse, 25 mai 1846.

XXXI. — Sermon pour la fête de sainte Thérèse, prêché aux Carmélites de Chartres, 13 octobre 1846.

XXXII. — Discours pour la prise de voile de M^{lle} Natalie Le Chapellier de la Varenne, prêché aux Carmélites, le jeudi 22 octobre 1846.

XXXIII. — Sermon sur l'aumône, prêché à Orléans, pour les pauvres secourus par la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, le 30 décembre 1846.

XXXIV. — Sermon prêché à la cathédrale de Chartres, le 14^e dimanche de Carême : parabole de l'Enfant prodigue appliquée aux égarements de l'esprit humain, 1847.

	Pages
XXXV. — Sermon pour l'ouverture du jubilé d'avènement de S. S. Pie IX, prêché à la cathédrale de Chartres, le dimanche de la Passion, 21 mars 1847.	549
XXXVI. — Sermon pour le dimanche des Rameaux, prêché à la cathédrale de Chartres: sur le devoir pascal, 1847.	537
XXXVII. — Sermon prêché à la Visitation de Chartres, à l'occasion du deuxième anniversaire séculaire de la fondation de ce monastère, samedi 17 avril 1847.	560
XXXVIII. — Discours pour une distribution de prix chez les Dames des Sacrés-Cœurs à Châteaudun, 24 août 1847	583
XXXIX. — Première conférence sur le Symbole, prêchée le deuxième dimanche d'Avent, à la cathédrale de Chartres, 1847.	587
XLX. — Deuxième conférence sur le Symbole, prêchée le III ^e dimanche de l'avent, à la cathédrale de Chartres, 1847.	610
XLI. — Troisième sermon sur le Symbole, pour le IV ^e dimanche d'Avent, 1848.	632
XLII. — Sermon pour la fête de la Conversion de saint Paul, prêché chez les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, le 25 janvier 1848.	652
XLIII. — Premier sermon sur l'utilité temporelle de la religion : le droit de propriété ; prêché à la cathédrale de Chartres, le 4 ^{er} dimanche de Carême, 1849.	666
XLIV. — Second sermon sur l'utilité temporelle de la religion : les devoirs de la propriété, prêché à la cathédrale de Chartres, le IV ^e dimanche de Carême, 1849	692
XLV. — Prône sur le charme de la dévotion à la sainte Vierge, pour le 4 ^{er} dimanche du mois de Marie, 2 mai 1844.	48
APPENDICE : I. Note exacte de mes sermons et instructions	4*
II. Plan d'un sermon sur saint Joseph.	37*
III. Fac-simile d'un manuscrit avec les corrections.	41*

